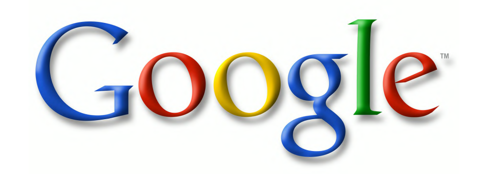
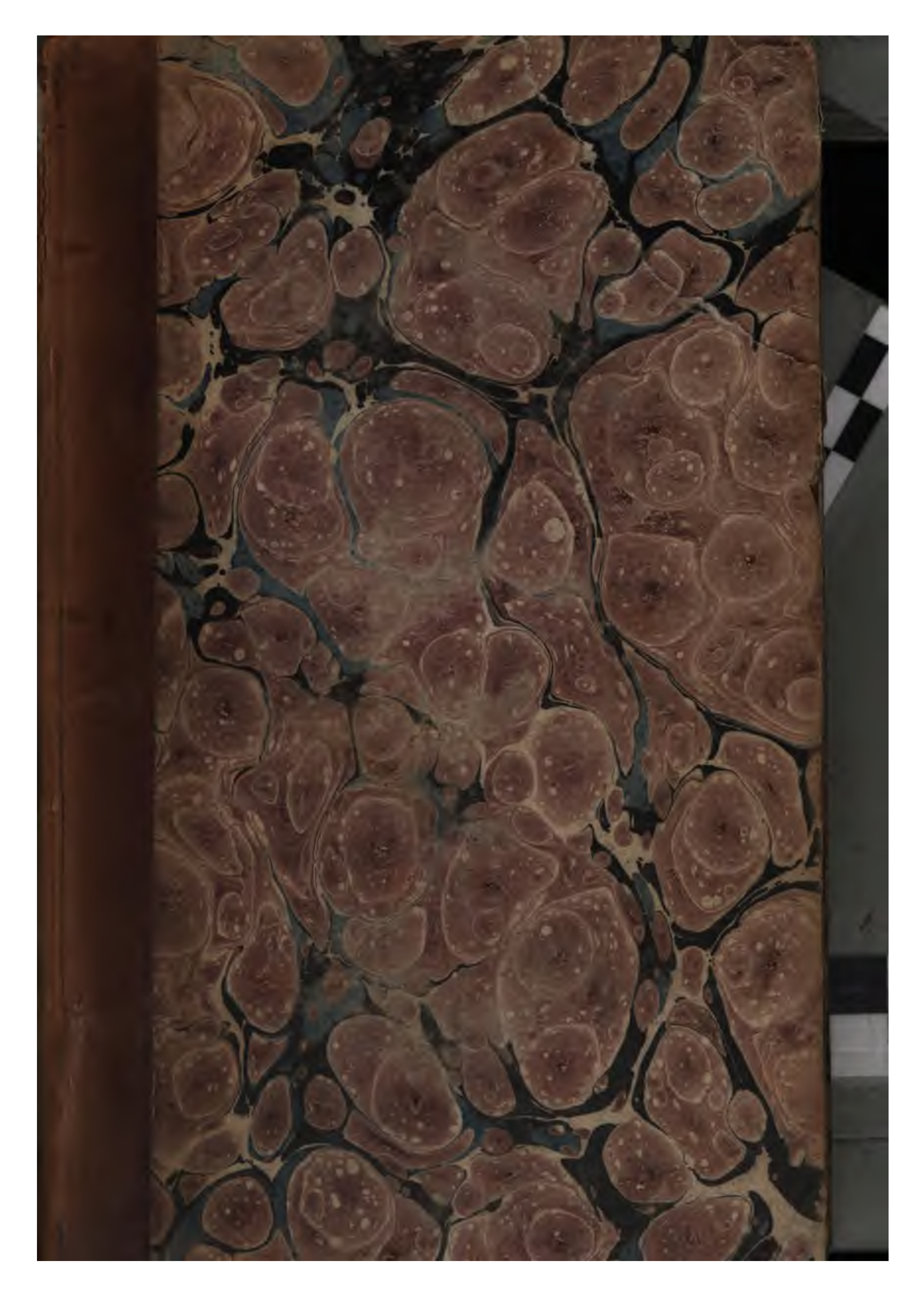






COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

MÉMOIRES DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER,
TOME IV.

COLLECTION
DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

MÉMOIRES DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER,
TOME IV.



COLLECTION

DES MÉMOIRES

RELATIFS

A L'HISTOIRE DE FRANCE.

MÉMOIRES DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER,
TOME IV.

DE L'IMPRIMERIE DE A. BELIN.

COLLECTION
DES MÉMOIRES

RELATIFS

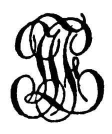
A L'HISTOIRE DE FRANCE,

DEPUIS L'AVÉNEMENT DE HENRI IV JUSQU'A LA PAIX DE PARIS
CONCLUE EN 1763;

AVEC DES NOTICES SUR CHAQUE AUTEUR,
ET DES OBSERVATIONS SUR CHAQUE OUVRAGE,

PAR M. PETITOT.

TOME XLIII.



PARIS,
FOUCAULT, LIBRAIRE, RUE DE SORBONNE, N°. 9.
1825.

MÉMOIRES

DE

MLLE. DE MONTPENSIER.

QUATRIÈME PARTIE.

[1661] La maladie de M. le cardinal augmentoit tous les jours : les médecins le trouvèrent en grand danger. Madame Du Fretoy, qui étoit la bonne amie de M. de Lorraine parce qu'elle avoit été à madame sa femme, étoit la confidente des amours de Marianne. Elle me dit qu'elle avoit à me parler; j'entrai dans mon cabinet. Elle me dit : « Vous savez la vénération que M. de Lorraine a toujours eue pour vous ; « il est au désespoir que soixante années ne le rendent plus propre à vous offrir ses services; il a toujours de l'amitié pour vous; il vous supplie de vouloir souffrir qu'il pense à vous offrir son neveu, auquel il cédera ses Etats ; la sœur du Roi votre grand père a été mariée dans sa maison. Il croit que vous ne désapprouverez pas qu'il ait pensé à vous faire « cette proposition. » Je lui répondis que je lui étois obligée, et fort reconnoissante de tout ce qu'elle me disoit de sa part; que je n'étois pas maîtresse de mes volontés : qu'il se devoit adresser au Roi. Elle me répliqua : « Il ne le vouloit pas faire sans savoir si vous « l'auriez agréable. » Je lui dis qu'oui, parce que je

crus ne pouvoir me dispenser de répondre cet oui, quoique je ne voulusse pas l'affaire. Je dis en confidence à ma sœur ce que je viens d'écrire; elle me répondit : « Je ne crois pas que vous voulussiez de ce « misérable. » Je lui dis de se taire : qu'elle parloit en petite fille qui ne savoit pas le respect qu'elle devoit aux parens de sa mère; que j'étois obligée à l'honneur que M. de Lorraine me faisoit. Elle se déchaîna encore plus fort contre son cousin, et m'en dit tous les maux imaginables. J'étois occupée à chercher la raison de son aversion : je ne la pouvois pas comprendre. Je ne lui répondis rien.

Deux jours après M. de Lorraine me vint voir, et m'attendit à la porte de ma chambre : il se jeta à mes pieds, il y demeura un quart d'heure à genoux, et me dit : « Que ne suis-je maître de tout le monde! « je le donnerois à mon neveu pour qu'il fût digne « de vous. » Personne ne savoit ce qu'il me disoit. Après lui avoir répondu quelques honnêtetés, il me quitta. M. le cardinal demeura quasi quinze jours à l'agonie; toutes les affaires furent suspendues, et sa mort les arrêta encore quelque temps. Après cela M. de Lorraine parla au Roi, qui m'envoya M. de Lyonne, secrétaire d'Etat, pour me dire les propositions que M. de Lorraine lui avoit fait faire; que je visse ce que j'avois à faire. Je répondis que je n'avois point de volonté que celle du Roi. Peu de temps après le comte Guillaume de Furstemberg vint à Paris. Il est parent de la maison de Lorraine : il fut employé à la négociation de ce prétendu mariage. Il venoit tous les matins et tous les soirs au Luxembourg : je me promenois dans le jardin avec lui; il a

infiniment d'esprit: il est d'une grande dépense, il fait une figure considérable; il a été un des principaux moteurs de cette dernière guerre (1), qui a été mauvaise pour lui, puisqu'elle lui a attiré une prison en Allemagne, où il est encore. Il savoit beaucoup de nouvelles de la cour, et avoit tous les secrets des pays étrangers; de sorte que je me divertissois extrêmement avec lui: et lorsqu'il me vouloit parler de l'affaire de M. de Lorraine, je le remettois sur un autre chapitre, et l'obligeois à me répondre sur les questions que je lui faisois. Ainsi celle pour laquelle il me venoit voir étoit la seule affaire que nous ne traitions pas.

Lorsque j'ai parlé de la mort de M. le cardinal, j'ai oublié de marquer qu'il avoit marié mademoiselle de Mancini au connétable Colonne: dont elle fut au désespoir; et peu de jours devant sa mort il maria Hortense au fils de M. le maréchal de La Meilleraie, à qui il donna un bien infini, à condition qu'il porteroit son nom et ses armes: ainsi on l'appela le duc de Mazarin. M. de Mancini son neveu en fut enragé, parce qu'il croyoit avoir tout le bien de son oncle: il lui en laissa assez pour qu'il dût être satisfait. Il lui donna le duché de Nevers dont il porte le nom, les gouvernemens de Brouage, de La Rochelle et du pays d'Aunis, qui lui est comme propre. M. le duc de Mazarin eut Brisach et toute l'Alsace, La Fère et Vincennes,

(1) *Il a été un des principaux moteurs de cette dernière guerre :* Mademoiselle parle ici de la guerre de 1672, où fut conquise la Hollande, et qui se termina en 1678 par le traité de Nimègue. Guillaume Egon de Furstemberg étoit attaché à l'électeur de Cologne Maximilien-Henri, et l'entretenoit dans ses bonnes dispositions pour la France. L'Empereur le fit enlever le 14 février 1674 : il fut successivement dans les prisons de Vienne et de Neustadt, et n'obtint sa liberté qu'à la paix.

qui sont des gouvernemens considérables par leur revenu, et par la considération qu'ils attirent. Le cardinal ne fut guère regretté, pas même de ceux qui lui avoient de grandes obligations : il fut traité en cela comme le sont ordinairement tous les favoris. Le Roi et la Reine mère en parurent fâchés pendant quelques jours. Sa maladie avoit été longue : ils s'étoient accoutumés peu à peu à en sentir moins de douleur. Il donna quantité de pierreries et d'autres présens à tout le monde. L'affaire de Toscane, que M. le cardinal avoit commencée pour le mariage de ma sœur, fut négociée par l'évêque de Béziers, qui avoit reçu l'ordre d'en faire la demande; et pour qu'il pût agir plus honorablement, le grand duc lui envoya une commission d'ambassadeur extraordinaire. Ma sœur, qui avoit témoigné désirer jusque-là l'affaire, changea tout d'un coup, et dit qu'elle seroit au désespoir si l'affaire réussissoit. La veille de Saint-Joseph, elle me pria de demander permission à la Reine qu'elle pût aller dîner avec elle aux Carmélites du grand couvent; la Reine le trouva bon. Elle vint le matin m'éveiller; je fus étonnée de la voir tout habillée, à huit heures du matin. Je lui dis qu'elle me paroissoit être bien diligente: elle me répondit qu'elle vouloit aller à Saint-Victor avec moi; qu'elle avoit appris que j'y allois faire mes dévotions, qu'elle y feroit les siennes. Un moment après elle me dit : « Il faut vous dire « tout : je ne me suis pas couchée de toute la nuit ; « je l'ai passée à lire un roman qui vient d'être fait. » Je lui dis que la préparation à faire ses dévotions me paroissoit nouvelle; qu'elle devoit être honteuse d'y avoir pensé après une telle occupation. J'allai à con-

fesse, j'entendis deux messes: pendant tout ce temps-là elle ne fit que dormir à l'église. Nous sortîmes de Saint-Victor, et allâmes aux Carmélites. Pendant le dîner, la Reine dit à ma sœur : « Vous m'enverrez « beaucoup de parfums de Toscane : ils y sont admira- « bles. » Elle se mit à pleurer. Madame de Saujeon vint parler à la Reine mère de la part de Madame. Je ne savois ce que c'étoit : je la suivis pour entendre ce qu'elle disoit. Je fus bien étonnée lorsqu'elle la supplia de trouver bon que Madame mît mademoiselle d'Orléans à Charonne; qu'elle la venoit chercher pour l'y mener. Je fus d'autant plus surprise de cette circonstance, que la Reine ne l'étoit pas. Je ne savois pas qu'elle avoit été informée de quelques vacarmes que Madame avoit faits sur le prince Charles, dont l'évêque de Béziers lui avoit rendu compte. J'allai chercher ma sœur : je la trouvai dans une cellule avec madame d'Aiguillon, qui disoit qu'elle étoit au désespoir; qu'elle ne vouloit point du prince de Toscane; que le Roi seroit injuste s'il la forçoit de faire cette affaire : elle s'emportoit comme une créature désespérée. L'on ne peut être plus surprise que je le fus d'entendre ce qu'elle disoit d'un côté, et de penser aux raisons qui obligeoient Madame d'user d'une espèce de violence qui ne pouvoit produire que de méchans effets. Je m'en allai à vêpres et au sermon; elle vint se mettre auprès de moi, et entendit le service avec une tranquillité qui me surprit. La Reine sortit des Carmélites, et alla au salut aux Carmes : nous la suivîmes. Elle me dit dans le carrosse tout bas : « Lorsque je sortirai du salut, demandez-moi per- « mission de demeurer; que vous êtes près de chez

« vous, parce qu'il faut éviter que votre sœur ne « vienne pas tenir des discours mal à propos devant « le Roi, qui se fâcheroit et l'enverroit tout de bon « dans un couvent. Il n'est plus temps de dire Je ne « veux pas, quand les affaires sont faites. On lui a de-« mandé, devant que de parler de rien, si elle vouloit « l'affaire; elle l'a désirée : le Roi ne s'est engagé qu'a-« près avoir su ses sentimens. » Lorsque le salut fut fini, je fis ce que la Reine m'avoit commandé. Elle s'en alla : ma sœur et moi nous entrâmes par la porte du jardin; elle causa tout le long de l'allée avec les gens du logis. Elle vint dans ma chambre riant, et dit : « Ma sœur, entrez dans un cabinet : je veux vous « dire un mot. » Comme nous fûmes entrées, elle me dit : « Je suis au désespoir de tout ce que j'ai fait : « je vous prie d'écrire à madame de Navailles que je « me repens de tout ce que j'ai dit devant la Reine « et devant tout le monde; que j'en ai de la honte, « et que je veux que l'affaire de Toscane s'achève, « par l'obéissance que je dois au Roi, et encore plus « parce que je connois qu'elle est avantageuse pour « moi; que je la prie de le dire au Roi et à la « Reine, afin qu'ils ne soient pas fâchés contre moi; « que s'il n'avoit pas été si tard, vous seriez allée au « Louvre m'y mener, pour que je pusse dire moi-« même ce que je vous supplie de lui écrire. » Je fis mon billet devant elle; je l'envoyai par un de mes pages à madame de Navailles, qui me manda que le Roi étoit bien aise que l'esprit de ma sœur se fût remis dans la situation qu'il devoit être. Le lendemain nous allâmes au Louvre, où elle fit de grandes excuses au Roi, qui les reçut fort honnêtement, et lui dit qu'elle

savoit bien qu'il n'avoit donné sa parole qu'après qu'elle avoit témoigné désirer l'affaire; qu'il n'auroit pas pu se rétracter sur ce qu'il avoit promis. M. de Béziers ne venoit plus tous les jours au Luxembourg, parce que ma sœur lui avoit témoigné quelque froideur: il en savoit la raison, que j'avois ignorée jusqu'au jour que ce vacarme arriva aux Carmélites. Lorsque l'affaire eut repris le chemin que je viens de marquer, M. de Béziers recommença ses soins auprès de ma sœur. Elle prenoit plaisir de monter tous les jours à cheval pour s'aller promener aux environs de Paris; et, quelque temps qu'il pût faire, elle alloit à la chasse avec les meutes du Roi, un jour au lièvre, l'autre au daim ou au chevreuil. Elle partoit à onze heures, et revenoit à deux ou trois, et quelquefois à la nuit, avec ses coiffes et ses jupes toutes déchirées, pour avoir couru dans les bois. Le prince Charles alloit avec elle; le comte de Saint-Géran et Tamboneau, ses intimes amis, étoient de ses parties de chasse. Ma sœur de son côté avoit pour femmes mademoiselle de Fretoy, fille de sa sous-gouvernante; Babet et Margot, dont l'une étoit sa femme de chambre, et l'autre étoit à moi. Madame de Langeron l'avoit quittée; et quoique cette séparation ne fût pas avantageuse à ma sœur, je dois lui rendre cette justice que cette femme en avoit toujours mal usé avec elle: elle ne s'étoit attachée qu'à mes deux sœurs. Ainsi elle n'avoit à sa suite que sa sous-gouvernante, fort sotte, qui ne bougeoit du carrosse, et suivoit les grands chemins pendant que ma sœur, montée à cheval, suivoit la chasse. Madame, qui l'avoit toujours souffert ainsi, s'avisa de lui donner madame de Beloi pour lui ser-

vir de dame d'honneur pour la conduire en Italie, lorsqu'elle vit que l'affaire de Toscane étoit avancée.

Après la mort de M. le cardinal, Monsieur redoubla ses empressemens pour son mariage avec la princesse d'Angleterre; et comme la Reine mère y avoit moins de répugnance depuis la mort de M. le cardinal, qui de son vivant ne croyoit pas que l'affaire fût avantageuse à Monsieur, et qui ne pensoit pas aussi que le Roi se dût presser de le marier, ainsi il traînoit cette affaire. Le Roi disoit à Monsieur qu'il ne devoit pas se presser d'aller épouser les os des saints Innocens. Il est vrai que Madame étoit extrêmement maigre : on ne sauroit en même temps disconvenir qu'elle ne fût très-aimable; elle avoit si bonne grâce à tout ce qu'elle faisoit, et étoit si honnête, que tous ceux qui l'approchoient en étoient satisfaits. Elle avoit trouvé le secret de se faire louer sur sa belle taille, quoiqu'elle fût bossue; et Monsieur même ne s'en aperçut qu'après l'avoir épousée. Elle fut fiancée au Palais-Royal dans le grand cabinet de la reine d'Angleterre, qui y logeoit : ce fut M. l'évêque de Valence, premier aumônier, qui en fit la cérémonie. Elle étoit très-parée, et ceux qui y assistoient avoient pris tous leurs habits magnifiques, comme l'on fait toujours dans de pareilles occasions. Le lendemain à midi elle épousa dans la chapelle de la reine d'Angleterre, où il n'y avoit que le Roi et la Reine : le contrat avoit été signé au Louvre chez la Reine mère, devant que les fiançailles se fussent faites. Je ne sais pas si le Roi y dîna : je me souviens qu'il y soupa. Le lendemain elle reçut ses visites et le jour d'après, avec un ajustement admirable. Elle alla loger aux Tuileries chez

Monsieur, où le Roi alloit quasi tous les jours, parce que cette nouvelle cour étoit remplie de plaisirs. Madame de Choisy donna à Madame la petite de La Vallière pour fille.

M. de Béziers fit son entrée d'ambassadeur extraordinaire de Toscane, et vint faire la demande de ma sœur; et peu après l'on fit les fiançailles dans la chambre du Roi. M. le duc de Guise avoit la procuration de M. le grand duc. Le lendemain, la cérémonie du mariage se fit dans la chapelle du Louvre par M. de Béziers; lorsqu'elle fut finie, ma sœur demanda à Monsieur s'il vouloit aller à Saint-Cloud : qu'elle iroit avec lui, pour s'épargner la fatigue de recevoir des visites. Monsieur répondit qu'elle l'allât prendre. Ainsi après avoir dîné au Luxembourg où je la menai, et après qu'elle se fut déshabillée pour prendre une vieille jupe, qu'elle eut laissé ses pierreries et chiffonné sa coiffure, nous allâmes au Louvre. Monsieur et Madame nous vinrent trouver dans le carrosse, et nous allâmes ensemble à Saint-Cloud, où l'on fit collation; après quoi nous revînmes au Louvre, où nous trouvâmes beaucoup de monde, parce que la cour devoit partir le lendemain.

Nous prîmes congé du Roi. L'on n'envoya de Toscane qu'une boîte de pierreries à ma sœur : elle étoit de deux cent mille livres. Il y avoit le portrait de son mari, qui ne me parut ni beau ni laid. Sans que je ne voulois pas quitter ma sœur, j'aurois suivi la cour. Le jour qu'elle avoit pris pour recevoir les complimens de tous les ambassadeurs qui étoient à la cour, elle entra dans ma chambre pour me dire qu'elle alloit à la chasse. Je lui dis si elle avoit oublié

qu'elle devoit donner ses audiences; elle me répondit brusquement: « Je ne verrai que trop d'étran-« gers, et j'en suis si lasse que je n'en puis plus. » Elle n'avoit que mes chevaux; j'envoyai dire à mon écuyer de ne lui en point donner. Elle y avoit été si vite, qu'elle y étoit arrivée plus tôt que mon ordre. Elle les lui demanda: on les lui alloit donner dans le temps que l'homme que j'y avois envoyé y arriva; mes gens lui dirent que mes chevaux étoient boiteux. Elle se mit à rire, et fit enfoncer les portes pour prendre les harnois; l'on m'en vint avertir: il fallut que j'allasse moi-même pour la faire descendre de cheval. Je la ramenai par la main, et lui dis qu'elle ne pensoit pas à ce que le nonce du Pape et l'ambassadeur de Venise diroient s'ils ne la trouvoient pas à l'heure qu'elle leur avoit donnée. M. de Béziers, qui apprit cette circonstance, me remercia fort du conseil que je lui avois donné. Tous les complimens que ma sœur reçut lui furent faits dans mon appartement, où elle donna ses audiences aux ambassadeurs: la première raison, parce qu'il étoit plus beau que le sien; et l'autre, l'occasion que cela me donnoit d'être derrière sa chaise; et tout aussitôt que le compliment étoit fini, je m'approchois pour répondre pour elle: sans ce secours, je crois qu'elle n'auroit rien dit. Nous demeurâmes environ quinze jours à Paris, pendant lesquels on lui faisoit ses hardes. Le Roi lui donna un ameublement, de la vaisselle d'argent, une toilette, de fort beaux habits, avec du linge bien propre. L'on ne la fit point accompagner par des officiers du Roi, parce qu'on n'en donne qu'aux souverains, et que son mari ne l'étoit pas; et cependant le Roi paya

sa dépense, lui donna des pages, des valets de pied, et un de ses carrosses jusqu'à Marseille. Le jour qu'elle partit de Paris, nous allâmes à la messe à Saint-Victor; lorsqu'elle dit adieu à madame sa mère, il n'est pas surprenant qu'elle pleurât beaucoup. Le prince Charles vint nous conduire jusqu'à Saint-Victor; il ne nous vit pas monter en carrosse: ma sœur ne fut pas gaie dans le chemin. Elle envoya tout son équipage, ne garda pas seulement une femme de chambre, et elle coucha dans la mienne pendant deux ou trois jours que nous demeurâmes à Fontainebleau, et se servoit de mes femmes. M. de Béziers étoit au désespoir de voir la manière avec laquelle elle reçut le matin tous les gens qui lui venoient dire adieu. Elle s'habilloit dans ma garde-robe, où sa toilette étoit mise sur une table : je n'ai jamais rien vu de si malpropre, ni rien qui eût moins l'air de dignité et de gravité italienne. Messieurs Le Tellier, Lyonne et Colbert en furent étonnés, et me dirent pourquoi je le souffrois. Lorsqu'elle prit congé du Roi et qu'elle dit adieu à la Reine et à tout le monde, elle ne jeta pas une larme. Nous allâmes coucher à Montargis, où elle n'avoit pas voulu qu'on portât son lit; j'en fus fort surprise, et très-fâchée lorsqu'elle me dit : « Je « coucherai avec vous. » J'aimois mes aises, et n'étois pas accoutumée à coucher avec personne. Je ne pus m'empêcher de lui en témoigner du chagrin : dont elle ne fut pas fâchée. Elle s'endormit la première, et ce fut une bonne fortune pour moi, parce qu'elle se mit à rêver, et elle me sauta à la gorge; et je pense que si j'avois été endormie, elle m'auroit étranglée. La crainte que cela ne lui arrivât une seconde fois m'em-

pêcha de dormir toute la nuit. Le lendemain elle fut toute la journée à cheval, quoiqu'il y eût de Montargis à Saint-Fargeau quatorze lieues ; ainsi je ne fus pas surprise de voir le soir qu'elle se trouvoit mal. Elle soupa peu, s'en alla coucher de bonne heure, et dormit le lendemain jusqu'à deux heures après midi. Dès qu'elle fut habillée, elle s'en alla promener avec deux de mes femmes, un valet de chambre, les pages du Roi, et ne revint qu'à deux heures de nuit. M. de Béziers eut quelque crainte qu'elle ne s'en fût allée ; pour moi, je n'en eus aucune inquiétude : je me confiois trop sur la sagesse de mon valet de chambre, qui ne l'auroit pas souffert, ou qui du moins me seroit venu avertir ; et comme elle étoit à pied, on auroit eu le temps de courir après. Lorsqu'elle fut arrivée, elle me dit qu'elle avoit été charmée de la beauté de la promenade qu'elle avoit faite dans ces bois ; qu'elle les trouvoit admirables. Moi qui savois le pays plein d'eau, je lui dis : « Vous avez donc « bien sauté des fossés et des haies pour aller jusqu'au « village d'où vous venez ? » Elle se pâmoit de rire des aventures qui lui étoient arrivées : les paysans les avoient pris pour des gens de guerre. M. de Béziers, qui n'étoit pas accoutumé à ces sortes de plaisirs, n'en avoit guère à lui entendre faire la relation de sa course. C'étoit un vendredi, et elle devoit partir le dimanche. Elle pria M. de Béziers qu'elle pût séjourner quelques jours de plus : qu'elle ne me verroit de sa vie ; qu'il lui donnât cette consolation de la laisser auprès de moi le plus long-temps qu'il le pourroit. Il lui répondit : « Si Votre Altesse Royale veut demeu-« rer auprès de Mademoiselle, cela ne peut être trou-

« vé mauvais : que si elle ne veut séjourner que pour « aller courir dans les bois, je trouverois ce séjour « inutile. » Après avoir raisonné, le départ fut différé : Beloi et sa femme y étoient avec madame d'Angoulême, la femme du vieux (1), qui l'accompagnoit de la part du Roi ; elle menoit avec elle mademoiselle Du Boulay, fille d'un gentilhomme, duquel j'ai déjà dit qu'il avoit été à feu Monsieur. Elle s'amusa tout le samedi ; et le dimanche, comme nous étions prêtes d'aller à la messe, on nous vint dire : « Voilà « M. le prince de Lorraine. » Ma sœur ne dit rien ; il entra à son ordinaire assez embarrassé ; je l'étois aussi bien que lui, je ne savois que lui dire.

Après avoir dîné, l'on joua au billard : je vis qu'il bâilloit, je lui dis qu'il avoit envie de dormir ; il me répondit qu'oui : qu'il étoit venu en poste de Paris, qu'il avoit couru toute la nuit. Je lui conseillai de s'aller coucher, quoique cela ne parût pas galant. Il me prit au mot, et s'en alla promptement se mettre sur un lit, où il demeura jusqu'à sept heures du soir qu'il se montra. Dans le temps qu'il dormoit, les lettres de Paris m'arrivèrent : bien des gens m'écrivoient que je serois témoin de la séparation de deux amans, et que je verrois si ma sœur seroit bien attendrie. Je ne savois pas que cette passion eût fait tant de bruit. Je n'avois appris que confusément ce qui s'étoit passé : je demeurai extrêmement surprise.

(1) *La femme du vieux :* Charles de Valois, duc d'Angoulême, fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet, avoit épousé en 1644, à soixante et onze ans, Françoise de Nargonne, et étoit mort en 1650. La duchesse d'Angoulême ne mourut qu'en 1715, et survéquit ainsi cent quarante et un ans à son beau-père Charles IX. Les Mémoires du duc d'Angoulême font partie de la première série.

J'en parlai à Beloi, à sa femme et à M. de Béziers; ils me dirent qu'ils admiroient que, soupçonneuse et clairvoyante en tout, j'eusse été la dupe de cette affaire si long-temps : je leur avouai ma sottise. M. de Béziers me dit en particulier la peine que cela lui avoit donnée, par le peu d'ordre que Madame y avoit voulu mettre; que c'étoit une négligence condamnable; qu'elle n'avoit jamais compté pour rien de laisser sa fille et son neveu se parler et se promener tous les jours ensemble; qu'il falloit espérer que l'absence et le temps ôteroient cette fantaisie à M. de Toscane, qui en avoit été instruit. Le lendemain, comme tout le monde étoit allé dîner, et que le prince Charles s'entretenoit avec les dames qui étoient avec moi, je dis à ma sœur que j'étois bien fâchée qu'elle n'eût pas voulu se confier à moi du dessein qu'elle avoit d'épouser son cousin; qu'elle devoit être bien persuadée que je n'avois écouté toutes les propositions de M. de Lorraine que pour sortir plus promptement d'affaire avec Madame, et que si j'avois su qu'elle eût pensé à ce mariage, parce que je n'y avois jamais songé pour moi, j'aurois supplié M. de Lorraine d'avoir pour elle toute la bonne volonté qu'il avoit témoigné avoir pour moi, et qu'il m'en eût donné des marques par l'exécution de ce mariage; que j'étois persuadée qu'il auroit suivi mon conseil; que du côté de la cour l'on auroit trouvé toute la facilité imaginable, parce qu'elle l'auroit bien voulu en l'état où il étoit; que pour moi, je n'en aurois pas fait de même : qu'il m'auroit fallu des bastions; que lorsque les ducs de Lorraine avoient épousé des filles de France, Nancy en avoit de très-

bons, et qu'il n'en avoit bientôt plus, parce qu'on les faisoit abattre. Je lui dis : « Ma sœur, ce qui pouvoit « être bon pour vous ne pouvoit pas l'être pour « moi, et j'aurois été ravie de contribuer à votre « établissement. » Elle me répondit avec grand embarras qu'il étoit vrai que le prince Charles avoit de l'amitié pour elle; que si elle avoit été un aussi bon parti que moi, il l'auroit épousée. Je ne voulus pas pousser cette conversation plus loin, par la peine que je lui faisois, et par celle que j'avois de la voir toute décontenancée. Après avoir dîné, nous partîmes pour aller à Cône, où elle devoit trouver ses gens et tout son train : ce fut dans ce moment-là qu'elle pleura, d'une manière que cela dura toute la nuit suivante, à ce qu'on m'a dit. Le prince Charles s'en retourna à Paris le lendemain; nous nous séparâmes dans l'Eglise, après la messe : elle partit la première, et faisoit des cris épouvantables; elle fit pitié à tout le monde, et attira leurs larmes. Quand elle fut partie, et que j'allois monter en carrosse, je vis arriver le comte de Furstemberg, qui venoit de Saint-Fargeau; il fut bien étonné lorsqu'il sut tout ce que j'avois vu et appris. Il me conta que ma sœur n'avoit eu d'envie de rompre son mariage de Toscane que lorsqu'elle avoit su que M. de Lorraine me vouloit marier avec son neveu; qu'elle l'avoit été trouver chez La Haye; qu'elle s'étoit jetée à ses genoux, lui avoit dit : « Mon oncle, vous ne songez pas à ce que vous « faites de donner vos Etats à votre neveu pour « épouser ma sœur; elle est fière et glorieuse : elle « croira vous faire trop d'honneur de les recevoir, « et elle vous en chassera lorsqu'elle y sera la maî-

« tresse; elle n'aura aucune considération pour vous,
« et ne souffrira jamais que vous épousiez Marianne.
« Si vous voulez me donner votre neveu, je vivrai
« avec vous d'une manière bien plus soumise : vous
« épouserez Marianne, et je vivrai avec elle avec
« toute la tendresse et le respect imaginable. Ainsi je
« vous prie de rompre l'affaire de ma sœur, et de pen-
« ser à la mienne. Vous ne manquerez pas de prétextes
« pour sortir de vos engagemens : le mépris que ma
« sœur marque pour votre neveu en est un bien rai-
« sonnable. » Que M. de Lorraine lui avoit répondu qu'elle étoit trop heureuse qu'on ne la connût pas; qu'elle feroit bien d'aller en Toscane; qu'elle ne s'étoit pas rebutée; qu'elle étoit retournée assez souvent se jeter à ses pieds les larmes aux yeux, et lui faisoit toujours les mêmes complimens; qu'elle avoit aussi été dans la chambre du prince Charles pour lui dire : « Seriez-vous assez lâche pour m'abandonner, et de « préférer une fortune à moi? » Je dis à M. de Furstemberg que tout ce qu'il me venoit de dire me faisoit une grande pitié; que j'étois bien fâchée que ma sœur se fût mise une telle affaire dans la tête; que je trouvois que le prince Charles étoit un malhonnête homme d'avoir rebuté, éludé et écarté ce que ma sœur lui avoit dit. Le prince Charles croyoit avoir fait des miracles d'avoir rebuté ma sœur; et le comte de Furstemberg, qui croyoit me toucher par un endroit sensible, me l'étoit venu dire, et qu'on ne démoliroit pas Nancy; que M. de Lorraine se démettroit de ses Etats. Je ne pouvois rompre cette affaire brusquement : je crus que l'absence étoit un moyen pour faire connoître au prince Charles le peu

de cas que je faisois de lui; je fis un séjour d'un mois à Saint-Fargeau, quoique j'eusse résolu de n'y demeurer que quatre ou cinq jours. Vandy vint me voir pendant le temps que j'y étois: il me parla extrêmement de tout ce qui s'étoit passé entre le prince Charles et ma sœur; il me fit apercevoir que je n'avois ni vu ni connu les intentions de l'un et de l'autre, ni leur amitié, par le peu de cas que je faisois de celle du prince Charles, parce que lorsqu'on se soucioit des gens l'on voyoit toutes leurs démarches; qu'il n'y avoit point de murailles à l'épreuve de mon imagination, lorsque j'avois la moindre attache à une affaire. Cette conversation me fit un grand plaisir; j'étois honteuse que le monde se pût être seulement figuré que j'eusse voulu écouter la proposition que M. de Lorraine m'avoit faite avec des soumissions et respects, qui m'obligeoient à garder quelques mesures d'honnêteté avec lui. Je ne croyois pas pourtant lui avoir de l'obligation de l'affaire, parce qu'elle lui étoit trop grande et trop avantageuse pour qu'il pût croire que je lui dusse sentir d'autre gré que celui de la vénération et de l'humiliation avec laquelle il m'avoit parlé, et de l'offre obligeante qu'il me faisoit de vouloir quitter ses Etats uniquement pour l'amour de moi. Je crois n'avoir rien à me reprocher là-dessus: je lui ai toujours conservé une reconnoissance particulière, qui a répondu à l'empressement avec lequel il m'avoit fait offre de se dépouiller.

Furstemberg revint encore une fois; je ne me souviens pas pourquoi, parce que cette affaire ne m'occupoit que comme je viens de le marquer. Je m'en

retournai à Fontainebleau, où je restai quelques jours; j'en partis après avoir pris congé, pour m'en aller à Forges; je fis très-peu de séjour à Paris, dans lequel je ne laissai pas que d'apprendre que Madame étoit très-fâchée du mépris qu'elle voyoit que je faisois de sa maison : elle voulut même prendre la liberté de me gronder sur le refus que je faisois de cette affaire; elle me parla cependant avec beaucoup d'honnêteté; je lui répondis de même. Le prince Charles prit congé de moi; il me répondit qu'il étoit au désespoir; qu'il ne savoit ce qu'il devoit devenir; qu'il étoit inconsolable. Sur ce ton-là il me fit un compliment que je crus lui avoir été dicté par Furstemberg, parce qu'il ne le soutînt pas avec l'éloquence et l'emphase avec lesquelles il l'avoit commencé; je lui répondis d'autant plus honnêtement que sa sottise me fit pitié; je ne laissai pas cependant de tourner le tout en raillerie : il auroit pu s'en apercevoir, s'il avoit eu plus d'esprit qu'il n'avoit.

Je fus très-aise de partir pour Forges, afin de n'entendre plus parler des Lorrains, dont j'avois été si étourdie que le seul nom m'en faisoit une très-grande peine. Je pris mes eaux fort tranquillement; et après que je les eus finies je m'en allai à Eu, où je n'avois pas été depuis que je l'avois acheté; et comme les limites du comté sont proches de Forges, le comte de Lanois, qui en étoit gouverneur, vint au devant de moi avec quantité de gentilshommes qui en relèvent. J'arrivai fort tard; j'allai descendre à l'église, qui étoit proprement la chapelle du château, tant elle en est proche : c'est une abbaye de

Saint-Augustin, qui sont des chanoines réguliers de la réforme de Sainte-Geneviève; elle étoit possédée par le cardinal des Ursins, et à présent par l'abbé Calvo, frère de celui qui commande dans Maëstricht; il l'eut dans la conjoncture de la levée du siége, que l'on attribuoit à la vigoureuse et prudente défense de Calvo; elle ne vaut à l'abbé que sept ou huit mille livres de rente : s'il en avoit vaqué une meilleure dans le temps qu'il la demanda, il l'auroit obtenue, par la considération que je viens de dire. Le château me parut assez beau; je ne l'avois vu que lorsque j'y avois passé avec la cour, il y avoit déjà fort longtemps : l'on juge, par ce que M. de Guise y a bâti, de ce qu'il avoit envie d'y faire : il n'y a que la moitié de la maison de faite, et une partie du vieux logement des anciens comtes d'Eu, qui étoient de la maison d'Artois; la situation en est très-belle, l'on voit la mer de tous les appartemens : il n'y avoit pas de jardin. J'aimois à monter à cheval en ce temps-là : je me promenois tous les jours, et je ne jouis guère de ce plaisir : la fièvre tierce me prit; j'en eus quatorze accès. Madame la marquise de Gamache me venoit voir souvent; tout le bien de son mari étoit en Picardie : et Beauchamp, qui est la maison où elle demeure, n'en est qu'à deux lieues; elle avoit soin de venir demeurer auprès de moi : ils ont deux baronnies qui relèvent d'Eu. M. de Longueville, gouverneur de la province, m'y vint voir, quoiqu'il fût déjà venu à Forges. M. le duc de Navailles, qui quittoit le gouvernement de Bapaume pour prendre celui du Havre, me rendit une visite. La longueur de ma maladie me rebuta des remèdes : je ne voulois plus prendre de

médecine; l'on envoya chercher M. Brayer, médecin de très-grande réputation. Il me porta bonheur, parce que le jour qu'il arriva ma fièvre ne vint pas; et comme il avoit laissé beaucoup de malades à Paris, après m'avoir vu prendre une médecine (ce qui étoit très-difficile : le temps qu'il fut à me persuader s'accommodoit avec l'aversion que j'avois prise pour toutes sortes de remèdes), il partit, et je le suivis huit jours après. J'avois une très-grande impatience de m'en retourner à Paris; ce n'étoit pas par la raison que l'air d'Eu ne fût bon : c'étoit parce qu'il est toujours bon d'en changer lorsqu'on a été malade. Je ne sais si c'étoit la fatigue du chemin : la fièvre me reprit, et j'en eus, tant à Paris que pendant les jours que je mis à y aller, encore six accès, qui me laissèrent très-long-temps fort foible.

Il arriva dans ce temps-là un grand changement à la cour : le Roi étoit allé faire un voyage en Bretagne; il fit arrêter à Nantes M. Fouquet (1), ministre d'Etat et surintendant des finances. C'a été une si grande et si longue affaire qui a eu tant de suite, et tant de gens y étoient intéressés, qu'il ne se peut faire que les Mémoires particuliers et les histoires n'en parlent; ainsi je ne m'aviserai pas d'en dire davantage.

La Reine accoucha, le premier de novembre 1661, de M. le Dauphin. L'on peut juger de la joie que toute la France en eut. J'étois dans mon lit, avec une grande impatience d'en pouvoir sortir pour en aller remercier Dieu. Il y eut des feux de joie et des réjouissances générales, auxquelles j'aurois d'autant plus contribué qu'outre l'intérêt commun, j'en ai

(1) *M. Fouquet* : Il fut arrêté le 5 septembre 1661.

un particulier à tout ce qui arrive au Roi, plus par l'amitié et la tendresse que j'ai pour sa personne, que par l'honneur que j'ai de lui appartenir. M. de Bournonville, chevalier d'honneur de la Reine et gouverneur de Paris, fut le premier qui vint m'apprendre cette nouvelle. Je n'étois pas en état d'aller à Fontainebleau; j'envoyai un gentilhomme au Roi et à la Reine, pour leur dire combien j'étois sensible à leur joie. Six semaines après les couches de la Reine, elle s'en alla avec le Roi et la Reine mère à Notre-Dame de Chartres; l'on porta M. le Dauphin droit à Paris. Je commençois à me lever; j'allai au Louvre : je ne saurois exprimer le véritable plaisir avec lequel je le vis. Madame de Montausier, qui étoit sa gouvernante, fit les honneurs de sa maison.

Madame revint malade de Fontainebleau; elle étoit grosse : elle fut obligée de garder le lit ou la chambre tout l'hiver. Elle étoit parée dans son lit, avec les rideaux ouverts pour recevoir tout le monde, depuis le matin jusqu'à neuf heures du soir. Elle étoit maigre, et avoit un très-mauvais visage; elle ne dormoit que par le secours des grains d'opium qu'on lui faisoit prendre. Son plus grand mal étoit un rhume sur la poitrine : lorsqu'elle commençoit à tousser, l'on auroit dit qu'elle alloit étouffer. Le Roi lui alloit rendre des visites très-régulières : elles avoient été assez empressées pour laisser tout le monde en doute, pendant que la cour demeura à Fontainebleau, s'il étoit amoureux d'elle, dans le temps que le comte de Guiche faisoit semblant de l'être de La Vallière. L'on ne fut pas long-temps à connoître que le Roi l'étoit de celle-ci, et que l'autre étoit passionné pour Ma-

dame : c'étoit une affaire (1) que l'on se disoit tout bas, et que l'on connoissoit visiblement. La reine d'Angleterre partit de Fontainebleau un peu devant que je fusse allée à Forges; elle alla voir le roi d'Angleterre son fils, afin de régler ses affaires. J'allai la conduire à Saint-Denis; elle me dit, lorsqu'elle m'embrassa : « Je ne vous pardonnerai jamais l'injure que vous « avez faite à mon fils de ne vouloir pas l'épouser; je « vous assure, me dit-elle, que vous auriez été la per« sonne du monde la plus heureuse. » L'on dansa un ballet où il y avoit des entrées de dames; la Reine en étoit, et moi aussi : toutes les répétitions se firent chez elle.

Peu de temps après, ma belle-mère licencia ses filles : je crois que ce qu'elle fit se peut appeler de ce nom. Elle en avoit une de la maison de Prie, qui en portoit le nom : c'étoit une fille de grande qualité; je l'avois connue lorsque j'étois à Saint-Fargeau; et si dans ce temps-là j'eusse eu la fantaisie de prendre des filles comme on me le conseilloit, et comme j'ai fait depuis, j'aurois gardé celle-là au lieu de la donner à Madame, comme je fis lorsque je fus à Blois. Ce fut la première qu'elle renvoya sans m'en rien dire; je la mis dans un couvent, et j'avois dessein de la donner à ma sœur lorsqu'elle fut mariée avec le duc de Toscane : ma belle-mère ne voulut pas qu'elle la prît. Lorsque M. de Créqui s'en alla ambassadeur à Rome, comme cette fille étoit parente de madame sa femme, je la priai de la mener à Rome avec elle. Une autre fille de ma belle-mère, appelée Montalais, me pria de parler à Monsieur pour qu'il voulût bien la donner

(1) *C'étoit une affaire :* On trouvera les détails de ces intrigues dans les Mémoires de madame de La Fayette.

à Madame : il me l'accorda, et me l'a fort reproché depuis ce temps-là. Je ne la connoissois pas; je n'avois rien à lui répondre, sinon que si je l'avois connue, je ne la lui aurois pas donnée.

[1662] Pendant tout cet hiver, il y eut beaucoup d'intrigues et de tracasseries. La Reine mère étoit dans de grandes inquiétudes de l'amour du Roi pour La Vallière : elle étoit auprès de Madame; elle logeoit au Palais-Royal chez Monsieur, et les scènes se passoient chez eux sans qu'ils en sussent rien. Je ne sais quel chagrin il prit un jour à La Vallière; elle partit de bon matin, et s'en alla sans que l'on pût découvrir où elle étoit : c'étoit un jour de sermon; le Roi, qui y devoit assister, étoit occupé à la chercher, et elle ne s'y trouva pas. La Reine mère appréhendoit que la Reine ne découvrît la raison de l'absence du Roi : elle étoit dans un chagrin mortel. Après le sermon, la Reine alla à Chaillot; et le Roi, avec un manteau gris sur le nez, alla à Saint-Cloud dans un petit couvent de religieuses, où il avoit appris que s'étoit jetée La Vallière. La tourière ne voulut pas lui parler. Après avoir essuyé quelques refus, il parvint à voir la supérieure, et ramena La Vallière dans son carrosse. Cette retraite fit grand bruit, et attira beaucoup d'affaires à ceux qui y pouvoient avoir part, dont je ne dois ni ne veux parler. La reine d'Angleterre loua cet hiver la maison de M. La Basinière, où elle alla se loger. Madame accoucha d'une fille : l'on redansa le ballet. Après Pâques, M. de Bouillon épousa Marianne, qui étoit la dernière nièce que M. le cardinal avoit fait venir en France. La Reine soupa le soir des noces chez madame la comtesse de Soissons, où il y eut une co-

médie, au sortir de laquelle la fièvre me prit : j'en fus quitte pour deux accès.

Lorsque j'étois revenue de Forges, j'avois trouvé le prince Charles qui faisoit l'amant de mademoiselle de Nemours l'aînée; que M. de Lorraine son oncle désiroit ce mariage; qu'ils avoient trouvé des difficultés du côté de la cour, qui ne laissa pas d'y consentir, par le peu de cas que l'on faisoit de l'un et de l'autre. Le Roi ne voulut pourtant pas signer le contrat: ce qui retarda l'affaire. Ils comprirent que Sa Majesté ne changeroit pas de résolution : ils ne laissèrent pas de le signer. Cette nouvelle passion ne plaisoit pas, à ce qu'on disoit, à madame de Toscane; pour M. de Lorraine, il étoit toujours occupé de la passion que j'ai déjà dit qu'il avoit pour Marianne. Un jour ou deux devant le mariage de madame de Bouillon, ma belle-mère, qui ne vouloit pas consentir qu'il l'épousât, m'envoya chercher pour me dire qu'elle avoit fait parler à Pajot et à sa femme, pour leur dire que je trouvois fort mauvais qu'ils laissassent aller leur fille avec son frère, et qu'ils ne devoient pas se flatter qu'il se mariât avec elle; qu'ils lui avoient répondu que depuis que j'avois défendu que leur fille entrât chez moi, ils ne devoient pas répondre de sa conduite; qu'elle me prioit de leur donner ordre de la reprendre. Je leur commandai le moment d'après de l'envoyer chercher. Le lendemain matin, à mon lever, je vis entrer Marianne dans ma chambre; j'allai dans celle de Madame, pour lui dire qu'elle étoit chez moi; et comme c'étoit un samedi, je m'en allai à la messe à Notre-Dame, où je trouvai la Reine, qui me dit qu'il devoit y avoir une revue ce jour-là. J'allai

m'habiller pour aller dîner avec la Reine. Quand je revins le soir, j'envoyai chercher Marianne, afin de lui parler : son père et sa mère me vinrent dire qu'elle n'étoit plus chez eux; qu'ils avoient de telles obligations à M. de Lorraine, qu'ils lui obéiroient en tout; qu'il n'avoit pas voulu qu'elle demeurât au Luxembourg. Je leur dis : « Puisque vous dépendez « d'autres gens que de moi, sortez tout à l'heure de « ma maison; » ce qu'ils firent. J'allai en informer Madame, qui m'en remercia bien humblement, et me dit qu'entre les moindres bourgeois le frère d'une belle-mère n'épouseroit pas la servante de sa belle-fille. J'en demeurai d'accord, et trouvai que cela seroit ridicule. Pour revenir au jour des noces de madame de Bouillon, qui m'a ramenée à cette petite histoire, le Roi fut averti par mademoiselle de Guise, qui étoit blessée que le souverain de leur maison épousât la fille d'un apothicaire, que M. de Lorraine avoit passé un contrat de mariage avec cette fille; qu'il la devoit épouser le lendemain. Ceci obligea le Roi de l'envoyer prendre par Roumecourt, un des lieutenans de ses gardes du corps, qui la mena à la Ville-l'Evêque, pendant le temps qu'on dansoit le ballet dont j'ai parlé. Le prince Charles en étoit. L'on fut surpris un soir de ne le plus trouver; et comme l'on fut quelques jours sans savoir ce qu'il étoit devenu, bien des gens crurent qu'il étoit allé à Florence : l'on apprit qu'il y avoit passé, et étoit à Vienne auprès de l'Empereur. Madame de Nemours vint trouver le Roi, lui demanda qu'elle pût lui parler en particulier; il la fit entrer, après m'avoir dit de ne pas sortir. Elle lui dit : « J'avois supplié Votre

« Majesté de pouvoir lui parler seule. » Il lui répondit qu'il étoit seul, puisqu'il n'y avoit que moi et madame de Navailles. Elle commença sa harangue par lui dire que le prince Charles avoit épousé sa fille; elle lui répéta en termes exprès qu'ils étoient mariés : elle dit cela si haut, que madame de Navailles et moi l'entendîmes. Je ne sais pas ce que le Roi lui répondit; elle ne parut pas satisfaite de sa réponse. L'on dansa plusieurs fois le ballet; la fièvre me reprit, je n'y allai plus. La Reine mère me fit l'honneur de me venir voir un des jours que je l'avois : la Reine n'y osa venir, parce qu'elle commençoit à être grosse. Elle me conta un grand fracas qu'il y avoit eu entre Monsieur et Madame, à cause du comte de Guiche; elle me parut être mal satisfaite de la conduite de Madame; elle me dit : « Quelle faute ai-je faite? Si « vous aviez été ma belle-fille, vous auriez bien mieux « vécu avec moi, et mon fils auroit été trop heureux « d'avoir une femme aussi sage que vous l'êtes. » Elle fut deux heures au chevet de mon lit à me faire ses doléances; pour moi qui avois la fièvre, je gardois le silence; et quand même je n'aurois pas été malade, c'étoit des plaintes et une nature d'affaires auxquelles les gens sages n'ont rien à répondre. Je dis ceci parce que c'est la vérité : toutes les lamentations de la Reine et tous ses souhaits ne me donnèrent aucuns mouvemens de repentir de n'avoir pas épousé Monsieur. Je ne veux rien dire davantage, parce que dans ces sortes d'occasions il est toujours mieux fait de se taire.

M. de Turenne, qui étoit mon parent du côté de ma mère, avoit toujours vécu honnêtement avec moi.

Quand je revins de mon exil, je m'attachai à le ménager, et je voulois en faire mon ami particulier : il me sembloit que cela lui convenoit, et que cela lui feroit plaisir ; il y répondit avec des marques empressées, me venoit voir très-souvent ; et lorsque je le trouvois chez la Reine, je ne parlois quasi qu'à lui. Un jour la curiosité me prit de vouloir savoir si le Roi devoit aller le lendemain à Versailles : je lui écrivis un billet qui ne contenoit simplement que cette curiosité : il me fit une réponse, d'un grand sérieux, qu'il ne se mêloit de rien ; qu'il me supplioit que lorsque je voudrois savoir de ces sortes d'affaires, de m'adresser à d'autres gens qu'à lui. Ce compliment ne me surprit pas moins que sa conduite. Depuis ce jour-là il évitoit de s'approcher de moi autant qu'il le pouvoit ; je vis ces manières bizarres : je ne m'empressai plus de lui aller parler. Tout ceci étoit arrivé devant ce que j'avois dit sur la bataille de Rethel, dont la princesse palatine lui avoit rendu compte : j'ai voulu expliquer tout ceci pour faire voir qu'il n'avoit pas vécu de manière avec moi pour en user comme il fit. Il vint trois jours de suite me chercher : cet empressement me parut extraordinaire ; je le trouvai chez la Reine, je lui demandai s'il avoit à me parler : il me répondit affirmativement qu'il viendroit le lendemain chez moi. Ainsi je l'attendis jusqu'à quatre heures : il ne venoit pas ; l'impatience me prit, j'envoyai chercher mes carrosses pour sortir. Je descendois les degrés, je vis le sien qui entroit dans ma cour ; je remontai avec lui ; nous entrâmes dans mon cabinet, et après que nous fûmes assis auprès du feu il me dit : « Je vous ai toujours aimée comme

« ma fille ; quoiqu'il y ait une grande différence de « vous à moi, j'ose prendre la liberté de me servir « de ces termes, pour vous exprimer combien je suis « occupé de tout ce qui vous regarde. Je suis per- « suadé que vous avez de l'amitié pour moi, et que « l'honneur que j'ai de vous être aussi proche que je « le suis vous fera avoir quelque croyance en moi, « et que vous déférerez à mes avis dans les affaires « les plus importantes de votre vie. » Je lui répondis avec toute l'honnêteté que son compliment m'obligeoit de le faire ; et comme je suis brusque et impatiente, je lui dis : « De quoi est-il question ? » Il me répliqua : « D'un mariage pour vous. » Sans le laisser parler long-temps, je me récriai, et lui dis que c'étoit une affaire difficile à traiter ; que j'étois satisfaite de ma condition, et très-résolue de n'en pas changer. Il me dit : « Je veux vous faire reine. Écou- « tez, me dit-il, et me laissez tout dire, et après « vous parlerez. Je veux vous faire reine de Portu- « gal. » Je lui dis : « Fi, je n'en veux point. » Il reprit : « Les filles de votre qualité ne doivent avoir de vo- « lonté que celle du Roi. » Sur cela je lui demandai si c'étoit de sa part qu'il venoit me parler : il me dit que non, que je l'écoutasse. Il commença à me dire que la reine de Portugal étoit une habile femme, qui avoit beaucoup d'ambition ; qu'elle l'avoit fait paroître lorsqu'elle avoit fait son mari roi ; que c'étoit elle qui l'avoit fait et conduit la révolte, et qui soutenoit les affaires en l'état qu'elles étoient ; qu'elle voyoit que son fils étoit en âge et dans le dessein de se marier ; qu'il avoit des favoris qui gâtoient dans un moment tout ce qu'elle faisoit ; que les Espagnols

avoient un grand intérêt qui leur faisoit prendre à tâche de les corrompre; que pour y mettre ordre, elle le vouloit marier; qu'elle lui avoit proposé mon mariage; qu'elle se vouloit retirer; qu'elle voyoit que le favori la feroit chasser; qu'elle lui avoit dit son dessein sur mon mariage; qu'il avoit témoigné le désirer; que, soit par sottise, ou par amitié qu'il avoit pour la conservation de l'Etat, il disoit qu'il savoit que j'étois habile, et que le Roi son maître ne se pouvoit conserver que par quelqu'un qui pût gouverner avec un pouvoir absolu; qu'il se retireroit pour me laisser tout entre les mains; que je lui aurois obligation d'avoir contribué à l'affaire; qu'il étoit persuadé que j'en userois bien avec lui; que l'alliance de France étoit l'unique moyen qui pouvoit maintenir son roi contre le pouvoir et les forces des Espagnols; que le roi de Portugal étoit un garçon qui n'avoit jamais eu de volonté que celle de sa mère, qui étoit accoutumé à faire ce qu'on vouloit; qu'après que le pouvoir me seroit une fois remis en main, je serois la maîtresse absolue de tout; qu'on ne connoissoit pas trop s'il avoit de l'esprit, ou s'il n'en avoit pas; que c'étoit ainsi qu'il me falloit un mari pour être heureuse. Qu'il étoit assez beau de visage, blond, et qu'il auroit été bien fait s'il n'étoit pas venu au monde avec une espèce de paralysie d'un côté, qui lui étoit demeuré un peu plus foible que l'autre; que cela ne paroissoit point lorsqu'il étoit habillé; qu'il traînoit seulement une jambe, et s'aidoit avec peine d'un bras; qu'il commençoit à monter à cheval tout seul; qu'il n'avoit ni de bonnes ni de mauvaises inclinations; que je lui imprimerois celles que je voudrois; que pour être bien

ou mal fait, une honnête personne comme moi n'y devoit pas prendre garde; que je serois la maîtresse d'autant plus agréablement, que je jouirois de tout mon bien; que je menerois qui je voudrois; que le Roi avoit dessein d'y envoyer et d'y entretenir une grosse armée; que je choisirois en France les officiers généraux, et que je prendrois et nommerois celui qui la devroit commander sous mes ordres; que je disposerois de tout, que je mettrois et ôterois qui il me plairoit; que le Roi le trouveroit bon. Je l'interrompis à cet endroit, et lui dis: « Mon cousin, le Roi ne sait « rien de tout ce que vous venez de me dire, et vous « disposez ainsi de ses troupes! Je vous trouve en « grand crédit; tout ce que vous venez de me dire « est beau, mais il me paroît hideux d'être la liaison « d'une guerre éternelle entre la France et l'Espagne, « parce que la première maintiendroit un roi révolté « contre son roi. Je suis persuadée qu'il ne le seroit « pas moins pour moi d'y voir faire la paix, et que « les Espagnols attendissent que les Français fussent « sortis de Portugal pour en chasser ce prétendu Roi, « qui viendroit en France demander l'aumône lors- « que mon bien seroit mangé; toute ma consolation « seroit d'aller faire la Reine dans quelque petite « ville. J'aime mieux être Mademoiselle en France « avec cinq cent mille livres de rente, faire hon- « neur à la cour, ne lui rien demander, être consi- « dérée autant par ma personne que par ma qualité. « Croyez-moi, mon cousin, lorsqu'on se trouve dans « cet état, le bon sens veut qu'on y demeure. » Lorsque j'eus achevé, il me répondit: « Tout ce que vous « venez de me dire est bien imaginé: vous avez ou-

« blié d'y ajouter que lorque l'on est Mademoiselle, « avec toutes les qualités et le bien que vous avez dit, « on n'en est pas moins sujette du Roi. Il peut vouloir « ce qu'il veut; quand on ne le veut pas, il gronde; « il donne mille dégoûts à la cour. Il passe souvent « plus avant. Il chasse les gens lorsque la fantaisie « lui en prend; il les ôte d'une maison pour les en- « voyer dans une autre. S'ils se plaisent trop dans « celle où ils demeurent, souvent il les fait prome- « ner, et d'autres fois il les met en prison dans leur « propre maison; il les envoie dans un couvent, et « après toutes ces épreuves il n'en faut pas moins obéir, « et l'on fait par force ce qu'on n'a pas voulu faire de « bonne grâce. Lorsque vous aurez fait réflexion à ce « que je viens de vous dire, je vous demande ce que « vous avez à me répondre. » Je lui dis : « Je sais ce « que j'ai à faire; si le Roi m'en avoit dit autant que « vous, je lui ferois une réponse; quant à vous, je « n'ai rien à vous dire, ni aucune explication à vous « faire. » Lorsqu'il vit que je me fâchois, il se radoucit et me fit mille amitiés, auxquelles je ne répondis pas par beaucoup d'honnêtetés; je me contentai de lui répéter trois ou quatre fois : « Si vous voulez que « j'ajoute foi à toutes vos protestations, ne me parlez « plus de cette affaire; et si l'on vous veut donner une « seconde commission, faites en sorte de détourner « ceux qui auroient envie que je fisse cette affaire. » Quoiqu'il m'eût promis de ne s'en plus mêler lorsqu'il se sépara de moi, cinq ou six jours après il ne laissa pas de m'en parler; je lui répondis aussi gracieusement que la première fois. Monsieur et madame de Navailles, qui ont été mes amis de tout temps, elle, que je

voyois tous les jours chez la Reine, me parla de ce mariage, et me dit : « Si vous voulez, ce sera M. de Na-« vailles qui commandera votre armée : ce seroit, pour « une personne de votre humeur, la plus belle affaire du « monde ; » et me répéta quasi tous les mêmes termes et tous les beaux endroits par lesquels M. de Turenne avoit cru me toucher. Je vis bien qu'il avoit concerté cette conversation avec le mari et la femme, afin qu'elle me fît donner dans son panneau, par l'intérêt qu'elle y trouvoit pour M. de Navailles, qui s'attendoit d'aller commander une armée, et de se faire gouverneur dans ce pays-là. Madame de Navailles m'ajouta : « Ne « croyez pas que M. de Turenne vous ait proposé « cette affaire de lui-même ; le Roi, qui ne vous en a « pas voulu parler le premier, lui en a donné l'ordre ; « si vous m'en croyez, vous le laisserez faire. » Après que j'eus un peu rêvé à la conduite de M. de Turenne, à ses menaces, et aux conseils de M. et de madame de Navailles, afin de pénétrer ou de faire parler le Roi, je lui écrivis une longue lettre par laquelle je lui mandois que je craindrois qu'il n'eût méchante opinion de moi, s'il croyoit que je ne songeasse qu'à me divertir comme une petite fille, sans avoir aucune vue pour mon établissement ; que j'étois bien aise, par la confiance que j'avois en sa bonté, de le supplier de s'en souvenir ; que je le priois de songer aussi qu'à mon âge tout ne m'étoit pas bon ; que j'étois persuadée et que j'attendois avec impatience qu'il me mît dans une place où je pourrois être de quelque utilité pour son service, et avec quelque agrément pour moi ; que, jusqu'à ce qu'il pût me donner des marques de quelque considération, je le suppliois de me don-

ner une pension; qu'il me feroit un grand plaisir. Mon dessein étoit de le faire parler. Après que ma lettre fut écrite, j'allai trouver M. le comte de Saint-Aignan, premier gentilhomme de la chambre qui étoit en année; je lui donnai ma lettre pour la rendre au Roi: je lui dis tout ce que M. de Turenne avoit fait; que c'étoit ce qui m'obligeoit à écrire, afin de connoître s'il avoit agi par les ordres du Roi. M. de Saint-Aignan me répondit qu'il ne manqueroit pas de faire son devoir; qu'il étoit persuadé que M. de Turenne s'étoit fait de fête pour se faire valoir; que sûrement le Roi ne me contraindroit pas. Quelques jours après il me dit qu'il avoit donné ma lettre; que le Roi ne lui avoit rien répondu sur ce qu'il lui avoit dit. Je voulus l'obliger à demander une réponse : il me répondit qu'il falloit laisser faire le Roi, sans lui rien dire; qu'il feroit pourtant ce qui me plairoit; que si je croyois son conseil, je ne me donnerois aucun mouvement.

Le Roi se promenoit souvent pendant l'hiver avec la Reine : il avoit été avec elle deux ou trois fois à Saint-Germain, et l'on disoit qu'il avoit regardé La Motte-Houdancourt, une des filles de la Reine, et que La Vallière en étoit jalouse. C'étoit la comtesse de Soissons qui conduisoit cette affaire, et la Reine haïssoit plus La Motte que La Vallière; elle eut plus de penchant à croire que le Roi en étoit amoureux, que de voir qu'il l'étoit de l'autre. Madame de Navailles voulut faire sa cour à la Reine mère, ou s'acquérir la réputation d'une grande rigidité. Sur ce qu'on disoit que le Roi alloit parler à La Motte par ses fenêtres, elle fit faire des barreaux de fer pour la faire griller. Je ne sais comment cela se passa : les

grilles de fer se trouvèrent dans la cour. Le Roi en fit de grandes railleries : on se moqua de madame de Navailles sur son zèle indiscret. Le bruit courut que le Roi alloit toujours à ses fenêtres pour parler à La Motte, et qu'il lui avoit porté un jour des pendans d'oreilles de diamans ; qu'elle les lui avoit jetés au nez, et lui avoit dit : « Je ne me soucie ni de vous « ni de vos pendans, puisque vous ne voulez pas « quitter La Vallière. » Ceux qui voyoient le plus clair étoient persuadés que le Roi ne s'empressoit auprès de La Motte que pour cacher la passion qu'il avoit pour La Vallière. La Reine se persuada que c'étoit à La Motte qu'il en vouloit : elle redoubla son aversion pour elle. Elle a eu toujours le malheur d'être l'objet de la jalousie de la Reine, qui faisoit pitié par l'aveuglement dans lequel elle étoit sur mademoiselle de La Vallière, et les imaginations qu'elle avoit sur La Motte. Cela étoit dans un tel point, qu'on en rioit avec le Roi.

M. de Turenne ne me parloit plus de Portugal ; M. et madame de Navailles ne cessoient de m'en rompre la tête. J'étois chagrine de voir que le Roi avoit un air plus embarrassé avec moi qu'il n'avoit accoutumé. La Reine mère, qui haïssoit naturellement les Portugais, écouta avec attention la relation que je lui fis de tout ce que M. de Turenne m'avoit dit ; je croyois qu'elle y alloit trouver à redire, lorsqu'elle me répondit : « Si le Roi le veut, c'est une terrible « pitié, il est le maître ; pour moi, dit-elle, je n'ai « rien à vous conseiller. » Je voyois que tout le monde étoit contre moi : je n'eus d'autre recours que de souhaiter avec beaucoup d'impatience que le

temps des eaux de Forges fût venu pour sortir honnêtement des persécutions de M. et de madame de Navailles; je croyois même qu'on songeroit un peu moins à moi lorsque je serois un peu éloignée.

Il y eut de grandes intrigues entre beaucoup de femmes de la cour, dans lesquelles M. de Péguilin fut mêlé, et envoyé à la Bastille pendant sept ou huit mois, avec un ordre exprès du Roi de ne lui laisser voir personne. Bien des gens sentirent sa prison avec douleur; et quoique je ne le connusse pas dans ce temps-là aussi particulièrement que j'ai fait depuis, je ne laissai pas de le plaindre sur la réputation générale et particulière qu'il avoit d'être un des plus honnêtes hommes de la cour, celui qui avoit le plus d'esprit et plus de fidélité pour ses amis, le mieux fait, qui avoit l'air le plus noble. L'histoire véritable ou médisante disoit qu'il faisoit du fracas parmi les femmes; qu'il leur donnoit souvent des sujets de se plaindre, pour n'avoir pas la force d'être cruel à celles qui lui vouloient du bien : ainsi elles se faisoient des affaires, et lui attirèrent ce châtiment, qui ne lui étoit rude que par rapport à la peine qu'il souffroit d'avoir déplu au Roi, pour lequel il avoit une amitié passionnée. Voilà comme j'en entendis parler et à ses amis et à ceux mêmes qui avoient des intérêts opposés aux siens, qui ne pouvoient pas, quoique ses ennemis, se défendre de rendre justice à son mérite sur le chapitre des femmes, qui parmi les hommes ne blesse pas la réputation de celui qui en est bien traité. C'est un article sur lequel je ne chercherai pas à le louer, parce que je le trouve plus méchant que les autres ne le trouvent ordinairement.

[1663] Lorsque M. de Béziers fut revenu de Toscane, l'on parla de l'envoyer ambassadeur à Venise. Il m'avoit conté les entrées que l'on avoit faites à ma sœur, les ballets qu'on avoit dansés et les comédies qui s'étoient jouées; que tout y avoit paru magnifique. Je n'en fus pas surprise, parce que le grand duc étoit extrêmement riche. Il me dit que la première fois que ma sœur le vit, elle ne l'avoit pas trouvé mal fait; que ses filles et ses femmes s'étoient voulu moquer de son habillement; qu'elle s'en étoit fâchée; qu'elle lui avoit dit en particulier : « Je suis « bien satisfaite de tout ce que je vois ici. » Que le grand duc étoit venu au devant d'elle à une maison, une lieue au-delà de Florence; qu'elle y avoit séjourné jusqu'à ce que l'entrée qu'on devoit faire fût prête; que pendant ce séjour le grand duc s'en étoit retourné à Florence, et avoit ramené avec lui le prince son fils; qu'au lieu de le laisser où étoit ma sœur, ou les faire marier le lendemain, il avoit demeuré trois jours sans la voir; que ce peu d'empressement avoit tellement blessé ma sœur, qu'elle avoit commencé à avoir de l'aversion pour son mari, dont on n'a que trop vu de méchantes suites (1). Beloi et sa femme me firent le même récit.

Lorsque je pris congé du Roi pour aller à Forges,

(1) *De méchantes suites :* Marguerite-Louise, sœur de Mademoiselle, avoit épousé Cosme III, qui fut grand duc de Toscane en 1670. Ne pouvant vivre ni avec son mari ni avec sa belle-mère, elle quitta Florence en 1675, se retira dans une maison de campagne, et annonça le projet de revenir en France. Son époux chercha en vain à la retenir. Elle arriva à Paris au mois de juillet de cette année, et se retira dans l'abbaye de Montmartre. Sa conduite y fut peu régulière. Elle mourut en 1721, à soixante-seize ans.

pour le désabuser de l'affaire de Portugal, je lui dis que M. de Béziers, qui s'en alloit à Venise, pourroit passer par Turin; qu'il étoit de mes amis; que s'il vouloit lui donner ordre de ménager mon mariage avec le duc de Savoie, il le feroit de bon cœur. Le Roi me répondit : « Qui vous a dit que M. de Béziers « va à Venise, et qu'il passera par Turin? » Je lui répondis que le peuple le disoit dans les rues; il me répliqua d'un ton aigre : « Je vous marierai où vous « serez utile pour mon service. » Je lui répondis qu'il me feroit plaisir; que je souhaitois avec passion de lui être bonne à ses desseins. Sur cela il me salua froidement, et je m'en allai prendre mes eaux. Lorsque je fus à Forges, je reçus une lettre de M. de Saint-Aignan, qui me mandoit : « Le Roi me commande « de vous envoyer une lettre que l'on a trouvée dans « les hardes d'un frère de M. Beloi qui est mort « en Espagne, que vous aviez écrite au comte de « Charny. » Je lui fis un honnête remercîment : par ma réponse je lui marquois que je ne me serois pas souciée quand cette lettre auroit été prise en Portugal; que je n'avois rien à ménager en ce pays-là; que si j'avois fait quelques plaisanteries du roi de Portugal lorsque j'avois écrit au comte de Charny, je souhaitois qu'il gagnât une bataille contre lui; que je ne croyois pas que ce fût un crime; que je ne me souciois guère de ce Roi; que je n'étois pas fâchée qu'il sût que je ne l'estimois ni le considérois, quoique le roi d'Angleterre fût son beau-frère. Il avoit épousé sa sœur depuis peu, de la beauté de laquelle l'on avoit fort parlé. Lorsque Comminges vint de son ambassade, il avoit fait faire un portrait le plus agréa-

ble du monde : tous ceux qui l'ont vue disent qu'elle est d'une politesse extraordinaire; qu'elle est noire, qu'elle a deux dents qui avancent, qui lui rendent la bouche très-laide : du reste elle est d'une vertu et d'une piété exemplaire, et le Roi son mari lui donna bien sujet de l'exercer. Je ne sais si la réponse que je fis à M. de Saint-Aignan plut : je sais bien que je ne me souciois guère de ce qu'on en pouvoit dire.

Après avoir pris mes eaux, j'allai à Eu, où je séjournai quelque temps. Trois jours devant celui que j'avois résolu de partir, comme j'étois à la messe, il arriva un page qui me dit que M. le marquis de Gêvres, capitaine des gardes du corps, étoit parti pour me venir trouver de la part du Roi; que personne ne lui avoit pu dire pourquoi. Cette nouvelle me donna quelque inquiétude : comme aux affaires où il n'y a point de remède il faut prendre son parti, je me déterminai à supporter tout ce que l'on me voudroit faire de mal; je ne doutai pas qu'il ne vînt pour cela, et dis même à tous les gens qui étoient auprès de moi, en qui je prenois quelque confiance : « Voici l'affaire de Portugal, et l'effet des menaces « de M. de Turenne. » Il arriva fort tard : j'étois dans mon cabinet avec beaucoup de monde que je fis sortir; dès qu'il fut seul avec moi, il me dit : « Le « Roi m'a commandé de vous dire de sa part qu'il « vous ordonne d'aller à Saint-Fargeau jusqu'à ce « qu'il vous fasse donner un deuxième ordre. » Il ajouta qu'il croyoit que j'étois bien persuadée qu'il avoit eu beaucoup de déplaisir d'avoir été chargé d'une commission qui ne pouvoit m'être agréable. Je lui répondis que j'obéirois; qu'il me dît le jour

que je devois partir. Il me répliqua que j'en étois la maîtresse. Je lui demandai s'il avoit ordre de me mener, ou si on lui avoit dit le chemin que je devois tenir. Il me répondit encore une fois que j'en étois la maîtresse. Je lui dis : « Vous direz au Roi que je « partirai un tel jour, et que j'irai par le chemin le « plus éloigné de Paris ; que la Toussaint approche ; « que je crois qu'il trouvera bon que je passe ces « fêtes à Jouare plutôt que dans un village. » Il me dit qu'il ne doutoit pas que le Roi ne le trouvât bon. Après que j'eus fini avec lui tout ce qui regardoit son ordre, je lui fis mes complimens pour répondre à ceux qu'il m'avoit faits sur son compte particulier ; je lui dis que je serois très-embarrassée de deviner ce que j'avois fait ; que je n'avois rien à me reprocher ; si je ne me souvenois que M. de Turenne m'avoit menacée, que je le priois de le dire au Roi. Il me répondit qu'il me supplioit très-humblement de ne le charger d'aucune commission. Il demeura à mon souper, pendant lequel je lui parlai de beaucoup d'affaires indifférentes. Après que je fus sortie de table, il s'en alla coucher à l'hôtellerie : il ne voulut ni loger ni manger dans ma maison.

Le jour que j'avois marqué venu, je partis sans le mander au Roi ; je ne jugeai pas qu'il fût à propos de lui écrire, ni de lui rien faire savoir que je n'eusse exécuté son ordre. J'envoyai cependant un courrier ; je ne me souviens pas bien à qui : je crois que ce fut à madame de Brienne, afin qu'elle parlât à la Reine mère pour qu'elle voulût bien faire changer l'ordre de mon séjour, et qu'on me permît de demeurer à Eu, au lieu de Saint-Fargeau ; et pour recevoir la

réponse en chemin, je ne fis les deux premières journées que dix lieues. J'allai à Foucarmont, et le lendemain à Aumale, où j'appris la réponse qu'on me fit, que le Roi étoit si aigri contre moi que la Reine n'avoit osé lui parler. Ainsi j'achevai mon chemin, pendant lequel je reçus quantité de courriers avec beaucoup de lettres de complimens. Il n'y eut quasi personne de la cour qui ne me témoignât prendre part à ce qui venoit de m'arriver. M. de Turenne m'envoya un gentilhomme, qui m'apporta une lettre de sa part. Je lui fis réponse : je lui marquai qu'il étoit homme de parole ; qu'une autre fois je me fierois à lui ; qu'il m'avoit tenu ce qu'il m'avoit promis : et afin qu'il ne pût manquer d'être bientôt informé de ce qui étoit dans ma lettre, je dis à son gentilhomme tout ce que je venois de lui écrire, pour que le sujet de mon exil fût connu de tout le monde. J'écrivis à tous mes amis pour les prier de dire partout que mon seul crime étoit de n'avoir pas voulu épouser le roi de Portugal ; que M. de Turenne me l'avoit proposé ; que sur le refus que j'en avois fait, il m'avoit menacée de me faire exiler. Je comprends que je n'en usois pas plus prudemment lorsque je disois cette affaire, que lui lorsqu'il m'avoit prédit ce qu'il m'avoit procuré. Je restai à Jouare pendant toutes les fêtes, et ensuite je m'en allai à Saint-Fargeau, d'où j'écrivis au Roi et à la Reine mère, à Monsieur, et à tous ceux de la cour qui pouvoient montrer mes lettres, quoique je l'eusse déjà fait. Ces dernières étoient sans aucun emportement, parce que j'avois eu le temps de faire réflexion. Je ne reçus point de réponse de Leurs Majestés ; la Reine dit

qu'elle n'avoit jamais vu le Roi si fâché contre quelqu'un, qu'il l'étoit contre moi. Je ne pouvois me repentir sur rien; je savois que je n'avois, en aucune manière, rien fait qui pût lui avoir déplu. Ainsi je tirai mon repos de ma bonne conscience; je ne me faisois aucun reproche depuis l'essentiel jusqu'à la bagatelle.

Il me fallut résoudre de passer ma vie dans la solitude qu'on m'avoit prescrite. Je demeurai le plus tranquillement qu'il me fut possible; je me fis des occupations innocentes : j'y apprenois des nouvelles. Je sus là que, quelque emportement que Monsieur eût eu contre le comte de Guiche, l'on n'avoit pas trouvé à propos de le chasser, de crainte que cela ne fît de méchans bruits; qu'on l'avoit envoyé commander les troupes qui étoient à Nancy; que c'étoit proprement un honnête exil; que Monsieur avoit chassé Montalais et Barbezières, qui étoient filles de Madame; et quelque prétexte qu'il eût pris pour le faire, tout le monde avoit cru qu'elles n'avoient été renvoyées qu'à cause de l'affaire du comte de Guiche.

Avant que je partisse de Paris, M. le prince s'étoit mis dans la tête de me faire épouser M. le duc. Mademoiselle de Vertus m'en parla, et me dit que madame de Longueville avoit envie d'avoir une conversation avec moi pour m'entretenir. Je lui donnai rendez-vous chez elle, où je la vis sans que personne le sût. Elle me témoigna la passion que M. le prince avoit pour ce mariage. Je m'en excusai sur la différence de l'âge de M. le duc au mien; je lui en parlai avec toutes les marques d'estime et d'amitié qui pouvoient lui persuader que j'étois très-reconnoissante

des sentimens de M. le prince. Je n'en parlai à qui que ce soit : ainsi cela ne fit aucun bruit. M. le duc me rendoit de grandes assiduités, et je n'y étois guère sensible, par le peu de mérite que je lui trouvois, et par les procédés bizarres avec lesquels il vivoit avec tout le monde. Il étoit d'un caractère d'esprit très-inégal, tant pour les plaisirs que pour les affaires sérieuses. Quoiqu'on dise qu'il a du savoir et de l'esprit, une ame basse ne plaît point.

J'avois vu un carrousel qu'on fit aux Tuileries dans la place où est à présent la cour; je n'en avois jamais vu : il me sembla qu'il n'y avoit rien de si beau. Le Roi y courut avec un air qui le distinguoit autant qu'il l'étoit par la qualité de maître; je ne l'ai jamais vu avoir si bonne mine. Quoique dans toutes ses actions il surpasse en bonne grâce tout ce qu'il y a de gens au monde, je puis dire que ce jour-là il se surpassa lui-même. Il y a un livre imprimé qui explique tout ce qui s'y passa; les images et les devises y étoient; je le lisois avec le Roi un jour qu'il avoit pris médecine. J'y remarquai la devise de M. de Péguilin, qui étoit en italien ou en espagnol; je ne saurois marquer lequel des deux; c'étoit une fusée qui montoit aux nues, et qui disoit: *Je vais le plus haut qu'on peut monter.* Elle me parut singulière. Il a paru depuis ce temps-là qu'il se sentoit lorsqu'il avoit choisi cette devise, qui m'a plus fait souvenir du carrousel que le carrousel même, par le plaisir de trouver et de connoître tous les endroits où l'élévation du cœur de M. de Lauzun lui avoit fait sentir jusqu'où il le portoit.

Dans ce temps-là quelqu'un s'étant avisé d'écrire

à la Reine une lettre dont l'enveloppe étoit en espagnol, par laquelle on l'avertissoit de la passion du Roi pour La Vallière, on la fit tomber entre les mains de la Molina, première femme de chambre de la Reine, comme si elle venoit d'Espagne. Elle étoit prudente : elle ne vouloit rien faire qui déplût au Roi ; elle avoit quelque soupçon : elle la porta au Roi. Il l'ouvrit, et vit ce que je viens de dire. Il fut long-temps sans pouvoir découvrir celui qui lui avoit voulu rendre ce bon office. Madame la comtesse de Soissons eut quelques démêlés avec Madame ; celle-ci, pour s'en venger, dit au Roi que la comtesse de Soissons et Vardes avoient écrit et donné cette lettre. Vardes fut envoyé prisonnier dans la citadelle de Montpellier. Madame de Soissons en fut enragée ; elle avoua au Roi que c'étoit le comte de Guiche qui l'avoit écrite, parce qu'il savoit parfaitement l'espagnol ; qu'elle l'avoit su, et que Madame y avoit eu part. Vardes demeura toujours en prison ; le comte de Guiche fut envoyé en Pologne ; madame la comtesse de Soissons fut chassée, et Madame traitée assez mal du Roi. Voilà ce qu'un démêlé de femmes attira à ces deux messieurs. J'ai ouï dire que Vardes avoit plus à se reprocher que les autres, parce que le Roi le traitoit parfaitement bien ; et qu'il avoit une telle confiance en lui, qu'après avoir eu la lettre, il l'envoya chercher, pour lui donner ordre de travailler à découvrir celui qui l'avoit écrite et fait donner à la Molina.

Devant que le comte de Guiche partît pour aller en Pologne, il avoit fait la révérence au Roi après le siége de Marsal. Monsieur, qui s'y trouva présent,

lui tourna le derrière. J'arrivai vers le mois de novembre à Saint-Fargeau. M. d'Entragues, qui m'écrivoit régulièrement, me manda vers le mois de janvier suivant que M. de Turenne l'avoit été voir, et qu'après lui avoir demandé de mes nouvelles et lui avoir fait mille protestations de services pour moi, il l'avoit chargé de me mander qu'il me prioit de lui faire savoir si j'avois fait réflexion sur tout ce qu'il m'avoit proposé de Portugal, et si je ne voulois pas écouter une affaire si utile pour le service du Roi, et si avantageuse pour mon établissement. Je répondis à cette lettre sur le ton de tout ce que je lui avois toujours dit; je lui marquai que l'éloignement de la cour me faisoit encore mieux connoître combien il étoit dur de s'en séparer pour toute sa vie. Le bonhomme M. d'Entragues me manda qu'il avoit montré ma lettre à M. de Turenne, qui ne désespéroit pas que je revinsse un jour à suivre ses avis. Je me promenois un jour à Saint-Fargeau : je vis venir un moine (j'appréhende les ermites : je suis du nombre de ceux qui disent qu'ils doivent être du nombre des anges ou des diables); j'envoyai un valet de pied voir ce que c'étoit. Il me vint dire que c'étoit un cordelier qui prêchoit à un village tout près. Je le fis appeler. Il me dit qu'il étoit observantin de la province de Toulouse : ce qui me donna occasion de lui demander des nouvelles d'un père de cet ordre que je connoissois être un grand astrologue, nommé le père Gaffardy. Il me dit qu'il étoit de ses amis, et me répondit habilement à toutes les questions que je lui faisois. Je crus l'attraper, et lui demandai pourquoi il se promenoit sans compagnon. Il me répon-

dit, sans s'étonner, qu'il l'avoit laissé parce qu'il étoit malade; que sans cela il s'en seroit déjà retourné, parce qu'il avoit achevé de prêcher son avent; qu'il s'étoit trouvé proche de Saint-Fargeau; qu'il avoit eu envie de me voir, parce qu'il venoit d'un pays où il avoit fort entendu parler de moi. Cette petite ouverture me donna de la curiosité; je le questionnai. Il me dit que c'étoit de Portugal, d'où il étoit arrivé depuis trois ou quatre mois; qu'il y avoit séjourné quelque temps, pendant lequel il voyoit très-souvent la Reine, parce que les religieux, quoique étrangers, y avoient toujours leurs entrées libres. Il me conta mille merveilles de la reine de Portugal, de celle d'Angleterre, et du roi de Portugal; qu'il étoit, sans exagération, aussi bien fait que le roi de France; que la Reine lui avoit souvent parlé du dessein qu'elle avoit que j'épousasse son fils; qu'elle se retireroit pour me remettre toutes les affaires entre les mains; que c'étoit le plus beau pays du monde. Je lui demandai s'il n'avoit pas ouï parler de l'homme que le roi de Portugal avoit tué par une fenêtre. Il me répondit bien sérieusement que c'avoit été une surprise. Il fut étonné de me trouver si bien informée; il me dit : « Je vois bien qu'on vous aura « peut-être conté qu'il court la nuit dans les rues, « et qu'il y tue tout ce qu'il y trouve. » Après avoir pris les devans sur tous les vices du roi de Portugal, je me trouvai encore mieux informée que je ne l'avois été. Il demeura deux jours à Saint-Fargeau; je lui fis dire qu'il feroit fort bien de s'en aller. Quelques jours après, on me vint dire qu'un gentilhomme qui s'appeloit La Richardière, qui avoit l'honneur

d'être connu de moi, demandoit à me faire la révérence : je dis qu'on le fît entrer. Lorsque je le vis, je lui dis : « Lorsqu'on m'a dit votre nom, j'avois « peine à me le remettre. Il y a long-temps que nous « nous connoissons. » C'étoit un gentilhomme de Normandie qui avoit épousé une vieille demoiselle que j'avois vue toute ma vie à la comtesse de Fiesque, avant qu'elle fût ma gouvernante. Je lui dis : « D'où « sortez-vous ? Il y a long-temps qu'on ne vous a « vu. » Il me répondit avec un air de gaieté : « Je « viens de Portugal, où je sers depuis quelques an« nées. » Il me présenta un papier, et me dit : « Voilà une lettre de M. de Turenne, qu'il m'a com« mandé de vous rendre. » Pour ne pas dire ce qu'elle contenoit, j'en vas mettre la copie tout au long comme elle étoit.

« Mademoiselle,

« Ce gentilhomme m'a dit avoir l'honneur d'être connu de Votre Altesse Royale, et va la trouver. Je n'ai pas voulu manquer de lui renouveler les assurances de mon service très-humble, et de lui dire que je le connois assez pour être très-persuadé qu'il lui fera un très-fidèle récit de toutes les affaires, si elle lui fait l'honneur de l'entretenir; et qu'elle peut ajouter une entière croyance à ce qu'il lui dira, pour prendre ensuite ses résolutions. Je l'ai trouvé très-bien informé ; et comme je l'ai vu dans la pensée de lui aller rendre ses devoirs, j'ai cru que Votre Altesse Royale ne trouveroit pas mauvais que je l'assurasse que personne n'est avec plus de soumission et

de respect que moi, mademoiselle, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

« TURENNE.

« Le 18 de mars 1663. »

Après avoir lu cette lettre, je la mis dans ma poche sans rien dire à La Richardière. Je me mis à travailler à mon ouvrage jusqu'à l'heure de ma promenade. Je sortis; je m'entretins avec tout le monde, sans parler au porteur de la lettre. Il vit que je persévérois à ne vouloir ni lui parler, ni le mettre en état qu'il pût m'entretenir; il se détermina à me parler. Il s'approcha de moi tout d'un coup, et me dit : « Je suis « étonné du peu de curiosité de Votre Altesse Royale, « ou du peu de confiance qu'elle prend en moi. » Tout le monde se retira. Je lui dis : « Il y a trop « long-temps que je vous connois, pour croire que « vous me voulussiez tromper; je ne vois pas en « quoi vous le pourriez faire, ni sur quoi je pour- « rois jeter mes soupçons, quand même je m'imagi- « nerois que vous seriez venu pour cela. Ainsi c'est « à vous à vous expliquer. » Il se récria, et me dit : « Quoi! un homme qui vient de Portugal, qui a laissé « M. l'ambassadeur en Angleterre, qui vient pour « votre mariage, Votre Altesse Royale ne veut pas « m'écouter, ni n'a aucune curiosité! M. de Turenne « ne m'avoit pas dit qu'elle fût si indifférente sur « cette affaire. » Je lui dis que s'il lui avoit dit que j'eusse quelque pensée pour le Portugal, il l'avoit trompé, parce qu'il savoit bien que je n'avois pas voulu l'écouter, tant j'avois d'aversion pour cette affaire. Il me répondit que ce n'étoit pas ce qu'il avoit

mandé en Portugal; que j'en pouvois juger par l'ambassadeur qu'on avoit fait partir pour me venir chercher. Cette manière de procéder de M. de Turenne me donna de la curiosité. Je dis à La Richardière de me conter tout ce qu'il avoit appris dans ce pays-là. Il me répondit : « Votre Altesse Royale croira aisé-« ment qu'un capitaine de cavalerie comme moi ne « sauroit pas des nouvelles, si elles n'étoient pas pu-« bliques, ou si l'on ne m'avoit donné quelque com-« mission là-dessus. » Après avoir fait ce prélude, il me dit : « L'année passée, le Roi fit connoître à « la Reine sa mère qu'il ne vouloit plus qu'elle se « mêlât de ses affaires, et qu'elle lui feroit plaisir de « se retirer. Personne ne douta que le marquis de « Castelmior, son favori, n'eût obligé le Roi de lui « faire ce compliment. La Reine répondit qu'elle « obéiroit à son fils avec plaisir; qu'avant que de « quitter les affaires, elle vouloit lui donner un con-« seil, qui étoit qu'il se devoit marier; qu'elle avoit « cru que le favori s'y opposeroit, et que le Roi se « fâcheroit contre lui, et que par ce moyen elle con-« tinueroit à gouverner; qu'elle trouva ses mesures « mal concertées, parce que le favori avoit répondu « qu'elle avoit raison, et qu'il falloit chercher toutes « les princesses qui lui conviendroient le mieux; « qu'en plein conseil on avoit dit que l'alliance de la « France étoit la seule qui pouvoit maintenir le Por-« tugal; qu'il falloit faire tout ce que l'on pourroit « pour obtenir mademoiselle d'Orléans; que c'étoit « une princesse d'une grande vertu, qui avoit un « esprit capable de gouverner, qui avoit de grands « biens; qu'avec son savoir faire et la protection

« qu'elle tireroit de France, elle soutiendroit le « royaume dans l'état où il étoit, et qu'elle pour« roit encore l'agrandir sur les Espagnols. Que la « Reine, le favori, et tout le conseil, avoient été « unanimement d'accord là-dessus ; et qu'après que « cela avoit été résolu, l'on avoit envoyé chercher « M. de Schomberg, qui avoit envoyé un courrier à « M. de Turenne ; qu'après avoir attendu quelque « temps la réponse, elle y étoit arrivée, par laquelle « M. de Turenne mandoit que le Roi avoit reçu très« agréablement cette proposition ; qu'il venoit de si« gner la paix avec les Espagnols, et vouloit songer « aux moyens qu'il pourroit prendre pour faire la « paix sans leur donner sujet de se plaindre ; que « cette affaire n'avoit pas été tenue si secrète que « le bruit n'en fût venu jusqu'aux troupes ; que cela « avoit donné une très-grande joie aux Français, qui « naturellement n'aimoient pas les Portugais ; et que « ceux-ci n'ayant pas moins d'aversion pour eux que « pour les Espagnols, ils étoient sur leurs gardes les « uns des autres. » Tout cela me fit plaisir à savoir. Il m'ajouta que généralement tous les Portugais témoignoient une grande passion de me vouloir avoir pour reine. Il me dit encore qu'il étoit venu dans ce pays-là une nouvelle ; que le roi de France avoit envoyé Mademoiselle dans une de ses terres, et qu'on se disoit tout bas que c'étoit pour faire semblant qu'elle étoit mal avec lui, pour faire croire aux Espagnols qu'elle s'étoit mariée sans sa participation ; et que dans ce dessein-là on avoit envoyé un ambassadeur, qui s'étoit arrêté en Angleterre afin qu'on crût qu'il avoit traité avec moi sans la participation

de personne ; que lorsqu'il étoit parti, l'on m'accommodoit un appartement, et qu'on travailloit à faire ma maison ; que l'on ne doutoit en aucune manière que l'affaire ne fût conclue avec moi ; qu'il avoit appris le départ de l'ambassadeur, dont il me dit le nom, que j'ai oublié ; qu'il avoit prié M. de Schomberg de lui permettre de venir avec lui ; qu'il avoit l'honneur d'être connu de moi ; qu'il osoit espérer que j'aurois quelque considération pour lui ; qu'il travailleroit auprès de moi, pour peu que je lui fisse donner un emploi plus considérable que celui qu'il avoit dans ce pays-là ; qu'après avoir dit toutes ces raisons à M. de Schomberg, il lui avoit donné son congé ; que je pouvois voir qu'il étoit informé de leurs desseins et des miens ; qu'il me supplioit de le regarder comme un homme qui me vouloit être particulièrement attaché. Lorsque ce beau discours fut fini, je me mis à rire, et lui dis que je ne savois pas un seul mot de tout ce qu'il me venoit de conter ; qu'il me feroit plaisir de m'expliquer ce que M. de Turenne lui avoit dit quand il étoit arrivé. Il me répondit qu'après qu'il eut fait la même relation, il lui avoit demandé d'où il avoit l'honneur d'être connu de moi ; qu'après le lui avoir dit, il lui avoit répondu : « J'en suis bien aise, et je vous servirai « auprès d'elle. » Qu'il avoit écrit la lettre qu'il avoit eu l'honneur de me rendre, et qu'il l'avoit aussi prévenu de n'être pas étonné s'il me trouvoit surprise lorsqu'il me diroit l'état de l'affaire, parce que je ferois semblant de ne la pas savoir ; que j'avois mes raisons pour en user de cette manière ; qu'il ne laissât pas d'aller son chemin auprès de moi. Je lui ré-

pliquai : « Je vous conseille d'en demeurer à me « dire que M. de Turenne vous l'a conseillé ; et vous « pouvez dans le même esprit écouter ce que je m'en « vais vous dire. » Je lui fis le détail de tout ce qu'il m'avoit proposé, et de ce que je lui avois répondu. Après lui avoir dit ce que je lui ai déjà écrit, et tout ce que j'ai fait à tout le monde, il me parut fort étonné de quelle façon on démêleroit cette affaire avec l'ambassadeur dont il m'avoit parlé, et qu'il ne pouvoit ni la concevoir ni la comprendre. « Pour achever, me dit-il, de vous informer de ce « que l'on a projeté avec M. de Turenne, voici à « peu près comme l'on en doit user : que vous de« manderiez à retourner à Paris ; que le Roi vous le « permettroit ; que vous lui diriez qu'il n'avoit pas « songé à votre établissement jusqu'ici ; que vous « aviez trouvé l'occasion de vous en ménager un « considérable, à laquelle Sa Majesté n'avoit aucune « part ; que par les égards que le Roi vouloit témoi« gner avoir pour les Espagnols, il feroit quelque « difficulté ; » qu'après quelques sollicitations que je lui ferois faire pour lui représenter qu'il ne pouvoit ou ne devoit pas ruiner ma fortune, il me laisseroit achever mon mariage ; qu'après que l'affaire seroit faite, il ne pourroit pas se défendre de me traiter comme la femme du roi de Portugal, parce qu'il reconnoissoit le roi de Portugal pour ce qu'il étoit ; qu'on me feroit tous les honneurs imaginables, hors celui de me faire mener par les officiers du Roi jusqu'à ce que je fusse sortie de France ; que je devois prendre avec moi qui il me plairoit, et lever des troupes, ou faire semblant d'en corrompre de celles

qui étoient sur pied pour les faire passer avec moi ; que toutes les affaires se passeroient de la même manière que je lui avois conté que M. de Turenne me les avoit dites. Lorsque ce commentaire de relation fut fini, je dis à La Richardière : « Voilà un plan « bien fabuleux qui ne s'exécutera pas très-sûrement; « et je sais très-mauvais gré à M. de Turenne d'avoir « abusé ces pauvres gens-là, et de m'avoir attiré mon « exil. » Je lui demandai de quelle façon étoit fait le roi de Portugal. Il me le dépeignit et madame sa mère tels que je les ai déjà remarqués. Il m'expliqua comme la Reine s'étoit aperçue qu'elle ne seroit plus la maîtresse de l'esprit de son fils, qui étoit naturellement malin et cruel ; qu'il prenoit un plaisir singulier à tuer des gens ; qu'il aimoit extrêmement le vin, et qu'il étoit enclin à d'autres débauches ; que son favori étoit un jeune libertin comme lui ; qu'il avoit cependant beaucoup de douceur dans l'esprit ; qu'il étoit honnête homme ; que sûrement je serois la maîtresse dans ce pays-là, où l'argent étoit abondant ; que j'y régirois tout ; que j'y introduirois la liberté des femmes, qui y étoient détenues comme des esclaves, et ne voient personne ; que si on les trouvoit parler à un homme, ou qu'elles regardassent par les fenêtres, elles s'attiroient la réputation de ne valoir rien ; qu'elles étoient misérables ; que je réglerois tout de la manière que je le voudrois. Je finis la conversation par assurer La Richardière que je lui ferois plaisir en tout ce que je pourrois ; mais qu'il ne recevroit de sa vie des marques de ma protection en Portugal. Après cela, je fis réponse à M. de Turenne. L'on verra, par la copie que je vais mettre ici, que je

le désabusai de l'espérance qu'il avoit eue jusqu'ici de m'envoyer en Portugal.

« Monsieur mon cousin,

« J'ai fort entretenu le gentilhomme, qui ne m'a pas plus persuadée que vous; aussi il ne seroit pas juste que son éloquence prévalût sur la vôtre. Je voudrois bien pouvoir croire que l'intention qui vous a fait agir dans cette affaire fût bonne pour moi; les voies dont vous vous êtes servi pour m'y faire consentir sont telles, qu'il est bien difficile que je le puisse croire. Vous savez que je vous protestai dès l'année passée, toutes les fois que vous me parlâtes de Portugal, que cette affaire ne me convenoit pas; que si vous aviez de l'amitié pour moi, vous n'y songeriez plus; et comme j'ai trente-cinq ans à mon grand regret, vous pouvez croire que j'avois pris cette résolution avec des réflexions qui m'empêcheroient d'en changer. Vous savez comme vous avez agi depuis ce temps-là; vous n'ignorez pas l'état où je suis, et par là vous pouvez juger si j'ai sujet d'avoir été satisfaite de vous. Je ne puis pas changer d'estime, et je suis très-fâchée que vous m'ayez mise en état de vous devoir dire que j'en sépare l'amitié. Je suis, monsieur mon cousin, votre très-affectionnée cousine,

« Anne-Marie-Louise d'Orléans.

« De Saint-Fargeau, le 31 mars 1663. »

Outre cette lettre, j'en écrivis une autre au bon homme d'Entragues, pour lui apprendre tout ce que

La Richardière m'avoit dit. Je lui marquois de dire à M. de Turenne que j'étois surprise comme un aussi honnête homme s'amusoit si long-temps à une affaire qu'il devoit connoître infaisable; que je m'en sentois mortellement piquée contre lui. M. d'Entragues me répondit que quoi qu'il lui eût pu dire, il n'avoit su lui ôter cette affaire de la tête. Il disoit qu'il ne me pouvoit donner de plus fortes marques de son amitié que celle de s'obstiner à me faire changer de sentiment; que je ne connoissois pas ce qui m'étoit bon.

Le roi de Danemarck avoit envoyé son fils aîné voyager; il vint passer le carnaval à Paris: le Roi le reçut très-bien. On me dit qu'il étoit très-bien fait; qu'il dansoit et alloit en masque avec Monsieur et Madame; qu'il parloit français. Je n'entendois parler que de lui; quelques gens même me voulurent faire entendre qu'il pensoit à moi. Madame de Choisy se donna de grands mouvemens pour le marier avec ma sœur d'Alençon; elle n'étoit pas bien faite, il n'en voulut pas. L'on me manda qu'il me vouloit venir voir, et d'Entragues m'écrivit que M. de Turenne lui avoit dit que le Roi le trouveroit bon. J'avois aussi peu d'envie d'aller en Danemarck qu'en Portugal; je ne me souciai point de recevoir cette visite, et j'étois très-fâchée qu'on fît courir de pareils bruits. Ma maison n'étoit ni achevée ni assez bien meublée pour recevoir des étrangers de cette qualité: voilà ce que je répondis à ceux qui m'en écrivoient. L'on voulut me flatter par un endroit qui ne me devint pas sensible, qui étoit de me dire qu'il seroit beau pour moi que, dans mon exil, les Rois qui venoient à la cour et ne m'y trouvoient pas m'alloient chercher où j'étois.

Selon ce que j'ai déjà dit, je ne voulus pas tâter de cela; je ne crus pas que ce fût un bel endroit à mettre dans ma vie. Je ne sais si quelqu'un l'avertit du peu d'inclination que j'avois à le voir : je sais fort bien que je fus très-aise de ce qu'il ne vint pas.

Il me seroit difficile d'oublier madame de Choisy (1), qui ne sauroit perdre sa place dans ces Mémoires, parce que j'ai négligé de la mettre en quelque endroit; elle revient si souvent dans d'autres par les occasions d'affaires qu'elle cherchoit, que je la trouve presque toujours; et je suis obligée d'expliquer qu'après la mort de Monsieur elle faisoit sa cour à Madame. Elle lui laissa un logement au Luxembourg, et la mit en état d'être très-assidue auprès d'elle. Son mari étoit mort à Blois presque en même temps que Monsieur; la crainte qu'elle avoit d'être délogée faisoit qu'elle s'intriguoit dans toutes les affaires qui pouvoient être agréables à Madame; et quoi qu'elle pût dire ou faire, madame la grande duchesse ne lui avoit jamais pardonné l'envie et les pas qu'elle avoit faits pour marier le prince Charles avec mademoiselle de Mancini. Elle avoit aussi quelque crainte que ma belle-mère ne partageât le Luxembourg avec moi, ou que je ne le prisse tout entier par un accommodement avec elle. Ainsi elle vouloit, à quelque prix que ce fût, se conserver un logement : elle m'écrivit à Saint-Fargeau avec des empressemens et des soins qui me firent pénétrer l'esprit intéressé qui la faisoit agir. Mes réponses la laissoient fort indécise sur ce qu'elle avoit à penser du souvenir que je

(1) *Madame de Choisy* : Jeanne-Olympe Hurault de L'Hôpital. Elle fut mère de l'abbé de Choisy, auteur des Mémoires qui font partie de cette série.

pouvois avoir des occasions où elle m'avoit désobligée : il y a des affaires desquelles on ne sauroit se mieux venger que par le mépris que l'on en fait, aussi bien que de ceux qui nous les attirent. Voilà comme j'avois résolu d'en user avec madame de Choisy : et quoiqu'elle se voulût flatter que j'étois revenue pour elle, et qu'elle le fît entendre sans le croire, afin d'avoir sujet de se plaindre de moi si je ne lui accordois pas la même grâce que Madame, je ne voulus jamais lui laisser lieu d'espérer que je lui en fisse aucune.

Ma belle-mère avoit trouvé quelque crédit auprès de la maîtresse du duc de Savoie, qui étoit cette même Treseson dont j'ai parlé, mariée avec le comte de Cavours, piémontais, qui après son mariage avoit été chassé. Elle fit si bien qu'elle lui fit épouser ma sœur de Valois. L'on me dit aussi que madame de Choisy s'étoit mêlée de cette affaire : ainsi que je l'ai expliqué, il n'y avoit rien dont elle ne voulût être. Ma belle-mère m'écrivit le mariage après qu'il eut été comme fait. Il ne s'en sauroit trouver qui fût plus tôt expédié que celui-là fut. Le Roi voulut changer ce qu'il avoit fait à Lyon : il ne voulut plus que ma sœur donnât la porte chez elle à madame de Savoie. Madame de Carignan se voulut aviser de faire ôter les chaises de la ruelle de madame de Savoie lorsqu'elle recevoit ses complimens, afin qu'il n'y en eût qu'une tout comme chez la Reine ; cela lui attira quelques affaires, et beaucoup de railleries. Madame la duchesse de Crussol, qui étoit dans ce temps mademoiselle de Montausier, me dit qu'elle se trouva dans cette ruelle, où il n'y avoit

qu'un siége ; qu'elle s'étoit assise sur une moitié avec une duchesse, et avoit dit : « Lorsqu'on s'est assis « devant mademoiselle de Valois, l'on peut bien s'as-« seoir devant madame de Savoie. »

Le réglement ou la difficulté du rang me fait souvenir d'une affaire qui se passa à Toulouse, lorsque nous y étions avant le mariage du Roi. Comme les Etats du Languedoc étoient assemblés, et qu'après avoir visité Monsieur ils devoient venir chez moi et ensuite chez M. le prince de Conti, qui n'étoit pas gouverneur de la province parce que mon père vivoit encore, j'appris qu'un du corps ecclésiastique avoit proposé qu'ils ne devoient point venir chez moi avec leurs camails et leurs rochets : tous les autres avoient été d'un avis opposé. Cela me fâcha ; j'en parlai au Roi, et lui dis qu'ils m'étoient déjà venus rendre visite de cette manière à Paris ; que je m'étonnois qu'ils voulussent s'aviser alors d'en faire difficulté. M. le prince de Conti dit qu'il n'avoit jamais reçu des visites de cérémonie en Languedoc de messieurs les évêques, sans leur voir leurs camails et leurs rochets ; que si cela se faisoit autrement, il aimeroit autant un jour de bataille voir un général d'armée sans pistolets et sans épée. Ainsi le Roi leur fit savoir qu'il n'y avoit pas à hésiter : qu'il ne vouloit pas leur commander de le faire, parce que les circonstances du devoir portoient cet ordre par elles-mêmes. L'on me dit que c'étoit M. l'évêque de Montauban (qui étoit Bertier de son nom) qui avoit fait cette ouverture. J'en fus surprise, parce que je l'avois connu à la cour comme un grand prédicateur fort attaché à la Reine mère, ami de M. et de madame de Brienne,

et serviteur particulier de M. le prince de Conti. C'étoit un des hommes du monde qui devoit le plus aller au devant de tout ce qu'on nous pouvoit rendre de respects. Lorsque j'appris cela, je répondis que je ne m'en étonnois plus, parce qu'à un sermon qu'il venoit de faire devant la Reine, je m'étois extrêmement aperçue que l'esprit lui baissoit; que j'en voyois encore dans cette occasion une marque infaillible. Il sut comme j'avois parlé de lui: il le trouva mauvais, et je ne m'en souciai guère. C'est le clergé qui est le premier dans les Etats, il est aussi celui qui porte la parole: ce fut M. de Comminges de la maison de Choiseul qui me harangua, avec une très-grande éloquence. Je lui répondis que j'étois fort sensible et très-reconnoissante de l'honneur qu'il me faisoit; que j'avois été fort fâchée d'avoir appris qu'une personne de leur corps eût fait différer le compliment qu'il venoit de me faire, et qu'il avoit même désiré que le Roi se fût servi de son autorité pour leur apprendre ce que les Etats me devoient; qu'en son particulier je lui étois très-obligée. Ils ne me répondirent tous que par une grande révérence, et se retirèrent. M. de Comminges voulut se fâcher contre moi: il dit qu'il étoit d'une maison fort attachée à la mienne (son frère étoit premier gentilhomme de la chambre de mon père); que je ne devois pas m'adresser à lui. Lorsque l'on me dit cela, je dis que j'avois parlé aux Etats et non pas à M. de Comminges, et que j'avois aussi été bien aise de faire connoître aux autres évêques ce qu'ils me devoient. Ils vinrent tous m'en faire des excuses. A l'égard de M. de Comminges, je le trouvai chez la Reine; j'allai à lui pour lui faire

des honnêtetés, dont il dut être satisfait. Pour les autres, ils devoient savoir ce qu'ils me devoient comme fille de Monsieur, et comme fille de leur gouverneur.

Pour revenir à madame de Savoie, elle partit de Paris pour s'en aller à Turin. Je fus surprise de recevoir la copie d'une lettre que M. de Savoie lui avoit écrite, que j'ai trouvée digne d'être mise ici pour faire connoître le caractère de son esprit, et qui fera juger à ceux qui la liront si je n'ai pas eu raison de ne pas vouloir de lui.

Lettre de M. le duc de Savoie à mademoiselle de Valois.

« MADEMOISELLE MA COUSINE,

« Puisqu'il faut que la plume fasse l'office de la langue, qu'elle exprime les sentimens de mon cœur, je ne doute point que je n'aie beaucoup de désavantage; elle ne sauroit les exprimer au point qu'ils sont, ni persuader à mon gré qu'après m'être donné tout à vous, il ne me reste rien à vous offrir ou bien à désirer que de trouver en vous cette agréable correspondance de votre affection, que je vous conjure de ne pas refuser à l'excès de la mienne, et à l'ardente prière que je vous en fais par ces lignes, qui vous portent les premières marques de ce feu que votre mérite et tant d'autres belles qualités qui sont en vous ont allumé dans mon ame. Elles me laissent dans une impatience inconcevable de voir de plus près ce que j'admire de loin, et de vous faire connoître, par toutes sortes de preuves, que je suis avec

une fidélité et une passion sans pareille, mademoiselle ma cousine, votre très-humble esclave et serviteur,

« EMMANUEL. »

Cette lettre peut faire voir, comme je l'ai déjà dit, le tour de son esprit, celui de sa cour et de ses ministres, d'avoir souffert qu'elle ait été portée à la cour du monde la plus délicate. Madame d'Armagnac fut nommée par le Roi pour aller conduire ma sœur à Turin. Lorsqu'elle passa auprès de Saint-Fargeau, elle envoya un gentilhomme me faire ses complimens; je lui en envoyai un autre pour lui faire les miens. Lorsqu'elle étoit petite, je l'aimois extrêmement, et j'avois même prié souvent Madame de me la donner; elle m'appeloit toujours sa maman. Madame de Langeron l'avoit un peu changée pour moi, pour se venger de ce que je l'avois blâmée dans le procédé qu'elle avoit tenu avec la grande duchesse; et comme la complaisance qu'elle avoit eue pour elle de lui laisser manger ce qu'elle vouloit lui avoit altéré sa santé, les pâles couleurs l'avoient prise, et l'on me dit qu'elle en étoit toute verte lorsqu'elle partit. Madame de Langeron avoit aussi contribué à lui gâter la taille : à force de vouloir lui raccommoder une petite incommodité, elle l'avoit rendue bossue. Aussi j'ai ouï dire que M. de Savoie fut très-surpris lorsqu'il la vit : il la trouva bien différente du portrait qu'on lui avoit envoyé. Comme cette cour du temps de ma tante étoit magnifique et un peu romanesque, les ballets, les carrousels et les comédies furent dansés ou joués sur ce pied-là.

J'étois toujours occupée de mon affaire de Portugal, qui me tenoit en exil; je ne m'informois que peu des autres nouvelles. Quoique bien des gens de la cour et de Paris m'en écrivissent très-régulièrement, j'y étois si indifférente que la plupart du temps, après avoir brûlé les lettres de mes amis lorsque je leur avois fait réponse, je ne me souvenois plus de ce qu'ils m'avoient écrit; et je ne songeois pas dans ce temps-là que je me remettrois à écrire ces Mémoires. Et comme j'ai eu aussi une autre affaire qui m'a occupée et qui m'occupe encore, il y a bien des événemens qui se sont effacés de ma mémoire; je suis même étonnée de m'être souvenue de tout ce que j'ai déjà écrit depuis un mois. Je me souviens que le moine de Saint-François revint prêcher le carême auprès de Saint-Fargeau, où il avoit prêché l'avent. Lorsqu'il arriva il me vint voir; et quand son carême fut fini, il me rendit une visite pour me dire qu'il avoit vu M. de Turenne à Paris; qu'il lui avoit fort parlé de moi; qu'il lui avoit dit que, quelque envie que j'eusse de quitter Saint-Fargeau, l'on ne m'en donneroit pas la permission que je n'eusse donné les paroles qu'on me demandoit pour l'affaire de Portugal. Je fus très-surprise de voir que M. de Turenne eût eu l'imprudence de se confier à un moine prédicateur de village, comme celui-là étoit. Il séjournoit à Saint-Fargeau; il me dit un matin qu'il s'en alloit à deux lieues de là voir un homme que M. de Turenne lui avoit envoyé. Dans ce même temps je me trouvai assez mal d'un rhume que j'avois gardé quatre mois, qui ne me laissoit quasi pas la respiration libre. J'écrivis au Roi que j'avois

fait dessécher un étang à Saint-Fargeau, où étoit toute la chute des eaux; que l'air en étoit devenu mauvais; que je me mourois; que je le suppliois très-humblement de considérer que je n'avois rien fait qui me dût attirer une telle mortification; que j'osois lui demander encore une fois qu'il me fît l'honneur de me dire de quoi j'étois coupable; que s'il ne vouloit pas me le dire, et qu'il voulût me faire faire une plus longue pénitence des crimes que je n'avois pas commis, il eût la bonté de me permettre d'aller à Eu; que je savois bien que je ne devois pas souhaiter d'aller à la cour, puisque j'avois le malheur de lui être désagréable. Voilà à peu près le sens de ma lettre, qui lui fut rendue par M. d'Entragues. Le comte de Béthune ne se mêloit plus de mes affaires, depuis qu'il avoit acheté la charge de chevalier d'honneur de la Reine du duc de Bournonville, à qui on l'avoit fait vendre et son gouvernement au maréchal d'Aumont, parce qu'il étoit des amis de M. Fouquet. M. d'Entragues donna ma lettre au Roi; après qu'il l'eut lue, il lui dit : « Je ne saurois vous « rien répondre que je n'aie vu M. de Turenne, « parce que je lui ai promis de ne rien changer à « l'égard de ma cousine sans sa participation. » Il me marquoit que le Roi lui avoit répondu cela avec beaucoup d'honnêteté, et qu'il alloit chercher M. de Turenne. J'appris qu'il ne l'avoit pas trouvé; que, le lendemain, l'autre avoit été chez lui pour lui dire que le Roi ne vouloit pas lui écrire qu'il trouvoit bon que j'allasse à Eu; que cela n'empêchoit pas pourtant qu'il ne souhaitât toujours l'affaire de Portugal; qu'il étoit persuadé que le Roi, qui s'étoit

radouci pour moi et me faisoit connoître qu'il prenoit intérêt à ma santé, me feroit penser à lui obéir dans une affaire qui lui étoit très-utile pour son service. D'Entragues ne fut pas satisfait de m'avoir écrit; il m'envoya le marquis d'Illiers son fils pour mieux expliquer l'affaire. Le moine, qui étoit parti pour aller à deux lieues, revint de Paris devant que d'Illiers en fût arrivé; il me fit voir la lettre que M. de Turenne lui avoit écrite pour lui marquer de l'aller trouver. Il m'apportoit un portrait du roi de Portugal, pour me le faire voir; je le reconnus pour l'avoir vu chez la Reine mère avant que d'aller à Saint-Jean-de-Luz, fait par le peintre de Comminges à l'âge de treize ans. Je dis au révérend père que j'avois déjà vu ce qu'il me montroit; qu'il n'avoit qu'à s'en aller; que je ne voulois pas qu'il demeurât dans ma maison, ni ne me souciois pas qu'il me fît la relation des ordres que M. de Turenne lui pouvoit avoir donnés; que je ne voulois plus entendre parler de lui ni de ses négociations.

Lorsque d'Illiers m'eut rendu compte de ce que son père m'avoit déjà écrit, et que je lui eus parlé de l'imprudente conduite de M. de Turenne, il s'en retourna, et je me mis en chemin pour aller à Eu. Je quittai Saint-Fargeau avec un très-grand plaisir. Bien des gens me vinrent voir à Melun. Madame d'Epernon me vint voir à Brie-Comte-Robert. Le lendemain à ma dînée, j'appris que le Roi se trouvoit mal : cela m'obligea de séjourner deux jours à Beaumont; et le gentilhomme que j'avois envoyé savoir de ses nouvelles étant revenu, me dit que la Reine avoit la rougeole, qu'elle l'avoit donnée au Roi, qu'il en avoit

eu la fièvre deux jours, qu'elle étoit sortie, et qu'ils étoient tous deux hors de danger. Mon gentilhomme avoit fait mes complimens aux Reines et à la Reine mère en particulier, sur la fièvre tierce que j'avois appris qu'elle avoit eue; et lorsque je fus sortie de l'inquiétude que la maladie du Roi me donnoit, je continuai mon chemin. Lorsque j'arrivai à Beauvais, un homme que l'on m'envoyoit d'Eu me dit que je ne devois pas y aller, parce que toute la ville et la campagne étoient pleines de petite vérole: que c'étoit pour cela qu'on l'avoit fait partir pour m'en venir informer. J'avoue que cette nouvelle me donna un sensible déplaisir; que je ne savois où aller. Dans cette peine, j'écrivis à M. Le Tellier que l'air de Saint-Fargeau me faisoit mal, que la petite vérole étoit à Eu, et mes eaux fort éloignées; que l'on étoit au commencement de juin; que je devois aller à Forges vers le vingtième; que je le conjurois de supplier le Roi de me marquer quelque ville sur la rivière de Seine ou sur celle d'Oise, où j'irois me baigner jusqu'à ce que la saison de prendre mes eaux fût bonne. J'attendis à Beauvais la réponse, qui fut que le Roi me permettoit d'aller à Vernon, qui est une ville assez jolie, où il n'y a aucun endroit pour se promener qu'à un grand quart de lieue. Je n'y perdis pas beaucoup, parce qu'il fit extrêmement vilain pendant que j'y demeurai. Le mauvais temps recula la saison des eaux de Forges; ainsi je n'y allai que sur la fin de juillet. Pendant le séjour de Vernon, toutes les dames des environs me rendirent de fréquentes visites: il m'en vint aussi quelques-unes de Paris. J'allois dans les couvens, et régulièrement aux sermons d'une mis-

sion qui s'y faisoit. Il ne m'étoit pas agréable de loger dans une maison bourgeoise dans une petite ville; j'attendis avec beaucoup d'impatience le moment que je partis pour Forges où je pris mes eaux, et fis la même vie que j'avois faite les autres années. Après cela je m'en allai à Eu, résolue d'y passer l'hiver. J'avois fait changer le dedans d'un pavillon avant que d'en partir : j'eus le plaisir d'y voir travailler des menuisiers et des peintres; et quoique le pays y soit fort frais à cause de la mer, l'hiver m'y parut moins rude qu'ailleurs. Il est vrai que le temps fut plus doux partout qu'il n'avoit accoutumé de l'être dans cette saison. Je n'avois pas de jardin, je me promenois dans les dehors de la ville. J'allois chez un gentilhomme nommé Mathomini, dont la maison est dans le faubourg; il y a un assez joli jardin et de belles allées, où je faisois beaucoup d'exercice par mes fréquentes promenades. Madame de Rambures qui étoit chez elle venoit souvent me rendre visite, et quantité d'autres dames du pays qui étoient très-raisonnables. Il y avoit beaucoup de gens de qualité; ainsi ma cour étoit grosse et bonne. Une troupe de comédiens vint m'offrir ses services; je commençois à mépriser ces sortes de plaisirs : je ne voulus pas les laisser jouer. Je m'occupois à lire, à travailler à mon ouvrage; et les jours que la poste venoit, mon temps se passoit à lire mes lettres ou à y faire réponse : ainsi je n'avois pas le loisir de m'ennuyer. J'allois presque tous les jours à complies, et je commençois à connoître que les devoirs d'un chrétien l'obligent d'aller à la grand'-messe les fêtes et les dimanches : ainsi j'y étois assez régulière. J'allois aussi dans deux couvens de reli-

gieuses qu'il y a, l'un d'ursulines et l'autre d'hospitalières. Pour ce dernier temps-là, je craignois de prendre la fièvre parmi les malades: ainsi j'y entrois avec répugnance. Je fis établir un hôpital général pour y faire instruire les pauvres enfans de la ville: de manière que tout cela m'occupoit, et je passois ma vie avec une tranquillité merveilleuse.

M. le prince maria M. le duc (1) à la seconde fille de la princesse palatine, à laquelle la reine de Pologne donna beaucoup de bien, et l'adopta pour sa fille: de sorte que M. le prince se trouvoit si heureux d'avoir pris cette alliance, qu'on auroit pu croire qu'il s'étoit estimé jusqu'à ce moment-là un misérable auprès de sa belle-fille; et tout le monde étoit étonné de le voir entêté de la palatine, lui qui avoit rompu avec elle quelque temps auparavant avec un mépris qui l'obligea à parler d'elle d'une manière qui ne lui étoit pas obligeante. J'avoue que ce mariage me surprit, après tout ce que j'en avois ouï-dire à M. le prince. Il ne faut s'étonner de rien dans le monde, et moins de ce que fera M. le prince qu'un autre. J'en ai éprouvé des leçons qui me regardent, et qui lui reprocheroient une noire ingratitude, s'il avoit le cœur fait comme les autres hommes. Il m'envoya un gentilhomme pour me donner part de ce mariage, et dans cette occasion madame la princesse palatine me fit l'honneur de m'avouer pour sa parente dans une lettre qu'elle m'écrivit. Elle me marquoit que l'honneur que sa fille avoit, par monsieur son père et par elle, d'être ma parente l'obligeoit à me demander mon

(1) *M. le prince maria M. le duc:* Ce mariage fut célébré le 11 décembre 1663.

approbation pour ce mariage. Je lui fis une réponse sans commencement et sans fin ni dessus. J'écrivis à la Reine mère pour la supplier de demander au Roi comment il désiroit que je la traitasse, et qu'elle me fît l'honneur de le faire ajouter à ma lettre; que j'avois usé de cette précaution pour ne rien faire qui pût lui déplaire, ni qui dût fâcher la palatine. Je voulus prendre cette conduite pour montrer au Roi la soumission que je voulois avoir pour ses ordres; et outre cette raison, j'étois bien aise de me ménager cette occasion pour le faire souvenir de moi. Je témoignois aussi un grand respect à la Reine par l'amitié que je savois qu'elle avoit pour la palatine, et par là je croyois me la rendre favorable. Ainsi mon honnêteté là-dessus avoit plusieurs fins. Le Roi y fit mettre comme aux autres princes étrangers qui sont habitués dans le royaume, c'est-à-dire comme à tous les officiers de la couronne. L'on ne me parloit dans toutes les lettres que je reçus que de la magnificence de ces noces, où le Roi, les Reines et toute la cour avoient soupé; qu'il y avoit eu toutes sortes de divertissemens; que la reine de Pologne avoit envoyé des pierreries d'une beauté extraordinaire. Enfin l'on ne cessoit pas de m'écrire des merveilles; que madame la duchesse alloit à deux carrosses comme moi: ce qui me parut nouveau; qu'elle faisoit comme sa belle-mère, qui étoit au désespoir de ce mariage, parce qu'elle avoit souhaité avec passion que M. le duc épousât ma sœur d'Alençon, et s'étonnoit fort, aussi bien que tout le monde, que M. le prince eût voulu préférer l'argent et les pierreries de Pologne au rang d'une petite-fille de France; que pour sa per-

sonne, madame la duchesse n'étoit pas plus belle que ma sœur. Voilà le sens de tous les raisonnemens que je trouvois dans les lettres que l'on m'écrivoit. Madame de Choisy fit un tour ridicule à l'occasion de ce mariage. Elle avoit été toute sa vie attachée à la reine de Pologne, et avoit toujours été auprès d'elle; elle l'appeloit sa reine; elle étoit aimée de la palatine, et ne juroit que par elle. Toutes ces raisons ne purent pas l'empêcher d'aller un matin en cape dans le cabinet de M. le prince, lui dire qu'il falloit qu'il ne songeât pas à ce qu'il faisoit de vouloir marier son fils à la fille de la palatine, plutôt qu'à mademoiselle d'Alençon. Et pour l'en détourner, elle lui tint des discours peu avantageux à madame la palatine. Cela fut divulgué, et l'on se moqua fort d'elle.

[1664] M. de Lorraine fit le désespéré lorsque le Roi fit arrêter et mettre Marianne dans un couvent; il vouloit sauter les murailles: et comme le Roi fut averti qu'il avoit employé quelqu'un à ce dessein, et qu'il vouloit lui ôter les moyens de faire quelques entreprises, il envoya un détachement du régiment des Gardes et quelques gardes du corps pour la garder. Il vit qu'il n'en pouvoit approcher; il se contenta de lui avoir donné des pierreries pour vingt mille écus, et six mille pistoles en argent comptant; et devint amoureux de mademoiselle de Saint-Remy qu'il vouloit épouser, et l'auroit fait sans que Madame l'envoya chercher dans la chambre de son père, et l'amena dans celle de madame la maréchale d'Etampes, dans laquelle elle la tint en prison jusqu'à ce que M. de Lorraine fût parti pour aller dans ses Etats. L'on blâma extrêmement Saint-Remy d'avoir remis sa fille

entre les mains de Madame, et de l'avoir empêchée de se marier avec M. de Lorraine: la charge qu'il avoit chez elle ne lui devoit pas être si considérable que le plaisir de voir sa fille souveraine. L'on crut que madame de Saint-Remy, qui n'aimoit pas sa belle-fille, empêcha son mari de laisser faire ce mariage. Elle fut mariée quelque temps après avec un gentilhomme nommé Hautefeuille. Dès que M. de Lorraine fut dans son pays, il y devint amoureux d'une chanoinesse qui étoit une très-belle fille, qu'il vouloit épouser. Madame de Vaudemont et madame de Lillebonne l'en empêchèrent; elle en fut si violemment malade qu'elle crut être empoisonnée. Pendant cette maladie, l'amour que M. de Lorraine avoit pour elle s'évanouit. Elle vint en France; elle étoit parente du maréchal Du Plessis : il la donna à Madame pour être une de ses filles d'honneur.

Madame la grande duchesse accoucha d'un fils à Florence : ce qui fut une très-grande joie dans toute la maison. Je ne sais comment elle prit le mariage de Savoie, par l'envie qu'elle avoit eue de s'y établir plutôt qu'avec le grand duc. Madame Royale étoit extrêmement contente de ma sœur, et M. de Savoie vivoit très-bien avec elle; et elle, de son côté, avoit pris tous les airs de son pays. Elle avoit une très-grande complaisance pour son mari, et alloit à la chasse avec lui; elle étudioit tous ses plaisirs, et y accommodoit les siens. Madame Royale tomba malade, et mourut après avoir traîné quelques mois. J'en reçus la nouvelle sans m'en émouvoir; elle ne m'avoit jamais aimée: ainsi je ne crus pas que ce dût être pour moi une occasion de désespoir. Je songeois

de la grossesse de la Reine pouvoit être un honnête prétexte d'écrire au Roi. Je songeai que peut-être voudroit-il que je le priasse une fois en dix-huit mois de se souvenir de moi; que quelquefois il pouvoit penser que je le négligeois. Ainsi, après tous ces raisonnemens, je lui écrivis pour me réjouir avec lui de la grossesse de la Reine, et lui exagérai l'envie que j'avois que Dieu lui donnât un fils. Je lui marquois ensuite la douleur que j'avois d'être si longtemps éloignée de lui, et l'envie d'avoir l'honneur de le voir. Je reçus une réponse très-honnête. Le Roi me mandoit que, de son côté, il seroit bien aise de me voir; que je pouvois aller auprès de lui; qu'il le trouveroit bon; que je partirois lorsque je le voudrois. J'avoue que cette réponse me fit un grand plaisir, parce que je ne m'y attendois point. Je crus qu'après avoir reçu cette permission je ne devois plus séjourner à Eu. Ainsi j'en partis tout aussitôt que les fêtes de la Pentecôte furent passées: je crois que ce fut le lendemain de la Trinité. La maréchale de La Motte se trouva à sa maison de Beaumont; elle me donna à dîner. J'allai de là coucher à Saint-Denis, parce que ma sœur d'Alençon avoit la petite vérole au Luxembourg, que madame de Nemours, qui en étoit morte, lui avoit donnée. J'y séjournai le jour de la Fête-Dieu, où un monde infini me vint voir. Madame de Sully y mena la comtesse de Fiesque, que je n'avois pas vue depuis qu'elle étoit partie de Saint-Fargeau; elle se jeta à genoux devant moi, je la relevai et l'embrassai; elle pleura de joie. C'est une bonne femme qui a l'esprit doux et facile, qui se laisse entraîner également à la méchante comme à la

bonne compagnie, le fonds bon ; elle a toujours bien vécu avec moi depuis ce temps-là, et je l'ai beaucoup plus aimée que je n'avois fait dans les commencemens. J'allai dîner à Paris, où bien des gens me vinrent voir ; j'allai coucher à Petit-Bourg.

Le lendemain, je trouvai tous les champs, depuis ce lieu jusqu'à Fontainebleau, pleins de carrosses qui venoient au devant de moi ; toute la cour y vint, hors M. de Turenne. M. le prince et M. le duc furent quasi les premiers qui me trouvèrent. Je vis des gens que je n'avois jamais vus, parce qu'ils étoient à l'Académie quand j'avois quitté la cour ; ceux-là suivirent les autres, ou par curiosité, ou parce qu'ils se crurent obligés d'en user de cette manière. J'allai droit chez la Reine ; le Roi s'y trouva, qui s'avança pour me saluer, et me dit d'un ton bien honnête qu'il étoit bien aise de me voir. Je ne sais ce que je lui répondis, parce que dans ce moment-là j'étois assez troublée. La Reine étoit dans son lit, à laquelle je fis une profonde révérence ; jusqu'à ce qu'on m'eût permis de la baiser, je ne l'ai saluée que de cette manière respectueuse. La Reine mère m'embrassa avec des démonstrations d'une grande tendresse. Dans ce retour tout le monde étoit de mes amis, quoique je fusse bien persuadée du contraire, parce que dans mon exil on n'avoit pas eu les mêmes empressemens. C'est l'usage des gens de la cour : un chacun doit savoir à quoi s'en tenir. J'allai avec la Reine mère au salut, au retour duquel nous allâmes chez la Reine ; et M. de Turenne m'approcha pour me dire qu'il n'avoit osé aller au devant de moi ; qu'il me rendroit ses respects si je l'avois agréable. Il avoit certain air

embarrassé. Je pense que M. de Bellefonds commença cette conversation, parce qu'il n'osoit me parler. Je lui répondis honnêtement et assez fièrement. L'on me fit des excuses de ce que l'on ne me donnoit pas mon appartement, parce qu'on avoit appris que je ne voulois séjourner à Fontainebleau que quatre ou cinq jours; que sans cela la comtesse de Soissons en seroit délogée : et elle m'en fit son compliment avec beaucoup d'honnêteté. Le lendemain, la Reine mère me dit que le deuil de ma sœur étoit trop avancé pour porter encore du crêpe et de la serge. Je lui répondis que c'étoit celui de mon oncle de Guise, qui étoit mort depuis peu. Elle trouva que je l'avois pris trop grand, et me dit que cela ne se devoit pas faire pour des gens si au-dessous de moi. Je lui répondis que j'en héritois. Elle me répliqua que la raison n'en étoit pas bonne, et m'envoya tout sur l'heure déshabiller, pour me remettre d'une autre manière. Je suis persuadée que si ma belle-mère avoit entendu ce compliment, et qu'elle eût vu l'empressement avec lequel elle me fit changer mon deuil, elle auroit été bien mortifiée, aussi bien que toute la maison de Lorraine.

Dans ce temps-là, madame de Navailles (1) eut ordre de se retirer de la cour, et son mari celui de

(1) *Madame de Navailles :* Le motif de la disgrâce de M. et de madame de Navailles ne fut pas celui qu'indique Mademoiselle. Vardes, amant de la comtesse de Soissons, avoit écrit à la Reine régnante une lettre en espagnol, où il racontoit l'intrigue du Roi avec mademoiselle de La Vallière. Cette lettre tomba entre les mains de Louis XIV, qui soupçonna madame de Navailles de l'avoir écrite. Les deux époux furent exilés. Le véritable auteur de la lettre fut découvert quelque temps après, et rigoureusement puni.

se défaire de sa charge et de son gouvernement. La Reine mère et la Reine en furent très-fâchées. Je l'allai voir : je la trouvai sur un petit lit de repos, qui lisoit les psaumes de David. C'est une femme qui a de la vertu et du mérite ; elle s'est si extraordinairement occupée à de mesquins ménages, que cela lui a fait tort et à son mari. Ils sont tous deux dévots, et voulurent se mêler des amours du Roi. Il s'avisa d'en parler à Sa Majesté. Elle le trouva très-mauvais ; et, pour en dire le vrai, il falloit être d'un autre caractère que n'étoit M. de Navailles, pour se pouvoir donner cette liberté. C'est un homme de mérite : ceux qui ne pouvoient pas se défendre de le blâmer ne laissoient pas de le plaindre. Pour elle, il n'en étoit pas de même : elle s'étoit attiré la haine de tout le monde. Cette espèce de disgrâce n'a pas ruiné leurs affaires ; ils vendirent leurs charges et leur gouvernement bien cher ; ils ont fait peu de dépense, ont payé leurs dettes et acheté des terres. Le duc de Chaulnes acheta la charge de commandant des chevau-légers, et le duc de Saint-Aignan le gouvernement du Hâvre ; et celle de dame d'honneur fut achetée par madame de Montausier, qui a été jusqu'à sa mort auprès de la Reine : à quoi elle étoit plus propre que madame de Navailles, et à gouverner M. le Dauphin. C'étoit une femme d'un grand esprit, qui avoit de la politesse, et celle qui se connoissoit le mieux en tout. Ainsi celles qui étoient plus élevées étoient mieux de la portée de son esprit que le choix du lait des nourrices, et que le jargon qu'il faut avoir pour élever des enfans. La maréchale de La Motte ne lui succéda que par sa bonne mine et par sa pres-

tance de gouvernante ; elle étoit propre à entretenir des nourrices, et à bien décider sur des bouillons et sur la qualité de la bouillie ; et outre cela elle devoit avoir cela dans le sang, parce que sa mère avoit nourri le Roi. Elle tient bonne table, et fait honneur à la cour ; tout le monde fut bien aise de la voir dans cette place.

Pour revenir à ce qui me regarde, le Roi me mena à un *medianox* sur le canal avec Madame, où il y avoit une musique plus destinée à mademoiselle La Vallière qu'au reste des spectateurs : c'étoit le fort de sa faveur. Je fis tout ce que je pus pour obliger la Reine à me dire ce que j'avois fait pour être exilée si long-temps : elle ne voulut jamais me répondre, sinon qu'il ne falloit plus parler du passé. Je crois qu'ils avoient honte d'avoir suivi si aveuglément le conseil de M. de Turenne. Le Roi me prit un soir au sortir de la comédie, et me mena sur une terrasse, où il me dit qu'il falloit oublier le passé, et que je fusse persuadée que je recevrois toutes sortes de bons traitemens de lui, et qu'il vouloit songer à mon établissement ; que M. de Savoie étoit un meilleur parti depuis que sa mère étoit morte. Je lui répondis que je ne désirois rien au monde que ses bonnes grâces ; que s'il vouloit me dire de quoi j'avois été coupable, il me seroit facile de me justifier ; que j'avois toujours cru que M. de Turenne lui avoit dit que je lui avois donné parole de faire le mariage de Portugal ; qu'il lui avoit fait entendre que je m'étois rétractée ; que cela l'avoit fâché ; que je l'assurois que de ma vie je ne lui avois donné aucune espérance ; que dès la première fois qu'il m'en avoit

parlé, je l'avois prié de n'y plus penser. Il me répondit : « Ne parlons plus de cela : je vous dis que « je suis content de vous ; » et m'embrassa fort tendrement. Lorsqu'il s'approcha de la Reine et du reste de la compagnie, il dit tout haut : « Ma cousine et « moi nous venons de nous embrasser. » Il se mit ensuite à me railler, et me dit : « Avouez la vérité, « vous vous êtes bien ennuyée. » Je lui répondis que non, et que souvent dans mes occupations je me disois : « Ils sont bien attrapés à la cour : ils pen- « sent que je suis au désespoir, et je me trouve plus « tranquille et plus heureuse qu'eux. » Tout cela se passa en raillerie.

M. le prince me demanda une audience particulière ; il ne m'y parla que du mariage de son fils, et de ce que madame de Choisy lui avoit été conseiller. Je lui répondis qu'elle avoit eu tort, par les raisons dont j'ai déjà parlé, et parce qu'elle ne pouvoit plus douter qu'il ne fût bien informé de tout ce qu'elle avoit voulu lui apprendre de la palatine. Je lui dis : « Vous « n'aviez pas oublié tout ce que vous en aviez dit « lorsque vous vous fûtes brouillé avec elle. Je vous « avoue que j'étois un peu surprise lorsque je pen- « sois qu'après cela vous eussiez voulu de sa fille. « J'avois souhaité avec passion que M. le duc eût « épousé ma sœur : elle n'est pas jolie, et votre belle- « fille n'est pas plus belle qu'elle ; je suis votre amie, « ainsi je vous dis la vérité. » Notre conversation finit de cette manière. M. de Turenne vint à ma chambre le matin comme j'allois prendre ma chemise : de sorte qu'il attendit une demi-heure dans mon cabinet sur les coffres. Tout le monde crut que

je l'avois fait exprès, et il est très-certain que je n'y avois pas songé. Notre conversation fut très-honnête et peu cordiale; je n'étois pas satisfaite de lui, et lui avoit à se reprocher que j'avois raison de ne la pas devoir être. Lorsque j'eus demeuré à la cour le temps que j'avois résolu, j'en partis, après avoir pris congé de tout le monde. Je n'allai pas coucher à Paris, par la raison de la petite vérole. Ainsi je m'en retournai à Eu sans séjourner même à Saint-Denis.

Madame de Saujeon ne pouvoit profiter auprès de Madame, ni pour les pauvres, ni pour contribuer au bâtiment de Saint-Sulpice, parce que ce que Madame avoit au-dessus du nécessaire, elle le distribuoit à quelques Lorrains et Lorraines qu'elle avoit auprès d'elle. Ainsi messieurs de Saint-Sulpice lui persuadèrent de vendre sa charge de dame d'atour à madame de Poussé, belle-sœur du curé de Saint-Sulpice, et d'instituer une maison qu'on appelleroit les Filles de l'intérieur de la Vierge; qu'elles n'auroient point de clôture; qu'elles iroient à la grand'messe de paroisse, et assisteroient au reste de l'office; que les jours ouvriers elles le pourroient dire dans leur chapelle; qu'elles seroient toujours conduites pour le temporel et le spirituel par messieurs du séminaire; que leur principale occupation seroit l'oraison : elles devoient avoir des appartemens pour loger des dames du monde qui pourroient s'y retirer et y faire des retraites. Elle fut long-temps à ajuster tout cela, et à obtenir les permissions nécessaires. L'entreprise ne put s'exécuter, parce qu'elle n'avoit pas assez d'argent pour faire le bâtiment et pour fournir aux autres dépenses.

Lorsque j'allai à Fontainebleau, j'avois avec moi mesdemoiselles de Prie et de Vandy; la première avoit été à Rome avec madame de Créqui; et lorsque son mari fut obligé de se retirer chez le grand-duc, à cause de l'affaire (1) qu'on lui avoit voulu faire à Rome, madame la grande-duchesse s'étoit entêtée de mademoiselle de Prie, et l'avoit demandée à madame de Créqui, qui la lui avoit donnée. Cette fille eut une très-belle conduite dans cette cour. Toutes les autres Françaises qui y étoient n'en firent pas de même.

M. le grand duc se crut obligé de demander permission au Roi de les renvoyer en France; que cela donneroit lieu à madame sa femme de mieux vivre avec lui; et quoiqu'il fût très-content de mademoiselle de Prie, elle ne laissa pas de s'en revenir avec tous les autres Français. A son arrivée, elle alla chez madame de Créqui, parce que la maréchale de La Motte et ses autres parens ne voulurent pas s'en charger. Elle me l'avoit fait savoir quelques mois devant que j'allasse à la cour: ainsi je lui avois mandé de me venir trouver à Eu. Mademoiselle de Vandy étoit quelquefois délicate, et ne pouvoit me suivre, et souvent se trouvoit robuste à vouloir courir partout où j'allois. Elle a de l'esprit; je m'en divertissois extrêmement, parce qu'elle me contoit mille nouvelles. Ainsi, sans croire avoir et sans vouloir avoir de filles auprès de moi, je ne laissois pas d'en trouver

(1) *A cause de l'affaire:* Le duc de Créqui, ambassadeur de Louis XIV à Rome, avoit été insulté le 20 août 1662 par les gardes corses, et obligé de se retirer à Florence. Le Roi exigea du pape Alexandre VII la plus éclatante satisfaction.

deux. Puisque de Prie m'a engagée de parler de ma sœur, je crois devoir mettre ici une affliction qu'elle reçut à Florence lorsqu'elle fut mariée. Elle demanda à M. le cardinal quel rang elle devoit tenir : si elle passeroit devant sa belle-mère. Lui, qui ignoroit de pareilles matières, lui répondit que sa belle-mère devoit passer devant : il ne songeoit pas que ma sœur étoit petite-fille de France, et l'autre une médiocre souveraine. Il se trouva que madame de Toscane la mère donnoit la porte à toutes les Parme, et à mille petites souveraines. Ainsi ma sœur, qui ne devoit passer qu'après elle et la mère, qui faisoit passer toutes ses dames ; ma sœur, dis-je, se trouvoit une des moins considérées de ce pays-là. J'en parlai à M. le cardinal, qui me répondit : « Vous voulez donc « mettre votre sœur au coupe-gorge avec toute l'Ita- « lie ? » Elle essuya ces cérémonies avec un cruel déplaisir.

J'étois si désaccoutumée de la cour, que lorsque j'arrivai à Eu, après avoir seulement demeuré cinq jours à Fontainebleau, il me sembloit que je me trouvois tout autrement soulagée. J'allai à Forges prendre mes eaux. Après que je les eus finies, je m'en retournai à Eu goûter le repos de la campagne, et ne faisois pas état de m'en retourner sitôt à la cour. Je m'occupois, ainsi que je l'ai déjà marqué, et prenois tous les jours plus de plaisir d'être régulière à aller au service de ma paroisse. Ce commencement d'inclination à faire mon devoir me faisoit concevoir que Dieu me feroit la grâce de m'y donner tous les jours un nouveau goût.

Je n'avois pas eu le même plaisir d'aller à Saint-

Sulpice (1) du temps que j'étois au Luxembourg. Il est vrai que j'avois été blessée de la conduite que messieurs de Saint-Sulpice avoient eue lorsque madame de Saujeon s'étoit jetée dans les Carmélites, pour se défendre d'avoir une galanterie avec Monsieur, qui en étoit amoureux. Ils lui allèrent conseiller d'en sortir, et lui dirent qu'elle feroit plus de bien hors de ce couvent que si elle y demeuroit. Ce procédé parut si extraordinaire, que Monsieur même, auprès duquel ils en avoient voulu faire leur cour, les en mésestimoit. Le peu de bonne opinion qu'ils me donnèrent d'eux par cette action, et la méchante foi que je trouvai dans un homme dont ils étoient les directeurs, acheva de me rebuter d'aller chez eux. Pour mieux expliquer l'affaire, je dois dire que cet homme me trompa dans l'affaire de Champigny, et j'appris que messieurs de Saint-Sulpice avoient fait faire des prières publiques pour le gain du procès de madame d'Aiguillon contre moi. Je ne pouvois pas douter que le même homme ne m'eût trompée, de concert avec eux, par la suppression de certains papiers qui faisoient la décision très-avantageuse pour mon affaire. Outre ces premières raisons, ils se partialisèrent si fort entre ma belle-mère et moi, qu'au lieu de songer à nous raccommoder, ils achevèrent de nous mettre mal ensemble. Toutes ces circonstances m'avoient donné de si justes sujets de me plaindre d'eux, que

(1) *Je n'avois pas eu le même plaisir d'aller à Saint-Sulpice :* On voit que l'humeur dicta à Mademoiselle cette déclamation contre les sulpiciens. Elle étoit, comme on a dû l'observer, très-sujette à se laisser prévenir, et son témoignage n'est d'aucun poids quand il s'agit d'apprécier l'une des congrégations les plus respectables et les plus utiles.

je ne pouvois plus garder l'esprit de paix qu'il faut avoir lorsqu'on va dans sa paroisse. Dans ces troubles, sans me fier à moi-même, je voulus consulter des gens habiles pour me dire ce que j'avois à faire. M. l'archevêque de Rouen (1), qui l'est aujourd'hui de Paris, me dit que les évêques étoient les maîtres d'envoyer les gens dans quelle paroisse ils vouloient; qu'outre cette raison, il y avoit un procès entre Saint-Côme et Saint-Sulpice. Les premiers prétendoient que le Luxembourg étoit de leur paroisse; que je ne devois pas me servir de cette raison, parce que messieurs de Saint-Sulpice ayant plus de pouvoir que les autres, il étoit à croire qu'ils gagneroient leur procès, et que je retomberois dans le même cas. Ce prélat est d'un grand savoir, auquel j'ai eu toute ma vie une grande confiance. Je n'hésitai pas à suivre son conseil : j'écrivis à feu M. l'archevêque de Paris, pour le prier de me nommer une paroisse pour moi et pour mes gens; que j'avois des raisons particulières pour ne plus aller à Saint-Sulpice. Sans attendre d'autres explications ni d'autres prières sur ce qu'il savoit bien que ce que je demandois étoit dans l'ordre, et lui dans le pouvoir d'envoyer les gens où il vouloit, il m'envoya un papier par lequel il me nommoit Saint-Severin pour moi, pour les gens que j'avois logés de mon côté dans le Luxembourg, et pour les officiers qui seroient logés hors de ma maison, qui étoit une circonstance à laquelle je n'avois pas pensé. Depuis ce temps-là j'ai toujours continué à aller à Saint-Severin, où le service se fait par de bonnes gens qui n'ont d'autres intrigues dans le cœur que celle de

(1) *M. l'archevêque de Rouen :* François de Harlay.

travailler au salut de leurs paroissiens. Si je voulois citer des exemples de ce que M. de Paris avoit fait pour moi, je pourrois dire que je tiens de Beloi que lorsque Monsieur vint loger au Luxembourg, M. de Tours lui avoit dit qu'il pouvoit aller à Saint-Côme ou à Saint-Sulpice, à son choix; que Monsieur avoit répondu que l'église de Saint-Côme étoit trop petite, que ses gens la rempliroient; que ce n'étoit que par cette raison qu'il avoit choisi Saint-Sulpice. Il y a encore de pareilles permissions qui se donnent tous les jours à des gens qui n'ont pas les mêmes raisons de se plaindre de leurs curés que j'en avois. Outre ce que je viens d'écrire, un jour de procession du saint-sacrement ils vinrent faire un reposoir devant la porte du Luxembourg, quoique ordinairement ils avoient été devant le Calvaire. Ils crurent que ce seroit un préjugé pour eux contre Saint-Côme : ils le firent faire, et ne se contentèrent pas de cela; ils répandirent un bruit que je voulois faire soulever le peuple contre leur procession. Leurs plaintes ou leurs imaginations visionnaires allèrent jusqu'à la cour par le moyen de Madame. Je fus extrêmement surprise lorsque j'appris que le maréchal d'Aumont, gouverneur de Paris, avoit donné des ordres pour empêcher le prétendu désordre que je voulois faire faire. Cela me parut d'autant plus malicieux, que nous venions de sortir de la guerre civile dans laquelle je m'étois trouvée engagée à cause de feu Monsieur. Ainsi ceux qui ont appris ce que ces messieurs de Saint-Sulpice m'ont fait n'ont pas été étonnés de mon procédé : ils ont même loué la résolution que j'avois prise de chercher une paroisse où je ne dusse pas

trouver des esprits capables de troubler ma conscience.

La digression que les devoirs de ma paroisse m'ont donné occasion de faire, pour expliquer les raisons que j'avois eues de quitter celle de Saint-Sulpice, m'a ôté du cours de la relation que je faisois sur les plaisirs que l'on goûte à la campagne, lorsque l'on commence à se désabuser de ceux de la cour. Il me souvient que les miens furent un peu modérés par un grand rhume que j'eus après être retournée de Forges à Eu, pendant lequel la Reine accoucha à huit mois, parce que la fièvre tierce qu'elle avoit, avec de très-grands accès, lui avancèrent ses couches. J'aime ma santé, et mon rhume continuoit; je ne voulus pas me mettre en chemin, croyant que cela me feroit mal. La fièvre continue la prit, et la mit en un état qu'on lui donna Notre-Seigneur. Cette nouvelle m'alarma; je partis pour aller auprès d'elle, et j'arrivai vers les fêtes de Noël. Il me souvient que la Reine mère venoit des Théatins, de la neuvaine qu'on y fait avant Noël; qu'elle ne vouloit pas qu'on parlât haut dans la chambre de la Reine, où l'on se disoit aussi tout bas le cancer dont elle est morte. Je n'en fus pas surprise, parce qu'on m'avoit mandé qu'elle en étoit menacée. Elle me fit mille amitiés, et me témoigna qu'elle avoit eu beaucoup d'impatience de me voir. Elle me fit la relation de la maladie de la Reine, qui croyoit être bien malade, quoiqu'elle se portoit beaucoup mieux; qu'elle craignoit la mort; et m'ajouta: « C'est moi qui la devrois appréhender par « le mal que j'ai; » et me demanda si je n'en avois pas ouï parler. Je lui dis que non : elle me le conta;

je lui répondis que ce ne seroit peut-être rien.

[1665] Monsieur me conta la peine que l'on avoit eue sur la maladie de la Reine, et le monde qu'il y avoit lorsqu'on lui avoit porté Notre-Seigneur; comment M. l'abbé de Gordes son premier aumônier, à présent évêque de Langres, s'étoit évanoui d'affliction; que M. le prince et tout le monde en avoient ri; que la Reine s'en étoit fâchée, et que l'enfant dont elle étoit accouchée ressembloit à un petit nain; que M. de Beaufort avoit amené des pays étrangers un petit maure qu'elle avoit toujours avec elle; qu'il étoit bien fait dans son espèce de nain et de maure; que cette fille n'étoit pas en état de pouvoir vivre; que je n'en parlasse pas à la Reine. Lorsqu'elle commença à se mieux porter, j'allois tous les jours au Louvre. Elle me conta que madame de Brégy étoit entrée dans sa chambre toute parfumée; que cela lui avoit donné des vapeurs qui lui avoient fait perdre la parole; qu'elle avoit toujours fait signe qu'on ne la saignât pas au pied comme l'on avoit fait; que dans la même erreur on lui avoit donné l'émétique un peu brusquement; qu'heureusement tout avoit réussi. Elle conta comme on en avoit ri, et le dépit que cela lui avoit fait, et qu'elle avoit toujours senti qu'elle n'étoit pas dans l'état qu'on la croyoit; que la Reine mère lui avoit proposé de communier; qu'elle n'avoit pas voulu lui dire que non. Elle me dit aussi qu'elle avoit été fâchée de voir Madame ajustée avec mille rubans jaunes, et coiffée comme si elle étoit allée au bal; qu'elle croyoit qu'une coiffe baissée avec un habit modeste lui seroit mieux convenue, et qu'elle y auroit été de cette façon plus respectueusement pour

elle. Dans ce temps-là l'on ne parloit que d'une comète que l'on voyoit; je la vis la nuit de Noël, au retour de la messe des Carmes. La Reine mère alla passer les fêtes au Val-de-Grâce; j'y allois faire ma cour; je m'y trouvai un jour qu'on l'alloit panser: elle craignoit de faire voir son mal. Mademoiselle de Vieux-Pont, parente de madame de Fleix, dit à tout le monde de sortir; aussi je m'en allai comme les autres. L'on blâmoit extrêmement M. Vallot, premier médecin du Roi, d'avoir fait ouvrir le cancer, parce que cette sorte de mal devient mortel tout aussitôt qu'on le met en suppuration : ainsi lorsque l'on en est malade, le meilleur remède qu'on y puisse faire est celui de n'en faire aucun. Sur la fin, la Reine mère ne savoit où trouver de bons remèdes : elle se mit entre les mains du curé de Vanvre en Beauce, qu'on assuroit être très-habile sur ces sortes de maux; et l'on disoit même qu'il avoit fait vivre très-long-temps des femmes qui étoient en plus méchant état et plus dangereux que n'étoit la Reine.

La mort de Monsieur n'avoit pas fini mes affaires avec Madame ni avec les tuteurs de mes sœurs, parce que mon père avoit laissé des dettes, et peu de bien pour les payer; et je n'en trouvois pas assez pour n'avoir pas besoin de celui que je pourrois laisser à mes sœurs. Je voulus bien renoncer à tout ce que j'aurois pu prétendre, et me tenir aux droits de ma mère, qui me donnèrent de grands démêlés, par le peu d'envie qu'on avoit de rendre mon bien. Tout cela ne se passa pas sans beaucoup d'émotion entre Madame et moi, et souvent ses gens d'affaires et les miens se moquoient de nous deux : et nous donnions

beaucoup de matière d'entretien à tout le monde sans nous en apercevoir.

La cour alla à Saint-Germain, et faisoit souvent des voyages à Versailles. Madame s'y blessa, et y accoucha d'une fille qui étoit morte il y avoit déjà dix ou douze jours; elle étoit quasi pourrie; ce fut une femme de Saint-Cloud qui la servit: l'on n'eut pas le temps d'aller à Paris en chercher une. On éveilla le Roi, et l'on fit chercher le curé de Versailles, pour voir si cette fille étoit en état d'être baptisée. Madame de Thianges lui dit de prendre garde à ce qu'il feroit: qu'on ne refusoit jamais le baptême aux enfans de cette qualité. Monsieur, à la persuasion de l'évêque de Valence, vouloit qu'on l'enterrât à Saint-Denis. J'étois à Paris; j'allai droit à Versailles, pour rendre ma visite à Madame. Dès le même soir Monsieur alla coucher à Saint-Germain, où je trouvai la Reine affligée de ce que cette fille n'avoit pas été baptisée, et blâmoit Madame d'en être cause par toutes les courses qu'elle avoit faites sans songer qu'elle étoit grosse. Madame disoit qu'elle ne s'étoit blessée que de l'inquiétude qu'elle avoit eue que le duc d'Yorck n'eût été tué, parce qu'on lui avoit parlé d'une bataille qu'il venoit de donner sur mer, sans lui dire s'il en étoit revenu. On laissa Madame dès le même jour de ses couches, parce que la Reine mère d'Angleterre arrivoit, et qu'on vouloit lui laisser le logement de Versailles : elle venoit de voir son fils. Le Roi alla au devant d'elle jusqu'à Pontoise dans l'abbaye de Saint-Martin, dont Edme de Montaigu étoit abbé. La Reine mère d'Angleterre, arrivée comme je le viens de dire, ne pa-

roissoit pas satisfaite de la beauté de sa belle-fille; elle étoit charmée de sa piété, et disoit qu'elle n'avoit jamais tant vu prier Dieu ni de si bonne foi qu'elle le faisoit.

Je ne fus pas long-temps à la cour, parce que la saison de prendre les eaux de Forges venoit. Je m'y en allai : j'avois déjà commencé à boire, qu'il vint un courrier m'avertir que la Reine mère se mouroit. Je partis en relais de carrosse, j'arrivai à dix heures du soir à Pontoise, où l'assemblée du clergé se tenoit. J'y trouvai M. l'archevêque de Paris, qui l'étoit en ce temps-là de Rouen, qui me dit que la Reine mère se portoit mieux. Je m'en allai coucher aux Carmélites : le lendemain j'allai dîner à Saint-Germain, où le Roi, la Reine et la Reine mère me témoignèrent mille amitiés sur l'empressement avec lequel j'étois venue. Je vis que la maladie n'étoit plus dangereuse : je m'en retournai continuer de prendre les eaux avec la même diligence que j'étois partie. J'avois vu le mal de la Reine, qui m'avoit paru hideux. Après que mes eaux furent achevées, j'allai me reposer quatre ou cinq jours à Eu; et après cela je m'en allai à Paris, où j'achevai d'accommoder mes affaires avec ma belle-mère. Le Roi s'en mêla : l'on me fit prendre la moitié du Luxembourg, des rentes, et quelques petits domaines : le tout faisoit ensemble cinquante mille livres de rente, qu'on me donna pour mes quatre cent mille écus. Ils tournèrent cela de manière que le Luxembourg ne pouvoit jamais être vendu, et par là il devoit un jour retourner au Roi. Il me fallut contenter de ce qu'on voulut : on m'apporta le contrat à signer. Après que ma belle-

mère l'eut signé, je vis qu'elle n'avoit mis que Marguerite de Lorraine : ce qui ne se faisoit pas par les femmes des fils de France, qui signent, comme leurs maris, rien que le nom de baptême. Je pris la plume, et je signai au-dessus. M. Colbert, qui étoit présent, me dit : « Vous signez devant Madame? » Je lui dis : « Quand elle signera comme femme de « mon père, je mettrai mon seing à la seconde place; « mais comme sœur de M. de Lorraine, j'irai toujours « devant elle. » Je crois qu'elle s'étoit imaginé que je lui passerois cela, ou que je n'y prendrois pas garde. On en parla fort le soir chez la Reine; le Roi dit que j'avois eu raison, et l'on fit un autre contrat, dont elle fut très-fâchée. Dans le temps que l'on délogea de la moitié du Luxembourg que je devois occuper, pour ne me pas trouver dans ce déménagement, je m'en allai à Saint-Fargeau. Madame fit sortir du côté qui lui demeuroit Beloi, qui étoit capitaine des gardes de feu Monsieur, et Saint-Remy son premier maître d'hôtel. Ce sont d'honnêtes gens que j'aimois : je leur donnai du logement de mon côté.

Lorsque je fus de retour de Saint-Fargeau, l'on alla faire un voyage à Villers-Cotterets, où toutes les femmes furent toujours magnifiquement habillées en justaucorps, et allèrent à la chasse tous les jours; et tous les soirs on y dansoit, ou l'on y avoit la comédie. La Reine mère ne vint pas avec nous, parce que son mal étoit augmenté : ce qui l'avoit même obligée de se mettre entre les mains d'un médecin de Bar-le-Duc, nommé Alliot, qui prétendoit avoir un remède infaillible pour guérir toutes sortes de cancers. Deux jours après notre retour de Villers-Cotterets, l'on

reçut la nouvelle de la mort du roi d'Espagne, dont les Reines furent extrêmement affligées. Nous prîmes le plus grand deuil du monde.

[1666] Quelque temps après, la Reine mère se trouva tous les jours plus incommodée : l'on nous dit qu'elle s'étoit évanouie en allant d'un lit à un autre; que ses femmes n'avoient pas eu la force de la porter; que l'on avoit appelé quelqu'un; que M. de Créqui s'étoit trouvé là, et l'avoit rapportée dans son lit. Il nous dit qu'il avoit eu une sensible douleur lorsqu'il l'avoit vue dans l'état où elle étoit, et qu'il avoit jugé par la puanteur de son mal qu'elle ne pouvoit pas durer long-temps; que cette méchante odeur avoit failli à le faire évanouir. J'allai l'après-dînée de ce jour-là à l'abbaye de Saint-Antoine avec la Reine, parce qu'il y avoit une dévotion. Lorsque nous fûmes de retour, on nous dit que la Reine mère avoit reposé; nous la trouvâmes cependant bien mal, et cette même nuit-là elle communia sur les quatre heures. Quoiqu'elle tînt toujours dans ses mains un éventail de peau d'Espagne, cela n'empêchoit pas que l'on ne sentît sa plaie jusqu'à faire manquer le cœur; pour moi, lorsque je revenois de la voir panser, je ne pouvois manger. Le lundi elle fut encore plus mal; l'on marchanda si on lui diroit l'état où elle étoit : l'on voyoit sa fin assurée et bien prochaine. L'archevêque d'Auch lui dit : « Madame, « votre mal empire, on vous croit en danger. » Elle entendit ce langage, et reçut ce discours avec des sentimens très-chrétiens. L'on fit descendre la châsse de sainte Geneviève. Le Roi nous avoit toutes consultées, savoir s'il le feroit; je lui dis qu'il ne falloit

pas mettre les miracles à tous-les jours; que le mal de la Reine étoit d'une nature à ne pouvoir guérir, à moins que Dieu n'en voulût faire un visible; que nous n'étions plus dans le temps qu'il les accordoit par des considérations humaines; que nous n'étions pas assez gens de bien pour nous attirer sa bénédiction. Il me répondit qu'il étoit de mon sentiment: que tout le monde lui conseilloit de le faire, qu'on l'avoit assuré que c'étoit l'usage; et sans qu'il eût rien décidé, j'appris le lendemain qu'on l'alloit descendre. J'y courus, et l'après-dînée j'y retournai pour voir toutes les processions qui y venoient des paroisses voisines et des couvens. Je m'en allai, au sortir de Sainte-Geneviève, au salut à Saint-Severin, où le saint-sacrement étoit exposé, pour prier Dieu pour la Reine. Après le salut je m'en allai au Louvre, où l'on me dit qu'elle étoit encore plus mal que lorsque je l'avois quittée. On la pansa : ce qui me donna la curiosité de m'approcher. De La Lunée, qui étoit un habile homme, me dit : « La plaie est séchée, « c'est une femme morte. » Je vis que personne ne le disoit au Roi; je lui dis : « Sire, cela va mal: « Votre Majesté devroit commander à ses médecins « et chirurgiens de lui dire la vérité, afin que l'on « songeât à lui faire recevoir ses sacremens. » Le Roi suivit mon conseil, et leur donna ordre de ne la pas flatter; ils lui répondirent que puisqu'il leur commandoit de ne lui pas cacher son état, elle pouvoit mourir dans un moment, et qu'il n'y avoit plus rien à espérer. Le Roi appela M. d'Auch et M. de Montaigu, et leur dit qu'il falloit dire à la Reine de songer à la mort; le dernier lui dit : « Ah! sire, elle

« est dans son redoublement, et si on lui dit cela, « on la fera mourir. » Le Roi se récria : « Vous vou- « lez donc qu'elle meure sans sacremens, après une « maladie de six mois ? Cela ne me sera pas re- « proché. Il n'est pas temps, dans l'état où elle est, « d'avoir de la complaisance. » Tout le monde demeura d'accord qu'il avoit raison; et après avoir donné ordre à M. d'Auch de lui annoncer la mort, il le fit, et lui dit qu'elle n'avoit plus que peu de momens à vivre. Elle reçut cette nouvelle avec une force et une tranquillité chrétienne, et avec une si vive crainte de la mort, que l'un et l'autre état me surprirent. Elle demanda son confesseur, et nous dit : « Retirez-vous, je n'ai plus besoin ni affaire de « rien que de songer à Dieu. » Le Roi, la Reine, Monsieur, Madame et moi nous allâmes dans son cabinet, pendant que l'on apporta Notre-Seigneur; et pour n'y pas demeurer inutiles, on résolut comment l'on porteroit le deuil. L'on parla des autres affaires qu'il y avoit à régler, et du partage du logement de Saint-Germain; que le Roi partiroit pour aller à Versailles dès le moment qu'elle seroit morte; que Monsieur iroit à Saint-Cloud, et que je demeurerois pour ordonner ce qui seroit nécessaire. Je suppliai le Roi de me donner le moins d'emploi qu'il pourroit auprès de son corps, parce que j'étois très-peureuse. Il me dit que j'en serois la maîtresse; il commanda lui-même les carrosses, et ordonna de tout.

Lorsqu'on nous dit qu'on portoit Notre-Seigneur, nous allâmes dans la cour au devant. M. d'Auch l'avoit été chercher à la paroisse : il y avoit un monde

infini dans la chambre; le Roi et Monsieur tinrent la nappe lorsque la Reine communia. Après qu'elle eut reçu Notre-Seigneur, elle appela le Roi et la Reine, Monsieur et Madame, l'un après l'autre; et après avoir parlé à chacun en particulier, elle demanda le Roi et la Reine ensemble, et ensuite fit de même de Monsieur et de Madame. Cela dura peu; je fus fort étonnée qu'elle ne dît rien à M. le prince ni à moi, qui étions présens. Le Roi alla reconduire le saint-sacrement jusqu'à la paroisse; pour moi, je n'allai que dans la cour. M. d'Auch revint se mettre auprès de la Reine, d'où il ne sortit point jusqu'à sa mort, avec Montaigu. Jamais je n'ai entendu prélat si bien dire ni parler de Dieu avec tant de zèle, de capacité et de piété.

L'on envoya chercher l'extrême-onction, que l'on porta dans l'oratoire de la Reine mère par une porte de derrière; elle la demanda, et dit que les pieds lui froidissoient. On lui répondit que rien ne pressoit; elle répliqua: « Je crois que l'on n'aura pas « loin à l'aller chercher, parce que j'ai entendu « ouvrir la porte de mon oratoire. » On la lui donna. J'avoue que lorsque je vis sortir ces beaux et grands flambeaux de cristal dont elle avoit paré son oratoire, avec tant de diamans et une croix que la Reine ma grand-mère avoit fait faire avec tant de soin, je dis encore une fois que j'avoue que je fis des réflexions qu'il me seroit utile que j'eusse toujours présentes dans mon esprit, pour connoître l'abus de cette vie, et pour penser plus sérieusement que je ne fais à une autre qui ne finira jamais. Elle reçut ce dernier sacrement avec une dévotion qui ne peut

s'exprimer. Nous conservons nos bonnes et nos méchantes habitudes jusqu'à la mort : j'en vis une preuve lorsqu'on lui mit les saintes huiles aux oreilles; elle dit : « Ah! madame de Fleix, levez bien « mes cornettes, de peur que ces huiles n'y tou-« chent, parce qu'elles sentiroient mauvais. » Ainsi elle porta l'aversion du malpropre jusqu'à la fin de sa vie, parce qu'elle étoit naturellement extrêmement propre. Monsieur lui baisa les pieds; pour moi, quelque envie que j'eusse de le faire, je n'en eus pas la force. Un moment après elle demanda quelques besoins : on cria tout haut; le Roi crut qu'on disoit qu'elle se mouroit : il tomba sur mademoiselle d'Elbœuf et sur moi quasi évanoui. Nous l'ôtâmes de la ruelle; M. le prince et M. de Créqui le menèrent dans le cabinet. Il étouffoit; je lui jetai de l'eau sur le visage; je vis qu'il ne revenoit point : je m'avisai de le déboutonner. L'on fut auprès de la Reine depuis dix heures et demie du soir jusqu'à six heures et demie du matin; l'on empêcha le Roi d'y revenir. J'avois une peine mortelle de voir qu'un monde infini de toutes sortes de gens la venoient voir, et se succédoient les uns aux autres sans discontinuer.

Après minuit, on commença à dire des messes dans un oratoire auprès d'elle; à quatre heures, elle voulut qu'on en dît une de la Passion. Je l'entendis, et la regardois de temps en temps, parce qu'elle l'entendoit par la porte qui donnoit sur l'autel. A cinq heures on lui donna un bouillon; elle le prit comme une personne qui avoit grand besoin de nourriture. M. Seguin fut contraint de lui dire de l'avaler plus doucement; elle lui répondit qu'elle le trouvoit bon,

et qu'il falloit se soutenir autant qu'on le pouvoit. Madame de Beauvais, sa première femme de chambre, lui vint dire le soir, comme on lui annonçoit qu'elle n'avoit plus rien à espérer, qu'un astrologue avoit dit que si elle passoit le mardi, elle ne mourroit pas. Elle se souvint de cette prédiction, et demandoit souvent quelle heure il étoit; et il sembloit que ce souvenir lui donnoit quelque espérance, et qu'elle avoit une très-grande impatience que minuit fût passé. Le Roi entendit la messe à six heures; j'entendis sonner la grosse cloche de Notre-Dame : comme on ne le fait jamais que dans de grandes occasions, je dis : « L'on croit la Reine morte. » Un moment après Monsieur fit un grand cri; le médecin entra, le Roi lui dit : « Elle est donc morte (1)! » Il lui dit : « Oui, « sire. » Il se mit à pleurer comme un homme pénétré de douleur. Madame de Fleix porta ses clefs au Roi; l'on alla dans son cabinet chercher son testament, qui fut lu devant toute la parenté, à la réserve de Monsieur, qui ne voulut pas y demeurer. Après que M. Le Tellier eut achevé la lecture, le Roi monta en carrosse pour s'en aller, et je m'en allai chez moi me coucher.

Le lendemain et les deux jours suivans je fus extrêmement visitée de toutes les dames qui alloient à Saint-Germain avec leurs mantes : elles vinrent chez moi avec le même habit. J'allai conduire le cœur au Val-de-Grâce, qui étoit porté par M. d'Auch, qui se mit dans le carrosse du corps à la bonne place; madame de Longueville et la princesse de Carignan

(1) *Elle est donc morte!* Anne d'Autriche mourut le 20 janvier 1666, âgée de soixante-quatre ans.

étoient avec moi. Je ne voulus pas me mettre auprès de M. d'Auch, qui étoit ma place naturelle; je la fis occuper par madame de Longueville, comme la plus dévote. Le lendemain j'allai dîner à Saint-Germain, pour recevoir les ordres du Roi pour conduire le corps à Saint-Denis. Il étoit au conseil, où j'allai lui parler devant les ministres : j'avois madame de Montausier avec moi. Après qu'il m'eut expliqué de quelle manière il vouloit que le tout s'exécutât, je lui dis : « S'il « arrive des disputes entre les carrosses des prin- « cesses étrangères et eeux des duchesses, comment « en devrai-je user? » Il me répondit : « Comme on a « accoutumé. » Madame de Montausier lui repartit que cela n'avoit jamais été décidé; qu'il seroit mieux que les uns ni les autres n'en menassent pas. Le Roi décida que cela se fît de cette manière. Les princesses, qui prétendoient l'emporter sur les duchesses, furent mortifiées de ce réglement. Ma sœur et mesdames les princesses du sang se mirent dans les carrosses du Roi ou de la Reine. Je me mis dans celui de la Reine mère; j'avois avec moi ses dames d'honneur et d'atour, mademoiselle de Guise, madame la princesse de Bade, mesdames les duchesses d'Epernon, de Sully et de Chaulnes; les autres princesses du sang avoient choisi d'autres duchesses. Lorsqu'on eut chanté le *Libera,* on partit du Louvre sur les sept heures du soir, après avoir mis le corps sur le chariot. Je ne parlerai pas de l'ordre de la marche, parce que cela est imprimé en beaucoup d'endroits. Nous arrivâmes à onze heures; nous en fûmes plus d'une et demie à attendre le corps dans l'église, parce qu'il n'étoit pas arrivé à cause de l'embarras que fit la pro-

cession des religieux de l'abbaye, qui étoient sortis de Saint-Denis pour aller au devant; et une harangue que M. d'Auch fit sur la porte de l'église, et la réponse du père prieur, me donnèrent une grande langueur, et me firent souffrir un froid mortel. Nous ne sortîmes de l'église qu'à deux heures. L'on fit un service à Saint-Denis et à Notre-Dame avec les cérémonies ordinaires : messieurs de Matignon et de Gamaches, chevaliers du Saint-Esprit, portoient ma queue. Si je me voulois embarquer à faire le détail de cette cérémonie, j'en dirois trop, et je me deviendrois ennuyeuse à moi-même.

Lorsque la Reine mère fut morte, chacun retourna à la cour : Monsieur et Madame furent les premiers. Jusque-là le Roi avoit gardé quelques mesures de secret sur son amour pour La Vallière; il ne vouloit point donner de chagrin à la Reine mère : lorsqu'il fut hors de cette appréhension, cette affaire devint publique.

Dans ce temps-là la Reine n'avoit que six dames, dont madame de Montespan en étoit une; le nombre en fut bientôt augmenté : le Roi aime tout ce qui va à la grandeur. Nous allions souvent à Versailles; personne n'y pouvoit suivre le Roi sans son ordre. Cette sorte de distinction intriguoit toute la cour; chacun la vouloit avoir : ma sœur faisoit là-dessus des tentatives qui ne lui réussirent que rarement. Madame de Poussé, dont j'ai déjà parlé, prit auprès d'elle une fille qu'elle avoit en religion; madame de Choisy ne parloit que de la beauté de cette demoiselle, qui n'avoit rien à mon gré de beau qu'une grande jeunesse, et avec cela un air de campagnarde. Il me souvient que

je dis un jour au Roi qu'il verroit avec ma sœur une jeune demoiselle bien faite; il me répondit qu'il me remercioit de l'avoir averti, parce qu'il s'appuieroit contre la muraille, et qu'on lui avoit voulu persuader qu'il ne la pourroit voir sans s'évanouir. Cette manière de raillerie me fit connoître qu'on lui avoit parlé de cette fille chez La Vallière, chez laquelle madame de Montespan commençoit à aller. Elle a beaucoup d'esprit; elle l'a agréable; elle s'attache dans les conversations à railler sur ce qui peut lui être utile, ou qui doit divertir les gens à qui elle veut plaire : ainsi elle ne perdit pas l'occasion de prévenir le Roi sur cette jeune demoiselle. La Vallière, qui avoit besoin de ces sortes de secours pour l'amuser, étoit ravie qu'elle allât chez elle. Dans ce temps-là elle auroit regardé comme un malheur le projet que madame de Montespan avoit dans la tête, de travailler à se bien établir dans l'esprit du Roi, afin de la détruire. Il est à croire que dans celui où elle se trouve elle doit bénir Dieu de l'avoir tirée d'un état qu'elle concevoit autant heureux, qu'elle le doit considérer à présent comme pernicieux.

Ma sœur alla à Saint-Germain, où mademoiselle de Poussé n'eut pas beaucoup d'admirateurs sur sa beauté. Je l'appris par une lettre de madame de Choisy que je trouvai sur la table de ma sœur, comme j'allois lui rendre une visite; elle appeloit cette fille son ange, et lui disoit que les dames l'avoient trouvée bien faite, que les messieurs n'en avoient pas été charmés. Ma sœur ne put réussir, par le savoir faire de madame de Choisy, à obtenir la permission d'aller à Versailles. Un jour de plaisirs que l'on y devoit faire, elle me

pria d'en parler au Roi. Je le fis : il me refusa. Je le pressai extrêmement; il me l'accorda, à condition que je ne l'en prierois plus. J'eus matière de me repentir de l'avoir fait, et je n'eus garde de le faire une seconde fois. Elle alla dire au Roi quelques discours qui avoient été faits dans le carrosse de la Reine, et avoit si bien fait qu'elle avoit brouillé Madame avec elle. Le Roi m'en parla, parce que c'étoit lui qui avoit empêché que la Reine ne lût une comédie qui faisoit le sujet de son chagrin. Elle avoit vu par une terrasse qu'on la lisoit sans elle. Madame de Montausier et moi nous fîmes tout ce que nous pûmes pour empêcher la Reine de se fâcher. Ma sœur faisoit sa relation au Roi dans un endroit particulier où l'on apprêtoit la collation. J'entendis qu'elle lui disoit que c'étoit moi qui avois aigri la Reine contre Madame. Je m'approchai, je la pris par le bras, et dis au Roi qu'elle ne lui disoit pas vrai. L'affaire fut éclaircie, et je vis bien que cette conduite avoit été inspirée à ma sœur par madame de Choisy. Madame de Montausier, qui avoit été témoin de ma conduite, en rendit compte au Roi. Il me dit : « Vous avez voulu « qu'elle vînt, vous en voilà récompensée. » La Reine, qui sut l'affaire, vouloit qu'on la renvoyât. Je la suppliai de ne le pas faire. Elle demeura, et parut fort honteuse par les pardons qu'elle fut obligée de me venir demander; elle fut bannie des promenades de la Reine. Les voyages de Versailles finirent par un que la cour alla faire à Fontainebleau, où je n'allai pas, parce que j'avois des affaires à Paris.

J'étois à Saint-Germain lorsque madame de Vendôme y amena mademoiselle de Nemours prendre

congé du Roi pour s'en aller en Savoie, où elle la conduisoit. Ce mariage ne soutenoit pas la grandeur de cette maison, qui avoit toujours épousé des filles, des sœurs ou des petites-filles de rois. M. de Laon, à présent cardinal d'Estrées, cousin germain de madame de Vendôme, avoit fait ce mariage sans faire aucune réflexion qu'il avoit déjà marié mademoiselle de Nemours avec le prince Charles, ainsi que je l'ai dit. Il l'avoit toujours soutenu bon jusqu'au moment qu'il vouloit travailler à conclure celui de Savoie : il accommodoit toujours les affaires selon qu'elles lui étoient bonnes. Il en a usé de même à l'égard de la reine de Portugal, qui étoit mademoiselle d'Aumale. Il la maria avec le Roi. Le mariage consommé, elle écrivit à toutes ses amies combien elle avoit raison d'être satisfaite; qu'elle avoit épousé le plus honnête homme du monde; que rien ne manqueroit à son bonheur lorsqu'elle auroit un enfant; qu'elle espéroit d'en avoir bientôt. J'ai vu tout ce que je viens de dire dans une lettre qu'elle avoit écrite à madame de Béthune, qui la lut à la Reine en ma présence; et deux ans après, M. le cardinal d'Estrées voulut qu'elle ne fût pas mariée, et il lui négocia le mariage du prince de Portugal, fit reléguer le Roi son frère dans une île, et dit que sa vie n'étoit pas en sûreté. Ainsi elle est dans le cas d'avoir deux maris, et dans celui d'avoir épousé les deux frères. M. d'Estrées peut avoir à se faire ce genre de reproche, et avoir quelque crainte d'être parvenu au chapeau de cardinal par cette voie, lui qui par sa capacité grande et ample, par sa qualité, et par beaucoup d'autres raisons, auroit pu venir à cette dignité sans aucun secours que celui

de son mérite. Il doit avoir quelque douleur que des considérations humaines lui aient fait approuver ce qui ne se peut pas faire qu'il ne condamne dans le secret de sa conscience. Elle a eu une fille de ce dernier mari, qui est fort débauché, à ce que tout le monde dit. Il y a pourtant espérance qu'elle en demeurera à celui-ci. Si la raison du déréglement étoit suffisante pour rompre un mariage, elle ne pourroit pas quitter son mari et épouser un troisième frère, puisqu'il n'y en a plus en Portugal que le Roi, et celui qui est son mari.

Dans ce temps-là le Roi s'occupoit, comme il a toujours fait, des affaires qui regardoient la guerre. Il fit aller des troupes camper à Fontainebleau, dans le temps qu'il y étoit avec toute la cour ; et il nous faisoit voir, par la discipline et le service qu'il leur faisoit faire, qu'il ne vouloit pas demeurer inutile, ni les laisser oisives, ainsi que nous en avons vu et que nous en voyons encore des effets. Il avoit remarqué qu'entre toutes ses troupes celles des dragons l'avoient servi plus utilement, et avoit pris le régiment qui étoit sous le nom de La Ferté, pour le mettre sous celui du régiment du Roi ; il avoit intention de le rendre encore meilleur qu'il n'avoit été. Il avoit voulu prendre un homme de mérite et de qualité pour le mettre à la tête. M. le cardinal lui avoit voulu donner son neveu pour cela ; il voulut de son chef aller prendre le marquis de Péguilin qui étoit capitaine dans le régiment de Gramont son oncle, dans lequel il avoit fait des actions extraordinaires ; de manière que le Roi trouva dans sa personne un homme de la première qualité de France, d'une va-

leur infinie, et qui en avoit donné des marques dans des occasions où sa tête avoit autant de part que son courage. Lorsqu'il fut dans les dragons, il les rendit encore plus redoutables qu'ils n'avoient jamais été par des actions qui surprenoient les généraux d'armées sous les ordres desquels il servoit, parce qu'ils voyoient qu'il les comptoit pour rien, tant il se sentoit un courage au dessus de ce qu'il venoit de faire. M. de Turenne en donna une marque publique: il le choisit pour commander dans Furnes, qui étoit une place ouverte de tous côtés, et au milieu des ennemis. Cela lui attira une telle envie, que celui qui commandoit le régiment de la marine se sentit blessé de ce que M. de Turenne ne lui avoit pas confié la garde de ce poste, et il voulut faire difficulté de lui obéir. M. de Péguilin ne consulta que le service du Roi: il lui fit connoître qu'il n'avoit pas demandé à commander à sa place, ni pensé à lui faire aucune injustice; qu'il devoit songer à lui obéir, ou qu'il le mettroit en état de le devoir faire. L'autre continua dans sa première difficulté; il le fit arrêter prisonnier, et tous ceux qui voulurent murmurer. Cette résolution et cette conduite, qui n'est pas ordinaire à un jeune homme de dix-huit ans, plut extrêmement au Roi; ses amis en furent pénétrés, et ceux qui étoient jaloux de son mérite ne pouvoient pas se défendre de l'admirer. J'ai ouï parler de ce fait plusieurs fois; j'ai voulu expliquer les raisons que le Roi avoit eues de rendre les dragons de bonnes troupes, parce que je dois être naturellement portée à justifier le bon goût qu'il a, et le bon choix qu'il sait faire des gens et de tout.

Cela m'a insensiblement fait sortir du campement de Fontainebleau, dans lequel je vais rentrer, pour expliquer que la maison du Roi, les régimens des Gardes françaises et suisses, étoient campés auprès de Moret, où nous les allions voir tous les jours. Les dragons avoient un camp séparé : ils n'étoient pas moins distingués dans la paix que par leurs actions dans la guerre ; leur manière d'habillement avec leurs bonnets marquoit une espèce de bravoure dans cette troupe qui ne se voit pas dans les autres. Un jour, le Roi les voulut faire voir aux dames : il les fit venir camper entre le mail et le parc ; on admira l'adresse avec laquelle cette troupe faisoit l'exercice, et personne n'étoit surpris d'entendre parler des actions qu'elle avoit faites pendant la guerre. Leur colonel parut avec un air qui le distinguoit autant des autres officiers, qu'il avoit fait dans les occasions où ils ne pouvoient l'imiter qu'avec peine. Je parle de ce brave et de ces officiers ainsi que je l'apprenois, et comme tout le monde le disoit dans ce temps-là. Dans celui-ci l'on ne seroit pas surpris de m'en entendre dire du bien, puisque celui que tout le monde m'en a dit, et celui que je lui ai connu, m'ont donné des sentimens d'estime pour lui qui ne lui sont pas désavantageux. Pendant le camp de Moret, le Roi alloit visiter les troupes tous les jours ; un entre autres, il mit pied à terre, et entra dans la tente de M. de Péguilin, qu'il trouva magnifiquement meublée. Tout aussitôt qu'il fut dedans, il fit monter la garde par ses dragons devant la porte de sa tente : ce qui parut nouveau, parce que le régiment des Gardes, qui n'étoit pas loin, doit tou-

jours garder le Roi. Celui qui avoit donné cet ordre étoit extraordinaire en tout : ce qui auroit paru une entreprise dans un autre devint pour lui une action naturelle pour tout le monde. Pour moi, qui le trouvois un homme de bon esprit, j'aurois dès ce temps-là aimé à lui parler, tant la réputation d'honnête homme et d'homme singulier me touche. Il étoit particulier ; il se communiquoit à peu de gens. Je savois plus de nouvelles de ce que je viens d'écrire par autrui que par moi-même ; et c'est de cette manière que j'appris que lorsque la guerre fut déclarée contre l'Espagne, après le siége de Lille, où M. de Péguilin, selon son ordinaire, se comporta d'une manière surprenante, le Roi augmenta les dragons de deux régimens, et créa exprès la charge de colonel général pour la lui donner.

J'allai à Forges prendre mes eaux, comme j'avois accoutumé de faire toutes les années ; et après les avoir achevées, j'allai à Eu, où je séjournai quelques jours, pendant lesquels je fis le mariage de mademoiselle de Prie avec M. de Goufreville, qui étoit un gentilhomme jeune et riche ; elle étoit vieille et pauvre, et de grande qualité. Mademoiselle de Vandy devenue plus paresseuse depuis que j'eus pris mademoiselle de Prie, je fus obligée de prendre des filles. On me proposa deux sœurs de la maison de Créqui, qui étoient fort pauvres, que l'on m'amena. Je les trouvai à ma fantaisie : l'une étoit fort grasse, et l'autre fort maigre ; elles avoient l'air de demoiselles de campagne. Je les menai à Paris avec moi, et ne les montrai point que je ne fusse de retour de Berry, où j'allai après avoir demeuré quinze jours à Paris, d'où

je faisois ma cour à Vincennes, où le Roi étoit. J'aurois mieux fait de ne pas faire ce voyage. Ceux qui faisoient mes affaires m'avoient conseillé d'aller moi-même dans mes terres pour la vente des bois, qui y étoient très-considérables. Au lieu de me faire une bonne affaire, ils m'embarquèrent dans une très-mauvaise. Les affaires que j'eus à Argenton m'y firent séjourner dix ou douze jours. De là j'allai chez M. de Saint-Germain-Beaupré, où je fis la plus grande chère du monde, surtout en poissons d'une grosseur monstrueuse que l'on prend dans les fossés, qui sont très-beaux, aussi bien que la maison, qui a un air de grandeur. On donne à manger aux poissons d'une manière extraordinaire : on sonne une cloche, et ils viennent tous : cela me parut assez singulier pour le remarquer ici. M. de Saint-Germain-Beaupré me vint reconduire jusqu'à Chiverny, où madame de Palvoisin, veuve de Boisrogre de la maison de Châtillon, m'amena sa fille, qu'elle m'avoit priée de prendre. C'étoit encore une fille de grande qualité, avec peu de bien. Son père avoit été toute sa vie à Monsieur : je ne pouvois pas refuser de la prendre. Lorsque je les montrai toutes trois, personne n'en dit mot, et c'étoit justement ce que je désirois. Le Roi fit tendre ses tentes dans la garenne de Saint-Germain ; elles étoient très-belles : il y avoit des appartemens complets comme dans une maison. Le Roi y donna une grande fête ; madame de Montausier y tint une petite table, où j'envoyai Châtillon et Créqui, et je n'en gardai qu'une pour être à celle de la Reine. Madame de Montausier avoit la sienne dans le même lieu ; toutes les personnes qu'elle y

fit mettre étoient ou devoient être de celles qui peuvent manger avec la Reine. Dans une autre fête de Versailles où je n'étois pas, madame de Navailles tenoit une table de la même manière. Madame de Langeron s'y voulut mettre; elle lui dit de ne le pas faire, parce que cette table est comme celle de la Reine.

[1667] Dans le temps que l'on continuoit ces sortes de plaisirs, je m'en allai à Eu, où j'appris quelques jours après, par un courrier que M. le duc m'envoya, que ma sœur d'Alençon étoit mariée avec M. de Guise. J'en fus surprise, parce que lorsque j'étois partie il ne s'en disoit rien. Il me manda aussi que le Roi partoit pour aller en Picardie, et me marquoit le jour qu'il arriveroit à Amiens. Madame m'écrivit pour me donner part du mariage de ma sœur; elle, mademoiselle et M. de Guise en firent de même. Je leur fis réponse. Il n'y a que dix-sept lieues d'Eu à Amiens; j'y allai dans un jour. Le lendemain que j'y fus arrivée, le Roi me dit : « Je ne vous ai pas fait part du « mariage de votre sœur, parce que ce n'est pas moi « qui l'ai fait; votre belle-mère m'en a tant fait parler, « que j'y ai consenti, après m'avoir proposé celui du « prince Charles, que je n'ai pu écouter, parce que « les affaires qu'il a avec moi ne sont pas en bon « état. » Il me dit: « Je n'ai rien donné à votre « sœur, m'en voilà quitte. » Je lui répondis: « Si « vous avez cru ne rien donner, vous n'avez pas « laissé de le faire sur mon compte. » Il me répliqua: « Je n'en ai pas eu l'intention. » Madame de Montespan me fit rire, et me conta que lorsqu'ils s'étoient mariés, ils avoient eu besoin de carreaux;

qu'ils en avoient envoyé chercher chez elle; qu'on leur avoit prêté ceux qui servoient à ses chiens; qu'elle n'y avoit pris garde qu'à l'Evangile. La plaisante manière avec laquelle elle me fit cette relation me divertit extrêmement.

Le Roi suivoit toute la frontière, et alloit de ville en ville en corps d'armée, sans pourtant avoir déclaré la guerre. Il mena la Reine voir les troupes : après cela il partit pour s'en aller, et nous allâmes à Compiègne, où M. l'évêque de Noyon nous venoit souvent voir. L'on s'occupoit à la promenade et au jeu ; je demeurois quasi tous les soirs jusqu'à minuit sur la terrasse avec madame de Montespan, que la Reine fit mettre de son jeu, parce qu'il lui manquoit un joueur ; l'on jouoit trop gros jeu pour elle : la Reine voulut que j'en fusse de moitié. Un soir que je m'étois promenée avec elle jusqu'à deux heures après minuit, je me mis au lit. J'entendis sur les quatre heures un grand bruit au dessus de moi ; j'envoyai prier la princesse de Bade, qui y logeoit, de le faire cesser. L'on me vint dire qu'elle s'étoit levée, parce qu'il étoit arrivé un courrier que le Roi avoit envoyé, pour dire à la Reine de s'en aller à Amiens ; qu'elle partoit le lendemain. J'allai moi-même m'éclaircir de cette nouvelle. Madame de Montespan, que je trouvai avec elle, me la confirma; et nous allâmes ensemble éveiller tout le monde. Avant que le Roi partît de Paris, il avoit déclaré une fille de mademoiselle La Vallière, et lui avoit acheté une terre; et l'on commença à l'appeler madame la duchesse de La Vallière. Elle étoit allée à Versailles lorsque le Roi étoit parti, et avoit avec elle mademoiselle Marianne :

c'étoit le nom de la petite fille que le Roi avoit reconnue, qui parut publiquement chez madame Colbert; et Madame disoit que lorsqu'elle avoit accouché à Vincennes, elle avoit été dans sa chambre; que l'on avoit ôté tout ce qui pouvoit donner du soupçon de l'état où elle étoit; qu'elle lui avoit dit: « Je me meurs de la colique; » qu'ainsi elle n'avoit fait que passer pour aller à la Sainte-Chapelle; que Boucher (1) étoit cachée, de peur qu'elle ne reconnût tout le mystère; et que lorsqu'elle eut passé, elle avoit dit à Boucher de se presser; qu'elle vouloit être accouchée devant que Madame fût de retour de la messe; qu'elle avoit veillé le même soir jusqu'à près de minuit; et que comme c'étoit un samedi, elle avoit fait *medianox* de la même manière que tout le reste de la compagnie, et avoit eu la tête découverte comme si elle avoit été au bal. Au sortir de Compiègne, nous allâmes à La Fère. Pendant que la Reine jouoit le soir, je vis que tout le monde se parloit bas, avec des manières mystérieuses. Je m'en allai à ma chambre, où je débrouillai toutes ces petites façons, et j'appris que madame de La Vallière arrivoit le lendemain. C'étoit justement ce qui intriguoit la Reine : elle étoit chagrine de ce retour. Le lendemain je fus habillée de bon matin; je m'en allai chez la Reine, parce qu'elle avoit dit qu'elle partiroit aussitôt qu'elle seroit sortie du lit. Je fus très-surprise de trouver dans son antichambre madame la duchesse, la marquise de La Vallière et madame du Roure assises sur ces coffres; elles me saluèrent, et me dirent qu'elles étoient si lasses qu'elles ne pouvoient se soutenir; qu'elles n'avoient pas dormi

(1) *Boucher* : C'étoit une sage-femme.

de toute la nuit. Je leur demandai si elles avoient vu la Reine : elles me dirent que non. J'entrai dans son cabinet, je la trouvai toute en larmes ; elle me dit qu'elle venoit de vomir, qu'elle n'en pouvoit plus ; et madame de Montausier haussoit les épaules, et me répéta deux ou trois fois : « Voyez l'état où est la « Reine ! » Madame de Montespan se récrioit encore plus fort qu'elle, pour me faire comprendre qu'elle lui faisoit pitié, tant elle concevoit sa douleur juste. La Reine alla à la messe dans une tribune ; la duchesse de La Vallière descendit en bas, et la Reine fit fermer la porte, de crainte qu'elle ne remontât. Quelque précaution qu'elle pût prendre, elle se présenta devant elle comme nous allions monter en carrosse ; la Reine ne lui dit rien. A la dînée, elle défendit de lui porter à manger ; Villacerf ne laissa pas de lui en faire donner. Tout l'entretien du carrosse ne fut que sur elle ; madame de Montespan disoit qu'elle admiroit sa hardiesse de s'oser présenter devant la Reine ; elle disoit : « Il est certain que le Roi ne lui a pas mandé « de venir ; et lorsqu'elle est partie, il faut qu'elle « n'ait compté pour rien le déplaisir qu'elle lui feroit, « ni les duretés qu'elle devoit concevoir qu'elle re- « cevroit de la Reine. » Madame de Montausier et madame de Bade enchérirent par dessus toutes ces doléances ; madame de Montespan reprit et dit : « Dieu « me garde d'être maîtresse du Roi ! Si j'étois assez « malheureuse pour cela, je n'aurois jamais l'effron- « terie de me présenter devant la Reine. » Ce n'étoit que pleurs ou plaintes ; pour moi, je fus toujours dans le silence ; je compris que c'étoit la conduite que j'avois à tenir. Elle ne parut pas le soir à Guise ; et la

Reine défendit à tous les officiers des troupes de son escorte de laisser partir le lendemain qui que ce soit devant elle, afin qu'elle ne pût pas approcher du Roi devant qu'elle l'eût vu. Quand madame de La Vallière fut sur une hauteur d'où elle voyoit l'armée, elle comprit que le Roi y devoit être; elle fit aller son carrosse à travers les champs à toute bride; la Reine le vit: elle fut tentée de l'envoyer arrêter, et se mit dans une effroyable colère. Tout le monde la supplia de ne le vouloir pas faire; qu'elle diroit elle-même au Roi de quelle façon elle en avoit usé. Lorsque le Roi fut arrivé au carrosse de la Reine, elle le pressa extrêmement d'y entrer; il ne le voulut pas, disant qu'il étoit crotté. Après qu'on eut mis pied à terre, le Roi fut un moment avec la Reine, et s'en alla aussitôt chez madame de La Vallière, qui ne se montra pas ce soir-là. Le lendemain elle vint à la messe dans le carrosse de la Reine; quoiqu'il fût plein, on se pressa pour lui faire place; elle dîna avec la Reine à son ordinaire, avec toutes les dames. Nous fûmes trois jours à ***, pendant lesquels madame de Montespan me pria de tenir notre jeu; elle s'en alloit demeurer dans sa chambre, qui étoit l'appartement de madame de Montausier, proche de celle du Roi; et l'on avoit remarqué qu'on avoit ôté une sentinelle que l'on avoit mise jusque-là dans un degré qui avoit communication du logement du Roi à celui de madame de Montausier; et elle fut mise en bas pour empêcher que personne n'entrât par l'escalier. Le Roi demeuroit dans sa chambre quasi toute la journée, qu'il fermoit sur lui; et madame de Montespan ne venoit point jouer, et ne suivoit pas la Reine lors-

qu'elle alloit se promener, comme elle avoit accoutumé de faire. Après que les trois jours furent passés, le Roi s'en alla avec son armée d'un côté, et nous de l'autre. La première journée nous fûmes coucher à Vervins, et la deuxième à Notre-Dame de Liesse. Madame de La Vallière, qui revenoit avec nous, alla à confesse, et madame de Montespan aussi. On reçut nouvelle que madame de Montespan se trouvoit mal, et le lendemain que ce n'étoit que la rougeole. Lorsque nous arrivâmes à Compiègne, nous la trouvâmes presque guérie. J'ai une crainte mortelle de ce mal; et comme je n'étois pas nécessaire auprès d'elle, je me contentai d'aller moi-même apprendre de ses nouvelles sans entrer dans sa chambre.

L'ambassadeur d'Espagne, qui étoit le marquis de Fuentes, doutoit toujours que le Roi voulût déclarer la guerre. Une des premières nouvelles qu'il en apprit fut la réduction de Douay et Tournay, attaqués et pris en peu de jours. Il étoit au désespoir le jour que nous allâmes en entendre le *Te Deum;* il demeura auprès de la Reine, qui étoit un peu indisposée dans son lit. Le Roi vint à Compiègne après la prise de ces deux places. J'étois logée dans son appartement; il ne voulut pas m'en déloger, et dit qu'il ne devoit séjourner que peu : il prit seulement une antichambre. Pendant qu'il y demeura, il voyoit tous les jours madame de Montespan dans sa chambre, qui étoit au dessus de celle de la Reine. Un jour, à table, elle me dit que le Roi ne s'étoit venu coucher qu'à quatre heures; il lui répondit qu'il s'étoit occupé à lire des lettres et à faire des réponses. La Reine lui dit qu'il pouvoit prendre d'autres heures; il tourna la tête

d'un autre côté, afin qu'elle ne le vît pas rire : dans la crainte d'en faire autant, je ne levai pas les yeux de dessus mon assiette. Madame de La Vallière s'en étoit allée à Versailles : le Roi alla rendre visite à Madame, qui avoit pensé mourir d'une fausse couche ; Monsieur avoit été la voir lorsqu'il partit de l'armée. Le Roi y vit madame de La Vallière ; et lorsqu'il fut revenu, il continua les mêmes visites particulières à madame de Montespan, qui paroissoit fort gaie dans le carrosse de la Reine ; elle y venoit avec le Roi, et railloit presque toujours avec lui. Ne sachant pas que la Reine dût suivre, j'avois résolu de m'en aller à Forges prendre mes eaux ; j'appris que la Reine devoit aller en Flandre ; j'avois envie de faire le voyage avec elle : je remis mes eaux à une autre fois. Le Roi me demanda si je n'allois pas à Forges : je lui répondis que non. Nous allâmes la première journée coucher à Montdidier ; le soir, lorsque j'entrai dans la chambre de la Reine, le Roi me dit : « Madame de « Montespan a quitté le jeu, parce que l'on jouoit « trop gros jeu au brelan ; j'ai pris sa place : je crois « que vous ne vous souciez pas d'être de moitié. » Je répondis que non.

L'on reçut la nouvelle de la prise de Courtray, que le maréchal d'Aumont avoit assiégée : l'on dit au Roi que cette place avoit peu duré. On rapporta que M. le marquis de Péguilin, qu'il avoit envoyé avec un corps détaché d'environ cinq mille hommes, avoit fait son attaque deux jours après celle du maréchal d'Aumont, et n'avoit pas laissé, la seconde journée de la sienne, de passer un fossé quasi à la nage, et de se loger sur la contrescarpe de la citadelle, après avoir

pris tous les dehors; qu'il avoit conduit son travail avec une prudence et une vigueur infinie; qu'il avoit obligé les ennemis à battre la chamade, et à lui donner des otages; que le maréchal d'Aumont, jaloux de voir que la place avoit été prise du côté de M. de Péguilin, avoit continué à faire tirer à son attaque; que l'autre, qui a autant de sagesse qu'il avoit eu d'adresse et de bravoure dans ce qu'il venoit de faire, lui avoit envoyé les otages, et avoit fait connoître aux ennemis qu'ils devoient en faire descendre du côté de M. le maréchal d'Aumont; qu'ainsi la capitulation avoit été signée. Le Roi écouta cette relation avec un très-grand plaisir. Nous allâmes à Amiens, où Monsieur, qui venoit de voir Madame, nous vint joindre; puis nous fûmes à Arras coucher seulement, et le lendemain à Douay, où nous séjournâmes deux ou trois jours. Celui que nous en partîmes, les officiers du fort de la Scarpe, pour faire honneur au Roi, avoient fait tirer le canon à boulet; il en passa un par dessus son carrosse qui en fut assez près. Nous arrivâmes à l'armée de M. de Turenne, campée auprès d'un village nommé Contiche; il nous y donna un fort méchant souper. Outre la méchante chère qu'il faisoit d'ordinaire, ce soir-là le feu prit à sa cuisine, qui avoit augmenté le mauvais goût des viandes. Je dormis sur un siége ou dans le carrosse; le lendemain j'étois si endormie, que je n'entendis pas les tambours qui battoient dans les bois par lesquels nous passions, où l'on avoit envoyé des détachemens. Le Roi, qui se réjouissoit avec madame de Montespan, cria, comme nous étions proche d'Orchies: « Nous versons. » Il fit le bruit qu'il falloit pour m'é-

veiller; je voulus regarder : je vis deux capucins qui regardoient passer le Roi par dessus les murailles de leur jardin. Je dis au Roi que c'étoit une laide vision que la vue de deux moines. A la pointe du jour nous arrivâmes à Tournay; l'on alla droit à la cathédrale, où nous ne trouvâmes ni prêtres ni chanoines. Ils vinrent pour chanter le *Te Deum* de l'arrivée de la Reine; ils arrivèrent les uns après les autres. Cette cérémonie ne fut guère régulière. Après qu'elle fut finie, nous fûmes chez la Reine, ou le couvert étoit mis pour manger : elle ne voulut pas se mettre à table, elle aima mieux se coucher. Le Roi me demanda si je voulois dîner : je lui répondis que oui. Je me mis à table avec lui : les autres dames firent des façons pour manger avec le Roi, parce que la Reine n'y étoit pas. Il leur dit : « A quoi bon toutes ces manières? Puisque « ma cousine y est, vous vous y pouvez mettre comme « si la Reine y étoit. » Il en revint quelques-unes. Au sortir de table, je m'en allai coucher; je ne voulus pas le faire que je ne fusse éclaircie de la chambre dans laquelle étoit mort l'évêque, parce que l'on m'avoit logée à l'évêché, où il venoit de mourir. Une vieille servante me montra la chambre : je fis tendre mon lit dans une autre bien éloignée de celle-là. Naturellement je crains les morts, et n'ose pas approcher de l'endroit où ils sont trépassés. Madame de Montespan ne suivoit plus la Reine qu'à la messe; pour les promenades, elle disoit qu'elle alloit dormir.

Lorsque nous eûmes séjourné trois jours à Tournay, le Roi me dit : « La Reine a laissé ses officiers à Arras, « on leur a envoyé ordre de lui donner demain à « souper à Douay; vous avez ici les vôtres : il faut

« que vous lui donniez à dîner à Orchies. » Je lui dis que je le ferois; que la chère seroit mauvaise, à cause du jour maigre; que la difficulté de trouver du poisson pendant la guerre me serviroit d'excuse si je la faisois mourir de faim. Lorsque nous fûmes hors de la ville, le Roi s'en alla à son armée; et la Reine, avec son escorte, s'en alla aussi. Celle qui conduisoit le Roi fut attaquée par les ennemis, qui furent poussés jusque dans la contrescarpe de Lille. Les gendarmes du Roi firent bien leur devoir en cette occasion. Nous couchâmes à Douay; et le lendemain, sur le chemin d'Arras, nous eûmes une grande alarme, qui nous fit aller plus vite qu'à l'ordinaire. Il étoit surprenant de voir courir les chevaux des vivandiers, qui ne se pouvoient pas traîner devant l'alarme. Lorsque la peur eut animé le fouet des charretiers, ils alloient d'une vitesse incroyable. Pendant notre séjour à Arras, nous avions tous les jours des nouvelles du Roi; nous priions Dieu pour sa conservation, et pour la prospérité de ses armes. Le marquis de Montpezat, qui en étoit gouverneur, avoit des manières d'agir amusantes qui divertissoient la Reine, et qui me faisoient autant de plaisir qu'à elle. Madame de Montespan continuoit de loger avec madame de Montausier, et s'occupoit presque tous les jours à la visite des hôpitaux, et alloit souvent à un de petites filles pour les voir travailler; et le soir elle nous contoit ce qu'elle avoit vu, et en contrefaisoit les plus ridicules. La Reine y prenoit plaisir, et lui faisoit cent amitiés. Nous apprîmes que le Roi avoit fait une longue marche, et qu'au bout il avoit assiégé Lille le jour de la Notre-Dame d'août. Dans ce temps-là,

un jour que j'avois la migraine, l'on avoit apporté à la Reine une lettre de la poste; le lendemain, après avoir demeuré quelque temps avec elle, et que tout le monde fut sorti, elle dit : « J'ai reçu hier une lettre « qui m'apprend que le Roi étoit amoureux de ma« dame de Montespan, et qu'il n'aimoit plus La Val« lière ; je n'en crois rien. Il est aussi marqué, me dit« elle, que c'est madame de Montausier qui conduit « cette intrigue; qu'elle me trompe; que le Roi ne « bougeoit d'avec madame de Montespan chez elle lors« que nous étions à Compiègne. L'on n'oublie rien de « tout ce qui me peut persuader cette intrigue, et tout « ce qui me peut porter à la haïr. J'ai envoyé la lettre « au Roi. » Je lui répondis qu'elle avoit bien fait. Madame de Montespan apprit ce que j'avois répondu à la Reine : elle me fit de grands remercîmens sur l'obligation qu'elle m'avoit, et qu'elle me devoit toutes les bontés que la Reine avoit pour elle ; qu'elle se doutoit bien d'où cette lettre lui étoit venue. Tout le monde en accusoit madame d'Armagnac ; la Reine et madame de Montespan étoient persuadées que c'étoit elle. La dernière fut encore mieux traitée de la Reine, qui vouloit lui faire connoître, par les marques d'amitié qu'elle lui donnoit, que la lettre ne lui avoit laissé aucune mauvaise impression. Madame de Bade avoit fait quelques actions qui avoient déplu à la Reine : elle me dit qu'elle avoit empêché que le Roi ne la chassât ; qu'elle faisoit l'entendue ; qu'elle avoit de l'obligation à la Molina, et vivoit mal avec elle. Madame de Montausier lui dit : « Il se peut faire, ma« dame, qu'on lui a rendu de méchans offices dans « l'esprit de Votre Majesté, puisqu'on lui a voulu

« faire savoir que je donne des maîtresses au Roi; que « ne peut-on pas faire contre tout le monde? » La Reine lui répondit en termes équivoques : « Je sais « plus qu'on ne croit : je suis sage et prudente, et ne « suis la dupe de personne, quoi qu'on en puisse ima- « giner. » Cette manière de parler me surprit; je n'en dis rien. Villacerf me trouva le lendemain, et me voulut faire entendre que les intentions de la Reine, dans cette conversation, avoient quelque rapport à madame de Montausier.

Lille se trouva meilleure que les autres places, et avec une plus forte garnison; elle dura quelques jours, mais non pas tant qu'elle auroit dû, parce que la présence du Roi et la vigueur des officiers et de ses troupes étonnèrent les assiégés. J'ai ouï dire que M. de Péguilin s'y signala en beaucoup d'actions de bravoure et de tête, entre autres celle où il prit la demi-lune, qui obligea les ennemis à battre la chamade le jour de son attaque. Après qu'il eut emporté cette demi-lune l'épée à la main, et qu'il y eut fait un grand logement, les ennemis lui donnèrent des otages, qu'il envoya au Roi par Lamy, qui lui servoit d'aide-de-camp. Le Roi fut si satisfait de ce qu'il venoit de faire, qu'il le fit relever devant que la capitulation fût signée, pour l'envoyer prendre un détachement de deux mille chevaux à Tournay, afin d'aller joindre le marquis de Créqui, avec ordre de lui dire de marcher aux ennemis qui s'étoient assemblés pour venir secourir Lille. Lorsqu'il l'eut joint, et qu'ils eurent nouvelle qu'ils étoient près d'eux, et que M. de Bellefonds avoit un corps particulier, M. de Créqui lui fit proposer de se joindre avec le sien, afin d'être assez

forts pour combattre les ennemis; il refusa de le faire. J'ai ouï conter que M. de Péguilin dit à M. de Créqui qu'ils étoient assez forts pour aller chercher les ennemis. Ils marchèrent deux heures devant le jour: et comme il commençoit à faire tant soit peu clair, ils se trouvèrent aux mains avec eux. L'affaire fut contestée long-temps : nos premières troupes furent renversées et ralliées, ensuite elles retournèrent à la charge. M. de Péguilin fut deux ou trois fois pris, et autant de fois débarrassé des ennemis ; percé de dix coups d'épée en son justaucorps, et une de ses bottes coupée d'un coup de sabre. Il opposa de nouvelles forces aux ennemis dans le temps que le marquis de Créqui en faisoit de même sur la droite, et que tantôt l'un étoit victorieux, un moment après l'autre renversoit ce qui lui étoit opposé. M. de Péguilin s'avisa de faire mettre pied à terre à ses dragons, et de les faire glisser le long de quelques haies pour prendre les ennemis par le flanc, dans le temps qu'il les chargeroit par la tête. Lamy, qui lui servoit d'aide-de-camp, lui rendit compte qu'il avoit exécuté son ordre; il attaqua avec de nouvelles forces les ennemis, qui, dans le temps qu'ils voulurent revenir à la charge, reçurent la décharge des dragons, qui les mirent en désordre. M. de Péguilin s'aperçut de leur état, les poussa, et acheva de les rompre. M. de Créqui en fit de même de son côté; il y eut quantité de prisonniers, parmi lesquels il y avoit beaucoup d'officiers considérables, et extrêmement de tués. Le lieutenant général de la cavalerie don Antonio de Cordoue, le chevalier de Villeneuve, commissaire général, et le rhingrave, furent du nombre des prisonniers. Le

Roi permit au rhingrave de s'en aller sur sa parole en Hollande, et il mena à Arras les deux autres pour les faire voir à la Reine. Il lui dit : « Ce sont d'hon-« nêtes gens qui ont eu envie de vous voir. »

Le lendemain que le Roi fut arrivé à Arras, nous en partîmes pour aller coucher à Peronne, où je pris congé de la cour pour aller à Eu me reposer des fatigues de la campagne. J'y demeurai deux mois, après lesquels je m'en retournai à la cour, qui passoit l'hiver à Paris, où M. de Lorraine avoit envoyé M. de Vaudemont son fils, que tout le monde trouvoit très-bien fait. Il faisoit sa cour au Roi très-assiduement, selon les leçons que son père lui avoit données; il étoit fils de madame de Cantecroix, dont le mari étoit fils de la marquise d'Autriche, bâtarde de l'empereur Rodolphe. Il croit avoir été légitimé; cependant la plupart des princes de cette maison prétendent que non, et le traitent comme bâtard. Le Roi le fit traiter comme un cadet de Lorraine. Dans le même temps, le roi d'Angleterre avoit envoyé le duc de Montmouth son fils, qui étoit très-joli. Tout le monde en disoit du bien, et le Roi en faisoit plus de cas que de M. de Vaudemont. Madame de La Vallière accoucha d'un fils, et cela se passa avec les mêmes précautions que pour la fille dont j'ai déjà parlé. Tout le monde soupçonna ses couches : on le sut, et elle vouloit qu'on n'en eût rien appris. Après tous ces mystères, il fut légitimé au parlement de Paris sous le nom de comte de Vermandois, et la fille sous le nom de mademoiselle de Blois. Ils furent mis entre les mains de madame Colbert, où ils ont été élevés. L'on dansa un ballet à Paris, où M. de Vaudemont parut avec beau-

coup d'approbation. On disoit qu'il étoit devenu amoureux de La Motte, dont j'ai parlé.

[1668] Le Roi s'en alla au mois de janvier à Saint-Germain pour y mener la Reine et M. le dauphin, d'où il partit pour s'en aller en Franche-Comté. M. le prince y étoit, avec des troupes qu'il avoit feint de tenir auprès de lui pour y tenir les Etats. Le Roi, qui n'avoit communiqué son dessein qu'aux personnes qu'il employoit pour l'exécution, surprit tout le monde lorsqu'on l'y vit arriver et prendre Dôle dans trois jours, et dans une saison quasi insurmontable, tant le froid étoit rude. Les autres places furent épouvantées, et se rendirent au Roi avec tant de précipitation que Monsieur, qui étoit demeuré à Paris, résolut de s'en aller joindre le Roi tout aussitôt qu'il le sauroit attaché à une place. Comme il étoit en chemin pour cela, il le trouva qui revenoit. La Reine étoit grosse : je ne voulus pas bouger d'auprès d'elle pendant que le Roi étoit occupé à sa conquête. J'allai passer les fêtes de Pâques à Eu, où l'on me manda que l'on alloit partir pour la campagne ; je n'y fis pas le séjour que j'avois résolu, parce que je voulois prendre congé du Roi. Lorsque j'arrivai à Paris, l'on me dit qu'on parloit de la paix (1), et que cela avoit retardé le voyage du Roi : de manière que je ne quittai la cour que pour aller aux eaux de Forges. Devant que de quitter Eu, après les avoir prises, je fis le mariage de l'aînée de Créqui avec le marquis de Lesbourg, qui est de qualité et un vieux seigneur en Flandre qui a toujours eu des chevaliers de la Toison

(1) *On parloit de la paix* : La paix fut signée à Aix-la-Chapelle le 2 mai 1668.

dans sa maison. La princesse de Bade et madame d'Armagnac furent chassées : on ne disoit pas de raison pour la princesse ; il étoit public que l'autre étoit accusée d'avoir écrit à la Reine la lettre dont j'ai parlé, pour l'avertir que le Roi étoit amoureux de madame de Montespan. Pendant que j'étois à Eu, la Reine accoucha de M. le duc d'Anjou, dont j'eus une extrême joie ; il y eut de très-grands divertissemens à Versailles. Monsieur et Madame y furent brouillés à cause de M. de Montmouth. M. le chevalier de Lorraine s'attacha à Monsieur, devint son favori, logea au Palais-Royal : il eut le malheur de déplaire à Madame. Lorsque j'arrivai, toutes ces sortes de nouvelles affaires intriguoient la cour ; je ne me voulus mêler de rien, ni quasi écouter les raisons des uns ni des autres ; je concevois que chacun avoit un peu de tort de son côté.

Je pris, à la place de madame de Lesbourg, mademoiselle de Milandon, du pays de Liége. Sa grand'-mère étoit de la maison de Joyeuse ; sa sœur a épousé le comte de Rache, qui a la seconde dignité de Flandre après celle de gouverneur. Il me vint voir à Eu, lorsque Châtillon et la sœur de madame de Lesbourg l'allèrent conduire en Flandre après son mariage. Madame de Rache prit cette occasion de me prier, par une lettre qu'elle m'écrivit, de vouloir prendre sa sœur : ce que je fis, quoique j'eusse promis à madame de Courtenai de prendre sa nièce, qui s'appeloit Catillon, et à présent madame la comtesse de Lanoy. Messieurs Le Tellier et de Louvois mirent M. de Rochefort dans leurs intérêts avec un dévouement absolu, et ils songèrent à l'élever à une charge plus

considérable que celle de capitaine des gendarmes de M. le Dauphin. Ils trouvèrent le secret de faire donner à M. de Vivonne celle de général des galères, à condition que M. de Mortemart donneroit celle de premier gentilhomme de la chambre à M. de Villequier, qui donna à M. de Rochefort celle de capitaine des gardes du corps. Voilà comme trois hommes changèrent de charges, pour faire tomber la dernière entre les mains du favori de M. de Louvois.

Dans le temps de tous ces changemens, le Roi étoit souvent à Versailles : je m'y trouvai un jour qu'on parloit des chansons qui avoient été faites sur les contre-vérités, dans lesquelles l'on dépeignoit M. de Lauzun d'un caractère qui ne paroissoit pas être conforme à la naïveté de celui de bien des gens. Le Roi dit tout haut, d'un ton obligeant pour lui : « Parce que M. de Lauzun a plus d'esprit et de pé-« nétration que les autres, l'on veut qu'il ait moins « de sincérité. Pour moi, dit-il, j'aimerois mieux « avoir assez d'esprit pour être méchant et ne le pas « être, que d'être un sot parce que je n'aurois pas « l'esprit d'être méchant. » J'avoue que dès ce temps-là j'eus un grand plaisir de voir que le Roi avoit de l'estime pour les personnes qui se distinguoient et par leurs actions et par leur savoir faire. M. le duc de Mazarin devint dévot, jusques au point qu'on lui persuada qu'il ne pouvoit pas en conscience garder trois ou quatre charges qui demandoient une application ou résidence personnelle : le gouvernement de l'Alsace et Brisach, la lieutenance générale de Bretagne, et la charge de grand-maître de l'artillerie. Madame la princesse de Conti lui mit ce scrupule

dans l'esprit, à la prière de madame de Longueville, qui avoit dessein de faire acheter la charge de grand-maître pour monsieur son fils; et lorsque le traité en fut conclu, madame de Longueville en demanda l'agrément au Roi, qui lui répondit que cette charge ne lui convenoit point; qu'il n'avoit pas su que M. de Mazarin s'en voulût défaire. Cette réponse surprit extrêmement madame de Longueville et M. le prince, qui s'attendoient que le Roi auroit quelques égards sur le gouvernement de Normandie dont M. de Longueville avoit la survivance; et lorsque monsieur son père fut mort, au lieu de le lui laisser, M. de Montausier en fut pourvu. Madame la princesse de Conti, qui vit que le dessein de la charge de grand-maître n'avoit pas réussi, voulut lever le scrupule de M. le duc de Mazarin, qui dit qu'il ne vouloit plus la vendre. Le Roi, qui avoit appris le marché qu'il en avoit fait, se mit à son tour en scrupule de la lui laisser; il en fixa le prix, et résolut d'en faire faire les fonctions par M. de Louvois, et que celui qui en auroit le titre n'agiroit que pour les actions de guerre. Il savoit que personne de son royaume ne les exécuteroit avec plus de vigueur ni si utilement pour son service que M. de Lauzun; il lui proposa de quitter celle de général des dragons, et de prendre celle de grand-maître; qu'il en paieroit le surplus. M. de Lauzun, qui avoit plus de délicatesse que les autres gens, quelque intérêt qu'il trouvât dans cette proposition, se sentit blessé de devoir remplir une charge dont les fonctions seroient partagées avec M. de Louvois. Il supplia très-humblement le Roi de lui donner une place auprès de sa personne, dans

laquelle il pût agir selon qu'il le jugeroit à propos dans les occasions où il s'agiroit de son service; que s'il prenoit celle de grand-maître, il s'exposeroit à devoir avoir de grands démêlés avec M. de Louvois, qui lui feroit de la peine. Le Roi loua les sentimens de M. de Lauzun, et voulut lui donner des marques d'une plus grande confiance; il lui remit la garde de sa personne entre les mains, et prit résolution de lui donner une charge de capitaine des gardes du corps. Il fit M. le comte Du Lude grand-maître. Celui-ci donna sa charge de premier gentilhomme à M. de Gesvres, qui se défit de celle de capitaine des gardes du corps du Roi entre les mains de M. de Lauzun, qui donna sa charge de colonel général des dragons à M. de Ranes, qui se défit aussi de celle qu'il avoit dans les chevau-légers, dont le prix servit à récompenser M. le duc de Mazarin de sa charge de grand-maître. Voilà comme j'entendis et comme tout le monde vit ces trois ou quatre changemens de charges, qu'on croit n'avoir été faits que pour faire tomber celle de capitaine des gardes du corps entre les mains de M. de Lauzun, qui l'avoit préférée à celle de grand-maître et de premier gentilhomme, parce qu'elle l'approchoit plus près de la personne de Sa Majesté. Il ne comptoit pour rien ni le plus grand intérêt ni la plus grande élévation que le public auroit trouvés pour lui dans une des deux autres charges. Depuis que je l'ai connu plus que je ne faisois dans ce temps-là, je lui ai toujours vu ces sentimens dans le cœur. Tous les officiers de l'armée avec qui il avoit servi l'ont trouvé si honnête homme et si zélé pour ceux qui faisoient leur devoir, que toutes les personnes

qui se sont distinguées par quelque action de courage ont reçu des marques de son estime par les bons offices qu'il leur a rendus ; ou, si c'a été des officiers, dont un autre genre de secours leur devoit être bon avec ces témoignages. S'il a été juste dans l'un, j'ai ouï dire à ces mêmes officiers qu'il a été prodigué dans l'autre. Il ne les exhortoit qu'à augmenter de zèle et d'inclination à bien servir le Roi. Il leur faisoit souvent entendre que c'étoit de son argent et par ses ordres qu'il leur faisoit ces libéralités, quoiqu'ils sussent que c'étoit de son nécessaire qu'il leur donnoit. J'ai dit que j'ai appris cela de ceux qui en ont reçu les marques. Je dois le répéter encore une seconde fois : s'il avoit su qu'ils s'en fussent loués, c'auroit été une raison pour ne plus recevoir de lui ces sortes de plaisirs, tant il hait les louanges. L'on n'osoit même lui parler des occasions de distinction qu'il avoit faites. J'avoue que ceux qui m'ont conté tout ce que j'ai dit de lui m'ont fait un sensible plaisir, qui se redoubloit par la bonne foi et par la joie qu'ils avoient eux-mêmes à lui donner des marques de leur gratitude dans un temps où leur sincérité devoit être moins suspecte, puisqu'il n'étoit plus en état de leur rendre les mêmes offices, ni de leur donner les mêmes secours qu'il avoit fait autrefois. Pour revenir à la charge de capitaine des gardes, elle lui fut donnée dans le mois de juillet, qui étoit son quartier de service : de sorte qu'il prit le bâton dans le même moment que l'affaire eut été réglée. Il en fit les fonctions avec un air grand et aisé, plein de soins sans empressement. Le Roi en paroissoit très-content, et c'étoit pour lui la seule récompense qu'il en dési-

roit. Lorsque je lui fis mon compliment, il me dit qu'il étoit bien persuadé de l'honneur que je lui faisois de prendre part aux bontés que le Roi avoit pour lui. Je commençois dans ce temps-là à le regarder comme un homme extraordinaire, très-agréable en conversation, et je cherchois très-volontiers les occasions de lui parler. Je lui trouvois des manières d'expressions que je ne voyois point dans les autres gens.

[1669] Dans ce temps-là, M. le grand duc de Toscane mon beau-frère, qui venoit d'Angleterre, devoit passer en France. Il avoit fait un voyage de curiosité; il avoit eu quelque démêlé avec notre ambassadeur d'Angleterre, et le Roi avoit pris l'affaire d'une grande hauteur : cela modéroit les plaisirs qu'il s'étoit persuadé de recevoir en France; on ne laissa pas de le traiter fort honnêtement. Je n'allai point à Forges, afin de me trouver à Paris lorsqu'il y seroit, qui étoit justement la saison de prendre mes eaux. On lui donna beaucoup de comédies, et l'on fit rejouer l'opéra de l'hiver précédent. Dans le temps qu'il fut à Paris, je fis le mariage de la seconde Créqui avec le comte de Jarnac de la maison de Chabot, qui sont deux maisons alliées avec tout ce qu'il y a de gens de qualité en France : cela attira un monde infini chez moi. Lorsqu'ils furent fiancés dans mon cabinet, et que cette cérémonie fut finie, il ne resta que les plus proches parens, madame de Rohan et madame de Soubise, la comtesse de Fiesque, madame la duchesse de Créqui, mademoiselle sa fille, madame de Marsillac, madame d'Epernon, et quelques dames de mes amies au nombre d'une vingtaine, et des hommes que je fis venir pour que M. le grand duc

ne fût pas seul. Je fis jouer la comédie du Tartufe (1), qui étoit une pièce nouvelle. Toutes les dames soupèrent avec moi; M. le grand duc ne voulut pas manger, parce qu'il étoit incommodé. Le mariage fut fait après minuit. M. le grand duc fut témoin de la bonne compagnie qui étoit chez moi, et vit la libéralité que j'avois à récompenser les gens qui m'étoient agréables. Je faisois madame de Jarnac ma dame d'honneur, avec des appointemens considérables; et outre cela je lui donnois une somme qui lui faisoit en tout douze mille livres de rente. J'avois envoyé prier madame de Guise de venir à ce mariage: elle ne s'y trouva point. Je ne sais si ce fut par elle-même ou par le conseil de mademoiselle de Guise; elle n'osoit rien faire sans son congé. M. de Guise en étoit de même: il avoit été élevé dans cette soumission, qui lui donnoit un air ridicule dans le monde. Il avoit déjà mauvaise grâce dans tout ce qu'il faisoit, et cette sorte de respect qu'il gardoit à l'égard de mademoiselle de Guise lui attiroit de grandes railleries; l'on disoit qu'il n'osoit parler à madame sa femme sans lui en avoir demandé la permission. Elle avoit aussi du côté de ma sœur chassé une femme de chambre qu'elle aimoit extrêmement, ôté son écuyer et son secrétaire; madame de Poussé lui servoit de dame d'honneur d'un côté, et de dame d'atour

(1) *Je fis jouer la comédie du Tartufe:* Les trois premiers actes de cette pièce avoient été joués devant Louis XIV, à une fête de Versailles donnée en 1664. D'après les réclamations de quelques personnes pieuses, la représentation en avoit été défendue. Cette défense dura cinq ans, et ne donna que plus de réputation à l'ouvrage. Tout le monde s'empressoit d'entendre les lectures qu'en faisoit Molière. Enfin la représentation en fut permise le 5 février 1669.

à Madame de l'autre; et comme mademoiselle de Poussé sa fille étoit avec elle, mademoiselle de Guise ne vouloit pas qu'elle y demeurât, de crainte, disoit-elle, que M. de Guise n'en devînt amoureux. Ainsi la mère et la fille se retirèrent au Luxembourg auprès de Madame, et l'on donna madame Du Deffant à ma sœur de Guise. C'étoit une femme du Poitou, fille d'une manière de gentilhomme qui avoit été maître d'hôtel du feu comte de Fiesque, mari de ma gouvernante. Elle avoit quelque bien; elle avoit épousé M. Du Deffant, gentilhomme du Poitou très-débauché. Elle étoit séparée d'avec lui. Elle étoit jolie, et avoit beaucoup d'esprit. Lorsque madame la maréchale de La Meilleraye alloit en Bretagne, elle la prenoit en chemin, et la menoit avec elle. Dans un de ses voyages, à son retour à Paris, elle la fit suivre. Elle n'étoit chez elle que comme une espèce de domestique qui ne parloit dans le logis ni ailleurs que par madame tout court, et qui n'auroit osé dire Madame la maréchale, tant elle étoit soumise et respectueuse. Il me souvient qu'un jour elle vint voir madame la comtesse de Fiesque, qui voulut la faire asseoir : ce qu'elle n'osa jamais faire. Elle étoit d'une agréable conversation. L'intendant de Poitiers, qui étoit M. de Villemontier, ne se déplaisoit pas avec elle. Lorsque la cour y alla, il l'introduisit auprès de M. Le Tellier, qui aimoit à la faire causer les soirs avec lui. Elle se vit quelque crédit par les amis qu'elle s'étoit ménagés. Elle se figura que son savoir faire ne lui seroit point inutile si elle alloit à Paris. Lorsqu'elle y fut venue, elle s'introduisit chez madame la duchesse d'Aiguillon; son oncle avoit été son tuteur,

parce que la famille de Vignerod étoit originaire de Bressuire en Poitou, ainsi que M. le prince l'a fait imprimer dans le procès qu'il eut contre madame d'Aiguillon. Cette femme avoit l'esprit flatteur et insinuant : elle se mit bien dans le sien, et alloit souvent avec elle à Saint-Sulpice. Madame d'Aiguillon étoit parvenue à gouverner Madame; sa dévotion lui avoit fait oublier qu'elle avoit le plus travaillé à faire rompre son mariage, afin d'épouser mon père. Un jour qu'elle étoit auprès de son feu, et qu'elles causoient de mille affaires, ma belle-mère lui dit qu'elle étoit en peine de sa fille de Toscane, qui attendoit l'heure d'accoucher; qu'elle eût désiré pouvoir trouver une femme d'entendement, pour l'envoyer auprès d'elle jusqu'à ce qu'elle fût hors de l'état où elle étoit. Madame d'Aiguillon se récria qu'elle avoit son affaire; elle fit semblant d'envoyer en Poitou; elle lui produisit madame Du Deffant comme nouvellement arrivée, la lui dépeignit femme d'une grande qualité et d'une piété exemplaire, qui avoit fait, de sa connoissance, une confession générale à Saint-Sulpice, à ce que M. Piotte lui avoit dit. Madame fut sensiblement touchée du bon choix de madame Du Deffant, lui fit connoître que M. Le Tellier la connoissoit, et qu'il avoit de la considération pour elle. Madame envoya consulter la Reine, plutôt par déférence que par aucun doute de devoir suivre ce que madame d'Aiguillon lui conseilloit. La Reine lui répondit qu'elle ne connoissoit cette femme que pour l'avoir vue danser le tricotet à Poitiers. M. Le Tellier parla favorablement pour elle, et son affaire fut faite. Après qu'on lui eut fait donner quelque argent par le Roi, et que

Madame y en eut un peu ajouté du sien, cela ensemble la mit en état de faire le voyage. Elle s'en alla par le carrosse de Lyon, qui fut une voiture admirable pour elle, qui n'avoit pas accoutumé de se servir de carrosse. Arrivée en Toscane, elle se fit aimer de tout le monde et de madame la grande duchesse, par sa souplesse naturelle. Son jugement ne répondoit pas au feu qu'elle avoit dans l'esprit : elle ne fut pas long-temps à y faire des fautes, et contribua beaucoup à donner à ma sœur du dégoût de son mari et du pays. Elle s'entremit de quelques négociations entre eux; elle poussoit ma sœur d'un côté, et flattoit M. le grand duc de l'autre. L'on ne connoissoit pas à la cour ni sa conduite ni ses intentions. Elle tourna si bien les affaires, et se rendit si nécessaire, qu'on lui fit faire quelques voyages à Florence; et pour récompense de ses services, on la mit auprès de ma sœur de Guise pour être sa dame d'honneur. Toutes celles qui ont ces charges auprès des petites-filles de France ont l'honneur d'entrer dans le carrosse de la Reine, et de manger avec elle. Celle-ci ne pouvoit espérer ni l'un ni l'autre. Mademoiselle de Guise préféra les petits soins et les complaisances que madame Du Deffant avoit pour elle, à la grandeur de ma sœur, qui devoit avoir un grand dégoût lorsqu'il falloit laisser sa dame d'honneur toutes les fois qu'elle entroit dans le carrosse de la Reine. Aussi madame de Guise n'alloit point à la cour dès qu'il y avoit une fête. Madame voyant que j'avois une dame d'honneur, qui par elle aussi bien que par moi pouvoit tout avoir, fit défaire madame de Poussé de sa charge; et madame Du Deffant fut sa dame d'atour, et entra dans le carrosse de la Reine.

Madame Du Deffant m'a donné une occasion de parler de Toscane. J'ai quitté les noces de madame de Jarnac, où je m'appliquai à bien divertir M. le grand duc, qui ne parut nullement embarrassé de la grosse et bonne compagnie que je lui avois donnée : il parloit admirablement bien de tout, il connoissoit fort bien la manière de vivre de toutes les cours de l'Europe; dans celle de France il ne fit pas une seule faute. Voilà comme tout le monde en parloit, et voilà aussi ce que je dois dire que j'ai connu par moi-même, lorsque je voulus étudier son humeur et son esprit; pour sa personne, il n'étoit ni grand ni petit, un peu gros pour un homme de vingt-cinq ans; il avoit une très-belle tête, les cheveux noirs, de gros yeux noirs, une grosse bouche vermeille, de belles dents, le teint vif, et marquoit avoir une bonne santé : il étoit fait comme ces gens qui n'ont rien qui dégoûte dans leur personne, et il est à croire que tous ceux qui l'auront vu et connu, comme j'ai fait, blâmeront ma sœur de n'avoir pas bien vécu avec lui. Il ne se pouvoit assez exprimer sur le bien qu'il disoit d'elle à tout le monde, et à moi en particulier; il vécut sur mon compte avec une si grande distinction, à regarder le reste de la famille, que j'ai raison de lui en devoir savoir gré. Quoiqu'il soit civil et honnête pour tout le monde, il s'étudia à me témoigner des marques de sa préférence et des soins singuliers.

Madame de Choisy mourut : elle s'étoit mêlée de mille affaires désagréables pour moi. Lorsque nous partageâmes le Luxembourg, une partie de son logement m'étoit échue : elle voulut me persuader de

le lui laisser; je n'en voulus rien faire. Elle voulut me vendre des ajustemens qu'elle y avoit fait faire: je ne voulus faire aucun marché avec elle; elle fit tout emporter jusqu'aux lambris, qui ne m'étoient pas absolument nécessaires pour mettre mes pages dans le logement que je lui faisois quitter.

Après que Madame et toute la maison de Guise eurent sollicité, et que madame Du Deffant eut fait agir M. Le Tellier auprès du Roi, et qu'elle eut obtenu les honneurs, ma sœur venoit plus souvent à la cour; son mari, qui avoit peu d'esprit, la suivoit toujours: il étoit si innocent et si enfant, que tout marié qu'il étoit il appeloit encore mademoiselle de Guise ma bonne tante, comme les enfans appellent ma bonne maman. Lorsque le grand duc fut parti, je m'en allai à Eu: j'étois partie tard, je ne m'en retournai que bien avant dans l'hiver. Lorsque je partis, je fis quelques honnêtetés à M. de Lauzun sur la peine que j'avois de quitter une aussi agréable conversation que la sienne. Je m'étois habituée à l'entretenir, et je cherchois à lui parler aux heures qu'il étoit chez la Reine: je dis que je cherchois à l'entretenir, parce qu'il vivoit avec moi avec un respect si soumis, qu'il ne m'auroit jamais approchée si je ne lui étois allée parler. Après que je lui eus fait les complimens que je viens de dire, et qu'il m'y eut répondu par de profondes révérences, il me répondit que, pour n'avoir quasi pas l'honneur d'être connu de moi, il étoit un des hommes du monde qui s'attacheroient le plus à exécuter mes ordres, si je lui faisois l'honneur de lui en laisser quelques uns; il me dit cela de si bonne grâce, qu'il n'eut

pas de peine à me persuader qu'il me parloit de bonne foi. Lorsque je lui eus fait encore quelques honnêtetés, il n'y répondit que par les mêmes soumissions et les mêmes respects qu'il avoit accoutumé de me marquer, et me dit que la confiance que j'avois témoignée prendre en lui l'avoit tellement pénétré, qu'il auroit toujours un grand soin et une grande fidélité à exécuter mes ordres.

Je ne revins d'Eu que vers le mois de décembre. A mon arrivée à Paris, l'on me dit que Madame y venoit pour dire adieu à madame de Saint-Chaumont que Monsieur avoit chassée : dont elle étoit au désespoir. Elle étoit gouvernante de Mademoiselle; on croyoit que son crime étoit d'être tante de M. le comte de Guiche. Madame la mit aux Carmélites de la rue du Bouloy, qui est un établissement nouveau fait par le grand couvent de Saint-Jacques. Quelques religieuses s'y trouvèrent enfermées : à cause du grand air, la communauté fit acheter une place dans la rue du Bouloy, avec dessein d'y établir seulement une infirmerie; avec le temps cette maison s'est agrandie par le nombre des carmélites, où la règle de cet ordre, qui est régulièrement observée partout, l'est dans celui-là comme dans les autres. Celles du grand couvent s'en sont séparées, pour ne pas laisser un exemple qu'elles aient deux maisons dans une même cour. Madame de Saint-Chaumont, qui avoit été fille de Madame, qui a beaucoup d'esprit, ainsi que je l'ai déjà dit, y avoit été envoyée, et portoit le nom de sœur Thérèse de Jésus. Il y avoit encore une fille de la maison d'Ardonne, et les filles du comte de Catalan, qui s'étoit jeté dans le service du

Roi à la révolte de Catalogne; elles savoient l'espagnol du temps qu'elles étoient dans le monde. La Reine mère y avoit été tous les jours, elle y avoit établi un salut dans leur petite chapelle; cette fondation donna envie à Remecourt et aux religieuses de se séparer, et de faire une troisième maison de carmélites à Paris. D'ailleurs, comme je l'ai déjà expliqué, les religieuses du grand couvent, qui sont d'une grande régularité, ne voulurent point avoir un partage dans leur maison : elles n'avoient eu d'autre pensée que de bâtir une infirmerie; elles donnèrent volontiers les mains à cette affaire. La Reine avoit pris en amitié les religieuses de la rue du Bouloy, parce qu'elle les trouvoit de bonne compagnie. Ainsi l'affaire fut décidée en leur faveur. La Reine y alla quelquefois avec la Reine mère : elle y trouva des personnes qui savoient sa langue naturelle; elle s'y accoutuma, et choisit cette maison pour s'y retirer toutes les fois qu'elle voudroit entrer en retraite. Elle y alloit la plupart du temps pour y apprendre des nouvelles. Madame y alloit souvent, et la comtesse de Soissons aussi. Cette maison a toujours été une espèce de cour : ce fut là où la Reine apprit de la comtesse de Soissons les amours du Roi pour La Vallière, et ce fut aussi la première raison qui détermina le Roi à la chasser lorsqu'il sut ce que j'ai dit de la lettre qui avoit été envoyée à la Molina. Le Roi commençoit à n'être pas satisfait de la comtesse de Soissons; ainsi il fut bien aise d'avoir une juste raison de l'éloigner de la cour. Je pourrai quelquefois ne mettre pas les événemens dans leur temps et dans leur ordre, comme je l'ai déjà remarqué; je

n'écris que pour moi, et ne cherche qu'à remplir quelques heures inutiles; je ne dois pas me soucier de dire à point nommé le moment où ce que j'écris s'est passé. Je prétends m'amuser dans ma vieillesse, si Dieu me fait la grâce de me laisser vivre long-temps, et voir ce que j'ai fait dans ma jeunesse, pour mieux connoître l'abus du monde et pour me confirmer à le mépriser, et à considérer sur moi-même que née avec des grandeurs et des biens considérables, et sans avoir fait mal à personne, Dieu a permis que ma vie ait été traversée de mille affaires désagréables. Ainsi le temps que j'emploie à écrire ces Mémoires m'est plus profitable par le souvenir qu'ils me donnent, qu'on ne sauroit le concevoir.

Monsieur chassa par ordre du Roi l'évêque de Valence (1) son premier aumônier, auquel on défendit d'aller dans son diocèse. Madame la maréchale de Clérembault fut mise auprès de Mademoiselle pour être sa gouvernante, à la place de madame de Saint-Chaumont; elle étoit fille et femme de deux hommes qui avoient bien de l'esprit et savoient bien la cour. Pour elle, on disoit qu'elle étoit savante comme M. de Chavigny son père; qu'elle ne connoissoit que le latin, l'astrologie, et mille autres sciences qui ne lui donnoient ni le savoir faire ni l'air qu'il falloit pour bien élever Mademoiselle. Après avoir appris toutes ces nouvelles, je m'en allai à Saint-Germain, où je passai l'hiver sans faire de voyages à Paris comme j'avois accoutumé de faire: c'est-à-dire qu'avant cela

(1) *L'évêque de Valence :* Daniel de Cosnac. Le détail des intrigues dont il se mêla se trouve dans les Mémoires de Choisy.

j'y demeurois quinze jours, et cinq ou six jours à la cour. Cet hiver, sans savoir quasi pourquoi, je ne pouvois souffrir Paris, ni sortir de Saint-Germain. Lorsque j'y étois, une de mes filles eut la petite vérole; cet accident m'empêcha d'aller à la cour pendant quatre ou cinq jours; je les passai à Paris avec beaucoup de langueur; je me souviens que je fus très-aise lorsque l'on me fit savoir que je pouvois retourner à la cour. Je voyois M. de Lauzun chez la Reine, avec qui je prenois un très-grand plaisir de causer; je lui trouvois tous les jours plus d'esprit et plus d'agrément à ce qu'il disoit, qu'à toute autre personne du monde. Il se tenoit toujours réservé dans les termes de soumission et de respect, que les autres gens ne peuvent imiter.

J'allai à Paris un jour dont le soir le Roi fit arrêter le chevalier de Lorraine. Je fus surprise le lendemain matin lorsqu'on me dit que Monsieur et Madame étoient arrivés la nuit; qu'ils s'en alloient à Villers-Cotterets; que le chevalier de Lorraine étoit arrêté. J'allai au Palais-Royal, où je trouvai Monsieur fort fâché. Il se plaignoit de son malheur, disoit qu'il avoit toujours vécu avec le Roi d'une manière à ne se pas attirer le traitement qu'il venoit de lui faire; qu'il s'en alloit à Villers-Cotterets; qu'il ne pouvoit demeurer à la cour. Madame témoignoit avoir du chagrin de celui de Monsieur, et me dit: « Je n'ai pas « raison d'aimer le chevalier de Lorraine, parce que « nous n'étions pas bien ensemble; il me fait cepen- « dant pitié, et j'ai une peine mortelle de celle de « Monsieur. » Elle soutenoit ce discours avec un air qui marquoit la douleur d'une personne intéressée à

tout ce qui le pouvoit fâcher, et dans le fond de l'ame elle étoit bien aise. Elle étoit parfaitement unie avec le Roi: personne ne doute qu'elle n'eut part à cette disgrâce. Le principal motif regardoit la conduite de Monsieur, et les conseils que le chevalier de Lorraine lui avoit donnés lorsque le Roi lui avoit refusé le gouvernement du Languedoc après la mort de M. le prince de Conti, dont Monsieur avoit fait de grandes plaintes; et sur beaucoup d'autres affaires qu'on prétendoit que le chevalier de Lorraine lui inspiroit. Le Roi, qui avoit dissimulé ou négligé ce que l'on faisoit dire à Monsieur, ne lui en témoignoit rien. Une abbaye de son apanage vaqua: elle fut destinée à M. le chevalier de Lorraine. Comme dans ces sortes d'occasions Monsieur donnoit sa nomination, et le secrétaire d'Etat en mois faisoit les expéditions pour Rome sans aucune difficulté: lorsque M. le chevalier de Lorraine envoya demander la sienne à M. Le Tellier, il répondit qu'il avoit ordre du Roi de ne le pas faire. Monsieur en parla au Roi, qui lui répondit qu'il n'avoit pas d'autre raison à lui dire, sinon qu'il ne vouloit pas que M. le chevalier de Lorraine eût cette abbaye. Monsieur voulut se fâcher: le Roi lui fit connoître qu'il feroit bien de demeurer en repos, et de ne pas suivre les conseils qu'on lui donnoit. Cette froideur commencée, M. le chevalier de Lorraine obligeoit Monsieur à prendre des airs fiers avec le Roi. Voilà le motif pressant qui obligea à le faire arrêter par le comte d'Ayen, capitaine des gardes du Roi, qui servoit auprès de sa personne. Il étoit encore jeune, et l'affaire étoit délicate; le Roi avoit jeté les yeux sur M. le comte de Lauzun,

et lui donna ses ordres. Après lui avoir dit qu'il les alloit exécuter, il le supplia très-humblement de trouver bon qu'il lui représentât que c'étoit toujours le capitaine des gardes qui servoit auprès de sa personne à qui il avoit la bonté de donner ces sortes de commissions. Le Roi, qui n'a jamais résisté à la raison lorsqu'on la lui peut faire connoître, changea de sentiment, et envoya chercher le comte d'Ayen, lui donna ses ordres, et voulut que M. le comte de Lauzun le suivît, pour l'empêcher de faire quelques fautes. Ainsi M. le chevalier de Lorraine fut arrêté au château neuf, lorsqu'il étoit dans une chambre renfermé avec Monsieur. Le comte d'Ayen le fit demander pour lui parler; il vint, et M. d'Ayen l'arrêta. Le chevalier de La Hillière, qui étoit avec lui, dit à M. le comte d'Ayen de lui faire rendre son épée : ce qu'il fit; et après ils le menèrent dans la chambre du capitaine des gardes du corps dans le Louvre, et ensuite coucher dans une maison dans le Bourg. Il fut conduit à Lyon, et mis à Pierre-Encise. Les officiers et les gardes du Roi, qui l'avoient conduit, le laissèrent entre les mains de l'archevêque de Lyon; comme ils revenoient, ils reçurent un ordre du Roi de reprendre le chevalier de Lorraine, de lui ôter le valet qu'il avoit auprès de lui, d'empêcher qu'il ne reçût des nouvelles, ni qu'il eût communication avec personne; de le conduire et de le garder au château d'If. Cela provenoit d'un voyage que M. Colbert avoit fait à Villers-Cotterets pour parler à Monsieur, qui ne voulut pas revenir auprès du Roi qu'il ne lui eût rendu M. le chevalier de Lorraine. Jusqu'à Lyon on lui avoit toujours permis d'écrire à Monsieur et à ses amis;

les officiers avoient ordre de lui laisser librement prendre et donner des lettres à des courriers que Monsieur lui envoyoit. Le Roi crut que c'étoit lui qui lui inspiroit cette fermeté : il voulut châtier plus rigoureusement M. le chevalier de Lorraine, et mortifier davantage Monsieur, et lui ôter les moyens de pouvoir lui faire donner ni recevoir de ses lettres. Ainsi il fut conduit et gardé au château d'If jusques à ce que Monsieur fût revenu à la cour, et qu'il eût demandé au Roi avec soumission de lui donner la liberté. Après qu'il fut sorti de cette prison, on lui dit de s'en aller à Rome, d'où il n'est revenu qu'après la mort de Madame.

Lorsqu'il fut arrêté, le Roi nous conta les premières raisons qu'il avoit eues de ne pas être content du chevalier de Lorraine sur les conseils qu'il donnoit à Monsieur; qu'un jour, sur la connoissance qu'il avoit que le Roi connoissoit sa conduite, il désira d'avoir un éclaircissement avec lui, dans lequel il lui dit que Monsieur étoit un bon homme qui aimoit Sa Majesté; que si elle vouloit le traiter honnêtement, Monsieur ne feroit jamais rien qui lui pût déplaire; qu'il en étoit garant; qu'il s'en prît à lui s'il manquoit en quoi que ce fût; qu'il lui répondoit de sa conduite. Le Roi lui dit là-dessus : « Vous m'en répondez donc, « monsieur le chevalier ? » Qu'il lui avoit dit que oui. Le Roi lui répliqua : « J'en suis bien aise. » Il nous dit : « Croyez-vous que je veuille de tels répondans « de la conduite de mon frère ? Et quand je l'aurois « fait arrêter après ce compliment, aurois-je mal fait ? « Monsieur a continué ses méchantes humeurs; le che- « valier de Lorraine m'avoit dit qu'il étoit sa caution :

« je m'en suis pris à lui pour l'exécution de sa parole. »

Monsieur et Madame revinrent de Villers-Cotterets; elle avoit un grand appartement de plain-pied à celui du Roi; et quoiqu'elle logeât avec Monsieur au château neuf, lorsqu'elle en étoit sortie le matin, elle passoit les après-dînées au vieux château, où le Roi lui parloit plus aisément des affaires qu'elle négocioit avec le roi d'Angleterre son frère. Depuis la disgrâce du chevalier de Lorraine, elle s'étoit accoutumée à me parler; elle me disoit : « Jusqu'ici nous « ne nous sommes pas aimées, parce que nous ne « nous connoissions point; vous avez un bon cœur, « le mien n'est pas méchant : il faut que nous soyons « bonnes amies. » J'avois les mêmes sentimens dans le cœur pour elle; je me trouvai dans une position fort naturelle de bien vivre avec elle. Un jour qu'elle étoit sur son lit, M. de Lauzun entra; elle me dit : « J'ai affaire à lui; vous voulez bien que je vous prie « d'entretenir la compagnie qui pourroit venir nous « interrompre? » Je pris cette commission avec plaisir, parce que j'étois bien aise de lui en faire, et je n'étois pas fâchée que M. de Lauzun en partageât l'obligation avec elle. Je concevois qu'elle ne lui vouloit parler que d'affaire : je n'avois aucun soupçon qu'il y pût avoir de la galanterie, parce qu'il n'avoit jamais paru avoir de cette sorte d'attachement pour elle, quoiqu'il lui fût ordinaire d'en avoir pour beaucoup de dames.

[1670] Dieu est le maître de nos états : il nous y laisse autant que la variété de nos esprits le peut souffrir. Il avoit permis que j'eusse regardé le mien comme le plus heureux que je pouvois choisir au

monde : je devois me trouver satisfaite de ma naissance, de mon bien, et de toutes sortes d'agrémens qui peuvent faire passer la vie sans être incommode à soi-même ni à charge à personne. Cependant, comme je l'ai déjà dit, sans en savoir la raison, je m'ennuyois des endroits où je m'étois plu autrefois; j'en affectionnois d'autres qui m'avoient été indifférens; j'aimois la conversation de M. de Lauzun, sans qu'il me passât rien de fixe dans la tête. Après avoir passé un très-long temps dans ces agitations, je voulus rentrer en moi-même, et démêler ce qui me faisoit du plaisir et ce qui me donnoit de la peine. Je connus qu'une autre condition que celle que j'avois éprouvée jusque là faisoit toute mon occupation; que si je me mariois, j'en serois plus heureuse; que de faire la fortune de quelqu'un, de lui donner de grands établissemens, il m'en sauroit gré; il seroit touché, il auroit de l'amitié pour moi, et s'étudieroit à faire tout ce qui me pourroit plaire. Jusqu'ici l'on m'avoit proposé de grands établissemens qui m'élevoient, et ne m'auroient pas rendue plus heureuse; que je ne la pouvois être que par la considération que j'aurois pour une personne qui eût de l'amitié pour moi; que mes héritiers regardoient mon bien comme le leur : ils ne pouvoient rien tant souhaiter que ma mort, afin d'en pouvoir jouir. Après avoir bien repassé dans ma tête ce qui pouvoit me devenir un dégoût, je vis qu'entre tous les partis que je pouvois prendre, Dieu souffroit que je sentisse dans mon cœur que celui de me marier étoit le seul qui pouvoit me donner du repos, par le choix d'une personne à qui je pusse faire une assez grande fortune

pour qu'elle en pût être pénétrée le reste de ma vie et de la sienne, et avec qui je pusse passer la mienne avec tranquillité, et l'union d'une parfaite amitié. C'est dans ce moment-là que je compris que mes inquiétudes n'avoient pas été vagues, et que je conçus que le mérite que j'avois trouvé dans M. de Lauzun, les distinctions de sa conduite par rapport à celle des autres gens, et l'élévation d'ame qu'il avoit au dessus du commun des hommes, l'agrément de sa conversation et d'un million de singularités que je lui connoissois me firent comprendre ou plutôt sentir qu'il étoit l'unique homme capable de soutenir la grandeur que je lui mettrois sur la tête, et la seule personne digne de mon choix, et celui qui vivroit le mieux avec moi. Je concevois que je n'avois jamais reçu de marques d'amitié de qui que ce soit; qu'il y avoit plaisir d'être aimée; qu'il étoit très-sensible, et qu'il y avoit beaucoup d'agrément de pouvoir vivre avec un parfait honnête homme que je pouvois regarder comme un ami, pénétré de tout ce qui me feroit du plaisir ou de la peine, avec lequel je commençois à m'apercevoir que je prenois plus de goût de m'entretenir que je n'avois fait jusque-là avec personne du monde. Ainsi je vis bien en moi-même que les sujets de mes joies venoient du plaisir que j'avois de parler avec lui; et le peu d'application que j'avois à toutes mes autres affaires, le dégoût que je me sentois pour tout le monde, et l'ennui dans lequel j'étois lorsque je ne le trouvois pas chez la Reine, me firent connoître tout ce que j'avois ignoré jusque là. Je n'avois d'occupation ni d'agitation que celles qui me venoient de ces réflexions : tantôt je

voulois qu'il devinât mon état, et d'autres fois je désirois qu'il ne le connût point. Je suis naturellement impatiente : j'avoue que mon état m'accabloit ; je ne pouvois souffrir personne, le monde me mettoit au désespoir ; je voulois être seule dans ma chambre, ou le voir chez la Reine, dans le Cours, par hasard ou autrement ; pourvu que je le visse, je me trouvois en repos. Je faisois des réflexions sur les difficultés que je pouvois y trouver ; j'étois en peine d'en parler au Roi : je voulois lui faire connoître mes sentimens, afin qu'il me dît lui-même de quelle manière je me devois conduire. J'étois inconsolable lorsque je voyois par sa conduite soumise et respectueuse qu'il ne connoissoit pas tout ce que je pensois pour lui. Ainsi l'affaire qui me paroissoit la plus embarrassante étoit celle de lui faire entendre qu'il étoit plus heureux qu'il ne pensoit ; je ne laissois pas de songer quelquefois à l'inégalité de sa qualité à la mienne. J'ai lu l'histoire de France, et quasi toutes celles qui sont en français ; je savois qu'il y avoit des exemples dans le royaume que des personnes d'une moindre qualité que la sienne avoient épousé des filles, des sœurs, des petites-filles, des veuves de rois, ainsi que je l'expliquerai ailleurs ; qu'il n'y avoit de différence de ces gens-là à lui que celle qu'il étoit né d'une plus grande et plus illustre maison qu'eux, et qu'il avoit plus de mérite et plus d'élévation dans l'ame qu'ils n'en avoient jamais eu. Je surmontai cet obstacle par une multitude d'exemples qui se présentoient à mon souvenir. Je me fis un plan de tout ce que je viens d'alléguer ; je me souvins que j'avois lu dans les comédies

de Corneille une espèce de destinée pareille à la mienne, et je regardois du côté de Dieu ce que ce poète avoit imaginé par des vues humaines. J'envoyai à Paris acheter toutes les œuvres de Corneille, afin de chercher ce que j'avois cru qui pourroit me convenir. Jusqu'à l'arrivée de mon courrier, je me disois que personne au monde n'avoit eu une plus grande élévation que M. de Lauzun; il y avoit même des momens que je trouvois que son mérite étoit au dessus de tout ce que je voulois faire pour lui; que je pouvois me persuader cela avec plus de vérité; que toute la France le croyoit ainsi, tant il s'étoit acquis une réputation d'être singulier en tout. Les œuvres de Corneille arrivées, je ne fus pas longtemps à trouver les vers que je vais mettre ici; je les appris par cœur : ils m'ont fait faire beaucoup de réflexions depuis quelques années, et je regardois du côté de Dieu ce que la plupart des hommes considèrent avec des sentimens profanes.

Vers de Corneille (1).

Quand les ordres du ciel nous ont faits l'un pour l'autre,
Lise, c'est un accord bientôt fait que le nôtre.
Sa main entre les cœurs, par un secret pouvoir,
Sème l'intelligence avant que de se voir.
Il prépare si bien l'amant et la maîtresse,
Que leur ame au seul nom s'émeut et s'intéresse.
On s'estime, on se cherche, on s'aime en un moment;
Tout ce qu'on s'entredit persuade aisément;

(1) *Vers de Corneille :* Ces vers sont tirés de la Suite du Menteur, acte 4, scène première. Cette pièce avoit été jouée pour la première fois en 1644.

Et, sans s'inquiéter de mille peurs frivoles,
La foi semble courir au devant des paroles.
La langue en peu de mots en explique beaucoup;
Les yeux, plus éloquens, font tout voir tout d'un coup;
Et de quoi qu'à l'envi tous les deux nous instruisent,
Le cœur en entend plus que tous les deux n'en disent.

Après tout ce que j'ai exposé des agitations dans lesquelles j'étois, des incertitudes de ce que j'avois à faire, et du penchant naturel que je me trouvois à vouloir voir et à parler à M. de Lauzun, de l'aversion que j'avois eue pour le mariage, et des résolutions que j'avois prises pour me marier avec lui, il me semble que rien ne convenoit mieux à mon état que ces vers, qui ont un sens moral lorsqu'on les regarde du côté de Dieu, et qui en ont un galant pour les cœurs qui sont capables de s'en occuper. J'ai à rendre grâces à Dieu de celle qu'il m'a faite, lorsqu'il m'a donné de l'aversion pour tout ce qui s'appelle galanterie. Il me souvient qu'après avoir fait de sérieuses réflexions sur ce que tout le monde diroit de mon affaire, et sur les dégoûts que je pourrois trouver dans ce mariage, je résolus de ne plus parler à M. de Lauzun qu'avec une tierce personne, et je voulois m'éloigner des occasions de le voir, afin de me l'ôter de la tête. J'avois commencé à tenir cette conduite; je ne lui tenois plus que des discours indifférens. Je m'aperçus que je ne savois ce que je lui disois, que je n'arrangeois pas trois mots qui eussent une suite de bon sens; et plus je cherchois à le fuir, plus j'avois envie de le voir. Madame, qui étoit de ses amies, et qui m'avoit témoigné être des miennes, me parloit souvent de son

mérite. Je fus tentée mille fois de lui ouvrir mon cœur, afin qu'elle me dît bonnement ce que je devois faire, et de quelle manière elle me conseilleroit de me conduire. Je n'étois pas en état de le pouvoir faire de moi-même, puisque je faisois toujours le contraire de ce que je voulois chercher à faire; ce que j'avois projeté la nuit, je ne pouvois l'exécuter le jour. Voilà une manière de vie et de démêlé que j'avois cent fois le jour avec moi-même. Après avoir songé à l'impossibilité de m'ôter cela de la tête, et aux obstacles que j'y pouvois trouver, et que j'eus bien surmonté tout ce qu'on en pourroit dire, je me vis dans une nécessité absolue de prendre une résolution.

Je suivois la Reine aux Récolets, où il se faisoit une neuvaine pour saint Pierre d'Alcantara; je priois Dieu de tout mon cœur de m'inspirer ce que j'avois à faire. Un jour que le saint-sacrement y étoit exposé, après avoir demandé à Dieu la grâce de me faire déterminer, je compris, par l'état dans lequel je me trouvois, que je serois toute ma vie troublée, si je travaillois à chasser de mon esprit ce qui s'y établissoit fortement. Lorsque je cherchois à le détruire, je ne m'occupois que des moyens que j'avois à tenir pour faire connoître à M. de Lauzun les sentimens que j'avois pour lui, et ne songeois qu'à tout ce que j'avois à faire pour que cela réussît : cela me sembloit si aisé à faire, par les exemples que j'ai dit que j'avois lus dans l'histoire, que je ne pouvois pas imaginer que personne s'y pût opposer, hors ceux qui projetoient d'hériter de mon bien. Le lendemain de cette dernière résolution, qui étoit le

2 de mars, je me trouvai avec M. de Lauzun chez la Reine; je passai devant lui : il me sembloit que l'honnêteté et la gaieté avec laquelle je lui parlois lui devoient faire deviner ce que j'avois dans le cœur pour lui; et quoiqu'il demeurât toujours dans les termes d'un profond respect, lorsque je me souvenois des vers que j'ai écrits, je me figurois qu'il me devoit entendre. Je ne laissois pas d'être peinée de cette incertitude; je voulois chercher un moyen de me faire connoître. Il vint un bruit que le Roi rendoit la Lorraine, et qu'on me devoit marier au prince Charles; je crus que c'étoit une heureuse occasion pour mettre M. de Lauzun en état et aux termes de pressentir la situation où je me trouvois, et de me parler du sien. Je l'envoyai prier de me venir trouver à ma chambre, qui n'étoit pas bien loin de la sienne; il me falloit même passer devant sa porte lorsque j'allois chez la Reine. L'on vint me dire qu'il n'étoit pas dans sa chambre. Il étoit grand ami de Guitry, et il étoit souvent avec lui dans un appartement extraordinaire qu'il s'étoit fait accommoder : je me servis du prétexte de ma curiosité à le vouloir voir; je ne doutai pas que je n'y trouvasse M. de Lauzun avec lui; je m'étois trompée. Lorsque je descendis chez la Reine, je le vis qui parloit à la comtesse de Guiche; elle me dit, sur ce que je lui fis connoître que j'avois à l'entretenir : « Laissez-moi « achever une affaire que j'ai avec lui; c'est un mon« sieur que je ne trouve pas quand je veux, et vous « l'aurez toujours quand il vous plaira lui comman« der d'aller recevoir vos ordres. » Cette réponse me fit trembler; le cœur me battit d'une manière que

je crus qu'il s'en apercevroit; et je voulois même que le sien pût deviner les mouvemens du mien, et qu'il sentît que je n'avois rien de désagréable à lui apprendre.

Lorsque la comtesse de Guiche l'eut quitté, je m'en allai à une fenêtre; il m'y suivit, avec un air et une fierté qui fit que je le regardai comme le maître de tout le monde. Après avoir un peu tremblé, je lui dis : « Vous m'aviez témoigné prendre « part à tout ce qui me regarde; et vous êtes un si « fidèle ami et un homme de si bon sens, que je ne « veux rien faire sans vous avoir demandé votre « avis. » Il me dit, avec ses révérences et sa soumission ordinaire, qu'il m'étoit très-obligé de l'honneur que je lui faisois : qu'il en seroit très-reconnoissant; qu'il ne me tromperoit pas, et que je verrois, par la sincérité avec laquelle il me diroit ses sentimens, qu'il répondroit à la bonne opinion que j'avois de lui. Lorsque nos complimens furent finis, je lui contai que l'on disoit dans le monde que le Roi me vouloit marier au prince Charles de Lorraine; que je le priois de me dire s'il en avoit ouï parler. Il me répondit que non, et qu'il étoit persuadé que le Roi ne voudroit que ce que je désirerois; qu'il avoit trop de justice pour tout le monde, et un cœur trop occupé de la rendre, pour me contraindre en rien. Je lui dis : « De l'âge où je suis, on ne marie « guère les gens contre leur gré. L'on m'a proposé « jusqu'ici beaucoup de partis, j'ai écouté tous ceux « qui m'en ont parlé; il y en a eu quelques-uns « qui auroient été de quelque grandeur pour moi: « j'aurois été au désespoir si l'on m'avoit forcée de

« les accepter. J'aime mon pays, lui dis-je; je « suis une grande dame qui se gouverne plutôt par « raison que par ambition; il est du bon sens de la « savoir borner; il faut se faire quelque bonheur « dans sa vie: et je suis persuadée qu'on n'en peut « pas trouver à vivre avec un homme que l'on ne « connoît point; et s'il ne se trouve pas honnête « homme, on ne sauroit l'estimer. » Il me répondit que j'avois des sentimens pleins de raison; qu'il ne pouvoit que les approuver. Il me dit : « Vous êtes « si heureuse! pourquoi voulez-vous songer à vous « marier ? » Je lui répondis qu'il avoit raison de dire que j'étois heureuse : que je l'étois en effet; que je lui avouois que la quantité de gens qui comptoient sur mon bien, et qui par conséquent souhaitoient ma mort, me mettoient au désespoir; que cette seule considération me feroit marier. Il me répliqua que le chapitre étoit important, que j'y devois penser avec application; qu'après que j'y aurois bien pensé, et qu'il y auroit songé de son côté, il me diroit son sentiment d'une manière que je verrois qu'il ne me conseilleroit rien qui ne répondît à la confiance que je lui faisois l'honneur de prendre en lui. La Reine sortit : nous remîmes à reprendre cette conversation une autre fois. J'avoue que quoique je ne lui eusse rien dit qui le regardât, je ne laissois pas de me sentir fort soulagée d'avoir mis cette affaire en état de lui en pouvoir reparler. Je voulois toujours qu'il m'eût devinée, par l'embarras avec lequel je lui avois parlé; je n'osois pas le regarder en face; j'étois fort contente de moi, et je faisois d'agréables projets pour la première fois que nous reprendrions l'affaire.

Le lendemain, après que la Reine eut dîné, je lui allai parler. Je lui dis qu'il ne devoit pas différer à me dire ses sentimens; que je le priois de me parler sincèrement, et de me dire s'il avoit pensé à ce que je lui avois dit. Il me répliqua, avec un souris agréable, qu'il feroit un livre de ce qui lui avoit passé dans la tête; qu'il y trouvoit trop de châteaux en Espagne; que c'étoit à moi à bien penser à ce que j'avois à faire, et qu'il répondroit à tout ce que je lui proposerois avec beaucoup de sincérité. Je lui dis : « Je n'ai pas moins fait de châteaux en Espagne que « vous; les miens, lui dis-je, ont de bons fonde- « mens, et vous me faites plaisir de me parler de « cette affaire avec le sérieux d'un bon ami, parce « que je veux traiter avec vous l'affaire la plus im- « portante de ma vie. » Il se mit à rire, et me dit : « Je dois donc être bien glorieux d'être le chef de « votre conseil; vous m'allez, me dit-il, donner « bonne opinion de moi. » Je lui dis que j'en aurois une très-bonne des conseils qu'il me donneroit, et que je lui promettois de les suivre; et que je pouvois encore dire, plus assurément que je n'avois fait, que je ne consulterois qui que ce soit que lui sur ce que j'aurois à faire, parce que tout le monde m'y étoit suspect, et que j'étois persuadée qu'il n'y avoit de bon pour moi que ce qu'il me diroit. Il voulut se remettre sur ses respects avec de profondes révérences. Je lui dis : « Je vous prie, monsieur, revenons au « fait où nous demeurâmes hier. — Vous savez donc, « me dit-il, que ce fut hier, sur l'inquiétude que « vous donnent vos héritiers lorsqu'ils désirent votre « bien et en même temps votre mort; et c'est cela

« seul qui vous a donné la pensée de vous marier. « Je vous dis sincèrement qu'à votre place j'aurois « les mêmes peines. Il y a plaisir de vivre, et c'est « un grand chagrin de savoir que des gens nous sou- « haitent la mort. Je comprends assez que c'est la « seule affaire qui vous a fait penser au mariage, « parce que vous avez jusqu'ici refusé tout ce qui « vous convenoit. Il n'y a rien à présent qui vous « puisse être propre : ainsi vous pouvez bien avoir « l'intention de vous marier pour faire finir les sou- « haits qu'on fait pour votre mort. Je ne vois pas de « personnes à qui vous puissiez vous marier ; de ma- « nière que je suis embarrassé à vous donner conseil, « et je ne puis que plaindre l'état où vous êtes. Je « ne conçois de plaisir pour vous que celui de vous « être soulagée avec moi de ce que vous avez sur le « cœur. Je connois bien, me dit-il, qu'il y a long- « temps que vous cherchez quelqu'un digne de votre « confidence, et je suis bienheureux que le sort soit « tombé sur moi. Je suis très-fâché de ne pouvoir « lever l'obstacle invincible qui vous doit faire de la « peine. Ainsi que je viens de vous dire, sûrement « il n'y a personne sur qui vous puissiez jeter les « yeux. Cependant je ne puis pas disconvenir que « vous n'ayez raison de vouloir sortir de l'état pé- « nible dans lequel vous vous trouvez, de penser tou- « jours qu'on vous souhaite la mort. Sans cela qu'au- « riez-vous à désirer ? Les grandeurs, les biens vous « manquent-ils ? Vous êtes estimée et honorée par « votre vertu, votre mérite et votre qualité. C'est, « à mon sens, un état bien agréable de vous devoir « à vous-même la considération que l'on a pour vous.

« Le Roi vous traite bien, il vous aime; je vois qu'il « se plaît avec vous : qu'avez-vous donc à souhaiter? « Si vous aviez été reine ou impératrice dans un pays « étranger, vous vous seriez ennuyée à la mort. Ces « conditions ont peu d'élévation au dessus de la vô- « tre. Il y a beaucoup de peine à étudier l'humeur « de l'homme et du reste des gens avec qui l'on doit « vivre, et je ne conçois pas qu'il y ait de plaisirs « qui puissent l'adoucir. » Je lui dis qu'il avoit raison, et que je voyois bien que je ne m'étois pas trompée lorsque je l'avois choisi pour me conseiller; qu'il vouloit bien que je lui dise que ces mêmes grandeurs et ces grands établissemens qu'il m'avoit dit que j'avois seroient assez propres à élever un parfait honnête homme; que, à prendre ce parti, je suivois la pente de mon cœur, qui me portoit à ne me jamais séparer du Roi; que j'avois pensé qu'il seroit même bien aise que je lui élevasse un de ses sujets, et que je lui donnasse du bien pour l'employer à son service. Il me répondit : « Vous m'aviez bien dit que vous « aviez fait comme moi des châteaux en Espagne; « ce n'est pas, dit-il, que je ne trouve que vous avez « raison de me dire qu'ils avoient de meilleurs fon- « demens que les miens. Tout ce que vous venez de « dire est faisable : j'y trouve de la grandeur et de « l'agrément pour vous. Outre le plaisir d'avoir élevé « un homme à un degré au dessus de tout ce qu'il « y a de souverains dans l'Europe, vous auriez celui « de la certitude qu'il vous en sauroit un gré infini, « qu'il vous aimeroit plus que sa vie; et par dessus « le tout vous ne quitteriez pas le Roi. Voilà ce que « j'appelle fondemens. Ce que je nomme châteaux

« en Espagne, c'est la difficulté de trouver cet « homme dont la naissance, les inclinations, le mé« rite et la vertu soient assez grands pour répondre « à tout ce que vous auriez fait pour lui. Vous avez « dû voir, me dit-il, que ce seroit là l'endroit où « je trouverois de l'impossibilité. » Je lui répondis avec un souris : « Quoi que vous en disiez, tout « cela est possible, et je veux croire votre conseil. « Puisque votre difficulté n'est pas pour le projet, « qu'elle ne regarde que la personne, je verrai à en « trouver une qui aura toutes les qualités que vous « voulez qu'il ait. » Cette conversation dura deux bonnes heures, et n'auroit pas sitôt fini si la Reine n'étoit sortie de son oratoire. J'avoue que j'étois satisfaite de tout ce que je lui avois dit, et que j'étois contente de ce qu'il m'avoit répondu. Je me figurois qu'il entendoit très-bien ce que je lui voulois dire. Je le voyois quasi tous les jours. Il ne venoit jamais me parler : il falloit que j'allasse toujours le chercher, et encore s'échappoit-il la plupart du temps par des manières respectueuses qui étoient pleines d'esprit. Il continuoit à vivre de même avec moi. A quelques jours de là je lui dis s'il ne vouloit pas que je lui parlasse de mon affaire? Il me répondit : « J'y trouve « tant de dégoût et tant de difficulté pour vous, que « je vous conseille bonnement de n'y plus penser. « Vous êtes fort à votre aise. Je serois indigne de « l'honneur que vous m'avez fait de vous confier à « moi, si je ne vous disois pas que le meilleur parti « pour vous est de demeurer comme vous êtes. » Cette réponse me blessa, et ne me fit aucune impression. Je me persuadois toujours qu'il ne me disoit

pas ce qu'il pensoit, et que c'étoit par cela même que je devois connoître qu'il m'avoit entendue. Ainsi ce qui avoit été un sujet d'affliction dans un moment, dans celui qui suivoit me faisoit un sensible plaisir. Nos conversations furent extrêmement éloignées. Il évitoit de me parler. Je ne le pouvois approcher que tous les quinze jours : encore ne me donnoit-il pas le temps de lui dire ce que je voulois. Un jour je lui dis : « J'ai bien pensé à ce que vous « m'avez conseillé. J'y ai trouvé des remèdes ; si « vous voulez, je vous les expliquerai. » Il me répondit : « Si je ne puis pas toujours tomber dans votre « sens, ce n'est pas une raison qui vous doive rebu- « ter de la confiance que vous prenez en moi. Je ne « vous saurois flatter, parce qu'il y va de votre salut « et du repos de votre vie : ainsi je vous dois tenir « par nécessité des discours peu gracieux, et qui « pourront vous déplaire. Ce n'est pas que je ne « conçoive qu'il ne soit ridicule de passer toute sa « vie sans avoir pris un parti, de quelque qualité « que l'on soit. Lorsque l'on a quarante ans, l'on ne « doit pas se laisser aller dans les plaisirs qui con- « viennent aux filles depuis quinze jusques à vingt- « quatre. Ainsi je vous dois dire, ou qu'il vous faut « faire religieuse, ou vous mettre dans la dévotion. « Si vous prenez ce dernier parti, vous devez vous « habiller modestement, renoncer à tous les plaisirs « du monde, en connoître l'abus ; et tout au plus, « à cause de votre qualité, vous pourriez une fois « l'année aller à l'Opéra pour faire votre cour au « Roi, et il faudroit qu'il vous l'eût ordonné ; ne « témoigner point y avoir pris plaisir, n'y louer rien,

« afin que l'on apprît que vous y avez été inappli-
« quée. Il faudroit ne manquer ni à grande messe,
« vêpres, salut, ni sermons; vous trouver aux as-
« semblées des pauvres, aller aux hôpitaux, faire
« beaucoup de bien aux pauvres, assister les malades
« et les familles dans les nécessités, ne sentir de
« plaisir des biens que Dieu vous a donnés que par
« celui que vous prendriez à en faire une distribu-
« tion qui lui seroit agréable. Avec tous ces devoirs,
« il faudroit encore remplir ceux que vous devez à la
« Reine, parce que votre qualité vous y oblige. Voilà
« deux genres de vie. Le troisième est le mariage,
« dans lequel on peut aller à tous les plaisirs, avoir
« tels habits que l'on veut, parce qu'une honnête
« femme doit vouloir plaire à son mari; mais ce
« mari me paroît bien difficile à trouver. Quand même
« vous en auriez choisi un à votre goût, ne s'y trou-
« vera-t-il pas des défauts que vous n'aurez pas con-
« nus, qui vous rendront malheureuse? C'est pour
« cela même que je ne sais que vous conseiller là
« dessus; et vous voyez que j'ai raison de vous aver-
« tir qu'en ami sincère j'avois des discours désagréa-
« bles à vous tenir. » Cette manière de parler étoit embarrassante pour moi; ainsi lorsque nous fûmes interrompus, j'en eus moins de chagrin qu'à l'ordinaire. Je ne laissai pas de démêler dans tout ce qu'il m'avoit dit qu'il y avoit un fond de raison, et je voulois toujours qu'il m'eût entendue, et que la sincérité de ses réponses fussent des effets de son discernement, et qu'il oubliât son élévation pour me conseiller en ami désintéressé; qu'il se sentoit obligé de le faire, par la confiance que je lui avois témoignée. Je

voulois toujours lui parler. Il me fuyoit, et ne vouloit pas venir à ma chambre. Mon embarras n'étoit pas sur le choix d'un des trois partis; j'avois déjà pris celui du mariage, et je ne doutois pas qu'il n'en fût persuadé. J'étois surprise des égards qu'il avoit pour moi. Il voyoit bien que je lui en avois assez dit pour le faire parler; et jamais homme n'a porté le respect si loin, ni n'auroit pu avoir une conduite si soumise que la sienne, dans une occasion où il voyoit une fortune si grande que l'on ne veut pas ordinairement hasarder: ce qui arrive lorsqu'on la laisse trop traîner. Il m'a toujours semblé qu'il consultoit plutôt ma gloire que son élévation.

Pour revenir à la cour, l'absence de M. le chevalier de Lorraine étoit une occasion de zizanie entre Monsieur et Madame, qui avoient tous les jours de nouveaux démêlés. Ils en eurent un qui fut assez violent pour que Monsieur lui fît des reproches sur des circonstances qu'il disoit lui avoir déjà pardonnées. La Reine se mêla de les raccommoder, parce qu'elle avoit pris Madame en amitié. Monsieur lui parla des raisons qu'il avoit de s'expliquer, et ensuite me vint dire la rage contre Madame. Il me souvient qu'il me répéta dix fois qu'il ne l'avoit jamais aimée que quinze jours. Son emportement alla si loin, que je fus obligée de lui dire qu'il ne songeoit pas qu'il en avoit des enfans. Madame, de son côté, se plaignit extrêmement; elle disoit: « Si j'ai fait quelques fautes, que « ne m'a-t-il étranglée dans le temps qu'il prétendoit « que je lui manquois? De souffrir qu'il me tourmente « pour rien, je ne le saurois supporter. » Elle en parloit honnêtement, hors quelques mots de mépris qui

lui échappèrent. Ce fut dans ce temps-là que le Roi fit sortir le chevalier de Lorraine du château d'If, et qu'il l'envoya en Italie. Ainsi Monsieur et Madame furent raccommodés par les exhortations du Roi, qui par l'ouverture de la prison voulut pacifier le désordre qu'elle avoit causé. Monsieur croyoit toujours que Madame y avoit contribué.

L'on parla de faire un voyage en Flandre; et quoique l'on eût la paix, le Roi, qui ne marche pas sans troupes, en fit assembler pour faire un corps d'armée qui seroit commandé par le comte de Lauzun, qu'il fit lieutenant général. J'étois à Paris lorsqu'on me vint dire cette nouvelle; elle me fit un sensible plaisir. Je ne fus pas long-temps à le chercher pour lui en faire mon compliment: il répondit qu'il avoit bien cru que cela me feroit un véritable plaisir. J'avois presque toujours accoutumé d'aller passer la semaine sainte à Eu, où je demeurois quinze jours ou trois semaines; cette année-là je ne parlois point de ce voyage, et tous mes gens demandoient quand je partirois. Guilloire vit que je n'y songeois point; il me voulut rendre compte de ce que l'on y faisoit pour des bâtimens et à des jardins que l'on raccommodoit: j'étois devenue si indifférente pour tout, que je ne voulus pas l'écouter; tout ce que je pus gagner sur moi fut de partir le vendredi de Saint-Germain, après avoir entendu ténèbres, pour aller passer le jour de Pâques à Paris. Le Roi et la Reine y devoient venir le mardi, parce que M. le Dauphin devoit être parrain de mademoiselle de Valois avec moi: j'y demeurai jusqu'à ce jour avec bien de l'impatience. Le vendredi, pendant les ténèbres, je fis si bien que M. de Lauzun s'approcha de moi: nous ne parlâmes

que de dévotion; il a un esprit si universel, qu'il n'entreprend jamais de parler d'une matière qu'il n'y réussisse d'une manière surprenante, tant il est naturellement éloquent: avec des termes qui ont des sens et des significations singulières, quoiqu'il n'ait aucune étude. Il me fit des sermons plus utiles que ceux des meilleurs prédicateurs. J'allai la veille de Pâques solliciter un procès; madame de Rambure y vint avec moi, qui me parla presque toujours de lui, et je l'écoutois avec un très-grand plaisir. Le lendemain, qui étoit le jour de Pâques, je le trouvai dans la rue: je ne saurois exprimer la joie que j'eus de voir venir son carrosse au mien, ni l'honnêteté avec laquelle je le saluai; il me parut qu'il me faisoit de son côté une révérence plus gracieuse qu'à l'ordinaire: cette pensée me fit un très-grand plaisir. Le Roi et la Reine vinrent le mardi: le baptême se fit, l'on dîna chez Monsieur, et l'après-dîner je m'en retournai à Saint-Germain avec eux. La première fois que je trouvai M. de Lauzun, je lui dis que je m'étois extrêmement ennuyée à Paris. Il me dit: « D'où vient « qu'autrefois vous vous y plaisiez, et vous dites à « présent que vous ne sauriez y demeurer un jour? « Pour moi, me dit-il, je crois que dans ce temps-là « vous n'aviez rien dans la tête, et qu'à l'heure qu'il « est elle est remplie d'une affaire; et de cette affaire « vous n'en oseriez parler qu'à moi: ainsi il vous est « plus naturel de vouloir revenir pour vous soulager. « Si vous m'en croyez, me dit-il, vous vous établirez « un second confident à Paris, pour partager votre « plaisir; vous lui déchargerez votre cœur, et il ne « vous ennuiera plus; et lorsque vous serez ici, vous

« m'en parlerez à mon tour. J'avoue, me dit-il, qu'il « me seroit trop honorable d'être votre seul confi-« dent. Ainsi vous voyez que je me veux rendre jus-« tice, et être sincère en tout. » Voilà comme il badinoit jusqu'à ce que l'on partît pour le voyage, et ne voulut jamais entrer en matière lorsque je voulus lui parler sérieusement. J'allai trois ou quatre jours à Paris pour y faire des remèdes de précaution avant que de partir. Le jour que je fus saignée, mesdames d'Epernon, de Puysieux et de Rambure étoient avec moi. Madame de Puysieux me regardoit, et me dit : « Vous seriez une bonne femme, et celui qui vous « épouseroit ne seroit pas malheureux. » Madame d'Epernon lui répondit qu'elle croyoit que je ne ferois jamais cette bonne fortune à personne, parce que je ne me marierois point; que j'avois refusé de trop bons partis. Madame de Puysieux lui répliqua : « Ce n'est « pas avec un roi que je la voudrois marier. » Elle s'adressa à moi, et me dit, avec sa manière d'autorité ordinaire : « N'est-il pas vrai, grande princesse, que « vous seriez touchée d'avoir élevé un honnête « homme? » Je lui dis qu'oui; que j'avois été si malheureuse jusque-là, que peut-être serois-je plus heureuse dans le mariage; qu'au moins j'aurois le plaisir d'être aimée de quelqu'un. Madame d'Epernon me dit qu'elle ne croyoit pas que j'eusse cette pensée. Madame de Puysieux me dit brusquement : « Epousez « M. de Longueville; l'aîné est prêtre : celui-ci est « un parfait honnête homme, bien fait, qui vivra « divinement bien avec vous. Madame de Longue-« ville sera sensible au dernier point à l'honneur que « vous aurez fait à monsieur son fils. Mademoiselle

« votre sœur a bien épousé M. de Guise, qui n'est pas « aîné comme M. de Longueville, ni si grand sei- « gneur. » Madame d'Epernon dit à madame de Puysieux : « Si vous voulez proposer de telles gens à Ma- « demoiselle, je m'en vais lui conseiller d'épouser « mon neveu de Marsan. » Je lui dis : « Croyez-moi, « madame, il y a quelque différence du dernier ca- « det de Lorraine à M. de Longueville; vous ne son- « gez pas que madame sa mère est une princesse du « sang. » Madame d'Epernon reprit d'un ton aigre : « Je m'étonne que vous preniez plaisir à ces sortes de « contes. » Je lui répondis : « Ils n'offensent ni Dieu ni « le prochain. » J'avois toujours mon dessein dans la tête ; je n'étois pas fâchée que le bruit de ce prétendu mariage courût, afin qu'à la cour et dans le public on s'accoutumât à entendre dire que je me marierois, et que cela me donnât occasion de préparer le Roi; et outre ces deux raisons, j'en avois pour troisième que cela me donneroit des moyens pour parler à M. de Lauzun, et que, sous prétexte de consultation, je lui parlerois de lui-même sous la figure d'autrui.

Après avoir demeuré trois jours à Paris à m'ennuyer à la mort, je m'en retournai à Saint-Germain, d'où je n'allai à Paris qu'une après-dînée, jusqu'au jour que l'on partit. Lorsque j'entrai dans la rue Saint-Honoré, je vis passer l'équipage de M. de Lauzun, qui étoit nombreux et bien ordonné : je n'en fus pas surprise, parce qu'il est de la dernière magnificence en tout. Je lui dis que je l'avois rencontré; il se mit à sourire d'un air qui me fit comprendre qu'il n'en étoit point fâché. Lorsque nous partîmes, nous allâmes coucher à Senlis, et le lendemain à Compiègne, où je trouvai un

moment pour causer avec lui; j'y eus moins de plaisir qu'à l'ordinaire, parce que Guitry étoit en tiers. Je lui dis : « Lorsque vous serez à votre armée, ne « viendrez-vous plus chez le Roi ? » Il me répondit : « J'y pourrai venir quelquefois. » Le lendemain à Noyon je lui parlai sans tiers; je lui dis : « Voulez-« vous que mes affaires demeurent dans l'état qu'el-« les sont jusqu'au retour de votre campagne, et « dois-je demeurer si long-temps dans cet embarras « que vous m'avez dit vous faire pitié ? » Il me répondit qu'il ne falloit songer qu'au voyage. Le Roi se promenoit dans le jardin; il me dit plusieurs fois si je ne voulois pas m'aller promener avec lui; j'étois tentée de descendre. M. de Lauzun qui y étoit, et qui comprenoit que la Reine seroit fâchée que je l'eusse quittée, me fit signe de n'en rien faire; il fallut me contenter de le regarder, et de lui dire quelques mots lorsqu'il venoit sous mes fenêtres où j'étois; je parlois au Roi et avec lui l'un après l'autre. Le lendemain il s'en alla à Saint-Quentin assembler l'armée; il vint au devant du Roi avec beaucoup d'officiers; il étoit ce jour-là d'un ajustement et d'un air qui faisoit plaisir à regarder. Il étoit à la portière à côté du Roi : j'y tournois toujours la tête afin de le voir. Le Roi, qui savoit bien que je suivois presque toujours la Reine partout, ne laissa pas de me dire : « Ma cousine, vous me ferez plaisir, « dans le pays où nous allons entrer, de ne plus quit-« ter la Reine, ni lorsqu'elle va à la messe ni ailleurs, « parce que vous lui faites honneur. » J'entrai chez la Reine, j'y vis M. de Lauzun ajusté d'une manière singulière : Rochefort étoit avec lui, qui crevoit de

jalousie; je l'appelai, et lui dis : « Oserai-je approcher « de ce général d'armée? » Il vint à nous causer un moment en tiers. Le Roi alla ensuite au camp; je me mis à la fenêtre; je vis avec plaisir M. de Soubise, le chapeau à la main, qui faisoit une demande à M. de Lauzun, qui l'avoit salué à son arrivée d'une manière fort honnête, et qui avoit remis son chapeau sur la tête, parce qu'il avoit autorité sur lui. Je lui dis le soir que j'avois observé comme il savoit se faire traiter en général : que je pouvois l'assurer que le commandement lui seyoit très-bien.

Nous partîmes de Saint-Quentin avec un temps effroyable. Quelque incommodité que je pusse avoir, j'étois satisfaite, parce que je voyois tous les jours tout ce que j'aimois au monde. Le Roi a toujours été et est encore ma première passion, M. de Lauzun la seconde; je dis la seconde, et je dois assurer que je sais que lui-même est dans un pareil état pour le Roi, et que j'ai raison de le croire par toute la tendresse et par tout l'attachement que je lui ai vu toujours pour sa personne, et par le plaisir que nous avons de parler de lui. Le mauvais temps et l'horrible pluie qu'il faisoit mit tous les équipages en désordre; de tout cela rien ne me touchoit que de voir M. de Lauzun à cheval parler quelquefois au Roi. Lorsqu'il s'approchoit de lui le chapeau à la main, je ne pouvois me contenir de lui dire : « Faites-lui mettre son chapeau. » Je fus encore occupée de la longueur du chemin que le Roi trouva qu'on lui faisoit faire; j'appréhendois qu'il n'en blâmât M. de Lauzun; je fus toute consolée quand le Roi eut dit que c'étoit M. de Louvois qui avoit réglé la route. Lorsque nous fûmes à une demi-

lieue de Landrecies, le fils de Roncherolles, qui en étoit gouverneur, vint dire que la rivière étoit débordée, qu'on ne la pouvoit passer; que Bouligneux avoit failli à se noyer. Après avoir tenté inutilement de la passer plus haut, il fallut revenir coucher dans une espèce de grange, sans avoir ni les femmes de la Reine ni les miennes: elle étoit inquiète de cela, et moi j'avois le même chagrin, et par dessus cela celui de mes pierreries, qui étoient dans mon carrosse avec mes filles. Madame, qui étoit dans le sien tout auprès de nous, m'envoya dire de lui aller rendre visite; j'y trouvai M. de Villeroy, à qui Monsieur disoit qu'il n'avoit rien vu de si affreux que M. de Lauzun pendant la grande pluie, avec ses cheveux dans son chapeau. Le marquis de Villeroy lui répondit sur le même ton; et moi, sans leur rien dire, je pensois qu'en quelque état qu'il fût il avoit meilleure mine et meilleur air qu'eux. Monsieur ne l'aimoit pas à cause du chevalier de Lorraine, et l'autre avoit été traité avec une grande hauteur dans un démêlé qu'il avoit eu avec lui pour madame de Monaco. Nous allâmes dans la maison où étoit le Roi, pour manger un soupé fort maigre et bien froid. Il ne laissa pas d'être bientôt dépêché. Romecourt avoit prêté des matelas qu'on avoit tendus à terre pour se coucher tout habillé. La Reine trouvoit que cela étoit indécent; le Roi m'en demanda mon sentiment. Je lui répondis qu'il n'y avoit aucun mal que lui, Monsieur, et cinq ou six que nous étions, nous nous missions tout habillés dessus ces matelas. La Reine en convint, et nous nous couchâmes. Elle s'étoit un peu fâchée de ce qu'on avoit mangé tout le potage, quoiqu'elle eût dit qu'elle n'en vouloit pas.

Il n'y eut jamais un tel repas : de deux à deux on prenoit un poulet, l'un par une cuisse, et l'autre tiroit au lieu de se servir du couteau. La confusion ne fut pas moins plaisante, par le mélange des lits dans une même chambre. Les grands seigneurs et les officiers du Roi étoient dans une autre qui étoit tout auprès. M. de Lauzun s'y étoit mis ; l'on passoit à tout moment pour lui aller demander ses ordres. Le Roi lui dit : « Faites percer la chambre par derrière, afin d'y don- « ner vos ordres par le trou, et de ne point passer par « celle-ci. » A quatre heures, M. de Louvois vint dire que le pont étoit fait : l'on dormoit ; Brouilly, aide-major des gardes, lui dit que le Roi dormoit. Moi, qui étois mal à mon aise, et qui concevois qu'on seroit mieux dans la ville, je dis au Roi, assez haut pour le pouvoir éveiller, que M. de Louvois demandoit à lui parler. Sitôt qu'il lui eut dit que le pont étoit achevé, nous montâmes en carrosse, et nous allâmes nous coucher dans la ville. Les dames qui avoient accoutumé de mettre du rouge parurent ce jour-là bien flétries ; j'étois celle qui paroissoit le moins défigurée. Le soir, à mon réveil, mes filles me dirent qu'elles n'étoient guère obligées à M. de Lauzun, qui avoit fait arrêter leur carrosse pour faire passer celui de mes femmes de chambre ; qu'il avoit fait faire halte aux troupes pour les laisser marcher : qu'il n'en avoit pas usé de même pour elles. Je leur dis qu'il n'avoit pas tort ; que je lui savois gré de m'avoir envoyé mes femmes, qui m'étoient nécessaires pour me coucher ; qu'il avoit trouvé là une petite occasion de me faire plaisir ; que je l'en remercierois. J'allai dès le soir chez la Reine, où je lui fis mon remercîment. Il me dit que je lui avois fait

une peine mortelle de dire si souvent au Roi de lui faire mettre son chapeau, et qu'il avoit aussi extrêmement souffert de ce que je m'étois plainte du chemin et du temps qu'il faisoit; que j'avois inquiété le Roi, et qu'une autre fois je devois me contenir. Il me fit mille leçons là-dessus, qui m'ont été utiles, parce que je me suis étudiée à avoir plus de complaisance. Il ne trouvoit jamais d'occasion de me parler du Roi, qu'il ne le fît avec une tendresse qui redoubloit la mienne pour lui. J'entendis une conversation qu'il eut avec Sa Majesté pour un major de dragons nommé La Motte, qu'il vouloit faire brigadier dans les gardes du corps. Le Roi lui fit quelque difficulté; il lui dit tant de bien de cet homme, et le pressa avec des manières si respectueuses, qu'il obtint ce qu'il désiroit. Je m'aperçus que le Roi avoit bien de la bonté pour lui, et j'avoue que cela me fit un grand plaisir, parce qu'il me sembloit que mon goût étoit bon, puisqu'il se trouvoit conforme au sien.

L'on séjourna trois ou quatre jours à Landrecies, pendant lesquels on alla à Avesnes; les équipages ne suivirent pas. Lorsque nous sortîmes, nous trouvâmes un régiment de dragons; je savois que M. de Lauzun les aimoit : quelque pluie qu'il pût faire, je ne laissai pas de les regarder, et de trouver de quoi en dire du bien. Le Roi appela M. de Lauzun pour lui donner quelques ordres, et lui dit : « Ma cousine a fort loué « les dragons. » Je fus bien aise que le Roi lui-même me servît d'interprète, pour lui faire connoître que je ne perdois pas une occasion de parler de tout ce que je savois lui devoir faire plaisir. Le Roi l'appeloit souvent; et lorsqu'il lui avoit rendu compte des ordres

qu'il avoit exécutés, et qu'il s'en étoit allé, il nous disoit qu'il n'avoit jamais vu un homme si soigneux, qui entendît si bien ce qu'il falloit faire; qu'il faisoit tout d'une manière différente à celle des autres gens. Quand nous fûmes arrivés à Avesnes, et qu'il faisoit encore un temps épouvantable: de crainte que M. de Lauzun n'allât coucher au camp, je dis au Roi qu'il devoit avoir pitié de ses troupes; qu'elles pâtiroient extrêmement s'il les laissoit camper; qu'il feroit bien de les faire entrer dans la ville. Le Roi trouva que j'avois raison, et ordonna qu'elles fussent mises à couvert. Le soir, la Reine commençoit à jouer; M. de Lauzun entra dans sa chambre; j'étois à une fenêtre, où j'attendois avec impatience s'il viendroit; il me sembloit qu'il y avoit long-temps que je ne l'avois entretenu : il étoit avec le comte d'Ayen, d'un air d'un homme ajusté, qui venoit de mettre de la poudre à ses cheveux. Je lui dis qu'il venoit tout à propos pour m'empêcher de m'ennuyer; que je n'avois personne avec qui je pusse parler. « Vous pouvez « retenir le comte d'Ayen, me dit-il, parce que je ne « serai ici qu'un moment : il faut que j'aille trouver « l'ambassadeur de Venise, qui va dans mon carrosse, « et qui est demeuré seul chez moi. » C'étoit un honnête homme qu'il avoit connu à Venise dans un voyage qu'il y avoit fait; il avoit désiré de suivre le Roi pour lui faire sa cour; M. de Lauzun lui fournissoit d'équipage, et le logeoit avec lui. Quoiqu'il dît : « Je m'en vais, » il ne laissa pas de demeurer en tiers avec le comte d'Ayen, et me répéta souvent qu'il étoit honteux d'être ajusté; que son habit et ses cheveux avoient été mouillés; qu'il avoit changé d'ha-

bit, et qu'il lui avoit été d'une nécessité indispensable de faire sécher ses cheveux; que les gens sans dessein, comme lui, ne s'aviseroient jamais de s'ajuster ni de mettre de la poudre; qu'il n'avoit aucune affaire chez la Reine; qu'il n'y venoit point; qu'il étoit monté par hasard, et qu'il s'en retournoit auprès de son ambassadeur pour avoir le plaisir de causer avec lui. Je lui dis : « Ne vous repentez point d'être « venu, puisque vous m'êtes utile; j'étois seule, et « vous m'entretiendrez. » Il me répondit : « Je ne « suis point propre à cela; voilà M. le comte d'Ayen, « qui s'en acquittera mieux que moi. » L'autre dit : « Je pense que vous ne songez pas que vous parlez « à Mademoiselle. » Il lui répliqua : « Je sais bien « que c'est Mademoiselle; je ne suis point flatteur, « je dis tout bonnement ce que je pense : elle doit « assez connoître comme je suis fait. » Tous ces contes me faisoient rire; je ne sais s'il croyoit que j'avois ouï dire qu'il devoit épouser madame de La Vallière. Lorsque M. le comte d'Ayen fut parti, il me parla du méchant temps, et me fit un remercîment d'avoir fait mettre les troupes à couvert; qu'il savoit bien que je ne l'avois demandé au Roi que par la bonté de mon cœur, et par une charité qui me faisoit compatir aux maux de mon prochain. C'étoit là un endroit à me tenir de beaux discours; il me fit une exhortation d'un côté, et me parla d'une manière très-agréable de l'autre. Je lui répondis que je croyois qu'en temps de paix il étoit fort honorable pour lui de commander une armée. Il me répondit qu'il ne s'en acquitteroit pas si bien dans la guerre; qu'à me dire le vrai, il n'étoit touché de ce commandement

que par l'honnêteté avec laquelle le Roi lui avoit fait l'honneur de le lui donner. « Dans l'état où vous me « voyez, dit-il, je suis plus prêt à me mettre dans un « ermitage qu'à demeurer dans le monde, et je ferois « mieux de prendre ce parti-là qu'un autre; et si une « telle retraite ne devoit me faire passer pour fou « dans l'esprit de ceux qui n'en sauroient pas la rai- « son, je crois que j'en aurois déjà exécuté le des- « sein. » Je lui dis : « Moi qui vous confie toutes mes « affaires, faites-moi un peu de part des vôtres. » Il me répondit : « Je n'en ai point. » Je lui dis : « N'au- « riez-vous pas envie de vous marier, et ne vous en « a-t-on jamais parlé? » Il me répondit qu'on lui avoit une fois proposé un mariage, qu'il en avoit toujours été éloigné; que s'il songeoit jamais à se marier, ce seroit la vertu de la demoiselle qui le tenteroit. « S'il « s'y trouvoit, me dit-il, la moindre faute, eût-elle tout « le bien du monde, je n'en voudrois pas; et je vous dis « que quand ce seroit vous-même, qui êtes une grande « dame, je ne vous épouserois pas si vous n'étiez pas « honnête fille, et que je n'eusse de l'amitié pour « votre personne. » Je lui répondis : « Dites-vous bien « vrai? Si cela étoit, je pense que je vous aimerois « encore mieux que je ne fais. — Oui, répliqua-t-il, « je vous dis encore une fois que j'aimerois mieux « être mort que d'épouser une personne qui auroit « tant soit peu sa réputation blessée; et rien ne me « donneroit une si vive douleur que d'entendre dire « que je fusse capable de me marier avec une per- « sonne qui auroit la moindre tache; et, je vous le « répète encore un coup, j'aimerois mieux épouser « une femme de chambre si je l'aimois et si elle étoit

« honnête fille, que toutes les reines du monde. Je « m'irois mettre avec elle, et je ne verrois plus per- « sonne; j'aurois au moins la consolation d'avoir fait « une faute sans m'être déshonoré. » Je lui dis : « Vous « voudriez donc bien de moi sûrement; je suis sage, « et je ne crois pas avoir rien qui vous puisse dé- « plaire. » Il me répondit : « Je vous prie de ne pas « faire des contes de *Peau-d'Ane* dans le moment « que je vous parle de l'affaire du monde la plus sé- « rieuse. » Je lui dis : « Puisque vous voulez que « nous soyons sérieux, je vous prie de me dire si vous « ne voulez pas me conseiller de sortir de l'état que « vous m'avez dit vous-même qui vous faisoit com- « passion; ainsi dites-moi votre sentiment, et faites- « moi prendre et exécuter une résolution. » Il me répondit : « Je me suis oublié ici; mon ambassadeur « m'attend, je ne suis pas en état de parler d'affaire : « je m'en vais. » Rochefort entra, que nous étions auprès de la porte. Il lui dit : « Vous arrivez tout à propos « pour entretenir Mademoiselle; vous le ferez plus « agréablement que moi. » Avec toute l'impatience qu'il avoit de s'en aller, il étoit demeuré trois bonnes heures; cela m'avoit fait plaisir. Je lui dis que j'avois entendu le matin les trompettes, qui m'avoient éveillée; que j'avois pesté contre elles; qu'un moment après je les avois entendues passer avec une grosse pluie; que je ne m'étois plus plainte; que j'avois dit en moi-même : « Je suis dans mon lit fort à mon aise, « et M. de Lauzun est à cheval avec un très-méchant « temps; je suis bien plus heureuse que lui : ainsi je « serois injuste de me fâcher d'avoir été éveillée. » Il écouta cette relation avec beaucoup d'attention; et

lorsque je l'eus achevée, il me dit : « Vous vous ré-
« jouissez avec la morale; parlons d'affaires plus sé-
« rieuses : il ne vous convient pas d'écouter des fa-
« gots. » Je m'entretins avec Rochefort encore une bonne heure; il me demanda s'il y avoit long-temps que M. de Lauzun étoit avec moi : je lui répondis qu'il y avoit près d'une heure. Il me dit : « Il ne vous
« a pas ennuyée : vous tirez parti de toutes sortes de
« gens. Si vous l'aviez trouvé d'humeur à parler, vous
« auriez vu qu'il a de l'esprit, et ce n'est que belle
« malice lorsqu'il ne conte que des fables auxquelles
« il veut bien que l'on n'entende rien; quand il le
« fait, il a ses raisons pour cela. Que vous a-t-il dit au-
« jourd'hui ? » Je lui répondis qu'il quitteroit un de ces jours la cour pour se faire ermite. Et il a si bien fait que ce chapitre a commencé et fini notre conversation. Il me répliqua : « J'admire cet homme de
« vous conter telles histoires. » Afin de demeurer assez de temps avec Rochefort pour qu'on ne prît pas garde à celui que j'avois passé avec M. de Lauzun, je me mis à lui faire des questions sur sa vie. Outre la raison que je viens de dire, j'avois fort envie de la savoir, et je comprenois que personne ne la sauroit mieux que Rochefort, et que qui que ce soit ne me la diroit plus sincèrement, parce qu'il avoit quelque jalousie contre lui. Il m'en dit tous les biens imaginables, et qu'il ne croyoit point qu'il eût aucune galanterie; qu'il s'étoit fort retiré des femmes, et qu'il ne s'occupoit qu'à bien faire sa cour; qu'il alloit quelquefois chez une petite femme de la ville, nommée madame de La Sablière (1); qu'il avoit donné la charge

(1) *Madame de La Sablière :* Son nom de famille étoit Hesselin.

de secrétaire des dragons à son frère ; qu'il falloit qu'elle lui fût bonne à quelque intrigue, parce qu'elle étoit vieille, laide, et avoit eu quelque galanterie. Le lendemain, je demandai à M. de Lauzun qui étoit l'homme que j'avois vu dans son carrosse avec l'ambassadeur ; il me dit qu'il s'appeloit Hesselin, à qui il avoit donné la charge de secrétaire des dragons ; que c'étoit un garçon qu'il avoit mené pour tenir compagnie à son ambassadeur. Il me répondit bonnement tout ce que Rochefort m'en avoit dit. Le lendemain comme je dormois, j'entendis les trompettes qui sonnoient à cheval ; je me levai en diligence pour aller sur un balcon qui donnoit sur la place, afin de voir passer les troupes. Je ne doutois pas que M. de Lauzun ne passât avec elles : je n'y fus pas long-temps sans le voir ; il me regarda, et sans faire semblant de m'avoir vue, il alloit et venoit pour mettre ses troupes en ordre de défiler. A la fin il passa assez près de moi pour ne pouvoir se défendre de me parler ; il me dit : « Vous « vous levez de bon matin : il n'est que cinq heures. » Je lui répondis que j'avois voulu voir passer les volontaires, dont le Roi nous avoit parlé la veille. Lorsque je fus en carrosse, j'en fis ma cour ; nous allâmes dîner à Landrecies, et de là au Quesnoy, où nous séjournâmes un jour.

Lorsque madame de Puysieux me vint dire adieu avant que je partisse, elle me dit qu'elle avoit conté à madame de Longueville la conversation qu'elle avoit

Elle avoit épousé Antoine de Rambouillet de La Sablière, auteur d'un grand nombre de madrigaux qui furent publiés après sa mort. Madame de La Sablière fut la protectrice de La Fontaine, et le logea chez elle plus de vingt ans.

eue avec moi sur le mariage de son fils; qu'elle avoit levé les yeux au ciel et joint les mains, et lui avoit dit : « Je n'ai que cela à répondre. Moi qui dis tout ce « que je pense, je trouvai que c'est ce qui convient « le mieux à tous deux. Je tiens cela faisable, et je « le souhaite avec passion; je sais que vous seriez « bien honorée et respectée de toute la maison. » Comme j'avois le dessein que j'ai déjà dit, je lui répondis: « Je n'ai rien à vous répondre là-dessus, sinon « que j'aime infiniment madame de Longueville. » J'ai quitté notre route pour marquer ce que j'avois oublié de mettre dans l'endroit où j'ai parlé de madame de Puysieux. Pour revenir à notre voyage du Quesnoy, nous allâmes à Cateau-Cambresis, et le lendemain au Catelet, où j'eus une longue conversation avec M. de Lauzun. Je la commençai par lui dire que j'étois toute déterminée; que je voulois me marier; que j'avois examiné et surmonté toutes les difficultés qu'il m'avoit faites; que j'avois même choisi cet homme qu'il m'avoit dit qu'il croyoit que je ne pouvois trouver; qu'il ne me manquoit plus que son approbation. Il me répondit que je le faisois trembler de vouloir aller si vite dans une affaire qui devoit faire le bonheur ou le malheur de ma vie; qu'il me conseilloit d'employer un siècle entier à y penser avant que d'en venir à la décision. Je lui dis que quand on avoit quarante ans et qu'on vouloit faire une folie, il n'y falloit pas penser si long-temps; et que j'étois si bien déterminée dans mon choix, que j'en voulois parler au Roi le premier séjour que nous ferions, et que je voulois me marier en Flandre. Il me répondit : « Puisque vous m'avez choisi pour chef de votre con-

« seil, je suis obligé de vous dire que vous n'en devez « rien dire; et si vous songiez à vous précipiter, je « m'y opposerois, parce que vous gâteriez toutes vos « affaires. Il y va de mon honneur de ne vous pas « laisser agir mal à propos, tant que vous me ferez « celui de me demander mon avis. » Il me dit cela d'un ton sérieux; je lui répondis : « Je vous trouve « bien plaisant de me dissuader de me marier, parce « que vous avez de l'aversion pour le mariage! » Il me dit : « Il est vrai que je ne l'aime point, quoiqu'un « faiseur d'horoscope ait dit autrefois que je devois « faire la plus grande fortune du monde par un ma- « riage. Une personne qui m'aimoit avoit pris soin de « faire tirer mon horoscope, et étoit au désespoir de « ce qu'on lui avoit répondu ce que je viens de vous « dire. » Je lui dis : « Il falloit donc que cette personne « ne vous aimât pas? — Au contraire : c'est parce « qu'elle m'aimoit qu'elle étoit au désespoir que ce ne « pût pas être elle qui me pût faire cette fortune. » Je lui demandai le nom de cette personne; il ne voulut jamais me l'apprendre, et me dit : « Tenons d'autres « discours, laissons là l'astrologue et les histoires fa- « buleuses. » Je lui dis : « Moi qui vous demande et « qui veux suivre vos conseils, pourquoi ne voulez- « vous pas ajouter quelque foi aux miens? Je ne trou- « verois pas que vous dussiez négliger ce qu'on vous « a prédit; et si vous m'en croyez, vous vous met- « trez le plus grand dessein du monde dans la tête : et « sans être astrologue, je m'y connois assez pour pou- « voir vous répondre que vous y réussirez; je vous « prie de n'y pas perdre de temps. » Il me dit : « Nous « ne songeons pas que nous en perdons beaucoup à

« dire des inutilités, au moins moi qui ai des ordres « à exécuter; il faut que je m'en aille chez le Roi. » Et sans vouloir développer et faire semblant d'entendre ce que je lui voulois dire, il me quitta assez brusquement. Le lendemain il étoit dans l'antichambre de la Reine; mes filles lui contèrent que mon maréchal des logis appelé Cabanes étoit mort à Saint-Quentin; que c'étoit un garçon jeune et robuste; qu'il avoit de l'esprit, et que toute ma maison le regrettoit. M. de Guitry étoit avec lui lorsqu'on lui fit cette relation; il se mit à moraliser sur la mort, et tint les plus beaux discours du monde sur la nécessité de s'y préparer, par l'incertitude du moment qu'elle devoit nous prendre. Son sermon finissoit; il s'adressa à moi qui passois volontiers près de lui, pour me dire: « Nous par« lons de la mort, vous la craignez: je suis résolu de « vous faire connoître très-souvent que vous devez « mourir, afin de vous y accoutumer. » Toutes les fois qu'il m'approchoit il me disoit: « Songez à la mort, » ou « Pensez que vous devez mourir. »

Nous allâmes à Bapaume, et le lendemain à Arras où l'on séjourna: ce qui me faisoit un plaisir infini, parce qu'il étoit plus ajusté que les jours que nous marchions. C'étoit dans le temps des Rogations: j'eus un très-grand plaisir à entendre dire qu'il avoit été régulier à manger maigre à sa table, qui étoit la meilleure et la plus délicate du monde. Nous allâmes à Douay, où madame et moi nous assîmes dans le temps qu'on faisoit une harangue à la Reine; et quoique nous fussions derrière elle assez loin, elle y prit garde et s'en plaignit au Roi, qui en fut fâché. Monsieur m'en avertit, et me dit que j'avois plus manqué

que Madame, parce que je savois mieux ce qu'il falloit faire qu'elle. Le lendemain nous allâmes à Tournay. A notre arrivée, je vis M. de Lauzun à la descente du carrosse. Je voulois lui parler de cette affaire : je le priai de me donner la main. Au lieu de le faire il s'en alla ; et moi qui avois déjà un pied en l'air, je faillis à tomber tout de mon long. Il faisoit souvent de ces sortes d'actions, qui devoient paroître ridicules à ceux qui y prenoient garde. J'étois tellement persuadée qu'il avoit ses raisons pour en user ainsi, que je ne m'en fâchai point. Le lendemain, je parvins à lui conter ce que Monsieur m'avoit dit. Il me répondit : « Il faut que vous en parliez au Roi « vous-même, et preniez votre temps qu'il n'y ait « personne. Il faut que vous repreniez cela sans vous « inquiéter de ce que Monsieur et les autres gens en « pourront dire. » Après avoir concerté avec lui ce que je devois dire au Roi, je l'attendis le lendemain qu'il sortit du cabinet de la Reine ; je lui contai ce que Monsieur m'avoit dit. Il me répondit qu'il étoit vrai qu'il avoit trouvé à redire que je me fusse assise. Je lui répondis que lorsque je l'avois fait, je n'ignorois pas que je ne fisse une sottise ; que j'avois vu Madame assise : que je n'avois pas osé lui dire qu'elle devoit se lever. J'avois cru que la Reine n'imagineroit pas que Madame n'étoit pas dans le respect qu'elle lui devoit ; que je m'étois mise un moment auprès d'elle afin que la Reine pût s'en plaindre, et que par là on fît connoître à Madame qu'elle n'étoit pas plus en droit de s'asseoir que moi ; que je serois toujours la première à rendre à la Reine plus de respect que personne du monde ; que je savois ce que

je lui devois, et que je lui rendrois mes soumissions avec un très-grand plaisir, par l'amitié que j'avois pour lui; qu'il devoit être content de mon cœur. Là-dessus le Roi me fit cent honnêtetés sur celle que je venois de lui faire. Lorsque je lui parlai de la tendresse que j'avois pour lui, il me dit : « Je ne sais si mon frère « a oublié de vous dire que je ne me suis pas moins « plaint de Madame que de vous. » Je rendis compte à M. de Lauzun de ce que j'avois fait, et de ce que le Roi m'avoit répondu. Dans les occasions qu'il savoit que j'avois besoin de ses avis, ou que j'avois à l'informer de quelque affaire qui me regardoit, il venoit à moi avec autant d'impatience qu'il avoit soin de me fuir lorsqu'il étoit persuadé que je n'avois rien à lui dire. Lorsque je ne pouvois lui parler, j'avois une grande régularité à me mettre à la fenêtre qui regardoit ou dans la cour ou dans la rue, où il alloit monter à cheval lorsqu'il sortoit de chez le Roi, et trouvois le moyen de parler assez haut ou de faire assez de bruit pour qu'il pût m'entendre et qu'il voulût bien me regarder; et j'étois bien aise lorsqu'il avoit seulement tourné la tête pour regarder la fenêtre ou j'étois.

Quand nous passions proche des places des ennemis, nous entendions tirer le canon en manière de réjouissance. Un jour l'on vit paroître quelques escadrons : M. de Lauzun les envoya reconnoître. Les officiers dirent que le gouverneur de Cambray les avoit fait sortir, de crainte que les cavaliers de la garnison ou les paysans ne volassent les équipages qui pourroient traîner derrière les troupes du Roi. Le commandant avoit demandé à parler à leur gé-

néral. M. de Lauzun le vint présenter au Roi. Madame étoit fort triste pendant tout le voyage : elle avoit été réduite à prendre du lait; elle se retiroit chez elle sitôt qu'elle descendoit de carrosse, et la plupart du temps pour se coucher. Le Roi l'alla voir chez elle, et témoigna dans toutes les occasions avoir de grands égards pour elle. Monsieur n'en étoit pas de même : souvent dans le carrosse il lui tenoit des discours désagréables. Entre autres, un jour que l'on parloit de l'astrologie, Monsieur dit qu'on lui avoit prédit qu'il auroit plusieurs femmes; qu'en l'état où étoit Madame il avoit raison d'y ajouter foi. Cela me parut fort dur. Le gouverneur de Flandre, qui étoit le connétable de Castille, envoya son fils naturel, don Pèdre de Velasco, faire des complimens au Roi. Il avoit avec lui quantité de gens de qualité, et un grand équipage; un ingénieur espagnol d'une grande réputation étoit à sa suite. Le Roi le voulut entretenir et lui faire voir la citadelle de Tournay, à laquelle il faisoit travailler. Nous allâmes à Courtray, où l'on reçut des nouvelles du roi d'Angleterre, qui mandoit à Madame qu'il la prioit de passer à Douvres; qu'il y viendroit pour la voir. Monsieur en parut très-fâché, et Madame fort aise. Il voulut empêcher qu'elle y allât. Le Roi dit qu'il le vouloit absolument; et il n'y eut plus de difficulté à opposer. Elle partit de Lille pour s'aller embarquer à Dunkerque. Tout le monde lui alla dire adieu, et la plupart voyoient la douleur qu'elle sentoit sur les façons de vivre de Monsieur avec elle. Un peu devant qu'elle partît, le Roi n'avoit pas mangé à la table, parce qu'il avoit été indisposé, et la Reine étoit entrée dans son prie-dieu;

Monsieur y demeura seul avec moi. Il me parla avec tant d'emportement contre Madame, que j'en fus étonnée, et je compris qu'il ne se raccommoderoit jamais. Elle s'attiroit la considération du Roi parce qu'elle avoit du mérite, et qu'elle négocioit des affaires avec son frère et le Roi. De sorte que le voyage qu'elle alloit faire étoit aussi nécessaire pour les intérêts du Roi que pour le plaisir particulier de Madame.

La maréchale d'Humières donna une grande collation au Roi, où la marquise de Risbourg, femme du gouverneur de Bruxelles, se trouva avec mademoiselle de Valfusé sa sœur, et mademoiselle de Callin, qui étoit assez bien faite, et fille de M. Risbourg. Le Roi causa fort avec elle : l'on ne savoit s'il lui contoit des douceurs. Elle ne paroissoit nullement embarrassée avec lui, et se familiarisoit comme si elle l'avoit vu toute sa vie. Quoiqu'elles fussent inconnues, elles ne laissèrent pas de saluer la Reine, qui les voulut retenir à faire collation. Elles s'en défendirent, sur ce qu'elles étoient habillées de gris. Quoiqu'elles marquassent par cette réponse savoir bien vivre, et qu'on leur trouvât de l'esprit, on ne laissa pas d'en parler dans le carrosse pour les tourner en ridicule. Nous allâmes coucher à Saint-Venant, à Bergues et à Dunkerque, où nous séjournâmes deux jours. J'y trouvai des momens à pouvoir causer avec M. de Lauzun, pendant qu'il étoit chez la Reine. L'on s'en alla à Calais. M. Colbert (1), ambassadeur pour le Roi en Angleterre, y vint saluer le Roi. L'on m'ap-

(1) *M. Colbert* : Charles, marquis de Croissy, frère du célèbre ministre.

prit, le matin qu'il étoit arrivé, que le roi d'Angleterre rompoit son mariage parce que sa femme n'étoit pas en état d'avoir des enfans, et que bien des Anglais de la première qualité disoient qu'il m'épouseroit. Cette nouvelle me parut ridicule, et ne m'auroit point fâchée, sans que Monsieur, qui étoit dans le carrosse, s'adressa à moi, et me dit qu'il savoit une affaire qu'il ne vouloit pas me dire. Tout le monde se regarda, à cause de l'air mystérieux de son procédé. Le Roi me dit que Colbert lui avoit parlé comme s'il croyoit que le roi d'Angleterre songeât à rompre son mariage, et à se marier avec moi; qu'il n'avoit pas reçu d'ordre de lui en parler; que des gens considérables de ce pays-là, qui étoient dans les plaisirs du Roi, lui en avoient parlé avec tant de certitude, qu'il ne doutoit pas que cela ne fût vrai. Tout ce qui pouvoit porter quelque obstacle à l'affaire que j'avois dans la tête me donnoit un chagrin sensible : je comprenois qu'une affaire de cette nature y apporteroit quelque difficulté; je me mis à pleurer. La Reine dit : « Cela seroit horrible qu'un homme « eût deux femmes à la fois. » Le Roi me dit : « Ma « cousine, que pensez-vous là-dessus? » Je lui dis que je n'avois rien à lui répondre, sinon que je n'avois point de volonté; que j'étois persuadée qu'il ne m'obligeroit jamais à rien faire qui pût blesser sa conscience ni la mienne. La Reine répliqua : « Quoi! « si le Roi le vouloit, vous voudriez vous donner « par complaisance? » Le Roi répondit : « Elle sait « bien que je ne voudrois pas me damner moi- « même. » Monsieur disoit qu'il trouveroit cela très-beau : qu'il en auroit bien de la joie. Madame de

Montespan dit : « Mademoiselle connoît tant le roi « d'Angleterre, il a été si amoureux d'elle ! cela « seroit joli : elle écriroit au Roi, et lui feroit mille « présens, et nous aurions soin de les lui rendre. » Plus l'on approuvoit l'affaire, plus je pleurois. Le Roi me dit : « Vous ne faites pas bien de pleurer sur un « bruit. » Je lui répondis : « La pensée de quitter « Votre Majesté m'attendrit. » Cela me donna une occasion de bien témoigner de l'amitié au Roi, et de faire connoître à M. de Lauzun que je savois l'estimer plus que tous les empereurs et les rois de la terre. Je lui dis tout ce que je viens d'écrire. Il me dit : « J'ai « appris cette affaire, et je n'ignore pas que vous « avez fort pleuré. » Il me dit que j'avois raison d'être pénétrée de douleur de devoir quitter le Roi ; qu'il aimoit sa personne ; qu'il étoit ravi de connoître que j'avois bien de la tendresse pour lui ; qu'il savoit bien que ce n'étoit que cette raison qui m'avoit fait pleurer ; que, sans cela, il auroit été glorieux pour moi d'aller épouser un roi qui renverroit sa femme à son logis paternel pour en choisir une à son gré ; qu'il s'en réjouissoit avec moi. Nous couchâmes à Boulogne, et allâmes le lendemain à Hesdin, où M. de Lauzun, le matin qu'on en partit, fit mettre les troupes en bataille. Il salua le Roi à leur tête, et ensuite les renvoya dans leurs quartiers, à la réserve des gardes du corps et gendarmes qui servoient auprès du Roi. Je le trouvai le soir chez la Reine à Abbeville ; il me dit : « Vous voyez l'homme du monde le « plus aise d'être botté et d'être venu en carrosse. » Je voulus le gronder sur sa paresse, et lui dis que s'il savoit combien il avoit bonne grâce à la tête d'une

armée, il n'en voudroit jamais bouger. Le soir, chez la Reine, je lui dis : « A présent que vous n'avez plus « rien à ordonner, ni de camp à aller coucher, j'es- « père que vous demeurerez au souper du Roi. » Je parlois à Maulevrier, frère de Colbert, ambassadeur d'Angleterre, dans le moment qu'il entra. Au lieu de répondre à ma question : « Je n'ai pas voulu, dit-il, « vous interrompre; apparemment vous demandiez « au frère de l'ambassadeur d'Angleterre des nou- « velles de votre mariage. Vous m'avez choisi pour « prendre mes avis; j'avoue qu'à votre place je serois « tenté d'être une grande reine, et surtout dans un « pays où vous pouvez servir le Roi utilement. Si « vous m'en croyez, vous n'hésiterez pas à faire cette « affaire. Outre les raisons de l'intérêt du Roi, qui « vous doit être plus sensible que tout ce qu'il y a « au monde, vous devez trouver de l'agrément d'é- « pouser un parfait honnête homme, qui est intime « ami du Roi. Ces deux circonstances vous doivent « avoir fait comprendre que tout mon conseil se « réduiroit là, et qu'il ne se pouvoit pas faire que je « ne souhaitasse l'affaire passionnément. » Il me dit : « Je sais au surplus que les nouvelles extraordinaires « vous plaisent : en voilà une de votre goût. » Je voyois bien qu'il me disoit cela pour me faire parler; quoiqu'il se fût établi pour un homme qui n'aimoit pas les grands discours, et qu'il fût vrai dans un sens, il est aussi fort assuré dans un autre que lorsqu'il veut pénétrer les sentimens des gens, il trouve le secret de parler deux ou trois heures de mille affaires, qui semblent inutiles à ceux qui l'écoutent, sans en vouloir faire l'application qu'il en a dans la

tête. Je lui répondis : « Si j'en avois autant d'envie « que vous croyez, je n'aurois pas pleuré comme je « fis hier. Je crois que je dois moins m'expliquer là « dessus avec vous qu'avec personne du monde, « puisque je vous ai si souvent tenu des discours qui « peuvent vous faire connoître que j'ai d'autres in- « tentions. Vous auriez raison, lui dis-je, de vous « moquer de moi, si je vous faisois une longue dis- « cussion de ce que je veux ou de ce que je ne veux « pas faire. » Je continuai à lui dire : « Je ne chan- « gerai ni de conduite ni de sentimens. » Pendant que cette conversation dura dans une fenêtre de la chambre de la Reine, tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à la cour passèrent dessous nous; je me mis à examiner leur taille, leur air, leur mine, et à parler de leur esprit. Après avoir donné mon avis sur chacun, il me dit : « A ce que je vois, ce n'est pas un de ceux « de qui nous avons parlé que vous avez choisi, « puisque vous trouvez qu'ils sont tous dans quelque « cas qui ne vous plaît pas. Je voudrois, dit-il, que « cet homme pût paroître, et que vous voulussiez « me le montrer. » Charost passa, et ensuite le comte d'Ayen. Il me dit : « Celui-ci est un honnête homme; « je ne crois pas pour cela que ce soit cet heureux « que vous m'avez dit avoir déjà prédestiné. » Je lui répondis : « Cherchons, je vous réponds qu'il est ici; « et pour peu que vous m'aidiez, nous l'aurons « bientôt trouvé. » Il se mit à sourire, et me dit : « J'admire comment l'on se peut amuser de rien si « long-temps que nous avons fait; si vous y voulez « faire réflexion, nous n'avons fait que ce qu'on ap- « pelle communément conter des fagots. Parlons

« d'affaires plus sérieuses. » Il changea de discours, et me quitta tout aussitôt. Pendant ce voyage j'avois fait connoissance avec madame de Nogent, qui étoit sa sœur. J'ai déjà dit qu'à Bordeaux elle étoit entrée fille chez la Reine; depuis ce temps-là elle avoit été mariée au comte de Nogent. Je voulois avoir quelqu'un avec moi pour parler de lui. Elle avoit bien de l'esprit et du mérite; je prenois plaisir de causer avec elle: et quoique je fusse guérie du bruit que ses ennemis faisoient courir qu'il alloit épouser madame de La Vallière, je ne laissois pas d'interroger madame de Nogent là-dessus, afin qu'elle me confirmât ce que je pensois, et que je lui pusse parler de monsieur son frère, et qu'elle me pût dire du bien de lui. Elle me répondit que ces bruits l'avoient mis au désespoir, et elle aussi.

Lorsque j'arrivai à Saint-Germain, je trouvai qu'on avoit mis les maçons dans ma chambre, qui ne pouvoient avoir fini leur travail de huit jours. Malgré ma répugnance et mon dégoût d'être à Paris, il me fallut de nécessité y aller. Je m'y serois ennuyée à la mort, sans que le Roi alla passer quelques jours à Versailles; j'y courus avec beauconp de diligence. Un jour après la messe, madame de Thianges, seule avec moi, me dit : « Il faut que je vous apprenne « une folie que j'ai dans la tête; je voudrois que « vous épousassiez M. de Longueville. » Après m'en avoir dit tous les biens imaginables, elle me répéta deux ou trois fois : « Qu'avez-vous à me répondre? » Je lui répondis : « Rien, sinon que je n'ai pas envie « de me marier. » Madame arriva d'Angleterre, où il sembloit qu'elle avoit trouvé une bonne santé, tant

elle paroissoit belle et contente. Monsieur n'alla pas au devant d'elle, et pria même le Roi de n'y pas aller. S'il ne lui fit pas cette honnêteté, il ne laissa pas de la recevoir avec des marques d'une grande estime; Monsieur n'en fit pas de même. J'allai la voir, et lui demandai des nouvelles de son voyage; elle me dit que le roi d'Angleterre et le duc d'Yorck l'avoient chargée de me faire leurs complimens; qu'ils étoient tous deux fort de mes amis; que la Reine lui avoit paru une bonne femme, point belle, mais si honnête, si remplie de piété, qu'elle s'attiroit l'amitié de tout le monde; que la duchesse d'Yorck avoit extrêmement d'esprit: qu'elle en étoit très-contente; qu'elle avoit trouvé encore la cour d'Angleterre en deuil de la mort de la Reine mère d'Angleterre, qui étoit morte il y avoit quelque temps à Colombes. Elle avoit été quasi toujours malade, tant elle étoit délicate; on lui fit prendre des pilules pour la faire dormir : elle le fit si bien qu'elle n'en revint point. Madame en fut très-fâchée, parce qu'elle l'aimoit, et qu'elle s'entremettoit pour la raccommoder avec Monsieur, qui avoit presque toujours mal vécu avec elle. Je fus fort fâchée de sa mort. Madame ne fut qu'un jour à Saint-Germain, parce que le Roi s'en alla à Versailles, où Monsieur ne voulut pas le suivre, pour faire dépit à Madame. Il s'en alla à Paris; je la vis fort tentée de pleurer : et quelque soin qu'elle prît de retenir ses larmes, elle ne laissa pas d'en verser. Un moment avant de monter en carrosse, Monsieur me tira à part, et me dit : « Je suis trop de vos « amis pour ne pas vous avertir qu'on dit hier au « Roi que vous vous alliez marier avec M. de Lon-

« gueville. » Il me répondit qu'il n'en avoit pas ouï parler, et que par cette raison il ne croyoit pas que cela fût; que madame de Thianges en avoit fait un grand discours, pour dire au Roi que puisqu'il avoit bien voulu que ma sœur épousât M. de Guise, il devoit encore trouver meilleur que j'épousasse celui-ci, qui étoit d'aussi bonne maison que l'autre; que le Roi avoit répondu : « Je ne m'y opposerai « point. » Qu'il s'étoit retourné de son côté, et lui avoit dit : « Mon frère, je ne sais ce que c'est; en « avez-vous ouï parler? » Il me dit : « M. de Lon- « gueville est de mes amis : j'en serois fort aise. « Dites-moi vos sentimens là-dessus. » Je lui dis que c'étoit la première fois que j'en avois ouï parler sérieusement; que lorsqu'on en avoit voulu railler avec moi, je n'avois pas fait deux réponses; que la plus honnête pour eux et pour moi avoit été celle de dire que je ne voulois pas me marier; que c'étoit cela même que j'avois toujours répondu. J'eus une très-grande impatience de pouvoir conter cette conversation à M. de Lauzun; il étoit à Porchefontaine dans une maison de célestins, pour s'y baigner. Je ne savois où le trouver. Pour lui donner de la curiosité et le faire venir chez la Reine, j'envoyai chercher Guitry, qui étoit avec lui au même endroit. Il vint dans ma chambre; je lui demandai s'il avoit ouï parler de ce que Monsieur m'avoit dit; il me répondit que non. Tout aussitôt que je l'eus quitté, je m'en allai chez la Reine, où je trouvai M. de Lauzun, ainsi que je l'avois prévu. Il s'approcha de moi, et me dit : « Quelle affaire avez-vous avec Guitry? » Je lui répondis que j'avois envie de lui en faire mys-

tère; il me dit que je ne tiendrois pas long-temps mon courage. Il avoit raison : j'étois fort impatiente de lui apprendre l'affaire; il se mit à rire, et me dit : « Voilà un homme! J'ai été bien sot jusqu'ici de ne « l'avoir pas deviné. » Il me dit : « Vous êtes bien « obligée à madame de Thianges de vous avoir donné « une occasion de me le devoir nommer; et vous « lui avez encore une autre obligation, qui est qu'elle « veut vous donner ce qu'elle aime le plus au monde, « ou au moins le partager avec vous. » La Reine sortit; il me quitta, et me dit : « Aussi bien je n'avois « plus rien à vous dire. » Le soir que je me promenois de chambre en chambre, occupée de ce qu'il m'avoit répondu, je le vis entrer; je me récriai : « Ah! quelle merveille de vous voir ici! » Il me dit: « J'ai à parler à M. de Longueville. » Il s'approcha de moi; Rochefort et M. de Longueville en firent de même; nous parlâmes de mille affaires indifférentes. Lorsque les deux autres nous eurent quittés : « Vous avez vu, dit-il, que je n'avois aucune affaire « avec M. de Longueville; pour vous apprendre de « bonne foi ce que je viens faire ici, je vous dois « dire qu'il m'a pris une espèce de curiosité de venir étudier si c'étoit là l'homme que vous aviez « choisi : j'en voulois juger par la mine que vous lui « feriez. Je me persuadois que vous n'aviez plus de « confiance en moi, parce que je vous ai dit trop « sincèrement ce que je croyois que vous deviez « faire; et je vois bien que vous vous allez marier « avec lui. » Il me tint là-dessus des discours plus équivoques les uns que les autres; je lui répondis qu'assurément je me marierois, et que ce ne seroit

point avec M. de Longueville. Je lui dis : « Je vous « prie que je vous entretienne demain : je suis ré- « solue de parler au Roi, je voudrois finir tout ceci « devant le premier de juillet. Vous entrerez chez « le Roi, vous n'aurez plus le temps de me donner « vos avis: et vous êtes encore le seul homme de « qui j'en veux prendre. » Nous étions quasi à la fin de juin; il me dit : « Je m'en vais demain à « Paris, et je serai ici sans faute dimanche; j'écou- « terai ce que vous me voudrez dire, et je vous « conseillerai comme un fidèle serviteur le doit faire. « Aussi bien ai-je envie de vous voir hors d'inquié- « tude. » Après nous être quittés, il n'y a rien dans la vie qui ne me passât dans la tête, et je ne fis aucune réflexion qui me dissuadât de mon dessein : je n'étois troublée que de la crainte des difficultés que je pourrois trouver dans son exécution. Je ne me méfiois pourtant pas du Roi sur les bontés que je voyois qu'il avoit pour moi, et les marques d'estime qu'il donnoit à M. de Lauzun. Je raisonnois sur sa conduite réservée, et au lieu de la blâmer je la trouvois très-sage, persuadée qu'il ne se pouvoit pas faire qu'il ne connût l'amitié que j'avois pour lui; et je voyois bien que les doutes qu'il m'en vouloit témoigner étoient des marques de son profond respect. Outre cela, je croyois qu'il raisonnoit en lui-même que si je venois à changer et que l'affaire eût éclaté, elle me feroit de l'embarras de lui à moi; qu'ainsi il vouloit que je fusse toujours libre. J'avoue que cette sorte de soumission et cette manière de prévoyance, quoiqu'inutile par l'état où j'étois pour lui, ne laissoient pas de me faire sentir qu'il étoit l'unique per-

sonne au monde qui n'auroit pas voulu m'engager. Je lui en savois gré, et augmentois d'estime et de considération pour lui. Je le regardois comme le plus extraordinaire homme que j'eusse connu, et qui étoit le plus digne de l'honneur que je lui voulois faire, et celui qui soutiendroit avec le plus d'approbation l'élévation dans laquelle je l'allois mettre. Sa conduite respectueuse et soumise m'occupoit d'une manière vive, et me le faisoit regarder comme un homme qui savoit bien qu'avec les gens comme moi il ne faut pas aller si vite qu'avec ceux dont il auroit pu traiter d'affaire but à but.

Le dimanche venu, je causois avec madame de Nogent chez la Reine; je lui avois parlé si souvent, et lui avois tenu tant de discours qui avoient rapport à monsieur son frère, qu'il ne se pouvoit pas faire qu'elle n'eût pénétré mes intentions. Je lui avois souvent répété que j'avois une affaire dans l'esprit qui me donnoit de l'inquiétude; que je n'étois pas contente de ma condition, que j'en voulois changer. Ce jour-là je lui disois : « Vous seriez bien étonnée de me voir « dans peu mariée! J'en veux demander, lui dis-je, « demain la permission au Roi, et mon affaire sera « faite dans vingt-quatre heures. » Elle m'écoutoit avec une très-grande attention; je lui dis : « Vous « pensez peut-être à qui je me marierai; je ne serois « pas fâchée que vous l'eussiez deviné. » Elle me dit : « C'est sans doute à M. de Longueville? » Je lui répondis : « Non; c'est un homme de très-grande « qualité, d'un mérite infini, qui me plaît depuis « long-temps. J'ai voulu lui faire connoître mes in- « tentions : il les a pénétrées, et par respect il n'a

« osé me le dire. » Je lui dis : « Regardez tout ce qu'il « y a de gens ici, nommez-les l'un après l'autre : je « vous dirai oui lorsque vous l'aurez nommé. » Elle le fit; et après m'avoir parlé de tout ce qu'il y avoit de gens de qualité à la cour, et que je lui avois toujours dit que non, et que cela eut duré une heure, je lui dis tout d'un coup : « Vous perdez votre temps, « parce qu'il est allé à Paris; il en doit revenir ce « soir. » Après lui avoir dit cela, je descendis un moment dans ma chambre, où M. de Longueville étoit, qui chercha fort à me parler. Il étoit très-régulier à me faire la cour, depuis qu'on avoit fait courir le bruit que je devois l'épouser. L'on me vint dire que la Reine sortoit : il me mena jusqu'à son carrosse; je courois afin de ne pas faire attendre la Reine. M. le comte d'Ayen me dit : « Madame se meurt ! le Roi m'a « commandé de chercher M. Valot, et de le mener à « Saint-Cloud en diligence. » Lorsque je fus dans le carrosse, la Reine me dit : « Madame n'en peut plus; et « ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'elle croit avoir été « empoisonnée. » Je me récriai, et dis : « Ah, quelle « horreur ! Je suis au désespoir de ce bruit-là. » Et sans songer à ce que je disois (nous sommes de bonnes gens de notre race), je lui demandai ce que c'étoit. Elle me répondit que dans le salon de Saint-Cloud, où elle étoit en bonne santé, elle avoit demandé à boire de l'eau de chicorée; que son apothicaire lui en avoit donné; qu'après l'avoir bue, elle s'étoit mise à crier qu'elle sentoit un feu dans son estomac; qu'elle crioit sans cesse; qu'on étoit venu en avertir le Roi et chercher M. Valot. La Reine se mit fort à la plaindre, et parla fort de tous les chagrins que Mon-

sieur lui avoit donnés; qu'elle étoit toute en larmes lorsqu'elle étoit partie; qu'il sembloit qu'elle avoit prévu son mal. Un gentilhomme que la Reine y avoit envoyé arriva; il lui dit que Madame l'avoit chargé de lui dire qu'elle se mouroit; que si elle la vouloit trouver encore en vie, elle la supplioit très-humblement d'y aller bientôt, parce que si elle tardoit elle la trouveroit morte. Nous étions sur le canal à la promenade: nous montâmes en carrosse, et allâmes trouver le Roi qui soupoit, parce qu'il prenoit des eaux. Le maréchal de Bellefond dit à la Reine qu'elle feroit bien de n'y pas aller; elle étoit indéterminée: je la priai de trouver bon que j'y courusse. Elle en faisoit difficulté; dans le moment le Roi vint, qui lui dit: « Si vous voulez venir, voilà mon carrosse. » La comtesse de Soissons se mit avec nous. A moitié chemin, nous trouvâmes M. Valot qui en revenoit; il dit au Roi que ce n'étoit qu'une colique; que son mal ne seroit ni long ni dangereux. Lorsque nous arrivâmes à Saint-Cloud, nous ne trouvâmes quasi personne qui parût affligé; Monsieur sembloit être fort étonné. Nous la vîmes sur un petit lit qu'on lui avoit fait à la ruelle, tout échevelée; elle n'avoit pas eu assez de relâche pour se faire coiffer de nuit; sa chemise dénouée au cou et aux bras, le visage pâle, le nez retiré; elle avoit la figure d'une personne morte. Elle nous dit : « Vous voyez l'état où je suis. » Nous nous mîmes à pleurer. Mesdames de Montespan et La Vallière y vinrent. Elle faisoit des efforts horribles pour vomir. Monsieur lui disoit: « Madame, faites « vos efforts pour vomir, afin que cette bile ne vous « étouffe pas. » Elle voyoit la tranquillité de tout

le monde avec peine, quoiqu'elle fût en état de devoir faire une grande pitié. Elle parla au Roi quelques momens tout bas. Je m'approchai d'elle, je lui pris la main; elle me serra la mienne, et me dit : « Vous « perdez une bonne amie, qui commençoit à vous « aimer fort et à vous bien connoître. » Je ne lui répondis que par mes larmes. Elle demandoit l'émétique; les médecins disoient que cela lui seroit inutile; que ces sortes de coliques duroient quelquefois neuf à dix heures: qu'elles ne passoient jamais les vingt-quatre. Le Roi voulut raisonner avec eux : ils ne savoient que lui répondre. Il leur dit : « On n'a jamais laissé mourir une femme sans lui « donner aucun secours. » Ils se regardoient, et ne disoient mot. On causoit, on alloit et revenoit dans cette chambre; on y rioit comme si Madame avoit été dans un autre état. Je m'en allai à un coin parler à madame d'Epernon, qui étoit touchée d'un tel spectacle. Je lui dis que j'étois étonnée qu'on ne parlât pas de Dieu à Madame: que cela étoit honteux pour tout ce que nous étions là. Elle répondit qu'elle avoit demandé à se confesser; que le curé de Saint-Cloud étoit venu; que c'étoit un homme qu'elle ne connoissoit pas; qu'elle avoit été confessée dans un moment. Monsieur s'approcha; je lui dis : « On ne songe pas « que Madame est en état de mourir, et qu'il lui « faudroit parler de Dieu. » Il me répondit que j'avois raison; il me dit que son confesseur étoit un capucin qui n'étoit propre qu'à lui faire honneur dans un carrosse, pour que le public vît qu'elle en avoit un; qu'il falloit un autre homme pour lui parler de la mort. « Qui pourroit-on trouver qui eût bon air à

ler l'entretenir là-dessus aux heures qu'elle n'avoit personne chez elle; qu'elle étoit bien aise de savoir de sa religion à fond, dont elle avoit été jusque là assez ignorante, et qu'elle vouloit commencer par là à faire son salut; qu'il l'avoit trouvée dans de très-bonnes dispositions; que, lorsqu'elle l'avoit vu, elle lui avoit dit: « J'ai songé trop tard à me vouloir « sauver; » qu'il avoit raison d'être satisfait des sentimens de douleur dans lesquels elle étoit morte.

Après que le Roi eut dîné et qu'il fut habillé, il vint chez la Reine pleurer. Il me dit: « Ma cousine, « venez avec moi pour que nous parlions de ce qu'il « faudra faire pour feu Madame, afin que je donne « mes ordres à Saintot, » qui étoit présent; il étoit dans la ruelle de la Reine. Après qu'il eut parlé de ce qu'il y avoit à faire, et que je lui eus donné mes avis, il me dit: « Ma cousine, voilà une place vacante: la « voulez-vous remplir? » Je devins pâle comme la mort. Je lui répondis toute tremblante: « Vous êtes « le maître; je n'aurai jamais d'autre volonté que la « vôtre. » Il me pressa extrêmement: je lui répondis toujours que je n'avois rien à lui répondre que cela. Il me dit: « Y avez-vous de l'aversion? » Je ne lui répondis encore rien. Il me dit: « J'y songerai, et je « vous en parlerai. » La Reine s'alla promener; je la suivis. On ne parla que de la mort de Madame, et du soupçon qu'elle avoit eu d'être empoisonnée, et de la manière dont Monsieur et elle avoient vécu ensemble depuis long-temps. On se disoit les uns aux autres si on croyoit qu'il se remariât; la plupart des gens qui tenoient ce discours me regardoient: je ne faisois nul semblant d'y prendre garde. Sur les bruits

que je viens de dire, l'on fit assembler tous les médecins du Roi, de feu Madame et de Monsieur; quelques-uns de Paris, celui de l'ambassadeur d'Angleterre, avec tous les habiles chirurgiens, qui ouvrirent Madame. Ils lui trouvèrent les parties nobles bien saines : ce qui surprit tout le monde, parce qu'elle étoit délicate et quasi toujours malade : ils demeurèrent d'accord qu'elle étoit morte d'une bile échauffée. L'ambassadeur d'Angleterre y étoit présent, auquel ils firent voir qu'elle ne pouvoit être morte que d'une colique qu'ils appelèrent un *cholera-morbus*. Voilà ce qui nous fut rapporté devant la Reine; chacun questionna à son tour les médecins, qui nous en faisoient la relation. Celui d'Angleterre (1) ne laissa pas de faire un écrit qui déplut extrêmement à Monsieur, parce qu'il l'envoya dans son pays. Le roi d'Angleterre se plaignit, parce qu'il croyoit que Madame avoit été empoisonnée : tous ces sots bruits me faisoient de très-grandes peines. Je vis le soir M. de Lauzun chez la Reine; je lui dis : « J'ai une extrême « douleur de la mort de Madame, et je vous proteste « que je la regrette encore plus fortement, parce que « je sais qu'elle étoit de vos amies. » Il me répondit : « Personne n'y a tant perdu que moi. » Je lui répliquai : « Pour moi, je la plains par la raison que je viens « de dire, et parce que je l'aimois : ce qui m'afflige « le plus, c'est que cette mort retardera mes affaires, « et elle ne les changera point; je veux suivre mon

(1) *Celui d'Angleterre :* On trouvera à la suite des Mémoires de madame de La Fayette quelques lettres du lord Montaigu, ambassadeur d'Angleterre, sur la mort de Madame. Elles sont adressées au lord Arlington, secrétaire d'Etat de Charles II.

« inclination, et je serai ferme dans la résolution « que je vous ai dit que j'avois prise. » Il me dit : « Je n'ai rien à vous répondre, ni le temps de de-« meurer davantage avec vous. » Il s'en alla. Je vis bien qu'il tenoit cette conduite par l'esprit de sagesse qu'il m'avoit paru avoir en tout. Le lendemain il prit le bâton pour servir auprès du Roi, qui monta en carrosse après la messe; la Reine et lui mirent pied à terre à Saint-Cloud, pour jeter de l'eau bénite sur le corps de Madame : ils virent Mademoiselle, et s'en allèrent droit au Palais-Royal pour rendre leur visite à Monsieur. La Reine y laissa le Roi, pour aller dîner aux Carmélites de la rue du Bouloy. Elle alla à son retour voir madame de Montausier, qui étoit malade à Paris depuis long-temps. L'origine de son mal venoit d'une peur qu'elle avoit eue dans un passage derrière la chambre de la Reine, où l'on met ordinairement un flambeau en plein jour; elle y vit une grande femme qui venoit droit à elle : lorsqu'elle en fut proche, elle disparut à ses yeux. Elle s'en vint conter cela à tout le monde, et s'en mit une si vive impression dans la tête, et une si grande crainte, qu'elle en tomba malade. Quelque temps auparavant cette vision, M. de Montespan, qui est un homme fort extravagant et peu content de sa femme, se déchaînant extrêmement sur l'amitié que l'on disoit que le Roi avoit pour elle, alloit par toutes les maisons faire des contes ridicules. Un jour il s'avisa de m'en parler ; je lui lavai la tête : j'étois plus en droit de le faire qu'une autre, parce qu'il est mon parent. Je lui fis comprendre qu'il manquoit de conduite par ses harangues, dans lesquelles il mêloit le Roi avec des citations de la sainte Ecriture et des

Pères. Il a de l'esprit et peu de jugement; il disoit quantité de sottises, et les débitoit agréablement. Il vouloit faire entendre au Roi qu'au jugement de Dieu il lui seroit reproché de lui avoir ôté sa femme. Le lendemain, étant sur la terrasse avec la Reine, j'appelai madame de Montespan pour lui dire que j'avois vu son mari, qui étoit plus fou que jamais; que je lui avois fait une violente correction. Elle me répondit : « Il est ici qui fait des relations épouvantables, dans « lesquelles il mêle madame de Montausier. » Elle n'eut pas achevé cela, qu'on lui vint dire qu'elle la demandoit; que M. de Montespan venoit de sortir de chez elle. Nous nous séparâmes; elle s'en alla trouver madame de Montausier : je la suivis d'assez près pour m'être trouvée en tiers lorsqu'elle lui conta que son mari étoit venu lui dire mille injures, dont elle paroissoit si outrée qu'elle trembloit de colère sur son lit. Elle me dit qu'elle louoit Dieu de ce qu'il ne s'étoit trouvé chez elle que ses femmes, parce que s'il y avoit eu des hommes, elle l'auroit fait jeter par les fenêtres; qu'elle avoit été obligée d'en avertir le Roi, qui le faisoit chercher pour l'envoyer en prison. Cette affaire fit un grand bruit dans le monde, parce que l'outrage étoit extraordinaire à supporter pour une femme qui jusque là avoit eu bonne réputation. M. de Montausier étoit à Rambouillet : il n'apprit pas cette affaire; l'on disoit même qu'on la lui avoit cachée; d'autres imaginoient qu'il la savoit : qu'habilement il lui étoit avantageux de l'ignorer. Peu de temps après il fut fait gouverneur de M. le Dauphin : ses envieux et ses ennemis voulurent gloser sur ce choix, et en établissoient des raisons; ceux qui sa-

voient le bon goût du Roi, et connoissoient le mérite de M. de Montausier, étoient persuadés que personne de tout le royaume ne s'en acquitteroit si bien que lui : il est vrai que c'est un parfait honnête homme, et qui a fait voir qu'il étoit digne de la bonne opinion que le Roi avoit eue de lui.

Lorsque la Reine fut sortie de chez madame de Montausier, j'allai chez Monsieur, qui ne me parut point affligé : il me dit qu'il avoit prié madame d'Aiguillon de lui prêter sa maison de Ruel; qu'en l'état où il étoit, il ne pouvoit pas demeurer à Paris. Le lendemain j'y retournai avec une mante voir Mademoiselle : il y avoit une fille du duc d'Yorck, que l'on avoit envoyée à la reine mère d'Angleterre pour la faire traiter d'un mal qu'elle avoit aux yeux : lorsque la Reine mourut, elle étoit demeurée entre les mains de Madame. Je la trouvai avec Mademoiselle : elles étoient toutes deux très-petites. Monsieur, qui aime les façons, leur avoit fait prendre des mantes qui traînoient à terre. Il avoit desiré qu'on rendît visite à mademoiselle de Valois, qui étoit encore en nourrice. J'allai avec ma mante à Saint-Germain : il étoit du respect de voir une fois Leurs Majestés avec ce harnois ridicule de deuil. Je dis au Roi les visites que j'avois rendues au Palais-Royal, et lui fis la représentation des mantes de Mademoiselle et de la princesse d'Angleterre. Il me dit : « Ne raillez point « de cela, mon frère ne vous le pardonneroit pas. » Le lendemain, à la messe, M. de Lauzun s'approcha de moi pour me dire qu'il se réjouissoit de ce que j'allois épouser Monsieur : je lui répondis que je ne faisois pas mon compte que cela dût être. Il me répli-

qua : « Il le faudra bien, puisque le Roi le veut. Au « moins, me dit-il, je me trouverai toujours ami de « Mesdames ; l'autre me faisoit l'honneur d'avoir quel- « que bonté pour moi : je veux espérer que vous « ferez de même. » Je lui répondis : « Cette affaire « ne se fera jamais. » Il me répliqua : « Et moi je vous « dis qu'elle se fera, et j'ajoute que j'en serai très- « aise. Quoique je perde auprès de vous ma place de « confident, j'aime encore mieux votre grandeur « que mon intérêt particulier, et je ne saurois mieux « reconnoître les obligations que je vous ai, que de « vous dire que je sais mépriser ma fortune lorsqu'il « s'agit de votre gloire. » Quoique ce discours parût équivoque par rapport à la perte de ma confidence, ou à ce qu'il savoit bien ce que j'avois dans le cœur pour lui, il ne laissa pas de me surprendre, et je vis bien que cette occasion l'avoit pressé de parler comme il venoit de faire. Il me dit : « A mon tour je veux « vous demander une audience. » Je lui dis de se trouver chez le Roi l'après-dînée. Dès que le Roi fut au conseil, il y vint ; il me dit : « Le Roi veut que « vous épousiez Monsieur ; il faut obéir. Vous m'avez « fait l'honneur d'avoir de la confiance en moi, vous « y en devez prendre plus que jamais : et je ne sau- « rois vous donner une plus forte marque de ma sin- « cérité que de vous représenter mille fois que vous « devez faire ce que le Roi désire ; et, sans faire aucun « raisonnement, il faut suivre votre devoir aveuglé- « ment ; ne songez qu'à cela, vous vous en trouverez « bien. Pensez ce que c'est que Monsieur : il n'y a que « le Roi et M. le Dauphin au dessus de lui, et vous « n'y aurez que la Reine ; le Roi vous considérera, et

« vous donnera tous les jours mille agrémens; vous « aurez chez vous toute la cour, musique, bal, « ballet, comédies, et toutes sortes de plaisirs. » Je lui dis : « Vous ne pensez pas que j'ai plus de quinze « ans, et vous me tenez des discours qui ne sont « propres qu'à réjouir des enfans. Je suis persuadée, « lui dis-je, que le Roi a de la bonté pour moi; je ne « m'en rendrai pas indigne par ma conduite. J'ai l'hon- « neur d'être sa cousine germaine : je ne veux point « d'autre grandeur ni d'élévation que celle-là ; j'ai « mon plan dans la tête, je sais ce que je dois faire « pour pouvoir être heureuse : ainsi vous voulez bien « que je vous dise que je ne changerai point de ré- « solution. Croyez-vous que j'aie oublié le passé, et « que je ne me souvienne pas de tout ce que je vous « ai dit? » Il me répondit : « J'ai raison d'en être per- « suadé; par rapport à moi, il ne me souvient pas que « vous m'ayez rien conté depuis quelque temps; j'ai « été si inappliqué sur tout ce que vous me disiez, et « si attaché à mon devoir, que j'ai oublié tout ce que « vous m'avez voulu apprendre, et ne suis à l'heure « qu'il est, occupé que du plaisir de vous voir Ma- « dame. Je vous regarderai passer du château neuf pour « aller chez le Roi, précédée et suivie par un nombre « de gardes; j'avoue que cela me réjouit infiniment, « et que je ne me trouve sensible qu'à votre grandeur. « J'ai passé ma vie à songer aux contes que vous me « faisiez pour le projet que vous aviez dans la tête « pour quelqu'un; je ne trouve personne à plaindre « que ce quelqu'un : vous ne m'en avez pas dit le « nom, je ne sais de qui je dois plaindre le malheur; « ainsi je ne veux être occupé de rien au monde que

« de votre établissement. » Il me dit cela avec un air si libre et si naturel, que j'en aurois été outrée de douleur si je n'avois imaginé que sa sagesse lui avoit fait faire des efforts pour me paroître ce qu'il n'étoit pas.

J'allai à Saint-Cloud chercher le corps de Madame, pour le conduire à Saint-Denis; madame la princesse et madame de Longueville vinrent avec moi. J'allai coucher ce soir-là à Paris, et m'en retournai le lendemain à Saint-Germain, où M. de Lauzun me vint dire chez la Reine qu'il me supplioit très-humblement de ne lui plus parler. Il me dit qu'il avoit été assez malheureux pour avoir déplu à Monsieur, parce qu'il étoit serviteur de Madame. « Il croiroit, dit-il, que « toutes les difficultés que vous lui feriez viendroient « de moi. Ainsi, à moins que d'avoir vos ordres à me « donner pour parler au Roi, et que je puisse lui dire : « Mademoiselle m'a parlé pour informer Votre Majesté « de cela; je vous supplie encore une fois de trou- « ver bon que je ne m'approche plus de vous, lorsque « vous m'appellerez pour d'autres affaires que pour « celles qui auront directement rapport au Roi; et « ne m'écrivez ni ne m'envoyez personne : c'est une « conduite que je dois tenir autant pour vous que « pour moi. Ainsi il faut, s'il vous plaît, que vous la « trouviez bonne. » Je lui dis que ce qu'il vouloit que je fisse me mettoit au désespoir; que je ne voulois pas absolument épouser Monsieur; que toutes les grandeurs et tous les avantages qu'il m'avoit voulu faire voir dans son autre conversation m'étoient indifférens; que Monsieur étoit plus jeune que moi; que je n'étois pas d'un naturel soumis; que nous ne serions pas heureux ensemble; qu'il falloit qu'il choisît une per-

sonne d'une humeur à se pouvoir accommoder du chevalier de Lorraine ou de quelque autre favori; que je ne pouvois être contente ni trouver du repos que par l'exécution de ce qu'il devoit savoir que j'avois dans la tête. Il me répondit toujours que j'avois tort, que je devois obéir; qu'il me demandoit en grâce de ne lui plus parler; qu'il me fuiroit; qu'il me conjuroit encore une fois de ne le pas trouver mauvais. Je lui répondis : « Au moins marquez-moi un « temps; c'est-à-dire dites-moi : Si dans six mois votre « affaire n'est pas faite avec Monsieur, je vous parle« rai. Pourvu que vous disiez que votre résolution à « ne pas me voir ait des bornes, je serai satisfaite. « Pour rompre l'affaire de Monsieur, cela est aussi « assuré que ma persévérance pour l'autre. » Il me dit : « Je vois bien que nous ne finirons jamais, et qu'il « faut nécessairement que ce soit moi qui prenne le « premier congé. Je suis et serai toute ma vie, me dit« il, reconnoissant de l'honneur que vous m'avez fait « de vous confier à moi. Ce que je fais aujourd'hui « doit vous marquer que je n'en étois pas indigne. » Je lui dis : « Répondez-moi sur le temps, parce que « sûrement je romprai l'affaire avec Monsieur. » Il me dit : « Ce n'est ni à vous ni à moi à fixer un « temps, ni à régler la fin d'une affaire qui est entre « les mains du Roi; je ne saurois vous faire d'autre « réponse. Voudriez-vous que dans une affaire qui « vous regarde je fisse une imprudence? Ainsi je « n'ai rien à vous répondre, sinon que je saurai plain« dre le malheureux inconnu, et que je n'oublierai « de ma vie l'honneur que vous m'avez fait de vous « confier à moi. » Il me fit une profonde révérence, et

me dit qu'il n'avoit jamais fait une si violente épreuve de la soumission, ni ressenti tant de respect. Je lui dis : « Vous vous en allez! quoi, je ne vous parlerai « plus ? » Il me répondit : « Non ; et afin que je n'en « aie plus d'occasion, et que vous ne cherchiez pas « celle de le vouloir faire, pour achever tout ce « que j'ai à vous dire, il me semble que voici à peu « près la saison que vous allez prendre les eaux de « Forges : vous voudriez sans doute me demander « conseil. C'est pour cela que je vous dis par avance « que vous ferez bien d'y aller le plus tôt que vous « pourrez ; ce voyage sera utile pour votre santé : il « peut encore être propre à guérir ce que vous avez en-« vie de vous ôter de la tête. Si ce quelqu'un que je ne « connois point vous voyoit, il en seroit troublé, et cela « même vous empêcheroit de l'oublier ; et vous voyez « qu'il faut nécessairement vous débarrasser. Nous « ne ferions, me dit-il, que des répétitions inutiles ; « le Roi sortiroit du conseil ; et insensiblement, quel-« que régulier que je veuille être, je manquerois à « mon devoir. » Et, sans vouloir m'écouter davantage, il me quitta. Je m'en allai pleurer dans ma chambre. Outrée de douleur de mon état, je faisois réflexion au sien : je le blâmois d'un côté, et admirois sa conduite de l'autre. Peu de jours après cette conversation je partis pour Forges ; je pris congé du Roi ; il me dit : « Mon frère m'a parlé comme un « homme qui souhaite ardemment se marier avec « vous ; qu'il ne seroit pas de bonne grâce d'épouser « sitôt après la mort de Madame : ainsi il désireroit « arrêter et signer le contrat avant que vous partis-« siez pour aller prendre vos eaux ; et cet hiver vous

« acheveriez l'affaire. » Je lui répondis : « Sire, Mon« sieur ne se mariera pas sans la participation du « chevalier de Lorraine : et s'il y trouvoit quelque « répugnance pour moi, il me seroit fâcheux de « rompre une affaire qui auroit paru dans le public « comme faite ; et Votre Majesté, qui l'auroit con« clue, seroit obligée de la soutenir contre le gré de « Monsieur : nous commencerions d'être brouillés « ensemble devant que d'avoir épousé. Je la supplie « très-humblement, lui dis-je, de me laisser faire « mon voyage de Forges ; à mon retour, Votre Ma« jesté verra comme Monsieur en aura usé. Cepen« dant j'aurai eu le temps d'étudier sa conduite, et « je la supplierai de décider de la mienne sur ce « que j'aurai appris de la sienne. » Je me séparai du Roi là-dessus, et je lui dis que je réglerois toutes mes actions sur ses ordres ; que je lui demanderois ce qu'il vouloit que je fisse lorsque je lui aurois dit mes raisons. Je ne restai à Forges que précisément le temps qu'il me falloit pour prendre mes eaux : je ne crois pas qu'elles me fissent du bien, parce que j'étois fort agitée. Je m'en allai deux ou trois jours à Eu ; et afin que ce séjour ne retardât pas mon voyage, j'envoyai chercher de l'eau à Forges, que je prenois comme si j'avois été à la fontaine ; mon temps fini, je partis et m'en retournai avec beaucoup de plaisir et de diligence. Je séjournai deux jours à Saint-Germain, sans que le Roi me parlât de rien au sujet de Monsieur. Je voulois sortir de cet embarras. Je lui dis, lorsque je partis pour aller à Paris, s'il avoit eu la bonté de parler de mon mariage, et s'il ne vouloit pas finir cette affaire. Il me regarda, et se

mit à sourire. « Je vois bien que vous ne vous sou-« ciez guère de vous marier. » Je lui dis : « Pardon-« nez-moi, sire, je le voudrois, et j'ai crainte de « devenir un sujet d'ennui à Monsieur : j'appréhende « aussi qu'il ne m'ennuie aussi à moi-même. » Lorsque je fus à Paris, madame de Puysieux me vint voir ; elle me dit : « Je vous prie de m'apprendre si vous « épouserez Monsieur ; tout le monde le veut, et « moi, qui suis une vieille routière qui parle fran-« chement, je vous dirai que vous ne le voulez pas. « Monsieur désire l'affaire, et le chevalier de Lor-« raine la craint : voilà les mouvemens que vous cau-« sez. Ce dernier est intrigué à faire dissuader Mon-« sieur, sans pourtant vouloir faire paroître s'en « mêler : je vois bien qu'il s'en rompt la tête inutile-« ment ; ce sera Mademoiselle, et non pas lui, qui « rompra ce mariage. J'ai ouï dire, me dit-elle, que « le Roi a connu votre répugnance : qu'il ne l'avoit « pas condamnée. Il ne vous dira pas ce qu'il pense « là-dessus, il ne vous violentera pas : vous verrez, « avec un peu de temps, que je suis bien instruite « de vos affaires. » Je lui répondis qu'elle en savoit plus de nouvelles que moi, parce que je désirois cette affaire si le Roi la vouloit ; qu'il me paroissoit que Monsieur et lui en avoient fort envie ; que le chevalier de Lorraine n'y pouvoit avoir aucune répugnance, parce que j'avois toujours bien vécu avec lui. Elle me répondit : « Je veux encore, grande princesse, vous « ajouter que je sais que vous trouverez dans la per-« sonne de Monsieur bien des circonstances qui vous « déplaisent ; vous ne me l'avouerez pas, quoique « j'en sois informée, et je ne blâme pas votre goût.

« Je prie Dieu de tout mon cœur de vouloir vous « inspirer de vouloir M. de Longueville. Si j'étois « aussi assurée que vous le voudriez épouser que « je suis certaine que vous n'épouserez pas Mon- « sieur, j'avoue que je m'en retournerois bien con- « tente de vous; j'ai toujours cette folie dans la tête « que c'est votre affaire et la sienne de vous marier « ensemble. » Je fus extrêmement étonnée de trouver madame de Puysieux si bien instruite de mes intentions à l'égard de mon affaire avec Monsieur. Lorsque je fus retournée à Saint-Germain, j'y menai ma vie ordinaire pendant quelques jours. Monsieur étoit comme embarrassé avec moi, parce que je ne lui parlois quasi point, que quelquefois que je passois chez la Reine. Un jour qu'il étoit à Paris, le Roi me dit : « Mon frère m'a encore reparlé de votre « affaire, et qu'il souhaite qu'en cas que vous n'eus- « siez pas d'enfans, vous donnassiez tout votre bien « à sa fille. Il me paroît, me dit-il, qu'il ne se sou- « cieroit guère d'en avoir, pourvu qu'il pût espérer « que sa fille épouseroit mon fils. Je lui ai répondu « que cela n'étoit pas sûr; qu'il feroit bien de se sou- « haiter des enfans. « Je me mis à rire, et dis au Roi que je croyois que c'étoit l'unique fois de la vie que quelqu'un qui se marie eût dit qu'il souhaiteroit n'avoir point d'enfans. « Je ne sais si cette pro- « position est obligeante : je supplie très-humblement « Votre Majesté, lui dis-je, de me l'expliquer. » Le Roi se mit à rire, et me dit qu'il avoit tenu des discours encore plus ridicules sur ce chapitre-là; qu'il lui avoit conseillé de n'en plus parler pour son honneur, et qu'il me prioit de le dispenser de me les

apprendre. La Reine, qui en étoit en partie instruite, disoit au Roi : « Cela est bien vilain à Monsieur. » Je vis avec plaisir que cette affaire se tournoit heureusement pour moi en raillerie, sans que j'achevasse de faire connoître au Roi que je ne la voulois pas. Je lui dis : « Tout ce que je trouve de plus ridicule à ce que Mon- « sieur m'a fait l'honneur de me conter est la raison « pour laquelle il croit intéresser Votre Majesté à marier « M. le Dauphin à sa fille, par le moyen de mon bien. « Je ne crois pas qu'elle souffrît qu'on mît cet article « dans le contrat : il me semble qu'il sera un de ces « aînés qui n'ont pas besoin qu'une femme fasse leur « fortune. » Je dis au Roi : « Je crois que Votre Ma- « jesté ne sauroit me blâmer d'être un peu blessée « de cette proposition. » Il me dit : « Je n'ai rien à « vous répondre, sinon que vous devez épouser « mon frère, dans l'assurance de ne devoir jamais « espérer de gouvernement de province pour lui, « parce que je ne lui en donnerai aucun. Je vous « dis cela afin que vous n'y soyez pas trompée, ni « que vous ne lui conseilliez point de m'en deman- « der de particuliers pour les gens qui sont à lui. « Lorsque je lui accorderai quelque grâce pour de « l'argent, ce sera à votre prière que je lui en don- « nerai, afin qu'il vous en sache gré. » Je répondis au Roi que tout ce qu'il m'avoit fait l'honneur de me dire me donnoit un grand dégoût pour cette affaire ; que je ne serois pas long-temps à le supplier de la finir. Il me répondit : « A propos, j'obliois de vous « demander s'il est vrai que le lendemain que Ma- « dame mourut, vous deviez me demander un agré- « ment pour un mariage? » Je fus un peu interdite :

je pris un air moins contraint; je lui répondis : « Si « quelqu'un en a averti Votre Majesté, il faut que « cela soit vrai; si on ne lui en a rien dit, cela « n'est pas. » La Reine me demanda : « Qu'est-ce « que cela veut dire? » Le Roi se mit à rire, et lui répondit : « Je n'en sais rien. » Elle reprit : « Est-ce « M. de Longueville? » Je lui dis que non. « Vous ne « pouvez, me dit-elle, épouser qu'un prince. »

Le Roi ne fit plus semblant d'entendre ce qu'elle me disoit; ainsi je lui répliquai : « Je suis une assez « riche dame pour faire un plus grand seigneur qu'un « cadet de Lorraine; je pourrois choisir un plus « honnête homme, et qui seroit plus utile au service « du Roi que M. de Guise; et puisqu'il a consenti au « mariage de ma sœur avec lui, je crois qu'il auroit la « bonté d'approuver mon choix si j'en faisois un, et « qu'il ne me contraindra jamais à une affaire pour la- « quelle j'aurai une juste répugnance. » Le Roi, qui nous avoit laissé parler, me dit tout d'un coup : « Non « sûrement; je vous laisserai faire ce que vous vou- « drez, et je ne voudrois rien qui puisse vous donner « de l'inquiétude. » La Reine me dit : « A quoi bon « cet éclaircissement? A-t-il quelque rapport à l'af- « faire de Monsieur? » Je pris la parole pour dire à la Reine : « Votre Majesté ne voit-elle pas que le Roi « se réjouit, et fait une plaisanterie pour nous faire « parler? » Je voulus finir cette conversation, de peur d'en trop dire. Comme je raillois avec le Roi, je lui dis : « Je prie très-humblement Votre Majesté de con- « clure l'affaire de Monsieur. Si elle ne la finit bien- « tôt, j'aurai sujet de me plaindre du peu de soin « qu'elle a de moi. » Le Roi me répondit : « Nous avons

« assez parlé, allons dîner. » Je me trouvai fort heureuse d'être sortie de l'embarras dans lequel j'avois failli à me fourrer par une requête équivoque. Le Roi alla huit ou dix jours après cette conversation dîner à Colombes avec Monsieur; à son retour il me dit : « Mon frère a un grand empressement pour votre af- « faire, il voudroit bien qu'on travaillât au contrat; « je lui ai proposé d'attendre que nous fussions de « retour de Chambord. Je vous demande, me dit-il, « si vous n'êtes pas de mon avis. » Je lui dis : « Oui, « sire; et le plus tard qu'on y songera sera toujours « le meilleur et le plus utile pour moi. »

J'allai deux ou trois jours après dîner à Paris. Madame de Puysieux me vint voir, et me dit : « Je ne « saurois me rétracter de ma prophétie; et quoi que « le Roi ait fait, et quoi qu'il vous ait dit au retour « de Colombes, je vous répète encore une fois que le « mariage de Monsieur avec vous ne se fera pas. Vous « m'allez trouver bien hardie d'oser vous demander « si vous ne voulez pas épouser M. de Longueville, « lorsque l'autre affaire sera tout-à-fait manquée. » Elle me dit, avec un air d'autorité qu'elle prenoit avec tout le monde : « Vous seriez une bonne prin- « cesse, si vous m'en vouliez donner votre parole. » Je lui répondis, d'un ton à demi brusque : « Non, je « ne le puis pas, j'ai des engagemens ailleurs. » Dès le moment que cela m'eut échappé, je crus en avoir trop dit. Elle imagina que j'avois fait cette réponse pour me défaire de ses importunités. Quelque habile qu'elle fût, je vis bien qu'elle n'avoit fait aucune réflexion à ce que je venois de dire. Le jour de Saint-François, je revenois de confesse; je m'en allai chez

la Reine pour la suivre à la messe. J'aperçus M. de Lauzun qui sortoit de sa chambre pour aller au lever du Roi; il vit qu'il n'y avoit personne, il me suivit. Je lui dis : « Vous êtes bien hardi d'oser m'approcher !
« — Je ne le fais, répondit-il, que parce que je vous « trouve sur mon chemin. » Je lui dis : « Je vous prie « de m'apprendre des nouvelles : dit-on que je me « marie avec Monsieur? » Il me répliqua : « Je n'en « sais rien; tout le monde dit que vous en êtes furieu- « sement entêtée, et que vous en pressez le Roi tous « les jours. » Je lui répondis : « Vous dites que je le « veux? Je vous assure que je suis aujourd'hui dans « les mêmes dispositions et dans les mêmes sentimens « que la dernière fois que je vous en ai parlé. » Il me répondit : « Je suis surpris que vous vous amusiez à « m'entretenir lorsque vous venez de confesse; ce « ne sont pas de bonnes dispositions pour aller com- « munier. » Je lui répondis que pour lui je ne devois jamais faire de scrupule de lui parler. Il me dit : « Je « n'entends point ce que vous me voulez dire; » et moi je lui dis : « Je le conçois très-bien, et j'espère « que vous serez bientôt en état de le comprendre; « et je vous dis que je suis fort lasse de soutenir si « long-temps le personnage que je fais. » Il me ré- pondit : « Je vous entends encore moins que la pre- « mière fois; ainsi je ferai bien de suivre mon che- « min, et vous ferez encore mieux de suivre le vôtre. » Après m'avoir dit cela d'une mine à demi souriante, il s'en alla de son côté, et moi du mien. Nous partîmes pour aller à Chambord, où j'avois le plaisir de voir M. de Lauzun quasi toute la journée, et je n'osois lui parler. Je m'entretenois depuis le matin jusqu'au soir

avec le comte de Rochefort et avec l'archevêque de Reims. Le premier me dit : « Il me semble que je vous « trouve brouillée avec M. de Lauzun, je ne vous vois « plus parler ensemble. » Je lui répondis : « Si vous « ne connoissiez l'esprit et les manières de l'homme, « vous en devriez être surpris ; vous savez qu'il ne « s'entretient avec les gens que lorsque la fantaisie « lui en prend. » Le chevalier de Beuvron, un des favoris de Monsieur, me vint voir à Chambord, pour me supplier de lui donner une audience. Je lui répondis qu'il n'avoit qu'à parler. Il me dit qu'il étoit au désespoir qu'on m'eût fait entendre qu'il s'opposoit à mon mariage ; qu'il me supplioit d'être persuadée que non ; qu'au contraire il lui étoit plus avantageux que Monsieur m'épousât, parce que je lui apporterois beaucoup de bien qui serviroit à payer ses dépenses ordinaires, et que de l'argent que le Roi lui donnoit il en pourroit faire des libéralités ; que s'il épousoit une Allemande, elle lui mangeroit tout sans lui avoir rien apporté. Il trouva le secret de me persuader par d'aussi vives raisons qu'il étoit dans mes intérêts par rapport aux siens ; et pour être plus honnête et y ajouter le chevalier de Lorraine, il me dit : « Quand nous aurons fait votre mariage, vous nous « en aurez l'obligation, parce que vous savez qu'il « dépend de nous de l'empêcher. » Je lui répondis : « Le chevalier de Lorraine et vous êtes trop habiles « pour ne pas songer à tout ce qu'il y a de plus grand « et de plus avantageux pour Monsieur ; je puis, sans « me flatter, dire qu'il ne sauroit rien imaginer qui « lui convienne mieux que moi. Je ne sais si vous « êtes bien informé que je ne souhaite pas cette af-

« faire, et que je crois avoir autant de raison de ne « vouloir pas me marier avec Monsieur, qu'il en peut « avoir de désirer que je voulusse de lui. » Je lui dis: « Après ce que je viens de vous dire, vous croirez « aisément que je vous saurai gré de vos bonnes in« tentions. » Il s'en alla, et moi j'eus un grand soin de faire le détail de cette conversation au Roi. Il me répondit: « Cet homme vous a parlé comme un sot; « mon frère me fait pitié de se servir de telles gens. »

Tout le monde se divertissoit à Chambord: il y avoit tous les jours des comédies et des ballets, et aux autres heures on jouoit. Je n'y jouai qu'une montre, avec mesdames de La Vallière, de Montespan, et M. de Lauzun, qui ne regarda point de mon côté. Un ruban de ma manchette se dénoua, je lui dis de vouloir me l'attacher; il me répondit qu'il étoit trop maladroit, et l'on trouva cela plaisant. J'étois étonnée que l'on ne prît pas garde qu'il avoit une grande affectation à ne me pas parler. Il nous vint des nouvelles que la fièvre avoit pris à M. le Dauphin, qui avoit été malade quelque temps avant qu'on allât à Chambord; cela fit prendre la résolution de s'en retourner. J'avois envie de sortir de l'inquiétude que mon état me donnoit: j'attendis un soir le Roi chez la Reine; je lui dis: « Il me souvient que Votre Majesté m'a dit « qu'elle finiroit l'affaire de Monsieur lorsqu'elle se« roit de retour à Paris: je la supplie très-humble« ment de ne pas attendre qu'elle y soit arrivée, et « de trouver bon que je lui dise, avant de partir « d'ici, que j'honore extrêmement Monsieur; que « j'ai toute la reconnoissance imaginable de l'hon« neur que Votre Majesté m'a fait de me vouloir ma-

« rier avec lui. Il y a mille raisons qui me rendroient « malheureuse : je la supplie de tout mon cœur qu'il « n'en soit plus parlé. » Le Roi me répondit : « Vous « voulez donc que je dise à mon frère que vous « ne vous voulez jamais marier? — Non pas, sire, « mais que je ne me veux point marier avec lui ; que « nous serons bien ensemble comme cousins ger- « mains, et que nous ne vivrions pas de même comme « mari et femme. » Le Roi me dit : « Je lui dirai ce « que vous souhaiterez. » J'eus un très-grand plaisir de voir qu'il ne s'en soucioit point. J'ai oublié de mettre que le jour que le Roi eut une très-grande conversation avec moi pour ce mariage, il me répéta plusieurs fois : « Ne craignez pas le chevalier de Lor- « raine : il ne reviendra jamais auprès de mon frère ; « il y a plus d'une raison qui m'empêcheroit de le « laisser revenir. »

Le lendemain que j'eus fait au Roi le compliment que je viens de dire, il m'appela chez la Reine pour me dire qu'il avoit parlé à Monsieur ; qu'il l'avoit extrêmement étonné, et qu'il avoit encore été plus surpris de ce que j'avois dit que ce ne seroit qu'avec lui que je ne me marierois jamais ; que je laissois par là entendre que je ne donnois pas l'exclusion à quelque autre ; qu'il lui avoit répondu qu'il y avoit des gens à la cour qui étoient de vos amis, et qui n'étoient pas des siens, qui avoient rompu cette affaire. Il me dit : « Je n'ai pas eu la curiosité de lui demander qui ils « étoient, parce que je ne veux faire d'affaires à per- « sonne. Je pense, me dit-il, qu'il boudera avec « vous ; je vous conseille de n'y pas prendre garde. » Je dis au Roi : « Je ne sais à qui Monsieur en veut ;

« je sais bien que, depuis la mort de Madame, je n'ai « parlé en particulier qu'à Rochefort et à l'archevêque « de Reims. » Je fus tout le chemin, pendant notre retour, auprès de lui; il me faisoit des mines, et me tenoit des discours d'enfant; je ne faisois de réponse que celle de regarder le Roi, et d'en sourire avec lui. La Reine, qui aime que l'on se marie, étoit au désespoir, sans songer que cette affaire ne m'étoit pas avantageuse, par rapport à la personne et à l'humeur de Monsieur. Deux ou trois jours après que l'on fut arrivé à Saint-Germain, l'on alla demeurer deux jours à Versailles, où M. de Lauzun ne s'approchoit point de moi non plus que sur le chemin. Lorsque nous fûmes retournés à Saint-Germain, je le vis sur la porte; je lui dis, comme je passois: « J'ai rompu l'affaire de Monsieur: ne voulez-vous pas me parler? « Il me semble que j'ai beaucoup à vous dire. » Il me répondit d'une manière gracieuse: « Ce sera quand « vous voudrez. » Je lui dis de se trouver le lendemain chez la Reine; il fut ponctuel à me venir écouter à l'heure que je lui avois marquée. Je lui rendis compte de tout ce que j'avois fait; il me répondit que puisque j'avois voulu rompre l'affaire malgré toutes les grandeurs que j'y trouvois, il louoit la conduite que j'avois tenue. Je lui dis tout ce que madame de Puysieux m'avoit proposé, et ce que je lui avois répondu. Je lui demandai s'il n'étoit pas temps de reprendre mon autre affaire; que je l'avois fortement dans la tête; que j'étois résolue de suivre et d'exécuter les projets dont je lui avois parlé; que je me trouvois si occupée de cette affaire, que je ne pouvois douter que je n'y trouvasse mon repos; que c'étoit l'affaire

dans laquelle Dieu vouloit que je fisse mon salut. Il me répondit que ce que je lui disois demandoit quelque réflexion; que puisqu'il vouloit prendre du temps pour songer à ce qu'il avoit à me conseiller, je devois juger combien il me falloit examiner l'affaire avant de la terminer; qu'il ne pouvoit pas manquer à la bonne foi qu'il m'avoit promise; qu'ainsi il étoit obligé de me dire de ne rien presser; que je ne devois pas faire confidence à ce quelqu'un, dont il ne savoit pas le nom, que ce fût lui qui retardât son bonheur; que je lui ferois un ennemi; qu'il espéroit que je me donnerois un peu de patience; qu'un jour cet inconnu deviendroit son ami, parce qu'il verroit que les conseils qu'il me donnoit auroient conduit son affaire au point qu'il la falloit faire venir pour réussir. Après m'avoir dit cela, il me répéta deux ou trois fois: « Tout ce que je vous conseillerois de plus ou de « moins que ce que je viens de vous dire seroit inu« tile: je m'en vais vous laisser penser toute seule si « je suis un bon ou un méchant ami. » Il me quitta sans vouloir m'écouter davantage. Je suis naturellement impatiente: je souffrois avec peine les longueurs d'une affaire qui m'occupoit assez fortement pour troubler mon repos. Je liai une autre conversation avec M. de Lauzun: je lui dis qu'absolument je voulois exécuter mon dessein, et que j'avois pris celui de lui nommer la personne que j'avois choisie. Il me répondit que je le faisois trembler. Il me disoit: « Si « par caprice je n'approuve pas votre goût, résolue et « entêtée comme vous êtes, je vois bien que vous « n'oserez plus me voir; je suis trop intéressé à me « conserver l'honneur de vos bonnes grâces pour

« écouter une confidence qui me mettroit au hasard « de les perdre : je n'en ferai rien ; je vous supplie « de tout mon cœur de ne me plus parler de cette « affaire. » Plus il se défendoit de vouloir s'entendre nommer, plus j'avois envie de le faire. Comme il s'en alloit toujours lorsqu'il m'avoit précisément répondu ce qu'il avoit à me dire, j'avoue que j'étois fort embarrassée de lui dire moi-même : « C'est vous. » Un jeudi au soir je le trouvai chez la Reine ; je lui dis : « Je suis déterminée, malgré toutes vos raisons, de « vous nommer l'homme que vous savez. » Il me dit qu'il ne pouvoit plus se défendre de m'écouter. Il me répondit sérieusement : « Vous me ferez plaisir d'at- « tendre à demain. » Je lui répondis que je n'en ferois rien, parce que les vendredis m'étoient malheureux. Dans le moment que je voulus le nommer, la peine que je conçus que cela lui pourroit faire augmenta mon embarras. Je lui dis : « Si j'avois une écritoire et « du papier, je vous écrirois le nom ; je vous avoue « que je n'ai pas la force de vous le dire. J'ai envie, « lui dis-je, de souffler sur le miroir : cela épaissira « la glace ; j'écrirai le nom en grosses lettres, afin « que vous le puissiez bien lire. » Après nous être entretenus long-temps, il faisoit toujours semblant de badiner, et moi je lui parlois bien sérieusement sur l'envie que j'avois de lui dire : « C'est vous. » Il se trouva qu'il étoit minuit. Je lui dis : « Il est vendredi, « je ne vous dirai plus rien. » Le lendemain, j'écrivis dans une feuille de papier ces mots : « C'est vous. » Je le cachetai, et le mis dans ma poche. Je le rencontrai chez la Reine ; je lui dis : « J'ai le nom dont il est « question écrit dans ma poche, et je ne veux pas

« vous le donner un vendredi. » Il me répondit : « Donnez-moi le papier : je vous promets de le mettre « sous mon chevet, pour ne le lire qu'après que mi- « nuit sera sonné. Je m'assure, me dit-il, que vous « ne douterez pas que je ne veille jusqu'à ce que j'en- « tende l'horloge, et que je n'attende avec impa- « tience que l'heure soit venue. Je m'en vais demain « à Paris, d'où je ne reviendrai que tard. » Je lui dis : « Vous vous tromperiez peut-être à l'heure ; ainsi « vous ne l'aurez que demain au soir. » Je ne le vis que le dimanche à la messe ; il vint l'après-dînée chez la Reine ; il causa avec moi comme avec tous ceux qui étoient au cercle. Lorsque la Reine fut entrée dans son prie-dieu, je me trouvai seule avec lui auprès de la cheminée ; je sortis mon papier, je le lui montrois, et après je le remettois quelquefois dans ma poche, et d'autres fois dans mon manchon. Il me pressa extrêmement de le lui donner ; il me disoit que le cœur lui battoit ; qu'il croyoit que c'étoit un pressentiment que je lui allois donner occasion de rendre un méchant office à quelqu'un s'il désapprouvoit mon choix et mes intentions. Cette manière de conversation dura une heure ; nous nous trouvâmes aussi embarrassés l'un que l'autre. Je lui dis : « Voilà le papier ; je vous le « donne, à condition que vous me ferez réponse au « bas de mon écriture ; vous y trouverez assez de pa- « pier, parce que mon billet est court. Vous me le « rendrez ce soir chez la Reine, où nous parlerons « ensemble. » Je n'eus pas achevé de lui dire cela, que la Reine sortit pour aller aux Récollets ; je la suivis, j'y priai Dieu de tout mon cœur, pour lui demander l'accomplissement de mes desseins ; mes dis-

tractions y furent grandes. Après être sorties de l'église, nous allâmes chez M. le Dauphin. La Reine s'approcha du feu; je vis entrer M. de Lauzun, qui s'approcha de moi sans oser me parler, ni quasi me regarder; son embarras augmenta le mien. Je me jetai à genoux pour me mieux chauffer; il étoit tout auprès de moi. Je lui dis sans le regarder : « Je suis « toute transie de froid. » Il me répondit : « Je suis « encore plus troublé de ce que j'ai vu : je ne suis pas « assez sot pour donner dans votre panneau. J'ai bien « connu que vous vouliez vous divertir, et vous dé« fendre par un tour extraordinaire de me dire le « nom de ce quelqu'un. Je n'aurai jamais, me dit-il, « de curiosité, lorsque vous aurez la moindre répu« gnance à me faire quelque aveu. » Je lui répondis : « Rien ne sauroit être si sûr que les deux mots que « je vous ai écrits, ni rien de si résolu dans ma tête « que l'exécution de cette affaire. » Il n'eut pas le temps de répliquer, ou ne se trouva pas la force de soutenir une plus longue conversation.

Le soir, après le souper du Roi, il se présenta deux ou trois fois devant moi, et il n'eut pas le courage de m'approcher, ni je ne sus trouver celui d'aller à lui. Le hasard fit que nous nous trouvâmes assez près l'un de l'autre : je m'appuyai sur lui pour me lever; il prit ce temps-là pour me rendre mon papier; je le mis dans mon manchon. La Reine alla un moment après chez M. le duc d'Anjou; pendant qu'elle s'y amusoit, j'allai dans le cabinet de la maréchale de La Motte pour lire sa réponse. Je ne doutois pas qu'il ne m'en eût fait une au bas de mes deux mots : je ne me souviens pas des termes, je sais bien qu'il me disoit en

peu de mots que son zèle et sa fidélité étoient mal récompensés, puisque je lui avois écrit d'une manière à l'empêcher de m'approcher; qu'il ne pouvoit avec raison croire cela, et ne pouvoit, sans l'avoir perdue, se flatter que je lui eusse parlé sérieusement; qu'ainsi il ne devoit ni n'osoit me faire d'autre réponse que celle de me dire qu'il seroit toujours dévoué à mes volontés; que je l'y trouverois toute sa vie extrêmement soumis. Cette manière de réponse me parut fort prudente. Il me disoit, d'un côté, qu'il ne pensoit à rien moins qu'à cette affaire; et, de l'autre, il vouloit être soumis à toutes mes volontés : qui étoit proprement me dire qu'il feroit ce que je voudrois. Je voyois avec plaisir que le profond respect qu'il me témoignoit, et toutes les mesures qu'il gardoit, venoient du grand fond d'amitié qu'il avoit pour moi. Deux ou trois jours devant que ceci se passât, j'avois écrit sur une carte : « Monsieur, M. de Longueville et « M. de Lauzun. » Comme je causois le soir avec madame de Nogent, je lui montrai ces trois noms, et je lui dis : « Devinez lequel de ces trois hommes j'ai en« vie d'épouser. » Elle ne me fit autre réponse que celle de se jeter à mes pieds, et me répéter qu'elle n'avoit que cela à me dire.

Le lendemain, qui étoit un lundi, on alla à Versailles; j'étois de bon matin à la porte de la Reine : M. de Charost et le comte d'Ayen vinrent me parler. Je vis M. de Lauzun contre le miroir, sans qu'il fît nulle mi d vouloir s'approcher. Je l'appelai, et lui dis qu'il étoit bien sauvage de s'éloigner d'une si bonne compagnie; il me répondit : « Je suis discret; « je ne savois pas si vous n'aviez point d'affaires avec

« ces messieurs ; j'ai cru qu'il étoit de mon respect de « ne vous point interrompre. » Je fis tant de tours à droite et à gauche, que Charost et le comte d'Ayen s'en allèrent. Après avoir trouvé le secret de demeurer seule avec lui, je lui dis : « Ne parlerons-nous « pas ensemble à Versailles ? » Il me répondit : « Le « moyen de parler aux gens qui se moquent des au- « tres ! » Je lui répliquai : « C'est bien vous qui vous « moquez de moi. Vous voyez et vous savez encore « mieux que je vous ai parlé sérieusement. » Il me dit : « Il faut aller à la messe : si nous entrions da- « vantage en matière, cela nous donneroit des distrac- « tions ; cette affaire est d'une nature qui demande « une grande application. Il faut prier Dieu de bon « cœur ; vous avez à lui demander pardon d'avoir « mésusé de ma sincérité, parce que vous vous mo- « quez de moi, et je lui offrirai les ressentimens de « vengeance que j'en ai. Après cela il faut espérer que « nos prières nous auront si bien réunis que nous en « serons mieux ensemble toute notre vie. »

Nous allâmes à Versailles, où je demeurai un jour sans le voir. Je me promenois dans l'Orangerie avec la Reine : M. de Luxembourg s'approcha de moi ; il regardoit mes souliers, et me dit : « L'on pourroit dire de « vous, sans vous offenser, que vous êtes une demoi- « selle bien chaussée, qui seroit toute propre à faire « la fortune d'un cadet de bonne maison. » Je lui répondis : « N'en riez pas, et ne soyez pas étonné si « vous me voyez un de ces jours en élever un. » Il me dit : « Non, et au contraire j'en serois très-aise ; « comme ancien baron de la nation française, j'en aime « la noblesse. » Nous contâmes quantité d'histoires

de cette nature. Il m'expliqua qu'un de la maison de Montmorency, du temps de Clovis, étoit le premier baron. Le soir je trouvai M. de Lauzun qui causoit avec Dangeau chez la Reine ; je me mis à parler avec eux. M. de Lauzun et moi nous servîmes d'un jargon si peu ordinaire, que Dangeau me dit après : « Si je « ne savois que vous n'avez aucun commerce parti- « culier avec M. de Lauzun, je vous croirois merveil- « leusement bien ensemble, et tout autre que moi « auroit imaginé que vous vous entendiez, et que le « tiers en étoit la dupe. Je vous connois mieux que « lui : j'admire comment il vous peut tenir tant de « discours qui ne signifient rien. » Le jour d'après, sur ce que M. de Lauzun me témoignoit n'avoir aucune envie de m'approcher, je lui dis chez la Reine : « Le peu d'empressement que vous avez à me parler « me fait de la peine ; je n'en suis pas de même, parce « que je meurs d'impatience de m'entretenir avec « vous de nos affaires. » Il me répondit que j'étois la maîtresse. Après avoir choisi l'heure la plus commode, il se rendit chez la Reine dans le salon, où nous nous promenâmes près de trois heures devant que de nous parler. Je lui dis : « Qui commencera le pre- « mier ? » Il me répondit : « C'est à vous à le faire ou « à commander. » Je lui dis : « Je vous ai expliqué « les raisons qui m'ont donné envie de me marier ; « je suis persuadée que la plus véritable de toutes, « c'est celle de l'estime que j'ai pour vous ; et je vous « ai dit assez souvent, sur des affaires qui vous pa- « roissoient indifférentes, qu'on n'estime pas long- « temps sans aimer. Vous pourrez imaginer tout ce « qu'il vous plaira là-dessus : je veux de mon côté

« me persuader que vous avez les mêmes sentimens
« pour moi ; ainsi j'ai raison de croire que nous se-
« rons heureux ensemble. » Il me répondit : « Je ne
« suis pas assez extravagant pour m'oser flatter d'une
« affaire qui ne peut être possible. Puisque vous vou-
« lez vous divertir, et que vous voulez que je vous
« réponde, il est de mon respect de le faire ; je vais
« donc vous parler comme si je croyois tout ce que
« vous m'avez fait l'honneur de me dire. Seroit-il
« possible, me dit-il, que vous voulussiez épouser
« un domestique de votre cousin germain ? Afin que
« vous n'y soyez pas trompée, il n'y a rien au monde
« qui me fît quitter ma charge : j'aime trop le Roi ; et
« je suis si attaché d'inclination à sa personne, qu'il
« n'y a aucune considération humaine qui pût m'en
« éloigner d'un moment ; je remplis tous mes devoirs
« auprès de lui avec tant de plaisir, que je vous avoue
« ingénument que ce sera toujours ma première
« occupation. Il n'est pas nécessaire, me dit-il, que
« je vous proteste que la gratitude que je dois avoir
« des honnêtetés que vous avez pour moi fera toute
« ma vie la seconde. » Il continuoit à me parler ; je
l'interrompis pour lui dire : « Quoi ! vous ne songez
« pas que ce cousin germain est mon maître aussi
« bien que le vôtre ? Ainsi, au lieu de trouver mauvais
« que vous soyez son domestique, je ne trouve rien
« de si glorieux pour vous ; et afin que vous connois-
« siez que mes sentimens là-dessus sont conformes
« aux vôtres, je vous dirai que je prise si fort l'hon-
« neur d'être au Roi, que si vous n'aviez pas une
« charge, j'en acheterois une moindre pour vous la
« donner. » Il me répondit : « Vous ne songez pas

« que je ne suis point prince; qu'il vous en faudroit « un; que je ne suis qu'un gentilhomme d'assez bonne « noblesse, et ce n'est pas assez pour vous. » Je lui dis: « Je suis contente, et vous avez tout ce qu'il faut pour « que je puisse faire de vous le plus grand seigneur du « royaume : j'ai des biens et des dignités à vous don- « ner. » Il me répondit : « J'ai encore à vous avertir « que lorsqu'on veut se marier il faut connoître l'hu- « meur des gens; personne ne sauroit si bien voir « nos bonnes et méchantes qualités que nous-mêmes. « Je vous dirai que j'aime peu à parler, et il me « semble que vous aimez extrêmement la conversa- « tion; ainsi en cela je ne vous conviens point. Je « suis renfermé dans ma chambre trois ou quatre « heures par jour; je n'y veux voir personne, pas « même mes valets; je pense que je les battrois s'ils « entroient dans les momens que je veux être seul. Le « reste des journées, je remplis mes devoirs auprès du « Roi; et j'y veux avoir une si grande assiduité à l'ave- « nir, que je ne vois pas où je pourrois prendre du « temps pour le passer avec une femme, supposé que « je me mariasse. Je pense que vous ne voudriez pas « un mari qui ne seroit pas dans vos plaisirs, et qui ne « vous divertiroit guère. Tout ce que j'aurois de bon « pour vous, au cas que vous fussiez d'humeur ja- « louse, seroit le peu de raison que je vous donnerois de « vous chagriner, parce que je hais autant les femmes « que je les ai aimées autrefois. Cela est si vrai que je « ne comprends pas comment on est si fou que de s'y « amuser; je crois même que j'aurois toutes les peines « du monde à m'y raccoutumer. Si je me mariois, « vous croiriez peut-être qu'à cause de l'élévation

« dans laquelle vous m'auriez mis, et des grands biens
« que vous m'auriez donnés, je voudrois avoir une
« plus grande charge, ou être gouverneur de pro-
« vince. Je me trouve d'un sentiment opposé, et je
« ne veux jamais m'absenter de la personne du Roi;
« tout gouvernement ou tout autre emploi qui me
« mettroit en état d'en sortir un jour me seroit en
« horreur. » Je lui dis : « Je ne puis pas me défendre
« de vous interrompre, pour vous dire que vous avez
« oublié que je vous ai dit qu'une moindre charge
« que la vôtre, pourvu qu'elle vous attachât auprès du
« Roi, seroit autant de mon goût que du vôtre. » Il
me répliqua : « Songez qu'un mariage n'est pas un
« engagement d'un jour, et qu'il est de votre sagesse
« de bien penser à qui vous vous marierez. Si vous
« voulez que je continue à me dépeindre pour sou-
« tenir la figure de votre conversation, je vous dirai
« que je ne sais pas si les bizarreries dont je viens de
« vous parler ne doivent pas vous déplaire : et je puis
« encore moins savoir si je n'ai point de défaut dans ma
« personne qui vous en donne du dégoût. » Je lui dis :
« Pour un homme qui ne parle guère, vous en dites
« beaucoup aujourd'hui. Afin de vous répondre en peu
« de mots, je vous apprendrai que vos manières me
« sont très-agréables ; qu'à l'égard de votre personne,
« je n'y trouve d'autre dégoût que celui qu'elle a trop
« plu à bien des dames. Répondez-moi à votre tour, lui
« dis-je : ne voyez-vous rien en moi qui vous déplaise?
« mon extérieur vous blesse-t-il? Je crois n'avoir de
« défaut que celui des dents, que je n'ai pas belles.
« Ce défaut est attaché à notre race ; et les réflexions
« des foiblesses qui me viendront de cette race vous

« doivent être moins désagréables qu'à un autre; vous « en aimez l'aîné, et ceux qui viennent des cadets, « comme vous le voyez bien, n'ont pas d'indifférence « pour vous. » Il me dit: « Vous me parleriez dix ans « de votre bonne volonté pour moi que je ne vous « répondrois rien. Je vous ai conté mes défauts pour « vous divertir; vous voulez que je me flatte qu'ils « ne vous blessent point: je réponds, sur le même ton « de raillerie, que je ne suis pas assez fou pour re- « garder tout ceci autrement que du sens d'une fa- « ble. » Je lui répondis d'un ton chagrin: « J'avoue « que vos incrédulités me mettent au désespoir. » Plus je voulois lui persuader ma sincérité, moins il la vouloit croire. Il me disoit toujours qu'il n'étoit ni visionnaire ni chimérique. Je crois que nous serions demeurés toute notre vie, moi à dire oui, lui à dire non, sans que je me trouvai toute transie de froid, qui me contraignit de m'aller chauffer. Mes filles, qui avoient toujours été à une fenêtre, faillirent à s'y ge- ler: je ne doute pas qu'elles ne fussent bien fâchées contre lui et contre moi de leur avoir fait souffrir un si cruel froid. Lorsqu'il sortit, il se tourna gracieuse- ment de leur côté pour leur dire: « Mesdemoiselles, « avez-vous chaud? Il me semble qu'on brûle dans « ce salon. » Je crois que sa plaisanterie ne leur fit guère de plaisir. Le soir, après le souper de la Reine, il s'approcha de moi pour me dire: « Savez-vous bien « qu'il y a des momens que je cherche à me persua- « der que tout ce que vous m'avez dit ne sont point « des illusions? Lorsque je puis me flatter d'une de « ces pensées, je me laisse aller à une joie qui me « porteroit loin, si je ne rentrois en moi-même pour

« me dire: Cela ne peut être. Ainsi, dans un quart « d'heure je me trouve le plus heureux du monde, « et dans celui qui suit je me dis : Jusqu'où va ton « extravagance? Ne vois-tu pas que tout ceci ne sau- « roit être vrai? Voilà comme j'ai passé ma vie depuis « le moment que je vous ai quittée; et dans cette in- « certitude je suis venu vous demander une décision. « Vous voyez, me dit-il, que le hasard ne m'a pas « mené ici. Ainsi dites-moi laquelle des deux épithètes « me convient mieux : si je suis fou, ou si je suis « sage. Je crois, pour vous empêcher de vous moquer « de moi par une réponse honnête que la compas- « sion que vous avez de mon état m'attireroit, qu'il « vaut mieux que vous ne me répondiez point, et « que j'aille, d'une vision à une chimère, me faire « tantôt le plus heureux homme qu'il y ait sous le « ciel, et d'autres fois m'accabler de douleurs par « mon bon sens. » Nous eûmes pendant quelques jours des conversations qui furent toutes sur le même ton, dans l'une desquelles je lui fis le plan de ma maison d'Eu. Je lui expliquois la beauté de cette terre, le plaisir qu'il y avoit de faire ajuster une maison. Après m'avoir écoutée assez long-temps, il me dit qu'il comprenoit qu'une belle maison et de belles terres étoient d'agréables divertissemens. « Je n'ai de plai- « sir, me dit-il, que celui où mes soins sont utiles « pour le service du Roi. Ainsi si Eu étoit du côté de « Gisors, où est une brigade de ma compagnie en « garnison, que je dois voir pour quelques ordres « que j'ai à y donner, je pourrois bien aller admirer « votre maison : je mettrois des relais sur le chemin « pour revenir bientôt à mon devoir. » Voilà com-

ment il me parloit toujours sur l'entêtement qu'il avoit pour tout ce qui l'approchoit ou l'éloignoit du Roi. Je suis persuadée que jamais homme n'en a tant aimé un autre, ni senti tant de tendresse qu'il en a pour lui. Il y avoit d'autres journées qu'il me paroissoit plus cruel; il me vouloit croire, à ce qu'il disoit, au moins par complaisance, s'il ne le pouvoit pas faire par raison. Il me disoit dans toutes nos conversations qu'il n'étoit digne de l'honneur que je lui voulois faire que par les conseils qu'il me donnoit de penser à ce que j'allois devenir, si j'avois matière à me repentir de ce que j'aurois fait; que j'étois à temps d'y donner ordre, puisqu'il n'y avoit rien de déterminé, et que personne ne savoit mes intentions; que si les affaires étoient une fois exécutées, il ne seroit plus de saison d'y mettre d'autres ordres, que celui de se tourmenter inutilement; que devant que de parler au Roi de cette affaire, je devois faire de sérieuses réflexions sur ce qu'il me conseilloit. Un jour qu'il me conseilloit cela, je lui dis : « Est-ce que le Roi ne le sait pas ? » Il me jura que non. Lorsque le Roi passoit, si nous étions en conversation, il me disoit : « Séparons-nous, parce « que s'il nous voyoit ensemble il pourroit demander ce que nous disons; il faudroit lui mentir : ni « vous ni moi n'oserions lui redire les contes que « nous faisons. — Je m'y trouverois encore plus embarrassé que vous, me dit-il, parce que je ne lui ai « jamais menti sur rien. Ainsi je serois au désespoir « d'être obligé de ne rien lui répondre s'il m'interrogeoit sur ce que nous faisons si souvent ensemble. » Je lui répondis : « Je n'ai rien à vous dire sur le Roi, « sinon que je serois aussi délicate que vous. » Il

étoit tellement occupé de la crainte de le manquer lorsqu'il sortiroit, qu'il m'en étoit incommode. Je lui disois quelquefois : « S'il savoit combien vous êtes « peu enivré de votre fortune, et le mépris que vous « en faites dans les moindres soins que vous auriez à « me rendre d'un côté, ou aller jouer avec lui de « l'autre, il vous en sauroit gré, parce qu'il connoî- « troit bien que vous ne négligez pas une modique « affaire, lorsque vous ménagez mal un mariage aussi « avantageux que vous doit être le mien. » Il me dit un jour : « Lorsque je veux me flatter que vos pro- « positions sont sincères, je m'interroge moi-même « par où j'ai pu m'attirer votre estime : je ne me trouve « jamais de deux opinions là-dessus. Je sais que tout « ce qui peut vous avoir plu dans ma conduite et dans « mon cœur, c'est le grand attachement que j'ai pour « le Roi, le respect, et (si je l'ose dire) la véritable « tendresse que j'ai pour sa personne, qui vous ont « touchée; il n'y a rien de bon que cela, ni rien qui « puisse vous faire un si sensible plaisir. Je crois ne « pouvoir vous mieux faire ma cour que de prendre « à tâche de la lui bien faire; et lorsque je suis assez « simple pour me persuader que tout ce que vous « m'avez dit pourroit réussir, je projette d'employer « tout ce que vous me donnerez au service du Roi, « et je ne souhaite du bien que pour cela. Je me « laisse quelquefois aller à me dire : Si cette affaire « se faisoit bientôt, j'aurois de quoi faire de la dé- « pense pour mettre ma compagnie en bon état pour « la revue, qui se doit faire au mois de mars. Il me « roule quelquefois dans la tête de monter les quatre « brigades, l'une de chevaux d'Espagne, l'autre de

« barbes, la troisième de cravattes, et la quatrième « de beaux coureurs, de cent pistoles pièce. Je me « figure aussi que tous les gardes seront bien avec de « grands buffles, les manches chamarrées d'or et d'ar- « gent. » Il étoit ravi de voir que j'approuvois tout ce qu'il me disoit, et que je voulois même enchérir au dessus de tout ce qu'il avoit envie de faire de dépenses pour en faire sa cour; il me faisoit entendre qu'il ne pouvoit être touché de la fortune que je lui voulois faire, que par rapport à tout ce qu'il venoit de me dire; et pour m'y donner plus de goût, il me disoit: « Le Roi penseroit: Ma cousine prend autant de plai- « sir à tout ce qu'il fait, que lui-même. » Je lui parlois aussi de celui qu'il auroit à l'armée ou dans les voyages, de voir mes armes et des fleurs de lis sur les couvertures de ses mulets; qu'il ne seroit pas comme M. de Guise, qui avoit gardé ses livrées; qu'il me sembloit que les miennes ne lui feroient pas de déshonneur. Après lui avoir parlé de tous ces projets, je revenois toujours à le prier d'approuver que j'écrivisse au Roi, pour lui dire que je me voulois marier; que je le suppliois très-humblement de le trouver bon, et de me laisser choisir une personne avec qui je pusse passer ma vie en repos. Il me remettoit toujours d'une journée à une autre, sans y vouloir consentir. A la fin, après l'avoir extrêmement pressé et m'être fâchée contre lui des longueurs qu'il apportoit à une affaire qu'il devoit savoir me donner de l'inquiétude, j'écrivis ma lettre avec tant de précipitation, de crainte qu'il ne changeât de sentiment, que je n'eus pas la patience de prendre le temps qu'il m'auroit fallu pour en faire une copie; je crois même

que je ne me donnai pas celui de la relire. J'avois fortement cette affaire à cœur ; j'en suis toujours occupée. Je me souviens à peu près de ce que contenoit ma lettre ; ainsi je vais en mettre ici ce qu'il y avoit de plus essentiel.

« Votre Majesté sera surprise de la permission que je veux lui demander d'approuver que je me marie. Je me trouve, sire, par ma naissance et par l'honneur que j'ai d'être votre cousine germaine, tellement au dessus de tout le monde, qu'il me semble que je n'ai rien à désirer que ce que je suis. Lorsqu'on se marie à des étrangers, on ne connoît ni l'humeur ni le mérite des gens avec qui on doit passer sa vie ; ainsi il est difficile de se pouvoir promettre une condition heureuse. La mienne l'est beaucoup, sire, par l'honneur que j'ai d'être auprès de Votre Majesté ; celle que je veux prendre ne m'en éloignera point. J'aurai donc celui de lui dire qu'il est si ordinaire d'être marié, que je crois qu'on ne sauroit blâmer les gens qui le veulent être. C'est, sire, sur M. de Lauzun que j'ai jeté les yeux : son mérite et l'attachement qu'il a pour Votre Majesté sont ce qui m'a plu davantage, et ce qui a le plus contribué à ce choix. Votre Majesté se souviendra combien j'ai désapprouvé le mariage de ma sœur, et n'aura pas sans doute oublié tout ce que l'ambition m'a fait dire mal à propos là-dessus. Je la supplie très-humblement d'oublier tout ce que cette passion m'a fait dire et imaginer ; et si elle pense que ce soit une autre passion qui me fait parler à présent d'une manière différente, je la supplie de croire qu'elle est fondée sur la raison, puis-

qu'il y a long-temps que j'examine ce que je veux faire; et je n'en fais la proposition à Votre Majesté qu'après avoir trouvé que Dieu me veut faire faire mon salut dans cet état: il me paroît que le repos de ma vie en dépend. Je demande à Votre Majesté, comme la plus grande grâce qu'elle me puisse jamais faire, de m'accorder cette permission. L'honneur que M. de Lauzun a d'être capitaine des gardes de son corps ne le rend pas indigne de moi. M. le prince de Condé, qui fut tué à la bataille de Jarnac, étoit colonel de l'infanterie, devant que cette charge fût en office de la couronne. Il y a encore, sire, bien d'autres exemples, sans parler de celui des femmes. Madame la princesse de La Roche-sur-Yon, femme d'un prince du sang, cadet de la branche de ma mère, étoit dame d'honneur de la Reine: et moi, sire, je tiendrois à grand honneur d'être surintendante de la maison de la Reine; et je ne sais si Votre Majesté n'a pas su que lorsque madame la comtesse de Soissons pensa mourir, j'avois projeté de la supplier de trouver bon que je l'achetasse, en cas que madame la princesse de Carignan ne la prît pas. Je dis tout ceci à Votre Majesté pour lui marquer que plus on a de grandeurs, plus on est digne d'être vos domestiques. Et comme toutes les charges de votre maison honorent ceux qui les ont, je suis bien aise que M. de Lauzun en ait une.»

Voilà à peu près comme étoit ma lettre, hors qu'elle étoit plus longue, et qu'elle avoit des termes plus pressans. Après l'avoir écrite, je l'envoyai à M. de Lauzun, qui m'écrivit qu'il l'avoit trouvée dans le sens qu'il la pouvoit désirer. Je suis bien fâchée

d'avoir brûlé cette lettre; il m'y donnoit son approbation avec des termes d'un si grand sens, que j'ai raison d'être fâchée de la régularité que j'ai eue à jeter au feu toutes celles qu'il m'écrivoit. La plupart étoient pleines d'exhortations qu'il me faisoit pour me dire de penser à ce que j'allois faire. Je n'étois pas fâchée alors de les brûler : si je les avois à présent, elles me seroient d'une grande consolation. Quoiqu'il écrive peu, et que ce ne soit pas ce qu'il fait le mieux, il ne laisse pas de s'exprimer d'un tour et d'un air si singulier, que je me ferois un grand plaisir de les pouvoir lire, si je les avois gardées.

Lorsque M. de Lauzun m'eut renvoyé ma lettre, je la donnai à Bontems pour la donner au Roi, qui me fit une réponse très-honnête. Il me disoit qu'il avoit été un peu étonné; qu'il me prioit de ne rien faire légèrement, d'y bien songer, et qu'il ne me vouloit gêner en rien; qu'il m'aimoit, qu'il me donneroit des marques de sa tendresse lorsqu'il en trouveroit les occasions. J'ai oublié de marquer que j'avois mis à la fin de ma lettre que je le priois de me faire réponse sur ce que je lui demandois, sans me parler de l'affaire, et que je commençasse la première. Le jour que j'écrivis, et que je reçus cette réponse, je reçus les ambassadeurs de Hollande qui étoient nouvellement arrivés. J'avois dit à M. de Lauzun que puisqu'il me parloit tous les jours chez la Reine, il étoit ridicule qu'il ne vînt pas chez moi au Luxembourg. Averti de la foule que j'avois à cause de ces ambassadeurs, il s'y rendit; il se tenoit derrière tout le monde. Quand j'eus reçu les complimens, et que les ambassadeurs furent sortis, je m'en

allai auprès du feu. M. de Lauzun et M. de Longueville, qui étoient venus ensemble, s'en approchèrent. J'entrai dans ma petite chambre; j'appelai le premier pour lui dire de la venir voir. Lorsque je fus seule avec lui, je lui montrai la réponse du Roi; je lui témoignai être fâchée qu'il ne m'eût pas dit tout d'un coup qu'il approuvoit l'affaire. Il me répondit : « Que « vouliez-vous qu'il vous mandât de plus obligeant? « Vous voulez une affaire qui ne vous convient point; « il le connoît, il vous en dit son sentiment; il vous « prie d'y penser, et au bout de cela il vous assure « de son amitié. Il me semble que vous devez être « satisfaite qu'il ait voulu vous faire penser à vous; « et vous savez bien, me dit-il, de quelle manière « je vous en ai parlé. » Je voulus lui montrer mon cabinet. « J'aurai le temps de le voir, dit-il; il faut que « je m'en aille : il n'est pas à propos que je fasse un « long séjour ici. »

M. de Longueville venoit presque tous les soirs chez la Reine; il me trouvoit ordinairement en conversation avec M. de Lauzun; il n'osoit nous interrompre; et lorsqu'il me quittoit, il alloit l'entretenir. Si d'autres fois j'étois avec le premier, et que M. de Lauzun entrât, après avoir demeuré un moment, il s'approchoit, et disoit : « Je vous demande pardon « si je vous interromps; j'ai à parler d'une affaire à « Mademoiselle, et je suis pressé d'aller au jeu du « Roi; je perdrois l'occasion de lui rendre compte « d'une commission qu'on m'a donnée pour elle. »

Le lendemain de la réponse dont je viens de parler, le Roi prit médecine. J'allai dîner aux Tuileries, et le regardai toute la journée sans oser lui dire un

seul mot. J'affectai de parler à M. de Lauzun devant lui : il nous regarda d'un air gracieux ; il me sembla que nous en devions être contens. Je lui demandai, lorsque je sortis, s'il ne l'avoit pas remarqué. Il me répondit : « Je ne sais qu'imaginer ; il ne m'a pas dit « un seul mot de votre lettre, et je n'oserois lui « en parler. » Je lui répliquai : « Me voulez-vous « toujours tromper ? Je suis assurée qu'il vous en a « parlé, j'en suis ravie. Je ne vous sais pas gré de « m'en faire un mystère. » Il se mit de méchante humeur, et continua de me protester que le Roi ne lui en avoit point parlé, et qu'il ne savoit s'il approuveroit ce dessein : qu'il y avoit des momens qu'il ne l'espéroit pas. Madame de Nogent venoit avec moi tous les soirs au Luxembourg. J'avois souvent oublié de dire bien des circonstances à M. de Lauzun ; je lui écrivois par elle, et le lendemain elle m'envoyoit sa réponse. Il avoit gardé un si grand secret sur cette affaire, qu'il n'en avoit pas même parlé à M. de Guitri, quoiqu'ils fussent extrêmement amis, et presque toujours ensemble. J'avois un si grand soin de n'en rien dire à personne, que je me trouvois quelquefois inquiétée d'être avec quelqu'un qui en eût pu avoir quelque soupçon, et qu'on m'en parlât imprudemment. Ainsi je voulois être seule, lorsque je ne pouvois être avec lui. J'étois plus assidue que jamais chez la Reine ; et quand j'arrivois chez moi le soir, je ne parlois à aucun de mes domestiques, parce qu'ils m'étoient suspects ; pour éviter d'en être importunée, je me mettois au lit. Je disois à M. de Lauzun : « Si pas un de « mes domestiques ne parle de vous avec le respect « qu'ils vous doivent, lorsque notre affaire sera dé-

« clarée, je les chasserai et ferai maison neuve. » Il me répondoit : « Cela ne seroit pas juste ; il faudra leur « pardonner le premier mouvement, parce qu'ils auront « raison d'être fâchés. Ceux qui vous serviront bien « seront de mes amis, par le soin que je vous prierai « d'avoir d'eux ; pour les autres, vous leur donnerez « congé à la fin de leur quartier. » Un jour, au sortir du sermon, il dit à mon écuyer : « J'ai un mot à « dire à Mademoiselle. » Il me prit par la main pour m'apprendre tout bas que Guilloire avoit découvert notre affaire, et en avoit donné avis à M. de Louvois. « Je vous en dirai davantage lorsque je pourrai « vous parler sans spectateurs. Où allez-vous? me « dit-il. » Je lui dis que je suivois la Reine, qui alloit aux Carmélites de la rue du Bouloy. Il me répliqua : « Je vous reverrai au retour. » Je ne saurois exprimer l'inquiétude que cela me donna, ni l'impatience que j'avois d'être mieux informée. A notre retour de chez M. d'Anjou, où la Reine alloit toujours lorsqu'elle revenoit de la ville, il me dit : « Guilloire « est allé dire à M. de Louvois qu'il ne savoit pas si « c'étoit avec la participation du Roi que Mademoi- « selle se vouloit marier avec M. de Lauzun ; qu'il « venoit l'en avertir pour qu'il y donnât ordre. » Je lui répondis : « Si vous voulez, je le chasserai tout « à l'heure. » Il me dit : « Gardez-vous bien de le « faire ; je vous le dis, afin que vous preniez des « mesures de défiance. » Je lui dis : « Il y a long- « temps que je me défie de lui, et que je le connois « malhabile. Je n'ai rien voulu changer dans mon « domestique ni dans mes affaires, que celle-ci ne « fût achevée, afin que vous puissiez prendre des

« gens à vous. » Il me dit : « Il ne faut plus remettre « à parler au Roi ; je vous conseille, me dit-il, de « demeurer au coucher de la Reine, afin de prendre « mieux votre temps. » Je lui répondis : « Si vous « voulez me faire ma leçon, vous me ferez un grand « plaisir. » Si vous me croyez, me dit-il, vous lui direz : « Sire, les plus courtes folies sont les meil- « leures. Je viens remercier Votre Majesté des ré- « flexions qu'elle m'a fait l'honneur de m'écrire que « je devois faire, et lui apprendre qu'elles m'ont fait « changer de sentiment : je ne pense plus à cette « affaire. » Je lui répondis : « Quoi ! vous voulez que « je dise cela au Roi ? — Je ne veux rien, me dit-il ; si « vous avez à lui parler, faites-le selon votre cœur, « et non pas selon mon conseil. Je ne désire pas, « s'il vous plaît, que vous me fassiez parler lorsque « vous lui parlerez. » Le Roi joua cette nuit-là jus- qu'à deux heures. La Reine se coucha, et me dit : « Il faut que vous ayez des affaires bien pressées à « dire au Roi de l'attendre si tard. » Je lui dis : « On doit parler demain dans son conseil d'une af- « faire qui m'est très-importante. » Le Roi arriva : il me trouva dans la ruelle de la Reine ; il me dit : « Vous voilà encore ici, ma cousine ! Vous ne savez « pas qu'il est deux heures ? » Je lui répondis : « J'ai « à parler à Votre Majesté. » Il sortit entre deux portes, et il me dit : « Il faut que je m'appuie ; j'ai « des vapeurs. » Je lui demandai s'il vouloit s'asseoir ; il me dit : « Non, me voilà bien. » Le cœur me bat- toit si violemment, que je lui répétai deux ou trois fois : « Sire, sire. » Je lui dis à la fin : « Je viens dire « à Votre Majesté que je suis toujours dans la résolu-

« tion de faire ce que je me suis donné l'honneur de
« lui écrire. Plus j'examine cette affaire, plus je
« connois que je ne saurois être heureuse sans la
« faire. » Je lui dis : « Sire, l'estime que Votre Ma-
« jesté a témoignée à M. de Lauzun, lorsqu'elle lui
« a donné une charge auprès de sa personne, a été
« le commencement de la mienne. J'ai de quoi l'é-
« lever plus qu'un prince étranger; l'honneur qu'il
« a d'être votre sujet et votre domestique me le fait
« plus considérer qu'un des plus puissans souverains
« de l'Europe : ce sera proprement Votre Majesté qui
« l'élevera, et non pas moi. Tout ce que j'ai, et ma
« personne, dépend d'elle : ainsi je ne ferai rien pour
« lui; ce sera Votre Majesté qui fera sa fortune et le
« repos de ma vie. Je n'aurois pas cru autrefois que
« cela se pût faire : tout change. Je ne fais pourtant
« rien dans cette affaire contre mon honneur ni
« contre ma conscience : dans tout ce qui arrive
« dans la vie, on y peut donner un bon et un mau-
« vais tour. Après que j'aurai l'approbation de Votre
« Majesté, et que l'on songera à ma vie passée, et
« aux raisons qui me déterminent à en vouloir mener
« une plus tranquille, je ne crois pas que l'on puisse
« donner de mauvaises interprétations à l'affaire que
« je veux faire; elle ne peut tout au plus blesser que
« mon ambition, et j'en trouve une de mon goût
« de contribuer à l'élévation d'un homme qui a un
« cœur aussi extraordinaire que l'est celui de M. de
« Lauzun. » Le Roi me répondit : « Après vous avoir
« tant vu blâmer le mariage de votre sœur de Guise,
« j'avoue que je fus surpris en voyant votre lettre.
« Ce n'est pas, dit-il, que je ne trouve qu'il y ait

« de la différence entre un grand seigneur de mon « royaume, comme le sera M. de Lauzun, qui l'est « déjà par sa naissance, et qui le deviendra encore « davantage par tout ce que vous voulez faire pour « lui, et un prince étranger. » Je lui répondis : « Nous en avons des exemples : les grands d'Espagne « ne l'ont jamais cédé aux souverains par le cœur « et par le mérite; et par ce que Votre Majesté vou- « dra que je fasse pour M. de Lauzun, je crois qu'elle « est persuadée que les grands d'Espagne ni les « princes étrangers ne soutiendront pas mieux leurs « dignités qu'il fera celle qu'elle aura la bonté de « lui donner. » Il me dit : « Je ne saurois vous mieux « répondre sur tout ce que vous me demandez que « de vous conseiller de bien songer à cette affaire, « avant que de la faire; ce ne sont pas de celles « que l'on doit faire légèrement. Je ne veux point « vous donner de conseil : on croiroit que ce seroit « moi qui vous la ferois faire. Vous êtes d'un âge à « devoir savoir ce qui vous convient; je serois fort « fâché de vous contraindre en quoi que ce soit. Je « ne voudrois pas pour rien du monde contribuer à « la fortune de M. de Lauzun s'il y alloit d'un intérêt « contraire au vôtre, ni lui nuire par l'opposition que « j'apporterois à vos desseins. En quelque condition « que vous soyez, je vous estimerai et vous aime- « rai toujours; vous ne me trouverez jamais changé « sur tout ce qui vous regardera. Je ne vous con- « seille ni ne vous défends cette affaire : je vous « prie d'y bien songer avant de la terminer. J'ai « encore, me dit-il, un autre avis à vous donner : « vous devez tenir votre dessein secret, jusqu'à ce

« que vous soyez déterminée; bien des gens s'en « doutent, les ministres m'en ont parlé. M. de Lau-« zun a des ennemis; prenez là-dessus vos mesures. » Je lui répondis : « Sire, si Votre Majesté est pour « nous, personne ne sauroit nous nuire. » Je lui voulus baiser les mains, il m'embrassa tendrement; personne ne vit ni n'entendit notre conversation.

Deux jours après on alla à Versailles. Madame de La Vallière dit à madame de Nogent chez la Reine : « Il « faut se réjouir avec vous de l'affaire de monsieur votre « frère. » Elle lui répondit qu'elle ne savoit ce que c'étoit. Elle m'en rendit compte; je le contai à M. de Lauzun, qui se fâcha contre madame de Nogent. Il me dit : « Je m'en vais renvoyer ma sœur à Nogent : c'est « une causeuse, elle ne feroit que m'embarrasser, et « gâteroit toutes mes affaires par un zèle inconsi-« déré. » Je lui répondis que je ne le voulois pas; il me dit qu'il le vouloit absolument, et que je lui gâterois sa sœur; qu'il étoit sur un pied dans sa famille qu'on le craignoit; qu'il me prioit de le laisser faire. Je lui répondis que pour cette fois-là je voulois être la maîtresse.

Baraille, qui étoit officier dans sa compagnie, étoit un garçon fort attaché à lui, et en qui il prenoit beaucoup de confiance. J'avois une très-grande envie de le connoître : j'en avois ouï dire du bien à des officiers des gardes qui venoient me faire leur cour. Je savois que M. de Lauzun l'aimoit : je me l'étois fait montrer au voyage de Flandre. Toutes les fois que je le rencontrois, je le saluois pour lui donner quelque envie de m'approcher; il faisoit toujours semblant de croire que c'étoit à quelque autre personne que je

qu'on se moquoit de lui quand il ne répondoit rien, et qu'il ne pouvoit pas aussi entrer en matière, de peur de tromper qui que ce soit. Qu'il venoit de faire une réponse au maréchal de Créqui, qui lui avoit proposé le mariage de mademoiselle de Retz, qui étoit la plus riche héritière du royaume, pour laquelle il le croyoit fou; il lui avoit mandé qu'il ne se marieroit jamais, ou qu'il se marieroit mieux. « Je suis persuadé, « me dit-il, et je trouve qu'il aura raison de croire que « la tête m'a tourné. J'avois différé depuis trois mois « à lui faire réponse : il m'a pressé de la part de M. le « cardinal de Retz; je l'ai supplié de lui faire mille « remercîmens pour moi, et après cela je lui ai mar- « qué que je lui pouvois dire entre nous deux que « je trouverois mieux. Qu'aura-t-il pu croire de moi, « sinon que je suis fou? J'espère que dans quelques « jours il me trouvera un homme fort sage. » Cette petite relation me fait souvenir que madame de Thianges ne m'avoit pas parlé de l'affaire de M. de Longueville, jusqu'à ce que j'eusse rompu celle de Monsieur. Elle recommença à m'en parler : je lui répondis que les mariages étoient faits dans le ciel. Elle me disoit que je faisois bien de m'abandonner à la destinée; que quelquefois ceux qui s'étoient soutenus long-temps trouvoient une pierre en leur chemin qui les faisoit broncher; que Dieu disoit : « Aide-toi, je t'ai- « derai; » qu'elle alloit conseiller à M. de Longueville de se servir de ce précepte; que ses amis devoient agir; qu'elle désiroit fort qu'il pût être cette pierre que je trouvois sur mon chemin. Après avoir badiné une demi-heure sur la destinée, elle me dit : « Vous « ne savez pas encore un autre mariage que j'ai dans

« la tête. Il y a, me dit-elle, long-temps que toute « la maison de Retz souhaiteroit marier leur héritière « avec M. de Lauzun; il me semble que l'affaire ne « lui conviendroit pas mal. Elle a deux cent mille « livres de rente; c'est un parfaitement honnête « homme que j'aime fort: et comme il m'a paru que « vous avez de l'estime pour lui, j'ai été bien aise « d'avoir une occasion de vous dire ce que je pense « là-dessus. Vous devriez lui conseiller de s'attacher « à cette affaire; elle est si bonne, que si M. de « Longueville ne pensoit à vous, il songeroit à cette « fille. » Je lui répondis : « Je connois assez M. de « Lauzun; mais je ne suis pas de manière avec lui pour « lui donner conseil sur ce qu'il a à faire pour sa « fortune. Il me semble, lui dis-je, qu'il a aussi peu « envie de se marier que moi. » Lorsque j'eus dis à M. de Lauzun cette conversation, il me répondit qu'il falloit qu'on eût quelque soupçon de ce qu'on voyoit que nous parlions si souvent ensemble; et qu'apparemment M. de Longueville avoit appris qu'il y avoit long-temps qu'on lui offroit mademoiselle de Retz, et qu'il n'avoit rien répondu. Il me souvient qu'un jour que je vis M. de Longueville chez la Reine, il me dit : « Afin de faire diversion, et qu'on ne voie « pas que vous ne parlez qu'à moi, allez l'entretenir. » Un moment après il me dit : « Je vous prie de n'en « rien faire; il est jeune et ajusté, et je suis vieux « et négligé : ainsi il est à propos de prendre quel- « que précaution. » Lorsqu'il s'échappoit à me tenir de pareils discours, il me faisoit un grand plaisir, parce qu'ordinairement il me répétoit qu'il étoit en doute si notre affaire se feroit. Il me dit aussi qu'un

astrologue chez Guitri lui avoit prédit qu'il seroit bientôt un grand seigneur par un mariage : cela me fit souvenir de la prédiction dont il m'avoit parlé. Je lui demandai si ce n'étoit pas madame de Monaco qu'il ne m'avoit pas voulu nommer ; il me répondit que non, que c'étoit une plus honnête personne. Je le pressai de me dire le nom : il me répondit que c'étoit la reine de Portugal qui l'avoit voulu épouser, et qu'il croyoit qu'elle seroit au désespoir de notre mariage. Je voulus le presser de m'en dire davantage : il me supplia de l'en dispenser. J'ai appris par d'autres gens que les deux sœurs l'avoient aimé passionnément, et qu'elles ne se trouvoient pas assez de bien pour faire sa fortune si elles le partageoient ; qu'elles avoient tiré au sort pour que l'une se fît religieuse, et que l'autre l'épousât. Mademoiselle d'Aumale gagna : la proposition lui fut faite, il n'en voulut point, et dit que le Roi ne l'approuveroit pas.

Devant que de revenir à l'endroit de ce que ces messieurs dirent au Roi, je parlerai encore de quelques circonstances qui n'y ont pas tout-à-fait du rapport, quoique tout y en ait, puisque le même cœur et la même tendresse qui me faisoient agir dans ce temps-là me ramènent plus vivement dans celui-ci tout ce qui fut fait. J'observois sa conduite avec une application si singulière, qu'il me souvient que le jour qu'il devoit partir de Versailles pour Paris, Guitri, Vaubrun et Langlé l'attendoient. Il leur envoya dire de le venir trouver chez moi. Il me dit : « Ces « messieurs trouveront que j'en use un peu familièrement de leur donner un rendez-vous ici ; il faut « commencer à y accoutumer les gens. » Guitri lui

dit, lorsqu'il entra : « Je ne vous aurois pas cher-« ché chez Mademoiselle, ni cru que vous y donnas-« siez vos audiences. » M. de Lauzun lui répondit, en termes généraux, qu'il y avoit temps pour tout. Il envoya chercher Le Nôtre (1) pour examiner le plan d'une maison qu'ils devoient faire faire en commun. Guitri lui dit qu'ils ne devoient pas faire leurs affaires chez moi; qu'il n'y songeoit pas. Il lui répondit : « Mademoiselle aime les bâtimens; elle sera ravie de « voir le projet du nôtre, et j'avois parlé avec elle « des deux maisons que nous faisons faire; et comme « il y aura un salon au milieu pour y manger, nous « avions aussi réglé les meubles d'un appartement. » Comme je voulus regarder M. de Lauzun là-dessus, il se mit à rire, et moi aussi. Guitri lui dit : « Je ne « connois rien à tout ceci, sinon que vous vous di-« vertissez aux dépens de vos amis. » Les deux autres messieurs ne disoient rien. Je dis à Guitri : « M. de « Lauzun vous entretiendra à Paris d'une affaire dont « je l'ai chargé de vous informer. » La cour partit l'après-midi; je ne vis M. de Lauzun qu'un moment le soir chez la Reine. Il me dit qu'il ne me verroit point le lendemain, parce qu'il seroit occupé au mariage de M. le duc de Nevers, qui devoit épouser mademoiselle de Thianges : c'étoit lui qui avoit ménagé cette affaire; et comme M. de Nevers est un homme extraordinaire dans ses manières, et que la fille avoit peu de bien, il avoit eu besoin de tout son savoir faire pour rompre ses irrésolutions. Ceux qui le connoissoient disoient qu'il s'étoit trouvé marié, lorsqu'il ne croyoit pas l'être. J'étois d'avis qu'il ne

(1) *Le Nôtre :* André, architecte et dessinateur des jardins du Roi.

conclût cette affaire qu'après que la nôtre seroit achevée. Madame de Montespan le pressoit, et il ne falloit qu'un quart d'heure pour perdre M. de Nevers, qui va et vient de Rome par fantaisie deux ou trois fois l'année, comme les autres gens vont se promener au cours.

Le lendemain je ne vis encore qu'un moment M. de Lauzun : c'étoit un dimanche. Madame de Longueville vint au sermon au Louvre; je la pris sous les bras pour la conduire à sa place. Tous les gens qui avoient parlé de mon mariage avec son fils crurent cette affaire en bon état. Je vis M. de Guitri dans la foule; je lui demandai : « Vous a-t-on parlé sur la nouvelle du jour? » Il me répondit : « Vous a-t-on vue? » Je lui dis qu'oui; que je n'avois pas eu le temps de rien demander. Après le sermon, la Reine alla aux Carmélites de la rue du Bouloy. Remecourt vint droit à moi; et tout hors de propos, comme elle regardoit madame de Nogent, elle me dit : « Je meurs d'envie de connoître M. de « Lauzun; tout le monde en dit tant de bien, que je « voudrois qu'il voulût être de mes amis. Faites-moi « faire connoissance avec lui. » Je crus qu'il ne lui falloit faire aucune réponse : je ne fis pas semblant de l'entendre; je m'en allai d'un autre côté. Nous allâmes chez M. d'Anjou, où M. de Lauzun vint. Lorsque je le vis, sans faire aucune réflexion je m'approchai de lui, et lui dis : « Ah! vous voilà! vous « m'aviez dit que je ne vous verrois pas d'aujourd'hui. » Il fut fâché contre moi de ce que je n'avois pas songé à ce que je disois. Je lui dis : « Qu'im« porte qu'on devine aujourd'hui une affaire que tout « le monde saura demain! »

J'étois fort assidue au Louvre. Le jour que nous revînmes de Versailles, madame d'Epernon me dit d'un ton aigre : « Qu'est-ce que vous voulez faire de vouloir vous tuer d'aller à la cour ? Pourquoi ne pas « demeurer en repos chez vous ? — Parce que je suis « née pour n'en pas sortir. » Elle me dit : « Je suis « surprise de votre réponse, et ne la suis pas moins « d'une sotte nouvelle qu'on m'a dit dans la ville, que « vous alliez vous marier avec M. de Longueville. J'ai « répondu : Mademoiselle se marier à son âge ! je « n'en crois rien ; et encore à M. de Longueville ! » Je lui dis : « Madame, on se marie à tout âge, et il ne « seroit pas extraordinaire que j'épousasse M. de « Longueville. » Elle me répondit : « Vous me surprenez ; » et s'en alla assez mal contente de moi, et je n'étois pas fort satisfaite de ses discours. Le lendemain M. de Lauzun me dit d'aller de bonne heure aux Tuileries ; que ces messieurs devoient parler au Roi. Après que la Reine eut demeuré un moment au cercle, elle entra dans son cabinet. Il me vint dire que ces messieurs étoient avec le Roi ; qu'il les avoit fait venir à son conseil, et qu'après qu'ils avoient été entrés, il avoit fait appeler Monsieur. Dans ce moment-là il me fallut suivre la Reine, qui alloit aux Récollets. J'étois au sermon. On me vint avertir que M. de Montausier me demandoit ; j'allai au parloir. Il me dit qu'il venoit me remercier de l'honneur que je lui avois fait, et me rendre compte de ce qu'ils avoient dit au Roi ; qu'après les avoir écoutés, il leur avoit répondu que je lui avois déjà parlé de cette affaire ; qu'il m'avoit conseillé comme un père auroit pu faire ; que puisque j'étois résolue, il ne pouvoit

pas se dispenser d'y consentir; qu'après avoir permis à ma sœur d'épouser M. de Guise, il ne devoit pas refuser de me laisser épouser M. de Lauzun. Que là-dessus Monsieur s'étoit fort emporté sur la différence des qualités; que le Roi lui avoit dit qu'il n'en trouvoit aucune; que si, par l'amitié qu'il avoit pour les étrangers, il y en mettoit, il n'en faisoit pas de même; qu'il étoit obligé de soutenir les grandeurs de son royaume. Que Monsieur lui avoit répondu : « Dites « que vous êtes obligé de soutenir ce que vous avez « fait: c'est vous qui voulez cette affaire. » Que le Roi avoit parlé avec beaucoup de bonté et d'honnêteté de moi et de M. de Lauzun; qu'il s'étoit aussi fort étendu à faire l'éloge des grands seigneurs de France; que les ministres n'avoient rien dit; qu'après que le Roi eut accordé l'affaire, il étoit venu m'en informer. Il me dit : « Voilà une affaire faite; je « vous conseille de ne la laisser traîner que le moins « que vous pourrez; et si vous m'en croyez, vous « vous marierez cette nuit. » Je lui répondis qu'il avoit raison; que je le priois de donner le même conseil à M. de Lauzun. Guitri vint un moment après, qui me fit le même récit: il me dit que M. de Lauzun me prioit d'en parler à la Reine lorsque le salut seroit fini. Elle entra dans une chambre; je lui dis que j'avois un mot à lui dire; je me jetai à ses genoux. Je lui dis : « Je crois que Votre Majesté sera surprise de « la résolution que j'ai prise de me marier. — Assu-« rément, me dit-elle d'un ton aigre qu'elle me ré-« péta deux ou trois fois; de quoi vous avisez-vous? « N'êtes-vous pas heureuse? » Je lui répondis : « Je « ne suis pas la première, madame, qui se soit mariée

« à mon âge; et Votre Majesté trouve que les autres « font bien de se marier : pourquoi voudroit-elle que « je fusse la seule au monde qui ne se mariât pas? » Elle me demanda à qui; je lui répondis : « A M. de « Lauzun. Il n'est pas prince, lui dis-je; et hors ceux « du sang, madame, il n'y a pas un plus grand sei-« gneur dans le royaume; et lorsque Votre Majesté « saura comment les gens de sa naissance vivent avec « les princes étrangers, elle verra qu'il ne leur cède « en rien, et qu'ils n'ont de rang dans les cérémo-« nies que lorsque le Roi leur en veut donner par « bonté. » Elle me répondit : « Je désapprouve fort « cela, ma cousine, et le Roi n'y consentira jamais. » Je lui dis : « Pardonnez-moi, madame; le Roi ne veut « pas me contraindre, et cela est résolu. » Elle me répliqua : « Vous feriez bien mieux de ne vous pas « marier, et de garder votre bien pour mon fils d'An-« jou. » Je lui répondis : « Ah! madame, qu'est-ce « que Votre Majesté vient de me dire! j'en suis hon-« teuse pour elle, et par respect je ne veux pas lui « en dire davantage. » Elle se leva, et moi aussi; et nous nous en allâmes au Louvre chez M. le Dauphin. Lorsque j'y arrivai, j'y vis messieurs les ducs de Montausier et de Créqui, et Guitri. Je leur parlai de ce que j'avois fait avec la Reine, et de ce qu'elle m'avoit répondu. Elle monta en chaise, et moi en carrosse, pour aller rendre visite à madame de Nevers, qui étoit dans l'appartement de madame de Montespan : je n'y arrêtai qu'un moment. Le maréchal d'Albret m'y rendit compte de ce qu'il avoit fait : madame de Tambonneau en débitoit la nouvelle tout bas. J'allai chez la Reine; madame d'Epernon étoit toujours avec moi, et je ne

lui disois rien. Je descendis de chez madame de Montespan ; je vis un page de M. de Lauzun, je lui dis : « Allez dire à votre maître que je vais chez la Reine ; « que je le prie de m'y venir trouver. » Lorsque j'entrai, j'y vis beaucoup de monde ; je m'en allai à un coin où étoient mesdames de Créqui, la duchesse et la maréchale ; je ne voulois point parler à des gens que je savois n'être pas des amis de M. de Lauzun ni des miens, et ne voulois pas aussi dire l'affaire à madame d'Epernon qu'en présence de M. de Lauzun, afin qu'elle ne pût me rien répondre de malhonnête devant lui. La Reine s'en alla chez M. d'Anjou ; elle me dit : « Je m'en vais, mademoiselle. » Je lui répondis : « Bon soir, ma cousine. » Je suivis la Reine ; je vis M. de Lauzun, qui me donna la main. Je lui dis ce que la Reine m'avoit répondu, et ce que j'avois appris de Monsieur. Il me répondit : « Ni vous ni moi « ne leur avons pas donné occasion d'en user comme « ils font ; il faut leur conserver le respect qu'on leur « doit, et savoir gré au Roi de la bonté qu'il a eue « de vous accorder la permission de me rendre le « plus grand seigneur et le plus heureux homme de « son royaume. » Je lui dis ce que M. de Montausier nous conseilloit ; il me répondit qu'il falloit qu'il allât remercier le Roi de la grâce particulière qui le regardoit ; qu'il joueroit avec lui à l'ordinaire ; qu'il falloit lui laisser ordonner du temps qu'il voudroit que nous nous épousassions. « Il ne faut pas, me dit-il, que la « tête me tourne : et c'est ici une occasion que je « dois soutenir avec beaucoup de modération ; je « ne veux pas même recevoir de visites, et vous me « ferez plaisir de me dire l'heure que je pourrai avoir

« l'honneur de vous voir demain au Luxembourg, « où il n'y ait pas de monde. Je crois même, me « dit-il, que vous ferez bien d'en voir peu. » Je lui répondis que lui et moi ferions mal de ne pas agir comme font tous les autres dans les affaires de même nature. Je lui demandai : « Où est madame de No-« gent? » Il me dit : « Elle est si transportée de joie, « qu'il est à propos qu'elle n'aille pas chez vous. Si « quelqu'un de vos gens lui parloit mal, elle auroit « peine à le souffrir. Ainsi je l'ai priée de s'en aller « chez elle pour n'en sortir de quelques jours. » Je lui dis que je l'allois envoyer chercher; il me répondit que très-sûrement elle ne viendroit point. Il s'en alla jouer avec le Roi, et moi j'allai au Luxembourg, où beaucoup de monde m'attendoit : les uns sembloient étonnés, et les autres fort aises. Guilloire me parut comme une espèce de fou, qui ne savoit ce qu'il disoit ni ce qu'il faisoit : je vis bien que la tête lui avoit tourné, et que c'étoit un homme sans jugement. Il entra une femme en cape, qui vint se jeter à mes pieds. Je ne savois qui c'étoit; elle leva la tête : je vis que c'étoit madame de Gêvres, qui me faisoit un remercîment, disoit-elle, comme si j'avois fait la fortune à son fils. Cette aventure me réjouit beaucoup. Elle a de l'esprit, et fait un conte d'une manière fort plaisante lorsqu'elle a quelque projet en tête. J'eus un monde infini tout ce soir-là, et le lendemain M. de Lauzun y vint comme les autres ; il demeura un quart d'heure derrière tout le monde sans que je l'aperçusse. Lorsqu'on m'eut dit qu'il étoit là, j'allai à lui : il me fit la révérence la plus prosternée qu'il ait faite de sa vie. M. l'archevêque de Reims, fils de

madame Le Tellier, s'approcha pour me dire : « Me « feriez-vous cette injure de choisir quelque autre « personne que moi pour vous marier? » Je lui répondis : « M. l'archevêque de Paris a dit qu'il vouloit « nous marier. » Nous le remerciâmes fort honnêtement, et lui laissâmes cependant imaginer que ce seroit lui qui feroit l'affaire en cas que M. l'archevêque de Paris ne s'empressât pas. Madame Tambonneau, qui étoit dans ma chambre, s'approcha de M. de Lauzun pour lui dire : « Vous êtes un fripon, « j'ai envie de vous battre. » Il s'écria : « Mademoi-« selle, je vous prie de venir à mon secours. » Je m'approchai ; madame Tambonneau me dit qu'elle me demandoit justice de ce qu'il y avoit trois semaines qu'à la comédie, avec mademoiselle de Ligni, elle avoit dit à M. de Lauzun : « Donnez-moi une « place pour cette fille, qui a cinq cent mille écus « de bien; un cadet de Gascogne pourroit s'en ac-« commoder. Je lui dis : Voyez ce que le cœur vous « dit là-dessus? Il me répondit d'un ton sérieux : « Qui voudroit de moi? Je me plains de sa méchante « foi, et me veux venger de ce qu'il se moquoit de « moi. »

J'appris que la Reine avoit parlé au Roi avec beaucoup d'aigreur contre moi et contre M. de Lauzun; qu'il s'en étoit mis en colère contre elle, et qu'elle avoit pleuré toute la nuit. L'on me dit aussi que Monsieur avoit querellé M. de Montausier et M. de Bellefond, parce qu'ils lui avoient dit que je faisois bien d'élever un honnête homme; que le Roi avoit su ses emportemens, qu'il s'en étoit fâché. Le maréchal de Bellefond vint me voir; il se mit à

genoux devant moi pour me remercier, disoit-il, de l'honneur que je faisois à toute la noblesse du royaume. Il me dit qu'il étoit depuis quelques jours dans une espèce de froideur avec M. de Lauzun; qu'il espéroit marquer combien il vouloit mériter son amitié; qu'il me prioit de la lui demander pour lui. Il étoit présent; il lui fit beaucoup d'honnêtetés, et lui dit : « Puisque Mademoiselle répond pour moi, « je n'ai rien à dire, sinon que c'est un bon ga- « rant; et on doit croire que je ne lui manquerai « jamais à quoi que ce soit. » M. de La Feuillade, qui avoit vécu avec M. de Lauzun de la même manière que M. de Bellefond, me fit un semblable remercîment, et me pria de dire à M. de Lauzun de lui accorder ses bonnes grâces. Ils se firent beaucoup d'amitiés l'un et l'autre. M. de La Feuillade courut l'embrasser. L'on me dit qu'au sortir du Luxembourg il étoit allé chez le Roi pour le remercier, disoit-il, pour toute la noblesse de son royaume; que ce qu'il venoit de faire augmenteroit le zèle qu'elle avoit pour son service. M. de Charost, capitaine des gardes du corps, entra dans ma chambre, et dit : « Je ne donnerois pas ma charge d'un million si bon « marché qu'hier : être le camarade du mari de Ma- « demoiselle! qui pourroit avoir assez de bien pour « acquérir cet honneur-là? » Il me fit beaucoup de contes qui me réjouirent. Voilà de quelle manière cette matinée se passa. Pendant que M. de Charost me faisoit de ces sortes de plaisanteries, M. de Lauzun s'approcha de moi pour me dire : « Je ne suis « pas surpris de voir que tout le monde le soit; « lorsque je pense que je serai le maître du Luxem-

« bourg, j'ai besoin de toute ma raison pour m'em-
« pêcher de me tourner la tête. Je ne songe pas, me « dit-il, peut-être que je ne le serai jamais; et quand « même vous m'en auriez donné la direction, vous « savez bien que ce sera toujours vous qui en serez « la maîtresse. Vous m'accorderez quelques audiences « réglées pour vos affaires; je prendrai vos ordres, « et j'aurai un grand soin de les faire exécuter. Il « vous faudra, dit-il, avoir des dames que vous met- « trez chez la Reine faire leur cour; vous les ferez « dîner avec vous de temps en temps; vous donnerez « quelques fêtes à la Reine, des comédies, des bals, « et toutes sortes de divertissemens. Tant que vous « vous occuperez avec soin à divertir la Reine, et à « faire tout ce qui pourra plaire au Roi, je traiterai « quelques messieurs de mon côté, afin que chacun « s'occupe, et qu'on ne vous ennuie point. » Je lui dis : « Je veux bien remplir tous mes devoirs auprès « de la Reine, et étudier ce qui la pourra divertir, « et tout ce qui devra faire plaisir au Roi : lorsqu'il « ne sera question que de mes dames, et vous de vos « messieurs, je me passerai très-bien de compagnie « pour être seule avec vous. » Il me dit qu'il ne me faisoit cette proposition que pour prévenir l'ennui que je pourrois avoir avec lui. Je lui dis : « Ne vous y « trompez pas, je chasserai tout le monde afin que « je sois seule avec vous. » Il me répondit d'un ton souriant : « Si vous ne me tenez le même discours « encore une seconde fois, je ne le croirai point; « dites donc, je vous en prie, qu'il ne vous ennuiera « pas avec moi. » Après que cette conversation fut finie, il s'en alla, et moi j'allai chez la Reine. Ceux

qui étoient ses amis me firent des complimens; pour les autres qui ne l'aimoient pas, je ne m'en souciois guère. La Reine ne me regardoit ni ne me parloit. M. de Montausier envoya chercher M. de Lauzun, pour l'avertir devant moi que Monsieur avoit dit au Roi que je disois à tout le monde que je faisois cette affaire pour lui plaire; que c'étoit lui qui me l'avoit conseillée; que le Roi en avoit été fâché, et ne savoit si j'avois tenu ce discours. Je répondis à M. de Montausier qu'il me feroit un grand plaisir d'entrer dans le conseil, pour supplier le Roi que je pusse lui dire un mot. Il me fit appeler : je lui dis en présence de ses ministres : « Sire, il m'est revenu que Mon-
« sieur avoit dit à Votre Majesté que c'étoit elle qui
« m'avoit conseillé le mariage de M. de Lauzun; je
« viens vous assurer que ceux qui ont fait ce conte
« à Monsieur sont des menteurs : il n'y a personne
« du monde qui osât me dire que j'aie parlé d'une
« affaire aussi fausse que celle-là l'est. Si Votre Ma-
« jesté veut se faire nommer les gens, elle verra que
« je lui saurai faire connoître qu'ils sont des impos-
« teurs. Sire, M. de Lauzun est assez malheureux
« pour ne pas plaire à Monsieur; l'on aura pris plai-
« sir à l'aigrir contre lui. Je puis dire encore une
« fois à Votre Majesté et à Monsieur que l'affaire est
« d'autant plus inventée, que je puis lui protester
« que je n'ai parlé à qui que ce soit des raisons pour-
« quoi je me marie, ni pourquoi je ne me mariois
« pas. J'ai estimé M. de Lauzun, comme j'ai eu
« l'honneur de le dire à Votre Majesté; j'ai cru que
« je menerois une vie tranquille avec lui. Devant
« que de vous demander votre approbation, j'avois

« examiné tout ce qu'on en pourroit dire : je ne fais
« rien contre ma conscience ni contre ma gloire.
« C'est un parfaitement honnête homme, attaché de
« fidélité et de tendresse à votre personne, et qui
« m'a déconseillé jusqu'à présent cette affaire, lors-
« que j'ai voulu la lui faire entendre. Je dis encore
« une fois à Votre Majesté que ce qu'on lui a dit
« est un effet de l'aversion qu'on a contre lui. Je n'ai
« à rendre compte de ma conduite qu'à elle seule.
« Je sais de quelle manière elle a eu la bonté de me
« conseiller, et combien de fois elle m'a fait l'hon-
« neur de me dire de penser à ce que j'allois faire :
« j'y ai songé avec beaucoup d'application; et après
« avoir regardé le bien et le mal, j'ai chargé messieurs
« les ducs de Montausier et de Créqui et M. le maré-
« chal d'Albret de supplier très-humblement Votre
« Majesté d'approuver cette affaire. Elle a cru qu'elle
« ne devoit pas me contraindre; nos ennemis en ont
« été fâchés : ils cherchent les moyens de me rendre
« de méchans offices dans son esprit; ils ont ima-
« giné qu'il falloit me faire parler. Votre Majesté est
« juste et pénétrante; elle sait bien qu'on ne lui a pas
« fait les mêmes peines sur le mariage de ma sœur,
« parce que M. de Guise n'a ni assez d'esprit ni assez
« de mérite pour s'attirer des envieux; et ce sont,
« dis-je, sire, ceux qui sentent leur peu de mérite,
« et qui en connoissent beaucoup à M. de Lauzun,
« qui le voudroient empêcher d'être en état de pou-
« voir servir aussi utilement Votre Majesté que les
« aïeux de M. de Guise ont desservi la France : et
« je crois qu'elle n'ignore pas que si Dieu n'y eût
« pas mis la main pour châtier leurs entreprises, elle

« n'auroit pas le royaume à l'heure qu'il est. Il est « honteux que la race de ces gens-là trouve de « la protection, et que ma sœur, pour y entrer, ait « coûté de l'argent à Votre Majesté; et moi qui ai « du bien et qui ne lui demande rien, qui en veux « donner à un homme qui n'en reçoit que pour l'em« ployer à son service, il faut qu'il trouve des per« sécuteurs, et moi des gens qui veulent gloser sur « la conduite que je tiens, qui est, comme Votre « Majesté le sait, fort exempte de toutes sortes de « reproches. Je suis encore obligée de dire à Votre « Majesté qu'elle doit savoir que tous les princes « étrangers qui sont établis en France ont déserté « leurs pays parce qu'ils y mouroient de faim, et « qu'ils ont avec cela assez de vanité pour prétendre « ne tenir leur grandeur que d'eux-mêmes : sans faire « réflexion que pour le plus puissant souverain de « l'Europe, qui est M. de Lorraine, il ne vous faut « qu'une compagnie du régiment de vos Gardes pour « le chasser de ses Etats; et cependant ces petits « princes veulent tenir un rang, et s'élever au dessus « des plus grands seigneurs de votre royaume. » Le Roi me répondit qu'il étoit persuadé que je ne pouvois avoir dit ce qui étoit supposé; qu'il étoit content de moi; que puisque je voulois me marier, il souhaitoit que cet état me fût heureux. Je lui parlai très-long-temps; et les ministres, après le conseil, dirent qu'on ne pouvoit mieux discuter mes raisons, ni s'exprimer avec plus d'éloquence que je l'avois fait. Je dis au Roi, sur le chapitre de M. de Lauzun, que j'étois assez savante dans l'histoire pour lui faire voir que de tout temps la maison de Caumont avoit

été au dessus des princes étrangers; qu'il ne me seroit pas honnête d'abuser de sa bonté pour lui faire une longue narration; que je croyois même que cela siéroit mieux à une autre personne qu'à moi. Lorsque je fus sortie, je dis à M. de Lauzun ce que j'avois conté au Roi. Il me répondit que s'il avoit eu la curiosité de me faire expliquer sur ce que je voulois lui dire de la maison de Caumont, il étoit persuadé qu'il m'auroit fort embarrassée. Je lui dis que c'étoit l'endroit où je me serois trouvée la plus savante; que je lui voulois apprendre, s'il ne le savoit pas, qu'en l'année 1422, sous Charles VI, Charles duc de Lorraine, qui ne s'étoit pas encore élevé par les dépouilles des évêchés de Metz, Toul et Verdun, étoit au service du Roi pour commander quatre-vingts hommes d'armes, moyennant trois cents livres par mois, pour être à la suite du duc d'Anjou, régent du royaume : cela se voit dans un registre de la chambre des comptes. Que sous Charles VII, Antoine de Lorraine, comte de Vaudemont, bisaïeul du duc de Guise, servit avec trente et un hommes d'armes et trente et un archers; que, dans le même temps, Jean de Lorraine son fils servoit en qualité d'écuyer; qu'il étoit capitaine de Grandville, petite place en Normandie, sous le duc d'Alençon, prince du sang; que les seigneurs de Ville et de Grandcour, et ceux de Floringe de la même maison de Lorraine, ne tenoient rang que d'écuyers dans l'armée : ainsi que les seigneurs de Saint-Py, Hutin seigneur d'Aumont, Bureau seigneur de La Rivière, et plusieurs autres, y étoient avec un pareil titre dans la même considération que les princes lorrains, qui n'étoient pas pour

lors en état de faire des traités de la force de celui que fit Jean Nompar de Caumont, seigneur de Lauzun, avec Jean de Bourbon, général des armées du Roi dans la Guienne en l'année 1404: cela se voit dans les titres de la maison de Caumont; il y en a de sept cents ans. Il promettoit par ce traité d'entrer dans le parti de la France avec ses terres, forteresses, et un certain nombre de troupes. Qu'outre cela, je savois qu'il y avoit des titres anciens qui prouvoient que sa maison, et plusieurs autres que je lui nommai, avoient des rangs en France avant que celle de Lorraine se fût élevée par la faveur de deux ou trois rois. M. de Lauzun me dit qu'il me trouvoit bien informée; que si je voulois lui apprendre où j'avois vu cela, et lui en faire recouvrer les livres et les papiers, il les mettroit au feu; qu'il ne comptoit pour rien ce qu'avoient fait ses pères; qu'il faisoit cas des gens qui avoient un mérite et qui savoient se soutenir par eux-mêmes, sans dire : Mon trisaïeul étoit un grand seigneur et un homme de mérite; que c'étoit une honte à ceux qui avoient besoin de ces sortes de secours pour s'attirer de la considération; et qu'il trouvoit qu'on avoit plus d'avantage d'être par soi-même, que d'avoir à dire : Les gens de ma maison ont été au dessus des autres. Il me répondit que j'avois parlé juste de dire une chimère; qu'il me supplioit très-humblement de ne le pas regarder comme un homme chimérique; qu'il savoit qu'il étoit né gentilhomme d'une assez bonne qualité : qu'il n'en vouloit point apprendre davantage. Je lui répondis qu'il avoit raison; que j'étois de son sentiment; que je ne lui avois fait cette relation que comme inutile;

que je me trouvois d'humeur à lui parler de tout ce que j'avois examiné avant que de me déterminer à l'épouser. Je voulois lui apprendre qu'après m'être entêtée de ce dessein, j'avois cherché tout ce qui me devoit persuader son exécution sans blesser ma gloire; que j'avois trouvé dans l'histoire que des filles et des sœurs de rois avoient été mariées à des particuliers moins grands seigneurs que lui; que, selon Grégoire de Tours rapporté par Sainte-Marthe, des filles de Dagobert I, l'aînée, nommée Adèle, avoit épousé le comte Herman, qui n'étoit pas un homme fort considérable; que la seconde, nommée Rotelde, avoit été mariée à Léderic, premier forestier de Flandre; que Landrade, fille de Charles Martel, épousa Sidromme de Hasbannin : elle fut mère de Godgrand, évêque de Metz et chancelier de France; Berthe, fille de Charlemagne, épousa Angilbert, gouverneur d'Abbeville, depuis abbé de Saint-Riquier; des filles de Louis le jeune, la première épousa le comte de Champagne, et Alix sa sœur, Thibaud, comte de Chartres et de Blois; qu'Alix, fille de Charles VII, avoit été mariée à Guillaume, comte de Ponthieu; qu'Isabelle de France, fille de Philippe-le-Long, épousa Gui, comte d'Albon; Catherine de France, fille de Charles VI, se maria, lorsqu'elle fut veuve, avec Owin Tyder, chevalier gallois, qui n'étoit pas considérable par sa naissance. Lorsque j'eus achevé de lui dire à peu près tous ces exemples, il me répondit qu'apparemment j'avois trouvé du mérite à quelques-unes des dames qui avoient voulu se marier à leur fantaisie; que je n'avois pris la résolution de vouloir faire de même que pour imiter ce qui

m'avoit paru extraordinaire; qu'il voyoit d'où lui venoit son bonheur. Après s'être diverti à me railler là-dessus, il me dit : « A propos de généalogies, il y « a deux ou trois personnes qui m'ont persécuté pour « que je voulusse voir celle de ma maison: je regarde « tout cela comme une vision. Il m'étoit une fois, me « dit-il, venu dans la pensée de vous envoyer ces mes- « sieurs afin que vous puissiez vous en divertir un mo- « ment; je vois bien par tout ce que vous venez de me « dire que vous en savez plus qu'eux, et je suis persuadé « que vous leur auriez donné de nouvelles leçons. »

Tout ce qui se dit et tout ce qui se passa pendant trois jours sur notre affaire m'occupa si agréablement, que si je pouvois toujours y penser sans me souvenir du quatrième, je serois trop heureuse. Rochefort, que j'avois trouvé après avoir parlé au Roi, me dit qu'un homme en quartier ne pouvoit faire de visites; que sans cela il seroit couru chez moi pour me dire qu'il m'honoroit encore plus qu'il n'avoit fait de sa vie; qu'il me prioit de répondre à M. de Lauzun qu'il n'y avoit personne qui fût si sincèrement son serviteur que lui. Il s'y trouva en tiers; ils se firent beaucoup d'honnêtetés, et eurent une espèce d'éclaircissement sur ce qu'on les avoit voulu brouiller : à la fin duquel ils s'embrassèrent bien tendrement. Rochefort lui dit qu'il ne se plaignoit que de ce qu'il alloit épouser une demoiselle de mauvaise vie; que cela lui devoit ôter les autres goûts qu'il pouvoit trouver dans l'affaire. Il nous demanda : « Quand vous marierez-vous? » Nous lui répondîmes que nous n'en savions rien. Il nous dit : « Si vous m'en croyez, vous ne tarderez pas long- « temps, et vous vous épouserez plutôt aujourd'hui

« que demain. Vous êtes heureux, parce que vous « êtes contens; ainsi c'est la même raison qui vous « doit obliger à ne rien négliger. Si vous pouviez « vous voir tous deux, disoit-il, dans un miroir, « vous y verriez la peinture de la joie. » Je lui répondis que j'aurois le dépit de m'en voir plus qu'à M. de Lauzun. Il lui dit : « Quoi ! par dessus toutes « les grandeurs l'on ne vous entretient que de dou-« ceurs ? » Il lui répliqua : « Mademoiselle raille : « croyez-moi, la tête ne m'a pas encore tourné dans « une aussi grande fortune que la mienne. Ainsi je « sais que je ne lui dois répondre que par de pro-« fondes révérences. »

La Reine sortit avec une mine chagrine, et évitoit de me regarder, aussi bien que madame de Guise qui la suivoit. Toute la maison de la Reine s'assembla, et ne marcha plus qu'en corps pour traverser notre affaire. Je m'en allai chez M. d'Anjou, afin d'être séparée de toutes ces cabales. Lorsque je m'en allai le soir au logis, je dis qu'on fît savoir à M. de Lauzun de me venir trouver au Luxembourg; lorsque j'y arrivai, M. le duc de Richelieu vint se jeter à mes pieds, et me dit que c'étoit le remercîment qu'il me devoit de ce que je faisois la fortune du plus honnête homme du monde, et de celui qu'il aimoit le plus. M. de Lauzun arriva un moment après; je dis à madame de Thianges qui étoit avec moi : « Voilà la pierre que « j'ai trouvée en mon chemin, pour laquelle vous « m'aviez fait tant de prédictions. » Cela nous fit rire tous trois; elle lui dit : « Il faut nous réjouir, et aller « en masque. » Il répondit : « Il faut demander à Ma-« demoiselle ce qu'elle désirera que je fasse. » Lorsque

madame de Thianges fut sortie, je lui dis que j'avois appris que ma belle-mère avoit écrit au Roi pour s'opposer à notre mariage; que M. le prince et M. le duc étoient venus chez elle, et que mademoiselle de Guise se donnoit de grands mouvemens; qu'il falloit se marier au plus tôt. M. de Guitri nous dit: « Ne vous « avisez pas de vouloir épouser dans la chapelle de « la Reine, comme vous l'aviez résolu. » M. de Lauzun répondit: « Mademoiselle n'a qu'à commander, elle « sait bien que je ferai tout ce qui lui plaira. » Je lui répondis qu'il n'avoit qu'à dire lui-même ce que nous avions à faire: que nous avions trop de gens déchaînés contre nous pour nous amuser à observer les formalités inutiles; qu'ainsi j'irois me marier où il voudroit. Guitri dit qu'il falloit aller trouver M. de Montausier, afin qu'il parlât le soir au Roi pour le supplier de trouver bon que nous allassions nous marier en quelque maison de campagne. Pendant tout cela j'avois envoyé chercher madame de Nogent inutilement, parce qu'elle ne vouloit pas venir. Guilloire voulut marquer le repentir des sottises qu'il avoit dites et faites; il vint me demander pardon, et me supplier d'excuser ce que son premier mouvement lui avoit fait faire; qu'il me demandoit la grâce de le présenter à M. de Lauzun.

Le lendemain je m'éveillai tard, parce que je m'étois trouvée un peu mal la nuit. L'on me vint dire que M. de Montausier et M. de Lauzun attendoient dans mon antichambre: je ne voulus pas qu'ils me vissent mal coiffée; je me fis accommoder avec beaucoup de précipitation pour les faire entrer. M. de Montausier me dit: « Je viens vous gronder après

« avoir lavé la tête à M. de Lauzun, qui m'a répondu « que c'étoit vous qui étiez cause que votre affaire « n'avançoit point. » Je lui répondis qu'il avoit donc oublié que je lui avois dit de sa part qu'il nous conseilloit de nous marier dès lundi; qu'il m'avoit répliqué que s'il le faisoit, le Roi diroit qu'il étoit bien enivré de sa bonne fortune, et que j'étois une demoiselle bien pressée de me marier; qu'il voyoit bien, par ce que je lui disois, que ce n'étoit pas moi qui avois désiré la longueur; que j'avois toujours dit à M. de Lauzun qu'il étoit plus habile que moi; qu'il regardât ce que nous avions à faire; que je suivois tout ce qu'il avoit décidé; que pour moi j'étois d'avis que lorsque nous aurions le consentement du Roi, nous ne parlassions de l'affaire à personne qu'après avoir épousé; que tout d'un coup l'on verroit M. et madame de Montpensier. M. de Montausier me dit que j'avois raison: qu'il n'y avoit que cela à faire. Pendant que nous parlions de cette manière, M. de Lauzun regardoit des tableaux de miniature dans la ruelle de mon lit. M. de Montausier s'approcha de lui pour se fâcher, et lui dit d'un ton colère: « Voulez-vous faire « garnir une maison de peintre, au lieu de songer à « vous marier? Voyons un peu, lui dit-il, les moyens « qu'il faut prendre pour ne pas perdre de temps. » Il lui répondit qu'il avoit prié M. Boucherat de se trouver là pour parler à mes gens d'affaires, afin de dresser le contrat de mariage avec eux. Je lui répondis qu'il ne falloit pas s'arrêter à mes domestiques; qu'il n'avoit qu'à faire faire le contrat par qui il voudroit; que rien n'étoit plus aisé, puisque je lui voulois donner tout mon bien. Et comme il m'avoit parlé

de M. de Lorme, qui est un très-honnête homme, habile et de ses amis, je lui dis pourquoi il ne l'avoit pas fait venir pour faire l'affaire par lui seul? Il me répondit que c'étoit par la raison qu'il étoit trop de ses amis; qu'il avoit choisi M. Boucherat parce qu'on lui avoit dit qu'il avoit été mon arbitre; qu'il l'avoit regardé comme un homme à moi; qu'il étoit pénétré de ce que je voulois faire pour lui; qu'il ne se consoleroit de sa vie, si on lui pouvoit reprocher que par lui ou par ses amis il m'eût fait faire une action dont je pusse me repentir; qu'ainsi il ne vouloit pas que qui que ce soit de ceux qui s'intéressoient à ce qui le regardoit se mêlassent de ses affaires auprès de moi; que c'étoit pour cela même qu'il avoit empêché que M. de Lorme ne vînt. Je lui répondis que M. Colbert lui avoit offert de faire ses affaires; qu'il n'avoit qu'à le laisser faire. Il me dit que M. Colbert étoit un ministre; que le monde se figureroit qu'il agissoit par les ordres de son maître; que personne de chez moi ne lui étoit suspect; qu'il désiroit que je pusse agir librement. M. de Montausier entendoit tout cela, et ne lui disoit rien. Je voyois un grand désintéressement d'un côté, et des raisons de bon sens de l'autre; quelque impatience que j'eusse de vouloir finir l'affaire, je ne pouvois condamner les égards qu'il venoit de m'expliquer. M. de Montausier nous demanda où est-ce que nous nous marierions. Je lui dis à Eu ou à Saint-Fargeau : que c'étoit mon avis. Il me dit qu'il me supplioit de considérer que c'étoit à trois journées du Roi : qu'il voudroit bien ne s'en point éloigner; qu'il souhaiteroit, si je l'avois agréable, que ce fût en un lieu d'où il pût revenir le lendemain

pour être auprès de lui. Après avoir rêvé un moment, il me dit, si je n'avois point de répugnance pour Conflans, que c'étoit une jolie maison; que M. de Richelieu la tenoit bien propre. Comme je lui dis que je ne le connoissois point, et qu'il m'eut répliqué qu'il suffisoit qu'il fût de ses amis, M. de Montausier nous dit : « A la fin vous vous querelle-« riez. » Il répondit : « Nous sommes déjà vieux, Ma-« demoiselle est opiniâtre, et je ne suis pas docile; « elle ni moi ne pouvons changer d'humeur : nous ne « voulons pas nous contraindre dans nos manières; « et il est bon, dit-il, que nous sachions chacun nos « défauts, afin de n'avoir pas à nous reprocher que « nous nous sommes trompés l'un l'autre. » La conclusion de cette conversation fut que nous irions nous marier à Conflans. Lorsque M. de Montausier fut sorti, M. de Lauzun me dit qu'il me demandoit pardon s'il avoit disputé contre mes sentimens; et il disoit qu'il seroit inconsolable si quelque autre personne que M. de Montausier l'avoit vu. Je lui dis que nous avions bien d'autres affaires à nous occuper plutôt qu'à ce petit démêlé; qu'il se moquoit de moi de s'en vouloir faire une peine. Il s'en alla; et comme il sortoit, il me dit qu'il me prioit de vouloir faire dire le soir que j'étois sortie, afin qu'il me pût voir avec plus de liberté. Un moment après il revint; il menoit M. de Marsillac par la main, et me dit : « Voici « un de mes bons amis. » Je lui dis qu'il me faisoit un plaisir infini de commencer à faire les honneurs de son logis. Il me vint un monde incroyable; M. de Louvois avec les autres ministres vinrent, qui ne me firent compliment qu'avec cérémonie; madame Colbert me

dit : « M. de Lauzun a beaucoup d'envieux ; il y a de « si méchantes gens dans le monde, et l'on entend « tenir de si terribles discours, que ses amis doivent « tout craindre pour lui. » Elle me dit : « Surtout « mandez-lui de ne point sortir seul, sans lui dire que « ce soit moi qui vous ai donné cet avis ; et croyez-« moi, me dit-elle : je ne vous dis rien sans fonde-« ment. » Cela me donna beaucoup d'inquiétude ; je lui écrivis un billet qu'il dut trouver fort tendre, parce que le sujet et l'état où nous étions me donnoient occasion de lui marquer que je ne serois pas insensible aux précautions qu'il prendroit. Le soir, pour me défaire du monde que j'avois, je sortis en carrosse ; je fis un tour de jardin, et m'en revins ; je fis dire à ma porte que j'étois à la ville. Comme j'avois prié M. de Lauzun de trouver bon que j'envoyasse chercher madame de Nogent, elle arriva chez moi : nous eûmes une grande joie de nous revoir.

Le soir, lorsque M. de Lauzun fut venu, M. Boucherat arriva. Je le fis entrer dans ma petite chambre, avec mes avocats ; nous y entrâmes aussi, et il ne voulut jamais s'approcher d'eux. Un de mes avocats lui fit une demande, et le traita de monseigneur. Il me dit : « Cet homme se moque de moi ; j'ai envie de « m'en aller. » Ils vinrent nous demander si nous ne voulions pas faire quelques avantages aux enfans que nous aurions ; s'il falloit leur donner quelque terre. Il me dit : « C'est à vous, mademoiselle, à répondre ; « vous savez que je n'ai rien : c'est à vous à qui ces « messieurs parlent. Je les trouve bien hardis, me « dit-il tout bas, de vous faire quelque proposition « pour vos enfans ; avec qui veulent-ils que vous en

« fassiez? Je vous supplie très-humblement de me le « dire; je suis honteux du compliment qu'ils vous « ont fait. » L'on dressa une donation que je lui faisois du duché de Montpensier et de la souveraineté de Dombes, afin qu'il en pût prendre les qualités dans le contrat et la publication des bancs. Nous laissâmes ces gens faire ce que bon leur sembleroit, et nous entrâmes dans mon cabinet avec mesdames de Nogent, de Rambures, de Gêvres, Guitri et La Hillière. Je leur dis : « Voilà M. de Montpensier que je vous « présente; je vous prie de ne le plus appeler que « de ce nom-là. » Madame de Rambures, qui conte fort plaisamment, nous fit un conte sur ce qu'elle avoit remarqué que dans la quantité de filles et de femmes qui étoient venues me faire compliment, celles qui avoient la réputation d'être les amies particulières de M. de Lauzun s'étoient mises à genoux pour témoigner combien elles étoient sensibles à ce que je faisois pour lui; que quelques-unes m'avoient dit : « Que vous êtes adorable ! quelles grâces n'a-t-on « pas à vous rendre! » et que, sans songer à ce que je leur répondois, je leur avois dit : « Je sais bien que « vous l'aimez; continuez à le bien aimer : je vous « en serai très-obligée. » Qu'enfin elles disoient ce qu'elles vouloient cacher, et que je leur faisois connoître que je savois ce qu'elles n'avoient osé me dire; qu'il lui avoit semblé que la tête nous avoit tourné à toutes. M. de Lauzun écoutoit cette plaisanterie avec beaucoup d'impatience, qui lui fut extrêmement redoublée lorsque madame de Rambures nomma une de ces dames qui m'avoit dit, comme elle dînoit avec moi, qu'elle étoit sa parente; qu'elle viendroit souvent

me rendre ses devoirs; qu'elle avoit été fort estomaquée lorsque je lui avois répondu: « Il ne faut pas « qu'il s'attende que je lui envoie chercher de la com« pagnie pour le divertir; » que cette brusquerie avoit fait rire tout le monde. Nous rentrâmes dans la petite chambre; M. de Lauzun s'approcha de moi pour me dire : « Il sembloit que vous ne vouliez pas être ja« louse. Savez-vous bien, me dit-il, que cela seroit « malhonnête? Il est bon de vous avertir qu'on y trou« veroit à redire. » Je lui répondis que c'étoit une question à traiter; que s'il vouloit demeurer à souper, il me feroit plaisir, et que nous en parlerions à loisir. Il me répondit qu'il n'étoit pas assez mal avisé pour oser prendre la liberté de manger avec moi; que si notre affaire venoit à se rompre, il seroit inconsolable s'il avoit fait quelque action dont je pusse être blâmée. « Il ne me sera pas reproché, me dit-il, que j'ai man« qué de vous rendre tout le respect que je vous dois. » Après avoir fini mille protestations de soumission qu'il me fit là-dessus, nous arrêtâmes que nous irions nous marier le lendemain à Conflans. Il s'en alla à huit heures, et à dix il m'envoya Baraille, qui m'apporta un billet de sa part, par lequel il me mandoit que M. de Richelieu lui avoit été dire que madame sa femme avoit quelques mesures à garder auprès de la Reine; qu'il ne pouvoit me prêter sa maison; qu'il en étoit bien aise, parce qu'il lui avoit paru que j'avois quelque répugnance à y aller; que M. le duc de Créqui lui avoit offert Epone: qu'il trouvoit cette maison trop éloignée. Je dis à Baraille qu'il y avoit encore la difficulté qu'elle étoit dans le diocèse de Chartres; que la maréchale de Créqui en avoit une à Charenton qui

seroit notre affaire. Je fis écrire mes qualités pour l'expédition des bancs : il les emporta après que je l'eus entretenu quelque temps. C'étoit la première fois que je l'avois vu chez moi : et comme M. de Lauzun m'avoit dit qu'il viendroit loger au Luxembourg pour me tenir compagnie les soirs, j'étois bien aise de le faire demeurer quelque temps. Je me plaisois extrêmement avec tous les gens pour qui il avoit de l'amitié ; et comme je savois que Baraille l'aimoit tendrement, je pris un très-grand plaisir de me faire parler de lui.

Le jeudi je me levai de bon matin : madame de Nogent me vint dire, à dix heures, qu'on n'avoit pas encore achevé le contrat ; qu'il falloit de nécessité remettre à nous marier au lendemain. Je lui dis qu'il falloit attendre au soir, parce que je ne voulois pas me marier un vendredi. Ce retardement me donna un si sensible déplaisir, qu'il me sembla préjuger ce qui nous arriva. J'ai déjà dit que Guilloire m'avoit supplié de le présenter à M. de Lauzun : je le fis ; il lui demanda encore plus de pardons qu'à moi, et le supplia très-humblement de lui accorder l'honneur de ses bonnes grâces ; qu'il le serviroit avec plus de fidélité qu'homme du monde. Il lui dit : « Vous avez « eu raison de désapprouver ce que Mademoiselle « vouloit faire, et en cela vous lui avez donné des « marques d'une véritable affection. » Qu'il me servît bien ; qu'il l'exhortoit de s'attacher à me bien plaire ; que c'étoit le seul service qu'il lui demandoit, et l'unique auquel il pouvoit être sensible.

Le jeudi au soir M. de Lauzun vint au Luxembourg ; il étoit assez négligé, ainsi qu'il l'est ordinairement :

il étoit si occupé des désagrémens qu'il trouvoit en son chemin, que le soin qu'il prenoit de me les cacher faisoit qu'il ne pensoit guère à s'ajuster. Comme il se trouvoit beaucoup embarrassé du monde que j'avois chez moi, il me dit qu'il me supplioit d'aller aux Carmélites, afin de renvoyer les importuns; qu'il m'attendroit. Au lieu d'achever le chemin, je m'en revins de la porte du jardin; j'avois une grande impatience de nous voir seuls. Lorsque j'entrai dans ma chambre, je trouvai quelques dames, qui comprirent qu'elles feroient bien de nous laisser parler d'affaires. Nous nous mîmes à causer : je le voulus faire asseoir; il s'en défendit, et me supplia très-humblement de trouver bon qu'il me désobéît en cela. Il me disoit qu'il étoit toujours dans la crainte que je n'eusse quelque repentir de ce que je faisois; que peut-être, à l'heure que je parlois, je ne voulois faire l'affaire que parce que je l'avois déclarée; que comme c'étoit un engagement pour toute ma vie, il me demandoit en grâce de passer par dessus toutes sortes d'égards, et que le monde, au lieu de condamner mon repentir, l'approuveroit extrêmement; qu'en son particulier il auroit au moins cette consolation de ne m'être pas un sujet de chagrin, et qu'il seroit jusqu'à son dernier moment pénétré de gratitude des bonnes intentions que j'avois eues pour lui. Il me répéta : « Si, « lorsque vous serez devant le prêtre, il vous prend « le moindre dégoût pour l'affaire, je vous supplie « de tout mon cœur de la rompre. » Je lui répondis : « Et moi je vous conjure, monsieur, de ne me plus « tenir ce langage, à moins que vous n'ayez vous- « même envie de ne la pas faire, par le peu d'amitié

« que vous avez pour moi. » Il me répondit : « Je « suis tout comme je dois être, et je ne vous dis rien « que je ne vous doive dire.—Quoi ! lui dis-je, vous « ne m'aimez point ? » Il me répondit : « C'est ce « que je ne dirai point que lorsque je sortirai de « l'église ; j'aimerois mieux être mort que de vous « avoir fait connoître, avant ce temps, ce que j'ai « dans le cœur pour vous. » Nous résolûmes ce que nous avions à faire. Je devois aller le lendemain à confesse, et partir à quatre heures, pour être à six à Charenton chez la maréchale de Créqui ; lui, de son côté, devoit se confesser aux pères de la doctrine chrétienne. Il me dit que M. Colbert porteroit le contrat de mariage au Roi, à la Reine et à M. le Dauphin ; que pour Monsieur et mes autres parens, il n'y falloit pas songer, par le déchaînement dans lequel ils étoient. L'on nous redit quelques contes que l'archevêque de Reims avoit faits. Ainsi nous prîmes résolution que ce ne seroit pas lui qui nous marieroit ; que nous prendrions le curé de Charenton. Je lui dis : « Comme vous êtes un homme extraordinaire en tout, « si vous m'en croyez, lorsque la messe sera finie « et que nous aurons épousé, vous monterez en car- « rosse, et vous vous en irez au coucher du Roi. » Il se mit à rire, et ne voulut pas promettre de suivre ce conseil. Après avoir causé très-long-temps, il s'en alla, et je me mis à pleurer sans savoir pourquoi ; il fut, de son côté, tout triste. Il sembloit, à nous voir, que nous avions un pressentiment de ce qui nous devoit arriver : toutes les dames qui étoient là se moquèrent de nous. Après qu'elles furent sorties, il n'y avoit que madame de Nogent avec moi. Sur les huit heures

et demie l'on me vint dire qu'un ordinaire du Roi demandoit à me parler; il me dit que le Roi lui avoit commandé de me dire de l'aller trouver. Je lui demandai s'il jouoit; il me dit que non : qu'il étoit chez madame de Montespan; qu'il avoit ordre de l'aller avertir de l'heure que j'arriverois chez lui. Je lui dis que j'allois monter en carrosse. J'appelai madame de Nogent pour lui dire que j'étois au désespoir; qu'il falloit que mon affaire fût rompue. Elle me répondit toute troublée : « Ah! où est M. de Lauzun? » Je m'en allai sans songer à rien : je passois à la Croix-du-Trahoir; l'ordinaire qui m'avoit parlé me vint dire que le Roi me mandoit d'aller droit à sa chambre, et de passer par la garde-robe : cette précaution me parut d'un méchant augure. Lorsque je fus arrivée, je laissai madame de Nogent dans mon carrosse; quand je fus dans la garde-robe du Roi, Rochefort me dit : « Attendez un moment. » Je vis qu'il faisoit entrer quelqu'un dans la chambre du Roi qu'il ne vouloit pas que je visse; après cela il me dit d'entrer. On ferma la porte sur moi. Je trouvai le Roi seul, qui me parut triste. Il me dit : « Je suis au désespoir de ce « que j'ai à vous dire. L'on a établi dans le monde, « me dit-il, que je vous sacrifiois pour faire la fortune « de M. de Lauzun; cela me nuiroit dans les pays « étrangers : ainsi je ne dois pas souffrir que cette « affaire s'achève. J'avoue que vous aurez raison de « vous plaindre de moi : je comprends même que je « ne dois pas trouver mauvais que vous vous emportiez. » Je lui répondis : « Ah! sire, que me dites-« vous? Je ne crois pas que vous puissiez avoir la « cruauté de m'empêcher de faire une affaire à la-

« quelle personne du monde que moi n'a aucune « part. Je sais bien, lui dis-je, que je ne vous man- « querai jamais de respect ; et quand je le voudrois « faire, je sais encore avec plus de certitude que « M. de Lauzun ne désobéiroit pas, pour sa vie, à vos « ordres. Ainsi vous trouverez dans ma soumission « et dans la sienne une grande sûreté. Je vous sup- « plie très-humblement, lui dis-je (et je me jetai « à ses pieds), de ne me pas défendre de l'épouser : « j'ai déjà dit à Votre Majesté que je ne pouvois « trouver du repos ni faire mon salut, si je ne pas- « sois le reste de ma vie avec un homme qui m'ins- « pireroit tous les jours de nouvelles tendresses pour « sa personne. » Je lui dis que je le suppliois de me tuer, plutôt que de me laisser en l'état où il m'al- loit mettre. Je lui dis : « Votre Majesté sait combien « de gens se sont révoltés contre cette affaire par la « seule aversion qu'ils avoient pour M. de Lauzun, « et par l'envie qu'ils ont d'avoir mon bien ; je lui « ai déjà fait connoître l'un et l'autre : elle se souvient « de quelle manière elle m'a voulu dissuader de cette « affaire. M. de Lauzun s'y est plus opposé que per- « sonne : c'est moi seule qui ai soutenu, contre votre « sentiment et contre le sien, que je le pouvois faire « sans blesser ma gloire. Il y a des exemples que des « sœurs et des filles de rois ont épousé des particu- « liers moins grands seigneurs que M. de Lauzun. » Je lui en citai quelques-uns de ceux dont j'ai parlé, et lui dis : « Il a de la naissance et du mérite plus que « n'avoient ces gens-là ; il ne sera donc malheureux, « sire, que parce que Votre Majesté l'a honoré de ses « bonnes grâces. Si Votre Majesté veut faire un tel

« établissement, elle seroit plus à plaindre que les « personnes de qualité de son royaume, qui aiment « et servent les gens qui sont attachés à eux dans les « occasions où ils leur sont utiles : et Votre Ma-« jesté n'a aucune part à mon affaire. Voudroit-elle, « sur des relations inventées, abîmer la fortune d'un « homme, parce qu'il est plus attaché à sa personne « que les autres ? Je vous supplie, lui dis-je encore « une fois, de me tuer plutôt que de me défendre « d'épouser M. de Lauzun, qui de son côté ne se-« roit pas en sûreté, puisque les mêmes ennemis qui « veulent détruire son élévation pourroient bien s'en « prendre à sa vie. » Il me répondit de ne point me mettre en peine de lui : qu'il m'assuroit qu'on ne lui feroit rien. Je lui dis : « Quoi ! une affaire où vous « avez consenti, qui est prête à s'exécuter, sur la-« quelle vous vous êtes laissé surprendre ! Et vous « voudriez que je trouvasse après cela de la sûreté « pour lui et pour moi ? Cela ne se peut point. » Je me jetai une seconde fois à ses pieds, il se mit à genoux pour m'embrasser ; nous demeurâmes trois quarts-d'heure les joues l'une contre l'autre sans nous rien dire : il pleuroit d'un côté, et moi je fondois en larmes de l'autre. Il me dit : « Pourquoi m'avez-vous « donné le temps de faire des réflexions ? Il falloit « vous hâter. » Je lui répondis : « Hélas ! sire, Votre « Majesté n'a jamais manqué de parole à personne du « monde : aurois-je pu croire qu'elle commenceroit « par moi et par M. de Lauzun, dans une occasion « où elle ne le peut faire que par une grande vio-« lence ? » Je lui dis : « Sire, si vous m'ôtez M. de Lau-« zun, je suis trop heureuse de mourir à vos pieds.

« Je n'ai jamais rien aimé que lui; il mérite si fort
« la tendresse que j'ai pour lui par la conduite qu'il
« a tenue avec moi, et par le fidèle attachement qu'il
« a pour votre personne, que je demande la vie à
« Votre Majesté, et la supplie de me laisser marier
« avec le plus honnête homme de son royaume, et
« celui qui vous aime du meilleur cœur. Son élé-
« vation me faisoit d'autant plus de plaisir, que je
« ne lui souhaitois de distinction que dans les occa-
« sions où il auroit été employé pour le service de
« Votre Majesté. Nous n'aurions eu, sire, de dispute
« que celle de savoir lequel des deux vous aimeroit
« le plus tendrement: et vous voulez, sire, me l'ô-
« ter ! » Je me mis à crier qu'il me tuât : que je lui pardonnerois ma mort, plutôt que la séparation de tout ce que j'aimois au monde; qu'il me laissât vivre avec M. de Lauzun; qu'il ne pouvoit m'en séparer sans une grande dureté, et sans avoir à se reprocher devant Dieu de m'avoir fait une terrible violence. Dans ce moment-là j'entendis du bruit du côté de la porte de la Reine. Je dis au Roi : « A qui me sacrifiez-vous?
« ne seroit-ce pas à M. le prince? Seroit-il pos-
« sible, lui dis-je, qu'après les obligations qu'il m'a,
« il voulût être spectateur de la plus vive douleur
« que j'aie jamais sentie? Si cela est, Votre Majesté
« doit avoir horreur de son ingratitude; je lui ai
« sauvé la vie, il veut m'arracher la mienne par la
« séparation d'un homme qui n'a de défaut pour lui,
« et pour tous ceux qui agissent aujourd'hui contre
« cette affaire, que celui de ne vouloir dépendre que
« de vous, et de vous avoir uniquement pour maître.»
Le Roi me répondit : « Ah! ma cousine, ne vous fâ-

« chez point : l'obéissance que vous aurez pour moi « dans une occasion aussi sensible que celle-ci l'est « me fera chercher les moyens d'adoucir votre dou- « leur, par l'accord que je vous ferai de tout ce qui « pourra vous faire plaisir. » Je lui répondis : « Rien « ne m'en peut faire que mon mariage avec M. de « Lauzun; et je ne sais pas, lui dis-je, ce que les « princes étrangers que vous avez cités diront de « Votre Majesté, d'avoir donné sa parole et de voir « qu'on lui en fait manquer. » Il me dit que l'on croiroit que je m'étois engagée trop légèrement; qu'il m'avoit fait connoître le tort que je me faisois. Je lui répliquai : « Ne vous y trompez pas : on y donnera « une autre interprétation, et il sera désavanta- « geux pour vos affaires d'avoir donné une parole « à laquelle vous manquez. Je demande pardon à « Votre Majesté, lui dis-je, si je ne puis m'empêcher « de lui dire que tout ceci seroit honteux pour elle; « je la supplie de se rendre aux raisons qui la re- « gardent, et d'être touchée de mes larmes. » Il éleva sa voix, de manière qu'on lui entendit dire que les rois devoient satisfaire le public. Je lui dis : « Je vois « bien que vous vous y sacrifiez; ceux qui vous font « faire ceci se moqueront de vous. » Il me répondit : « Il est tard; vous n'avez plus rien à me dire, et je « ne changerai pas de sentiment. » Il m'embrassa, et pleura. Je lui dis : « Vous pleurez de compassion, « vous êtes le maître de mon repos, vous avez pitié « de moi : et vous n'avez pas la force de refuser aux « autres le sacrifice que vous leur en faites! Ah! sire, « Votre Majesté me tue, et elle se fait à elle-même le « plus grand tort du monde. » Je sortis sans regarder

personne, pour courir chez moi y pleurer sans spectateurs.

Un moment après que j'y fus arrivée, messieurs de Montausier, Créqui, Guitri et M. de Lauzun entrèrent dans ma chambre. Lorsque je le vis, je me mis à crier de toute ma force que je ne me souciois plus de rien : que si je ne pouvois pas vivre avec lui, je voulois mourir. M. de Montausier me dit : « Le Roi « nous a commandé d'amener M. de Lauzun pour « vous remercier très-humblement de l'honneur que « vous lui avez voulu faire, et pour vous dire de sa « part qu'il est très-satisfait de vous et de lui ; qu'il a « remarqué dans votre douleur et dans la sienne une « grande soumission pour ses ordres ; que cela l'o« bligera à vous donner des marques de son amitié ; « qu'il auroit toujours pour vous la même considé« ration qu'il a eue jusqu'ici ; et qu'il agiroit pour « M. Lauzun d'une manière que j'aurois sujet d'être « fort contente. » Je ne lui avois répondu jusque là que par mes larmes, et dans cet endroit je dis à M. de Montausier : « Il a beau faire, je ne serai ja« mais satisfaite s'il ne me donne M. de Lauzun ; je « ne puis trouver de repos séparée d'avec lui. » Je me tournai devers lui, et lui dis : « Et vous, comment « pouvez-vous vous accommoder de mon état ? Et où « trouverez-vous la force de soutenir le vôtre ? » Il me dit d'un grand sang-froid : « Si vous m'en croyez, « vous irez demain dîner avec le Roi, pour le re« mercier d'avoir rompu une affaire de laquelle vous « vous seriez repentie dans quatre jours. » Je lui répondis : « Je ne suivrai pas votre conseil : je veux « pleurer toute ma vie, et j'espère qu'elle sera assez

« courte, parce que je ne puis soutenir long-temps « ma douleur. » Je dis à ces messieurs : « Vous vou- « lez bien que je lui parle en particulier? » Je le menai à ma ruelle, où je le vis pleurer avec beaucoup de plaisir. Quoique je fusse persuadée qu'il se soutenoit par la force de son esprit, je ne laissois pas d'être fâchée de lui trouver trop de courage; il ne put jamais me dire un seul mot. A la fin je lui dis : « Quoi! je ne vous verrai plus? Si cela est, « je mourrai de désespoir. » Comme il ne me répondit que par des larmes, nous retournâmes trouver ces messieurs, auxquels je ne dis pas un seul mot. Lorsqu'ils furent sortis, je me mis au lit, où je restai vingt-quatre heures sans parler, et sans avoir quasi aucune connoissance. Quand on me nommoit M. de Lauzun, je disois: « Où est-il? » Et comme je ne voyois que ses amis particuliers, je leur recommandois d'avoir soin de lui. M. de Créqui me vint voir, et me dit que le Roi avoit résolu de me rendre visite. Je le fis supplier de la remettre au lendemain. Lorsqu'il fut arrivé, je le fis prier de ne laisser entrer personne avec lui, que messieurs de Créqui et de Rochefort. Lorsqu'il entra, je me mis à crier de toute ma force; il m'embrassa, et tint fort long-temps sa joue contre la mienne. Je lui disois : « Me pouvez-vous embras- « ser? Vous faites comme les singes, qui étouffent « leurs enfans dans leurs caresses. » Il me dit qu'il me prioit de me consoler; qu'il m'assuroit qu'il vivroit avec moi d'une manière que tous mes ennemis en seroient au désespoir; qu'il approuvoit et estimoit ce que j'avois voulu faire, et qu'il étoit fâché que les bruits qu'il m'avoit dit avoir couru l'eussent obligé

d'en user comme il avoit fait. Je lui répondis que tout ce qui étoit dans le monde, et la vie même, m'étoient indifférens; que je ne voulois rien, hors l'affaire en question; que s'il ne me l'accordoit point, il auroit à répondre devant Dieu de m'avoir fait mourir. Il me dit qu'il feroit des actes admirables pour M. de Lauzun. Je lui dis que j'en serois très-touchée; mais que ce qu'il me disoit, et les biens qu'il me faisoit espérer, n'étoient que des paroles, et que les maux que je sentois étoient réels et fort sensibles; que les mêmes gens qui lui avoient fait rétracter sa parole trouveroient bien le moyen de faire changer sa bonne volonté; que pour moi, je ne changerois jamais: et que si je ne pouvois point lui parler incessamment de M. de Lauzun, je le suppliois de se souvenir que je n'approcherois jamais de lui, et que je ne le regarderois de ma vie, que pour le lui demander comme un bien qu'il m'avoit ôté, et qu'il étoit obligé en conscience de me rendre. Je lui dis qu'on m'avoit assurée qu'il avoit dit que c'étoit une fantaisie qui m'avoit prise depuis trois jours, et qu'elle me passeroit de même. Il appela messieurs de Créqui et de Rochefort, pour leur dire que cela étoit inventé à plaisir. Lorsqu'il sortit, je lui dis que je le suppliois d'être persuadé que le respect que j'avois pour lui et la tendresse que j'avois pour M. de Lauzun ne partiroient jamais de mon cœur.

Le Roi m'envoya dire par M. de Créqui que la Reine me vouloit venir voir, et que je lui fisse savoir si la visite de Monsieur me feroit de la peine; que s'il y venoit, il ne me parleroit de rien. Lorsqu'il vint, j'étois sur mon lit: il parla toujours de parfums,

sur lesquels je n'avois rien à lui répondre. Ma belle-mère et ma sœur de Guise vouloient venir remplir un devoir extérieur; je ne voulus pas recevoir leur visite. J'envoyai prier madame de Montespan de me venir voir : je lui parlai pour qu'elle voulût bien se charger de représenter au Roi toutes les raisons que je lui avois déjà dites, elle me répondit très-honnêtement qu'elle le feroit. Madame la duchesse de La Vallière étoit venue me voir pendant les trois premiers jours qu'on se réjouissoit du mariage de M. de Lauzun avec moi : elle m'avoit dit que mon procédé étoit digne d'une grande princesse; qu'elle y étoit sensible et pour moi et pour M. de Lauzun, qui étoit de ses amis. Elle y revint, lorsque l'affaire fut rompue, pour me dire que j'étois fort à plaindre; qu'après qu'une personne de ma qualité avoit fait les pas que j'avois faits, et n'y avoit pas réussi, j'étois digne de pitié; que M. de Lauzun n'étoit pas à plaindre, parce que le Roi lui donneroit des dignités et du bien plus que je ne lui en aurois voulu donner; et que quand il ne se marieroit point, il n'en seroit que plus heureux. Ce discours me parut fort sot : ainsi je n'y fis aucune réponse. Madame de Longueville, quoique personne très-habile, fit un conte qui déplut au Roi : elle disoit que si pour plaire au Roi j'avois voulu épouser un homme qu'il aimoit, je devois chérir le fils de M. Colbert, pour lui en faire encore mieux ma cour. Mesdames de Sévigné et de La Fayette (1), et une autre personne, pour faire leur cour à madame de

(1) *Mesdames de Sévigné et de La Fayette :* On voit, par les lettres de madame de Sévigné à Coulanges, qu'elle trouvoit la conduite de Mademoiselle fort singulière, mais qu'elle ne la condamnoit pas.

Longueville, avoient trouvé que c'étoit un bon mot, et disoient partout que ma conduite étoit à condamner. Le Roi dit à M. le prince qu'il savoit un très-mauvais gré à madame sa sœur de le mêler dans ses conversations. Elle vint pour me voir dans le temps que je ne voyois personne; je lui fis refuser la porte. Quelques gens vouloient désapprouver mon procédé, et le Roi dit que j'avois très-bien fait; que madame de Longueville m'avoit désobligée dans son premier mouvement; que j'avois, à son exemple, suivi les injures. J'avoue pourtant que je lui devois pardonner la douleur qu'elle avoit de ce que j'avois préféré M. de Lauzun à son fils.

Le lendemain que le Roi m'eut parlé pour rompre mon mariage, M. de Lauzun alla à six heures du matin chez M. Boucherat, pour le prier de me rapporter la donation que je lui avois faite du duché de Montpensier et de la souveraineté de Dombes : son désintéressement étoit si grand, qu'il ne voulut pas même recevoir cette marque de mon amitié. [illegible] que Guilloire y avoit été à minuit pour la re[illegible] de ma part; il ne m'en dit rien, et j'appris cette circonstance de gens à qui M. Boucherat l'avoit contée. Depuis le commencement jusqu'à la fin, il porta de grandes longueurs à dresser le contrat, quoiqu'il n'y eût qu'à y mettre que je donnois généralement tout mon bien, sans en rien réserver. Après lui avoir dit et redit que c'étoit là mon intention, il ne laissa pas de me venir redemander s'il ne me laisseroit pas la maîtresse de quelques terres, ou d'une somme d'argent, pour en pouvoir disposer à ma mort. Je lui répondis que non; que je voulois tout remettre entre

les mains de M. de Lauzun, qui donneroit lui-même ce qu'il trouveroit à propos aux gens pour qui j'aurois eu de l'amitié, et aux domestiques qui m'auroient bien servie; que j'étois assurée qu'il s'en acquitteroit avec plus de régularité que moi. Enfin je lui déclarai que je voulois absolument lui donner tout ce que j'avois. Quoique j'eusse décidé et donné mes ordres de cette manière, et que je les eusse plusieurs fois répétés à M. Boucherat, il ne laissa pas d'envoyer un des gens de mon conseil, pour me dire de sa part qu'il se croyoit obligé de m'avertir que je ne serois plus la maîtresse de rien quand je serois mariée; que j'y prisse garde; que je devrois au moins me réserver quelque bien, quand ce ne seroit même que pour faire des dispositi[illegible] pieuses. Je lui écrivis un billet, par lequel j[illegible]ai que de me donner à M. de Lauzun, c'éto[illegible] présent qui valoit mieux que tout mon[illegible]e voulois absolument qu'il en fût le [illegible]ître; qu'à[illegible]ard des dispositions pieuses, que c'[illegible] le meilleur service que je pusse rendre aux p[illegible]es, parce que si j'étois libérale envers eux, M. de Lauzun leur seroit prodigue; que je savois qu'à un cœur fait comme le sien il y avoit plutôt à craindre le trop que le trop peu, et que je ne serois jamais mieux la maîtresse de mon bien que lorsque je lui aurois tout donné; que je le priois de dresser mon contrat sur ce pied-là.

Je fus quelques jours à recevoir bien du monde; et comme je ne dormois, ne buvois, ni ne mangeois presque point, je devins fort maigre. Toutes les fois que j'étois seule, ou que quelque ami particulier de M. de Lauzun entroit, je me mettois à pleurer d'une

manière digne de compassion; quelquefois je me consolois, et me disois à moi-même qu'à tous les événemens de la vie il y avoit du remède, hors à la mort; qu'il falloit donc me conserver; que ma soumission et celle de M. de Lauzun pourroient toucher le Roi, lorsqu'il seroit disculpé dans le public du bruit que nos ennemis y avoient établi qu'il m'avoit sacrifiée pour récompenser son favori; que la douleur que je sentois, et celle que toute la France m'avoit vue, étoit une marque visible que c'étoit moi seule qui avois voulu cette affaire. Ces réflexions ne me consolèrent point; elles m'ôtèrent seulement la pensée de vouloir mourir, par l'espérance dont je me flattois que le Roi m'accorderoit une seconde fois ce qu'il avoit déjà consenti une première. Jamais douleur n'a été pareille à la mienne : il n'y a que Dieu seul qui l'ait pu comprendre; personne du monde ne sauroit avoir rien senti de si douloureux; et comme il vouloit me faire revenir à lui par tout ce qu'il y avoit de plus pénible, toutes les circonstances de mon affaire se tournèrent d'une manière que je ne pouvois regarder cela que comme un coup de la Providence sur moi, et ce fut aussi de ce côté-là que je voulus me fixer : il n'étoit pas encore temps, je n'avois pas assez souffert. Madame d'Epernon la carmélite m'écrivit une lettre pour me demander de mes nouvelles. Je lui fis une réponse qu'elle avoit gardée, et que je lui ai redemandée depuis quelque temps, afin de voir ce que je lui avois mandé. Ainsi j'ai cru qu'il seroit aussi bon d'en mettre ici la copie que d'en parler seulement, parce que cela ne représenteroit pas au naturel l'état dans lequel j'étois.

Copie de la réponse à madame d'Epernon.

« Je suis partie deux fois de ce lieu pour vous aller dire que j'avois résolu de me marier. J'étois persuadée que vous ne désapprouveriez pas que je fisse une action à laquelle il n'y alloit ni de mon honneur ni de ma conscience, et où il n'y avoit que l'ambition de blessée; elle m'a si long-temps possédée, et elle m'a si maltraitée, que j'avois résolu de l'abandonner pour chercher mon repos; je le trouvois dans la condition que j'avois choisie, par le mérite de la personne dont tous ses ennemis ne peuvent disconvenir. S'il avoit été connu de vous, je suis fort assurée qu'il vous auroit plu: il a la meilleure ame du monde, et le cœur le plus noble; il a su toucher le mien. Le Roi avoit consenti que je l'épousasse, après avoir fait tout son possible pour m'en détourner. Sur l'attention qu'il fit combien ma résolution étoit forte et prise de long-temps, il avoit eu pitié de ma foiblesse: l'affaire avoit été jusqu'au point d'être faite; elle est finie de la manière que vous voyez. Jugez par là de ma juste douleur, et priez Dieu qu'il me console. Vous pouvez juger de l'état où je suis, et par combien d'endroits je suis blessée. Je me recommande à vos bonnes prières, et à celles de la mère Agnès. J'irai vous voir le plus tôt que je pourrai; dites-lui que je suis contente au dernier point de la manière avec laquelle le maréchal de Bellefond en a usé pour moi: je lui en serai obligée toute ma vie. Je suis au désespoir d'avoir raison de ne devoir pas être de même pour madame d'Epernon. »

J'écrivis cette lettre dans les premières vingt-quatre heures de mon affliction : et c'est pour cela même que j'ai eu la curiosité de la vouloir voir, pour savoir ce que j'avois mandé dans un moment où je ne savois presque pas ce que je faisois. Madame d'Epernon envoya savoir comment je me portois, et me demander si j'aurois agréable qu'elle me vînt voir : je crois que je lui répondis qu'oui. Lorsqu'elle me rendit sa visite, elle me dit que je lui faisois pitié ; je ne lui répondis rien, et je suis persuadée que j'avois raison d'en avoir usé ainsi. C'étoit la femme du monde que j'avois la plus servie, et dans des occasions et des temps où elle n'avoit trouvé que moi d'amie. Cependant elle m'avoit désobligée d'une manière étrange : elle n'avoit gardé aucune mesure ; cela avoit été porté dans un tel excès, que si j'avois pu être sensible pour une autre affaire que la mienne, j'aurois été vivement touchée de son ingratitude. Les personnes qui m'ont manqué dans cette occasion me reviennent souvent à l'esprit, et j'ai besoin de me servir du précepte de l'Evangile pour les regarder d'un sang-froid ; et la plupart du temps, si je les laisse dans une espèce d'indifférence, c'est parce que je suis assez occupée de M. de Lauzun pour oublier le bien et le mal qu'on m'a fait. Je ne sens dans mon cœur, à proprement parler, que son état et ses souffrances.

M. de Lauzun m'envoya dire qu'il falloit que j'allasse à la cour ; que je faisois mal de me tenir si long-temps éloignée du Roi. J'avois jusque là raisonné d'une autre manière : je croyois qu'il étoit plus respectueux de ne me montrer pas devant lui ; que ma douleur lui reprocheroit ce qu'il avoit fait contre

moi. Je lui avois dit, dans les premiers mouvemens, que je m'en irois pour ne remettre jamais le pied à la cour; il m'avoit fort exhortée de ne le pas faire. Après avoir bien contesté, je pris la résolution d'aller aux Tuileries la veille de Noël : j'y arrivai comme le Roi étoit à la messe; quand la Reine en fut revenue, elle me demanda comment je me portois. Lorsque je passai par l'endroit où le Roi m'avoit parlé, le souvenir de ce que j'avois appris dans cet endroit-là me saisit tellement le cœur, que je faillis à tomber. Comme nous eûmes joint le Roi dans la galerie, au second tour de la promenade que je fis avec lui, je me mis à pleurer d'une telle façon, que je fus contrainte de me mettre à une fenêtre, afin de ne pas donner la comédie aux spectateurs. Après que le Roi eut fini son tour, il revint tout seul droit à moi pour me dire : « Je suis plus fâché que je ne saurois vous le dire : « votre état me fait une grande peine. Je vois bien, « me dit-il, que c'est moi qui suis cause de vos « larmes; je ne les condamne point, je trouve que « vous avez raison de pleurer. » Il me dit : « Je ne « sais que vous dire. » Je vis avec plaisir qu'il alloit presque pleurer aussi bien que moi. Comme je me trouve quelquefois trop sensible sur ce que j'écris, cela me fait oublier de placer quelques événemens dans leur place. Ainsi je n'ai pas marqué que lorsque le Roi me fit l'honneur de me venir voir, je lui avois demandé de quelle manière il désiroit que je vécusse avec M. de Lauzun; qu'il me donneroit un mortel déplaisir s'il me défendoit de le voir; que je ne laisserois pas cependant d'exécuter ses ordres là-dessus; que je ne pourrois plus avoir de commerce

qu'avec ses amis, parce que tous les miens m'avoient désobligée dans cette affaire; que s'il y avoit quelque démarche dans ma conduite qui lui pût déplaire, ou qui dût nuire à M. de Lauzun, il me fît l'honneur de me prescrire ce que j'avois à faire : qu'il me trouveroit une grande obéissance sur tout ce qu'il m'ordonneroit. Il me répondit : « Je ne vous défends point « de le voir; il ne doit jamais oublier l'honneur que « vous lui avez voulu faire. Il seroit à blâmer s'il « n'en avoit une grande reconnoissance, et s'il n'a« voit toute sa vie un fidèle attachement pour vous. « Vous ne pouvez, me dit-il, mieux faire que de « prendre ses avis dans toutes les affaires que vous « aurez. Vous ne sauriez, ajouta-t-il, prendre con« seil d'un plus habile et d'un plus honnête homme « que lui; je ne saurois mieux vous expliquer mes « intentions que par ce discours. » Je lui dis : « Sire, « puisque Votre Majesté ne désapprouve pas que je « le regarde comme mon premier ami, je suis trop « heureuse; je n'aurai de commerce qu'avec ses « parens, et ses amis seront les miens : surtout, « Sire, ne changez point là-dessus, comme vous avez « fait sur notre affaire. Je suis très-fâchée, lui dis-je, « de vous faire ce reproche; Votre Majesté ne sau« roit condamner cette crainte, si elle veut bien se « souvenir de l'état où les affaires ont été, et de celui « où je les vois aujourd'hui. »

Pour revenir à la galerie où j'ai commencé cette digression, le Roi me dit, comme il alloit se mettre à table : « Votre santé ne vous permet-elle pas de « venir demain avec nous à Versailles? » Je lui répondis que je n'étois pas en état de le pouvoir suivre.

Je fondois en larmes lorsque je traversai son appartement, parce qu'il n'y avoit personne; je vis dans la salle des gardes quelques officiers qui pleuroient lorsqu'ils me virent passer; et lorsque j'arrivai au Luxembourg, il fallut me délacer et me jeter sur un lit; je ne pouvois plus me soutenir. M. de Lauzun vint le soir me rendre une visite; il étoit très-ajusté, et entra dans ma chambre avec un air gai. Comme je n'avois avec moi que la maréchale de Créqui et mes filles, je me mis à crier lorsque je le vis, et mes larmes redoublèrent si fort que l'on crut que j'allois étouffer. Il fit tout ce qu'il put pour soutenir sa mine gaie; la force lui manqua, il ne put pas retenir quelques larmes. Nous allâmes causer à une fenêtre : j'avoue que j'étois ravie de le voir. Lorsque la cruauté que l'on venoit d'avoir pour nous me passoit dans la tête, je devenois comme morte : je lui disois que tout ce qui étoit dans la vie changeoit; que peut-être le Roi auroit pitié de moi, et qu'il me permettroit de l'épouser. Il me disoit : « Quoi! pouvez-vous « croire ni penser à cela? Il faut se persuader qu'il « ne changera jamais de sentiment. » Nous fûmes bien deux heures à causer; lorsqu'il s'en alla, je recommençai à pleurer plus violemment que je n'avois fait. Je n'eus pas la force d'aller à la messe de minuit : je ne me trouvois pas assez tranquille pour pouvoir faire mes dévotions. Il m'exhorta beaucoup à vouloir prendre quelque quiétude : il me faisoit des sermons sur l'abus du monde; qu'il falloit s'en détacher; que je ferois bien de me tourner du côté de Dieu, de me confesser et de communier, dans l'intention de lui demander la grâce de me faire profiter de ce qui

venoit de m'arriver. Comme il me trouvoit insensible à ce qu'il me disoit, et que je me laissois aller à ma douleur, il me dit qu'il ne reviendroit plus chez moi si je continuois à m'affliger; que si je voulois qu'il y vînt tous les jours, je devois cesser de pleurer. J'allai passer les fêtes de Noël dans des couvens; j'allai aux Carmélites de la rue du Bouloy, auxquelles je me plaignis de la manière dont la Reine avoit agi dans mon affaire. Elles me parurent beaucoup honteuses, et ne savoient que me répondre; elles me disoient qu'elles en étoient au désespoir, et elles me firent de très-grandes amitiés. Deux jours après, je pris le deuil d'un enfant de M. l'électeur de Bavière : personne ne s'en étoit avisé, et je ne le fis que pour n'avoir pas de couleur après moi. J'allai aux Tuileries attendre Leurs Majestés, qui revinrent de Versailles. Le Roi me fit quelques honnêtetés; la Reine en vouloit faire de même. Ils me demandèrent de qui j'avois pris le deuil : je leur répondis que j'étois amie et parente de M. de Bavière.

[1671] Comme le premier jour de l'an le Roi devoit aller aux Jésuites de la rue Saint-Antoine, je me rendis aux Tuileries pour y accompagner la Reine; j'arrivai dans le moment qu'on s'alloit mettre à table. Le Roi me demanda si j'avois dîné : je lui répondis qu'oui. Comme les violons commencèrent à jouer, je m'en allai avec madame de Rambures dans la chambre de la Reine, afin de ne les point entendre. Je n'y fus pas entrée, que je vis venir M. de Lauzun et M. de Guitri; je poussai la porte, et me mis à pleurer. Madame de Rambures lui fit une prière pour une personne qui avoit une affaire contre un de mes amis;

je dis tout haut : « Je ne crois pas que M. de Lauzun « veuille se charger d'une affaire pour laquelle j'au- « rois un intérêt opposé. » Il me dit que j'avois raison. Mes larmes redoublèrent, et je me mis à fuir, de peur que l'on ne me vît pleurer. Il me suivit, et me dit : « Si vous continuez ainsi cette vie, je ne me « trouverai jamais aux endroits où vous serez, et je « demeurerai enfermé dans ma chambre. » Il n'eut pas achevé de me dire cela, que les larmes lui vinrent aux yeux; de manière qu'il fut obligé de s'en aller de son côté, et de me laisser seule. Lorsque le Roi revint de dîner, je fis tout mon possible pour ne plus pleurer : les larmes m'étoient devenues si familières, que je n'étois pas un moment sans en verser; et toutes les fois que je voyois M. de Lauzun, je ne pouvois m'empêcher de crier.

Dans ce temps-là, Saint-Gelais, qui avoit été fille de la Reine, et qui s'étoit faite carmélite, étoit morte dans le couvent de la rue du Bouloy. Afin que cela n'empêchât pas la Reine d'y aller, on ne lui avoit pas dit la maladie dont elle étoit morte. Le Roi l'apprit : il pria la Reine de n'y plus aller. Il n'étoit pas possible d'excuser une faute de cette nature. La Reine y menoit souvent M. le Dauphin ; il avoit été dans le hasard de prendre la petite vérole. Je ne fus pas fort fâchée qu'elles eussent eu cette mortification, parce qu'on m'avoit dit que pour faire leur cour à madame de Guise elles avoient agi contre moi dans mon affaire, quoiqu'elles m'eussent bien fait des amitiés, et qu'elles eussent même condamné ce que la Reine avoit fait.

Il y eut tout l'hiver des ballets; je n'en manquai pas un, afin de suivre la Reine pour faire mon devoir avec

plus d'éclat, parce qu'elle ne m'y avoit pas obligée. Je me mettois à côté de sa chaise avec mes coiffes baissées, afin de mieux pleurer. Je n'avois point d'autre application que celle d'y attendre M. de Lauzun, qui y venoit ordinairement dans le temps qu'ils alloient finir. Il se mettoit dans une loge, vis-à-vis l'endroit où j'étois. Voilà comme étoient faits mes plaisirs : je n'en trouvois à rien où il n'étoit pas ; j'étois bien aise lorsque je lui pouvois parler : et comme il me faisoit la guerre sur mes larmes, et qu'il me menaçoit de ne me plus approcher si je pleurois davantage, l'envie que j'avois de le voir et la crainte de lui déplaire avoient un si grand pouvoir sur moi que je n'osois pleurer devant lui. Le Roi proposa d'aller passer trois jours à Vincennes, où il y auroit bal et comédie les soirs ; qu'on iroit à la chasse ; qu'on seroit dans les grands ajustemens le premier jour, le lendemain les habits de chasse, et le troisième en masques : cette sorte d'habillement occupa beaucoup toutes les dames et tous les messieurs. Je suppliai très-humblement le Roi de me dispenser d'y aller ; que je n'étois pas en état de goûter ces divertissemens. Il me dit qu'il vouloit absolument que j'y allasse, et qu'il me défendoit d'aller à Eu, où je lui avois dit que j'irois passer tout le temps que dureroient ces plaisirs. M. de Lauzun vint chez moi pour me faire prendre la résolution de suivre les intentions du Roi : il me dit qu'il falloit que j'y parusse plus ajustée que les autres dames ; que l'on remarquoit que je me négligeois ; que je devois faire comme j'avois accoutumé auparavant notre affaire. Je lui répondis qu'autrefois j'avois eu quelque envie de plaire à un petit homme : qu'on ne vouloit plus que je son-

geasse à lui. Il me dit là-dessus : « A propos, l'on m'a « fait entendre que vous avez tenu de si jolis discours « au Roi sur cet homme ; si vous vouliez me les ap- « prendre, vous me feriez un très-grand plaisir. Quoi- « que je ne sois pas persuadé que tout ce que vous « lui avez conté soit vrai, je ne laisserois pas d'être « bien aise de vous en ouïr faire la relation. » Il me tint mille discours badins et agréables là-dessus, qui me faisoient oublier ma douleur, et qui me la renouveloient lorsque je ne fus plus avec lui ; et je pensois au déplaisir que je devois avoir de ne pouvoir passer toute ma vie avec une personne qui avoit plus de mérite et plus d'agrément que qui que ce soit que j'eusse jamais vu, et un cœur bien au-dessus des autres gens. Comme je faisois toujours ce qu'il désiroit, j'y allai, et je fis comme les dames qui avoient de la joie ; et je n'en avois que celle de le voir derrière tout le monde, où il se mettoit avec des habits si négligés, que je ne pus m'empêcher de lui dire que j'avois été fâchée de l'air crasseux avec lequel il avoit paru ; que ceux qui l'avoient vu comme cela auroient condamné mon goût ; que pour me faire honneur, je le priois de se décrasser. Il se mit à rire, et me dit que rien ne convenoit mieux à son état que de ne songer à s'habiller que contre le froid. Je dansois une courante avec le duc de Villeroy : il me prit une telle envie de pleurer, que je demeurai tout court au milieu de la salle. Le Roi se leva pour me venir chercher ; il mit son chapeau devant moi, afin que tout le monde ne pût pas voir mes larmes. Il dit tout haut : « Ma cousine a des « vapeurs. » M. de Lauzun voulut faire semblant de n'en rien voir ; il parut cependant si embarrassé de

mon état, que tout le monde le remarqua. Afin de faire comme les autres, le jour qu'on se masqua il se montra un moment habillé en pélerin, et s'en alla sans se faire connoître. Après qu'il eut quitté cette sorte d'habit, il vint auprès de madame de Crussol, qui étoit auprès de moi; je le vis derrière elle, et je causai beaucoup avec lui. Les ministres conseillèrent au Roi d'écrire une lettre à tous les ambassadeurs qu'il avoit dans tous les pays étrangers, pour leur donner part des raisons qu'il avoit eues de rompre mon affaire. Celui qui la proposa, quoiqu'il y fît mettre des honnêtetés pour M. de Lauzun, ne laissa pas de voir qu'elle lui seroit désavantageuse: et ce n'étoit qu'à cette intention qu'elle fut envoyée, quoique celle du Roi ne fût que très-bonne. Dans les premiers jours que l'on me vit, des gens curieux me demandèrent s'il y avoit long-temps que j'avois cette affaire dans la tête. Je répondis: « Du voyage de Flandre, » et qu'au Catelet j'avois pris ma dernière résolution. Je disois cela parce que La Hillière m'avoit dit que M. de Lauzun avoit conté à quelqu'un qu'il ne s'étoit aperçu de mes intentions qu'au Catelet. Ainsi je voulois me conformer à sa réponse, quoiqu'il y eût plus long-temps que je m'y étois déterminée.

Il arriva une terrible aventure (1) chez M. le prince.

(1) *Il arriva une terrible aventure* : Claire-Clémence de Maillé-Brezé, princesse de Condé, étoit nièce du cardinal de Richelieu. Un de ses valets de pied, nommé Duval, lui demanda de l'argent avec insolence; Rabutin, l'un de ses pages, mit l'épée à la main. La princesse voulut séparer les combattans, et elle reçut deux blessures. On supposa mal à propos que ces deux hommes étoient bien avec elle, et qu'ils ne s'étoient battus que par jalousie. Le prince de Condé relégua son épouse à Châteauroux. Cette aventure arriva au mois de février 1671.

Madame sa femme avoit toujours été méprisée depuis la mort de M. le cardinal de Richelieu; les mauvais traitemens qu'on lui faisoit redoublèrent après le mariage de M. le duc: elle étoit réduite à ne voir personne. Un jour un garçon qui avoit été son valet de pied, à qui elle avoit accoutumé de faire quelques largesses, entra dans sa chambre pour lui demander de l'argent; sa demande fut accompagnée de manières qui firent croire qu'il avoit envie d'en prendre, ou de s'en faire donner. Un gentilhomme qui sortoit d'être page de M. le duc se querella avec l'autre, soit qu'il le regardât comme un voleur, ou qu'il fût fâché qu'il manquât de respect à madame la princesse: l'on n'en sut pas la raison. Ils mirent l'épée à la main l'un contre l'autre; madame la princesse les voulut séparer, et elle reçut un coup d'épée. Le bruit que cela fit attira du monde: le valet de pied et le gentilhomme se sauvèrent. L'abbé Lainé, sur l'avis qu'on avoit donné que le premier s'étoit sauvé dans le Luxembourg, me vint demander permission de le laisser prendre; il ne s'y trouva point, et il fut pris dans la ville. On lui fit son procès; et lorsque madame la princesse fut guérie, M. le prince la fit conduire à Châteauroux, qui est une de ses maisons; elle y a été gardée très-long-temps en prison, et à présent on lui donne seulement la liberté de se promener dans la cour, toujours gardée par des gens que M. le prince tient auprès d'elle. M. le duc fut accusé d'avoir conseillé à M. le prince le traitement que recevoit madame sa mère; il étoit bien aise, à ce que l'on disoit, d'avoir trouvé un prétexte de la mettre dans un lieu où elle feroit moins de dépense que dans le monde.

Guilloire avoit retiré, comme j'ai déjà dit, la donation des mains de M. Boucherat sans mon ordre, et avoit témoigné de la joie de la rupture de mon affaire, et continuoit de tenir une conduite qui m'étoit désagréable. Je proposai plusieurs fois à M. de Lauzun s'il ne trouveroit pas à propos que je le misse dehors. Comme j'ai déjà dit, le Roi avoit approuvé que je le consultasse sur toutes mes affaires. Souvent il me répondit que j'avois raison de m'en vouloir défaire, et d'autres fois il avoit la délicatesse de ne pouvoir consentir qu'un homme fût chassé de chez moi à cause de lui. Il me disoit qu'il ne vouloit pas être l'auteur de la perte de la fortune de quelqu'un. Je lui dis que lorsque je l'avois pris je m'étois engagée de lui donner une récompense : que je la lui donnerois, et qu'il n'auroit pas raison de se plaindre que je lui eusse fait aucune injustice. Il dit que ce que je proposois étoit raisonnable, et qu'il seroit injuste s'il s'opposoit plus long-temps à me laisser défaire d'un homme qui me déplaisoit; que cela lui faisoit oublier ce qu'il m'avoit dit sur la répugnance qu'il avoit eue d'être une occasion de la perte de quelqu'un; que je ferois bien de parler de cette affaire à M. de Montausier, pour prendre son avis si je m'en déferois, et pour régler la récompense que je pourrois lui donner. Je lui en parlai : dans le commencement, M. de Montausier me dit que Guilloire lui avoit toujours paru un bon homme : qu'il ne pouvoit me conseiller; et quelques jours après il me dit qu'il l'avoit trouvé un peu tracassier : qu'il croyoit que je ferois bien de le renvoyer.

Tous les gens que j'avois auprès de moi crurent que le Roi me défendroit de voir M. de Lauzun après

avoir rompu mon affaire, et que madame de Nogent ne viendroit plus au Luxembourg comme elle avoit accoutumé : ainsi ils étoient bien surpris de voir que je ne changeois point de conduite. Segrais, qui avoit toujours affectionné l'affaire de M. de Longueville, redoubla son espérance, et s'imaginoit que je changerois de résolution; et qu'au lieu d'épouser M. de Lauzun, je ne ferois pas de difficulté de me marier avec l'autre. Saint-Germain, qui étoit mon maître d'hôtel, s'étoit lié avec madame d'Epernon; madame de Rambures étoit dans leurs intérêts. Ainsi toutes les personnes qui étoient de cette cabale alloient informer madame de Puysieux de leurs intentions, et prenoient de ses leçons. Brays, dont j'ai parlé dans mes Mémoires, arriva le soir de la rupture de mon affaire: il prit le parti d'un homme sage, quoiqu'il eût été très-fâché que j'eusse épousé M. de Lauzun; il ne s'ouvrit à personne, et s'il a agi c'a été fort secrètement. M. l'archevêque de Paris, qui étoit Péréfixe, mourut. Le Roi remplit cette place du plus digne sujet de son royaume, qui étoit M. l'archevêque de Rouen, de la maison de Chanvalon: c'est un homme d'un profond savoir.

La cour partit le premier jour de carême pour aller à Versailles. Il y avoit eu un bal aux Tuileries, où mesdames de Montespan et de La Vallière n'avoient point paru : l'on en démêla la raison le jour qu'on s'en alla. La dernière, mécontente de l'autre, alla se jeter dans le couvent des filles de Sainte-Marie de Chaillot. Le Roi y envoya M. de Lauzun et M. Colbert; le dernier la ramena avec lui. Le Roi et madame de Montespan ne cessèrent point de pleurer

dans le carrosse ; j'en fis de même, quoique pour une raison bien différente. Quand madame de La Vallière fut arrivée, les larmes finirent. Tout le monde avoit approuvé ce qu'elle avoit fait, et on disoit qu'elle en avoit usé sottement de revenir ; qu'elle devoit demeurer, ou au moins prendre quelques mesures : elle revint comme elle s'en étoit allée. Bien des gens disoient que quoique le Roi eût pleuré, il auroit été très-aise de s'en défaire dès ce temps-là. L'on parla bien différemment de cette retraite, des motifs, et des gens que l'on accusoit de la lui avoir conseillée. Cette affaire m'étoit indifférente : je ne m'attachai point à en vouloir apprendre les particularités, outre que dans ces sortes d'affaires chacun dit son sentiment, et fait son raisonnement à sa mode, sans presque jamais dire ni trouver les véritables raisons.

Comme nous fûmes retournés à Saint-Germain, M. l'archevêque de Paris me vint voir ; il avoit toujours été de mes amis, et l'étoit extrêmement de M. de Lauzun : il me parloit souvent de la part qu'il avoit prise à notre malheur. Dans cette visite, sans songer à rien, il me dit : « Guilloire n'est donc plus à « vous ? » Je lui répondis que je ne l'avois pas encore renvoyé. Il me répliqua qu'il admiroit ma patience de l'avoir gardé après ce qu'il me venoit de faire. Je lui dis que je ne savois pas qu'il m'eût rien fait de nouveau. Il me répondit : « Je croyois que M. de Lauzun « vous eût informée de ce qu'il m'étoit venu dire. » Je lui dis qu'au contraire il avoit des délicatesses là-dessus qui me faisoient pitié. Un jour il approuvoit que je m'en défisse, et le lendemain il m'exhortoit de le garder, et ne vouloit pas être l'auteur de la

perte d'un homme. Il me dit : « Il faut que M. de Lau-
« zun ait un bon cœur. » Cela me donna de la curio-
sité; je le priai de m'expliquer ce qu'il vouloit me
dire. Il me répondit : « Vous connoissez Mazaumini,
« puisque c'est un gentilhomme du comté d'Eu. Il
« vint me dire que Guilloire et Segrais l'avoient prié
« de les mener chez moi. Comme il n'y avoit pas long-
« temps, me dit-il, que j'étois archevêque, je crus
« qu'ils vouloient me faire un compliment; ainsi je
« lui répondis que ce seroit quand il voudroit. Il vint
« le lendemain avec eux; je reçus leur visite dans
« mon lit. Après qu'ils m'eurent fait leurs compli-
« mens, Guilloire me dit : Vous avez toujours eu tant
« de bonté pour Mademoiselle, et pris tant d'intérêt
« à tout ce qui la regarde, que je crois que vous
« voudrez bien continuer de lui dire vos sentimens
« dans une occasion qui est fort pressante, par l'état
« pitoyable où elle est. Je lui répondis qu'il s'étoit
« passé des affaires désagréables pour vous, et qu'il
« me sembloit qu'on ne parloit plus de rien. Alors
« Guilloire me répondit : Ah! monseigneur, que di-
« tes-vous? Elle est plus entêtée de M. de Lauzun
« qu'elle ne l'a jamais été : ce seroit, me dit-il, une
« œuvre digne de vous d'empêcher qu'elle ne vît
« plus cet homme. » L'archevêque continua à me dire
qu'il avoit répondu que c'étoit au Roi à ordonner ce
qu'il trouveroit à propos, et non pas à lui; que là-
dessus Guilloire avoit repris qu'il le croyoit obligé
en conscience d'y mettre ordre; qu'il lui avoit répli-
qué : « Vous qui êtes auprès de Mademoiselle, pour-
« quoi ne lui dites-vous point tous les cas de conscience
« que vous me faites imaginer? » Que là-dessus Segrais,

pour suppléer à la mémoire de Guilloire, avoit dit: « Il y auroit, monseigneur, un expédient, qui se-« roit d'envoyer M. de Lauzun ambassadeur en Es-« pagne ou en Angleterre, ou bien commander les « troupes dans quelques provinces. » Qu'il lui avoit répondu qu'il étoit mon très-humble serviteur en tout ce qui dépendroit de lui; et que si je lui faisois l'honneur de le consulter sur ma conscience, il me donneroit ses avis avec plus de facilité que personne du monde; que c'étoit son métier; que pour ce qui regardoit ma conduite, il étoit persuadé que je n'avois besoin du secours de personne, parce que j'en savois plus que ceux à qui je demanderois conseil; qu'à l'égard du Roi, il ne se mêloit point de lui donner de semblables avis; que M. de Lauzun étoit de ses amis: qu'il seroit très-fâché de lui rendre de mauvais offices; qu'il ne vouloit pas juger de leurs intentions, mais qu'il ne pouvoit pas s'empêcher de leur dire qu'ils portoient leur zèle un peu trop loin; qu'ils allèrent chez le confesseur du Roi, parce qu'ils ne trouvèrent pas leur compte avec lui; qu'ils lui tinrent les mêmes discours; qu'un moment après leur conversation, le père Ferrier l'étoit venu trouver pour lui dire qu'il en alloit parler au Roi et à M. de Lauzun, afin qu'on démêlât l'intention de ces deux messieurs; que de son côté il en avoit usé de même; qu'il avoit été avertir M. de Lauzun, et dire au Roi la conduite et le zèle de ces deux personnages; que le Roi les avoit extrêmement condamnés; qu'il ne doutoit point que je ne les chassasse, et que c'étoit pour cela même qu'il avoit été surpris que je ne l'eusse pas fait. Je lui dis : « Vous avez raison de me blâmer de

« ne les avoir pas mis hors de chez moi; j'ai sujet de « me plaindre de M. de Lauzun de ne m'avoir pas « avertie. Voilà, lui dis-je, la première nouvelle que « j'en ai apprise. » J'écrivis à Guilloire de dire à Segrais de se retirer : que j'étois mécontente de lui. Le lendemain ils allèrent tous deux chez M. de Paris lui dire qu'il les avoit perdus. Segrais lui dit : « Il n'y a « encore que moi de chassé, M. Guilloire le sera bien- « tôt. » Il leur répondit qu'ils avoient parlé à d'autres gens qu'à lui. Il m'écrivit un billet pour me prier de ne le pas nommer. La première fois que je vis M. de Lauzun après avoir su cette honnête conduite, je lui reprochai de m'avoir caché cette affaire. Il me répondit qu'il n'aimoit point à faire du mal : qu'ainsi il n'avoit pas voulu perdre ces messieurs; que s'il avoit contribué à les faire chasser, l'on diroit dans le monde qu'il faisoit le maître chez moi, et qu'il y vouloit tout gouverner. Je lui dis : « Plût à Dieu que vous le vou- « lussiez faire! Je le souhaiterois avec passion, et mes « affaires en iroient mieux. Vous voudriez donc, me « dit-il, que je chasse vos vieux domestiques; et je « n'en aurois pas la force. Il est vrai que les deux « dont il est question vous ont traitée un peu cava- « lièrement; le père Ferrier vous en pourra dire des « nouvelles, si vous voulez l'envoyer chercher. » Il me dit : « Vous voyez bien à présent les raisons pour les- « quelles je n'osois venir chez vous que rarement et « en bonne compagnie. » M. de Montausier, qui s'étoit mis dans la tête de servir Segrais, pria M. de Paris de me dire qu'il ne lui avoit point parlé; que c'étoit Guilloire qui avoit tout fait. Je dis à M. de Lauzun qu'ils étoient également coupables; que Guilloire

avoit peu d'esprit; qu'il n'avoit jamais inventé ce dessein; que l'autre l'avoit projeté, et le lui avoit fait exécuter; que je ne garderois ni l'un ni l'autre; que je le conjurois de songer à me trouver un homme pour mettre à la place de Guilloire. Il me dit qu'il s'en informeroit, puisque je lui en donnois la commission. Deux jours après je lui demandai s'il m'avoit trouvé quelqu'un; il me dit: « L'on m'en a nommé deux ou « trois, et ce sont des hommes qui ont eu des atta-« chemens avec des gens qui ne vous sont pas agréa-« bles. Ainsi, après avoir examiné celui qui vous se-« roit le plus propre, j'ai jeté les yeux sur Rollinde. « Je ne le connois, me dit-il, que pour l'avoir vu tra-« vailler dans une affaire que M. de Roquelaure avoit « eue autrefois avec sa maison. » Qu'il l'avoit accommodée avec tant d'équité, qu'il l'en avoit toujours estimé; qu'il y avoit quelque temps qu'il avoit prié M. de Roquelaure de trouver bon qu'il examinât les affaires qu'il avoit eues avec monsieur son frère; qu'il les avoit réglées avec beaucoup d'habileté; que c'étoit un très-honnête homme qui prendroit un grand soin de mes affaires, et que je ne pouvois les commettre entre les mains de personne qui eût plus de capacité ni un si grand savoir faire que lui; qu'il étoit persuadé que M. de Roquelaure seroit bien aise de me le donner lorsque je le lui demanderois. Je lui répondis qu'il me feroit plaisir; que c'étoit justement l'homme qu'il me falloit; que j'avois toujours aimé M. de Roquelaure; que j'étois ravie de le prendre de sa main. Guilloire, quelques jours après, me dit: « Je sais que M. de Lauzun veut vous donner Rol-« linde: c'est un très-honnête homme, qui est très-

« habile; vous ferez bien, me dit-il, de le mettre à « la place de Lossandière. »

Le lendemain il alla trouver Pertuis, qu'il savoit être des amis de M. de Lauzun, pour voir s'il ne pourroit point l'obliger de me parler pour lui. Quoiqu'il fît semblant de le dissimuler, il voyoit bien que je prenois Rollinde pour le mettre à sa place : jamais homme n'a fait tant de bassesses et n'a été si souple pour conserver l'emploi qu'il avoit chez moi; quoi qu'il pût faire, je ne le voulus pas garder. Le lendemain de Pâques, Pertuis vint de la part de M. de Lauzun me dire que le Roi lui avoit fait l'honneur de lui donner le gouvernement de Berri, qui venoit de vaquer par la mort de M. de ***. Il me manda aussi que M. de Roquelaure étoit à Saint-Germain; que je l'envoyasse chercher pour lui demander Rollinde. Il vint chez moi comme je sortois de table : je lui dis qu'il avoit un homme dont j'avois ouï dire beaucoup de bien, pour sa probité et sa capacité; que j'avois un extrême besoin d'avoir quelqu'un qui sût rétablir mes affaires, parce qu'elles étoient en grand désordre par les malhabiles gens qui me les avoient faites; que je le priois de me le donner. Il me fit un discours d'une heure, auquel je ne compris rien. Comme je le connoissois grand discoureur sur la plus petite affaire, je le pressai tant qu'il me promit de me l'amener le lendemain, sans dire pourtant qu'il me le donneroit. Le soir je trouvai M. de Lauzun chez la Reine, à qui je fis mon compliment sur le gouvernement que le Roi venoit de lui donner. Je m'approchai de lui, et lui dis tout bas : « Je ne serai jamais contente de ce « que le Roi fait, que lorsqu'il m'aura donnée à

« vous; jusque là, dis-je, je me trouverai insensible « à toutes vos élévations. » Il me répondit que mon souhait étoit trop obligeant; qu'il n'y pouvoit répondre que par une prosternation à mes genoux, et qu'il n'étoit pas dans un endroit pour l'oser faire; qu'il me prioit pourtant d'être sensible à la bonté avec laquelle le Roi lui avoit donné ce gouvernement.

M. de Roquelaure m'amena Rollinde, ainsi qu'il me l'avoit promis : je le fis demeurer avec moi, je lui parlai long-temps, et je fus fort contente de lui. Je le dis le lendemain à M. de Lauzun, avec qui j'eus une longue conversation chez la Reine. Il me dit qu'il avoit parlé au Roi: qu'il m'avoit conseillé de prendre Rollinde; qu'il avoit approuvé ce choix. Cela me fit un sensible plaisir, parce que j'ai toujours eu une extrême crainte de lui déplaire en quoi que ce fût. Beloi régla le paiement de Guilloire, auquel je fis donner..... Il s'en alla: ce qui donna un sensible déplaisir à mes gens, qui ne s'étoient ralliés avec lui que depuis mon affaire. Sœur Anne-Marie-Jésus, carmélite, me parla de raccommoder madame de Longueville avec moi; je ne voulus pas l'écouter. Je le dis à M. de Lauzun, qui me dit que je n'avois pas bien fait; que je n'avois aucun sujet d'être fâchée contre elle, parce qu'elle n'avoit condamné ce que j'avois voulu faire que par l'amitié qu'elle avoit pour moi; qu'il désiroit avec passion que je fusse bien avec elle, afin que cela lui donnât occasion de voir M. de Longueville; qu'il avoit toujours été de ses amis; qu'il étoit fâché de ce que depuis mon affaire il ne lui parloit plus; qu'il ne l'avoit point trompé. Au contraire, qu'un jour M. de Longueville

voulut lui parler du dessein qu'il avoit de se marier avec moi, qu'il avoit été dans un terrible embarras; qu'il n'en étoit sorti que par l'arrivée d'un homme qui les avoit séparés; que sans cela il croyoit qu'il n'auroit pas eu la force de lui répondre sur une affaire à laquelle il étoit plus intéressé que lui. Pour éviter de se trouver seul avec lui, il avoit donné ordre à son valet de laisser entrer tout le monde; qu'un homme étoit arrivé dans le moment que M. de Longueville lui alloit déclarer ses intentions; que jamais temps ne lui avoit paru si long que celui qu'il avoit passé seul avec lui, parce qu'il avoit une répugnance naturelle à ne vouloir tromper personne. Il y eut un jubilé à Pâques : sœur Anne-Marie m'écrivit un billet pour me proposer une seconde fois de me raccommoder avec madame de Longueville. Je lui fis réponse que je le voulois bien; que je la priois de lui dire qu'elle ne me parlât de rien, parce que la matière m'étoit trop sensible. Il étoit parlé dans ma lettre du Roi, et il y avoit des endroits bien tendres pour M. de Lauzun. Je la lui montrai devant que de l'envoyer; il la trouva très-bien : je la fis voir au Roi, afin qu'il vît ce que je disois de M. de Lauzun. Je me servis du prétexte que je ne voulois pas me réconcilier sans savoir s'il le trouveroit bon, et je n'agissois cependant ainsi que pour lui faire connoître que je n'avois pas changé de sentiment ni diminué d'amitié pour M. de Lauzun. J'allai le lendemain de Pâques à Paris; je mis pied à terre au grand couvent des Carmélites. Madame de Longueville y entra d'un côté, et moi de l'autre : nous nous embrassâmes. Elle me dit : « C'est « de très-bonne foi que je vous dis que je n'ai jamais eu

« intention de vous désobliger, et je suis très-fâchée, « me dit-elle, de ce que j'ai fait. » Nous nous mîmes à changer de discours. Après une assez longue conversation, nous nous séparâmes les meilleures amies du monde. Je lui dis que je m'étois fort repentie d'avoir refusé la première proposition que sœur Marie m'avoit faite de me raccommoder; que j'en disois ma coulpe; que je pouvois l'assurer qu'une personne qui n'avoit pas l'honneur d'être connue d'elle m'avoit fort blâmée, et m'avoit extrêmement pressée de me réconcilier avec elle. Elle répondit avec des manières fort honnêtes: « Je lui suis bien obligée. » Depuis ce temps-là nous avons bien vécu ensemble : c'est une femme d'une grande piété, et d'un mérite extraordinaire. Lorsque j'arrivai à Versailles, je dis à M. de Longueville chez la Reine : « Je vis hier madame « votre mère. » Il me répondit qu'il en étoit très-aise. M. de Lauzun vint se mêler dans notre conversation, et ils se raccommodèrent si bien que M. de Longueville dit à Pertuis de le mener dîner avec lui, et ils y allèrent ensemble. Après que j'eus rendu compte au Roi de ma réconciliation avec madame de Longueville, il témoigna à M. le prince qu'il trouvoit à redire qu'il eût discontinué de me voir. Ainsi il me vint rendre visite; M. le duc et madame la duchesse en firent de même, et pas un d'eux ne me dit rien sur ce qui s'étoit passé. M. de Lauzun me pressoit tous les jours de me raccommoder avec tout le monde : il me disoit que je devois mettre tous mes ressentimens aux pieds de Notre Seigneur, et le remercier des grâces qu'il m'avoit faites lorsqu'il avoit rompu cette affaire, de laquelle je me serois repen-

tie. Je voyois bien qu'il me disoit cela pour me faire parler, afin de connoître l'état où j'étois pour lui. Je fus malade pendant huit jours à Paris; M. de Lauzun avoit soin d'envoyer tous les jours savoir de mes nouvelles. J'étois touchée et non contente de cette régularité; j'eusse été bien aise qu'il y fût venu lui-même.

L'on partit pour aller faire un voyage en Flandre; quoique je ne fusse pas bien guérie, je ne laissai pas de suivre. Je me trouvai fort mal à Chantilly : les pieds, les mains et les joues m'enflèrent. Mon médecin me disoit toujours que ce n'étoit rien: que toute mon indisposition venoit de chagrin, et d'une mélancolie noire. Il n'eut pas beaucoup de peine à me le persuader. L'état où j'avois été, celui où je me trouvois, auroient déréglé une santé plus forte que la mienne : il n'y aura personne qui ne le croie lorsqu'il pensera à tout ce que j'ai souffert. M. de Lauzun parut extrêmement inquiet de mon mal; et quoiqu'il ne voulût pas me faire connoître sa peine de peur de m'affliger, je ne laissai pas de m'en apercevoir.

Nous séjournâmes à Chantilly, où il arriva un tragique accident. Un maître d'hôtel (1), qui avoit paru et qui étoit en réputation d'être un homme très-sage, se tua, parce que M. le prince s'étoit fâché d'un service qui n'étoit pas arrivé à temps pour le souper du Roi.

(1) *Un maître d'hôtel :* Vatel, dont madame de Sévigné parle dans ses lettres des 24 et 26 avril 1671. Il se crut déshonoré parce que la marée avoit éprouvé quelque retard, et il se donna trois coups d'épée dont il mourut sur-le-champ. Vatel avoit été autrefois maître d'hôtel de Fouquet, et il passoit pour avoir une capacité extraordinaire dans son état.

Le lendemain, nous allâmes coucher à Liancourt; lorsque j'y arrivai, je m'allai coucher. Le Roi, le lendemain, dans le carrosse, me demanda comment je me portois; et il me dit qu'il avoit vu le soir madame de Nogent qui pleuroit; qu'il en avoit demandé la raison à mademoiselle d'Elbœuf; qu'elle lui avoit répondu qu'on venoit de lui dire que j'étois hydropique; que je ne vivrois pas six mois. Je lui répondis que cela ne m'affligeoit point, que je savois bien d'où venoit mon mal.

Lorsque je renvoyai Guilloire, Monsieur me dit à table : « Guilloire n'est plus à vous, vous avez pris « Rollinde. » Je lui dis qu'oui. Il me répliqua : « Vous avez aussi renvoyé Segrais : voilà bien des « gens hors de chez vous. Guilloire, me dit-il, est « un honnête homme. » Je lui dis : « L'on fait chez « soi ce que l'on veut. » Le Roi se mit à sourire; il voyoit bien que Monsieur vouloit parler, et que je lui avois coupé court. Le lendemain, Monsieur ne se rebuta point de ce que je lui avois dit; il recommença à me parler, et me dit : « Vous n'avez donc plus « votre confesseur? » Je lui dis qu'il étoit allé à son abbaye. « C'est-à-dire, me dit-il, comme les chiens « qu'on fouette. » Je répondis que je croyois qu'il étoit obligé en conscience d'y demeurer. Le Roi dit : « Quand un moine est hors de son couvent, il perd « la tramontane, et ne sait plus ce qu'il fait : il veut « se mêler des affaires du monde. Si ma cousine l'a « renvoyé chez lui, elle a bien fait. » Le Roi fit taire Monsieur par cette petite reprise. J'avoue qu'il me fit un sensible plaisir, parce que tout le monde connut qu'il approuvoit que je me défisse des gens qui

m'avoient desservie dans l'affaire de M. de Lauzun, et qu'en même temps il trouvoit bon que je prisse ceux qu'il me donnoit. M. et madame de Verneuil étoient venus à Chantilly faire leur cour au Roi et à la Reine : elle vint causer avec moi, et me parla de l'envie qu'elle avoit que M. de Verneuil donnât son gouvernement de Languedoc à M. de Lauzun, qui donneroit le sien à M. le duc de Sully son fils, avec quelque autre récompense; que M. de Verneuil étoit vieux, ne pouvoit plus voyager, et seroit bien heureux de pouvoir remplir la place d'un aussi honnête homme que M. de Lauzun; qu'elle avoit beaucoup d'estime et d'amitié pour lui. Je la remerciai extrêmement de tout ce qu'elle me disoit là-dessus : je comprenois qu'elle ne m'avoit tenu ce discours que pour me faire plaisir. Le lendemain, nous ne fûmes pas plus tôt dans le carrosse que Monsieur dit : « J'ai « oublié de demander à madame de Verneuil s'il est « vrai, comme le bruit en court, que son mari veut « rendre le gouvernement de Languedoc? » Personne ne répondit rien. Il s'adressa à moi, et me dit : « C'est « un beau gouvernement; votre père l'avoit. » Le Roi dit : « Il l'a eu, parce qu'il se l'étoit fait donner « pendant la régence; dans un autre temps je ne le « lui aurois pas accordé. » Monsieur parla encore sans nommer M. de Lauzun, et l'on vit bien que c'étoit de lui qu'il vouloit parler. Le Roi répondit bien obligeamment pour lui, quoiqu'il ne le nommât pas, non plus que Monsieur. Je sais bien que je fus fort satisfaite de sa réponse, et elle fit plaisir à M. de Lauzun.

Mon mal diminua dans la route; s'il eût continué,

je m'en serois allée à Eu. Nous allâmes droit à Dunkerque, où le Roi occupoit son infanterie à des fortifications nouvelles qu'il y faisoit faire. M. de Duras la commandoit. Lorsque l'on passa à Montreuil, M. de Louvois rendit compte au Roi de l'état des troupes, et lui dit que la brigade des gardes du corps la plus foible et la moins bonne étoit celle de Saint-Germain-Beaupré. M. de Lauzun se fâcha contre lui, et le menaça de le faire casser. Il vint se jeter à mes pieds, pour me supplier de vouloir lui parler pour lui. Je lui écrivis un billet pour le prier d'en avoir pitié; il fit ce que je désirois, et il me supplia très-humblement de ne lui plus faire de pareilles recommandations, parce qu'il me devoit obéir et faire tout ce que je lui commanderois; que peut-être le Roi auroit raison de trouver mauvais qu'il agît d'une certaine manière. Je lui répondis que je ne m'engagerois plus pour ce qui regarderoit le service du Roi, et particulièrement sa compagnie. La cavalerie qui montoit la garde devant la maison du Roi se mettoit en escadron vis-à-vis de mes fenêtres. Lorsque c'étoit la compagnie de M. de Lauzun, j'étois fort soigneuse de la regarder. Un jour je reprochai à Baraille qu'il ne venoit pas me faire sa cour comme les autres officiers. Un samedi matin il vint avec une mine riante; je crus qu'il vouloit me parler; je l'appelai dans mon cabinet. Je fus surprise d'entendre dire à ce garçon, qui étoit toujours d'un grand sang-froid : « M. de « Lauzun a un habit neuf aujourd'hui; il n'eut jamais « si bonne mine. Quoique son habit soit uni, il est « d'un bon air, et surtout un ruban couleur de rose « à sa cravate qui m'a paru charmant. Il doit monter

« à cheval pour une revue; j'ai cru vous en devoir « donner avis, parce que vous ne seriez pas fâchée de « voir qu'il n'a pas méchante mine à cheval. J'ai voulu « lui dire ce matin que je venois vous faire cette rela- « tion : il m'a dit que j'étois un fou ; vous verrez tan- « tôt si je n'ai pas raison. » Le plaisir et la bonne amitié avec laquelle il me parloit me touchèrent sensiblement. Je m'en allai chez la Reine pour lui proposer d'aller à cette revue. Elle me dit qu'elle n'iroit point : je la trouvai fort opiniâtre dans cette résolution. Je m'avisai de conseiller à madame Colbert, qui étoit arrivée la veille, d'aller voir M. de Chevreuse son gendre à la tête des chevau-légers; qu'elle devoit dire à la Reine d'aller à la revue. Je me tourmentai tant, que la Reine se détermina à y aller; et j'eus le plaisir de voir ce ruban, qui me fit demeurer d'accord que Baraille avoit eu raison de me vanter l'air de l'habit, et de remarquer celui du ruban. Je lui fis signe que j'étois de son goût.

Comme la duchesse d'Yorck étoit morte, et qu'il avoit couru un bruit que je m'allois marier avec le duc d'Yorck, M. de Lauzun vint un soir chez moi. J'entrai dans mon cabinet; il me dit : « Je viens vous « dire que si vous voulez épouser M. le duc d'Yorck, « je supplierai le Roi de m'envoyer dès demain en « Angleterre pour négocier ce mariage : je ne sou- « haite rien tant au monde, me dit-il, que votre « grandeur, et je ne serai jamais content que vous « n'ayez raison de le devoir être. Je ne suis propre, « ajouta-t-il, qu'à vous rendre de médiocres services; « je serois un ingrat et un fort malhonnête homme « si je négligeois une occasion comme celle-là. » Il

me supplia de lui dire mes sentimens sincèrement, et d'être persuadée qu'il exécuteroit mes ordres avec beaucoup de fidélité ; que je lui disse ce que je pensois là-dessus. Je lui répondis : « Ce que je pense ? « Rien qu'à vous, lui dis-je ; et je ne suis occupée « au monde qu'à chercher un moment pour parler « au Roi, et pour lui dire qu'après tout ce qui s'est « passé et tout ce qu'on a vu de moi, il ne doit pas « craindre que le public et les particuliers puissent « croire qu'il m'ait sacrifiée s'il me permettoit de « vous épouser ; je suis persuadée qu'il sera touché « de ce que je lui dirai. Voilà, monsieur, encore une « fois, lui dis-je, ce que je pense. » Il se jeta à mes pieds, et y demeura long-temps sans me rien dire : je fus tentée de le relever. Après avoir surmonté cette envie, je me retirai en un coin de mon cabinet ; il demeura au milieu, et se tint toujours à genoux. Il me dit : « Voilà où je voudrois passer ma vie pour « reconnoître ce que vous venez de me dire, et je ne « suis pas assez heureux pour cela. Je ne dois songer « à rien de tout ce que peut faire le Roi : ainsi je n'ai « rien que la mort à souhaiter. » Je me mis à pleurer ; il se releva et s'en alla.

M. Colbert, l'ambassadeur en Angleterre, me vint voir ; il me dit que lorsque mon affaire avec M. de Lauzun s'étoit rompue, le Roi et toutes les personnes de qualité d'Angleterre en avoient été fâchés, par l'estime qu'on faisoit de lui ; que le roi d'Angleterre lui avoit dit : « Il faut que je fasse bien du cas de M. de « Lauzun, et que je sois bien persuadé de son mé- « rite, de n'être pas fâché que Mademoiselle l'ait pré- « féré à moi. » Qu'il sentoit qu'il auroit été au déses-

poir si j'avois épousé quelque autre personne; que pour lui, il en avoit été fort aise. M. le duc de Buckingham, qui étoit de ses amis, vint voir le Roi; il me dit que si je voulois faire agir le roi d'Angleterre, il s'estimeroit fort heureux de me pouvoir faire quelque plaisir. Je lui dis que je ne voulois avoir d'obligation qu'au Roi.

Lorsque les travaux de Dunkerque furent finis, on alla travailler à Tournay et à Ath. M. de Lauzun m'envoya dire un matin qu'il s'en alloit à Bruxelles; je répondis à Pertuis, qui m'étoit venu demander de sa part si j'avois quelque ordre à lui donner, et qu'il me demandoit pardon s'il ne venoit pas prendre congé de moi, que je le priois de ne point partir sans me voir : cependant il s'en alla sans que je le visse. Monsieur eut envie d'aller à Enghien voir un des plus beaux jardins du monde; j'eus la même curiosité que lui. Comme nous y arrivâmes, M. de Lauzun et Guitri y passèrent à leur retour de Bruxelles, dans le carrosse de Valentinois, qui n'avoit pas de livrées. Ainsi je crois que personne ne les vit que moi. Le comte de Charni m'y vint voir; Monsieur lui fit mille amitiés. Nous étions tellement entêtés de la beauté de ce jardin, qu'après en avoir parlé comme d'un miracle, tout le monde eut envie d'y aller; les ministres y allèrent, et en revinrent enchantés. Le Roi y vouloit aller; les Espagnols eurent la malhonnêteté de faire mettre une garnison dans la ville et dans le château : cela l'empêcha d'y aller. Le soir que je fus de retour d'Enghien, je vis M. de Lauzun chez la Reine; il me conta son voyage de Flandre : je lui reprochai d'être parti sans me dire adieu,

Je voulois me fâcher contre lui; et tout aussitôt que je le voyois, je n'avois plus la force de me mettre en colère. Je lui dis qu'il étoit tout comme le jardin d'Enghien: qu'il enchantoit les gens toutes les fois qu'on le regardoit; qu'on ne pouvoit ni en imiter la beauté, ni la connoître. J'étois en disposition de le gronder: il m'en ôta l'envie par des manières que je ne pouvois concevoir, et que je ne saurois dépeindre, tant il les a singulières. A propos de ce voyage, devant que notre affaire fût rompue, il me disoit que pendant la paix il iroit visiter les places de Flandre et de Hollande; que cela lui pourroit être utile dans la guerre. Et comme il m'entretenoit que quand il y seroit, pour qu'on ne pût pas blâmer le choix que j'avois fait de lui, il seroit obligé d'y agir d'une manière tout extraordinaire; que s'il y étoit tué, l'on diroit: « Mademoiselle avoit raison de l'estimer; » toutes les fois que je pensois à cela et à sa séparation pour ce voyage de Hollande, je me mettois à pleurer: et bien souvent il me répétoit le même discours, afin d'avoir le plaisir de me voir attendrie. Comme il m'avoit extrêmement entretenue qu'il ne se soucioit plus des plaisirs, et qu'il y avoit fort long-temps qu'il n'avoit eu aucun entêtement, je lui dis un jour, par hasard, que j'avois bien su de ses nouvelles, et que l'indifférence laquelle il m'avoit voulu persuader qu'il avoit pour toutes les dames n'étoit pas vraie. Il me répondit: « Ce sont des chapitres qu'il ne vous « seroit pas honnête de traiter. Je voudrois, me « dit-il, que tout le monde se déchaînât contre moi; « qu'on vous apprît toutes mes foiblesses, mes bizar- « reries et mes inégalités, afin que vous pussiez vous

« dégoûter et rompre l'affaire, ou être en état de « n'avoir rien à apprendre de nouveau; et lorsque « vous voudrez vous fâcher, je puisse vous dire: L'on « vous avoit avertie : pourquoi avez-vous voulu de « moi? Je vous dis ceci, me disoit-il, parce que « je sais que, dans votre colère, vous ne manquerez « jamais de vous mettre sur la différence de votre « qualité à la mienne; sur quoi je n'aurois rien à ré- « pondre. » Je lui dis : « Pardonnez-moi: si je m'a- « vise de vous faire quelques reproches là-dessus, je « vous permets de me dire: Si j'étois roi ou empe- « reur, je ne vous aurois pas épousée, parce que vous « avez quarante-trois ans. Ainsi nous demeurerons « quittes l'un de l'autre. » Il me disoit : « Lorsqu'on « vous viendra faire un conte de moi, vous ne me « nommerez pas les gens qui vous auront parlé: cette « résolution durera deux jours; lorsque vous aurez « boudé deux fois vingt-quatre heures, et que j'en « aurai été bien inquiet, vous me direz le nom de « celui ou de celle qui aura été assez charitable pour « me vouloir brouiller avec vous; nous nous raccom- « moderons aisément, et serons bien ensemble jus- « qu'à une nouvelle relation; et c'est pour cela même « que je désirerois qu'on voulût vous dire, dès à pré- « sent, toutes mes méchantes qualités. » Il se mit après cela à se dépeindre comme un homme chagrin, colère et emporté. Je lui répondis : « Je suis toute « faite comme vous; ainsi je crois que nous nous « battrons souvent, et que nous nous raccommode- « rons de même. » Voilà de quoi nous nous entretenions pendant les trois jours que nous attendions le moment d'aller épouser.

Le Roi résolut d'aller visiter les fortifications de Charleroy. Comme je m'en allois souper, la veille du jour que l'on devoit partir, je vis M. de Lauzun sur la porte de la chambre du Roi, qui s'approcha de moi pour me dire : « Avez-vous quelque ordre à me don-« ner? » Il me répéta trois ou quatre fois le même discours, que je crus être une plaisanterie; je passai sans lui rien dire. Le lendemain, dans le carrosse, le Roi dit : « M. de Lauzun et Guitri m'ont demandé congé « d'aller en Hollande. » Monsieur lui répondit : « Pour-« quoi sont-ils revenus de Bruxelles et d'Anvers sans « y aller? » Le Roi dit : « Je n'en sais rien; ils ne se-« ront pas long-temps dans ce voyage, parce que « M. de Lauzun doit entrer en quartier. » Ce fut alors que je vis que le congé de M. de Lauzun étoit sérieux. Le soir en arrivant à Binche, où l'on alla coucher, je vis la compagnie de Lauzun en garde devant la porte du Roi; et comme Baraille n'y parut point, j'envoyai savoir où il étoit. L'on me vint dire que depuis quatre jours il étoit parti du camp; qu'on ne savoit où il étoit allé; qu'il avoit dit qu'il avoit encore une affaire pressée à Paris; qu'il s'en étoit allé en poste, afin d'être plus tôt de retour. J'envoyai dire à La Hillière de me venir parler : je lui contai comme M. de Lauzun avoit pris congé de moi par manière de badinage; que ce voyage me mettoit en peine; que je croyois qu'il y avoit quelque mystère. Nous trouvâmes Charleroy en assez bon état, quoiqu'il ne fût pas encore achevé. La Reine alla se promener à Faraine, maison du comte de Bucquoi : le jardin, quoique moins beau que celui d'Enghien, me parut extrêmement propre et bien ordonné. A notre retour, la Reine passa à un couvent de

cordeliers; comme ils avoient ouï dire qu'elle aimoit les saluts, lorsqu'elle arriva à l'église, à midi, ils dirent complies et ensuite le salut. Je leur dis : « Mes « pères, vous avez dit vêpres de bonne heure. » Ils me répondirent qu'ils ne les avoient pas commencées; qu'ils avoient dit complies et le salut, afin de ne pas ennuyer la Reine. Le lendemain nous passâmes à Mariemont, qui est une maison de plaisance du roi d'Espagne, que la reine de Hongrie, sœur de Charles v, a fait bâtir. C'est un lieu où l'infante Isabelle se plaisoit extrêmement; et quoiqu'elle soit à neuf lieues de Bruxelles, elle y venoit souvent prendre l'air : il y doit être très-bon, parce que la maison est bâtie sur la hauteur. C'est un petit château de pierres blanches, dont la cour est irrégulière; le dedans est fort logeable par de petites pièces de plain-pied, avec des terrasses, des parterres, et de grands buis qui représentent différentes figures de bêtes, de gens et de carrosses. Quoique cela soit extraordinaire et peu en usage, je ne laissai pas d'y trouver une espèce de beauté qui fait plaisir à voir. Nous allâmes coucher à Binche; l'on parla d'aller le lendemain à Mons entendre chanter la messe aux chanoinesses. Mesdames de Montespan et de La Vallière y vouloient aller; et lorsque j'en eus demandé la permission au Roi, elles changèrent de sentiment. Le Roi me dit que je devois faire écrire au duc d'Arscot par Courtin, qui étoit de ses amis, pour lui dire que la maréchale d'Humières iroit à Mons; que je serois dans son carrosse comme une personne inconnue. Il me dit qu'il falloit attendre sa réponse; qu'il pourroit bien me refuser la porte; que son voyage de Charleroy avoit tellement épou-

vanté les Espagnols, qu'ils avoient fait porter toute la nuit passée de l'infanterie en croupe pour la jeter dans la ville. Le duc d'Arscot manda que j'étois la maîtresse, et qu'il me traiteroit en inconnue, puisque je le souhaitois.

Je partis le lendemain dans le carrosse de la maréchale d'Humières: je menai avec moi les duchesses de Créqui et de Chevreuse, la marquise de Thianges, les comtesses de Nogent et de Saint-Aignan. Dans un autre carrosse étoient Châtillon, Milanton, Catillon et Du Cambout, qui étoient les quatre filles que j'avois dans ce temps-là : celles de la Reine étoient dans le leur avec leur gouvernante. Messieurs de Bouillon, Longueville, et beaucoup d'autres gens de qualité, vinrent avec moi. M. de Guise suivit; et comme je ne le voyois point, il fut fort embarrassé toute la journée. J'avois dit au Roi que j'irois dîner avec lui à une lieue de Mons. La maréchale d'Humières nous dit qu'il y avoit un couvent de filles de Sainte-Marie dans lequel je trouverois des Françaises; qu'il y avoit même une religieuse du couvent de la rue Saint-Jacques de Paris : que je ferois bien d'y aller dîner. Je répondis que si j'avois su cela, j'y aurois envoyé mes officiers. La duchesse de Créqui et madame de Thianges dirent qu'il y avoit plaisir de manger mal le matin, pour en mieux souper le soir. La maréchale d'Humières répondit : « Je crois que j'y trouverai quelques officiers « à moi, qui ne vous laisseront pas mourir de faim. « Ils y sont venus, dit-elle, par hasard. » Quoiqu'elle voulût faire comprendre qu'elle avoit pensé à me donner à dîner, quelque air mystérieux que pût avoir son discours, personne ne compta sur son repas.

Lorsque nous arrivâmes à l'église, le duc d'Arscot vint au devant de madame la maréchale d'Humières, accompagné de quantité de gens de qualité qui avoient leurs régimens en garnison dans la place. Il la prit par la main et la mena dans le chœur, et lui montra une place où il y avoit un grand drap de pied et des carreaux. Il lui dit : « Voilà où se mettent les rois. » Je pris ma course, et m'en allai à l'autre bout du chœur. J'oubliois que je devois être inconnue : je pris un seul carreau qui y étoit; je n'en laissai point aux autres dames qui vinrent se mettre autour de moi. M. le duc d'Arscot demanda s'il m'oseroit parler; je dis qu'il le pouvoit. Il s'approcha de moi, et me dit que lorsque la Reine sauroit que j'avois été dans ses Etats, et que l'on ne m'y auroit pas rendu ce qui m'étoit dû, elle seroit fort fâchée, et que le gouverneur de Flandre le blâmeroit de m'avoir obéi; qu'il n'osoit rien faire contre mes ordres. Il me demanda si je trouverois bon que sa femme me vînt voir : je lui répondis qu'elle me feroit plaisir. Lorsqu'elle arriva, elle salua la maréchale d'Humières et les autres dames, et finit par moi. C'est une Espagnole qui a été nourrie dame du palais, âgée et point belle. Les chanoinesses vinrent les unes après les autres. Mademoiselle d'Epinoi, que je connoissois, me vint saluer, et mademoiselle de Nanteuil, dont j'ai fort ouï parler au marquis d'Escars, qui l'avoit voulu épouser dans le temps qu'il étoit en Flandre avec M. le prince. Comme la foule étoit grande, la maréchale d'Humières dit à M. le duc d'Arscot de vouloir faire ranger le monde. Il lui répondit qu'il avoit cru qu'il étoit plus respectueux de ne pas mener ses gardes avec lui; il les envoya cher-

cher. L'habit des chanoinesses est très-beau : il y en a de trois âges, d'anciennes, de jeunes, et d'enfans de cinq à six ans. Il y en avoit deux âgées de sept ans qui étoient très-jolies, et qui vouloient me suivre, tant elles avoient pris de l'amitié pour moi. L'une étoit fille du marquis de Richebourg, frère du prince d'Epinoi, et l'autre du prince de***. Je voulois les mettre dans ma poche pour les porter à la cour de France; ainsi elles ne vouloient plus me quitter. Toutes les chanoinesses, vieilles et jeunes, sont des personnes de la première qualité; elles ont un habit et un air très-majestueux lorsqu'elles font l'office. Après que la messe fut finie, nous allâmes aux Filles de Sainte-Marie. La duchesse d'Arscot pressa extrêmement madame la maréchale d'Humières d'aller dîner chez elle; son mari dit qu'il serviroit de guide: elle la refusa. Il vint nous conduire à cheval à la portière de notre carrosse. Comme les Filles de Sainte-Marie sont dans une place, nous y trouvâmes la plus grande partie des troupes qui étoient en bataille; les officiers saluèrent la maréchale d'Humières, et le comte de Bertin, frère du duc de Bournonville, étoit à la tête. Cette infanterie parut méchante. Il y avoit beaucoup de jeunes Espagnols nouvellement venus, et mal vêtus : comme j'étois accoutumée à voir de beaux hommes dans l'armée du Roi, ces soldats me parurent de plus mauvaise mine.

Nous entrâmes dans le couvent: le duc d'Arscot me demanda si je trouvois bon que sa femme me vînt voir l'après-dînée; je lui dis qu'elle le pouvoit. Pendant que nous entendions la messe, les filles de Sainte-Marie avoient envoyé dire à madame la maréchale

d'Humières qu'elles n'oseroient la laisser entrer dans leur couvent. M. d'Arscot, qui entendit ce compliment, leur envoya dire que j'avois le même pouvoir à Mons qu'à Paris; que les personnes de ma qualité portoient leurs priviléges partout où elles alloient. Comme nous fûmes dans le couvent, madame de Thianges fut curieuse de s'informer si les officiers de madame la maréchale d'Humières avoient préparé un bon dîner; il se trouva malheureusement qu'ils n'y étoient point venus. Elle ne laissa pas de nous donner un léger repas, qui réjouit la compagnie par tout ce que madame de Thianges dit à la maréchale d'Humières. Madame la duchesse d'Arscot me vint voir dans le couvent; les religieuses disoient entre elles: « Il faut que Mademoiselle soit une grande dame, « puisque madame la gouvernante lui vient rendre « visite, et qu'elle est assise dans un fauteuil et elle « sur un petit siége. » Tout le chapitre des chanoinesses vint en corps avec les habits d'église: elles me saluèrent l'une après l'autre; l'ancienne me fit un compliment pour me remercier de l'honneur que je leur avois fait, et me dire qu'elles en chargeroient leur registre pour servir d'un titre glorieux à leur chapitre: elles parurent être bien sensibles aux louanges que je leur donnois. Le duc d'Arscot me vint voir au parloir; il me présenta tous les officiers qu'il avoit avec lui. Je demandai au frère du prince de Bournonville de ses nouvelles, et je lui en dis de celles du duc que j'ai déjà dit avoir été gouverneur de Paris. Je dis à M. le duc d'Arscot que j'avois trouvé son jardin d'Enghien le plus beau du monde; sa femme me parla extrêmement de la Reine, et me dit qu'elle avoit l'honneur

d'en être connue. Le duc d'Arscot vint m'accompagner jusque hors les portes. Je lui avois dit, lorsque j'entrai dans la ville, que je le priois de prendre des précautions pour que les valets français, et d'autres gens qui m'avoient voulu suivre, ne fissent quelques désordres; il me répondit bien honnêtement qu'il ne pouvoit rien arriver où j'étois.

Le soir je rendis compte au Roi de tout ce que je viens d'écrire; il me dit : « J'arrivois dans le camp lorsque vous êtes sortie. J'ai entendu, me dit-il, tirer « le canon; j'ai jugé que le gouverneur vous avoit « traitée en inconnue jusqu'à ce que vous ayez été « hors de la ville; j'ai dit : Voilà ma cousine qui « sort de Mons; le gouverneur a fait le personnage « d'un habile homme : il l'a traitée dans la place « comme une inconnue, parce qu'elle le vouloit; et « lorsqu'elle n'a plus été en état de lui défendre de « ne lui pas rendre les honneurs, il lui en a voulu « faire. » Il le loua extrêmement, et trouva que je m'étois bien conduite avec lui. Je fis les complimens de la duchesse d'Arscot sa femme à la Reine. J'informai le Roi du nombre des troupes qui étoient dans Mons. Il me dit le lendemain que ma revue étoit juste; que j'avois deviné à cent hommes près la force de la garnison; qu'il avoit été surpris lorsqu'on lui avoit donné un contrôle. Je n'avois cependant compté que les premiers rangs lorsque j'avois passé, et j'avois fait ma supputation sur la force dont je les avois trouvés par le front et la hauteur.

Comme M. de Lauzun devoit entrer en quartier le premier de juillet, et qu'il n'étoit pas encore arrivé, cela me mit en inquiétude. La Hillière, que j'envoyai

chercher, me dit qu'il commençoit à croire qu'il ne reviendroit pas sitôt, parce que devant son départ il avoit commandé les gens qui devoient entrer en service, et qu'il lui avoit ordonné de mettre Châtillon chez la Reine; que je lui avois parlé de le faire servir: qu'il falloit faire ce que je désirois. Charost me dit qu'il étoit en peine de ne pas voir arriver son camarade. Comme chacun faisoit son raisonnement à sa manière, et qu'on cherchoit à deviner son absence, j'en étois dans un grand chagrin; et je me souviens que, comme je revenois de la promenade avec la Reine, je vis avec un très-grand plaisir le valet de Guitri qui étoit allé avec eux. Ainsi j'étois entre la crainte et l'espérance qu'ils fussent revenus. Je trouvai bien des gens et beaucoup d'officiers chez le Roi, qui vinrent me dire les uns après les autres que M. de Lauzun étoit arrivé. Cette sorte de soin me donna bien de la joie; j'étois très-aise que tout le monde fût persuadé que je m'intéressois à tout ce qui le regardoit autant que je l'eusse jamais fait. Je ne le vis point ce jour-là. Le lendemain dimanche, j'allai chez la Reine devant le lever du Roi, pour l'accompagner à la messe. Je le trouvai dans l'antichambre; je m'approchai de lui, pour lui dire que j'étois bien aise de son retour. Il me demanda si c'étoit tout de bon que je lui faisois ce compliment. Je lui répondis que non, et passai fort vite, parce que je devois aller à Notre-Dame de Tongres avec la Reine, où elle devoit faire ses dévotions ce jour-là, qui étoit la fête de la Visitation de la Vierge. Le lendemain Pertuis me demanda si je dînerois chez moi; que M. de Lauzun l'avoit chargé de s'en informer, parce qu'il avoit envie de

me venir voir. Je lui dis que je quitterois avec plaisir le dîner de la Reine, pour ne bouger de chez moi. Il y vint; je voulus lui reprocher d'être parti sans me dire adieu: je n'eus pas la force de lui témoigner du chagrin, parce que j'étois ravie de le voir. Sa visite fut courte, aussi bien que notre conversation, parce qu'il avoit amené du monde avec lui.

L'on manda au Roi que M. le duc d'Anjou étoit très-mal. Je jugeai sa maladie d'autant plus dangereuse, que je me souviens qu'au commencement de l'hiver il s'étoit trouvé dans des dispositions de rougeole, et que les médecins l'avoient traité d'une autre manière. Madame de Rohan, qui est une femme entendue sur ces sortes de maux, m'avoit avertie de n'en point approcher; j'en voulus parler à la Reine, qui le trouva mauvais. Je crus toujours que la rougeole étoit rentrée, que cet enfant ne profiteroit plus; ainsi je trouvai que la Reine avoit raison de craindre et de pleurer. Au retour de la promenade avec elle, elle passoit auprès de l'appartement de madame de Montespan; le Roi lui cria par la fenêtre qu'on partiroit le lendemain afin de s'approcher de son fils, dont la maladie l'inquiétoit. L'on alla coucher au Quesnoy, à Saint-Quentin, à Compiègne et à Luzarches, où l'on apprit que M. d'Anjou étoit dangereusement malade. Le Roi en parut fort chagrin; et comme l'on attendoit de moment à autre la nouvelle de sa mort, le Roi ne voulut pas se trouver à Saint-Germain lorsqu'elle arriveroit: et Versailles n'étoit pas meublé. Il prit la résolution d'aller coucher à Maisons, où il envoya M. de Lauzun pour voir s'il y avoit assez de logement pour toute la cour. Il revint lui rendre compte que tout le

monde y pourroit être logé : ainsi l'on y alla coucher. Le lendemain, l'on me vint dire à mon réveil que M. de Condom venoit d'arriver ; je ne doutai pas qu'il n'eût apporté la nouvelle de la mort. Cela fut bientôt confirmé par un fou que la Reine avoit, nommé Tricomini, qui entra dans ma chambre, et me dit : « Vous autres grands seigneurs vous mourrez « tous comme les moindres personnes ; voilà qu'on « vient de dire que votre neveu est mort. » Je m'habillai en diligence pour aller auprès de la Reine, que je trouvai très-affligée. Je priai M. de Lauzun de me faire savoir lorsque je pourrois voir le Roi ; il prit le soin de me le venir dire. J'allai lui faire mon compliment, et je pleurai fort avec lui : il étoit extrêmement affligé, et avec raison, parce que cet enfant étoit très-joli. Lorsque le Roi étoit arrivé à Maisons, il avoit dit que les dames pourroient aller coucher à Saint-Germain ou à Paris. Madame de Nogent s'en étoit allée ; de quoi j'étois bien fâchée. Je dis à M. de Lauzun : « Pourquoi n'est-elle pas demeurée avec son mari, « puisqu'il étoit en année et qu'il avoit du logement ? » Il me répondit qu'il ne se mêloit point de cela. Le jour d'après, Monsieur demanda permission au Roi de donner son antichambre de Versailles à la marquise de La Vallière. Il lui répondit qu'il le vouloit bien, et ajouta : « Ma cousine en pourra faire de même de la « sienne pour madame de Nogent. » Je dis à M. de Lauzun de lui faire savoir qu'elle y pouvoit venir ; elle y vint : ce qui me fit un très-grand plaisir. L'on resta quelques jours à Versailles, après lesquels la cour alla à Saint-Germain, où je demeurai. Le temps de prendre les eaux de Forges venoit : je m'y en allai. Lorsque

M. de Lauzun vint prendre congé de moi, je pleurai extrêmement; et comme l'on parloit d'aller à Fontainebleau, où l'air est très-grossier, je le priai fort d'avoir soin de se conserver et de n'aller pas au serein : qu'il y étoit dangereux. Il se mit à rire, et me remercia très-humblement des bonnes leçons que je lui donnois pour sa santé; et moi je me mis à pleurer.

A mon arrivée à Forges, j'appris que M. de Guise étoit mort de la petite vérole dont il étoit malade lorsque je partis. Comme ma belle-mère, ma sœur et mademoiselle de Guise en avoient très-mal usé pour moi dans mon affaire, j'étois fort résolue de ne leur faire aucune honnêteté sur cette mort. Comme je ne voulois rien faire sans avoir appris les sentimens de M. de Lauzun, je lui envoyai un gentilhomme pour le prier de me mander ce qu'il jugeroit à propos que je fisse. Il me manda que je devois y envoyer, et les voir lorsque je serois en état de le pouvoir faire. Ainsi je fis ce qu'il m'avoit conseillé.

Rollinde, au retour de mes terres, avoit passé par Fontainebleau; il me dit qu'il avoit laissé Baraille à l'extrémité : ce qui me donna bien du déplaisir. Il me fit force complimens de la part de M. de Lauzun, qui me furent renouvelés peu de jours après par La Pabe, gentilhomme à lui, qu'il envoya pour apprendre de mes nouvelles. Il me dit que Baraille se portoit mieux; j'en eus bien de la joie. Je voulus l'interroger sur ce qu'on disoit et ce qu'on faisoit à Fontainebleau; il me répondit qu'il n'en savoit rien, parce qu'il demeuroit toujours renfermé dans une chambre. Je lui demandai pourquoi il ne m'avoit pas apporté de lettre de madame de Nogent; il me dit qu'il n'avoit pas

l'honneur d'être connu d'elle; et sans autre façon il me demanda si je n'avois rien à lui commander: qu'il alloit reprendre ses chevaux de poste. J'eus toutes les peines du monde à l'obliger à voir ma maison: et sans que je dis que je voulois qu'il rendît compte à M. de Lauzun des appartemens qu'il y avoit, et que je voulois qu'il lui fît le plan de mes promenades, je n'aurois pas pu le faire arrêter une demi-heure. Je lui dis de ne pas manquer de lui faire une fidèle relation de tout ce qu'il avoit vu; il me répondit: « S'il « m'interroge, je lui répondrai; s'il ne me demande « rien, je ne lui parlerai de quoi que ce soit. Ordinai- « rement je ne lui parle que lorsqu'il me questionne, « et je ne le vois jamais que lorsqu'il m'envoie cher- « cher pour me donner quelques ordres. » Je voulus lui donner une lettre pour madame de Nogent; il ne l'auroit pas prise, sans que Rollinde l'assura que M. de Lauzun ne le trouveroit pas mauvais. C'étoit un garçon que j'avois vu dans les troupes de M. le prince, et qui y avoit la réputation d'être fort brave. Il avoit été depuis ce temps-là capitaine de cavalerie dans le régiment de la Reine; il y avoit mangé tout son bien, et reçu quelques secours de M. de Lauzun. Il le pria de le prendre auprès de lui: ce qu'il fit. Par la conduite qu'il tint avec moi, je vis bien qu'il lui avoit donné quelques-unes de ses manières, et qu'il les avoit bien fidèlement imitées.

Après avoir fini mes bains, je m'en retournai. Madame de Nogent vint au devant de moi jusqu'à Beaumont. Elle me dit que l'on parloit de marier Monsieur avec la fille de l'électeur palatin; que madame de Guise y avoit prétendu; que les carmélites de la

rue du Bouloy y avoient fait agir la Reine, qui en avoit inutilement parlé à Monsieur. Lorsque j'arrivai à Paris, M. de Lauzun m'envoya dire par La Hillière qu'il me conseilloit d'aller voir madame de Guise. Je lui répondis que je ne pouvois pas gagner cela sur mon esprit; que je lui parlerois là-dessus. Il me dit aussi de sa part que je ferois bien d'aller dîner à Versailles, y faire ma cour jusqu'au soir, et de m'en retourner coucher à Paris; que je ferois plaisir au Roi d'en user ainsi; qu'on devoit bientôt s'en retourner à Saint-Germain, où je pourrois aller. Quoique cela me fît bien de la peine, je ne laissai pas de me conformer à ses sentimens, et de faire quelques voyages. J'y allois le matin et je m'en retournois le soir. Le dernier jour de septembre, la cour devoit partir de Versailles pour aller à Saint-Germain. J'allai dîner avec le Roi, afin de m'en aller dans le carrosse avec lui. J'ai toujours compté pour un sensible plaisir de pouvoir me ménager deux heures de temps à passer avec lui.

Lorsque nous fûmes à Saint-Germain, M. de Lauzun me reparla de voir madame de Guise. Il me dit que madame de Nogent lui avoit rendu une visite; qu'elle lui avoit fort demandé de mes nouvelles. Il me mit dans de telles dispositions, qu'après que madame d'Angoulême m'eût dit que madame de Guise seroit transportée de joie si je lui faisois l'honneur d'aller chez elle, je le voulus bien. Lorsque j'arrivai auprès de son lit, je lui dis : « Madame d'Angoulême « m'a assuré que vous étiez fort fâchée de tout ce « qu'on vous avoit fait faire; que vous aviez une très-« grande envie de bien vivre avec moi; que vous vous « repentiez fort du passé : c'est pour cela que je vous

« viens voir. » Elle m'écouta, et ne me répondit pas un seul mot. J'avoue que cela m'étonna extrêmement, quoique je susse qu'elle avoit peu d'esprit. J'y demeurai peu. Madame d'Angoulême, à qui je parlai de son silence, me dit que c'étoit son affliction qui l'avoit empêchée de parler. Madame de Guise me rendit la visite que je lui avois faite; et comme je ne voyois pas Madame, elle l'empêcha de me plus voir.

Lorsque M. de Lauzun fut hors de quartier, il me vint voir. L'on alla faire la Saint-Hubert à Versailles, où nous demeurâmes quatre jours, pendant lesquels je le voyois souvent. Madame de Montausier mourut. Bien des gens se donnèrent de grands mouvemens pour faire une dame d'honneur. Le marquis de Béthune fut envoyé auprès du prince palatin pour négocier le mariage de sa fille avec Monsieur. La palatine avoit déjà disposé l'affaire avec l'agent de M. l'électeur. Le contrat fut passé sans qu'il y eût beaucoup de monde; jamais il n'y eut cérémonie où on en ait vu si peu. La princesse palatine alla chercher la nouvelle Madame; M. l'électeur l'accompagna jusqu'à Strasbourg. Elle la conduisit jusqu'à Metz avec un médiocre équipage : elle y trouva celui que Monsieur lui avoit envoyé. Elle avoit mené avec elle le père Jourdain, jésuite, pour l'instruire dans notre religion. Une des premières clauses du mariage étoit qu'elle se feroit catholique; ainsi, le lendemain qu'elle fut arrivée à Metz elle abjura son hérésie entre les mains de l'évêque, qui a été archevêque d'Embrun, de la maison de La Feuillade. Au sortir de là et de sa première confession, elle fut mariée. Il sembla à beaucoup de gens qu'elle avoit beaucoup fait en un jour.

Le maréchal Du Plessis l'épousa. Il envoya un courrier à Monsieur pour lui en rendre compte. Monsieur partit pour l'aller recevoir à Châlons. Pendant que Monsieur fit ce voyage, la cour alla passer quelques jours à Versailles. Nous retournâmes à Saint-Germain, où le comte d'Ayen me vint dire qu'on lui avoit demandé à Paris, d'où il arrivoit, si M. de Lauzun étoit arrêté. J'envoyai savoir s'il étoit chez lui, afin de lui faire savoir ce que je venois d'apprendre. L'on me vint dire qu'il n'étoit point revenu de Paris; et comme j'y allois souvent, et que quelquefois il y étoit, quoique nous ne nous y vissions point, cela ne laissoit pas de faire continuer les bruits qu'on avoit répandus que nous étions mariés. Il n'y avoit que mes amis particuliers qui osassent m'en parler; et comme je ne prenois pas la peine de répondre à leurs questions, je leur laissois imaginer ce qu'ils vouloient, persuadée que le Roi ne croiroit jamais que M. de Lauzun ni moi eussions rien fait contre les ordres qu'il nous avoit donnés. Il me souvient que dans ce temps-là je me sentois une inquiétude naturelle, sans en savoir la raison. Ainsi j'allois et venois deux ou trois fois la semaine de Saint-Germain à Paris. J'arrivai un soir fort tard, pour me trouver à une médecine que le Roi devoit prendre: qui sont des occasions que je n'ai jamais voulu perdre, par le plaisir d'être la meilleure partie de la journée avec lui. Je vis le matin M. de Lauzun, qui me parut chagrin; et comme j'étois troublée de mon côté sans savoir pourquoi, au sortir du dîner d'avec la Reine je lui dis que je m'en retournois à Paris. Il me répondit qu'il falloit que ce fût une

course de fantaisie, puisque j'en étois revenue le soir d'auparavant. Je lui répliquai que je ne savois ce que je faisois et ce que j'avois; que j'étois si chagrine que je ne pouvois demeurer en repos. Je le quittai et je pleurai, sans lui dire que cela : les larmes continuèrent tout le long du chemin. J'arrivai donc à Paris le lundi au soir, accompagnée d'une inquiétude que je ne pouvois vaincre. Le mardi, on me dit que M. de Lauzun étoit à Paris; qu'il devoit s'en retourner à Saint-Germain mercredi au soir. Je répondis à celui qui me dit cela : « Et moi je ne m'en irai que jeudi. » Comme j'étois à table le mercredi au soir, l'on vint parler tout bas à madame de Nogent, qui soupoit avec moi. Elle sortit de la table, et les autres dames aussi. Je m'amusai un peu à parler à mes gens. Je rencontrai dans ma chambre la comtesse de Fiesque, qui me dit : « M. de Lauzun... » Je crus qu'elle me disoit qu'il étoit là, et qu'on l'avoit fait entrer dans ma petite chambre par la garde-robe; j'y allai fort vite, et je dis tout haut : « Voilà de ses manières : je le croyois à Saint-Ger« main, et le voici. » La comtesse de Fiesque me répéta : « Non, je vous ai dit qu'il est arrêté. — Quoi ! « lui dis-je, M. de Lauzun est arrêté ? » Cela me saisit à un point que je demeurai plus de demi-heure sans rien dire, ni sans quasi m'apercevoir que madame de Nogent étoit comme évanouie. Je demandai qui avoit porté cette nouvelle. Rollinde me répondit qu'une heure après être arrivé à Saint-Germain, M. de Rochefort avoit été le prendre dans sa chambre, et qu'il l'avoit mené dans celle des capitaines des gardes du Roi. Je ne dirai pas l'état dans lequel je me trouvai lorsque cette confirmation ne me laissa plus de

doute que la nouvelle ne fût véritable : il n'y a que Dieu seul qui l'ait pu connoître, ni que lui seul qui m'en ait pu faire supporter les suites. Quoique j'eusse dit que je m'en retournerois le lendemain à Saint-Germain, l'on peut juger si j'en trouvai la force. L'on me conseilla pourtant d'y aller; ainsi je partis le vendredi. J'y arrivai le soir; je n'y vis le Roi que lorsqu'il vint souper : je le regardai les larmes aux yeux; il me parut triste et embarrassé avec moi. Je crus qu'il étoit à propos de ne lui rien dire, et j'appris le lendemain que cette conduite lui avoit plu. Lorsqu'il fut descendu chez les dames, il leur dit que j'en avois usé bien prudemment, et fort obligeamment pour lui. Ce fut le 25 de novembre 1671, jour de la fête de Sainte-Catherine, que M. de Lauzun fut arrêté. C'étoit une journée aussi remarquable et aussi sensible pour moi que celle du premier de décembre de l'année précédente. Dieu veuille m'en donner une troisième capable de me faire oublier les maux et les chagrins que ces deux m'ont procurés, et qu'ils me donnent encore! Je dois le louer de n'en être pas morte, puisque ce n'est que par un effet de sa grâce que je me suis soutenue. Le Roi alla le lendemain à Versailles, et le jour d'après à Villers-Cotterets, pour y voir Monsieur et Madame qui y étoient arrivés. Il revint charmé de ses bonnes qualités, et nous dit qu'elle avoit de l'esprit, et qu'elle étoit mieux faite que feu Madame. Lorsqu'elle arriva à Saint-Germain, elle étoit habillée de brocard, qui étoit plus de saison et bien différent d'un petit taffetas bleu qu'elle avoit à son arrivée à Metz, quoique ce fût dans le fort de l'hiver. Comme les parures d'Allemagne sont ordinaire-

ment de fourrures, elle crut que, pour mieux quitter la mode de son pays, il falloit tomber dans une autre extrémité. Elle ne garda qu'une de ses anciennes gouvernantes auprès d'elle, deux filles, et un page allemand. Cette gouvernante s'en retourna quelques jours après; et une de ces deux filles, qui étoit jolie, s'en alla au bout d'un an. Quelques-uns disoient que c'étoit pour s'aller marier dans son pays; et d'autres vouloient que Monsieur en étoit amoureux, et que Madame en devint jalouse. Le jour que Madame arriva, il y eut un ballet composé de plusieurs entrées qu'on avoit prises des anciens ballets. Je m'y trouvai, parce qu'on me conseilla d'y aller; j'y étois occupée de l'état de M. de Lauzun; je me ressouvenois de l'avoir vu quelquefois dans de pareilles assemblées, et un moment après j'étois pénétrée de la peine qu'il devoit souffrir d'avoir déplu au Roi, pour lequel je savois qu'il avoit une fort tendre amitié. La neige et le froid qu'il faisoit me donnoient de l'inquiétude, aussi bien que l'incertitude de l'endroit où l'on alloit le mener. Je sentois mille sortes de douleurs qui me faisoient supporter les plaisirs des autres avec un chagrin mortel. Je croyois quelquefois que le Roi devoit compter le sacrifice que je lui faisois d'assister à un genre de divertissement qui m'auroit mise au désespoir, si je n'avois cru que ma présence pouvoit lui inspirer quelque pitié pour M. de Lauzun. Je ne me trouvois sensible ni occupée que de cette pensée. Je me résolus de m'attacher à la cour, dans l'espérance que ma présence, comme je viens de le dire, lui pouvoit être utile. Voilà les véritables motifs qui m'ont donné de la régularité à remplir mes devoirs. Quoi-

que j'aime passionnément le Roi, je n'aurois pas laissé de me retirer chez moi pour y pleurer l'état et les souffrances de M. de Lauzun, et n'aurois eu de consolation que celle d'en parler avec les gens qui ont de l'amitié et de l'attachement pour lui, et qui les supportent aussi bien que moi avec beaucoup de douleur. Je ne me serois occupée avec eux qu'à prier Dieu de lui donner la force qui lui est nécessaire, et à moi la patience dont j'ai besoin.

Après que cette fête fut finie, je m'en allai à Paris, où je vis Baraille, que je n'avois pas vu depuis que M. de Lauzun avoit été arrêté. Je ne dirai point combien mes peines et mes douleurs se renouvelèrent, lorsque je pus parler avec lui de l'état où devoit être M. de Lauzun. Je continuai de le voir très-souvent; je le faisois venir les soirs dans les temps qu'il n'y avoit chez moi que madame de Nogent et Rollinde, afin de parler de lui avec eux sans être interrompue par des visites incommodes. D'Artagnan, avec la compagnie des mousquetaires, mena M. de Lauzun à Pignerol; il fit mettre dans le carrosse avec lui un de ses neveux qui étoit officier dans le régiment des Gardes, et Maupertuis, enseigne des mousquetaires, qui ne le quittèrent point. Ils avoient eu beaucoup d'honnêteté pour lui, et une régularité inconcevable à le bien garder. J'appris qu'on l'avoit mené à Pignerol. La veille de Noël, dans le temps que j'étois à l'église pour entendre la messe de minuit, M. de Nogent y vint me dire qu'il venoit d'apprendre que c'étoit là où M. d'Artagnan l'avoit conduit; cela me fut confirmé par son neveu, qui venoit d'arriver. Lorsque je descendis le degré, je le vis qui passoit pour aller

chez Mr. Le Tellier; il me dit qu'il avoit laissé M. de Lauzun à Pignerol, en bonne santé. Si j'avois été capable de sentir quelque joie, cette nouvelle m'en auroit donné, parce que bien des gens avoient affecté de faire courir dans le monde qu'il étoit incommodé d'une maladie extraordinaire, dont on avoit pris grand soin de me faire informer. Comme je ne connoissois le neveu d'Artagnan que par son nom, je ne lui aurois point parlé s'il ne m'avoit dit lui-même qu'il avoit laissé M. de Lauzun en bonne santé. Il désabusa bientôt les personnes auxquelles on avoit parlé de cette méchante santé, et dit que cette maladie étoit imaginaire. J'en fus moins en peine que les autres gens, parcequ'on avoit voulu me persuader que son incommodité étoit ancienne; et je sus par des personnes qui le voyoient tous les jours, et de ses domestiques, qu'il n'avoit jamais eu l'incommodité qu'on avoit voulu répandre dans le monde, et qu'on avoit pris soin de me faire savoir. Quoique la vue d'Artagnan et la nouvelle qu'il m'avoit portée sur la bonne santé de M. de Lauzun m'eussent donné quelque consolation, je m'en sentis si émue, qu'il me fallut quitter mes prières devant que matines fussent dites; je courus me mettre au lit sans avoir entendu la messe de minuit, et le lendemain j'allai à Paris, où je séjournai huit ou dix jours.

[1672] J'étois très-indisposée, et je ne m'en serois pas retournée sitôt à Saint-Germain, sans l'impatience que j'avois de voir Artagnan, qui y devoit monter la garde. Ainsi je m'imaginai que c'étoit une occasion de le pouvoir entretenir; je ne voulois pas la perdre. Lorsque je le vis, je m'aperçus avec plaisir qu'il s'at-

tachoit à me regarder : je me figurois que M. de Lauzun lui avoit parlé de moi, et qu'il croyoit bien que j'en étois persuadée ; que je devois avoir la curiosité d'apprendre ce qu'il lui avoit dit. Je n'étois occupée que de ces sortes de pensées. Lorsqu'on eut soupé et que le Roi fut descendu chez les dames, et que la Reine s'amusa à causer devant le miroir, je vis d'Artagnan auprès de la porte de la chambre du Roi, et M. l'évêque de Dax, cousin de Guitri et ami de M. de Lauzun, qui étoit auprès de lui. Je m'approchai pour leur dire que j'avois été peu sensible à la musique qu'il y avoit eu pendant le souper. « J'aurois été, lui « dis-je, plus aise de pouvoir m'entretenir avec une per- « sonne que j'avois vue, et qui m'avoit fort regardée. » Il me répondit que je n'avois qu'à commander, qu'il l'iroit chercher. Je lui dis que cela ne se pouvoit pas, parce que je ne connoissois presque point l'homme à qui j'avois envie de parler, et qu'il se pouvoit même faire qu'il seroit embarrassé si je demandois à le voir. M. de Dax me répondit qu'il n'y pouvoit avoir personne en France qui ne se sentît honoré lorsque je demandois à le voir. Je lui répliquai qu'il avoit raison dans son sens, et que je n'avois pas tort dans le mien ; que je croyois même que cette personne pouvoit avoir de son côté quelque impatience de me parler ; qu'il n'osoit m'approcher. Je dis si souvent à M. de Dax cela, que j'étois étonnée qu'il ne m'entendît point ; et comme je parlois assez haut pour que d'Artagnan le pût entendre, je vis à sa mine qu'il n'ignoroit pas que c'étoit avec lui que je voulois m'entretenir. Afin de le confirmer mieux, je répétai tout haut à M. de Dax : « Si l'homme que je vous dis a autant de mérite et

« d'esprit qu'on m'a dit, et qu'il sache l'estime que je « fais de ses parens, il cherchera une occasion de me « voir. » Lorsque je crus en avoir assez dit pour qu'Artagnan pût connoître que je lui avois fait sa leçon, je quittai M. de Dax, qui me parut ce jour-là l'esprit bien bouché de ne pas comprendre ce que je désirois qu'il fît; un autre m'auroit, ce me semble, entendu dès le premier mot, et auroit trouvé le moyen de faire approcher Artagnan. Je demeurai quelque temps sans le voir, pendant lequel je fis quelques voyages à Paris, avec un mal à la gorge. L'on eut des comédies et des ballets, et je crois même que l'opéra se joua. Je dis je crois, parce que j'avois si peu d'application à ces sortes de plaisirs, que je n'y allois qu'avec des peines mortelles. Toute la cour s'habilla en masques dans les derniers jours de carnaval; je me défendis d'aller à cette fête, et je dis que j'étois incommodée de mon mal de gorge; on me conseilla de faire comme les autres. Ainsi je me fis faire une robe de chambre très-magnifique que je ne mis point, parce que Madame, fille du Roi, qui avoit toujours été languissante, devint dans un état d'agonie. L'on alla à Versailles : on me logea dans un bel appartement qui venoit d'être achevé; j'y entrai peu le jour, je ne m'aperçus pas qu'il sentoit la peinture; lorsque je fus couchée, cette senteur me monta si violemment à la tête qu'il me fallut lever et attendre le jour avec beaucoup d'impatience, pour m'en aller à Paris. Madame de Nogent, qui y étoit, fut bien surprise de me voir arriver chez elle et entrer dans sa chambre à sept heures du matin. Je demeurai trois ou quatre jours à Paris, pour parler de M. de Lauzun avec Baraille et

Rollinde; et après je m'en retournai à Versailles loger dans mon ancienne chambre, que je n'ai pas voulu quitter: je la trouvois plus commode qu'un appartement complet auquel je ne serois pas accoutumée. J'avois toujours dans la tête de chercher une occasion de parler à d'Artagnan dans ce voyage-là. Un soir après le souper, comme il se promenoit dans le salon, je lui dis que j'avois des vapeurs, qu'il faisoit chaud, qu'il vînt m'ouvrir le balcon afin que je pusse prendre l'air. Il s'empressa à exécuter mon ordre: il me suivit, et me dit d'un ton plein d'esprit qu'après ce que j'avois fait entendre le jour des Rois, il avoit bien jugé que je trouverois bon qu'il me vînt rendre ses respects; qu'il n'avoit osé le faire sans m'avoir demandé si je l'approuverois. Je lui répondis que j'en serois très-aise, et qu'il n'avoit qu'à venir chez moi le lendemain à six heures du soir: que je serois seule, et que j'aurois un fort grand plaisir de l'entendre et de l'entretenir. Je lui demandai si M. de Lauzun n'avoit pas été malade en chemin: il me dit que non; qu'il en pouvoit mieux répondre que personne, puisqu'il ne l'avoit pas quitté un moment; qu'il avoit toujours été avec lui dans le carrosse, et avoit toujours couché dans sa chambre. Je ne pus m'empêcher de le questionner s'il ne lui avoit pas parlé de moi; il me répondit: « Oui, mademoiselle, très-souvent; et après « la douleur qu'il sent d'avoir déplu au Roi, je suis « persuadé, me dit-il, que Votre Altesse Royale fait « sa plus grande peine. » Je lui répondis: « En voilà « assez; vous m'en direz davantage demain au soir. »

Le lendemain la journée me parut fort longue, et je fus presque toujours occupée de la crainte qu'à

l'heure que je lui avois marquée il ne me vînt de ces visites qu'on ne peut pas se dispenser de recevoir. Il entra dans ma chambre précisément à six heures. Lorsqu'il m'eut fait son compliment, il me dit qu'avant le malheur de M. de Lauzun, il ne le connoissoit presque pas ; qu'il l'avoit toujours regardé, avec ses manières cachées, comme un homme glorieux qui méprisoit tout le monde. Et comme M. d'Artagnan me disoit qu'il n'étoit pas trop bien avec lui : « Je ne « cherchois point à l'approcher, ajouta-t-il ; au con« traire, j'affectois fort de m'en éloigner ; et lorsqu'il « me proposa d'aller à ce voyage pour me mettre avec « Maupertuis dans le carrosse avec lui, j'en fus très« fâché ; il me fut nécessaire de suivre les sentimens « de mon oncle, qui avoit dit au Roi qu'il me prenoit « avec lui. » Il me conta ensuite que le dernier homme que M. de Lauzun avoit embrassé, c'étoit Brouilli, aide-major des gardes (j'avois déjà appris cela) ; et qu'il avoit dit à Chaseron, lieutenant des gardes du corps du Roi, qui l'avoit gardé toute la nuit, qu'il étoit persuadé que je serois touchée de son malheur. Il me dit donc que les premières quatre ou cinq heures ils n'avoient fait que se regarder sans se dire mot ; que M. de Lauzun paroissoit accablé de douleur ; que lorsqu'ils passèrent devant Petit-Bourg, il avoit fait un grand soupir, et leur avoit dit que cette maison le faisoit souvenir de la différence de l'état où il avoit été, et de celui dans lequel il se voyoit. Cette maison m'avoit été donnée par M. l'évêque de Langres, selon un testament qu'un conseiller qui vouloit être son héritier avoit fait fabriquer, dans lequel il faisoit donner au Roi le buffet de vermeil doré de M. de

Langres, en reconnoissance de ses bienfaits; et à moi cette maison pour ceux qu'il avoit reçus de feu Monsieur. Ce testament n'avoit pas encore été déclaré faux, et M. de Lauzun croyoit que cette maison m'appartenoit : elle lui renouvela l'état où il s'étoit vu, et celui dans lequel il se trouvoit. Artagnan me dit que Maupertuis et lui s'étoient attendris, et qu'ils avoient cru faire plaisir à M. de Lauzun de lui demander ce qu'il vouloit dire sur cette maison; qu'il leur avoit répondu ce que je viens de dire, qu'elle étoit à moi, qu'il avoit failli d'en être comme le maître : qu'il n'avoit pas été assez heureux pour que cela fût. Que là-dessus les larmes lui étoient venues aux yeux, et qu'il leur avoit exagéré les obligations qu'il m'avoit sur les bontés que j'avois eues pour lui; que je l'avois voulu combler de biens et d'honneurs; qu'il en avoit le cœur pénétré; qu'il étoit malheureux d'avoir déplu au Roi; qu'il n'avoit rien fait contre la fidélité qu'il lui devoit; qu'il osoit dire qu'il aimoit sa personne avec une tendresse inconcevable; que s'il avoit été assez malheureux pour lui manquer en quelques circonstances, il en seroit inconsolable, et qu'il savoit bien que je serois la première à ne lui pardonner jamais; qu'il n'avoit rien fait qui lui dût faire perdre les sentimens d'estime que j'avois assez témoigné avoir pour lui; qu'il ne s'en étoit pas rendu indigne, ni par sa conduite ni par son cœur; qu'il pouvoit les assurer qu'il étoit plutôt malheureux que coupable; que son innocence les devoit rendre sensibles à son état. Artagnan me dit qu'il avoit prononcé ces derniers mots d'une manière si touchante, que Maupertuis et lui s'étoient mis à pleurer, et que dès ce moment ils étoient devenus

amis; qu'en son particulier il n'avoit jamais tant connu d'esprit à un homme, ni une personne dont l'ame et le cœur eussent tant d'élévation. Il me répondit qu'après avoir fini cette conversation, il avoit demeuré long-temps sans parler; qu'il n'avoit rien à me dire sur ses manières civiles et honnêtes, parce que personne ne pouvoit le copier là-dessus; que d'Artagnan son oncle avoit été surpris de la force et de la patience avec laquelle il supportoit son état; qu'il lui avoit demandé tous les jours les journées qu'il désiroit qu'il fît, et l'heure qu'il vouloit partir; qu'il lui avoit toujours répondu qu'il étoit le maître; qu'il lui avoit aussi demandé s'il étoit fatigué que Maupertuis et son neveu lui parlassent: qu'il leur donneroit ordre de ne lui plus rien dire; qu'il lui avoit dit qu'au contraire il étoit bien aise de s'entretenir avec eux; que dans toutes leurs conversations il avoit toujours trouvé le moyen de placer mon nom. Il me dit que pour lui faire plaisir ils avoient répété plusieurs fois qu'ils croyoient que je serois très-fâchée de son malheur, et qu'il leur avoit répondu qu'il en étoit persuadé; qu'il pouvoit se flatter que je l'avois fort aimé; que tout le monde en avoit vu des marques lorsque j'avois pris la résolution de l'épouser; que depuis que le Roi avoit désapprouvé cette affaire, il étoit persuadé que je l'avois regardé comme le meilleur, le plus fidèle et le plus reconnoissant serviteur que j'eusse au monde; qu'il osoit espérer que je lui ferois la justice de croire qu'il ne perdroit jamais le souvenir de ce que j'avois voulu faire pour lui. Il leur dit qu'il y avoit des momens qu'il appréhendoit que je n'eusse été assez pénétrée de son état pour en témoigner trop de déplaisir

au Roi; qu'il seroit inconsolable si je l'en avois importuné; qu'il se souvenoit pourtant que dans toutes les afflictions qui m'étoient arrivées, et surtout dans celle de la rupture de mon mariage, il m'avoit toujours conseillé de ne faire aucune peine au Roi; de recevoir et exécuter ses ordres avec une grande soumission; que si j'avois suivi les conseils qu'il m'avoit donnés en beaucoup d'occasions, j'aurois très-bien fait, et que par cette conduite je n'aurois pas importuné le Roi. Artagnan me dit qu'ils avoient parlé fort souvent de guerre, et qu'ordinairement M. de Lauzun disoit qu'il n'avoit jamais eu de plaisir auquel il eût été plus sensible qu'à celui de servir le Roi; que d'autres fois il l'avoit questionné s'il ne venoit pas me faire la cour. « Mademoiselle, disoit-il, aime les gens « de guerre; » et qu'il lui avoit paru que messieurs les officiers aux gardes étoient réguliers à la lui aller faire; que j'étois extrêmement civile; que je prenois un très-grand plaisir à dire du bien des gens à qui je connoissois du mérite; que mon honnêteté naturelle attiroit presque tout le monde chez moi; qu'il étoit persuadé que lorsqu'il m'auroit rendu une ou deux visites, il ne pourroit plus sortir de ma chambre. Il m'ajouta qu'après avoir traité ces chapitres en termes généraux, et qu'il s'étoit étendu sur la bonté de mon cœur et sur la fidélité que j'avois toujours eue pour mes amis, il lui disoit qu'il étoit persuadé qu'on me proposeroit quelque mariage; que bien des gens avoient pensé à me faire épouser M. de Longueville; qu'il croyoit que je n'écouterois pas les propositions que l'on continueroit à me faire là-dessus, parce que j'avois toujours eu peu d'inclination pour le mariage, et que tout

le monde m'a vu beaucoup indifférente pour celui-là; qu'il se souvenoit que je lui avois dit très-souvent que j'avois extrêmement résisté aux premières pensées qui m'étoient venues de me marier avec lui; que comme j'avois trouvé une espèce de gloire à le vouloir élever, c'étoit cela même qui m'avoit déterminée à lui faire connoître que j'en avois pris la résolution; qu'il se flattoit quelquefois qu'une manière d'inclination que j'avois nourrie long-temps dans mon cœur ne s'effaceroit pas assez aisément, pour me laisser persuader de me marier avec M. de Longueville; qu'il avoit dit que, quoiqu'il ne pensât plus à l'affaire sur son compte particulier, il seroit inconsolable si j'en faisois une qui ne me fût pas honorable; que si la reine d'Angleterre mouroit et qu'on me proposât de me marier avec le Roi, comme j'avois eu autrefois quelque condescendance à en écouter des propositions devant qu'il fût marié, cette affaire m'étoit plus glorieuse que celle que j'avois voulu faire; que peut-être m'y pourroit-on faire résoudre; qu'il en seroit très-fâché, quoiqu'il n'y pût plus songer pour lui. Artagnan me dit qu'il lui avoit répondu : « Vous devez « connoître Mademoiselle, et savoir en quelque façon « ce qu'elle fera ou ce qu'elle ne fera pas. » Qu'il lui avoit répliqué qu'il avoit raison; que les gens de ma qualité changeoient, et qu'on ne savoit presque quel fondement faire sur eux; qu'il avoit à craindre qu'on ne me tînt mille discours qu'on inventeroit contre lui; que ses amis me fatigueroient à force de le vouloir justifier; que s'ils faisoient bien ils laisseroient agir ses ennemis, parce que de moi-même je ne les croirois point; et que s'ils vouloient ainsi lui rendre de

méchans offices, ils lui en rendroient de bons, persuadé qu'il étoit que le mal qu'on me diroit de lui, après que j'en aurois pénétré la fausseté, ne serviroit qu'à me mieux faire connoître qu'il étoit digne de ce que j'avois voulu faire pour lui. Artagnan me dit qu'il parloit tous les jours de la même matière, comme un homme qui étoit plein et occupé de moi, et qui n'avoit pas assez de sagesse pour se pouvoir contenir de dire ce qui lui tenoit le plus au cœur. Il ajouta: « Après qu'il avoit fini toutes ces conversations, il di-« soit à Maupertuis et à moi : A quoi bon vous rompre « la tête d'affaires aussi inutiles que celles dont je « viens de vous entretenir, puisqu'elles ne peuvent que « m'être désagréables à imaginer? Je serois bien heu-« reux si je pouvois oublier le Roi et Mademoiselle. » Il leur avouoit qu'il n'étoit pénétré que du malheur d'avoir déplu au Roi, et de se trouver séparé de lui et de moi. Je vis bien par cette relation que M. de Lauzun avoit eu intention qu'Artagnan et Maupertuis m'apprissent combien il pensoit à moi; j'en fus si contente, que je me suis fait répéter très-souvent les mêmes discours, auxquels Artagnan avoit toujours quelques nouvelles particularités à ajouter, qui m'ont fait connoître l'application avec laquelle M. de Lauzun étoit occupé, et incertain de la conduite que je tiendrois sur ce qui le regarde.

La manière régulière que le petit Artagnan observa à me dire ce que M. de Lauzun lui avoit insinué dans plusieurs conversations me fit concevoir l'intention qu'il avoit eue de me faire savoir qu'il étoit dans de grandes inquiétudes sur l'incertitude de l'état dans lequel j'étois. Je suis pourtant persuadée que,

sur la connoissance parfaite qu'il a de moi, il devoit être en repos là-dessus, parce qu'il doit savoir que je ne dois ni ne peux changer pour lui. Le petit Artagnan me parut avoir bien de l'esprit; je fus très-satisfaite de tout ce qu'il me conta, et lui fis beaucoup d'honnêtetés pour lui en particulier, et pour son oncle, pour qui j'avois une estime particulière. C'étoit un homme d'un très-grand mérite, plein d'honneur et de fidélité pour ses amis : il avoit eu à Hesdin quelque ressentiment contre M. de Lauzun, qui voulut lui guérir l'esprit; il lui fit dire qu'il n'avoit pas raison de se plaindre de lui, parce qu'il n'avoit qu'exécuté les ordres du Roi lorsqu'il lui avoit ordonné de marcher avec les mousquetaires ou les chevau-légers. M. d'Artagnan ne fut pas satisfait de cet éclaircissement; il demeura deux années entières sans s'approcher de M. de Lauzun, qui de son côté demeuroit en repos, sachant bien qu'il n'avoit rien à se reprocher. M. d'Artagnan, quinze jours avant qu'il fût arrêté, apprit que M. de Lauzun ne se vengeoit du manque d'honnêteté qu'il avoit pour lui que par de bonnes manières, et qu'il lui rendoit tous les bons offices dont il étoit capable. Il lui fit demander s'il trouveroit bon qu'il l'allât voir. Baraille, à qui il avoit donné cette commission, parla à M. de Lauzun; il lui répondit qu'il ne lui vouloit pas donner cette peine; et à l'instant il sortit de sa chambre, courut le chercher, l'embrassa, et lui dit qu'il lui faisoit justice et un très-grand plaisir de vouloir être de ses amis; qu'il avoit toujours été le sien. M. d'Artagnan lui répondit qu'il le savoit bien; qu'il étoit honteux de la conduite qu'il avoit tenue, et qu'il lui en demandoit

pardon. Lorsque M. de Lauzun fut arrêté, et que le Roi eut ordonné à M. d'Artagnan de le conduire, il lui demanda s'il étoit vrai qu'ils étoient brouillés ensemble. Il lui répondit qu'il s'étoit mal à propos plaint de M. de Lauzun; qu'il s'en étoit éclairci avec lui et fort repenti, et qu'ils s'étoient réconciliés; et qu'il en étoit fort fâché, parce qu'il l'en auroit encore mieux traité qu'il ne feroit. Le Roi dit là-dessus à M. d'Artagnan : « Je dois rendre cette justice à M. de Lau-« zun, que, depuis le temps que vous venez de me « dire que vous avez prétendu ne devoir pas être sa-« tisfait de lui, il n'a jamais trouvé d'occasions de « vous rendre de bons offices auprès de moi qu'il ne « l'ait fait : et je ne connois personne dans mon « royaume de qui il m'ait dit tant de bien que de « vous. Ainsi, lorsqu'on m'a assuré que vous étiez « mal avec lui, j'ai été surpris. » M. d'Artagnan lui répliqua que ce qu'il venoit de lui faire l'honneur de lui dire le rendoit encore plus confus qu'il ne l'avoit été. J'ai voulu marquer cette dernière particularité, parce qu'il me paroît être d'une grande honnêteté au Roi que, dans le moment qu'il croyoit avoir plus de raison de se devoir plaindre de la conduite de M. de Lauzun, il ne laissa pas de parler de lui à M. d'Artagnan avec une équité qui n'a guère d'exemple.

Artagnan, dont je viens de parler, me vint voir avec Maupertuis, lorsqu'il fut de retour avec les mousquetaires; il me conta à peu près tout ce que j'ai marqué que le petit Artagnan m'avoit dit. Il me répéta plusieurs fois qu'il avoit admiré l'esprit de M. de Lauzun; qu'il étoit son serviteur devant son malheur; que quand il ne l'auroit pas été, il le seroit devenu

par la vénération qu'il s'attiroit de ceux qui avoient le temps de le pouvoir connoître. La première fois que je vis Artagnan, les larmes me vinrent aux yeux: je n'osai pourtant pas l'approcher; la seconde fois, je fus plus hardie, je l'appelai; il vint dans le salon : je lui demandai des nouvelles de M. de Lauzun. Il me répondit qu'il l'avoit laissé en bonne santé, au moins autant qu'un homme comme lui le pouvoit être, éloigné du Roi; qu'il lui avoit tenu tant de discours si touchans sur le respect et sur la tendresse qu'il avoit pour sa personne, qu'il en étoit pénétré. Je lui demandai s'il en avoit rendu compte au Roi. Il me répondit qu'oui, et qu'il n'avoit rien à me dire, sinon que M. de Lauzun aimoit tout ce qu'il devoit aimer; qu'il n'avoit le cœur rempli que de cela; qu'il en sentoit la privation sensiblement. Il ajouta ensuite : « Il « ne m'a chargé de rien, il savoit qu'il ne me conve- « noit pas de prendre de ces commissions. Il est très- « sûrement, dit-il, tout comme il doit être, et tout « comme les gens qui l'aiment le peuvent désirer. » Je vis bien qu'il ne pouvoit m'en apprendre davantage; je le quittai, et lui fis bien des honnêtetés sur les soins que je savois qu'il avoit pris de lui.

Quelques jours après le retour d'Artagnan, le Roi fit mettre entre les mains de Rollinde et de Baraille quelque argent qu'on avoit trouvé dans la cassette de M. de Lauzun, avec quelques bagatelles de peu de conséquence. Le Roi partit pour aller commencer la guerre en Hollande: il ne voulut pas que Baraille servît à sa charge; il refusa une compagnie de chevau-légers; il lui commanda de servir d'aide-de-camp sous M. le grand-maître, qui étoit fort ami de M. de Lauzun.

Peu de temps après que le Roi fut parti, j'eus cinq accès de fièvre tierce; elle me prit à Saint-Germain, et je m'en allai à Paris pour faire des remèdes. Cette campagne fut extraordinaire; le Roi prit presque tous les jours une ou deux places qui avoient été jusque là d'une grande réputation. Quand je fus guérie, j'allai à Saint-Germain. Arrivée sur le Pont-Neuf, on me dit que la Reine étoit en mal d'enfant; il étoit si vrai, que cinq ou six heures après que je fus arrivée elle accoucha. J'ai oublié de marquer que ma belle-mère mourut le 2 de mars de cette même année-là. Comme j'arrivois un jour à Paris, l'on me vint dire que Madame étoit malade; j'envoyai savoir de ses nouvelles les deux premiers jours, et le troisième elle se fit porter dans le jardin : je la regardai par ma fenêtre jusqu'à ce que je vis qu'elle m'avoit vue, afin de l'aller voir si elle me demandoit. Comme je n'avois point de pardon à lui demander, n'ayant jamais eu intention de lui faire de la peine pour mériter ce qu'elle me faisoit (elle m'avoit maltraitée dans toutes les occasions où elle avoit pu m'inquiéter), je crus qu'elle se persuaderoit, si j'allois chez elle sans qu'elle m'en eût fait parler, que c'étoit pour me réjouir de son mal : de manière que cette raison, et celle que je ne la croyois point en danger de mourir, m'empêcha de lui rendre une visite. Comme chrétienne, je n'aurois pas manqué d'oublier tout ce qu'elle m'avoit fait, si je l'avois crue dans des dispositions de devoir être contente de me voir. Je m'en allai à Versailles; je dis au Roi que Madame étoit malade; que je ne l'avois point vue; qu'il en savoit mieux la raison que personne du monde. Je fus bien aise de lui dire cela

pour le faire souvenir de M. de Lauzun, parce qu'il n'ignoroit pas que c'étoit l'occasion où elle m'avoit le plus sensiblement outragée. J'expliquai au Roi ce que j'avois fait pour l'obliger à me faire dire qu'elle me vouloit voir; qu'elle n'avoit pas répondu à mes intentions; que j'avois cru que ma visite lui feroit plus de peine que de plaisir; qu'ainsi je n'y étois pas allée. Il me répondit que j'avois bien fait. Le lendemain on me vint dire que Madame étoit morte; et comme j'avois déjà le deuil de l'autre Madame, je n'eus rien à faire qu'à supplier le Roi que je n'allasse pas à Saint-Denis, et qu'il voulût bien lui faire rendre les mêmes honneurs qu'à feu Madame. Il me répondit que je pouvois ordonner; que l'on feroit ce que je désirerois. Ainsi mademoiselle de Guise accompagna le corps, parce que je dis au Roi que je croyois qu'il lui en devoit donner l'ordre. Madame de Guise m'envoya demander mon amitié; je lui mandai que je l'irois voir; que ce ne seroit pas ce jour-là ni le lendemain, parce que mon carrosse alloit suivre le corps de Madame à Saint-Denis. Le jour d'après j'allai à Montmartre, où elle étoit; mademoiselle de Guise, qui s'y trouva, me demanda la permission de me venir voir. Je lui répondis assez froidement qu'elle me feroit bien de l'honneur : depuis qu'elle avoit agi contre mon mariage, je ne l'avois pas voulu voir. Dans ce temps-là, le soir, au souper du Roi, on parloit d'un cheval; il dit: « Il avoit été à***; » et sans achever il me regarda, rougit, et s'arrêta tout court. Tout le monde s'aperçut qu'il n'avoit pas nommé le nom de M. de Lauzun, à qui il avoit appartenu, de peur de me faire de la peine. Quelques jours après il n'en fit

pas de même sur un sauteur de corde qui avoit été à M. de Lauzun. Il me demanda si je le connoissois; je lui répondis qu'oui : que j'avois même dit à Tofle que je l'avois vu à M. de Lauzun. Je lui demandai des nouvelles d'un autre qu'il avoit; il répondit à ma question, et nomma son nom fort naturellement deux ou trois fois. Quoique cela ne signifiât rien, je ne laissai pas d'en être bien aise.

Après avoir fait une assez longue digression, il est juste de revenir à la Reine, que je crois avoir laissée en mal d'enfant; elle auroit bien voulu n'y être pas plus long-temps que celui que j'ai employé à parler d'une autre matière que de son mal; elle accoucha d'un garçon environ minuit : ce qui nous réjouit beaucoup. Le lendemain à la promenade, dans le carrosse de madame de Crussol, on nous vint dire que la Reine avoit eu des nouvelles : nous allâmes dans une grande impatience d'en apprendre à la porte. Un de mes gentilshommes me dit qu'il y avoit eu bien du monde tué au passage du Rhin (1); que M. de Longueville, Guitri et Nogent étoient morts. Je les regrettai beaucoup, et surtout M. de Nogent, pour l'amour de lui-même, et encore plus à cause de madame de Nogent. L'on nous montra la liste des autres morts et blessés, où je vis que M. le prince l'étoit à la main. Il n'y a rien de si extraordinaire que ce passage; ce fut une action projetée par le Roi et exécutée en sa présence, que l'histoire n'oubliera pas : ainsi je n'en ferai pas un long détail. Je ne puis pas cependant m'empêcher de dire que tout ce que le Roi

(1) *Au passage du Rhin* : Ce fameux passage fut exécuté près de Tolhus le 12 juin 1672.

a fait dans cette campagne et dans toutes celles qui l'ont suivie semblera presque incroyable à ceux qui ne connoîtront pas autant que moi sa bravoure, son habileté, sa prudence, et l'application qu'il a pour faire réussir ses desseins. Un moment après avoir reçu cette nouvelle, j'écrivis à Rollinde pour voir comme l'on pourroit apprendre à madame de Nogent la mort de son mari; qu'il falloit garder toutes les mesures nécessaires pour prévenir le danger qu'il y avoit qu'elle ne mourût dans l'instant qu'on la lui diroit, parce que jamais femme n'avoit tant aimé son mari qu'elle faisoit. Je n'ai connu que madame de Montmorency là-dessus en comparaison avec elle.

Je fus fort touchée de l'affliction de madame de Nogent, et je regardai avec douleur celle de tous ceux qui avoient perdu leurs parens ou amis. Je faisois réflexion que nous devons toujours être soumis aux ordres de la Providence; je trouvois dans cette occasion un exemple que je me pouvois appliquer. Il y avoit sept ou huit mois que je sentois avec des peines inconcevables la prison de M. de Lauzun, et dans ce moment je la regardai comme un grand bien pour lui et pour moi, persuadée du courage qu'il a, et qu'il se seroit fait tuer à ce passage. Ainsi je me dis à moi-même: Dieu a souffert qu'il ait été mis en prison pour me le conserver. Je l'en ai loué de tout mon cœur dans toutes les occasions où il y a eu des gens de qualité tués. J'avoue pourtant que les prières que j'ai faites à Dieu là-dessus n'ont pas toujours été suivies de la soumission qu'un bon chrétien doit avoir sur tous les ordres de la Providence. Si j'avois pu vaincre les mouvemens de chagrin qui m'ont souvent troublée là-dessus, j'aurois

lieu d'espérer que Dieu les auroit eus agréables, et qu'il m'en auroit donné la récompense par la fin de la prison de M. de Lauzun. Comme il fait tout pour son bien et pour le mien, je dois vivre avec une entière soumission, et croire qu'il le fera sortir lorsqu'il le jugera nécessaire pour son salut et pour le mien; je lui demandai la grâce de me donner là-dessus toute la quiétude qui me pût faire mériter sa miséricorde. Le lendemain j'allai droit à Paris chez madame de Nogent, que je trouvai dans un état digne de compassion: elle étoit à demi assise dans son lit, et ne savoit ce qu'elle disoit; tantôt elle pleuroit, d'autres fois elle se mettoit à rire, parloit toujours et ne disoit rien de suite; elle avoit comme perdu la raison: elle me fit une pitié inconcevable. Comme je vis que je lui étois inutile dans l'état où je la voyois, je m'en retournai à Saint-Germain, et de là j'allai à Forges pour prendre les eaux, ainsi que j'avois accoutumé les autres années dans cette saison-là.

Les grandes conquêtes du Roi épouvantèrent les Hollandais et leurs voisins. Ils eurent recours au roi d'Angleterre, qui envoya le duc de Montmouth et Buckingham faire des propositions de paix au Roi, qu'on disoit être très-avantageuses. Il eut ses raisons pour ne les pas recevoir. M. Buckingham, qui étoit extrêmement des amis de M. de Lauzun, touché de son malheur, réchauffé par tout ce que M. de Baraille lui dit, qui étoit allé pour cela en Angleterre, parla au Roi de toute la tendresse qu'il lui avoit connue pour sa personne, et s'étendit beaucoup sur la fidélité qu'il lui avoit vue pour son service. Le Roi lui répondit qu'il avoit eu des raisons particulières de le mettre

où il étoit. M. de Buckingham lui répliqua s'il seroit possible qu'un homme à qui il avoit connu un si grand attachement pour lui fût perdu. Le Roi lui dit qu'il n'étoit pas perdu; qu'il n'étoit pas encore temps de finir ses peines. Sur cette réponse, M. de Buckingham supplia le Roi de trouver bon qu'il lui parlât de son état. Le Roi l'approuva, et s'attendrit en quelque manière. M. de Buckingham conta l'aventure en confidence à M. de Duras et à Fourilles, qu'il croyoit être des amis de M. de Lauzun, qui la répandirent par toute la cour, aussi bien que La Motte, brigadier des gardes du corps, à qui M. de Buckingham avoit conté ce qu'il avoit dit au Roi, ce qu'il lui avoit répondu, et comme il s'étoit aperçu qu'il ne haïssoit pas M. de Lauzun. Par cette conduite, toutes ses bonnes intentions devinrent inutiles, parce que ceux qui avoient des intérêts opposés à la sortie de M. de Lauzun travaillèrent à ruiner le crédit que M. de Buckingham pouvoit avoir sur l'esprit du Roi, afin de lui ôter d'une manière bien sûre les moyens de lui pouvoir parler de M. de Lauzun, ainsi qu'il lui en avoit demandé la permission. Ensuite ils trouvèrent des occasions propres de conseiller au Roi de disposer de la charge de M. de Lauzun en faveur du comte de Chamilly. Il mourut, et elle fut donnée l'hiver d'après à M. de Luxembourg. Quoique ce qu'avoit fait M. de Buckingham eût été gâté par lui-même, et que j'appris l'un et l'autre en même temps, je ne laissai pas d'être bien aise de ce que le Roi avoit paru avoir encore quelque bonté pour M. de Lauzun; et je fus très-persuadée que la dureté avec laquelle on le gardoit à Pignerol ne venoit pas de l'esprit ni du

cœur du Roi. Lorsque le Roi eut presque conquis toute la Hollande, il revint après avoir laissé M. de Luxembourg du côté d'Utrecht pour commander dans tout ce pays-là. Comme je m'en allai à Saint-Germain pour être auprès du Roi, lorsque j'y arrivai, le marquis de Pienne, gouverneur de Pignerol, me dit qu'on avoit arrêté à Turin un homme qu'on disoit être à M. de Lauzun; que le duc de Savoie avoit écrit de même, et avoit mandé qu'il croyoit que c'étoit moi qui l'avois envoyé dans ce pays-là. Cela ne me fâcha point, parce que je savois bien que je n'y avois aucune part; je ne laissai pas pourtant d'en avoir de la douleur, de peur que cela n'augmentât les sévérités qu'on avoit pour M. de Lauzun, et que même les gens qui ne lui vouloient pas de bien ne se servissent de cette occasion pour lui rendre de mauvais offices. Quoique je ne susse pas au vrai la personne que le marquis de Pienne me vouloit dire, je crus pourtant que ce devoit être une manière d'homme extraordinaire que M. de Lauzun avoit eu auprès de lui, lequel il avoit employé à bien des affaires qui m'avoient donné la curiosité de le vouloir voir. Je n'y pus parvenir qu'après sa prison. J'avois même jugé, par la vivacité de son esprit et par son peu de jugement, qu'il agit mal à propos. Peu de jours après, on m'apprit que cet homme avoit été conduit à Pignerol; qu'il avoit appréhendé la dureté et la longueur d'une prison; qu'il s'étoit tué avec un rasoir qu'il avoit sur lui. L'on parla quelque temps de la personne qui l'avoit envoyé là. Comme je n'en fais pas de cas, et que je suis persuadée que M. de Lauzun ne l'estime pas plus que moi, je crois que sa gloire

devroit être blessée si je la nommois ; ainsi je ne dois me souvenir de ce qu'elle a fait que pour en avoir de la honte, et de la douleur pour M. de Lauzun.

M. le duc d'Anjou, qui n'étoit pas venu au monde avec une trop bonne santé, diminuoit tous les jours ; on lui changea très-souvent de nourrice, on lui appliqua un cautère qui ne le soulagea point. Comme le Roi le vit en un état à n'avoir plus rien à espérer, il me proposa de l'aller tenir au baptême avec M. le prince de Conti. Je lui dis qu'il étoit assez mal, et que je lui porterois malheur ; que je le suppliois très-humblement de donner cette commission à quelque autre personne moins sensible que moi à cette perte. La maréchale de La Mothe le tint. Il mourut : le Roi et la Reine en furent extrêmement affligés.

Deux ou trois jours devant cette mort, l'on avoit eu nouvelle que les ennemis s'étoient mis en campagne pour prendre Tongres. Montal sortit de Charleroy pour se jeter dans cette place : après qu'il y fut entré, les ennemis marchèrent à la sienne, l'investirent et l'attaquèrent. Le Roi partit de Saint-Germain pour l'aller secourir. Nous arrivâmes à Compiègne dans trois jours de marche, qui fatiguèrent beaucoup madame de Guise ; elle n'étoit pas accoutumée à de pareilles journées dans une saison aussi rude que celle-là l'étoit. La nuit que nous fûmes arrivés à Compiègne, le Roi reçut un courrier qui lui porta la nouvelle de l'entrée de Montal dans Charleroy, et de la levée du siége par le prince d'Orange l'avant-veille de Noël 1673.

[1674] La cour s'en revint à Saint-Germain, où elle arriva le 2 de janvier. Madame de Nogent étoit

toujours dans une grande affliction: si elle avoit été capable de sentir quelque autre peine que la perte de son mari, elle auroit dû être touchée de la charge de maître de la garde-robe qu'avoit M. de Nogent, que le Roi venoit de donner à Tilladet, cousin germain de M. de Louvois, avec ordre de ne lui donner que cent cinquante mille livres, quoique M. de Nogent l'eût achetée quatre cent mille. M. de Charost eut dans le même temps ordre de vendre la sienne à M. de Duras; le père et le fils furent faits ducs, et le Roi donna au dernier la lieutenance générale de Picardie, et quelque argent comptant. Tous ceux qui voyoient cela disoient que les gens qui avoient servi M. le prince étoient bien récompensés, puisque messieurs de Luxembourg, Duras et Rochefort avoient été des gardes de son corps, et avoient été ses plus zélés serviteurs; et qu'ils étoient tous trois capitaines des gardes, qui devoient répondre de la personne du Roi. Ce fut dans ce temps-là que la compagnie de M. de Lauzun fut donnée à M. de Luxembourg : j'en appris la nouvelle en allant à la messe; chacun la contoit tout bas. Je ne laissai pas d'aller au dîner du Roi, quoique j'eusse les yeux tout en larmes, ne me souciant pas qu'il me vît pleurer, persuadée qu'il le devoit être que je ne pouvois pas être insensible à tout ce qui arrivoit à M. de Lauzun. Ce n'étoit pas la perte de sa charge qui m'inquiétoit : j'étois pénétrée de douleur de voir l'aigreur de l'esprit du Roi.

Le Roi commença la campagne de bonne heure : nous allâmes avec lui jusqu'à Courtray. Les ennemis furent surpris de sa diligence, et fort embarrassés sur l'incertitude de ce qu'il avoit envie de faire. Je n'ai

jamais tant vu de bonnes troupes ensemble : l'armée étoit presque de quarante mille hommes. Le Roi, après avoir bien donné des alarmes aux Espagnols, et un peu mangé leur pays, alla attaquer Maestricht. La Reine et toute la cour s'en alla à Tournay. La place fut prise dans onze jours de tranchée ouverte, quoique autrefois, avec de moindres fortifications, le prince d'Orange ne l'avoit prise qu'après soixante jours de tranchée ouverte. Le Roi fait attaquer les places d'une manière bien plus vigoureuse : il ôte le courage, à ceux qui les défendent, de lui pouvoir résister un moment. Il y eut bien des gens de tués. Artagnan fut du nombre, dont la perte me toucha sensiblement : outre qu'il étoit très-brave homme, il étoit très-fidèle à ses amis ; et indubitablement il n'auroit pas perdu l'occasion de parler au Roi de tout ce qu'il avoit vu dans le cœur de M. de Lauzun pour sa personne.

Après la prise de Maestricht, le Roi manda à la Reine de s'en aller à Amiens, où elle recevroit de ses nouvelles. Le jour que nous partîmes de Tournay, à la dînée entre cette place et Douay, à peine la Reine étoit-elle à table, que l'on vit passer madame de Montespan dans une des calèches du Roi, avec quatre gardes du corps qu'on lui avoit envoyés de l'armée pour la suivre. Nous allâmes à Amiens, sans séjourner en chemin. La Reine, qui paroissoit fort chagrine, y eut des vapeurs si violentes qu'on envoya chercher des médecins à Paris, pour faire une consultation avec ceux de la cour.

Le Roi écrivit à la Reine de l'aller trouver à Rethel ; il lui envoya sa route et la nôtre, où les journées qu'on devoit faire étoient marquées, et le jour que le Roi y

arriveroit aussi. Il s'y trouva devant nous : l'on y séjourna deux jours ; l'on alla de Rethel à Verdun, à Malatour et à Thionville, où la cour séjourna cinq ou six jours. Cette place est bonne pour ses fortifications ; quant aux logemens, ils y sont affreux : aussi nous avions bien de l'impatience d'en partir pour aller à Metz, où l'on fut mieux logé. La Reine alla voir la synagogue, et y fit danser les juifs.

Le fils naturel de l'électeur palatin, qui venoit de faire un compliment à Madame sur ses couches d'un fils, avoit salué le Roi à Rethel. J'avois oublié de dire que Monsieur étoit allé voir Madame. De Metz, nous allâmes à Nancy, qui est une fort belle ville qui a du grand. La maison des ducs de Lorraine, qu'on appelle la cour, y montre de la dignité ; les appartemens n'y sont pas accommodés, ils ne laissent pas d'être très-beaux ; il y a une chambre fort dorée, et qui est très-mal entendue, quoique ce soit le maréchal de La Ferté qui l'a fait accommoder dans le temps qu'il en étoit gouverneur. Il y a, comme j'ai déjà dit, beaucoup de logement, une cour agréable, un grand jardin qui étoit encore plus beau devant que les fortifications en fussent rasées, parce qu'il étoit en partie sur un des bastions. Comme il y a force couvens, la Reine s'occupa à les visiter. J'allai dans celui où mon père s'étoit marié ; la quantité de femmes de qualité qu'on y vit, qui étoient bien faites, d'un esprit et d'un air noble, nous fit comprendre que la cour y avoit été belle ; elles venoient souvent chez moi, je prenois plaisir à les entretenir, et leur trouvois beaucoup de politesse. Nous n'y trouvâmes presque pas d'hommes ; au moins s'il y en avoit, ils se trouvè-

rent cachés. La Reine y prit les eaux de Spa, et moi celles de Pont-à-Mousson. J'avois envie d'aller prendre celles de Forges; le Roi me témoigna qu'il désiroit que je demeurasse. Je voulus essayer si celles d'ici me feroient autant de bien que les autres : je m'en trouvai beaucoup échauffée. L'on se divertissoit assez à Nancy : de manière que je fus quasi fâchée lorsqu'on en partit. Nous allâmes faire un tour en Alsace : l'on coucha à Lunéville, maison de campagne des ducs de Lorraine, où madame de Lorraine se plaisoit fort; elle y faisoit bâtir lorsqu'ils sortirent de Lorraine. La situation m'en parut belle. Nous passâmes à Saint-Nicolas, qui est une grande dévotion : la Reine y avoit déjà été. L'on nous montra les fers d'un homme qui avoit été prisonnier des Turcs, et qui pendant ce temps avoit fait un vœu à Saint-Nicolas; il se sauva, et s'en vint accomplir son vœu, et remettre les fers qu'il avoit aux pieds et aux mains. Je laisse à juger, à ceux qui connoîtront combien mon cœur est occupé de la prison de M. de Lauzun, le zèle avec lequel je demandai à Dieu, par l'intercession de saint Nicolas, de lui vouloir rendre la liberté. Je n'oubliai pas de conter au Roi le miracle de l'esclave; je joignis mes mains pour exprimer la grâce qu'il avoit dû rendre à Dieu et à saint Nicolas. Je fis assez apercevoir que je lui ferois un remercîment, et bien naturel, s'il donnoit la liberté à M. de Lauzun.

Nous allâmes à Ravon, qui est un vilain lieu dans les montagnes des Vosges, où je fus logée dans une maison qui tomboit, et où il revenoit des esprits, à ce qu'on disoit : ainsi je ne dormis pas en repos. L'on alla à Saint-Diez, qui est une assez jolie ville au pied

de la montagne, de laquelle on fait toutes les années une solemnelle procession pour demander à Dieu la grâce de les préserver d'une ancienne prédiction qui ménace cette ville que la montagne lui tombera dessus, et qu'elle l'ensevelira. Les hommes et les femmes n'y ont que la figure humaine; pour l'esprit, ils paroissent comme des bêtes. Nous allâmes à Sainte-Marie-aux-Mines; il nous fallut passer par des chemins épouvantables dans des bois qui n'ont que de petites routes étroites, et pour perspective des précipices affreux; et comme les arbres sont fort grands et fort élevés, et les feuilles d'un vert noir, on a de la peine à voir le ciel. Lorsque nous fûmes arrivés à Sainte-Marie-aux-Mines, je vis dans la plaine beaucoup de petites villes qui me parurent bien bâties : le pays est beau, et fort entrecoupé de rivières. Cette ville n'est à proprement parler qu'une longue rue entre deux grandes montagnes, qui sont bien élevées, et toutes couvertes de grands arbres. Il y a dans cet endroit-là un ruisseau qui sépare l'Alsace d'avec la Lorraine; cette ville ou village est au prince palatin de Birkenfeld. Le jour qu'on y séjourna, je dormis toute la journée; comme les eaux y sont fort froides et dangereuses, et que la poussière s'attache à la viande, je n'y mangeai quasi rien: je prenois des œufs, des bouillons, et buvois du vin de Rhin qui est blanc et soufré, duquel on fait cas. L'on alla de là à Rifauvilliers, qui est une petite ville où il y a un fort beau et extraordinaire château; elle est venue au prince palatin du côté de sa femme. Elle est fille du comte de Ribaupierre qui venoit de mourir; et comme les gens d'une certaine qualité font de grandes cérémonies pour

les enterremens, ils attendent quelquefois un mois ou davantage pour y appeler leurs parens et amis : ainsi le prince palatin, beau-frère du mort, qui servoit en France à la tête du régiment d'Alsace, n'avoit osé prier personne d'aller chez lui, à cause de cet embarras. Le Roi prit la résolution d'aller coucher dans ce château : les gardes et les maréchaux des logis trouvèrent le corps du mort sous un drap mortuaire, avec des chandeliers aux quatre coins : et comme il occupoit un des appartemens, et que le Roi avoit vu du sien la lumière, ils firent mettre le corps dans une armoire. Le Roi coucha dans la chambre où il étoit mort, et moi dans celle où il avoit été mis pendant quelque temps, et mes filles dans la chambre où étoit l'armoire et le corps : je n'en savois rien. Le lendemain comme l'on descendoit le degré, le Roi me dit : « Si « vous saviez ce que je sais, vous seriez bien ef- « frayée. » Il me conta cette petite histoire, qui m'auroit bien troublée et empêché de dormir, et de demeurer même dans la maison, si l'on me l'avoit apprise sur le soir.

Le jour que nous partîmes de Sainte-Marie-aux-Mines, un petit souverain vint saluer le Roi : c'étoit le prince de Montbelliard de Wirtemberg. Je l'avois vu autrefois à Paris, lorsqu'il avoit épousé mademoiselle de Châtillon, fille du maréchal. Il me parut affreux, habillé comme un maître d'école de village, sans épée, avec un méchant carrosse noir, parce qu'il portoit le deuil de l'impératrice, que j'ai oublié de dire être morte il y avoit quelques mois. Ses chevaux avoient des housses noires jusqu'à terre, et ses pages et laquais étoient vêtus de jaune avec des garnitures

de ruban rouge. Il avoit quinze ou vingt gardes avec des casaques de même livrée, assez bien montés. Il me souvient que toute sa cour étoit dans un même carrosse, duquel l'on vit sortir dix ou douze personnes pour s'en faire honneur. Voilà comme sont faits tous les princes étrangers chez eux ; il ne faut pas juger de ce qu'ils sont dans leur pays par la dépense qu'on leur voit faire en France, parce qu'ils font des efforts pour se soutenir dans quelque gloire. Le doyen du chapitre de Strasbourg, avec deux chanoines, vint saluer le Roi ; je pense que ce bon homme s'appeloit le comte de Manderhail. Il avoit comme une espèce de soutanelle. Les deux chanoines étoient jeunes, bien faits, les cheveux longs, la tête belle, habillés de gris, et de grandes épées à leur côté, des écharpes noires avec une riche frange d'or et d'argent ; je crois même qu'ils avoient des plumes : leur train étoit beaucoup plus magnifique que celui d'un prince souverain. L'un de ces deux messieurs étoit neveu de M. de Strasbourg, de la maison de Furstemberg : j'ai oublié le nom de l'autre. Ils me parlèrent à une petite ville appelée Chatenoy, qui appartient à leur chapitre. Le bailli de cette ville avoit été autrefois à Paris chez le président Tambonneau, pour apprendre l'allemand à ses enfans ; et comme il avoit vu beaucoup de monde dans cette maison, il étoit venu servir de guide au Roi, parce qu'il parloit bien français. On le fit marcher à la portière du carrosse, où nous lui faisions faire des contes qui nous divertissoient extrêmement. Il demanda au Roi des nouvelles de toutes les personnes qu'il avoit vues chez Tambonneau ; il s'adressa ensuite à moi, pour me demander si je ne le connois-

sois plus. Madame de Montespan, qui depuis Thionville étoit venue dans le carrosse de la Reine, l'entretenoit avec plaisir; il lui dit qu'il avoit vu plusieurs fois M. de Mortemart chez M. Tambonneau, et demanda des nouvelles des petits de Bouillon. On lui dit qu'il y en avoit un cardinal. Il répondit : « J'en suis « bien aise. » Et ensuite il demanda au Roi qu'étoit devenu le petit Péguillin, qui étoit si joli garçon. « L'on « m'a dit, ajouta-t-il, qu'il s'appelle M. de Lauzun. » Chacun se regarda sans lui rien répondre. Il continua de questionner le Roi, et lui dit : « Vous ne me ré- « pondez donc rien sur M. de Lauzun, et vous l'aimiez « tant dans le temps que j'étois à Paris! Pourquoi « n'est-il pas ici? J'ai ouï dire qu'il lui étoit arrivé de « si grandes aventures : je serois bien aise de le voir. » Comme personne ne lui répliqua rien, il se lassa d'en parler. Quoique cette conversation m'embarrassât un peu, je ne laissai pas d'être fort aise que quelqu'un parlât au Roi de M. de Lauzun, et que d'une manière naïve on le fît souvenir combien il l'avoit aimé; je me persuadois que cela lui pouvoit renouveler la tendresse qu'il avoit pour lui. Madame la princesse *** vint voir la Reine : c'est une femme assez bien faite. Elle avoit mené une fille de cinq ans avec elle, et une sœur qui avoit le visage d'une longueur extraordinaire; elles n'entendoient ni ne savoient parler toutes trois pas un mot de français. Madame de Soubise la présenta; elle avoit été lui rendre une visite, parce qu'une fille de Rohan a été mariée autrefois dans cette maison. Nous allâmes à Brisach. Lorsque le Roi passa devant Colmar, il sortit de carrosse pour aller voir les fortifications qu'il voulut faire raser; les

bourgeois furent désarmés, et le canon et toutes les munitions de guerre enlevés et portés à Brisach. Je n'ai jamais vu une consternation si grande que celle des habitans de Colmar, et de plusieurs autres petites places que le Roi fit démolir. Lorsqu'il fut rentré dans le carrosse, chacun lui dit que ces pauvres gens faisoient pitié; il répondit : « Quand nous serons à « cent pas de la ville, vous verrez si j'ai eu raison « d'en user comme j'ai fait. Et il se pourra faire, « ajouta-t-il, que votre compassion sera moins échauf- « fée. » Et un moment après il nous montra un fort que ceux de Colmar avoient fait pour garder un pont sur la rivière, sur laquelle il falloit nécessairement passer pour aller à Brisach; ils y tenoient une garnison, et avoient ordinairement des troupes aux environs. Ainsi nous ne fûmes plus attendris : au contraire, nous louâmes beaucoup la précaution du Roi, et blâmâmes fort l'insolence de messieurs de Colmar.

Lorsque nous arrivâmes à Brisach, j'eus une grande frayeur sur le pont, qui est d'une hauteur épouvantable. Il y en a deux qui ne sont séparés que par un médiocre terrain, qui fait comme une espèce de petite île entre deux. Ils sont d'une fort grande longueur; et comme il n'y a pas de garde-fou, et que l'élévation en est surprenante, j'avoue que j'eus une terrible peur. Il y a des arbres de sapin tout ronds qui servent de planches : et comme ils ne sont pas cloués, et que l'on voit l'eau entre deux, il ne faut pas s'étonner si les personnes les plus assurées s'y trouvent surprises et effrayées. Le Rhin est si rapide, qu'il fait une manière de murmure qui est capable d'épouvanter les chevaux, qui se pouvoient facilement

jeter dans l'eau. Ainsi tous les gens les plus sensés le passèrent à pied aussi bien que moi. Le Roi étoit à cheval, dont j'étois fort fâchée : je craignois beaucoup pour lui. La ville de Brisach est fort petite et assez vilaine, les rues y sont étroites, le château est mélancolique ; il s'y trouve tout ce qui peut représenter une prison ; les chambres y sont obscures et les fenêtres grillées : de manière que je répétai plusieurs fois au Roi si cette maison ne lui donnoit pas des vapeurs ? « Pour moi, lui dis-je, tout ce qui a l'air d'une pri-« son me tue. » J'affectai fort de parler des horreurs qu'on doit avoir pour tous les lieux qui en avoient quelque ressemblance.

L'évêque de Bâle vint voir la Reine ; les députés des cantons suisses avec ceux de quelques villes vinrent faire serment de fidélité au Roi. Le général des capucins, qui venoit faire sa visite en France au sortir de celle d'Allemagne, vint saluer la Reine. Il lui dit qu'il avoit vu la princesse d'Inspruck, de la maison d'Autriche ; qu'elle étoit bien faite ; que l'archiduc l'avoit fait chanter : qu'elle avoit la voix très-agréable ; que l'Empereur la faisoit élever pour l'épouser un jour, parce qu'on lui avoit prédit qu'il auroit sept femmes ; qu'il avoit dans ce dessein-là empêché qu'on ne la mariât ailleurs. Cela nous parut extraordinaire, aussi bien que la relation du bon homme sur la belle voix de la princesse, parce qu'en France l'on ne s'aviseroit pas de faire chanter une jeune demoiselle de cette qualité devant un capucin.

Après avoir séjourné quelques jours à Brisach, nous retournâmes à Nancy, où l'on resta encore quelques jours. Il courut un bruit que nous allions faire un voyage

en Franche-Comté, et deux jours après l'on dit que c'étoit pour la Flandre, et nous nous mîmes en marche pour cela. Jamais chemin ni vilain temps et méchans gîtes ne furent pareils. Lorsque nous fûmes arrivés à Laon, où l'on séjourna un jour, prêts à partir pour continuer notre route, tout d'un coup le Roi manda à la Reine qu'il s'en retournoit à Paris. Cette nouvelle donna une grande joie à toute la cour.

Pendant le voyage que je viens de marquer, madame de Guise étoit demeurée à Paris, et avoit été loger au Luxembourg, où elle voyoit souvent l'ambassadrice d'Angleterre, pour qu'elle lui ménageât le mariage du duc d'Yorck : tous ses soins lui furent inutiles. Le Roi dit un jour dans le carrosse de la Reine que le duc d'Yorck lui avoit mandé qu'il épouseroit qui il voudroit de son royaume à l'exclusion de madame de Guise. M. de Turenne eut une grande envie de le marier avec une des filles de M. le duc d'Elbœuf. Le Roi ne le voulut pas : ainsi tous les mouvemens qu'il s'étoit donnés là-dessus furent inutiles. L'on parla aussi de mademoiselle de Créqui : le Roi n'y voulut pas consentir, non plus qu'à l'autre. Ainsi cette proposition fut arrêtée sans faire beaucoup de chemin. Madame de Wirtemberg, fille du prince de Barbançon, fut veuve; le prince Ulric de Wirtemberg, qui avoit un régiment allemand dans les troupes d'Espagne, en devint amoureux : il se fit catholique pour se marier avec elle; il en eut une fille, et son amour diminua beaucoup. Il laissa la mère et la fille à Bruxelles, et s'en retourna chez lui prendre sa première religion. J'ai ouï dire que ses parens n'avoient pas voulu reconnoître ce mariage, quoique madame

de Wirtemberg s'étoit toujours récriée qu'elle n'étoit pas avec son mari, à cause de la religion. Ce fut sur ce prétexte qu'elle se vint jeter entre les bras de la feue Reine mère, qui, sans examiner si elle disoit vrai ou faux, lui accorda sa protection, et lui fit donner, comme par une espèce de charité, six mille livres de pension que le Roi lui a continuée à sa prière. Comme madame de Wirtemberg avoit vu ma belle-mère en Flandre, où elles avoient fait connoissance, et qu'elle aimoit naturellement les étrangers, elle lui donna un logement au Luxembourg, plutôt par cette considération que par celle de faire plaisir à la feue Reine mère, quoiqu'elle lui fît valoir cette faveur. Madame de Wirtemberg faisoit souvent des voyages en Flandre. L'on mit sa fille dans un couvent; elle s'y donna bientôt des airs : bien des gens la voyoient, et faisoient comme s'ils la trouvoient belle, quoiqu'à ma fantaisie elle ne le soit pas. Par ses intrigues et celles de sa mère, elle parvint à se faire proposer pour le duc d'Yorck. Madame de Wirtemberg avoit fait un voyage à Nancy pour cette négociation; le Roi fit le portrait de la mère et de la fille, et l'affaire fut bientôt rompue. Lorsque toutes ces propositions furent finies, le Roi travailla et fit le mariage de la princesse de Modène. Elle passa à Paris; le Roi et la Reine l'allèrent voir : Mademoiselle, ma sœur et moi lui allâmes rendre visite. Elle me parut fort incivile; je remarquai cela à son air : pour ce qui nous regardoit, nos rangs étoient si marqués qu'elle ne pouvoit manquer à rien. Elle me parut une grande créature mélancolique, ni belle ni laide, fort maigre, assez jaune. J'ai ouï dire qu'elle est à présent fort enjouée et engraissée, et

qu'elle est devenue belle. Elle alla à Versailles, ensuite nous rendit nos visites, et s'en alla.

Ma sœur s'étoit souvent brouillée avec son mari, et le bon homme grand duc avoit pris soin pendant sa vie de tout pacifier, et d'empêcher l'éclat : après sa mort, toutes sortes de mesures furent rompues. Le Roi fut obligé d'envoyer M. l'évêque de Marseille pour travailler à cette réconciliation. Dans les premières nouvelles que j'en eus, j'écrivis à ma sœur pour lui conseiller ce que je croyois qu'elle devoit faire; elle désapprouva la sincérité avec laquelle je lui avois dit mes sentimens, s'en plaignoit lorsqu'elle étoit mal avec son mari, et me remercioit lorsqu'elle étoit raccommodée avec lui. Ainsi ce qui lui plaisoit un jour l'offensoit le lendemain. Je recevois quelquefois des réponses, par lesquelles elle me marquoit qu'on ne pouvoit pas l'aimer, et lui parler autrement que je le faisois; que ceux qui l'avoient flattée étoient ses ennemis. Nous nous mîmes dans un commerce de lettres pleines de tendresse et d'amitié; elle me remercioit toujours des avis que je lui avois donnés, et de la manière honnête avec laquelle j'avois parlé d'elle à son mari, et de celle que j'avois eue pour lui dans le séjour qu'il avoit fait à Paris. Je ne puis m'empêcher de faire ici une petite digression, pour dire que dans le temps que M. le grand duc vint en France et qu'il étoit à la cour, M. de Lauzun servoit auprès du Roi; cela lui donna de fréquentes occasions de lui faire bien des honnêtetés : de manière qu'ils firent une connoissance particulière, et ils avoient entretenu ensemble une espèce de commerce; ils se faisoient faire des complimens l'un à

l'autre par l'ambassadeur de Venise, qui étoit leur ami commun. Comme mon affaire fut presque aussitôt rompue que commencée, je n'eus pas le temps d'écrire à M. le grand duc pour lui en faire part. M. de Contarini, ambassadeur de Venise, avoit pris le soin de mander premièrement que j'allois épouser M. de Lauzun, et trois jours après il lui avoit appris que notre mariage avoit été rompu. Il reçut les deux lettres à la fois, et ne lui fit qu'une réponse qu'il me montra, par laquelle il lui marquoit que sa première lettre lui avoit donné de la joie; qu'il tenoit à honneur l'alliance de M. de Lauzun; que sa seconde l'avoit extrêmement affligé; qu'il étoit fort touché de notre déplaisir; qu'il nous honoroit tous deux parfaitement; qu'il prenoit un grand intérêt à tout ce qui nous regardoit. J'eus une très-grande impatience de pouvoir faire ce récit à M. de Lauzun : lorsque je lui en parlai, il me répondit que l'ambassadeur de Venise lui avoit montré sa lettre; qu'il l'avoit supplié de faire un très-humble remercîment à M. le grand duc; qu'il étoit beaucoup sensible à ses honnêtetés. Il me souvient que le jour que je lui parlai de cette lettre, le Roi et la Reine allèrent le soir souper à l'hôtel de Guise, où il y eut un grand bal pour les noces de mademoiselle d'Harcourt, qui avoit épousé par procureur le duc de Cadaval, portugais. J'avois été priée de me trouver aux fiançailles, qui se firent chez la Reine. M. d'Elbœuf, qui est le chef de toute cette maison, me conjura de n'y pas aller: je n'y allai point. Pour les noces, comme elles se firent à l'hôtel de Guise, et que ce fut peu de temps après la rupture de mon affaire, madame de Guise n'osa me prier d'y

aller. M. de Lauzun y alla avec le Roi; je l'avois assez prié de ne s'y pas trouver.: il ne voulut point avoir cette complaisance pour moi. Il me dit que je ne devois jamais souhaiter ni lui ordonner de quitter le Roi, en quelque endroit qu'il pût aller; et sur ce fond-là il prit la peine de me gronder, et me répéta que je devois savoir que tous les lieux lui étoient égaux quand il suivoit le Roi, et que tous les gens qu'il y verroit lui seroient indifférens. J'appris avec plaisir que monsieur, madame et mademoiselle de Guise l'avoient fort pressé de souper, qu'ils lui avoient fait mille honnêtetés auxquelles il avoit répondu avec un air fier et civil. Le lendemain nous causâmes long-temps ensemble; il me fit la relation de cela d'une manière si modeste, que si je n'avois appris d'ailleurs ce qu'on lui avoit dit et ce qu'il avoit répondu, j'aurois été mal informée du sang-froid avec lequel il avoit reçu les honnêtetés des personnes qu'il savoit n'être pas bien avec moi. Il me dit ce jour, comme en manière de plaisanterie, si je n'étois pas fâchée que M. le grand duc eût écrit à M. l'ambassadeur de Venise qu'il auroit desiré que je l'eusse épousé; que je lui ferois plaisir de lui expliquer s'il m'avoit fait bien ou mal sa cour en écrivant cela; et si je le trouverois assez honnête homme pour faire quelque cas de la bonne opinion qu'il avoit de lui. Je me suis beaucoup éloignée de l'histoire de ma sœur, que j'avois commencée.

Comme il y a des enchaînemens qui sont nécessaires, ou qui me tiennent trop au cœur pour pouvoir les laisser échapper, cela fait que j'écris la plupart des affaires hors de leur place, à mesure qu'elles

me viennent, et qu'elles m'occupent plus vivement.

Pour revenir où j'ai fait ma digression, M. de Marseille, dont j'avois commencé à parler, vint à Nancy dans le temps que nous y étions. Il me parut fort étonné de tout ce qu'il avoit vu à Florence; il me dit qu'il avoit fait beaucoup d'allées et de venues pour pacifier les affaires; qu'il avoit fait tous ses efforts pour faire voir M. et madame la grande duchesse, et n'avoit pu y parvenir. Il me dit que le sujet de son voyage avoit été pour travailler à les raccommoder, et m'expliqua une espèce de démêlé extraordinaire qu'ils avoient eu ensemble; que ma sœur avoit demandé permission au grand duc d'aller à une dévotion ou à une maison un peu éloignée: je ne me souviens pas bien où c'étoit. On donnoit à cela une explication qui ne lui avoit pas plu, et qui avoit été cause de ce désordre; il n'étoit pas revenu en opinion que ma sœur eût plus de tort que le grand duc, au contraire; et comme c'est un fort habile homme, il ne s'en expliqua à personne, et n'a plus voulu s'en mêler. Il a paru, quand elle a été ici, qu'elle n'étoit pas contente de cet évêque, qui avoit fait entendre qu'elle le contraindroit de la laisser venir ici.

Revenons à Baraille. Il fit quelques campagnes avec le marquis de Fabert, qui avoit un régiment de dragons que M. de Lauzun lui avoit fait donner. Il avoit été cadet dans sa compagnie; tout ce qu'il y avoit de gens de qualité en ce temps-là se mettoient dans les gardes du corps: c'étoit la mode. Les compagnies de Noailles et de Lauzun, et particulièrement cette dernière, en eurent beaucoup, et les autres peu. Baraille fit aussi une campagne sur mer; il ne perdoit point

d'occasion de servir le Roi et de se distinguer : il croyoit par là être plus en état de servir M. de Lauzun, pour lequel il continuoit d'avoir une véritable passion. Les hivers il revenoit à Paris, et venoit plutôt deux fois qu'une au Luxembourg, où il servoit M. de Lauzun fort utilement.

Les manières de madame de Nogent ne me plaisoient pas toujours. J'appris que son mari et elle étoient si mal ensemble quand il mourut, qu'ils étoient sur le point de se séparer : le mari étoit toujours amoureux, mangeoit son bien, et la méprisoit fort : ce qui n'étoit pas du tout agréable pour une femme, et surtout pour elle qui étoit de qualité au-dessus de lui, et qui lui avoit apporté plus de bien qu'il n'en pouvoit espérer, par les bienfaits du Roi, qui lui avoit donné la lieutenance de roi d'Auvergne. Elle l'avoit épousé par son inclination, contre le gré de M. de Lauzun; il en étoit méconnoissant. Elle jouoit son personnage à merveille; elle s'évanouissoit avec des convulsions dès qu'elle voyoit des personnes qui avoient perdu quelqu'un au passage du Rhin, ou qui y avoient quelque rapport. M. de Vaubrun son beau-frère fut tué en Allemagne : elle étoit à Eu auprès de moi quand elle apprit cette nouvelle. Je savois qu'elle ne l'aimoit pas : elle ne laissa pas de faire toutes les démonstrations de douleur, comme si elle en avoit eu véritablement. Elle avoit un ouvrage tout composé de larmes, d'os, de têtes de morts, de flammes, de cœurs, pour faire un parement d'autel à Saint-Evenard, où elle disoit qu'étoit le corps de M. de Nogent. C'est un village près de Tolhus : elle y vouloit fonder un couvent de capucines, pour s'y retirer quand

elle auroit établi ses enfans. Elle en avoit quatre, deux fils et deux filles, dont l'aînée n'avoit alors que dix ans. J'écoutois tout cela avec beaucoup de pitié, ne sachant pas pour lors qu'ils fussent mal ensemble : je croyois qu'elle l'aimoit véritablement. Je ne devois pas m'attendrir d'une histoire si éloignée, et de son discours de faire enterrer un homme et de bâtir un couvent de capucines dans un pays huguenot : tout cela me devoit faire voir l'impossibilité de son projet, et le caractère de son esprit de croire abuser les gens. Et quand elle témoignoit tant d'empressement pour M. de Lauzun, je me devois souvenir que M. de Lauzun m'avoit dit cent fois : « Ma sœur est une comé« dienne : elle ne m'aime point, ni le bourgeois d'An« gers. S'ils croyoient que j'eusse de l'argent dans les « os, ils me les casseroient, tant ils sont intéressés. »

Comme l'on ne se souvient pas toujours de tout dans le temps, et qu'il est difficile, aussi occupée d'une seule affaire que je l'étois lorsque j'ai écrit l'endroit de ces Mémoires, qui font assez connoître que je l'étois beaucoup, j'ai oublié mille circonstances dont je me souviens à cette heure que je ne le suis plus. Il paroîtra assez que je les ai discontinués bien des années : ce qui fait faire des digressions qui pourront être ennuyeuses. Quand M. d'Artagnan revint de mener M. de Lauzun à Pignerol, il dit au Roi et à M. de Louvois qu'il lui avoit dit de supplier très-humblement le Roi que madame de Nogent ni son mari ne se mêlassent de rien de ses affaires, et ne missent pas la main sur le peu d'argent qu'il avoit laissé, ni sur ses pierreries, ni sur sa vaisselle d'argent, qui n'étoit pas en grand nombre ; et que ce fussent Ba-

raille et Rollinde qui s'en mêlassent. On trouva, à ce que j'ai ouï dire à M. de Rochefort, quantité de portraits de dames entourés de médiocres diamans. Si j'avois eu bien de la curiosité, j'aurois pu voir ceux qui étoient de manière à pouvoir être vus; je ne m'en souciois pas, j'en ai même oublié les noms; je crois qu'elles en font pénitence, et qu'il n'en reste plus au monde. Madame de Nogent fut fort fâchée quand elle sut ce qu'Artagnan avoit dit au Roi et à M. de Louvois. Il étoit fort de ses amis, et c'étoit une ancienne amitié du temps qu'elle étoit fille de la Reine. Elle avoit une compagne, nommée Jalace, fort jolie, dont M. de Louvois étoit amoureux; elle en étoit la confidente, et sa parente. Comme M. de Louvois la vouloit épouser, son commerce n'étoit que bon: le mariage étoit fort avantageux pour sa parente; cependant M. de Louvois cessa d'être amoureux, et madame de Nogent contribua beaucoup à rompre le mariage de sa parente. Quoique M. de Louvois ne fût pas ami de M. de Lauzun, madame de Nogent a toujours continué beaucoup de commercer avec lui: et j'ai su qu'elle lui avoit promis, peu de temps après sa prison, qu'elle ne feroit jamais rien pour sa liberté sans son ordre; et que si je voulois agir pour cela, et qu'elle en eût connoissance, il en seroit averti. Dans les premiers temps de sa prison, on n'en savoit pas la cause: ses amis et les personnes qui s'intéressoient pour lui étoient si étourdis de son malheur, qu'ils ne savoient quasi que faire pour sa liberté. M. de Louvois et M. Le Tellier son père lui avoient toujours été fort contraires: celui-ci ne lui avoit jamais pardonné l'amour qu'il avoit eu pour sa fille, madame de

Villequier. Pour l'autre, qui vouloit être le maître de la guerre, et que toutes les charges qui la regardoient et les commandemens dépendissent de lui, ne pouvoit souffrir la grande ambition de M. de Lauzun, qui vouloit pousser sa fortune par là, et qui étoit incapable de se soumettre à lui. La grande inclination que le Roi avoit pour lui, tout cela lui donnoit beaucoup de jalousie contre M. de Lauzun : on disoit que c'étoit lui qui avoit empêché qu'il ne fût grand-maître de l'artillerie, lorsque le comte Du Lude le fut. Ils avoient eu mille démêlés ensemble, et M. de Lauzun prenoit toujours les affaires d'une grande hauteur. Ainsi on l'accusoit fort d'avoir, par ses mauvais offices, contribué à sa prison, et que son père ne l'avoit pas épargné; qu'on l'avoit battu en ruine sur ce qu'il étoit capable d'avoir de grands desseins, puisqu'il avoit osé avoir celui de m'épouser. On croyoit aussi que madame de Montespan, qui avoit été fort de ses amies, avoit changé; on n'en disoit pas la raison (1) : on ne doit pas croire que mon affaire, qui ne paroissoit pas désagréable au Roi, l'ait pu être à elle. Quand le malheur en veut aux gens, on y cherche des causes qui sont innocentes : toutefois je crois que ce fut son malheur seul qui lui attira celui-là et tous ceux qui lui sont arrivés depuis. Pour moi, je n'avois garde de croire que ce fût sa mauvaise conduite: je ne lui connoissois pas de défauts en ce temps-là, et j'ose dire que j'avois cela de commun avec le Roi. Peu de temps après la rupture de notre mariage, le Roi le voulut faire duc et maréchal de France; il le refusa, et dit

(1) *On n'en disoit pas la raison :* Le détail de la brouillerie de Lauzun et de madame de Montespan se trouve dans la Notice sur Mademoiselle.

que rien ne pouvoit jamais le consoler de ce qu'il avoit perdu, et que rien ne pourroit réparer sa perte. Il remercia le Roi, et dit qu'il ne vouloit rien. Cela fut approuvé de peu de gens et blâmé de beaucoup, parce qu'il avoit des envieux : autrement rien n'étoit plus beau que cela. On se servit de ce prétexte pour lui nuire : on disoit qu'il prenoit les affaires avec trop de fierté, et il est vrai qu'il ne l'avoit jamais été tant que depuis notre affaire : il me semble qu'il avoit sujet de l'être. Il avoit, à ce que l'on dit, souvent des démêlés avec madame de Montespan : cela n'est pas venu à ma connoissance, et je ne m'en suis pas informée.

Je reviendrai souvent à Baraille, quoique j'en paroisse éloignée. Je lui contois tout ce que j'entendois dire de M. de Lauzun; personne ne travailloit à lui rendre de bons offices auprès de moi que Baraille. Comme on croyoit que les soins que je prendrois de le faire sortir pourroient être de quelque poids, on n'oublioit rien pour les rendre inutiles. Baraille me trouvoit fort souvent dégoûtée de tout ce que l'on me disoit : il raccommodoit tout, et s'en alloit bien content. Personne ne se seroit jamais avisé de ce que j'ai fait pour le faire sortir ; il n'est pas encore temps de le dire. Madame de Nogent croyoit qu'à force de me dire de si grandes impertinences que je n'ose les répéter tant elles sont pauvres et basses, cela desserviroit son frère auprès de moi : et tout cela faisoit un effet contraire, et me mettoit en colère. Baraille raccommodoit tout : je n'ai jamais vu un si fidèle ami que celui-là, et qui sût si bien ménager une personne aussi difficile à gouverner que moi. On se lasse de

tout; et il est aisé, quand on ne voit pas les gens que l'on a bien aimés, et que l'on vient vous dire : « Ils « ne vous aiment point. Quand on lui a promis de lui « donner des biens, des charges, il vous a plantée « là ; le jour que le Roi rompit votre mariage, il joua « tout le soir avec une grande tranquillité. Il ne se « souvient point de vous. » Voilà les discours que l'on me tenoit : et cela si souvent, que lui, qui n'y étoit pas pour se défendre contre de si cruels ennemis, je ne comprends pas comment et par où mon cœur a pu résister. Il n'étoit soutenu de personne : le seul Baraille venoit à son secours. L'état où je me présente n'étoit pas bien heureux. M. de Lauzun fut malade à l'extrémité : j'étois à Eu, où je n'en sus rien ; j'en partis dans ce temps-là, je passai par Saint-Denis, et j'arrêtai aux Filles de l'Annonciade, où étoit la fille de madame de Nogent. Madame de Ranes sa belle-sœur, et madame de La Moresan, sœur de madame Du Frenoi, vinrent au devant d'elle. Il est bon de dire que madame Du Frenoi est une fort belle femme dont M. de Nogent avoit été amoureux ; et qu'une fois qu'elle la trouva chez la Reine, elle en étoit si jalouse qu'elle s'évanouit, à sa vue, dans la ruelle du lit de la Reine, qui étoit en couche. Madame de Nogent l'aimoit passionnément depuis la mort de son mari, et croyoit, à ce qu'elle disoit, devoir aimer tout ce qu'il avoit aimé. Le mari de cette femme étoit connu de M. de Louvois, et on disoit que celui-ci en étoit amoureux : elle étoit belle-sœur de Saint-Mars, qui commandoit dans la citadelle de Pignerol, où il gardoit M. de Lauzun. Ainsi elle avoit bien des raisons pour avoir des égards pour ces fem-

mes ; elles en avoient peu pour M. de Lauzun. Madame de La Moresan me demanda si je ne savois rien ; je lui dis que non, et je ne soupçonnai pas que cette question eût quelque rapport à M. de Lauzun. Elle s'étonnoit que je fusse si gaie : je n'y entendois encore rien. Quand je fus à Paris, je trouvai beaucoup de gens au Luxembourg, entre autres l'archevêque d'Embrun, et la maréchale de Créqui, qui en avoit toujours très-bien usé pour M. de Lauzun, et son mari aussi : ce que n'avoient pas fait bien des gens qui lui avoient de l'obligation. Je ris avec l'archevêque comme à l'ordinaire : il voyoit bien que je ne savois rien ; la maréchale étoit sur des épines. Elle me mena dans une petite chambre, et me dit : « M. de « Lauzun a été à l'extrémité, il est hors de danger ; « je mourois de peur qu'on ne vous l'eût dit mal à « propos. » Je la questionnai et la remerciai beaucoup. Madame de Nogent, qui s'étoit mise dans le carrosse de sa belle-sœur, vint par la garde-robe, pleuroit, et faisoit son manége ordinaire sur la santé de M. de Lauzun. Madame de La Moresan lui disoit : « Hélas ! madame, de quoi vous fâchez-vous ? Vous « auriez été bienheureuse que monsieur votre frère « fût mort d'une mort ordinaire : c'est un homme si « emporté, qu'un de ces jours on le trouvera pendu ; « il est tout propre à faire quelque folie. » Elle continua un quart-d'heure de cette force. J'admirai madame de Nogent d'entendre un tel discours d'une si folle amie, et qu'elle eût si peu de jugement pour ne pas comprendre que c'étoit me manquer de respect que de parler ainsi de M. de Lauzun devant moi, après tout ce qui s'étoit passé. J'admire aussi ma sagesse et

ma modération; il a bien fallu que j'en eusse : il y a souvent plus de mérite à se taire qu'à parler avec de certaines gens. Je faisois toujours ma cour avec soin : et quand je trouvois quelque occasion de parler de M. de Lauzun devant le Roi, ou de tenir quelque discours qui pouvoit l'en faire ressouvenir, j'étois ravie. Je faisois les voyages de la cour; quand j'y étois, je voyois madame de Montespan souvent. Elle ne me faisoit plus sa cour; elle ne sortoit qu'avec le Roi; elle étoit même peu souvent avec la Reine : quand elle y venoit ou que j'allois chez elle, elle n'a jamais discontinué de vivre avec moi comme à l'ordinaire, c'est-à-dire avec beaucoup d'empressement pour tout ce qui me regarde. Elle accoucha de mademoiselle de Nantes à Tournay, pendant le séjour que la Reine y fit durant le siége de Maëstricht; elle logeoit dans la citadelle. Je sus à point nommé le jour qu'elle accoucha; je connoissois des officiers qui y étoient en garnison, qui me l'apprirent. M. du Maine étoit né quelques années auparavant; il y en avoit eu encore un qui étoit mort, que l'on n'a jamais vu. On avoit mis auprès d'eux madame Scarron, femme de beaucoup d'esprit, et aimable. Madame de Montespan l'avoit connue chez madame la maréchale d'Albret, d'où elle ne bougeoit. Je l'avois vue autrefois, et peu; je la connoissois du voyage qu'elle fit avec madame de Montespan. Elle demeuroit au faubourg Saint-Germain, par delà les Carmes, où étoient ses enfans. Je ne sais pas s'ils n'avoient pas été ailleurs auparavant : cela étoit si caché que l'on n'en parloit point. J'ai ouï conter à M. de Lauzun que le jour qu'elle accoucha de M. du Maine (c'étoit à minuit sonnant, le dernier

jour de mars ou le premier d'avril, si l'on veut), on n'eut pas le temps de l'emmailloter : on l'entortilla dans un lange. Il le prit dans son manteau, et le porta dans un carrosse qui l'attendoit au petit parc de Saint-Germain. Il mouroit de peur qu'il ne criât.

Comme madame de La Vallière n'a jamais été autant de mes amies que madame de Montespan, j'ai oublié plus volontiers ce qui la regarde. Depuis qu'elle étoit revenue à la cour du couvent de Chaillot, où elle n'avoit été que douze heures, elle avoit mené une vie plus retirée qu'à l'ordinaire; elle faisoit comme une personne qui se vouloit retirer tout-à-fait : elle s'habilloit plus modestement. Je devois avoir dit qu'elle avoit eu deux garçons, dont l'un étoit mort de la peur qu'elle avoit eue d'un coup de tonnerre; cela ne marquoit pas qu'il dût être un grand capitaine, ni qu'il tînt du Roi. Ainsi je crois que l'on s'en consola, aussi bien que du dessein que la mère avoit pris de se retirer tout-à-fait. Elle étoit bien jolie, fort aimable de sa figure; quoiqu'elle fût un peu boiteuse, elle dansoit bien, étoit de fort bonne grâce à cheval : l'habit lui en seyoit fort bien; les justaucorps lui cachoient la gorge qu'elle avoit fort maigre, et les cravattes la faisoient paroître plus grasse. Elle faisoit des mines fort spirituelles, et les connoisseurs disent qu'elle avoit peu d'esprit; et même l'on disoit que la lettre qu'elle avoit écrite au Roi, lorsqu'elle s'en alla à Sainte-Marie, étoit de la façon de M. de Lauzun, qui la lui avoit faite, et qu'elle croyoit rallumer l'amour du Roi par cette retraite. Le maréchal de Bellefond, qui est fort dévot, s'attacha fort à la voir : on croyoit même qu'il lui avoit indiqué le père Cazar

pour la conduire, qui lui conseilloit de se faire carmélite. On disoit que son dessein avoit été de demeurer dans une maison où elle pût vivre avec beaucoup de régularité, et y faire élever ses enfans; on la trouva trop jeune pour cela : le Roi n'en fut pas d'avis. On disoit que c'étoit sa mère, qui y trouvoit son intérêt, qui lui avoit inspiré ce dessein. Le Roi ne l'aimoit ni ne l'estimoit; elle n'avoit pas la liberté de la voir souvent; et comme le Roi connoissoit l'humeur de madame de La Vallière, il craignit, à ce que l'on dit, de la laisser sur sa bonne foi. Elle jouissoit d'un gros bien, avec beaucoup de pierreries et de meubles. Ainsi il se seroit peut-être trouvé des gens qui auroient été bien aises de profiter de l'occasion. Depuis que le Roi ne l'aimoit plus, il avoit couru un bruit que M. de Longueville en étoit amoureux; on le fit cesser bientôt; on dit même qu'elle s'étoit mise en tête d'épouser M. de Lauzun. Je crois que ce sont ses ennemis qui firent courir ce bruit: il a le cœur trop bien fait pour vouloir jamais épouser la maîtresse d'un autre, même du Roi; et après ce qui lui étoit arrivé, auroit-on pu dire pis de lui? Aussi on attribua cela à ses ennemis. Madame de La Vallière avoit encore eu la pensée de se retirer à Chaillot avec mademoiselle de La Motte, qui est fort son amie. Son incertitude ne plut pas au Roi, qui vouloit que sa retraite fût honorable à ses enfans. Enfin elle se mit aux Carmélites, et s'y retira un jour que le Roi partoit pour un voyage [1675]. Elle entendit la messe du Roi, monta dans son carrosse, alla aux Carmélites : j'allai lui dire adieu le soir chez madame de Montespan, où elle soupoit. Elle prit l'habit pendant que la cour étoit dehors; et

au bout de l'an elle fit profession, où la Reine alla, et j'eus l'honneur de l'y accompagner. Depuis ce temps-là on n'a plus parlé d'elle. Elle est une fort bonne religieuse, et passe présentement pour avoir beaucoup d'esprit : la grâce fait plus que la nature, et les effets de l'une lui ont été plus avantageux que ceux de l'autre. Il est difficile que les chagrins ne fassent pas avoir des retours à Dieu. Comme j'ai toujours beaucoup aimé les Carmélites, et que j'y ai été souvent, je me mis à y aller encore plus qu'à l'ordinaire; j'allois tous les dimanches à ma paroisse, et je m'affectionnois à ouïr les prônes. Il y avoit un vicaire qui en faisoit de fort beaux; j'allai à confesse à lui, et je l'entretenois souvent aux Carmélites. C'est un fort homme de bien, qui ne connoît point assez le monde. Il me prit fantaisie de louer un appartement du dehors des Carmélites, que madame de Longueville avoit fait accommoder avant qu'elle eût la maison de M. Le Camus, où elle est morte. Je voulois y aller demeurer les bonnes fêtes, et je ne voulois pas aller coucher dans le couvent: seulement y aller passer la journée et revenir le soir. Je communiquai mon dessein à Baraille, qui le désapprouva; il me dit que c'étoit une manière de retraite qui ne me convenoit point, ni à l'état de M. de Lauzun; que ce seroit abandonner ses intérêts. Il en parla à Rollinde, qui me déconseilla aussi.

[1679] A propos de madame de Longueville (1), je ne puis pas me passer de dire que je la regrettai fort; elle m'avoit toujours donné de grandes marques

(1) *A propos de madame de Longueville* : Cette princesse mourut le 15 avril 1679.

d'estime et d'amitié. Depuis que je l'eus revue et que M. de Lauzun fut arrêté, elle me fit parler tout de nouveau, par madame de Puysieux et par mademoiselle de Vertus, d'épouser son fils. On lui avoit fait quelques propositions pour le faire roi de Pologne. Les Polonais vouloient ôter le roi Michel, dont ils ne s'accommodoient pas, et l'Empereur vouloit bien démarier sa sœur. Je ne sais par quelle raison il croyoit pouvoir en user ainsi : il ne vouloit pas consentir qu'ils eussent un autre roi, s'il n'épousoit sa sœur. Madame de Longueville me fit dire qu'elle me demandoit encore une fois si je voulois faire l'honneur à son fils de l'épouser; qu'il n'y avoit royaume ni sœur de l'Empereur à quoi elle ne me préférât; que l'affaire de M. de Lauzun n'avoit rien changé à son dessein; qu'il n'y avoit rien d'extraordinaire qu'on eût voulu un homme de son mérite, et pour qui j'avois de l'inclination; que je pouvois faire un fort grand seigneur; que l'affaire rompue, j'avois assez de raison pour faire croire que je n'y songerois plus; qu'ainsi elle souhaitoit l'affaire plus que jamais. Je lui répondis que je ne voulois pas me marier; que c'étoit de ces envies que l'on ne pouvoit avoir deux fois, et que de l'avoir voulu une c'étoit assez pour connoître que l'on étoit bien heureux de n'y avoir pas réussi; et que cette marque d'estime qu'elle me donnoit m'étoit si sensible, que j'en étois touchée de la plus vive reconnoissance que l'on pouvoit sentir. Elle s'embarqua à l'affaire de Pologne, et un gentilhomme de Normandie, nommé Calières, qui étoit entré dans cette négociation, m'a dit depuis que l'affaire étoit faite quand il mourut, c'est-à-dire à l'égard des Polonais; parce que, quoi-

que le Roi eût permis cette négociation, je ne sais s'il en eût eu la réussite agréable, et s'il ne la traversoit point. Il n'avoit jamais aimé M. de Longueville; il avoit des manières qui ne plaisoient pas à tout le monde. Ils étoient deux frères : l'un étoit fort mal agréable, et l'autre fort joli. Pendant qu'ils étoient petits, madame de Longueville avoit toujours mieux aimé le comte de Saint-Paul, qui étoit celui-ci et étoit le cadet : M. de Longueville aimoit mieux l'aîné. Quand il devint grand, il devint fort extraordinaire, et avoit des dévotions qui l'étoient aussi. Il voulut être jésuite; on fit ce que l'on put pour l'en empêcher : enfin il prit l'habit, puis il le quitta, et voulut être prêtre. M. le prince, qui voyoit bien que ce ne seroit point un grand personnage, y consentit. On eut une dispense du Pape pour qu'il le fût avant l'âge : on l'appela l'abbé d'Orléans, et l'autre M. de Longueville. Quand le père mourut, le Roi ne lui donna pas le gouvernement. M. de Longueville avoit le visage assez beau, une belle tête, de beaux cheveux, une vilaine taille, et l'air peu noble. Les gens qui le connoissoient particulièrement disent qu'il avoit beaucoup d'esprit; il parloit peu; il avoit l'air de mépriser : ce qui ne le faisoit pas aimer. Il étoit fort aimé des dames : madame de Thianges étoit fort de ses amies, la marquise d'Uxelles et beaucoup d'autres : elles vouloient aller en Pologne avec lui. Quand il mourut, elles en portèrent le deuil, et témoignèrent une grande douleur.

Dans le temps que j'allois tous les jours aux Carmélites, M. l'abbé de La Trappe vint à Paris : cet homme dont on parloit tant de la retraite et des austérités, et que j'ai dit avoir assisté mon père à la

mort. Je le vis souvent : on disoit qu'il me vouloit inspirer d'être carmélite : il ne m'en parla jamais. Il avoit trop d'esprit pour ne connoître pas que les personnes de ma qualité peuvent faire plus de bien dans le monde que dans la retraite, et que le bon exemple et les secours qu'ils donnent à ceux qui en ont besoin sont beaucoup plus méritoires devant Dieu, et plus profitables au prochain. Dans cet esprit je fis bâtir un hôpital à Eu, pour l'instruction des enfans, que j'ai fondé, et y ai mis des sœurs de la Charité, que l'on appelle l'hôpital Sainte-Anne. Quand j'y suis, je vais souvent les voir travailler, et je m'informe avec soin s'il est bien administré. J'ai fait bâtir aussi un séminaire des mêmes sœurs de la Charité, où elles sont douze qui portent la marmite aux malades comme à Paris, et instruisent les pauvres enfans : tout cela est bien fondé. Pendant que j'étois sur le chapitre de M. de Longueville et ses enfans, j'ai oublié de dire qu'il déclara un bâtard qu'il avoit au parlement, afin de le rendre capable de posséder le bien qu'il lui voudroit donner. On ne nomma pas la mère. Comme il faut pour cela des lettres-patentes du Roi, elles furent accordées sans peine. On déclara lors M. du Maine et mademoiselle de Nantes. Je ne me souviens pas si M. le comte du Vexin et mademoiselle de Tours le furent en même temps. La mère du chevalier de Longueville (1) étoit une femme de qualité, dont le mari étoit vivant. Il disoit à tout le monde dans ce temps-là : « Ne savez-vous point qui « est la mère du chevalier de Longueville? » Per-

(1) *La mère du chevalier de Longueville* : Cette dame étoit la maréchale de La Ferté.

sonne ne lui répondoit, quoique tout le monde le sût.

M. de Lauzun se pensa sauver : il avoit fait un trou à sa cheminée ; il étoit sorti hors de la citadelle ; il n'avoit plus qu'une porte à passer : la sentinelle d'un magasin l'arrêta ; et quelque prière qu'il pût faire et quelque pitié qu'il témoignât avoir de lui, il appela, et on le mit dans la même chambre plus gardé qu'auparavant. M. Fouquet étoit à Pignerol : ils se voyoient, et mangeoient souvent ensemble ; même il y eut un temps qu'il voyoit madame Fouquet, qui avoit permission d'aller voir son mari avec mademoiselle Fouquet sa fille. M. de Saint-Mars alloit chez madame Fouquet jouer avec eux. Il y eut plusieurs démêlés entre eux : les officiers de la garnison les voyoient ; ils avoient assez de liberté. Je ne sais plus si c'étoit devant ou après qu'il voulut se sauver. Il se fit force contes, dits et redits sur des galanteries qui les brouillèrent M. Fouquet et lui. Les officiers étoient curieux de se conter ces belles intrigues : M. de Lauzun en fut ferré. Comme toutes ces histoires ne lui étoient pas avantageuses, on prenoit un grand soin de me les cacher ; aussi ne les ai-je sues que depuis. Baraille eut permission d'y aller ; il y resta huit jours : Saint-Mars étoit toujours en tiers. M. de Lauzun trouva l'invention de mettre une lettre dans l'étoffe qui étoit devant sa cheminée, et Baraille lui fit réponse ; après quoi il fut fort gai. Saint-Mars lui disoit : « Voilà comme il faut être. » Il trouva moyen d'entretenir Baraille d'une manière qu'il lui fit entendre tout ce qu'il voulut, sans que Saint-Mars s'en aperçût. Celui-ci disoit à Baraille : « Vous voyez bien

« que sa prison lui a tourné la tête; il tient des dis-
« cours que l'on n'entend point. » Vous jugez bien qu'il lui parla fort de moi, et que Baraille n'oublioit rien de tout ce qu'il me falloit dire pour m'engager plus que jamais à être dans les intérêts de M. de Lauzun. Il se plaignoit d'avoir un bras dont il ne s'aidoit pas; il demandoit un chirurgien: madame de Nogent fit force allées et venues pour l'obtenir; Baraille y alla aussi. Tant qu'il n'y eut que madame de Nogent, elle n'obtint rien; les assiduités de Baraille à se montrer devant le Roi, et les persécutions qu'il faisoit à M. de Louvois, firent qu'on lui permit d'y mener un chirurgien, qui dit qu'il ne pouvoit guérir que par les eaux de Bourbon.

Les affaires de M. de Lauzun m'ont fait oublier d'en mettre d'autres dans leur temps. Le Roi maria Mademoiselle (1), fille de Monsieur, au roi d'Espagne. Le détail de tout ce qui se passa en cette cérémonie sera assez écrit ailleurs sans que j'en parle; tout ce que j'en dirai, c'est que Monsieur eût bien voulu qu'elle eût épousé M. le Dauphin. Je disois à Monsieur : « Ne me-
« nez pas votre fille si souvent ici: cela lui donnera
« des dégoûts pour tous les autres partis; et si elle
« n'épouse pas M. le Dauphin, vous lui empoisonnez
« le reste de sa vie par l'espérance qu'elle en aura
« eue. » M. le Dauphin ne donnoit aucune marque qu'il souhaitoit ce mariage, ni le Roi non plus. Quand

(1) *Le Roi maria Mademoiselle :* Ce mariage se fit au mois d'août 1679. Avant de partir pour l'Espagne, la jeune princesse étoit triste; Louis XIV lui dit : *Mais je ne pourrois faire mieux pour ma fille.* — *Ah!* lui répondit-elle, *vous pourriez faire quelque chose de plus pour votre nièce.* Elle auroit voulu épouser le Dauphin.

on déclara celui d'Espagne, M. le Dauphin lui vint dire : « Ma cousine, je me réjouis de votre mariage ; « quand vous serez en Espagne, vous m'enverrez du « Tourou : je l'aime fort. » Cela la mit au désespoir, et elle ne l'oublia pas. Après avoir pris congé du Roi, qui l'étoit allée conduire dans la forêt de Fontainebleau, elle monta vite en carrosse sans dire adieu à Monseigneur. La princesse d'Harcourt l'accompagna, qui est une femme fort sotte, et qui en usa fort ridiculement en bien des circonstances qui ont nui à cette pauvre princesse, qui étoit fort enfant, et qui eût eu besoin de quelques personnes prudentes pour relever mille fautes légères que les gens de son âge pouvoient faire par l'imprudence de la jeunesse, où il n'y a nul mal. Les Espagnols ne pardonnent rien : M. et madame de Los Balbazes étoient fort bonnes gens. Il y avoit un grand d'Espagne qui vint après, qui s'appeloit le duc de Pastranne, qui parla bien mal à propos ; et ses discours ont bien contribué à son malheur et à sa fin tragique. J'ai ouï dire, à des dames qui étoient auprès de lui au bal, que l'on ne lui sut jamais faire louer la Reine, qui étoit fort belle et qui dansoit à merveille. Il dit en Espagne, à ce qu'on a su depuis, qu'il n'y avoit pas une seule femme en France qui valût quoi que ce soit ; il en trouva quelques unes de bonne volonté. En ce temps-là, il falloit l'être beaucoup pour qu'il pût plaire ; il paroissoit assez mal fait. Il donna beaucoup de parfums et de pastilles à Fontainebleau, à ce que j'ai entendu dire. Il arriva fort peu de temps avant le mariage, y resta fort peu après. J'allai à Eu. Le comte de Mauselle est celui qui fut cause de sa mort ; à ce qu'on m'a dit ; je ne sais rien de certain sur

cela, sinon qu'elle est morte (1), et que j'en ai été fort fâchée. Elle m'écrivoit souvent, et me témoignoit beaucoup d'amitié.

[1680] L'hiver d'après, on parla fort que Monseigneur se marieroit. Un jour le Roi l'entretenoit devant dîner chez la Reine, comme il avoit accoutumé; il tenoit un portrait à sa main, qu'il attacha sur la tapisserie, et dit: « Voilà la princesse de Bavière (2). » Il l'avoit montré à Monseigneur chez madame de Montespan, qui étoit fort contente. Le Roi dit: « Quoi-« qu'elle ne soit pas belle, elle ne déplaît pas; elle a « beaucoup de mérite. » Tout le monde approuva ce choix: pour moi, qui aimois fort sa mère sans l'avoir jamais vue, j'en fus fort aise. Elle étoit de Savoie, et ma cousine germaine. Elle avoit pris une amitié pour moi fort grande: elle m'écrivoit souvent, je lui faisois réponse; elle me faisoit des présens, je lui en envoyois de plus beaux: elle me faisoit tenir les livres de tous les ballets qu'elle dansoit, dont elle avoit fait les vers: elle avoit l'esprit un peu romanesque. On dit que la cour de Savoie avoit fort de cet air, et celle de Bavière peu de politesse. Ce qu'elle avoit trouvé à la cour de Bavière, et la manière dont on y vivoit, qui tenoit beaucoup de celle d'Espagne, l'avoit confirmée dans ces manières. Elle ne faisoit que lire tous les romans en toutes langues, et des vers. Elle m'écrivoit fort civilement: ce qui n'est pas ordinaire en Allemagne, où ils sont fort fiers. Une fois que l'on parloit d'elle de-

(1) *Sinon qu'elle est morte :* La reine d'Espagne mourut le 12 février 1689. On prétendit qu'elle avoit été empoisonnée. — (2) *La princesse de Bavière :* Louis, dauphin, épousa, le 7 mars 1680, Anne-Marie-Christine-Victoire, fille de l'électeur de Bavière.

vant le Roi, M. le maréchal de Gramont, qui l'avoit vue et qui en disoit du bien, me demanda comment elle m'écrivoit. Je lui dis : « Au commencement Ma« demoiselle ma cousine, et au bas Votre très-humble « cousine et servante ; » et qu'elle me traitoit d'Altesse Royale ; et la suscription : *A Son Altesse Royale mademoiselle ma cousine ;* et que je lui avois écrit de même. Il me demanda : « A-t-elle fait réponse ? » Je lui dis : « Nous nous sommes écrit souvent, et sur « les derniers temps sans commencement ni fin. » Il en douta, et qu'en tout cas c'étoit sans la participation du beau-père. A quoi j'ajoutai que M. l'électeur palatin, qui étoit mon parent du côté de ma mère, m'avoit écrit de même. Pendant que je suis sur les rangs, j'ai oublié de dire que la reine d'Espagne me donna une chaise à bras, et aux princesses du sang une à dos ; et quand on demanda à Los Balbazes si elle n'en useroit pas ainsi, il n'en fit aucune difficulté. Le feu roi d'Angleterre dernier mort en usoit de même : pour la Reine sa mère, elle ne me donnoit qu'un siége ; elle étoit ma tante, et par cette raison je lui portois tout le respect imaginable. Je faisois plus de cas d'une fille de France que des reines, de quelque pays qu'elles pussent être.

Comme on étoit à Versailles, un carême au temps de Pâques (l'année sera marquée en tant d'endroits dans l'histoire et mémoires de ce temps-là que je n'ai que faire de la mettre ici), madame de Montespan s'en alla : on fut fort étonné de cette retraite ; le Roi en parut fort affligé. Il ne fit pas la cène, même on le vit peu ce jour-là ; il vint chez la Reine les yeux rouges comme un homme qui avoit pleuré. On parla différemment de cette retraite. J'allai à Paris, et fus la voir en

cette maison où étoient ses enfans. Madame de Maintenon, que l'on commençoit alors d'appeler ainsi parce qu'elle en avoit acheté la terre, étoit avec elle. Je lui demandai si elle ne reviendroit pas bientôt; elle se mit à rire, et ne me répondit rien. Comme je l'aimois fort, je ne savois que souhaiter pour elle: elle ne voyoit personne. Comme tout le monde étoit fort alerte sur son retour, quoique personne ne parût s'en mêler, on sut que M. Bossuet, lors précepteur de Monseigneur, et à présent évêque de Meaux, y venoit tous les jours avec un manteau gris sur le nez: madame de Richelieu y vint aussi. Enfin elle revint, et le Roi l'alla voir à Clagny. Et madame de Richelieu disoit: « Je suis toujours en tiers. » Apparemment ce tiers ne dura pas long-temps. Madame de Montespan eut mademoiselle de Blois et M. le comte de Toulouse, qui furent nourris chez madame d'Arbon, femme de l'intendant de M. Le Tellier; et on les y tint fort cachés.

On alla au devant de madame la Dauphine jusqu'à Châlons; le Roi alla coucher à Vitry-le-Français, où elle coucha; la Reine demeura à Châlons, fâchée que le Roi l'eût vue avant elle. Livry revint à Châlons pour dire à la Reine l'heure qu'elle devoit partir le lendemain. La Reine lui demanda comme il l'avoit trouvée. Il lui dit: « Le premier coup d'œil n'est pas « beau. » La Reine n'alla pas bien loin de Châlons; on trouva le Roi qui descendit de carrosse, et présenta madame la Dauphine à la Reine. Elle étoit habillée de brocart blanc, des rubans blancs à sa coiffure, les cheveux noirs; le froid l'avoit rougie. Elle a une fort belle taille, et n'étoit pas en beauté; et Livry

avoit raison de dire que le premier coup d'œil n'étoit pas beau. Elle salua la Reine, ensuite Madame et moi; elle me fit mille amitiés. Dans le carrosse, elle me parla de celle que madame sa mère avoit pour moi, et qu'elle lui disoit toujours : « Si vous êtes mariée en « France, faites votre première amie de Mademoi- « selle. » Comme elle ne fut point embarrassée, elle causa beaucoup. Si je ne me trompe, il n'y avoit dans le carrosse que le Roi, la Reine, madame la Dauphine, Madame et moi au devant, Monseigneur et Monsieur aux portières. Dans l'autre carrosse étoient madame la princesse de Conti, mademoiselle de Bourbon et les dames de la Reine. On arriva à Châlons, où l'on mena madame la Dauphine dans sa chambre. Elle voulut se confesser, on l'alloit marier: la première cérémonie avoit été faite à Munich. On fut fort embarrassé; il n'y avoit personne qui sût l'allemand, et elle ne savoit pas se confesser en français. On trouva heureusement un chanoine de Liége, nommé Viarset, qui étoit venu voir le cardinal de Bouillon, qui pour lors songeoit à être prince de Liége. Celui qui siégeoit étoit fort vieux; et comme cette dignité est élective, il ménageoit les gens du pays. Elle se confessa donc à ce chanoine, et ce qui nous paroissoit un peu surprenant fut son habillement. Les chanoines de ce pays-là, comme j'ai dit ailleurs, sont habillés comme les autres gens, avec de grands cheveux, et n'ont pas l'air à donner de la dévotion à se confesser à eux : comme en Allemagne on y est accoutumé, cela fit moins de peine à madame la Dauphine qu'à une Française. On demanda à ce chanoine s'il vouloit confesser madame la Dauphine. Il dit qu'il

n'avoit jamais confessé qu'une fois, à un siége, un soldat qui avoit été blessé, et qui se mouroit. Je crois qu'il fut aussi embarrassé que madame la Dauphine. Quand tout cela fut fait, on alla à la chapelle de M. de Châlons, où on les maria. Le Roi, la Reine et toutes les princesses allèrent la coucher après souper. La Reine lui donna la chemise. Le lendemain on alla à sa chambre, et on la mena à la messe à la cathédrale, où on fit la cérémonie du poêle, qui ne se fait qu'à la messe. L'après-dînée, on lui porta un présent que nous avions vu ranger chez madame de Montespan : il y avoit des pierreries et toutes sortes de jolis bijoux, et en grande quantité de tout ce que l'on peut s'imaginer. Madame de Montespan est la femme du monde qui se connoît le mieux en bijoux, et qui y avoit pris plaisir. Lorsqu'elle montra tous les bijoux, elle disoit : « Madame la Dauphine vous en donnera, « ce lui sera un grand plaisir de vous en donner : » ce qu'elle ne fit point. A mesure qu'elle les voyoit, elle disoit : « Serrez cela, » et n'offrit rien à personne, pas même à la Reine, qui auroit été fort aise d'en avoir, et qui avoit dit, quand on lui montra le présent : « Le mien n'étoit pas si beau, quoique je fusse « plus grande dame : on ne se soucioit pas tant de « moi que l'on fait d'elle. »

La Reine avoit toujours dans la tête qu'on la méprisoit, et cela faisoit qu'elle étoit jalouse de tout le monde ; et surtout quand on dînoit elle ne vouloit pas que l'on mangeât ; elle disoit toujours : « On man- « gera tout, on ne me laissera rien. » Le Roi s'en moquoit. Au voyage que je fis avec elle, où nous demeurâmes long-temps à Arras, et celui où l'on fit un

long séjour à Tournay, je mangeai souvent chez moi, parce que quand le Roi n'y étoit pas elle ne mangeoit que des mets à l'espagnole, que l'on lui faisoit chez la Molina, une femme de chambre qu'elle avoit amenée d'Espagne, qui avoit été à la Reine sa mère, qu'elle aimoit beaucoup, et qui avoit une très-grande autorité sur elle. Puisque l'occasion se présente d'en parler, je dirai qu'elle se donnoit de grands airs de gouverner; tout le monde lui faisoit la cour, ma sœur de Guise lui baisoit les mains, et l'on dit qu'elle l'appeloit maman, et lui faisoit mille présens; et toutes les femmes lui en faisoient aussi, pour être bien traitées de la Reine. Pour moi, je ne lui faisois ni la cour ni des présens: je ne l'ai jamais fait qu'à mes maîtres; je n'ai pas le vol pour les subalternes: cela n'est pas bon en bien des occasions. Dieu m'a fait naître dans une grande élévation : il y a proportionné mes sentimens, et on ne m'en a jamais vu de bas, Dieu merci. Les dames se pressoient, à la collation de la Reine, à attraper quelques morceaux des mets à l'espagnole, pour louer ce qui venoit de chez la Molina, qui étoient souvent fort mauvais; et c'étoit ce qui faisoit que quand le Roi n'y étoit pas, je n'allois guère manger chez la Reine, et qu'elle me reprochoit : « Est-ce que vous ne trouvez rien de bon chez moi? » Je lui répondis : « Madame, j'aime les mets à la fran-« çaise. » Elle grondoit les gens qui ne la traitoient pas bien. Villacerf, son premier maître d'hôtel, me demandoit quand j'y allois, afin que l'on prît soin que les mets fussent bien apprêtés. Quand il n'y avoit que la Reine, comme elle ne mangeoit que ce qui venoit de la Molina, ses officiers ne se mettoient

pas fort en peine de ce qu'ils servoient; ils le faisoient avec plaisir quand j'y étois : je ne me plaignois jamais de rien. Madame de Guise n'étoit pas de même : elle trouvoit toujours tout mauvais, et faisoit que la Reine grondoit et se mettoit en mauvaise humeur. Ce grand goût pour tout ce qui venoit de chez la Molina me fait souvenir qu'un jour à Compiègne la Reine avoit été indisposée : elle prit médecine ; et comme il faisoit fort chaud, elle la voulut prendre le soir à huit heures ; elle la prenoit d'une manière un peu extraordinaire : c'étoit dans du jus de pruneaux, et par cuillerées. Madame de Bade les lui mettoit dans la bouche. Quand le temps fut venu que l'on prend un bouillon, on lui en apporta un qui avoit la meilleure mine du monde ; la Reine dit qu'il lui faisoit mal au cœur, et qu'il ne valoit rien : l'officier qui l'avoit porté étoit au désespoir, et Villacerf aussi. Nous en goûtâmes toutes : il étoit fort bon ; et elle n'en voulut pourtant pas, et il fallut aller chez la Molina en querir un ; on en porta un vieux du matin. Ce bouillon étoit noir, sentoit le roui, et par sa qualité n'étoit guère propre pour un jour de médecine ; il étoit fait avec du poivre long et toutes sortes d'épiceries, des choux et des navets. En Espagne, les mets durent quelquefois huit jours. La bonne Molina se donnoit de grandes libertés à parler : elle décidoit sur tout ; dans les commencemens, on croyoit qu'elle se corrigeroit. Enfin le Roi s'en lassa ; elle chagrinoit la Reine contre tout le monde, et même contre le Roi : ainsi on la renvoya en Espagne, accablée de biens et de présens. On a su que depuis qu'elle y est, elle peste autant contre l'Espagne qu'elle faisoit contre la France quand elle

y étoit. C'étoit la plus laide créature que l'on ait jamais vue; cela faisoit toujours appréhender que la Reine, qui la voyoit souvent, ne fît quelque enfant qui lui ressemblât. La Reine avoit aussi amené une naine qui étoit une monstrueuse créature : il y en a pourtant quelquefois de jolies ; j'en ai eu plusieurs qui l'étoient fort. La Molina ne m'épargnoit pas à l'affaire de M. de Lauzun. Elle dit : « Si en Espagne il y avoit « eu un sujet qui eût osé prétendre à la fille du Roi, « on lui auroit coupé le cou ; le Roi en devroit user « ainsi. » Son insolence fut trouvée fort mauvaise, et l'on vit bien qu'elle étoit fort mal instruite des coutumes de son pays, où l'on fait plus de cas des grands du royaume que des princes étrangers. La Reine avoit encore avec elle une petite fille qui n'avoit que quinze ou seize ans, qu'elle appeloit Philippa. Elle demeuroit avec la Molina : elle n'étoit pas belle ; elle avoit beaucoup d'esprit : sa faveur croissoit comme elle. La Reine la maria à son porte-manteau, nommé de Vizé : de sorte qu'elle porta ce nom. La Reine l'appeloit toujours Philippa, et disoit que c'étoit un enfant que l'on avoit trouvé dans le palais, que son père avoit fait nourrir toujours avec soin ; et qu'il falloit qu'elle fût fille de quelque dame du palais, et peut-être du Roi son père. Depuis le départ de la Molina, elle fit faire l'oille chez elle, et le chocolat de la Reine, qui ne vouloit pas que l'on sût qu'elle en prît ; elle en prenoit en cachette, et personne ne l'ignoroit.

Quand Baraille fut de retour de Pignerol, il vit madame de Montespan, qui commençoit il y avoit long-temps à témoigner vouloir servir M. de Lauzun quand elle trouveroit l'occasion. Jamais il ne m'a paru

qu'elle eût aucune aigreur contre lui : comme c'est une femme de beaucoup d'esprit, elle fait ce qu'elle veut, et dit de même. Baraille venoit à Saint-Germain, et causoit long-temps avec nous ; il ne venoit chez elle que les soirs, et cela avoit une manière de mystère. Quand on fut de retour du mariage de la Dauphine, elle avoit la grâce de la nouveauté ; le Roi alloit souvent chez elle, et la Reine aussi : elle ne venoit chez la Reine que pour dîner et souper. Madame de Richelieu fut sa dame d'honneur, et la maréchale de Rochefort sa dame d'atour, et madame de Maintenon sa seconde dame d'atour. Madame de Créqui fut dame d'honneur de la Reine, en la place de madame de Richelieu. La Reine ne perdit pas au change : madame de Créqui est la plus aimable et la plus sage femme du monde, sans intrigue ; madame de Richelieu avoit l'air bourgeois et tracassière, qui ne savoit pas vivre. Depuis sa mort, la Reine a dit qu'elle n'étoit pas bonne, qu'elle rendoit de mauvais offices à tout le monde ; pour moi, je vivois honnêtement avec elle, et sans aucun commerce particulier. Depuis que son mari avoit promis et puis refusé sa maison à M. de Lauzun, j'avois su à quoi m'en tenir. Ce mouvement fit un grand bruit : madame de Soubise prétendit que le Roi lui avoit dit qu'elle seroit dame d'honneur, et pour cela il lui augmenta sa pension. On alloit faire des complimens à madame de Rohan sur ce que sa fille avoit des entrées et des prérogatives pareilles à celles de la dame d'honneur. J'étois à Paris ce jour-là. Lorsque j'arrivai à Saint-Germain, on me dit qu'on alloit faire des complimens à madame de Soubise ; j'y allai, je la trouvai sur un petit lit : elle disoit qu'elle

étoit fort malade. Je lui dis que je me réjouissois; elle me dit qu'elle ne savoit pas de quoi.

Le logement de madame la princesse de Conti étoit trop petit pour elle et pour son mari : j'avois une chambre pour madame de Jarnac, qui y étoit. Le Roi me pria de lui donner cette chambre pour M. le prince de Conti, et qu'il m'en donneroit une autre qui étoit de plain-pied à ma chambre. Je le voulus bien; je ne trouvai rien à dire à ce changement. Pendant que j'étois à Paris, j'allois et venois souvent. Le Roi m'en avoit parlé avant que j'allasse à Paris; madame de Soubise me dit : « Le Roi vous a demandé « une chambre de votre appartement pour donner « à la princesse de Conti. » Je lui dis qu'oui, et qu'il m'en avoit donné une autre plus commode. Elle vouloit tourner cela d'une manière comme si en cette occasion on m'avoit voulu maltraiter, et que j'eusse sujet de me plaindre. Quand les gens sont chagrins, ils veulent que les autres le soient. Comme elle est fort des amies de madame de Guise, qui est fort fâchée des distinctions qu'on fait d'elle à moi, je crois que l'on avoit tenu quelques discours désobligeans de moi : je me fâchai. On ne parla tout le soir que de ce que madame de Guise avoit été courir par toute la maison pour dire : « Madame de Soubise « n'est pas dame d'honneur : elle en aura les distinc- « tions, qui vaudront mieux. » Je contai à madame de Montespan ce que madame de Soubise m'avoit dit; elle m'en trouva émue; elle le dit au Roi, qui me dit chez la Reine : « Donnerez-vous toute votre vie « dans les panneaux que l'on vous tendra pour vous « fâcher ? Je sais bien mettre la distinction que je dois

« entre la princesse de Conti et vous : madame de « Jarnac est mieux où je la mets, et il faut bien que « la princesse de Conti soit logée. » Sur cela, il me fit mille honnêtetés, et dit qu'il apprendroit bien à madame de Soubise à ne pas parler mal à propos, et s'emporta fort contre elle. Elle lui avoit écrit une lettre fort emportée, à ce que l'on dit, qui avoit fort fâché le Roi; elle lui reprochoit qu'il lui avoit manqué de parole : et il lui fit dire, ce jour-là, de s'en aller.

Comme nous revenions le soir de quelque dévotion avec la Reine, madame de Montespan et moi, la Reine entra dans son cabinet, et fut long-temps enfermée avec madame de Soubise, que la Reine avoit toujours fort aimée, et qu'elle préféroit à tout le monde. On dit qu'après cette conversation elle en parla au Roi, et que le Roi lui dit : « Elle vous « trompe. » Et il y ajouta beaucoup de discours désobligeans. C'étoit pour lui dire adieu. Elle alla à Paris, où elle fit semblant d'avoir la rougeole pour ne voir personne; puis elle s'en alla à La Chapelle, maison de M. de Luynes, où elle passa tout son exil. Quand elle revint, la Reine la reçut fort bien; elle étoit fort aimée de madame de Visé.

Monseigneur tomba malade dans le temps que madame la Dauphine étudioit un ballet; il fut à l'extrémité d'un dévoiement. La Reine étoit quasi tous les jours dans sa chambre, où il n'entroit personne : en l'état où il étoit, tout le monde l'incommodoit. Madame de Montespan fut surintendante de la maison de la Reine, à la place de la comtesse de Soissons, qui s'en alla hors de France. Elle étoit mêlée dans les affaires

de la chambre ardente de l'Arsenal (1). Je n'entreprendrai point de parler de cela : l'affaire est trop délicate. Ce fut dans ce temps-là que M. de Luxembourg fut arrêté et mis à la Bastille pour cette sorte d'affaire. Il se passa une petite histoire de galanterie en ce temps-là. Un soir, le Roi ne revint qu'à quatre heures se coucher : la Reine avoit envoyé voir ce qu'il faisoit, et s'il étoit chez madame de Montespan ; on lui dit que non. Il n'étoit pas chez lui : tout le monde raisonnoit : enfin on sut où c'étoit. On nomma la dame (2), et on dit que le Roi, dans un chagrin qu'il avoit eu contre elle, le dit à la Reine ; et que toutes les fois qu'elle vouloit qu'il allât chez elle, elle avoit des précautions à prendre, parce qu'elle avoit un mari. Elle mettoit des pendans d'oreilles d'émeraudes au dîner et au souper du Roi, où elle se trouvoit. J'allois tous les jours chez madame de Montespan, et elle me paroissoit attendrie pour M. de Lauzun. Je crois qu'elle vouloit venir au point où je suis venue ; elle me disoit souvent : « Songez à ce que vous pourriez « faire pour plaire au Roi, pour vous accorder ce « qui vous tient tant au cœur. » Elle jetoit de temps en temps des propos de cette nature, qui me firent aviser qu'il pensoit à mon bien. Je me souviens que Pertuis, qui étoit fort des amis de M. de Lauzun, m'avoit dit une fois : « Si vous leur faisiez espérer votre « bien pour M. du Maine ! » Je l'avois dit à Baraille :

(1) *La chambre ardente de l'Arsenal* : Cette chambre avoit été formée, le 7 avril 1679, pour punir les empoisonnemens qui avoient été commis par la Voisin et la Vigoureux. Plusieurs personnes de la plus haute distinction furent compromises dans cette malheureuse affaire. — (2) *On nomma la dame* : Les Mémoires de Saint-Simon parlent de cette intrigue. Le nom de la dame est resté inconnu.

comme c'est un garçon circonspect, quoiqu'il vît bien que leurs intentions pouvoient aller là par les manières de madame de Montespan, il ne me répondit rien sur un chapitre si délicat, quoiqu'il vît bien que c'étoit le seul endroit pour parvenir à sa liberté. Il ne prévoyoit pas ce qui est arrivé : il ne me l'auroit pas conseillé ni laissé faire; après avoir eu si bonne opinion de M. de Lauzun, il n'auroit jamais cru l'avoir si mal connu. Je ne dois pas croire qu'il ait changé : il a été toujours le même; je ne le connoissois pas, et ma seule consolation est que le Roi, qui est plus éclairé que moi, ne le connoissoit pas aussi. Depuis que madame de Montespan avoit ses enfans auprès d'elle, je les voyois souvent chez elle et chez eux; on me les amenoit : ils étoient fort jolis, et je m'en divertissois beaucoup. J'avois toujours fort aimé les enfans, et M. du Maine avoit un beau visage et beaucoup d'esprit. Il avoit eu des convulsions de dents qui l'avoient rendu boiteux; il avoit une jambe plus foible que l'autre : la douleur qu'on avoit de le voir si bien fait d'ailleurs avoit fait chercher tout ce qui pouvoit remédier à ce défaut. Avant qu'il fût reconnu, madame de Maintenon l'avoit mené en Hollande pour le faire voir à un homme que l'on disoit avoir des secrets qui redressoient les boiteux; comme il n'y a que Dieu qui fasse ces miracles, il en revint plus boiteux qu'il n'étoit lorsqu'il y alla, et après lui avoir fait de fort grands maux. Il a été deux fois à Barrège, d'où il écrivoit souvent; et même il m'écrivoit, et on faisoit fort valoir l'amitié qu'il avoit pour moi naturellement. Enfin je me résolus de le faire mon héritier, pourvu que le Roi voulût faire revenir M. de

Lauzun, et consentir que je l'épousasse. Je fus quelques jours à dire à madame de Montespan : « Il me passe « dans la tête tant d'affaires dont je voudrois vous en- « tretenir : et il faudroit que j'en eusse le temps! on « nous trouble toujours. » Elle me parut un jour l'être, et ne me disoit rien. Comme elle est plus habile que moi, et que la passion qu'elle avoit d'aller à ses fins pour M. du Maine n'étoit pas cependant si violente que celle qui me faisoit agir, elle raisonnoit bien plus de sang-froid, et elle prenoit bien plus de mesures pour aller à ses fins que moi aux miennes. Enfin je dis un jour à Baraille de lui aller proposer de ma part. Il le fit, et elle le reçut comme on peut juger. Le lendemain j'allai la voir, et elle me remercia, et me dit que comme mes intérêts lui étoient plus chers que les siens, elle ne vouloit pas en parler au Roi que l'on n'eût pris pour cela toutes les mesures nécessaires pour parvenir où je voulois aller. Elle me loua fort de la constance avec laquelle j'avois persévéré à faire la fortune de M. de Lauzun; que les grands princes et princesses avoient des vouloirs dans des temps, et les oublioient dans d'autres; qu'elle n'aimoit point cela. Elle n'oublia pas de faire entrer M. de Lauzun dans les raisons que j'avois de n'avoir point changé : qu'elle croyoit que ce que je voulois faire plairoit au Roi, et que je voulois faire un si grand bien à M. du Maine, que le Roi aimoit tendrement, qu'elle ne pouvoit douter qu'après cela il ne fît tout ce que je voudrois. Le jour d'après, elle me dit que le Roi s'étoit malheureusement engagé à ne consentir jamais à mon mariage, par des lettres qu'il avoit écrites aux ambassadeurs dans tous les pays étrangers;

que c'étoit une œuvre des ennemis de M. de Lauzun ; qu'ils croyoient par là lui avoir lié les mains ; que les conjonctures des temps changent les affaires. Je lui témoignai un grand gré de tout ce qu'elle me disoit, et il me sembloit qu'elle agissoit de bonne foi. Baraille venoit plus souvent à Saint-Germain qu'à l'ordinaire : enfin, après avoir parlé plusieurs jours de l'affaire, je croyois que c'étoit assez de faire connoître ma bonne volonté pour une si grande affaire, pour que l'on me proposât de la reconnoître par l'exécution de celle que je désirois tant. Madame de Montespan me dit : « Vous voulez que M. de Lauzun sorte, et vous faites « des propositions pour cela. Il est inutile de m'en « faire, si vous ne voulez pas que j'en parle au Roi. « Il ne devinera pas : il lui faut parler. » Je la priai de le faire ; elle me dit : « Il faut témoigner au Roi « la vue que vous avez pour M. du Maine par l'amitié « que vous avez pour lui, et par le désir de lui plaire ; « et par là vous unir encore plus étroitement à lui, « sans parler de M. de Lauzun. Il a peut-être autant « d'envie que vous de le faire sortir. Vous savez bien « tous les gens qui lui ont fait du mal, qui le crai- « gnent, et qui sont toujours à lui en dire du mal « dès qu'ils voient qu'il a quelque pitié de son état ; « et plus le Roi témoigne de la bonté pour lui, plus « ils lui nuisent. Quand il leur pourra dire : Ma cou- « sine en use d'une manière avec moi que je ne puis « lui rien refuser, ainsi vous traiterez tout cela avec « lui, et on ne saura que M. de Lauzun sortira que « quand on enverra l'ordre pour le faire sortir. Ne « serez-vous pas bien aise d'avoir une affaire secrète « à ménager avec le Roi, que l'on verra éclore tout

« d'un coup sans qu'on l'ait sue? Pour moi, je vous « avoue que j'en sens du plaisir. » Je consentis qu'elle en parlât au Roi; et nous résolûmes que le lendemain, quand il viendroit chez la Reine, il me meneroit dans les petits cabinets. Ce qu'il fit, et me dit : « Madame de Montespan m'a appris hier au soir la « bonne volonté que vous avez pour le duc du Maine; « j'en suis touché comme je dois. Je vois que c'est « par amitié pour moi que vous le faites : il n'est « qu'un enfant qui ne mérite rien. J'espère qu'il sera « un jour honnête homme, qu'il se rendra digne de « l'honneur que vous lui voulez faire. Pour moi, je « vous assure qu'en toutes occasions je vous donnerai « des marques de mon amitié. » Madame de Montespan fut ravie que j'eusse fait ce pas, et elle ne songea plus qu'à m'en faire faire un plus grand. En ce temps-là je ne croyois que promettre : elle me flattoit, et je n'avois de plaisir qu'à être avec elle. Quoiqu'elle soit de la plus charmante conversation qui se puisse, cela augmentoit tous les jours par les soins qu'elle prenoit de me plaire, et de me dire tout ce qui me faisoit plaisir. Elle me venoit voir plus souvent qu'à l'ordinaire : nous allions nous promener ensemble. Le Roi me parloit beaucoup plus qu'il n'avoit accoutumé, et pas un mot de M. de Lauzun. Je la pressois d'en parler; elle me répondoit toujours : « Il faut avoir patience. » Le duc du Maine revint : elle alla au devant de lui. Il alla chez le Roi, puis elle me l'amena. Comme il avoit bien de l'esprit, on lui dit l'affaire : on le connoissoit capable de garder un secret. Il me fit de grands remercîmens, et me venoit voir avec grand soin.

Monseigneur commença à se mieux porter : on fit une banque chez lui, où madame de Montespan se donna beaucoup de mouvemens. Il resta quelques bijoux de ceux qu'on avoit portés, qui ne furent pas mis : entre autres une petite coupe d'or, où il y avoit quelques diamans qui étoient fort jolis pour mettre sur la toilette. Madame de Montespan s'aperçut que j'en avois envie : elle me l'envoya le soir par M. du Maine. Tous ces soins-là plaisent : quand on a affaire à une personne entêtée, il est bien aisé par des soins de la contenter, et de la faire donner de plus en plus dans les panneaux qu'on lui tend. La guérison de Monseigneur fut attribuée à un remède qu'il prit. Son mal étoit venu d'avoir trop mangé de ces petits citrons doux de Portugal. Le dévoiement avoit duré tout le voyage de Flandre, sans qu'il eût discontinué de vivre à son ordinaire. Il est grand mangeur : on n'avoit songé à lui faire aucun remède que quand il fut obligé de demeurer au lit. Les médecins firent leurs remèdes, et on se servit même de ceux de quelques-uns qui disoient en avoir de spécifiques; et enfin un parent de Mandat, conseiller au parlement, qui avoit fort voyagé, en proposa un, qui étoit une manière d'œufs de poisson qu'il avoit apportés de ses voyages. On le mit en poudre dans un bouillon; Monseigneur parut le vouloir bien prendre, et les médecins se trouvèrent de cet avis. Il en fut guéri à la seconde prise, sans qu'il lui en restât qu'un peu de foiblesse, qui est toujours la suite des longues maladies.

Madame de Montespan proposa à Baraille que je fisse une donation de Dombes et du comté d'Eu. Il

m'en parla, et elle ensuite. Je dis que ce seroit par mon testament que je donnerois : que je me portois trop bien pour le faire sitôt, et que c'étoit assez de l'avoir promis une fois sans en dire davantage. Elle dit que le Roi le vouloit ainsi. M. Colbert entra dans l'affaire. Elle ne me disoit que des douceurs : elle n'en usoit pas de même avec Baraille ; elle lui disoit : « On ne se moque point du Roi ; quand on lui a pro« mis, il faut tenir. » Je lui disois : « Je veux la liberté « de M. de Lauzun : je ne sais si on la lui accordera « quand j'aurai fait ce qu'on demande. » Toutes ces conversations me donnoient beaucoup d'inquiétude, et me faisoient passer de méchantes nuits. Quand Baraille avoit été la dernière fois à Pignerol, M. de Lauzun lui avoit dit : « S'il ne tient qu'à ma charge pour « sortir d'ici, j'en donnerois volontiers ma démis« sion. » Je lui avois mandé que je donnerois de mon bien à M. du Maine pour cela. Il m'en avoit fort remerciée, et avoit consenti que je disposasse du comté d'Eu, quoique je le lui eusse donné par un contrat de vente que je lui en avois passé pendant sa prison, qui avoit été entre les mains de madame de Nogent, et avoit après passé en celles de Baraille. Après bien des allées et des venues, on dit un jour à Baraille que si je n'exécutois ce que j'avois promis, on le mettroit à la Bastille. Cela m'alarma fort. Enfin je consentis à ce qu'ils voulurent, et fis une donation de la souveraineté de Dombes, et un semblable contrat de vente du comté d'Eu à celui que j'avois fait à M. de Lauzun. Les biens de Normandie ne se peuvent pas donner comme ailleurs : et c'est pour cela que l'on avoit pris la voie de la vente toutes les deux fois. Ces

actes furent passés chez madame de Montespan, qui y parla pour M. du Maine : elle avoit un pouvoir du Roi. Là étoient M. Colbert, son neveu Vaubourg (les notaires étoient Foin et Chupin), madame de Montespan, Baraille et moi. Après que tout fut signé, M. Colbert l'alla dire au Roi. Je demeurai chez madame de Montespan : Baraille y resta avec nous. Elle me dit, après mille remercîmens : « Je ne puis m'em-« pêcher de vous dire que vous allez être la plus « heureuse personne du monde, et que vos ennemis « ou envieux vont être déconcertés. Vous ne vous « êtes pas attiré les uns, vous n'avez jamais fait mal « à personne ; pour les autres, on en a toujours, le « bonheur et le mérite les attirent toujours : on s'en « console. Jugez-en vous-même, qui êtes la cousine « germaine du Roi, qui vous a toujours aimée et con-« sidérée comme sa sœur. Ceci va augmenter l'amitié « et la confiance, et vous lier étroitement : il ne son-« gera qu'à vous donner des marques de sa recon-« noissance, qu'à vous faire les plaisirs qu'il pourra « imaginer ; vous serez de tout : il voudra que tout « le monde voie la considération qu'il aura pour vous. « Il n'y aura personne, que ceux qui espéroient avoir « votre bien, qui ne dise que vous venez de faire « un tour habile, et d'une bonne tête. Pour moi, ou-« tre mon intérêt, par celui que je prends à tout « ce qui vous touche, je me sens une joie sensible « de tout ceci. » J'écoutois tout cela avec plaisir, et cet encens me montoit fort à la tête, et j'en étois bien remplie. Dès que je fus en ma chambre, je laissai tomber mon miroir, qui est une grosse glace de cristal de roche fort épais. Je dis à Baraille : « Je meurs

« de peur que ce ne soit un augure que je me re-
« pentirai de ce que je viens de faire. » Il se moqua de moi.

Toute ma vie j'avois eu envie d'avoir une maison auprès de Paris; j'en avois toujours cherché, et à toutes celles que j'avois vues j'y trouvois toujours quelques défauts, quelque jolies qu'elles fussent, soit à la situation ou au bâtiment; je n'en avois trouvé aucune à mon gré. On m'en indiqua une qui étoit à deux lieues de Paris, à un village nommé Choisy, sur le bord de la rivière de Seine. J'y courus en grande hâte; je la trouvai à ma fantaisie, au moins la situation : il n'y avoit point de bâtiment. Je l'achetai quarante mille livres; j'y menai Le Nôtre, qui dit d'abord qu'il falloit mettre bas tout ce qu'il y avoit de bois. On me fit le plan d'une maison qui n'avoit qu'un étage. La proposition d'abattre le peu qu'il y avoit de couvert me déplut : j'aime à me promener à toutes sortes d'heures. Le Nôtre dit au Roi que j'avois choisi la plus vilaine situation du monde; que l'on n'y voyoit la rivière que par une lucarne. Quand j'allai à la cour peu de jours après, très-entêtée de ma maison, le Roi me questionna beaucoup, et me fit grand plaisir. Après m'avoir bien laissée conter, il me dit ce que Le Nôtre lui avoit dit. Je le plantai là; je fis accommoder ma maison à ma mode; je fis abattre un assez joli corps de logis pour un particulier comme étoit M. le président Gontier, qui étoit si mal dans ses affaires que ses créanciers l'obligèrent de vendre cette maison de plaisir. J'employai Gabriel, un fort bon architecte, qui suivit fort bien mes intentions. C'est un grand corps de logis avec deux avances aux

deux bouts, pour marquer des pavillons tous de pierre de taille, sans aucun ornement ni architecture. Si j'avois lu les livres qui en traitent, j'aurois fait une belle description : cela auroit été une affectation qui ne me convient pas. Il y a une grande terrasse qui regarde depuis un bout jusqu'à l'autre du jardin. Monsieur m'a appris que quand il n'y a que cent arpens, on ne doit pas y donner le nom de parc ; j'y ai pourtant ce nombre-là, à y compter les cours et les bâtimens. Au dessous de cette terrasse, devant la maison, est un parterre assez petit, borné par la rivière, que l'on voit de l'appartement d'en bas. Comme j'ai pris ma maison pour y aller en été, j'ai pris mes mesures pour que l'on vît la rivière dans le temps qu'elle est la plus basse ; de mon lit je la vois, et les bateaux qui y passent. A droite et à gauche sont deux petits bois, et une grande terrasse qui règne encore d'un bout du jardin à l'autre ; il y a des fontaines autant qu'il en faut ; et si j'en voulois davantage, j'en aurois. J'y ai fait planter beaucoup d'allées qui viennent fort bien. Ce qui est de plus agréable, c'est que de tous les côtés de ma maison on voit la rivière, et de tous les bouts des allées. D'un côté de ma maison on voit jusqu'à l'arc de triomphe ; de l'autre Villeneuve Saint-Georges, la forêt de Senart, et la plaine de Creteil. On voit Saint-Maur, Villeneuve-le-Roi à M. Pelletier le ministre, où est une belle maison que le chancelier Du Vair avoit autrefois fait bâtir. Il y a à ma maison une belle orangerie, un agréable potager avec trois fontaines, et tout ce qu'il faut pour accompagner la beauté de ma maison, qui a de la grandeur, quoiqu'elle soit petite. Il y a

une assez belle galerie qui n'est pas peinte : la chapelle est belle, bien peinte par La Fosse (1), un des meilleurs peintres de ce temps après M. Le Brun. Le long temps qu'il auroit fallu employer pour peindre la galerie, et celui qu'elle eût senti, m'en ont empêchée. La maison est commode : il y a un cabinet où toutes les conquêtes du Roi sont en petit, par Vander-Meulen, un des plus habiles peintres de ces manières. Le portrait du Roi est partout, comme le plus bel ornement qui puisse être en lieu du monde, le plus cher et le plus honorable pour moi. Il y a une salle où je mange où sont tous mes proches, c'est-à-dire le roi mon grand-père, la reine ma grand'-mère, le roi Louis XIII mon oncle, la reine Anne d'Autriche sa femme, les reines d'Angleterre et d'Espagne mes tantes, et les rois leurs maris, la duchesse de Savoie ma tante, mes sœurs et leurs maris, la princesse de Savoie fille aînée, et la duchesse de Parme sa cadette; ma mère, ma belle-mère, et l'infante Isabelle-Claire-Eugénie d'Autriche, gouvernante des Pays-Bas, à qui mon père avoit tant d'obligations, et dont il honoroit tant la mémoire, qu'il est bien juste de la placer ici parmi tous mes proches. Les portraits de messieurs les princes Henri de Bourbon, Louis-Henri, Jules et Armand princes de Conti, y sont aussi, et mesdames les princesses Marguerite de Montmorency, Claire-Clémence de Maillé, Anne palatine de Bavière, et Anne Martinozzi. Si M. le prince dernier mort avoit pu y avoir une place où toutes ses grandes actions eussent pu être représentées,

(1) *La Fosse* : Il étoit l'oncle d'Antoine La Fosse, connu par la tragédie de Manlius.

c'eût été une très-belle décoration qui feroit un très-grand plaisir à une petite-fille de France, dont la mère étoit de Bourbon. Chacun de ces portraits a son nom écrit au bas, afin que si quelqu'un avoit une ignorance assez crasse pour ne les pas connoître, il eût recours à la lettre. Pour ma belle-mère, on sait assez qu'elle étoit de la maison de Lorraine. M. de Montpensier y est aussi, avec madame sa femme Catherine-Henriette de Joyeuse; et moi sur la cheminée, qui tiens le portrait de mon père. Les portraits du Roi y sont aussi, tout jeune. Au petit cabinet où sont les conquêtes du Roi, les siéges, les combats, les occasions y sont écrites, afin que l'on sache ce que c'est. On y connoît le Roi partout: il est fort bien peint; il est sur la cheminée à cheval. Il n'y a à dire sinon que le cabinet est trop petit. Il y auroit encore bien des actions à y ajouter. Je trouvai des places ailleurs, pour avoir la joie de voir les grandes actions qu'il a faites et qu'il continuera de faire pendant ma vie. M. le duc d'Enghien, Louis de Bourbon, et Françoise, légitimée de France, y sont aussi. Comme ils y ont été mis les derniers, je ne m'en suis souvenue qu'après les autres. Il y a une salle de billard, où il y a encore des portraits : celui du grand duc mon beau-frère, et de ma sœur de Guise, avec son mari le duc de ce nom, de la maison de Lorraine; M. le duc du Maine, armé sous une tente, et un bataillon de Suisses, dont il est colonel général, auprès. J'ai voulu qu'il fût peint de cette manière : j'aime cette nation, et je crois que je leur ferois plaisir.

Le comte de Toulouse est sur une coquille sur la mer, en petit dieu de cet élément. Le grand duc père

de mon beau-frère, la grande duchesse sa mère, et madame de Guise, que M. de Montpensier avoit épousée, et tous ses enfans; le prince de Joinville, qui mourut en Italie pendant l'exil de M. et madame ses père et mère. Il étoit très-bien fait, et de grande espérance; il avoit fait la campagne de Piémont, volontaire dans l'armée royale, où il avoit donné beaucoup de marques de son mérite et de sa bravoure : on le rapporta malade à Florence, où il mourut. M. de Guise, son frère, devint l'aîné : il avoit été nourri pour être d'église; il étoit archevêque de Reims, il avoit beaucoup de grands bénéfices. Pour moi, je suis persuadée que c'est ce qui a porté malheur à cette grande maison, qui est présentement finie, que le mauvais usage qu'il a fait du bien d'église, et les cardinaux ses oncles. On pourra même dire que la témérité avec laquelle le Balafré avoit osé attaquer le Roi mon grand-père leur a pu aussi porter malheur; il vaut mieux que d'autres le disent que moi : les Bourbons sont de bonnes gens, ils ont un fond de bonté qui leur doit toujours attirer les bénédictions de Dieu. Il y auroit bien des discours à tenir de mon oncle Henri de Lorraine : la conquête de Naples en est un bien extraordinaire; cela est si court que l'on en parleroit plus long-temps que cela n'a duré, et les écrivains le diront assez. Il y avoit encore un duc de Joyeuse, mon oncle aussi, qui est mort en Italie, et M. le chevalier de Guise, dont j'ai parlé dans ces Mémoires; et madame l'abbesse de Montmartre, et mademoiselle de Guise, dont j'ai aussi fait mention : sa mort me donnera bien occasion d'en parler. Là est aussi le prince de Toscane mon neveu, que l'on m'a-

voit envoyé lorsqu'il n'avoit que quatre ans, avec son oncle qui n'en avoit que six, qui est à cette heure cardinal de Médicis. Je ne puis parler de mon neveu sans dire à son avantage ce que madame la Dauphine a dit plus d'une fois devant moi. Comme elle parloit du désir que madame l'électrice de Bavière sa mère avoit toujours eu qu'elle fût mariée en France, par l'envie qu'elle avoit toujours eue d'y venir et le regret de n'y être pas venue, depuis sa mort on lui en parloit moins; enfin on en parla beaucoup, et les affaires ne s'avançoient point: on remettoit d'un jour à l'autre. Elle s'en impatienta, et l'Empereur fit parler à M. l'électeur pour le prince de Toscane. Un jour elle lui dit: « Le roi de France me traite comme son pis-aller: il « me marchande; pour moi, je suis si lasse de ces « manières-là, que je vous prie de me marier avec le « prince de Toscane. » Et sur cela elle ajoutoit qu'elle auroit été fort heureuse: qu'elle souhaitoit fort que sa sœur l'épousât. Ce fut en cette occasion que je lui entendis dire pour la seconde fois: « Elle a eu ce conten« tement, elle a vu ce mariage fait avant sa mort. » Le récit de cette salle a fait beaucoup de digressions sur les portraits qui y sont. Une grande partie de la maison de Joyeuse y est: le maréchal de ce nom, et sa femme Marie de Batarnai, d'une fort grande maison; l'amiral de Joyeuse, qui étoit son fils aîné, favori de Henri III, qui lui fit épouser la sœur de la reine Louise, qui étoit de Lorraine, fille de M. de Vaudemont; son père étoit cadet de souverain, aussi bien que celui de ma belle-mère. Le Roi lui proposant ce mariage, lui dit: « Je voudrois avoir une sœur à marier ou une « fille: je vous la donnerois; je n'ai rien de plus

« proche que la sœur de la Reine. » Le second fils étoit le comte de Bouchage, depuis duc de Joyeuse, qui épousa la sœur de M. d'Epernon, de laquelle il n'eut que madame de Montpensier ma grand-mère : elle fut mariée à dix ans. M. le cardinal de Joyeuse son oncle, frère de ceux dont je viens de parler, la maria à Cléry à M. de Montpensier, qui alla au devant d'elle jusqu'à ce lieu. Elle n'avoit point de mère; madame de Pordeac, femme de qualité et sa parente, la mena; celle-ci étoit la mère de la maréchale de Roquelaure. Il y a encore deux fils de M. le maréchal de Joyeuse, dont l'un mourut à la bataille de Coutras, de regret que l'amiral l'eût perdue; il étoit blessé, et il ne voulut pas se laisser panser. La vie de M. le duc de Joyeuse est assez extraordinaire : il se fit capucin. Un gentilhomme de Normandie, nommé Callières, l'a écrite et me l'a dédiée : elle est fort divertissante; celle du cardinal l'est aussi. Tous les gens de cette maison ont été aussi illustres par leur vertu que par leur naissance. J'en suis fort aise; je n'aurois pas aimé que ma grand'-mère n'eût pas été au dessus du commun. J'ai eu du contentement; c'étoit une dame d'une grande vertu et de beaucoup de mérite. J'ai souvent ouï dire que si le Roi mon grand-père avoit vécu, elle ne se seroit pas remariée, et qu'il l'en eût empêchée. Ma mère n'avoit que trois ans quand mon grand-père mourut, et elle étoit accordée à mon oncle le duc d'Orléans, qui mourut à sept ans. M. de Montpensier étoit déjà malade quand mon oncle mourut; il fut long-temps en un état qui marquoit qu'il n'iroit pas loin. Son mal étoit à la poitrine : il y avoit reçu un coup de pistolet à la bataille

d'Ivry, qui avoit quelque relation aux poumons. Il étoit jeune alors, et aimoit les plaisirs plus que sa santé : il mourut à quarante-deux ans. Après la mort de mon oncle, le Roi mon grand-père lui manda qu'il avoit encore un fils, et qu'il succéderoit à son frère, et qu'il seroit son gendre. Quoique l'on ne soit pas fort tendre dans la maison royale, on s'avise quelquefois de donner des consolations qui ne se pratiquent pas entre les particuliers. J'ai ouï dire à madame la comtesse de Fiesque, ma gouvernante, que l'on habilla ma mère en veuve, hors que c'étoit du crêpe blanc, et qu'on l'envoya ainsi au Roi mon grand-père et à la Reine ma grand'-mère : ce qui les fit un peu rire. J'ai ouï dire que M. de Montpensier mon grand-père disoit à M. de Guise : « Monsieur, je vous laisserai ma « femme par testament, afin que vous m'en ayez de « l'obligation ; quand je ne le ferois point, elle ne « laissera pas de vous épouser. » Elle n'avoit que vingt ans. Mon grand-père étoit fort beau et fort bien fait ; il étoit fort débauché, il avoit toujours des maîtresses ; il n'amenoit guère sa femme à la cour : il avoit peur que le Roi mon grand-père n'en fût amoureux. On dit qu'elle étoit fort belle. Elle demeuroit toujours à Champigny ou à Gation, avec M. le cardinal. Sans tout ce qui m'est venu dans l'esprit de dire sur les portraits, on se seroit fort ennuyé à Choisy, et on en auroit trouvé le séjour fort long. M. le maréchal de Bouillon, qui avoit épousé la cousine germaine de M. de Montpensier, qui étoit de Nassau et fille d'Isabelle de Bourbon, abbesse de Jouars, laquelle se fit huguenote et épousa le prince Maurice. Les portraits de M. de Turenne et du cardinal de Bouillon s'y trouvent aussi. Il

paroît, par le détail où je suis entrée sur Choisy, que j'aime cette maison comme mon ouvrage : je l'ai toute faite; on m'en parloit souvent, et madame de Montespan me disoit, quand j'étois chez elle : « Le Roi ne son-« gera dorénavant qu'à vous surprendre par tous les « agrémens dont il se pourra imaginer : il vous fera « mille présens de tout ce qu'il y aura de plus joli; il « vous fera peindre Choisy : il n'est pas encore achevé. « Vous trouverez, à tous les voyages que vous ferez, « quelque nouveauté, une chambre peinte, une fon-« taine, une chambre meublée, des statues : il en « fera son plaisir comme de Versailles. » Ces contes finirent là.

J'oubliois de dire que le jour que j'eus signé la donation, il ne me parla qu'à la passade; il me dit seulement : « Je crois que vous êtes contente, et moi « aussi; » et à souper il me faisoit des mines et causoit avec moi : cela avoit très-bon air. Le lendemain il vint chez madame de Montespan comme j'y étois; il me dit : « Je suis ravi que l'affaire soit achevée; « vous ne vous en repentirez pas, et je ne songerai « qu'à vous donner des marques de ma reconnois-« sance; cette affaire nous unira plus que jamais, et « fera une amitié entre nous que rien ne sauroit « rompre. Quand mon frère et M. le prince sauront « ce fait, ils n'en seront pas contens : ne les craignez « point, je vous maintiendrai bien contre eux. » Enfin il me dit tout ce qui se peut dire de tendre, d'engageant et de reconnoissant. J'étois ravie, et me croyois au dessus de tout. Cette semaine on me retint à faire *media nox* chez madame de Montespan : ce qui fut fort remarqué; et la comtesse de Fiesque me dit

quelque temps après que l'on disoit que j'avois donné tout mon bien à M. du Maine; je dis fort que non. Ensuite Monsieur me le dit, et que pour lui il m'avoit toujours aimée sans intérêt; qu'il continueroit, et qu'il souhaitoit que cela me pût profiter, et que l'on tînt tout ce que l'on me promettoit, et que j'eusse plus d'agrément que je n'en avois eu par le passé. Je parlois souvent à madame de Montespan pour M. de Lauzun; elle me témoignoit beaucoup d'empressement pour sa liberté. Un jour elle me dit : « Il ne vous faut « point flatter : le Roi ne consentira jamais que vous « épousiez M. de Lauzun comme vous voulez faire, « ni qu'on l'appelle M. de Montpensier; il le fera duc, « et si vous voulez vous marier, il ne fera pas sem- « blant de le savoir; il grondera ceux qui le lui di- « ront : ce sera tout de même. » Je lui répondis : « Quoi! madame, il vivra avec moi comme mon mari, « il ne le sera pas publiquement? Que pourra-t-on « dire et croire? » Elle me répliqua : « On n'en sau- « roit jamais rien croire que de bon; votre conscience « ne vous reprochera rien, le respect que l'on a pour « le Roi et la considération que l'on a pour vous fe- « ront qu'on n'en dira rien; et, croyez-moi, vous serez « plus heureuse mille fois. M. de Lauzun vous en ai- « mera mieux : les mystères donnent du goût; nous « irons souvent nous promener. » Elle faisoit des projets de nouveaux plaisirs, et ne songeoit qu'à m'amuser. Il lui étoit aisé : j'ai beaucoup d'inclination pour elle, qui est fort aimable; c'est une race de beaucoup d'esprit et d'esprit fort agréable que les Mortemart : madame de Thianges en a beaucoup aussi, et M. le maréchal de Vivonne. Madame de Montausier disoit

qu'il avoit un attrait pour la maison royale, et que quand il étoit quelque part, nous ne le pouvions pas quitter.

Je m'impatientois quelquefois de la longueur du temps que l'on mettoit à faire sortir M. de Lauzun; je n'en parlois pas au Roi : il me sembloit cependant que ce que j'avois fait étoit une sollicitation continuelle, et que toutes les fois qu'il voyoit M. du Maine sa présence le devoit faire souvenir de ce qu'il avoit à faire. Madame la Dauphine devint grosse : ce fut une grande joie : comme elle étoit fort délicate, elle demeuroit souvent à sa chambre, et même y gardoit le lit; le Roi lui rendoit beaucoup de soins. C'est en ce temps-là qu'il commençoit à aller chez madame de Maintenon, qui avoit un appartement au dessus de la chambre du Roi. Auparavant le mariage de M. le Dauphin, elle logeoit chez mademoiselle de Tours; et peu de jours avant qu'elle allât au devant de madame la Dauphine, elle avoit eu un appartement en haut où logeoit mademoiselle d'Elbœuf: le Roi n'y avoit pas été. J'avois oublié de nommer le duc de Verneuil, qui étoit fils naturel du Roi mon grand-père, dans la salle du billard de Choisy, et madame sa femme, qui étoit fille du chancelier Seguier : c'étoit un fort bon homme, qui avoit été jusqu'à soixante ans d'église, et qui s'étoit avisé de se marier. Elle est fort bonne femme aussi, qui a été toujours de mes amies; elle étoit veuve du duc de Sully.

[1681] Un jour que je ne songeois à rien, madame de Montespan envoya, comme j'étois à table, me demander si je voulois aller me promener : qu'il faisoit beau. Je lui mandai que non. Elle renvoya me prier

de passer par sa chambre, ayant à me parler. Je lui mandai que j'y passerois. Le Roi demanda ce que c'étoit : je lui dis. Il me dit : « Allez-y, puisqu'elle a à « vous parler. » Le cœur me battit, et je jugeai bien que cela regardoit M. de Lauzun. Lorsque j'y allai, j'envoyai dire à Baraille, qui étoit à Saint-Germain, d'y venir. En entrant, madame de Montespan me dit : « Vous n'avez guère hâte de venir, et j'en avois beau-« coup que vous vinssiez. Le Roi m'a dit de vous « dire qu'il feroit sortir M. de Lauzun de Pignerol, « pour aller à Bourbon. » Je répondis : « Quoi! il ne « reviendra pas droit ici, après tout ce que j'ai fait? » Elle me dit : « Je n'en sais pas assez ; il vous laisse le « choix de qui il vous plaira pour le garder : il veut « que cela ait un air de prison. » Je pleurai ; et elle me disoit : « Vous êtes bien difficile à contenter ; « quand vous avez, vous voulez encore avoir. » Baraille vint ; nous nous allâmes promener au Val, qui est un jardin au bout du parc de Saint-Germain. Quand nous fûmes là, elle me dit : « Le Roi m'a dit de vous « dire qu'il ne veut pas que vous songiez jamais à « épouser M. de Lauzun. » Sur cela je me mis à pleurer, et dire que je n'avois fait les donations qu'à cette condition, et que toutes les propositions avoient roulé sur cela. Madame de Montespan me dit : « Je « ne vous ai jamais rien promis. » Elle avoit son compte ; ainsi elle souffrit sans rien dire tout ce qu'il me plut de dire. Baraille étoit fort embarrassé ; il ne disoit mot, et plaignoit l'état où j'étois. Ils m'exhortèrent fort à me consoler : que c'étoit un parti que je devois avoir pris dès la première rupture. Je trouvai que madame de Montespan auroit dû ne me pas

flatter là-dessus comme elle avoit fait, et qu'il auroit mieux valu me dire des duretés, que de m'amuser à une affaire que je souhaitois, et qui étoit impossible. Comme on va à ses intérêts plutôt qu'à ceux des autres, on se ménage, et on ne les ménage point. Cette promenade fut fort longue; et quoiqu'elle n'aime guère à marcher long-temps, elle me tint toujours compagnie, sans se plaindre. Le Roi vint souper; je le remerciai très-humblement de m'avoir accordé la liberté de M. de Lauzun; que la grâce ne seroit pas entière tant qu'il n'auroit pas l'honneur de le voir et d'être auprès de lui : ce qu'il souhaitoit par dessus tout : sa liberté ne lui étoit rien sans cela; que j'étois si attendrie de ses bontés pour moi et pour M. de Lauzun, que je craignois de pleurer devant tout le monde; que je ne pouvois lui dire tout ce que je sentois dans mon cœur. Je crois que, le soir, madame de Montespan lui parla pour envoyer promptement les ordres. M. de Louvois envoya chercher dès le matin Baraille, pour lui dire que le Roi lui avoit ordonné de mander à Saint-Mars de mener M. de Lauzun à Bourbon, où il avoit besoin d'aller pour sa santé; qu'il pouvoit y aller s'il vouloit; que le Roi le trouvoit bon; et lui fit quelques honnêtetés : il lui dit qu'il ne se vantoit pas d'y avoir contribué. Baraille lui demanda s'il ne prendroit pas congé du Roi : M. de Louvois lui dit qu'oui, et qu'il se présentât dans la galerie quand le Roi iroit à la messe. Baraille vint m'éveiller pour me dire ce que M. de Louvois lui avoit dit, et qu'il vaudroit autant que M. de Lauzun ne sortît pas, que d'être accompagné de Saint-Mars; qu'ils ont tous les jours des démêlés,

et que cela lui feroit de nouvelles affaires. Je me levai et m'en allai chez madame de Montespan, pour lui dire que ce fût Saint-Rut qui le gardât avec des gardes du corps, et quelque exempt de ce corps-là. Madame de Montespan envoya je ne sais qui parler au Roi, qui répondit que ce ne pouvoit pas être des gardes du corps ni un officier qui le garderoit; que les mousquetaires l'avoient mené: qu'il falloit que c'en fût des deux compagnies; que je choisirois celui des officiers qui me seroit le plus agréable. Je dis à madame de Montespan : « Voyons. » Baraille dit : « Tout est « bon. » M. de Noailles vint chez madame de Montespan; il nomma Maupertuis, dont je fus fort contente. On l'alla dire au Roi. Il dit, quand il passa pour aller à la messe : « J'ai changé l'ordre : ce sera Maupertuis. » Tout le monde fut étonné de voir Baraille parler au Roi, et faire comme un homme qui prend congé. A mon retour de la messe, je dis à Maupertuis : « Je vous souhaite un bon voyage. » Il me répondit : « Je ne sais ce que c'est. — Je ne vous en « dirai pas davantage, lui répliquai-je; je suis ravie « que ce soit vous : je vous prie de lui bien faire mes « complimens. » M. de Louvois renvoya querir Baraille, et lui dit : « Comme M. de Lauzun a eu quel« ques démêlés avec Saint-Mars pendant sa prison, « le Roi a jugé plus à propos d'envoyer M. de Mau« pertuis et des mousquetaires pour le garder; et « comme le voyage est long, et que la saison des « eaux avance, Maupertuis avec quatre mousquetaires « partiront en poste, et trouveront les autres au re« tour à Lyon. » Ils étoient douze, et un maréchal des logis nommé Rouillas. Baraille fut fort content : il

partit incessamment. M. de Lauzun eut une grande joie quand il arriva. M. Fouquet étoit mort (1) l'hiver d'auparavant; il l'avoit vu, et il s'étoit raccommodé. Madame Fouquet n'étoit pas contente de lui; il en avoit fait force contes, et depuis même pendant qu'il étoit à Bourbon. Il ne se sépara pas bien d'avec Saint-Mars et sa femme, ni avec d'Erville, gouverneur de Pignerol, qui est un fort bon homme, et qui avoit toujours eu beaucoup d'honnêtetés pour lui en toutes occasions. Je lui conseillai fort de ne voir personne à Bourbon, de témoigner qu'il ne songeoit qu'à voir le Roi, et que tout hors cela lui étoit indifférent. Il écrivit des merveilles, et ne fit pas de même.

Madame de Nogent avoit fait un voyage à Pignerol il y avoit un an; elle avoit été à Turin voir madame de Savoie: elle l'avoit fort priée, par l'ancienne amitié qu'elle avoit eue pour son frère, de vouloir travailler pour sa liberté. Elle s'étoit donné là des airs fort ridicules qui m'avoient déplu; quoique je n'aie pas tout su, je crois qu'elle m'avoit fort reniée. Elle avoit fait une tracasserie que La Motte m'avoit découverte; elle étoit enragée contre elle d'une affaire qu'elle lui avoit voulu faire, dont le détail seroit trop long, et peu favorable pour madame de Nogent et M. de Lauzun. La Motte m'avoit écrit une lettre de quatre feuilles de papier: elle me disoit qu'elle ne pouvoit pas être toujours la victime de madame de Nogent, et savoit que je ne parlois pas bien avantageusement d'elle, qui ne m'avoit jamais rien fait, et qui ne souhaitoit rien tant que l'honneur de mes bonnes grâces et de

(1) *M. Fouquet étoit mort:* Il mourut le 23 mars 1680, après avoir passé dix-neuf ans en prison.

se justifier auprès de moi. Il y avoit dans le paquet une lettre de madame de Nogent, où elle me vouloit faire passer pour une sotte, dans une lettre à un de ses parens, qui avoit donné sa lettre à La Motte. Un prêtre m'apporta ce paquet à Choisy, de la part des carmélites, et s'en alla. Quand madame de Nogent fut revenue de Pignerol, je lui montrai; et depuis ce temps-là je la vis moins. Je ne la menai plus à Eu avec moi; elle vit bien que cette lettre, ajoutée à sa conduite, me découvroit des vérités qui étoient désavantageuses pour elle. Je ne lui mandai rien du voyage de M. de Lauzun à Bourbon; M. de Louvois l'envoya querir, et lui dit, à ce que j'ai su : « Votre « frère sort pour aller à Bourbon; il faut que vous « l'alliez querir à Lyon pour l'y mener, et que vous « fassiez tout comme si vous aviez eu part à l'affaire, « quoique Mademoiselle et Baraille aient tout fait « sans votre participation. » Quand elle me vint voir « pour me dire adieu, elle me dit : « Quelques mauvais « traitemens que l'on me fasse, je ferai mon de- « voir. » Je lui recommandai fort de dire à M. de Lauzun de ne voir personne. M. de Nevers qui étoit chez lui avec M. de Vivonne, qui étoient de ses anciens amis, lui envoyèrent faire un compliment, et qu'ils l'iroient voir; il les pria de n'y point venir. Madame la maréchale d'Humières y alla, qui n'étoit pas son amie particulière; il ne sortit pas de chez elle, et me mandoit toujours qu'il ne voyoit personne. Quand elle revint, elle me vint voir à Choisy où j'étois; elle dîna avec moi, y resta toute la journée, et ne parla que de tout ce qu'elle avoit fait à Bourbon, de la compagnie qui y étoit; elle n'osa nommer M. de Lau-

zun : elle parla fort de madame de Nogent; qu'elles dînoient les unes chez les autres avec leur compagnie. A tout cela je ne lui disois rien, et elle s'en alla sans que je lui fisse aucune question. Elle ne garda pas le même silence à son égard chez M. de Louvois : elle lui conta à dîner que M. de Lauzun étoit dans la plus grande santé du monde; qu'il n'avoit pas pris les eaux; qu'il disoit que sa poitrine étoit plus malade que son bras; que l'on savoit qu'il n'avoit fait le malade que pour sortir de Pignerol; qu'il étoit gai, et tenoit des discours qui faisoient connoître qu'il espéroit de rentrer dans sa charge, et de venir servir son quartier. On peut juger si ces discours me plaisoient. M. de Luxembourg étoit sorti de la Bastille, et étoit dans une de ses terres. Il arriva une fort plaisante histoire : M. de Belzunce, beau-frère de madame de Nogent, qui avoit été la voir, passa à Choisy à son retour; je lui demandai s'il avoit bien des lettres pour Paris : il me nomma les gens pour qui il en avoit, entre autres la maréchale d'Humières. Je lui dis : « Donnez-la-moi, je la lui enverrai. » Il crut ne me la devoir pas refuser, et que M. de Lauzun n'y trouveroit point à dire. Quand il fut parti, je l'ouvris. Je trouvai une lettre pleine de tendresse; il lui parloit d'un livre qu'elle lui avoit donné : qu'il le baisoit mille fois le jour, parce qu'il ne la voyoit plus; c'étoit sa seule consolation; qu'il espéroit tout d'elle et de ses soins. Je brûlai cette lettre, et il me fit pitié de croire qu'elle pût lui être utile.

La veille de la Saint-Jean, je m'en allois monter en carrosse pour aller à Versailles. Monseigneur arriva, qui venoit de la chasse, et qui mouroit de faim. Heu-

reusement il restoit encore quelques officiers. Après avoir mangé, il me dit : « Si vous voulez me mener « avec vous, je n'ai pas mon carrosse, et je suis fort « las. » Je me trouvai fort heureuse d'avoir cet honneur-là. M. le prince de Conti étoit avec lui et M. de Vendôme : je ne me souviens plus des autres. Quelqu'un lui proposa de s'en aller par eau au feu de la Saint-Jean, à l'hôtel-de-ville. Je frondai fort cette proposition, croyant que le Roi ne l'auroit pas agréable. Je lui dis qu'il n'étoit pas assez bien habillé pour se montrer au public ; qu'il n'avoit que quatre ou cinq gardes ; que cela n'auroit pas de dignité. Il goûta ce que je lui dis, et vint avec moi. M. le prince de Conti, M. de Vendôme et quelques autres s'en allèrent par eau, et le reste se mit dans le carrosse de mes écuyers.

Arrivée à Versailles, je m'en allai droit chez madame de Montespan, qui me dit : « Vous serez bien « étonnée de la nouvelle du jour : on a mandé M. de « Luxembourg pour servir son quartier. Quand je l'ai « su, j'ai dit tout ce que je devois dire. Qui auroit cru, « après tout ce qui est arrivé, que le Roi eût voulu « qu'il se mît auprès de sa personne ? » Elle m'avoit dit souvent, pendant qu'il étoit en prison : « Voici « une affaire heureuse pour M. de Lauzun : cela le « fera rentrer dans sa charge. » Je fus fort affligée ; j'avois toujours compté là-dessus, et il y comptoit beaucoup aussi. J'envoyai querir Baraille toute la nuit. Le matin, j'envoyai chercher M. Colbert, à qui je dis tout ce que peut dire une personne qui croit que l'on doit tout faire pour elle, et pour qui on ne fait rien. M. Colbert me dit : « On n'a point du tout parlé de la « charge, on n'a pas cru que M. de Lauzun parût y

« songer. » Comme la saison de Bourbon fut passée, il fallut qu'il allât en quelque lieu pour y pouvoir retourner l'autre. On l'envoya dans la citadelle de Châlons-sur-Saône : on me donna le choix de deux ou trois lieux. Comme celui-là étoit plus près et plus beau que les autres, je le choisis; il en fut fâché quand je le lui mandai. Je lui mandai aussi ce qu'avoit dit la maréchale d'Humières, et qu'on trouvoit ridicule qu'il l'eût vue souvent. Il dit qu'il n'en étoit rien, et qu'on se l'étoit imaginé. Quand madame de Nogent revint de Châlons, elle le désavoua. Je l'ai fort peu vue depuis ce temps. Quand il sut le retour de M. de Luxembourg, il fut au désespoir : il se conduisoit aussi mal à Châlons qu'il avoit fait à Bourbon; il envoyoit prier tout le monde de l'aller voir, et tout ce qui passoit et revenoit à Paris, hommes et femmes. Madame la comtesse de Camilly, qui étoit une bonne femme, une joueuse, dont l'esprit et le jugement ne sont pas exquis, ne me parloit que de lui : qu'elle lui écrivoit, qu'elle en avoit reçu des lettres. J'entendois tout cela avec bien de la peine. La saison de Forges vint, j'y allai; je vins prendre mes eaux à Eu. Dès qu'elles furent achevées, je m'en retournai, occupée seulement à travailler à mettre M. de Lauzun en liberté tout-à-fait.

Lorsque je passai à Paris pour aller à Choisy, j'appris que mademoiselle de Blois, qu'on avoit menée à Bourbon, y étoit malade à l'extrémité, et que madame de Montespan y étoit allée en relais, et y avoit mené M. Fagon, en qui elle avoit grande confiance. Je ne sais même s'il n'y étoit pas allé avec la princesse. Elle étoit fort délicate : elle mourut. Elle étoit la plus jolie du monde; elle avoit beaucoup d'esprit, et de la

beauté. M. de Lauzun fit sa cour à madame de Montespan. J'allai à Fontainebleau, où j'arrivai le même jour qu'elle. Elle me parla fort de M. de Lauzun, quoiqu'elle fût affligée : elle me dit que le Roi avoit eu fort agréables les soins qu'il avoit eus de mademoiselle de Blois et d'elle. On parla en ce temps-là d'un voyage que le Roi alloit faire en Allemagne. M. Colbert me vint proposer de suivre la Reine ; je ne le voulus pas : on me dit qu'il y avoit beaucoup de petite vérole par les chemins, et je crains fort ce mal. Il vint un courrier de la part de Maupertuis, et M. de Lauzun m'en envoya un pour savoir où il iroit au sortir de Bourbon. On lui marqua Nevers, qu'il ne vouloit pas ; il alla à Amboise. Le Roi partit, et je retournai à Choisy. Je croyois, à mon arrivée, trouver Baraille, que j'avois vu à mon départ de Fontainebleau. Comme c'est un garçon d'une grande piété et très-détaché du monde, et qu'il disoit souvent que quand M. de Lauzun seroit sorti il se retireroit, je crus qu'il s'en étoit allé. Je fus dans une douleur terrible tout le lendemain; je sus qu'il avoit suivi le Roi à son voyage. Avant de partir de Fontainebleau, madame de Montespan m'avoit fort pressée de déclarer la donation que j'avois faite; le temps d'y faire cette formalité alloit expirer. Je ne voulois consentir à rien, que M. de Lauzun ne fût venu ; je m'étois mise en colère contre elle, et nous étions séparées bien d'ensemble. Le Roi permit que je donnasse du bien à M. de Lauzun. D'abord il fut dit de lui donner Châtellerault et quelques autres de mes terres du voisinage ; il n'en voulut pas. Il aima mieux le duché de Saint-Fargeau, qui étoit lors affermé vingt-deux mille

livres ; la ville et baronnie de Thiers en Auvergne, qui est une des plus belles terres de la province, de la valeur de huit mille livres, et dix mille livres de rente par an sur les gabelles du Languedoc. Au lieu d'être content, il se plaignit que je lui avois donné si peu, qu'il avoit eu peine à l'accepter.

Le Roi sut à Vitry que Strasbourg étoit rendu, et que M. de Louvois y avoit fait entrer les troupes. Je ne dirai rien de ce voyage (1) : on en sait les particularités ; il n'avoit plus rien à faire, puisque Strasbourg étoit sous l'obéissance du Roi. Baraille me vint trouver ; il alla voir madame de Montespan, qui l'entretint plus qu'elle n'avoit fait à Fontainebleau, où j'avois remercié le Roi de la bonté qu'il avoit de trouver bon que je donnasse quarante mille livres de rente à M. de Lauzun. Dans la conversation qu'il eut avec elle, elle lui dit que M. de Lauzun n'étoit pas content, et qu'il falloit faire ce que l'on pourroit pour me faire donner jusqu'à cent mille livres. Baraille lui dit qu'il ne croyoit pas que je le fisse, et qu'il ne m'en resteroit guère ; que les gens qui ont été en faveur, à qui rien ne manque, croient qu'il n'y a qu'à donner. Baraille ne me dit cela qu'après le retour de la cour ; que madame de Montespan lui en avoit fortement parlé à Vitry. Pendant le voyage de la cour, je demeurai à Choisy : le Roi m'écrivit qu'il me prioit de vouloir déclarer ce que j'avois fait pour le duc du Maine, avec un si grand empressement et des manières si tendres, que je ne pus m'en défendre ; et m'ordonnoit d'aller au devant de lui à Villers-Cotterets, qui est une maison du duc

(1) *Je ne dirai rien de ce voyage :* Strasbourg avoit capitulé le 30 septembre 1681, et Louis XIV y fit son entrée le 23 octobre.

de Valois. Cette nouvelle se divulgua, et fut mise dans les gazettes; les uns admirèrent ce que j'avois fait, les autres le blâmèrent. Les amis de madame de Montespan et les gens de la cour qui étoient à Paris m'en vinrent faire compliment. M. d'Etampes et M. le duc de Noailles furent des premiers. J'allai à Villers-Cotterets; le Roi me reçut à merveille, et me dit que Monsieur, à qui il avoit dit l'affaire devant que de la dire à tout le monde, l'avoit fort bien prise; et qu'il lui avoit dit que tout ce qui seroit agréable au Roi, et ce que l'on fera pour lui plaire, lui feroit toujours plaisir. Il me tint le même discours, et qu'il m'avoit toujours aimée sans intérêt. Madame de Maintenon me dit que le Roi lui avoit dit (il y avoit long-temps que je ne lui avois pas fait l'honneur de lui parler: elle n'avoit osé commencer) qu'elle me supplioit de croire que cela lui feroit un tel attachement à mon service, que j'aurois tout sujet de croire qu'elle n'auroit jamais d'autre application que de me servir, et reconnoître en tout ce qui dépendroit d'elle les obligations que M. du Maine m'avoit; qu'elle l'avoit nourri; qu'elle n'aimoit rien mieux que lui; que présentement elle osoit dire qu'elle m'aimoit davantage, et que c'étoit aimer ce qui me devoit être uni comme mon enfant. Elle me tint tant de discours honnêtes, reconnoissans et tendres, qu'ils passoient mon attente. Le Roi me dit: « Je m'en vais déclarer un fils et une fille « que j'ai: on dit que ce sont deux jolis enfans, entre « autres le garçon; ce sont deux créatures attachées « à vous, et que l'on élevera à reconnoître les obli- « gations qu'ils vous ont; ils vous divertiront: vous « aimez les enfans, et eux et moi nous ne devons

« songer qu'à rendre votre vie agréable. » On vint le lendemain coucher à Dammartin, d'où madame de Montespan partit de bon matin pour aller voir M. le comte de Toulouse et mademoiselle de Blois. Elle me dit, le soir, que j'en serois contente. On les mena à Saint-Germain; le Roi me dit à dîner qu'ils étoient venus, et que je les trouverois jolis. J'y allai à la sortie de table : j'en fus fort satisfaite. Le comte étoit beau comme les anges, un peu farouche; il n'étoit pas accoutumé à voir le monde. Il vouloit être toujours sur le bras de son valet de chambre, et il lui disoit : « Picard, ne m'abandonnez point. » On les mena chez la Reine, qui les trouva fort jolis, et dit : « Madame de Richelieu disoit qu'elle répondoit de ce « qui se passeroit; voilà les fruits de cette caution. » L'on trouva cela fort plaisant. La Reine disoit souvent de ces plaisanteries : si elle avoit été aussi à la mode que madame la Dauphine le fut d'abord, on en auroit fait plus de cas, et on lui auroit trouvé de l'esprit.

[1682] Je reçus des lettres de M. de Lauzun, qui étoit à Amboise, qui pressoit fort pour revenir. Il disoit que l'air où il étoit le tuoit; qu'il ne savoit pas pourquoi on l'avoit choisi, et qu'il s'y ennuyoit; qu'il ne voyoit personne; et que si Dieu ne l'assistoit, il seroit pis qu'à Pignerol. J'en parlois souvent à madame de Montespan et à M. Colbert, qui me disoient : « Il faut avoir « patience. » On savoit tout ce qu'il faisoit, on trouvoit sa conduite ridicule. La marquise d'Alluye étoit reléguée là : son mari en étoit gouverneur; il ne bougeoit de chez eux, et cependant il m'écrivoit qu'il ne la voyoit point, et qu'elle lui étoit insupportable. Force gens de Paris qui ont des maisons en ce pays-là,

et qui étoient allés pour les vacances, avoient toujours vu M. de Lauzun chez eux : il s'y donnoit des airs galans avec les femmes ; et tout ce qui le pouvoit tourner en ridicule, il ne manquoit pas de le faire. Le Roi consentit qu'il revînt, et qu'il le vît une fois seulement ; qu'il demeurât à Paris et partout ou il voudroit, hors à la cour. C'étoit une grâce : et moi qui craignois qu'il n'eût pas une bonne conduite, j'aimois mieux qu'il ne revînt pas. Madame de Montespan disoit : « Il faut à la cour toujours prendre : « tout y vient l'un après l'autre. » Baraille l'alla encore querir, avec dessein de lui bien dire tout ce qu'il avoit à faire pour ne manquer à rien. Toute la cour me vint voir pour m'en faire compliment. M. de La Feuillade me parla d'une manière bien sincère, et de bonne foi. Il me dit : « Tout le monde se vient réjouir avec vous « du retour de M. de Lauzun ; et pour moi, je crains « que son état n'empire, s'il ne le sait ménager. S'il « fait bien, après avoir vu le Roi il ne vous verra « pas : il s'en ira à Saint-Fargeau, jusqu'à ce qu'il « plaise au Roi qu'il revienne tout-à-fait auprès de lui ; « il ne doit avoir de véritable joie qu'en ce temps-là : « il est à craindre que le Roi ne lui ait pas tout-à-fait « pardonné. Si vous êtes de mon avis, tout ira mieux « pour vous ; si vous ne l'êtes pas, tant pis. » Je lui dis : « J'en suis ; je vais lui écrire tout à l'heure. » Je lui envoyai un courrier. Il me manda que quand on étoit en liberté après une longue prison, on étoit bien aise d'en jouir ; et que de s'en aller dans une campagne sans compagnie, c'est à quoi il ne pouvoit se résoudre. Sa réponse ne me plut pas. Il ne vint pas si vite qu'il auroit dû : je croyois qu'il viendroit

en poste ou en relais. Il dit que sa santé étoit si affoiblie depuis sa prison, qu'il n'étoit plus fait comme les autres. Baraille vint devant, et dit qu'il arriveroit le lendemain; et si le Roi le trouvoit bon, qu'il iroit descendre chez M. de Noailles. On l'approuva. Baraille me dit qu'il iroit loger chez Rollinde à Paris, jusqu'à ce qu'il eût pris ses mesures. Le Roi devoit aller dîner à Versailles le jour qu'il arriva. Madame de Montespan me dit que le Roi lui avoit dit de me dire que si je n'y voulois pas aller, je pouvois demeurer, et même voir M. de Lauzun avant qu'il eût vu le Roi : que je serois peut-être bien aise de l'entretenir. Sur quoi je me récriai qu'il faudroit que je fusse folle d'en user ainsi, et que l'on se moqueroit bien de moi, et avec juste raison. Nous allâmes dîner à Versailles : le Roi fut de fort bonne humeur. L'on joua des bijoux, des hardes au trou-madame : j'en gagnai. On demeura fort tard, et on ne revint qu'aux flambeaux.

Lorsque j'arrivai chez madame de Montespan, où M. de Lauzun vint après avoir vu le Roi, il avoit un vieux justaucorps à brevet, qui lui servoit avant sa prison (on les change tous les ans), trop court et quasi tout déchiré, une vilaine perruque. Il se jeta à mes pieds, me remercia fort; il fit cela de bonne grâce; puis madame de Montespan nous mena dans son cabinet. « Vous serez bien aises de parler ensemble. » Elle s'en alla, et je la suivis. M. de Noailles dit : « Il « faut aller chez Monseigneur et madame la Dauphine, « Monsieur et Madame. » Je demeurai encore un moment chez madame de Montespan, d'où j'allai à ma chambre. Il y vint à neuf heures trois quarts. Il me

dit que l'on ne pouvoit pas avoir été mieux reçu qu'il l'avoit été de tout ce qu'il venoit de me nommer; que c'étoit à moi qu'il en avoit l'obligation; qu'il ne lui pouvoit jamais arriver de bien que par moi, de qui il tenoit tout. Il me tint des propos bien gracieux; il avoit raison d'en user ainsi. Je ne disois mot, j'étois étonnée. Baraille étoit en tiers. On me vint dire que la viande étoit portée; je m'en allai. Madame la Dauphine et Madame vinrent à moi, et me dirent qu'elles avoient fort regardé M. de Lauzun: qu'elles le trouvoient parfaitement bien fait, qu'il plaisoit; et mille douceurs qui étoient des flatteries pour lui; que ce qu'il leur avoit dit étoit d'un tour agréable et d'un air distingué. Je leur dis qu'il étoit fort changé; qu'il avoit eu tant de maux, sans celui de sa prison, que l'on changeroit à moins; et qu'il étoit si étonné, que l'on ne devoit pas prendre garde à ce qu'il disoit; et qu'elles lui rendoient justice de dire du bien de lui. Il m'avoit paru être charmé de la manière dont elles lui avoient fait l'honneur de le traiter. Le Roi n'en dit pas un mot. Monsieur m'en parla fort obligeamment, et tout le monde. Je m'informai le matin s'il étoit parti bientôt après être sorti de ma chambre; l'on me dit que non, et qu'il avoit été chez M. de Louvois, où il avoit demeuré depuis dix heures et demie jusqu'à minuit; qu'il avoit été ensuite chez M. Colbert. Je trouvai madame de Maintenon le lendemain chez la Reine, à qui je demandai si elle avoit trouvé M. de Lauzun bien changé. Elle me dit: « Il ne m'a pas fait l'hon« neur de me venir voir. » Je lui dis : « C'est que le « Roi étoit chez vous. » Elle me dit: « Il auroit pu « y venir quand il a été sorti; il est allé chez M. de

« Louvois : il est plus habile de chercher ces gens-« là que moi. » Elle ne me parut pas contente de lui : ce qui me fâcha. Je le dis à madame de Montespan, qui me dit : « Laissez-le faire, il sait bien ce qu'il « fait, et j'ai grand' peur qu'il ne fasse pas toujours « ce que vous lui direz. Ainsi mettez-vous l'esprit « en repos. » Je lui demandai ce que le Roi en avoit dit, et s'il en étoit content. « Il me le paroît assez, « et il ne le trouve pas changé en rien de ses maniè-« res flatteuses. Il s'est jeté dix fois à ses pieds : en-« fin il le trouve de même. » Je lui dis que j'étois étonnée de ce qu'il avoit été si long-temps chez M. de Louvois. « Quoi ! en êtes-vous encore là, me dit-elle, « de vous étonner de pareille circonstance ? En ce « temps-ci, il ne se faut étonner de rien. » A deux jours de là, elle me dit : « On s'étonne que vous n'al-« liez point à Paris ; vous y pourrez aller sans qu'on « le trouve à dire : cela seroit trop affecté de n'y pas « aller. »

Je demeurai encore à Saint-Germain quatre jours après l'arrivée de M. de Lauzun. Je m'en allai à Choisy sans lui rien mander. Il y vint le lendemain au matin, avec Baraille et La Hillière. Il commença sa conversation par me dire : « J'ai été étonné de voir la « Reine toute pleine de rubans de couleur à sa tête. « — Vous trouvez donc étrange que j'en aie, moi qui « suis plus vieille ? » Il ne dit rien. Je lui appris que la qualité faisoit que l'on en portoit plus long-temps que les autres ; que je n'en prenois qu'à la campagne, et en robe de chambre. Je connus que l'esprit de critique qu'il avoit avant sa prison n'étoit pas changé. Il faisoit très-beau : nous nous promenâmes fort ; il

étoit de très-belle humeur. Sur les cinq heures il dit : « M. Colbert, que je n'ai pas encore vu, m'a « donné rendez-vous à sept heures : il ne le faut « pas manquer. » Je le grondai de ne l'avoir pas vu plus tôt, et d'avoir été trois heures avec M. de Louvois. Il me dit : « Je n'y ai été qu'un quart-d'heure ; « et comme il n'est pas de mes amis, j'ai plus de « mesures à garder avec lui. » Je lui reprochai de n'avoir pas été chez madame de Maintenon, et ce qu'elle m'avoit dit. « Je n'ai osé y aller si tard. » A son départ, il dit : « Je suis au désespoir de m'en aller : « je suis enchanté de Choisy. J'aurai l'honneur de « vous voir ce soir ; je reviendrai ici à huit heures. » Baraille vint me faire ses excuses de ce qu'il n'étoit pas revenu ; qu'il s'étoit trouvé si las, lui qui étoit désaccoutumé de marcher, qu'il n'en pouvoit plus ; qu'il s'alloit coucher. Je dis à Baraille : « Est-ce de « bonne foi ? » Il me dit : « Je le crois. » Je le laissai chez Rollinde. Le lendemain matin il vint au Luxembourg. Il y avoit beaucoup de monde : je ne lui parlai quasi point ; il me dit seulement : « Je « m'en vais chez M. le prince, qui est ici, que je n'ai « pas encore vu ; et je viendrai tantôt avant que vous « partiez, pour vous rendre compte de la visite que « je fis hier à M. Colbert. » Après qu'il fut sorti, madame de Langlée et madame de Valentinois, ses bonnes amies, vinrent. Je leur dis : « Vous avez été bien « aises de revoir M. de Lauzun. » Elles dirent que je le pouvois croire, et que, depuis qu'il étoit arrivé, il avoit dîné et soupé chez elles. Madame de Langlée dit : « Hier au soir il vint chez moi, et se jeta dans « une chaise, et disoit : Je me meurs ! Si Mademoiselle

« demeuroit ici, et qu'elle me fît promener tous les « jours autant que j'ai fait aujourd'hui, je mourrois. « Il ne se pouvoit remuer. J'avois soupé : on lui « porta une compote. Il fallut le faire manger avec « une fourchette : il ne pouvoit pas lever les bras. » Ce discours et cette visite, après ce qu'il m'avoit mandé, me surprirent un peu, je vous l'avoue. Ensuite elle dit : « Nous devons aller souper chez ma-« dame de Louvois ce soir ou demain, je prends « soin de l'apprivoiser; il me paroît bien sauvage. « —C'est une grande charité, lui dis-je : je crois que « vous n'aurez pas grande peine. » Sur cela je changeai mon dessein d'aller à Saint-Germain. Après la messe, je dis : « J'ai un peu de vapeurs, je ne m'en « irai que demain après dîner. » Il vint; je lui dis que je m'étois trouvée mal, et que je demeurerois ici. « Vous ne ferez pas bien : il y a deux jours que vous « en êtes partie : que dira-t-on qui vous arrête ici? « —On dira ce que l'on voudra : j'en ai assez fait pour « ne me pas contraindre, et pour contraindre les « autres. Je vois bien qu'en ce monde on se moque « des gens qui font du bien, et qu'on s'ennuie avec « eux : cependant il n'importe. » Il fut embarrassé; puis je lui demandai : « Comment vous portez-vous? « Hier au soir vous fûtes vous coucher sitôt que « vous fûtes sorti de chez M. Colbert, à ce que Ba-« raille me vint dire de votre part? —Assurément, « j'étois dans mon lit à neuf heures. —Vous vous le-« vâtes donc pour aller chez madame de Langlée? « vous y étiez à dix. —Quel conte! —Dites-lui de « n'en pas faire. C'est elle et madame de Valentinois, « qui sont venues ici, qui m'ont conté la lassitude

« où vous étiez, et la joie que vous aviez que je m'en « allois aujourd'hui. » Il fut fort embarrassé ; et je repris la conversation. « Vous avez été chez M. Col- « bert: en avez-vous été fatigué? Vous lui avez de « l'obligation.— Cette plaisanterie durera-t-elle long- « temps, dit-il? — Tant qu'il me plaira ; je suis en « droit de dire tout ce que je voudrai, et vous en « obligation de l'écouter. » La comtesse de Fiesque étoit chez moi ; il l'appela : on changea de propos. Il me demanda à voir mes pierreries; je les lui montrai. On s'amusa, et il me parut qu'il avoit beaucoup d'impatience de s'en aller. Souvent il disoit qu'il n'étoit plus propre pour la cour; qu'il ne se pouvoit tenir debout, ni marcher. Il ne se souvenoit plus que Baraille et moi savions qu'il n'avoit jamais eu mal au bras; il se le prenoit, et disoit: « Que je sens de « douleur ! »

Je m'en allai le lendemain à Saint-Germain, à son grand contentement. Lorsque j'arrivai, madame de Montespan me demanda de ses nouvelles; je lui contai tout. Elle me dit: « Qu'il ne nous donne pas de ses « façons, elles ne seroient plus de mise, après avoir eu « le temps de faire réflexion sur ce qui s'est passé. » Madame de Nogent venoit peu chez moi, au prix de ce qu'elle avoit accoutumé; elle étoit fort fâchée de ce que je n'étois plus contente d'elle, et de ce que je l'avois exclue d'avoir part au bien que j'avois fait à M. de Lauzun. Le contrat portoit que ce bien n'iroit qu'à ses frères, et que les filles n'en auroient rien. J'appris que dans les voyages qu'elle avoit faits depuis Lyon jusqu'à Châlons, il la grondoit tous les jours avec des manières outrageantes devant ceux qui le gardoient.

Ce fut au dernier voyage de Bourbon que les mousquetaires le quittèrent : il alla tout seul à Amboise. Il avoit eu beaucoup de démêlés avec Maupertuis, qui avoit souffert ses mauvaises humeurs avec beaucoup de patience. Je le remerciai, quand il arriva, de n'en avoir rien dit au Roi.

Je venois quelquefois à Paris, où je demeurois peu : M. de Lauzun venoit tous les jours chez moi un moment le matin, et jouoit le soir ; il me pressoit toujours fort de parler au Roi pour son retour auprès de sa personne ; et quand je retournois, j'en faisois de grandes instances à M. Colbert. Madame de Montespan me disoit : « Puisque M. Colbert s'en mêle, il est bien « plus propre à parler au Roi que moi ; ce n'est pas « que je veuille m'excuser de le faire, je n'ai rien « tant à cœur que de vous plaire. » M. Colbert me disoit toujours : « Laissez-moi faire, je prendrai mon « temps : dites bien à M. de Lauzun de se bien gou- « verner. » Il m'avoit conté les sujets qu'il avoit de se plaindre de M. Fouquet, dont il disoit pis que pendre, et de sa femme et de sa fille, pour me faire croire qu'il étoit mal avec elle. Pélisson et le maréchal de Créqui surent comme il en parloit. Ils dirent à Baraille : « Il le faut accommoder avec madame Fou- « quet ; Mademoiselle l'aura-t-elle agréable ? » Il me le dit : M. de Lauzun me dit aussi que le maréchal lui en avoit parlé. Je trouvai cela fort à propos, et j'entendois avec peine qu'il insultât la mémoire d'un malheureux qui étoit beau-père de M. de Charost, qui avoit toujours été son ami, et qui en avoit usé à merveille pour lui pendant sa disgrâce. Madame Fouquet est petite-fille d'un surintendant de mon père, nommé

Villemareuil, de la famille des Castille, gens que je considérois. Il se raccommoda, et me dit : « J'ai été « chez madame Fouquet ; vous l'avez voulu : voilà « qui est fait. » Il se plaignoit toujours de ses maux : qu'il se mouroit ; il se portoit pourtant à merveille. La semaine sainte arriva : j'allai de Saint-Germain à Paris ; madame de Montespan y vint aussi ; je devois m'en retourner le mardi, elle aussi. M. de Lauzun vint comme je sortois de la messe, et me dit : « Je « viens de chez madame de Montespan ; elle s'en re- « tournera avec vous aujourd'hui, elle va dîner ici. » Elle arriva un moment après. Elle dit : « Il faut aller « à ténèbres aux Minimes de Chaillot, et on se pro- « mènera s'il fait beau. » J'en convins. Elle se tourna vers M. de Lauzun : « Vous y viendrez. » Elle étoit de fort belle humeur, et M. de Lauzun aussi.

Nous fîmes notre voyage ; on trouva ténèbres commencées. Tout à coup il prit des vapeurs à madame de Montespan : elle sortit pour aller au jardin. Les minimes dirent qu'elle n'y pouvoit pas entrer sans moi ; et M. de Lauzun me vint querir. Nous nous y promenâmes bien deux heures par un froid enragé. Madame de Montespan disoit toujours que l'on arriveroit de trop bonne heure à Saint-Germain. M. de Lauzun se plaignoit qu'il en mouroit. La conversation roula sur beaucoup d'articles : il se mit en colère, et dit qu'il étoit le plus malheureux homme du monde que je me fusse mêlée de ses affaires : que s'il étoit sorti sans moi comme il étoit sur le point de faire, il auroit conservé sa charge, et qu'il sortoit comme un misérable. Madame de Montespan lui dit : « Que voulez- « vous dire, et quelle humeur vous prend ? Vous ne

« seriez jamais sorti sans Mademoiselle, et on n'auroit « jamais songé à vous sans elle. » Elle se fâcha contre lui, et moi aussi. Tout d'un coup elle se mit à rire, et se tourna de mon côté, et dit : « Quand les gens ont « été long-temps en prison, ils croient ce qu'ils ont « rêvé. Il faut pardonner à M. de Lauzun ses rêveries ; « d'ici à quelque temps il reviendra dans son bon « sens, s'il veut suivre son humeur que je connois, et « que vous ne connoissez pas. Si vous l'aviez connu, « vous n'auriez pas fait tout ce que vous avez fait ; « ainsi il ne lui faut pas pardonner. » M. Colbert, qui étoit chargé de travailler à ses affaires, c'est-à-dire de voir avec Baraille ce qu'il lui falloit pour le prix de sa charge, les arrérages de ses appointemens, et de celle de gentilhomme au bec de corbin de la pension de neuf mille livres, l'avoit envoyé querir, et il étoit à Saint-Germain. Il fut fort effrayé quand je l'envoyai chercher à mon arrivée, pour lui dire tout ce qui s'étoit passé. J'oubliois ce que madame de Montespan lui avoit dit : « Sans Mademoiselle qui s'en est mêlée, « seriez-vous payé de tout ce que je viens de dire, qui « monte à des sommes immenses ? Le Roi le fait à sa « considération : on n'a pas coutume d'en user ainsi « après les grandes disgrâces. » On ne peut exprimer l'étonnement où étoit Baraille : il avoit beaucoup d'empressement que ses affaires fussent finies ; son dessein étoit de se retirer, et de dire à M. de Lauzun : « Je ne « suis plus utile à votre service. J'ai fait tout ce que « j'ai pu ; j'ai exécuté les ordres de Mademoiselle : je « ne me veux plus mêler de rien ; j'aurai l'honneur de « vous voir de temps en temps. » Je combattois toujours ce dessein ; je voulois qu'il demeurât auprès de

M. de Lauzun : je ne pouvois l'y faire résoudre. Il m'avoit promis qu'il demeureroit toujours auprès du Luxembourg où il logeoit, et qu'il viendroit quand je l'enverrois avertir ; et à Choisy quand je le lui commanderois. M. de Lauzun m'avoit dit quelquefois sur mes affaires : « Il me semble que vous devriez tenir « un conseil toutes les semaines, et me faire l'hon- « neur de m'y appeler. Baraille y seroit : au moins « on saura comme nous sommes ensemble. » Je lui disois : « Vous êtes un plaisant homme d'affaires ! Il est « vrai que j'ai assez de confiance en vous pour vous « les dire ; il seroit ridicule d'en user d'une autre ma- « nière que celle que j'ai eue jusqu'ici. » Baraille fut tout le soir à lamenter, et à tâcher que je ne prisse pas garde à tout ce que M. de Lauzun avoit dit : on me vint dire que le souper du Roi étoit arrivé. Le lendemain il vint à ma chambre avant que le service se fît le jeudi saint, pour me dire que M. Colbert avoit achevé toutes les affaires de M. de Lauzun ; qu'il en portoit toutes les expéditions. Il y en avoit pour neuf cent quatre-vingt mille livres ; il m'en a l'obligation. Il en sera parlé dans la suite. On me l'a assez reproché. Je revins le vendredi à Paris pour y faire mes pâques. Je vis Baraille le soir, qui me dit qu'il ne savoit si M. de Lauzun viendroit : qu'il étoit aux pères de la Doctrine chrétienne, fort enrhumé. Il vint un moment après, et ne se souvenoit plus de tout ce qu'il avoit fait le mercredi mal à propos. Il ne parla que de son rhume, et de faire ses pâques ; il dit à Rollinde de demander permission au curé de Saint-Germain qu'il les pût faire chez ces pères où il étoit. Il parla fort de Dieu, et paroissoit dans une fort grande dévotion, et fit sa visite

courte. Le lendemain, j'allai le matin et l'après-dîner à ma paroisse. Au retour je le trouvai avec Baraille ; il s'étoit fort promené dans le jardin ; il me parut fort en méchante humeur, et Baraille fort triste. Je lui dis : « Voilà vos affaires finies, vous aurez bien de l'ar- « gent. » Il se mit à jurer qu'il n'en avoit que faire ; qu'il jetteroit volontiers toutes ses assignations dans la rivière ; qu'il aimeroit mille fois mieux sa charge ; que dans un traité qu'il avoit commencé du temps de M. Fouquet on lui promettoit de la lui rendre, et que l'on recommençoit tout de nouveau lorsque Baraille arriva pour le faire sortir ; qu'il ne douta point qu'a- près avoir tant donné je n'eusse obtenu sa charge, et qu'il avoit dit à Baraille, quand il alla à Pignerol : « Point de liberté sans cela. » Je lui dis : « Vous n'avez « point de mémoire, ou vous m'avez caché ce traité. « Vous m'avez souvent dit que pendant votre prison « vous n'aviez nul commerce, et que vous ne saviez « pas pourquoi on ne s'étoit pas plus donné de soin « pour sauver votre charge. Lorsque vous sortîtes de « quartier la dernière fois, vous disiez que vous en « étiez las : que vous aviez les jambes tout écorchées « d'être toujours à cheval après une calèche. » Il se mit à jurer, et à dire qu'il n'y avoit que des coquins qui tinssent de tels discours. Je lui dis : « Je suis donc « une coquine ? C'est à moi que vous l'avez dit. » Il s'emporta fort : je ne savois contre qui c'étoit, ni ce qu'il avoit. Il n'y avoit que Rollinde, Baraille et moi : cela dura long-temps. Quand il ne parla plus, je lui dis : « Vous devez être las d'avoir tant parlé, et si « mal à propos. Il faut que j'aie bien de la bonté « pour vous, et que vous soyez bien persuadé, comme

« vous avez lieu de l'être, de l'attachement de Baraille « et de Rollinde, pour faire une telle vie. » Il se radoucit sur l'attachement qu'il avoit pour le Roi; sa tendresse et son amitié pour lui le troubloient toutes les fois qu'il songeoit qu'il en étoit éloigné. Je lui dis que ce n'étoit pas le moyen de s'en rapprocher, que de paroître toujours emporté comme par le passé. Je lui fis une correction fort douce et fort bonne, dont il avoit un fort grand besoin, qu'il reçut fort bien.

Je m'en retournai à Saint-Germain le jour de Pâques. Sur les six heures, je reçus un paquet de Rollinde où étoit un paquet de Baraille; il me mandoit que la lettre qu'il m'envoyoit m'en diroit plus qu'il ne m'en pouvoit dire; que Baraille étoit parti, qu'on ne savoit où il étoit allé; qu'il étoit au désespoir; que M. de Lauzun l'étoit allé chercher. Je lus sa lettre: il me demandoit pardon s'il s'étoit retiré sans prendre congé de moi; qu'il croyoit que je n'en serois pas surprise; qu'il m'avoit toujours dit que dès qu'il ne seroit plus utile à M. de Lauzun, il se retireroit; qu'il étoit temps de songer à son salut: qu'il ne s'étoit que trop occupé aux affaires du monde; qu'il prieroit Dieu sans cesse de me faire aussi grande dans le ciel que je l'étois sur la terre, et que je me voulusse aider des talens qu'il m'avoit donnés pour le servir, pour le connoître, et pour songer plus à l'autre monde qu'à celui-ci. La plus belle lettre du monde et la plus touchante, dont je ne puis me souvenir sans pleurer: il me ramenoit tout le temps passé, où j'avois eu plus d'application à songer à mon salut; il me prioit de m'en ressouvenir, de remercier Dieu des chagrins qu'il m'avoit donnés, de lui demander qu'il m'en fasse

faire un bon usage. Que ne me désiroit-il point? La grande habitude que j'avois à lui parler, et la grande confiance que j'avois en lui, lui donnoient lieu de me représenter mes défauts pour les corriger. Je suis au désespoir de n'avoir pas gardé cette lettre : il n'y a point de livre de dévotion dont la lecture m'eût été plus utile. Je m'en allai chez madame de Montespan, j'y entrai les larmes aux yeux; elle me mena dans son cabinet, et je criai les hauts cris. Elle prit grande part à ma douleur; elle connut la perte que j'avois faite; elle me dit : « Il faut savoir où il est, et prendre « une lettre de cachet pour le faire revenir. » Je montai en haut après avoir essuyé mes larmes, et j'évitai de parler à personne qui pût entrer dans la douleur où j'étois, de peur de repleurer. Quand le Roi vint, il me demanda : « Qu'avez-vous? vous avez les yeux « comme une personne qui a beaucoup pleuré. » Je lui dis que je le suppliois très-humblement de ne me point parler, de peur que je ne pleurasse encore; que madame de Montespan lui diroit ce que c'étoit. Il ne me dit plus rien.

Le lendemain, madame de Montespan approuva l'envie que j'avois d'aller à Paris, et me dit que le Roi l'enverroit querir dès que l'on sauroit où il étoit; et que je faisois bien de m'en aller pour en être mieux informée. Je partis dès que j'eus dîné, et à mon arrivée je pleurai fort avec Rollinde. La Hillière vint, qui me dit qu'il avoit laissé M. de Lauzun, le soir, à Notre-Dame des Vertus, où il avoit trouvé Baraille, qui avoit été fort surpris quand il les avoit vus entrer; que M. de Lauzun avoit fort pleuré, et Baraille aussi; qu'il ne témoignoit pas vouloir revenir; que M. de Lauzun

y étoit demeuré à coucher, et qu'il espéroit de le ramener; que pour lui, il ne l'espéroit pas. Dans ce temps-là M. de Lauzun arriva, qui nous conta que le soir il croyoit l'avoir gagné : qu'il avoit couché dans sa chambre, que le matin il s'étoit levé comme il dormoit, qu'il étoit sorti, et que personne n'avoit su dire où il étoit allé. J'ai su que M. de Lauzun, lorsqu'il partit, avoit laissé dans le lit de Baraille un sac de mille pistoles, et que le sac fut rapporté chez M. de Lauzun avant qu'il arrivât chez lui. Celui-ci paroissoit fort affligé : nous lamentâmes tous deux. Je restai un jour à Paris, je m'en retournai à Saint-Germain. Le Roi alla à Saint-Cloud, où il resta huit jours. J'allai un jour trois ou quatre heures à Paris; M. de Lauzun vint chez moi, madame la marquise de Lévi y vint; il me dit : « Ah! la fâcheuse femme! laissez-la là, afin « qu'elle s'en aille. » Je lui dis : « Je vais lui parler, « après cela elle s'en ira. » Je vis sa belle-fille qui s'approcha de lui, et qui le traita comme une personne qui le connoissoit. Je demandai à madame de Lévi : « Vous connoissez M. de Lauzun depuis Bourbon? » Elle dit : « Oui, et nous le voyons chez madame Fou- « quet. » Elles s'en allèrent; il me dit : « J'ai trouvé « cette créature chez madame Fouquet; elle me parle « comme si je la connoissois. »

Le beau temps revenu, j'allai à Choisy : même j'y fis quelque séjour pour m'y baigner. Un jour, madame de Lévi me dit : « M. de Lauzun a grande peur, quand « il me trouve ici, que je ne vous conte tout ce qu'il « fait. » Je lui dis : « Contez-le-moi, je n'en dirai rien. « — Lorsqu'il est arrivé ici, il a fait semblant d'être « brouillé avec mademoiselle Fouquet; pour la mère,

« elle étoit fort en colère contre lui : il avoit dit que « M. d'Autun étoit amoureux d'elle. » Comme il me l'avoit dit, cela ne me paroissoit pas nouveau. Elle me dit mille biens de madame Fouquet, et que ce n'étoit pas une personne à donner occasion de mal parler d'elle : qu'elle étoit d'une solide vertu ; que sa fille n'étoit pas de même. Elle étoit au désespoir de ce qu'il ne bougeoit de chez elle ; que c'étoit M. le maréchal de Créqui qui l'y avoit mené : qu'elle ne le vouloit point ; qu'il y alloit les après-dînées, les soirs, se promener avec elle ; que lorsqu'il entroit chez mademoiselle Fouquet, il jetoit ses gants et son chapeau, et demandoit du chocolat, du thé, du café ; et quoi que la mère pût dire, il y venoit tous les jours lorsqu'il revenoit de Choisy. Quand il alloit à la promenade, il disoit : « J'ai mandé à Choisy que je suis « malade ; » que sa belle-fille lui contoit tout cela. Et elle me disoit : « Comment, M. Rollinde ne sait pas « tout cela ! Il s'en retourne les soirs chez lui à pied. » (Madame Fouquet logeoit au quartier Saint-Honoré ; quand il l'auroit su, il ne me l'auroit pas dit.) Elle m'ajouta : « Il meurt de peur que vous ne le sachiez. » Je lui dis, un jour qu'il disoit avoir été malade : « Ne fû« tes-vous pas hier prendre l'air auprès d'Auteuil avec « mademoiselle Fouquet ? » Il étoit vrai qu'il y avoit été ; il fut dans un grand embarras. Un jour qu'il n'étoit pas venu à Choisy, et qu'il avoit été malade et m'avoit envoyé faire des excuses, ceux de mes gens qui avoient été à Paris me dirent qu'ils l'avoient vu tourner du côté de madame de La Fayette, et qu'après ils passèrent devant la maison de cette dame, et y avoient vu le carrosse de M. de Lauzun et celui de madame

de Montespan. J'envoyai à Versailles, et je priai madame de Montespan de me mander quel mystère c'étoit; que j'avois appris que M. de Lauzun l'avoit été voir chez madame de La Fayette. Le lendemain M. de Lauzun vint à Choisy comme je dînois; il vint avec la comtesse de Fiesque; il me dit: « Je fus hier toute « la journée au lit, je ne sortis point. » Je lui répondis: « Il faut se réjouir de votre guérison. » Et tout de suite: « Madame de Montespan fut hier à Paris: deux « de mes gens la virent chez madame de La Fayette; j'ai « envoyé un page savoir de ses nouvelles. » Cela lui fit faire une mine. Dès que j'eus dîné, je montai en carrosse pour aller à vêpres aux Camaldules: c'étoit le jour de ma naissance, le 29 de mai. Il me suivit, puis il s'en alla à une maison d'un homme d'affaires de sa connoissance, et demanda si l'on ne vouloit rien mander à Paris; je lui dis que non. A mon retour je le trouvai qui revenoit; il dit qu'il n'y avoit personne, et revint à Choisy. Je reçus une lettre de madame de Montespan, qui me manda qu'elle avoit la migraine: qu'elle ne pouvoit écrire. Dès qu'il eut vu le page qui n'avoit point de lettre, il s'en alla. J'y renvoyai encore; elle me manda que c'étoit un long détail qui ne se pouvoit écrire: qu'elle espéroit que j'irois bientôt à Versailles. Je jouois quand le page arriva; j'allai lire la lettre dans mon cabinet. Comme je revins: « Oseroit-on, dit-il, demander s'il n'y a rien de nouveau? » Je lui dis que non. Il fut assez embarrassé tout ce jour-là. La marquise d'Alluye vint, qui joua avec moi; au jeu elle parla fort d'Amboise, de tout ce qui lui faisoit des divertissemens; qu'il avoit des promenades; et elle disoit: « C'est beaucoup pour un homme de la

« cour. Croiroit-on que M. de Lauzun ne s'ennuyât « pas dans une petite ville? » Je disois : « Il me mandoit « bien tout cela : nous parlions souvent de vous. » Elle recommençoit : « Vous souvenez-vous de madame « Tiquet, que j'avois oubliée? Elle étoit fort jolie : nous « en avions encore quelques autres. M. de Lauzun « s'ajustoit; il faisoit des merveilles, nous donnoit des « collations, perdoit des discrétions, faisoit venir des « bijoux de Blois; cela n'avoit-il pas bon air? » Quand j'eus quitté le jeu (elle étoit venue avec madame de La Force), elles s'en allèrent; lorsqu'elles sortirent, je leur dis : « Dans votre route, allez conter la scène « d'aujourd'hui à mademoiselle Fouquet; vous ne « mentez jamais. »

Le lendemain il revint. Dès le matin j'allai à Versailles. Il faisoit le miclos, et avoit un air de belle humeur, afin de me prier à mon départ de parler à M. Colbert. J'allai à Paris par eau, et je dînai dans le bateau. Il fit mille singeries. Le bateau étoit fort joli, peint, doré et meublé de damas cramoisi, avec des franges d'or. Le Roi me l'avoit donné. Il avoit été fait au Havre. M. de Seignelay m'en avoit fort fait sa cour.

J'arrivai à Versailles. J'allai chez madame de Montespan, qui me dit que M. de Lauzun souhaitoit commander l'armée en Italie, et qu'il seroit fort utile pour le service du Roi dans ce pays-là. Il étoit fort des amis de madame de Savoie. Elle n'étoit pas encore déclarée ouvertement : elle en vouloit aux Espagnols. Elle avoit pourtant ménagé le mariage de son fils avec l'infante de Portugal, plus pour demeurer la maîtresse en Savoie que pour son avantage. Bien des gens aimeroient mieux être ducs de Savoie que rois

de Portugal. Le petit homme fut de cet avis, et n'y voulut pas aller. L'ambassadeur venu à Turin pour l'y mener s'en retourna; et il reprocha à sa mère les raisons pour lesquelles elle se vouloit défaire de lui, qui n'étoient ni tendres ni respectueuses. Ainsi elle faisoit d'une pierre deux coups : elle se procuroit des troupes du Roi, et se défendoit des Espagnols qu'elle avoit désobligés, et se donnoit la protection du Roi; et comme elle avoit fort connu M. de Lauzun, elle croyoit qu'il reviendroit en faveur, et qu'elle en auroit une grande protection. Elle en écrivoit fort pressamment à madame de La Fayette, et même avoit écrit à madame de Montespan, qui ne voulut pas recevoir la lettre. Elle dit : « Quand vous aurez de-« mandé permission à Mademoiselle, qu'elle l'aura « bien voulu, et qu'elle s'en mêlera, vous ne pou-« vez jamais rien faire à la cour que par elle. N'at-« tendez jamais rien du Roi par d'autres voies. Lors-« qu'elle me commandera de parler, je le ferai avec « plaisir : autrement je n'agirai point; et pour ma-« dame de Savoie, je ne veux avoir aucun commerce « avec elle; je ne me mêle de rien. Mes grandes va-« peurs me prirent, on me délaça; je le chassai, et « ne lui parlai plus. Je lui demandai s'il vous en avoit « parlé : il me dit que non, et qu'il ne vous en par-« leroit point; qu'il me supplioit d'en faire de même. « Je lui dis : Si Mademoiselle m'en parle, je ne lui « puis rien céler; si elle ne m'en parle pas, je ne di-« rai mot. » Madame de Montespan avant cela, quand elle alloit et revenoit de Paris, où elle ne couchoit pas en ce temps-là, disoit toujours : « On ne voit ja-« mais M. de Lauzun; » et lui se plaignoit que je ne

l'en avertissois point. Il est pourtant vrai que je n'oubliois point de le lui faire savoir.

Je trouvai, le lendemain que j'arrivai à Versailles, M. Colbert, comme j'allois à la messe. Je lui dis: « M. de Lauzun sera-t-il toujours là? » Il me répondit: « Il ne se conduit pas bien; le Roi n'est pas content. « Il ne se conduit pas bien aussi à votre égard, et « c'est ce qui déplaît au Roi. » Arrivée à Paris, où je retournai quelques jours après, je ne faisois qu'aller et venir, quoique les séjours de Versailles fussent plus longs que ceux de Paris. Je lui dis ce que M. Colbert m'avoit dit. Il se fâcha, et fit tout ce qu'il put pour me fâcher: que l'on n'avoit guère d'égards pour moi, après tout ce que j'avois fait. Il n'eut pas contentement. Je lui dis: « Le jour que vous fûtes si malade à Paris que « vous n'aviez bougé du lit, vous fûtes chez madame « de La Fayette chercher madame de Montespan, que « vous importunâtes fort: elle avoit la migraine. — « Il est vrai que je l'avois oublié. Je me levai le soir, « et je passai par hasard devant le logis de madame « de La Fayette; je vis le carrosse de madame de « Montespan, et j'y entrai. — Ne lui parlâtes-vous de « rien, lui dis-je? — Non, me répondit-il, elle se « trouvoit mal. — Vous donna-t-elle la réponse qu'elle « avoit faite à la lettre de madame de Savoie? — « Quelle lettre? — Ah! vous en faites le fin! — Eh « bien! quand elle me voudroit pour commander ses « troupes, auroit-elle tort, et ne seroit-ce pas un « avantage pour moi? — Et comment cela se feroit-« il qu'un homme qui ne voit point le Roi aille com-« mander une de ses armées? — Ne devriez-vous pas « faire tout ce que vous pourriez pour cela? » Je lui

répondis : « Votre madame Royale a tant de crédit « et est une si grande dame, qu'il ne faut pas qu'une « petite demoiselle comme moi se mêle de rien où « est son nom. C'est donc pour cela que vous me di- « siez que vous ne croyiez pas une princesse plus « heureuse dans l'Europe que votre madame Royale » (il en discouroit tant qu'il en fatiguoit les oreilles à force d'en parler), « honorée et estimée de toute l'Eu- « rope, pour laquelle le Roi a tant de considération « qu'il ne lui refuse rien. » Je lui dis : « Vous vous « moquez des gens. On se moque d'elle ; et quand « on la veut faire agir, on n'a qu'à donner de l'argent « au comte de Mazin, et pour peu elle fait ce que « l'on veut : il y a peu d'argent en ce pays-là. — Feu « madame Royale, qui s'appeloit justement ainsi, a « fait tant de libéralités, que les Etats de Savoie ne « s'en remettront pas de long-temps. » Je ne voyois pas qu'il eût raison de me dire cela. Quand je sus son dessein, et que je lui reprochai sa conduite, il me disoit : « Vous n'avez pas le crédit que vous de- « vriez avoir pour faire pour moi ce que je puis es- « pérer du Roi ; elle achevera ce que vous aurez com- « mencé, et que vous laissez imparfait. Vous lui en « devriez être obligée, si vous me considérez autant « que vous dites. » Je lui répondis brusquement : « J'ai fait et voulu faire pour vous plus que personne « ne sauroit jamais faire. Si par votre mauvaise con- « duite vous avez tout gâté, prenez-vous-en à vous- « même, et très-volontiers je ne me mêlerai jamais « de vos affaires. » Nous nous séparâmes ainsi. Le lendemain il revint doux, un air et un discours flatteur ; et c'étoit de deux jours l'un des accès. Pour

son procédé, il me paroissoit fort intéressé : ce que je ne croyois pas, ni personne de ceux qui le connoissoient avant sa prison : il paroissoit tout jeter par les fenêtres, et en bien des occasions il en usoit ainsi. Ses manières cachées et extraordinaires faisoient qu'il ne se montroit que dans ses beaux jours, et que l'on ne connoissoit que ses beaux momens : il connoissoit son humeur, et la savoit cacher. Sa prison, au lieu de l'avoir corrigé, l'avoit fait si fort abandonner à lui-même, qu'il n'en étoit plus le maître.

Un jour il chanta pouilles à Rollinde, au coin de son feu, devant Montaigu, La Hillière et le chevalier de Lauzun, de ce qu'il ne m'avoit pas empêchée d'acheter Choisy, et d'y faire de la dépense; et qu'il auroit trouvé cet argent, qu'il auroit bien su se le faire donner. Ces messieurs furent tout étourdis. Rollinde lui dit : « Vous m'avez donné à Mademoiselle comme « un honnête homme, et j'aurois été un fripon si j'a- « vois eu d'autres égards que de la servir à sa mode, « et de m'être voulu ingérer de lui donner des avis qui « s'opposassent à sa satisfaction. » Ensuite il lui demanda : « Où est l'argent de la chaîne de perles que ma- « dame de Nogent m'a dit qu'elle avoit vendue quarante « mille écus ? — Vous pouvez, lui dit-il, le demander « à Mademoiselle ; elle fait ce qu'il lui plaît de son « argent. » Il me demanda, le jour qu'il vit mes pierreries, s'il n'avoit pas vu autrefois une chaîne de perles. Je lui dis que oui : que je l'avois vendue pour bâtir Choisy. Il me dit, un jour qu'il étoit à ma promenade : « Voilà un bâtiment bien inutile; il ne fal- « loit qu'une petite maison à venir manger une fri- « cassée de poulets, et point pour y coucher. Tous

« ces bâtimens coûtent des sommes immenses : à quoi « cela est-il bon ? » Quelqu'un lui dit que cela n'étoit pas trop beau pour moi. Il se mit à jurer qu'il étoit bien aisé à ceux à qui cela ne coûtoit rien d'en parler. Je lui dis que je n'avois rien fait que par les avis de M. Colbert. Il dit : « Vous le paiera-t-il ? Pour moi, « j'ai sujet de le trouver à dire ; vous auriez mieux « employé cet argent de me le donner. » Je lui répondis doucement : « Je vous en ai assez donné et « fait donner pour que vous soyez content ; et j'en « ai aussi donné pour racheter votre mauvaise con- « duite. » Il alloit jouer partout un fort gros jeu : quand il perdoit, il étoit au désespoir ; il venoit chez moi, et grondoit.

Un jour je faisois mettre mes pierreries en œuvre : on avoit besoin de deux diamans pareils. Rollinde dit : « On les pourroit trouver dans ceux que Baraille et « lui gardoient à M. de Lauzun. » Je ne les voulois point ; Baraille m'en pressa, je les pris : ils ne valoient pas plus de deux cents livres pièce. Quand il revint, je dis à Rollinde : « Je lui veux donner qua- « tre diamans pour lui servir de boutons de manches. « Ils seront fort beaux, de mille pistoles les quatre. » Rollinde lui en porta à choisir ; il en prit, les mit à ses manchettes, et les montra à des dames qui jouoient avec moi. Le lendemain il dit que tout le monde les avoit trouvés vilains, et qu'ils ne valoient pas ce prix-là. Rollinde lui dit : « Il vaut mieux, mon- « sieur, que vous preniez les mille pistoles, et vous « en choisirez à votre fantaisie. » M. de Lauzun lui dit : « J'en ai trouvé de beaux, il faudroit encore deux « cents pistoles. » Je ne voulus pas les donner. Il

prit les mille pistoles; et huit jours après on parloit au jeu de pierreries : il dit à madame de Palaiseau, qui étoit auprès de lui : « J'ai vendu les diamans que « Mademoiselle m'avoit donnés pour vivre; je n'a-« vois pas un sou. » On n'a jamais entendu de pareils discours: c'étoient tous les jours des farces dont tout le monde se moquoit. Il alloit dans un carrosse de louage; il n'en vouloit pas avoir qu'il ne fût duc, et qu'il ne pût mettre le manteau ducal à ses armes. Il est vrai qu'on m'avoit promis qu'il le seroit. Ses manières n'avançoient pas ses affaires; l'on se moquoit de lui. J'ai su que madame Fouquet lui avoit défendu d'aller chez elle, et qu'il lui fit dire qu'il épouseroit sa fille dès qu'il seroit duc; que jusque là il ne vouloit pas se marier. Madame Fouquet ne donna pas dans ce panneau; elle vouloit mettre sa fille en religion. Elle ne vouloit pas aller en celle où sa mère vouloit; elle alla à l'Abbaye-aux-Bois, où il y avoit toutes sortes de gens. C'étoit une vieille madame de Launoy, qui avoit bonne opinion de tout le monde. M. de Lauzun n'en bougeoit.

Le temps des eaux vint: je parlai de mon voyage de Forges. J'allai un jour pour dîner à Choisy: le duc du Maine y vint avec moi; M. de Lauzun y vint l'après-dînée. Il avoit été à la chasse avec Monseigneur à Vincennes: il alloit souvent lui faire sa cour à ces voyages-là. Monseigneur le traitoit fort bien; il avoit dîné ce jour-là avec lui. M. de Lauzun me témoigna la douleur qu'il avoit que le Roi lui eût défendu d'aller à Eu; qu'il auroit été ravi d'y venir. J'écrivis à madame de Montespan, qui me manda que cela étoit faux, et que le Roi trouveroit bon qu'il me suivît,

et qu'il me fît sa cour partout où je serois. Je lui montrai la lettre : ce qui le fâcha beaucoup, quoiqu'il voulût paroître bien aise. Il étoit au désespoir de n'avoir point d'équipage, comme si à Paris on ne trouvoit pas en un moment tout ce qu'on avoit affaire. Je partis : il me dit fort qu'il me suivroit le plus tôt qu'il pourroit. Il fut trois semaines sans venir ; pendant ce temps-là il écrivoit tous les jours pour marquer son impatience : c'étoit de mauvaises excuses. Il alla à la noce de M. de Blainville, fils de M. Colbert, qui épousa mademoiselle de Tonnay-Charente, une héritière de la maison de Rochechouart. La noce se fit à Sceaux : madame de Montespan y étoit ; elle m'écrivit qu'elle avoit été fort étonnée d'y trouver M. de Lauzun. Il se faisoit fête chez M. Colbert, et y étoit venu sans être prié ; qu'elle lui avoit dit qu'il étoit là fort hors d'œuvre, et s'il n'avoit pas honte de n'être pas à Eu ; et qu'il avoit répondu qu'on ne trouvoit aucune sorte de voiture pour aller à Eu ; que cette réponse lui avoit paru extraordinaire. Je lui mandai qu'il avoit dit tant de fois que l'on ne manquoit de rien quand on vouloit, et que l'on avoit de l'argent. On lui disoit qu'il trouvoit toujours des expédiens à tout ; que cette fois-là étoit pour lui comme le chien du bateleur pour le roi d'Espagne : boiteux quand il faut sauter. Elle me répondit que la comparaison étoit fort juste, et qu'il étoit fort désagréable pour des gens qui obligent, après tant de grâces reçues, de parler ainsi d'eux ; que l'ingratitude lui étoit insupportable.

Après trois semaines, il vint accompagné de M. l'évêque de Dax. Il trouva le château beau, qu'il avoit

un air de grandeur; et il est vrai que je l'avois fort bien fait accommoder. Le lendemain j'allai me promener à la chasse à la terrasse; puis il galopa, il se perdit dans la plaine, et ne revint qu'à neuf heures du soir, que j'étois prête à me retirer. Je prenois des eaux; je me levois matin pour les prendre; tout le monde me venoit faire la cour à cette heure : lui ne venoit qu'à onze heures lorsque j'allois à la messe, puis il alloit dîner et se reposer après; et souvent il montoit à cheval, et ne revenoit qu'à l'heure que j'ai dite. En dix-sept jours qu'il fut à Eu, on le vit très-peu. Il alla un jour à la ville : on m'a dit que c'étoit pour parler à un courrier que M. le prince lui avoit envoyé. Quelques-uns de mes gens le reconnurent : je le questionnai quand il revint, et inutilement. Comme M. le prince ne lui avoit jamais fait l'honneur de l'aimer, j'en fus surprise. Il le voyoit souvent chez madame de Thianges depuis son retour : je n'en sus pas davantage. Un jour ou deux après, il reçut des lettres, et il dit qu'on lui mandoit que madame la comtesse de Lauzun se mouroit; il parut affligé, et même il pleura, et s'en alla dans le dessein de l'aller trouver, pour voir s'il ne contribueroit point à sa conversion : elle étoit de la religion. Lorsqu'il fut à Paris, je sus qu'elle étoit guérie. Dès que mes eaux furent finies, je m'en allai à Paris, afin de suivre le Roi à Chambord : M. de Lauzun vint au devant de moi à une lieue en deçà de Gisors, fort fâché, à ce qu'il disoit, d'avoir été obligé de partir d'Eu, où il se plaisoit beaucoup. On partit pour Chambord. M. et madame Colbert lui conseillèrent d'aller voir madame de Lauzun sa mère, pendant que le Roi n'étoit

point à Paris ; le parlement en vacance, il ne restoit à Paris que des marchands ; qu'il se donneroit quelque mérite auprès du Roi d'aller travailler à la convertir. Il apportoit toutes les difficultés imaginables à ce voyage. Je ne comprenois ni pourquoi il en usoit ainsi, ni pourquoi ils le pressoient tant de le faire : on l'attribua au grand empressement qu'il avoit pour mademoiselle Fouquet, qui paroissoit ridicule à tous ses amis, d'autant plus que la demoiselle l'étoit beaucoup. Enfin il se détermina ; il partit quinze jours après la cour. Le comte d'Auvergne me dit : « J'ai « laissé M. de Lauzun à Orléans ce matin ; il est allé « à Beauregard chez Fieubet. » Au sortir de la comédie, je trouvai un gentilhomme qu'il m'avoit envoyé ; il m'écrivoit qu'il me prioit d'aller le lendemain voir madame de Fieubet, et d'y mener madame de Montespan ; que nous ne lui pourrions pas refuser cette grâce. Madame de Montespan lui manda qu'il étoit fou, et qu'il devoit passer le plus vite qu'il pourroit ; qu'il ne songeoit pas qu'il étoit à deux lieues du Roi, et qu'il écrivît une lettre lorsqu'il partiroit de Beauregard qu'on pût montrer au Roi. Tout d'un coup, quand j'en fus là de ma lettre, elle me dit : « Envoyons-lui un modèle de la lettre qu'il écrira. » Ce qui fut fait ; il en prit l'occasion de demeurer encore un jour à Beauregard, dont nous le grondâmes bien. On montra la lettre au Roi, qui l'approuva fort, et madame de Maintenon aussi.

Il ne se passa rien à Chambord dont je me ressouvienne. On revint à Fontainebleau, et moi à Choisy. J'étois fort enrhumée ; la Reine le fut aussi : c'a été là le commencement de son mal. Je reçus une lettre

de l'arrivée de M. de Lauzun chez lui, où il disoit s'ennuyer beaucoup, quoiqu'il n'y eût que deux jours qu'il y étoit. Il avoit écrit à M. de Périgueux, qui est son évêque, pour le prier d'aller à Lauzun voir madame sa mère, pour tous ensemble faire leur possible pour la convertir; qu'il lui avoit mandé qu'il étoit malade, et qu'il avoit bien peur de revenir sans le voir. Je trouvai cette lettre de fort mauvais sens, de n'avoir pas été voir M. de Périgueux au lieu de lui avoir envoyé un gentilhomme, et de vouloir revenir sans s'être donné aucun mouvement pour une affaire pour laquelle il étoit allé exprès, et de l'importance dont elle étoit, par l'impatience de retourner à Paris, où il n'avoit que faire. Je lui écrivis ce que je viens de dire; ma lettre le trouva à Paris, où il lui arriva une belle aventure. Je fus fort étonnée, sans le savoir arrivé, comme je me promenois, de le voir entrer dans le jardin de Choisy. Je trouvai fort à redire à son retour : à quoi il n'eut rien à répondre, ni aux raisons qui le devoient obliger de demeurer plus long-temps à Lauzun; il dit seulement qu'il s'ennuyoit, et qu'il n'aimoit pas la campagne. C'étoit la veille de la Toussaints; il s'en retourna, et sa visite fut fort courte : il n'aime pas à être contrarié, quoiqu'il contrarie volontiers les autres. Un jour ou deux après, un homme qui étoit amoureux d'une demoiselle qui étoit à l'Abbaye-aux-Bois crut avoir un rival; il vit sortir du même lieu un homme en chaise; il fit arrêter les porteurs, et commença par lui dire qu'il lui donneroit mille coups. M. de Lauzun sortit, et parla; et cet homme lui fit de grandes excuses, et lui dit, je crois, pour qui il avoit dessein. On se

moqua fort de lui, et il l'a bien désavoué. Je le sus quelques jours après, quoiqu'on eût pris grand soin de me le cacher, comme on faisoit tout ce qui le regardoit. Au retour de Chambord, madame la princesse d'Harcourt, qui s'attache fort à la faveur et peu aux personnes, donnoit tous les jours à connoître son caractère, et combien son amitié étoit intéressée : quand madame de Montespan y étoit, elle ne bougeoit de chez elle, et elle a diminué comme la faveur. Il y en avoit encore assez en ce temps-là pour en être importunée, et elle disoit toujours : « Cette créature « est bien accablante, elle est parleuse, fort sotte, « et impertinente en ses manières, quoiqu'elle fasse « la dévote. » Elle étoit un soir de bonne heure chez madame de Montespan; comme j'y fus pour être plus à portée pour le souper, elle nous dit : « Vous ne me « demandez pas des nouvelles de mon affaire avec « mademoiselle de Guise; elle ne veut pas que la « principale terre de sa maison, et dont ses ancêtres, « qui étoient de si grands personnages, portoient le « nom, tombe en des mains étrangères : elle a voulu « choisir le plus digne sujet de sa maison, et celui « en qui les créanciers ont plus d'assurance pour « leurs dettes, et par la probité avec laquelle on « agira avec eux. » Madame de Montespan lui dit : « Quel conte! Tout le monde connoît monsieur votre « mari; on sait votre peu d'argent, et on ne sauroit « croire qu'on se fie plus à vous qu'à d'autres. Je « vous demande pardon si je vous parle ainsi : on se « moquera de vous si vous faites ces contes à d'au- « tres gens; pour moi, je ne dirai mot. » Elle lui rabattit fort bien sa vanité sur leur mérite, leur pro-

bité, et leur argent comptant : assurément ce sont les derniers de la maison de Lorraine.

Je passai, à mon ordinaire, l'hiver à aller et venir de Paris à Versailles. M. de Lauzun venoit tous les soirs à l'heure du jeu chez moi; son humeur périodique lui continuoit toujours. Encore que je le connusse bien, et que j'en fusse fort lasse, je voulois soutenir la gageure, et je ne voulois pas, après avoir tant fait pour lui, le laisser là sans achever, c'est-à-dire le faire duc, et qu'il retournât à la cour. La faveur de madame de Maintenon augmentoit, celle de madame de Montespan diminuoit; le Roi y alloit pourtant tous les jours avant et après souper : elle étoit encore maîtresse de ses enfans. M. de Montchevreuil étoit gouverneur de M. le duc du Maine; il se cassa un bras : cela obligea de mettre M. de Jussac auprès de lui. C'étoit un homme d'esprit, qui avoit eu l'honneur d'être à Monsieur capitaine de la porte; le Roi l'avoit donné gouverneur à M. de Vendôme. Il avoit de l'esprit, savoit la cour, et avec cela des manières particulières; étoit savant, faisoit joliment des vers, et écrivoit bien. Madame de Montespan ne le connoissoit point; elle me demanda quel homme c'étoit : je crois que c'est madame de La Fayette qui lui en parla. M. le duc de Verneuil mourut; le roi donna le gouvernement de Languedoc à M. du Maine. Dès l'instant que le Roi en eut la nouvelle, il l'envoya querir pour lui dire qu'il le lui donnoit, et lui dit d'aller à ma chambre me le dire. Je montai chez le Roi, qui étoit dans la galerie. Il vint au devant de moi, et me dit : « Il faut bien que je lui fasse du bien, à « votre exemple; je ne lui en saurois tant faire que

« vous lui en avez fait : je crois vous avoir fait plai-
« sir. » Je lui répondis : « J'en viens remercier Votre
« Majesté. » Puis j'allai chez madame de Montespan, où je trouvai M. le duc de Noailles ; le Roi m'avoit dit qu'il le faisoit commandant en Languedoc sous M. le duc du Maine, comme M. le maréchal de Schomberg l'avoit été sous feu Monsieur. Je lui fis compliment. Il me dit qu'il s'en alloit chez moi pour me le dire ; il me pria de parler au Roi pour le chevalier d'Aulnay, qui étoit lieutenant des gardes de M. de Verneuil, afin qu'il le fût de M. le duc du Maine. Il avoit été son page : je le connoissois, et j'étois bien aise de faire plaisir à un gentilhomme qui avoit été à mon oncle. Madame de Montespan dit qu'elle en parleroit aussi au Roi. M. de Noailles dit qu'il étoit propre à cela, et qu'il en répondoit. J'en parlai, et l'affaire ne fut pas difficile à faire.

Le Roi ne parla tout le soir que de ce gouvernement ; il étoit bien aise d'avoir fait cela. M. le prince de Conti l'avoit demandé, et madame la princesse de Conti le demanda pour monsieur son mari ; ils furent tous deux fort fâchés, et en témoignèrent publiquement leur ressentiment. On dit que Monsieur l'avoit aussi demandé, et que le Roi avoit répondu que pendant la vie du feu Roi, mon père et mon oncle n'ont jamais eu que celui d'Auvergne ; et on n'en donne point aux fils de France. M. le prince de Conti n'avoit pas une conduite qui fût agréable au Roi : il hantoit beaucoup de gens qui ne lui plaisoient pas ; il se donnoit des airs de libéralité qui en étoient plutôt de déréglement ; il empruntoit pour donner, sans songer s'il seroit en état de payer ; et ses amis disoient : « Les princes ne sau-

« roient trop donner, ils ne manquent jamais de rien. » Mais quand on meurt sans avoir payé, ces sortes de louanges ne sauvent pas les gens. Il avoit paru fort dévot dans sa jeunesse : tout d'un coup il avoit planté là ses amis réglés et la dévotion, pour être toujours avec des débauchés, et se piquoit de l'être. Ces inégalités ne conviennent à personne. Il étoit beau et bien fait, et on voyoit bien à sa taille qu'il étoit fils d'un bossu, aussi bien que monsieur son frère, que l'on nommoit le prince de La Roche-sur-Yon. M. le prince de Conti n'avoit point de nom à lui donner : il me demanda la permission de lui faire porter celui-ci, dont j'ai la terre, et qu'un cadet de la maison de Montpensier avoit porté. M. le prince de Conti avoit beaucoup d'esprit, et un esprit savant, contraint et distrait, qui convenoit mieux à la dévotion qu'à la galanterie. J'ai ouï dire que le Roi ordonna à M. de La Feuillade de le faire suivre par un officier des gardes ; qu'il s'en aperçut, et qu'il eut un grand démêlé avec lui. Je n'en sais pas le détail, et je n'ai su ceci qu'après sa mort. Il eut un démêlé avec le chevalier de Lorraine, que j'ai oublié de dire qui étoit revenu d'Italie plus favori de Monsieur que jamais. Cette affaire fit grand bruit, et tel que cela sera écrit en bien des endroits : je n'en ai pas chargé ma mémoire. Toutes ces circonstances déplurent fort au Roi, et firent qu'il le traita moins bien qu'il n'avoit accoutumé.

[1683] La cour fit un voyage à Compiègne, et ensuite en Allemagne (1); je n'y allai point, je demeurai à Choisy. Ces voyages de la cour donnoient beaucoup

(1) *En Allemagne* : Le Roi parcourut cette année la Bourgogne et l'Alsace.

de chagrin à M. de Lauzun, et m'attiroient de grands reproches tous les jours, au lieu de remercîmens; il ne me parloit jamais sans m'en faire. Il dme it un jour que tout le monde s'étonnoit de la manière dont je le traitois; le peu de cas que je faisois de lui: qu'il devroit tout faire chez moi, comme le chevalier de Lorraine chez Monsieur; qu'il me feroit mieux servir que je n'étois; que mon équipage seroit plus propre, plus magnifique; que je ne devrois pas prendre qui que ce fût que de sa main; quand j'aurois affaire d'argent, le lui demander; qu'il feroit bien mieux rendre compte à mon trésorier que mes gens ne font. Je répondis à cela qu'il n'y pensoit pas bien quand il me faisoit ce discours; qu'on se moqueroit bien de moi. « Et vous avez tant blâmé Monsieur de se laisser gou- « verner: voudriez-vous que je donnasse dans la même « faute? J'aurois bien affaire, quand je voudrois de « l'argent, de vous en envoyer demander. » Une autre fois il me dit qu'on trouvoit à redire de le voir loger chez Rollinde, sans savoir où donner de la tête: qu'il auroit cru que j'aurois songé, dès qu'il a été sorti de prison, à lui faire meubler un logis, faire un équipage, et qu'il n'avoit rien trouvé; que c'est ce qui l'a obligé d'acheter une maison dans l'île Notre-Dame, pour n'être pas comme un gueux; que si je faisois bien, j'ôterois mes pages et de mes gens qui étoient du côté de Choisy; que je lui ferois faire un appartement bien meublé, et qu'il y viendroit quelquefois loger; que je lui ferois ordonner une table, et qu'il pourroit y mener de ses amis manger; que cela auroit un bon air, et que je devrois avoir aussi un carrosse à six chevaux, qui ne fût que pour lui quand il logeroit dans cet ap-

partement. Ces discours ne se faisoient pas en même jour : il les partageoit tantôt par forme de reproche, et grondoit, et tantôt il demandoit gracieusement; il n'étoit jamais un quart-d'heure de même manière. Après qu'il avoit ainsi parlé, je lui répondois : « Vous « vous moquez ! ce sont des visions, il n'est pas pos- « sible que vous pensiez cela. Le Roi, ne le comptez- « vous pour rien ? souffriroit-il cela? En vérité, vous « devriez faire plus de réflexion à ce que vous dites, « et comprendre que si je le voulois faire vous ne le « devriez pas vouloir, par la véritable affection que « vous devez avoir pour moi. » Il ne dit mot. Comme le temps de Forges vint, avant que de partir pour Eu j'allai dire adieu à M. Colbert; nous nous promenâmes lui et moi une heure et demie dans son cabinet, à parler de M. de Lauzun. Il me disoit : « Il empire ses « affaires; il ne sait ce qu'il fait; il tient des discours « qui lui nuiroient s'il les faisoit à d'autres qu'à moi. » Je le pressai fort de me les dire : il ne voulut pas. Enfin je lui dis : « Il m'en fait de bien extraordinaires, « et me cite beaucoup le chevalier de Lorraine. » Nous nous contâmes l'un à l'autre tout ce qu'il avoit dit, et il se trouva qu'il nous avoit tenu les mêmes discours; qu'il lui avoit répondu : « Si Mademoiselle étoit « capable d'agir ainsi, le Roi vous chasseroit, et ne « souffriroit pas qu'elle jouît de son bien; il y mettroit « quelqu'un pour le gouverner. » Il ajouta : « Je vous « plains fort, mademoiselle, d'avoir fait du bien à un « homme qui en est si peu reconnoissant, et qui ne vous « donne que du chagrin. Dieu veuille qu'il change! Je « crains bien qu'il ne le fasse pas, et que vous ne soyez « obligée de demander au Roi que l'on le chasse, avec

« autant d'empressement que vous en avez eu à le faire « revenir. Vous trouverez de la différence : l'un s'ob- « tiendra plus promptement que vous n'avez fait l'au- « tre. » Cette conversation m'étonna. D'ailleurs j'eus beaucoup de sujet d'être fort contente. Il entra dans de grands détails de mes affaires. « Dès que vous serez « de retour, je veux travailler avec Rollinde à vos af- « faires; il faut que votre bien augmente, que vous « trouviez toute la facilité pour cela par le Roi. Je « veux que l'on me donne part de tout : je crois que « vous le trouverez bon. » Enfin il n'y eut marque d'affection qu'il ne me donnât, et cela sincèrement fort : il étoit homme de bonne foi.

M. de Lauzun vint à Eu peu de jours après que j'y fus; il alloit souvent à la chasse : ce qui faisoit qu'il ne s'ennuyoit pas tant que l'autre année. Un jour qu'il se promenoit avec moi dans la galerie, il me tint de longs discours sur son retour à Paris et à la cour, et sur les mauvais offices qu'on lui rendoit, et qu'on croyoit qu'il avoit de grandes prétentions sur mon bien; qu'il n'y songeoit pas; et que si je le croyois je le donnerois tout à madame de Montespan, pour aller après elle au comte de Toulouse; que je la ferois appeler madame de Montpensier, afin de ne plus porter le nom de ce vilain homme, qui lui étoit si odieux; et que l'on me donnât une pension plus forte que mon bien; que je n'aurois plus besoin de gens d'affaires; que je saurois ce que j'avois de bien à point nommé, et que je serois fort heureuse. Je lui dis : « Le « Roi et M. Colbert ne sont pas immortels; où est la « garantie? — Si cela arrivoit, n'en seroit-ce pas une « bonne que madame de Montespan? — J'ai assez

« donné, je n'en donnerai pas davantage; et vous me « donnez un mauvais conseil. » Il appela la comtesse de Fiesque, et lui dit : « Comtesse, écoutez ce que « je dis à Mademoiselle, et si elle ne devroit pas le « faire. » Et recommença ce que je viens de dire, et ajouta que je ne pouvois pas mieux faire.

La cour étoit de retour : on ne parloit que de plaisirs dans toutes les lettres. Un jour j'avois pris médecine pour finir mes eaux; M. de Lauzun étoit à la chasse; j'avois reçu des lettres de l'ordinaire, qui ne parloient point de la Reine. J'entrai dans mon cabinet : il faisoit chaud, je n'avois pas fermé la porte; j'entendois quelqu'un derrière moi : je vis un page que j'avois laissé à Paris; je lui demandai : « Qu'est-ce que « c'est ? » Il me dit : « M. de Jarnac m'envoie vous dire « que la Reine est morte (1). » Je pris mes lettres sans les ouvrir, et je revins dans un salon, où tout le monde étoit étonné et en pleurs. J'envoyai chercher M. de Lauzun : on le trouva qui revenoit; je courus au-devant de lui en haut du degré; on étoit si troublé que l'on ne savoit ce que l'on faisoit. Je lui dis : « Monsieur, « que dites-vous de la nouvelle ? » Il me répondit : « Je « n'en sais point. » Je la lui dis. « Il faut faire mettre « en prison les gens qui sont assez hardis pour dire de « pareilles sottises, me dit-il; ose-t-on parler ainsi de « la Reine ? » Il fut une heure à parler sur ce ton-là : ce qui nous surprit fort. A la fin on lui montra les lettres, et il convint que les reines sont mortelles comme les autres. Quand le valet de pied que je lui avois en-

(1) *La Reine est morte :* La Reine avoit éprouvé beaucoup de fatigues dans le voyage de Bourgogne et d'Alsace. Elle mourut le 30 juillet 1683, âgée de quarante-cinq ans.

voyé l'aborda pour lui dire cette nouvelle, il lui dit : « Je ne sais à quoi il tient que je ne te donne de mon « épée dans le ventre. » Ce pauvre garçon fut fort effrayé, et moi bien étonnée de ce discours. Tout le soir se passa en lamentations : ma médecine me demeura dans le corps. Je partis le lendemain : je croyois arriver en deux jours. La médecine ne m'empêcha pas de dormir au premier gîte ; et comme la première nuit que j'avois appris cette nouvelle je n'avois pas dormi, aussi je n'allai qu'en quatre jours à Paris. M. de Lauzun alla devant ; je le trouvai à mon arrivée avec le deuil : on ne parloit que de la mort de la Reine.

J'allai le lendemain à Fontainebleau : je fus descendre chez madame de Montespan, qui étoit à la promenade avec Monsieur. Ils revinrent : Monsieur ne voulut pas que je misse ma mante, parce qu'elle sentoit bon. Monsieur me conta la mort de la Reine, et dans son récit il tira une boîte de ces senteurs d'Allemagne, et me dit : « Sentez : je l'ai tenue deux « heures sous le nez de la Reine, comme elle se mou- « roit. » Je ne la voulus pas sentir. Madame de Montespan disoit : « Voilà des récits de gens bien affligés. » Il me conta tout ce que l'on faisoit : il est toujours fort occupé de cérémonies. Je montai en haut, j'allai dans le cabinet du Roi, qui me parut fort triste ; puis on soupa. Il y avoit huit jours qu'elle étoit morte. Je restai quelques jours à Fontainebleau, puis je m'allai reposer à Choisy ; je ne faisois que quitter mes eaux : cela me dispensa de lui aller donner de l'eau bénite en cérémonie avec Madame, et d'accompagner son corps : ce qui fut une longue cérémonie, à ce que j'ai appris. Les mousquetaires qui

la menèrent chassèrent dans la plaine de Saint-Denis, et on rit beaucoup dans les carrosses. Madame de Montespan vint à Choisy, comme elle retournoit à Fontainebleau. Elle en étoit fort scandalisée; elle lui avoit rendu ses devoirs pendant sa maladie à merveilles : et comme c'est une femme d'esprit, elle fait bien ce qu'il faut faire.

Après m'être un peu reposée, je retournai à Fontainebleau. Le premier voyage, j'avois vu un moment M. Colbert; il partit pour Versailles, et étoit déjà malade. Quand le temps du service fut venu, je m'en retournai à Choisy, et me rendis à Paris le jour que Monseigneur et Madame s'y devoient rendre. Nous allâmes à Saint-Denis ensemble, et nous résolûmes de ne nous pas quitter le temps que nous serions à Paris. Lorsque nous entrâmes dans l'église de Saint-Denis, Madame et moi, nous nous mîmes fort à pleurer de voir les officiers de la Reine qui pleuroient beaucoup; et cela continua tout le service, à la vue d'une chapelle ardente au milieu du chœur : qui est un terrible spectacle à nous, qui étions tous les jours du monde avec elle. Les réflexions que l'on fait à Saint-Denis sont toujours fort tristes : c'est un lieu où sont nos pères, et où nous serons enterrés avec eux. La Reine étoit une bonne femme, je l'aimois, et je n'ai à me reprocher que de ne l'avoir pas assez ménagée; si j'avois voulu, j'aurois été sa favorite, et j'ai toujours fort négligé de gouverner personne : je ne pouvois me contraindre pour rien que pour mes grands devoirs, à quoi je ne manque pas. Quand on sort de ces lieux-là, on est las : chacun s'en va chez soi. Monseigneur alla pourtant le soir chez Madame; le len-

demain il alla à Versailles. J'allai chez Madame d'assez bonne heure. Le soir comme nous allions sortir pour aller aux Tuileries voir Monseigneur, Monsieur qui marchoit devant rentra pour nous dire que le Roi étoit tombé, et qu'il s'étoit cassé le bras. C'étoit M. le marquis de Mosny qui étoit parti sur-le-champ pour porter cette nouvelle, sans qu'on l'en eût chargé. J'allai chez Monseigneur, je vins chez Monsieur; nous continuâmes notre chemin, et allâmes chez Monseigneur, qui parloit à Du Sausoi, écuyer du Roi. Le Roi l'avoit envoyé pour dire que le bras n'étoit que démis; que son cheval étoit tombé dans un fossé, et avoit fait tomber le Roi; qu'on lui avoit bandé le bras avec la cravate de Guery, officier des gardes; et qu'il étoit revenu à Fontainebleau, avoit remonté le degré à l'ordinaire; que Félix lui avoit fort bien remis le bras, et que ce ne seroit rien; qu'il avoit de la douleur; qu'il défendoit à Monseigneur et à Monsieur d'y aller, et qu'on achevât la cérémonie du service qui se devoit faire. Monseigneur devoit voir ce soir-là un cheval qui comptoit et qui faisoit bien des merveilles avec le pied, que l'on montroit à la foire Saint-Laurent qui tenoit pour lors, et où le Roi nous avoit à tous défendu d'aller, ni au Cours, ni aux Tuileries. On ne jugea pas que cela dût empêcher ce médiocre divertissement; que si l'on ramenoit le cheval sans l'avoir vu, on diroit que le Roi seroit plus mal; ainsi on eut cet amusement. Aussitôt après que nous y fûmes arrivés, comme M. de Lauzun faisoit sa cour à Monseigneur, il ne le quitta point tout ce voyage. Après le service de Notre-Dame, je dis des nouvelles du Roi aux présidens et aux gens du Roi qui

étoient proche de moi : j'en avois eu à minuit, et Monseigneur n'en avoit pas de plus fraîches. On causa un peu; c'est une matière assez grande pour parler, et on a assez de plaisir, en pareille occasion, de débiter les nouvelles quand elles sont bonnes. Après le service, Monseigneur et Monsieur partirent, et Monsieur ne voulut pas que Madame partît que le lendemain : je n'osai pas partir sans elle, et nous partîmes le lendemain de fort bonne heure. A notre arrivée nous allâmes chez le Roi, qui étoit dans son lit; il nous conta son aventure, et qu'il avoit beaucoup souffert : nous y retournâmes le soir, et il commença à se lever, et vint un moment chez madame la Dauphine; et Monsieur alloit chez lui.

Avant que de passer plus avant sur tout ce qui arriva en ce temps-là à la cour, où il arriva assez d'affaires, je veux conter une remarque considérable que Madame m'a contée elle-même au sujet du bras du Roi. Elle songea, un jour devant, qu'elle étoit à la chasse avec le Roi; qu'il étoit tombé, et qu'elle avoit eu une terrible frayeur. Je lui dis : « Les songes ne signifient « rien. » Elle ajouta : « Les miens ne sont pas comme « ceux des autres. Cinq ou six jours avant que la Reine « tombât malade, je lui contai, dit-elle, et à madame « la Dauphine, que j'avois fait un songe horrible; que « j'étois entrée dans une église que je ne connoissois « point, qui étoit toute tendue de noir, et qu'on avoit « ouvert une cave à un des côtés de l'autel; qu'on y « est descendu, et que ces gens-là ont dit : Il n'y a point « de place; qu'ils ont rangé les bières, et qu'ils ont dit « qu'ils avoient trouvé le caveau plus long qu'ils ne « croyoient, et qu'ils y avoient mis le corps de Madame.

« Je m'éveillai là-dessus, fort étonnée. La Reine dit : « C'est pour moi assurément ce songe : j'ai fait la « même remarque au service de la reine d'Angleterre, « et que le caveau est placé de la même manière. » Madame fut fort fâchée d'avoir dit cela : et il se trouva que le caveau étoit plein, et que l'on fit une rupture pour mettre le corps de ma mère, qui étoit tout au bout. Je la suppliai de ne jamais songer de moi.

La nouvelle de la mort de M. Colbert vint le 6 de septembre. Je fus très-fâchée ; je dis au Roi, qui alloit à la messe : « Votre Majesté veut bien que je prenne « part à la perte qu'elle a faite. » Il donna sa charge de contrôleur général à M. Le Pelletier, conseiller d'Etat ; et comme il se levoit dans ce temps-là, il donna un souper dans la chambre de l'ovale, qui est un cabinet où il n'y avoit que dix ou douze personnes. Avant souper on fit une loterie de bijoux : le Roi avoit partagé avec Monseigneur ses pierres et ses bijoux ; les pastilles étoient encore dans les boîtes. Avant que le monde fût venu, madame la Dauphine et moi fûmes long-temps avec le Roi ; il n'y avoit que madame de Richelieu. Il dit qu'il avoit ôté la charge des bâtimens à Blainville, et que c'étoit un paresseux qui n'en étoit pas capable. Je lui dis : « Il y a long-temps que je l'ai « ouï dire à Votre Majesté, et qu'elle lui ôteroit cette « charge. J'aurois souhaité que Votre Majesté l'eût fait « devant la mort de son père, ou qu'elle eût un peu at- « tendu : je crains que cela ne fasse pas un bon effet « dans le monde. Je demande pardon à Votre Majesté « de parler si librement ; je crois qu'elle ne le trouvera « pas mauvais. » Il me dit : « Cela étoit résolu, et je l'a- « vois dit à son père ; il s'y attendoit, et voyoit bien que

« je ne pouvois faire autrement. » Quand on manda à Bourbon, où étoit madame de Louvois, que l'on avoit donné cette charge à monsieur son mari, elle dit : « Je « ne m'en réjouis pas, on en fera un de ces jours autant « à mes enfans. »

Quelques jours avant, on eut nouvelle que l'armée, qui n'avoit rien fait cette campagne, avoit assiégé Courtray. M. de Vermandois partit pour s'y en aller ; M. de Lauzun partit aussi de Paris pour faire ce voyage. Il y avoit peu que M. de Vermandois étoit revenu à la cour ; le Roi n'avoit pas été content de sa conduite : il s'étoit trouvé dans des débauches, et ne le vouloit point voir. Il étoit fort retiré sans voir personne : il ne sortoit que pour aller à l'Académie, et le matin pour aller à la messe ; ceux qui avoient été avec lui n'étoient pas agréables au Roi. Ce sont de ces histoires que l'on ne sait point, et que l'on ne voudroit point savoir. Cela donna beaucoup de chagrin à madame de La Vallière. Il fut fort prêché : il fit une confession générale, et on croyoit qu'il se fût fait un fort honnête homme. Après que le Roi fut guéri, j'allai à Eu, fort fatiguée des cérémonies des morts : elles m'avoient donné des vapeurs ; c'étoit après la Notre-Dame de septembre. Madame de Montespan m'envoya un courrier. Elle m'écrivit que M. de Vermandois étoit mort(1), que le Roi avoit donné sa charge d'amiral à M. le comte de Toulouse. Il tomba malade au siége de Courtray, d'avoir trop bu d'eau-de-vie. On dit qu'il avoit donné de grandes marques

(1) *M. de Vermandois étoit mort* : Il servoit sous le maréchal d'Humières, qui prit Courtray le 6 novembre 1683. Il mourut peu de jours après.

de courage, et on ne parloit de son esprit et de sa conduite que comme l'on a accoutumé selon que l'on aime les gens. Pour moi, je n'en fus pas fâchée; j'étois bien aise que M. du Maine n'eût aucun de ses frères devant lui. Quand j'arrivai à Paris, la saison étoit avancée, et les plaisirs étoient sursis par la mort de la Reine; il n'y avoit que cette circonstance qui en fît souvenir, et le deuil: sans cela elle étoit oubliée. Madame la Dauphine occupa son appartement.

Quand M. de Lauzun revint de l'armée, j'étois à Eu; il en passa assez près : il ne prit pas la peine d'y venir, et il me manda de Paris qu'il avoit été étonné de ne m'y pas trouver. Quand j'arrivai, il vint au devant de moi : je le trouvai à la porte de Pontoise; il me dit qu'il avoit couché à Beaumont, où il croyoit me trouver. Il ne me parla que de la perte que le Roi et l'Etat avoient faite de M. de Vermandois, et le mettoit au dessus des plus grands hommes qui eussent jamais été. Je lui dis: « Modérez ces louanges pour « qu'on les puisse croire; un homme de cet âge ne « peut avoir toutes les qualités que vous lui donnez. » Après tout ce que l'on avoit dit de madame de La Vallière, il ne lui convenoit point de louer ainsi son fils. Il me sembloit que c'étoit pour dépriser M. du Maine, de dire que personne ne l'égaleroit jamais. Je lui en dis mon sentiment aussi inutilement qu'à l'ordinaire; il n'étoit pas encore tout-à-fait corrigé. Il se mit plus que jamais dans le grand jeu; il alloit chez le président Robert, où étoit souvent la présidente Le Brun, qui est une femme assez bien faite, qui n'est pas trop jeune; il en faisoit l'amoureux, et l'alloit attendre au sortir de la messe des Quinze-Vingts, l'accompagnoit

à son carrosse avec des respects admirables. On dit qu'elle se moquoit fort de lui. Cette église, quoique de fondation royale, me paroît trop crottée pour qu'il s'y passe des scènes que l'on pût mettre dans un roman de mademoiselle Scudéry. Cette présidente a épousé M. de Courtenay. M. de Lauzun étoit fort inquiet de ses affaires, et en tourmentoit les autres. Un jour à l'appartement, madame de Montespan me dit qu'elle me vouloit entretenir. Nous allâmes dans la galerie; je la trouvai de fort mauvaise humeur, sans savoir de quoi, ni à qui elle en vouloit. Elle me gronda sur mille affaires que je ne comprenois pas, et me cita souvent M. de Lauzun. Je crus qu'il avoit tâché de nous brouiller; je m'en allai dans la salle où le Roi jouoit au billard; madame de Maintenon y étoit, qui me dit: « Qu'avez-vous? je vous trouve tout « étonnée? » Je lui dis: « Ce n'est rien.—D'où ve- « nez-vous?— Je viens de me promener dans la ga- « lerie avec madame de Montespan.—Je vois bien ce « que c'est, elle vous a grondée; vous avez cela de « commun avec votre cousin germain: elle l'a souvent « grondé, et il ne s'en est pas vanté. Je vous connois: « vous êtes tous faits les uns comme les autres. »

Le lendemain, madame de Montespan me fit froid; je ne savois ce que c'étoit. M. de Lauzun m'écrivit une grande lettre pour demander au Roi qu'il le fît servir d'aide de camp auprès de sa personne; qu'il feroit tout ce qu'il lui plairoit; que s'il lui vouloit rendre justice, il le feroit servir de lieutenant général devant tous les autres, à prendre du temps qu'il l'a été. Il me piquoit d'honneur de faire son affaire, comme s'il eût été honteux que l'on m'eût refusée,

et que je ne m'en plaignisse pas. J'allai chez madame de Maintenon, je lui dis : « Je ne sais plus de quel côté « me tourner; tout le monde me gronde : voyez la « lettre que M. de Lauzun m'écrit. Vous savez si je ne « veux pas qu'il vienne, et si je m'y oppose. Je vous « prie tous les jours de vous en vouloir mêler, et vous « me refusez. » Elle me dit : « Faites-lui réponse et me la « montrez, je vous supplie. » J'allai écrire à ma chambre, et je la lui portai. Il me semble que je lui mandois que je lui avois donné assez de preuves que je souhaitois son élévation, et de le voir auprès du Roi ; que je ne savois point si c'étoit par ma conduite que cela s'étoit détruit : qu'il devoit songer d'où cela pouvoit venir, pour tâcher d'y donner remède. Elle étoit plus étendue, et en voici le sens. Madame de Maintenon en fut contente. Je les montrai toutes deux à madame de Montespan, qui me dit : « Tout cela sont « des paroles qui ne concluent rien. » Et elle ne me paroissoit pas de bonne humeur. J'allai chez elle à mon ordinaire, et je ne cherchai point d'être tête à tête avec elle. Un soir, avant le départ du Roi, elle me dit : « Si M. de Lauzun s'en va à l'armée, qu'il « reste auprès du Roi, qu'il le prie de le souffrir ; « voulez-vous que le Roi le chasse, parce que vous « ne l'en avez pas prié ? et auriez-vous la cruauté de ne « pas vouloir qu'il se raccommodât de cette manière, « puisque vous ne voulez pas agir ? » Je me fâchai, et je lui dis qu'il me sembloit que ce n'étoit pas à elle de parler ainsi ; qu'elle savoit quelle instance j'avois faite, et combien je l'avois priée et M. Colbert de vouloir agir sans qu'il l'eût voulu faire ; et combien elle m'avoit rebutée, moi qui ne devois avoir d'elle que

des agrémens, comme elle m'avoit dit tant de fois. Je m'emportai beaucoup, et elle aussi. « Voulez-vous que « je dise au Roi que vous ne voulez pas que M. de Lau- « zun aille à l'armée ? » Je lui dis : « Au contraire, je « demande qu'il y aille : que le Roi le lui accorde à ma « très-humble prière. » Je ne compris point ce dis- cours, je ne le comprends pas encore. Je l'allai voir, elle me dit : « J'ai parlé au Roi dans le sens que vous « avez voulu, et je plains fort M. de Lauzun. » Après que le Roi eut dîné, il me parla et me dit : « Madame « de Montespan m'a parlé sur M. de Lauzun d'une « manière que je ne comprends pas. Voulez-vous con- « sentir qu'il aille à l'armée sans que vous m'en « priiez ? Je trouve cela ridicule : j'ai mes raisons pour « ne le pas voir ; quand je pourrai le faire, j'en serai « bien aise pour l'amour de vous, point pour lui. Je « ne lui accorderai jamais rien sans votre participa- « tion, il doit tout tenir de vous ; il n'est pas temps. « Etes-vous contente ? » Je lui répondis : « Je dois l'être « des bontés de Votre Majesté ; voilà mon intention, « et je n'y entends pas mystère. » Le lendemain il s'en alla ; j'allai à Paris, et j'y fus un jour sans que M. de Lauzun me vînt voir. J'allai à Saint-Joseph ; comme j'y arrivai, je trouvai madame de Montespan dans la rue, qui partoit ; nous nous fîmes un adieu assez froid. Monsieur étoit demeuré pour quelques jours à Paris. M. de Lauzun me vint voir ; j'allai à lui avec un air en- joué, et lui dis : « Il faut que vous vous en alliez à « Lauzun ou à Saint-Fargeau, puisque vous ne sui- « vrez pas le Roi ; il seroit ridicule que vous demeu- « rassiez à Paris, et je serois fort fâchée que l'on crût « que c'est moi qui suis cause que vous y demeurez. »

Il me dit : « Je m'en vas, et vous dis adieu pour ne « vous voir de ma vie. » Je lui répondis : « Elle auroit « été heureuse si je ne vous avois jamais vu, et il « vaut mieux tard que jamais. — Vous avez ruiné ma « fortune, me répliqua-t-il, vous m'avez coupé la « gorge ; vous êtes cause que je ne vais point avec le « Roi, vous l'en avez prié. — Et tout cela est faux, « lui dis-je ; il peut dire lui-même ce qui en est. » Il s'emporta beaucoup ; et moi je demeurai dans un fort grand sang-froid. Je lui dis : « Adieu donc ; » et j'entrai dans ma petite chambre. J'y fus quelque temps ; je rentrai, et le trouvai encore. Les dames qui étoient là me dirent : « Ne voulez-vous pas jouer ? » J'allai à lui, lui disant : « A propos, tenez votre résolution, « et allez-vous-en. » Il se retira, et alla chez Monsieur lui dire que je l'avois chassé comme un coquin, et se plaignit fort de moi. Quand j'eus conté à Monsieur comme l'affaire s'étoit passée, il trouva qu'il avoit beaucoup de torts. Les jours qu'il resta à Paris, il les employa à jouer et à perdre son argent. Il partit ; son équipage étoit tout prêt : je n'ai jamais su ni compris ce que c'étoit que tout cela.

[1684] Il alla au siége de Luxembourg que faisoit M. le maréchal de Créqui, qui étoit son meilleur ami, et à qui il avoit beaucoup d'obligations. Vauban, qui a part à tous les siéges que l'on fait présentement, plus que tous les généraux d'armée, eut quelque démêlé avec M. le maréchal. M. de Lauzun prit son parti, et se mit à décrier la conduite du maréchal : il en usoit mal avec tout le monde. Messieurs les princes de Conti y firent des merveilles : l'aîné étoit à la tête d'un régiment, et n'étoit pas plus content

qu'à l'ordinaire. Il prit la résolution de s'en aller en Hongrie : il partit sans prendre congé du Roi. Le comte de Soissons, à qui il en avoit parlé, en avertit le Roi ; on courut après, et on le rattrapa en Lorraine, et il revint. Un jour à table, je ne sais chez qui, il dit que ceux qui l'avoient décélé étoient des coquins et de malhonnêtes gens. M. le comte de Soissons y étoit. Comme il fut un peu embarrassé, et que l'on disoit dans le monde que c'étoit lui qui avoit donné cet avis au Roi, ceux qui étoient là rompirent la conversation, et on accommoda l'affaire.

J'avois oublié, et j'ai souvent dit cela : ce qui n'est pas agréable à répéter ; je n'écris point pour me faire louer, ni pour faire dire que rien n'est mieux écrit. Madame de Montespan m'a dit vingt fois quand elle se mettoit en colère, que j'y étois, et qu'elle s'y mettoit aussi : « Je meurs d'envie de vous rendre cette « donation. » Je lui disois : « Madame, passez-la cette « envie, vous me feriez plaisir. — Et qu'est-ce que « cela au prix de ce que le Roi lui peut donner ? — Le « Roi est bien puissant, et il peut donner à M. du Maine « des charges et des gouvernemens. Cependant cin« quante mille écus de rente en souveraineté à un « homme à qui cela peut donner un rang, il faudroit « bien de l'argent pour faire cette somme, et les rois « ne donnent guère une si grande somme. Des démem« bremens du domaine, on n'en fait point pour les « bâtards. » Autre oubli. M. de Seignelay venoit assez souvent chez moi, et depuis la mort de son père il a continué de garder de grandes mesures avec moi ; et M. de Lauzun y venoit tous les jours, et l'y trouvoit. Un jour entre les autres il m'avoit dit qu'il n'étoit pas

content de M. de Seignelay, à l'égard de sa charge de bec de corbin qu'il ne vouloit pas perdre. M. de Seignelay y vint; je lui en parlai. Il me répondit : « M. de « Lauzun me veut faire une querelle d'allemand : il « désire de moi une impossibilité; il fera tout ce qu'il « lui plaira. Sans vous, il y auroit long-temps que je « lui aurois fait fermer ma porte : c'est un homme « d'un mauvais commerce, et où il n'y a nulle sûreté; « et je m'étonne que vous ne vous en aperceviez pas « aussi bien que les autres. » Je fus fort fâchée de ce discours. « Je lui veux parler devant vous : vous ver- « rez l'embarras où il sera. » J'appelai M. de Lauzun, je lui dis : « Je parle de vous à M. de Seignelay; je « trouve que vous avez tort de vouloir ce qu'il ne « peut faire. Il est assez de mes amis pour avoir de « la bonté pour vous; M. Colbert en avoit tant, et « vous lui étiez si obligé, que M. de Seignelay ne « voudroit pas en mal user avec vous. » Il fut fort embarrassé, et M. de Seignelay lui fit des honnêtetés d'une manière fière, et dit : « Je sais ce que je dois à « Mademoiselle, et par rapport à elle vous verrez « comment j'en userai toujours avec vous. » Quand il fut sorti, M. de Lauzun pesta fort contre lui, et je soutenois que M. de Seignelay n'avoit pas tort.

Madame de Noailles, qui témoignoit être des amies de M. de Lauzun, en parla fort librement. Un soir elle me dit qu'elle l'avoit vu, et qu'il étoit au désespoir d'être mal avec moi; qu'il ne pouvoit plus, après tous les tours que je lui avois faits, me voir avec honneur; qu'il avoit continué; qu'après qu'il fut arrivé, madame de Savoie avoit écrit au Roi pour le demander pour être ambassadeur extraordinaire auprès de

son fils, qu'elle ne pouvoit plus tenir, et commander l'armée en ce pays-là; que je lui dis: « Je ne me suis « pas mêlée de cela, je ne l'ai su qu'après. » Que j'avois prié le Roi de ne le faire pas servir à Luxembourg, disoit-il; que son affaire étoit faite, que le Roi lui avoit promis. Je lui répondis encore que je ne savois ce que c'étoit; que j'avois parlé au Roi pour qu'il servît; qu'il m'avoit refusée. « Pour moi, « dit madame de Noailles, je lui ai dit: Après les obli- « gations que vous avez à Mademoiselle, il sera mal- « aisé de vous justifier dans le monde. Quand vous « vous plaindrez d'elle, on trouvera toujours que « vous avez tort. » Elle me dit: « Vous croyez donc « que c'étoit une vision que l'affaire de Savoie? Je « vais vous dire ce que M. le chancelier Le Tellier « m'en a dit à l'occasion de M. de Lauzun: Mademoi- « selle me fait pitié; cet homme en use mal avec elle; « il a bien peu de reconnoissance. C'est au commen- « cement qu'il vint qu'il me dit cela. Le jour qu'il vit « le Roi, il fut jusqu'à minuit avec mon fils; il lui parla « du projet de Savoie: que madame de Savoie le sou- « haitoit passionnément; que c'est le vrai moyen de l'é- « loigner avec honneur; que M. de Louvois lui avoit « répondu: Comment se peut-il? Vous sortez par le « moyen de Mademoiselle, et vous entreprenez une « affaire sans sa participation! Vous sortez de prison, « et vous demandez à commander l'armée du Roi, sans « titre! Que dira le Roi de cette proposition? — Je le « veux servir, dit M. de Lauzun; je ne puis demeu- « rer inutile. Pour Mademoiselle, je lui ai obligation: « si c'avoit été de mon choix, elle ne se seroit pas mê- « lée de mes affaires, et dans la suite elle ne s'en

« mêlera plus. M. Colbert sait les affaires : la guerre « n'est pas de son fait ; je veux vous en avoir l'obli- « gation. » M. de Louvois fut fort étonné de ces discours, et des protestations que lui fit M. de Lauzun de vouloir être de ses amis ; et il se moqua des manières dont il en usoit pour cela. Il l'étoit allé chercher à Meudon, à cheval, le manteau sur le nez, et à Paris de même. Il ne disoit pas qu'il se cachoit, et on le voyoit bien : et tout cela, par considération pour M. Colbert et pour moi. Madame de Montespan y avoit part aussi ; elle n'avoit aucune liaison avec M. de Louvois : au contraire, elle n'avoit pas été contente de lui ; et lorsqu'on proposa de marier sa fille avec son neveu de Mortemart, il répondit que sa fille n'avoit pas assez de bien pour remettre les affaires de cette maison : et elle le maria ensuite à la troisième fille de M. Colbert, qui reçut cette proposition avec beaucoup de respect, et le tenoit à honneur. Les deux aînées avoient épousé le duc de Chevreuse, fils de M. le duc de Luynes ; et l'autre M. de Beauvilliers, fils de M. le duc de Saint-Aignan ; et M. de Seignelay, en premières noces, mademoiselle d'Alègre, une très-grande héritière d'Auvergne, qui mourut, et laissa une fille qui est morte après. Il a depuis épousé mademoiselle de Matignon, et M. de Matignon n'avoit plus de garçon : ils étoient morts ; il lui resta deux filles. Les autres s'étoient faites religieuses du vivant des frères ; l'aînée épousa le chevalier de Matignon, son oncle, et l'autre M. de Seignelay. Elle étoit fort riche ; il y avoit plus de quarante mille écus de rente dans cette maison, une des plus illustres de France ; la grand'mère étoit de la maison d'Orléans-Longue-

ville, fille d'un Bourbon. Ainsi ils ont l'honneur d'être aussi proches parens du Roi que M. le prince. Marie de Bourbon étoit cousine germaine du Roi mon grand-père; cela donna un grand air à M. de Seignelay, qui naturellement avoit assez de vanité.

[1685] M. le prince de Conti continuoit à vouloir aller en Allemagne : le Roi le lui permit, et à monsieur son frère. Ils partirent avec un grand équipage. Force gens de qualité les accompagnèrent : ce ne furent pas les aînés de maisons, ni les gens qui espéroient beaucoup à la cour. Les noms et le nombre firent un grand éclat dans les pays étrangers; ils furent fort bien reçus partout où ils passèrent. M. le prince de Turenne alla avec eux. Il étoit mal à la cour; il avoit été exilé, parce qu'il avoit parlé d'une manière désobligeante de madame la Dauphine à Monseigneur pour l'en dégoûter; et dès lors il commença à vivre moins bien avec elle. Pendant qu'il étoit en voyage, M. le prince de Conti avoit beaucoup de commerce à Paris; il s'avisa d'envoyer un page, qui s'appeloit Merfit. Quand il revint, on eut envie de savoir qui leur écrivoit. On l'arrêta à Strasbourg; on vit toutes ses lettres, que M. de Louvois porta au Roi avec beaucoup de douleur, comme on peut croire. Il y en avoit une de son gendre dans celle de madame la princesse de Conti. Elle rendoit compte à monsieur son mari d'une fille qu'elle avoit prise fort promptement, de peur qu'on ne lui en donnât une de Saint-Cyr : on sait assez ce que c'est que cette maison pour que je n'en parle pas davantage. Il y avoit eu une grande fête à Sceaux, que M. de Seignelay avoit donnée, où étoit toute la cour. M. de Liancourt, fils cadet de La Ro-

chefoucauld, écrivoit une longue lettre à M. le prince de Conti, où il faisoit force railleries de tout le monde, et même cela alloit jusqu'au Roi et madame de Maintenon; et M. de La Rocheguyon avoit écrit dans cette lettre que son frère ne lui laissoit rien à mettre; il approuvoit tout, et signa. Le marquis d'Alincourt écrivoit aussi une lettre pleine d'ordures. Le Roi le dit à leurs pères : on peut juger de leur désespoir. Ils dirent sur cela tout ce qui se peut dire des deux enfans de M. de La Rochefoucauld, des fils et petits-fils des duc et maréchal de Villeroy. Quelle douleur pour eux! M. de La Rocheguyon alla à une de ses terres en Poitou; M. de Liancourt en prison dans une tour de l'île de Ré, et le marquis d'Alincourt à une terre : cette affaire fit grand bruit, et il y avoit de quoi. Messieurs les princes de Conti revinrent après avoir été à un siége et à une bataille (1) : l'histoire dira les faits; je dirai seulement qu'ils firent merveille. Ils ne furent pas bien reçus à la cour. M. le prince de La Roche-sur-Yon n'y fit pas un long séjour : il s'en alla à l'Ile-Adam, et de là à Chantilly avec M. le prince.

On étoit à Fontainebleau quand ils revinrent; j'y allai. Madame la princesse de Conti tomba malade; son appartement donnoit sur le jardin de Diane : on alloit savoir de ses nouvelles à la porte. Un soir que j'y voulus aller, Dodart son médecin vint à moi; il me dit : « N'entrez pas; je sais comme vous craignez « la petite vérole : on ne sait pas ce que ce sera. »

(1) *Après avoir été à un siége et à une bataille :* Ils se trouvèrent à la bataille de Gran, où le duc de Lorraine et l'électeur de Bavière battirent les Turcs (16 août 1685). Ils prirent ensuite part au siége de Neuhausen, qui fut emporté le 19 du même mois.

Elle parut le lendemain, et le Roi me l'envoya dire. Je retournai à Choisy; monsieur son mari la prit, et en mourut en peu de temps; elle en fut à l'extrémité. Elle demanda à voir le Roi, qui avoit eu du chagrin contre elle depuis les lettres; elle lui dit qu'elle mourroit contente pourvu qu'il lui pardonnât avec un peu de tendresse : elle fut fort long-temps sans se montrer, et ce mal la changea beaucoup. J'écris toutes ces circonstances dont je me souviens, à mesure qu'elles me viennent.

Ma sœur la grande duchesse (1), avec laquelle je n'avois point de commerce, comme j'ai dit, vint en France. Madame de Guise alla au devant d'elle. J'étois à Eu. Elle comprit bien qu'elle feroit un mauvais personnage si elle ne me voyoit, et que je n'étois pas d'humeur de la chercher. Elle s'avisa de m'écrire de Lyon, pour me remercier de ce que les officiers du parlement de Dombes lui avoient été faire la révérence, et ensuite me témoignoit le plaisir qu'elle auroit de me voir, comme si elle avoit gardé de grandes mesures avec moi. Je lui fis réponse fort honnêtement, et n'en avançai point mon voyage d'un moment. Elle alla demeurer à Montmartre, d'où elle ne devoit sortir que pour voir le Roi quand il lui commanderoit, et l'enverroit querir dans l'un de ses carrosses. On la reçut fort bien, et on la trouva fort changée. La comtesse de Fiesque me mandoit : « Madame votre sœur est si à la mode, que le Roi l'envoie querir fort souvent; il paroît se plaire à sa

(1) *Ma sœur la grande duchesse :* Voyez la note de la page 36 de ce volume. Les détails que donne ici Mademoiselle se rapportent à l'année 1675.

« conversation : cela a un air admirable. » Je ne croyois rien de tout cela, et je jugeai ce qui en arriveroit comme il a fait, moi qui connois la cour et le Roi.

Le lendemain que je fus à Paris, j'allai à Montmartre. La grande duchesse me fit des excuses de ne m'être pas venue voir, parce qu'elle ne sortoit point. Son changement m'effraya. Elle me parut d'une grande gaieté. Nous ne parlâmes de rien que de la joie qu'elle avoit d'être en France. Je m'en allai à Versailles; le Roi me demanda si j'avois vu ma sœur. « Oui, sire. « —Vous l'avez trouvée changée, et qui parle beau« coup. — Il me paroît, sire, que c'est la mode d'I« talie. » Monsieur me dit: « Votre sœur parle furieu« sement, elle s'empresse et veut être de tout; elle « ne sera de rien : le grand duc ne le veut pas. Je « ne sais si elle a apporté des cabinets et des tables « de Florence. » Je lui dis que je n'en savois rien. « Si elle en a, elle vous en donnera. » Un jour ou deux après, elle vint après dîner, et elle parla beaucoup, et le Roi lui répondit peu. Elle lui dit : « Sire, « je sais où je suis demeurée la dernière fois, afin que « Votre Majesté commence par là à me mener; c'est « au labyrinthe. » Le Roi lui répondit : « Je vous y « menerai à l'heure de la promenade. » Le Roi envoya querir la Reine. Je demeurai après la Reine: le Roi m'appela. Je crois qu'il ne savoit que lui dire. Puis on monta en calèche, et le Roi nous ramena au château, et lui dit : « Il est six heures, il faut rentrer « à huit à Montmartre; » et s'en alla prendre les dames, et se promenèrent. En ce temps-là on jouoit au hocca; la Reine se mit à y jouer. Après avoir fait collation, le Roi revint à neuf heures, et dit à ma

sœur : « Quoi ! vous voilà encore ! que dira madame de « Montmartre ? » Elle se mit à rire, et dit : « Je ne « viens pas ici tous les jours ; quand j'y suis, il faut « bien employer mon temps. C'est assez que j'arrive « à minuit : c'est l'heure que les religieuses se lèvent « pour aller à matines ; elles sont couchées présen- « tement, je les aurois réveillées. » Le Roi et la Reine se regardoient, et Monsieur me regardoit. Quand je vis madame la comtesse de Fiesque, je lui dis : « Com- « tesse, ma sœur n'a pas si bon air à la cour que vous « m'aviez dit, et je crains qu'elle ennuiera si elle y « va souvent. » Elle trouva M. le prince d'Harcourt, et le fit mettre dans son carrosse pour l'escorter. On trouva cela fort ridicule quand on le sut. Madame Du Deffant étoit sa dame d'honneur, qui faisoit tous les jours mille fautes. Elle l'étoit de madame de Guise aussi. Elle fit venir sa fille, ne parut plus, et mourut ensuite bien à propos ; on commençoit à connoître que toute son habileté n'avoit consisté qu'à gagner quarante mille écus, tant du Roi que du grand duc, pour avoir fait venir ma sœur en France, qui n'avoit autant d'envie d'y venir que sur un horoscope qu'on lui avoit fait qu'elle gouverneroit le Roi. Cela faisoit que la Reine ne la pouvoit souffrir. Elle n'avoit rien à craindre : elle ne le vouloit gouverner que pour faire rendre les États au duc de Lorraine, et l'épouser. Elle n'avoit que cela dans la tête : dessein assez chimérique à une femme qui a un mari et trois enfans. Elle disoit qu'il y avoit des casuistes à Rome qui avoient dit qu'elle n'étoit pas mariée, parce qu'elle n'y avoit pas consenti. Elle avoit toujours conservé un commerce avec M. de Lorraine, jusqu'à ce qu'il fût marié avec la sœur

de l'Empereur, veuve du roi Michel de Pologne; et ce qui est de plus surprenant est que madame de Lillebonne conduisoit toute cette intrigue avec la participation de madame de Guise et de madame de Montmartre. Je ne comprends pas comme des personnes qui avoient autant d'esprit et de vertu pouvoient la flatter dans une telle chimère. Quand M. de Lorraine se maria, elle eut la jaunisse; et quand il mourut, elle affecta de ne pas le regretter. Il étoit son cousin germain, et elle pouvoit témoigner du regret de la perte d'un homme de ce mérite-là; elle affecta ce jour-là une grande gaieté.

Depuis que mademoiselle de Nantes commença à avoir dix ans, M. le prince songea à la faire épouser à M. le duc. Madame la princesse, qui ne venoit jamais à la cour, y fit de longs séjours. Un soir que l'on soupoit chez le Roi, j'étois enrhumée; je toussai beaucoup. Mademoiselle de Bourbon, qui n'est pas belle, s'avisa de trouver cela plaisant, et d'en rire avec madame la princesse de Conti; et à mesure que je toussois, elle rioit, et regardoit Monseigneur. Le Roi vit que cela me faisoit de la peine; il dit: « Mon « fils et la princesse de Conti se sont souvenus d'un « homme qui est la plaisanterie du dernier voyage. » Je toussai encore; cela continua. Je sortis de table, et je m'en allai dans la chambre du Roi, où je restai un demi quart-d'heure jusqu'à ce que ma toux fût passée; et à mon retour je dis: « J'avois peur « que ce ne fût manquer de respect de demeurer « avec mon rhume et ma toux. » On sortit de table, madame la Dauphine demeura peu à l'appartement; je la suivis, et lui dis: « Je crois que vous aurez bien

« remarqué les ris de madame la princesse de Conti « et de mademoiselle de Bourbon. — Cela m'a paru « fort impertinent, me dit-elle, et vous avez vu que « le Roi a fait tout ce qu'il a pu pour les en em- « pêcher, sans y pouvoir réussir. » Le lendemain tout le monde en parla, et l'on s'adressa à moi. Je disois : « Ce sont de jeunes créatures qui ne savent de quoi « elles rient : elles ont besoin d'avoir des gouver- « nantes pour leur apprendre à vivre, et des amis « pour leur dire que cela leur sied fort mal. Madame « la princesse de Conti rougit trop lorsqu'elle rit, « et l'autre laidit. » M. le prince et madame la princesse furent au désespoir : depuis que M. de Vermandois fut mort, ils songeoient à la faire épouser à M. du Maine, et ils ne vouloient pas qu'elle me déplût. Cela fit beaucoup de bruit. Mademoiselle de Bourbon avoit le bras droit incommodé : il paroissoit plus court que l'autre, et même elle ne l'allongeoit pas aisément. Je me souviens qu'on m'avoit dit qu'elle avoit eu les écrouelles, et que des drogues qu'on lui avoit mises l'avoient estropiée. Je le dis à madame de Montespan : « Ce sera un beau couple si M. du Maine l'é- « pouse : un boiteux et une manchote. » Elle me dit qu'on n'y songeoit pas. Madame de Montespan conta à madame de Thianges l'aversion qui m'avoit prise pour mademoiselle de Bourbon sur son rire, la peur que j'avois qu'on ne songeât à la marier au duc du Maine, et tout ce que j'avois dit. Madame de Thianges le dit à M. le prince, et madame de Montespan le dit au Roi. Un jour que j'étois chez madame de Maintenon, le Roi y vint et me parla de cela, et me dit qu'il ne falloit pas m'inquiéter que l'on mariât le

duc du Maine sans ma participation ; qu'il m'avoit trop d'obligation ; qu'il ne falloit pas aussi que je me fâchasse si aisément, et que je prisse des aversions pour si peu ; que M. le prince et madame la princesse étoient au désespoir. Je dis qu'il n'en falloit plus parler, et que si elle épousoit M. le duc du Maine, je ne les verrois ni l'un ni l'autre. Le Roi étoit fort embarrassé, et moi fort fière. Je les laissai, et je m'en allai. Quelque temps après, le mariage de mademoiselle de Nantes se fit, sans que personne m'en donnât part que madame de Montespan, qui m'écrivit comme elle auroit fait d'une autre nouvelle. Je ne m'en souciai guère. Avant que de partir, je voyois tous les jours M. *** à Clagni, qui faisoit sa cour à mademoiselle de Nantes, qui étoit belle comme les anges, et lui fort laid, gros, la taille gâtée, beaucoup d'esprit qui promettoit beaucoup.

Quand je retournai à Paris, j'allai à Fontainebleau où étoit la cour. M. le cardinal de Bouillon fut exilé aux noces de madame la duchesse, parce qu'il voulut manger à la table du Roi, qu'on lui refusa : il ne fit point le mariage. Depuis la mort de M. le prince de Conti, monsieur son frère n'étoit point sorti de Chantilly auprès de M. le prince. Ce séjour-là lui a été fort avantageux pour le rendre le plus honnête homme du monde : M. le prince l'aimoit chèrement.

[1686] On fit au jour de l'an M. le duc de Chartres, M. le duc de Bourbon et M. le prince de Conti cordons bleus. Celui-ci arriva le matin à Versailles, y dîna, et s'en retourna à Chantilly ; on admira son bon air et sa bonne mine. M. de Lauzun vivoit à son ordinaire, jouoit beaucoup chez Monsieur, voyoit moins

Monseigneur, faisoit le dévot, c'est-à-dire des retraites aux pères de la Doctrine chrétienne. Madame la comtesse de Lauzun vint à Paris loger chez lui, et se fit catholique. L'abbaye de Saintes, qu'avoit madame de Foix, fut vacante par sa mort; le Roi la donna à madame de Lauzun, qui étoit religieuse dans cette maison. La conversion de madame de Lauzun lui avoit fait avoir commérce avec le père de La Chaise, et ce fut par là qu'elle l'eut. Madame de Nogent maria sa fille à un gentilhomme de Périgord; et un an après la cadette, qu'elle aimoit passionnément, le fut à M. de Brion: elle me fit part de ces deux mariages. La grande duchesse couchoit quelquefois à Versailles et à Saint-Germain, dans des appartemens d'emprunt. Le Roi ne lui en vouloit pas donner. On commença à la négliger: le Roi en faisoit peu de cas. On la trouvoit ennuyeuse: elle parloit beaucoup et peu agréablement; elle faisoit sans cesse des histoires de son domestique, des chevaux qu'elle achetoit, des noms qu'ils avoient, d'où ils venoient: enfin des détails de maquignons et de demoiselles de campagne qui vont aux foires avec leurs maris; et elle s'habille quasi de même. Je ne marque ni année ni temps: j'écris selon qu'il m'en souvient; on pourra juger que ces Mémoires ont été faits par intervalle et sans suite. La duchesse de Bourbon (elle s'appéloit ainsi pour lors) eut la petite vérole à Fontainebleau; madame de Montespan s'enferma avec elle et madame sa belle-mère; M. le prince, qui étoit à Chantilly, s'y enferma aussi. Le Roi voulut l'aller voir: M. le prince vint devant la porte, et lui dit qu'il l'empêcheroit d'entrer. Il y tomba malade, et y mourut le 11 de décembre 1686.

Ce fut une grande perte pour l'Etat dans les conjonctures présentes : il auroit bien servi le Roi. Il paroît que sa tête étoit aussi bonne que son cœur, puisque le plus grand capitaine que l'on ait présentement étoit son disciple (M. de Luxembourg) : il a appris sous lui. Il écrivit au Roi une fort longue lettre, pour lui demander pardon de ce qu'il avoit fait qui avoit pu lui déplaire : elle étoit fort chrétienne, aussi bien que sa mort.

J'aurois voulu qu'il n'eût pas prié le Roi que madame sa femme demeurât toujours à Châteauroux; j'en fus fort fâchée : je rappelai notre ancienne amitié, et j'oubliai tout ce qu'il m'avoit fait. J'étois malade dans le temps qu'il mourut; j'avois une colique qui m'avoit duré quatre jours, pendant lesquels M. de Lauzun venoit tous les jours à ma porte. Il y eut quelque mouvement en Angleterre qu'excita M. de Monmouth, dont je ne parlerois point sans que cela obligea M. de Lauzun à demander permission d'aller en Angleterre chercher la guerre. Ce voyage a été loué des uns et blâmé des autres. Il n'en revint pas fort content : il rapporta beaucoup d'effets. J'étois à Eu quand il passa à Abbeville ; il envoya un gentilhomme pour me faire ses complimens ; je crois qu'il m'écrivit : je ne lui fis point de réponse. Il acheta force marchandises de la Chine, il m'en envoya une quantité de très-jolies à Choisy ; je ne voulus pas les recevoir. Le gentilhomme les étala sur des tables, chez Rollinde qui y a une maison ; je ne pus m'empêcher de les aller voir, et je m'empêchai bien de les recevoir. Depuis qu'il étoit mal avec moi, mes sœurs, qui s'étoient tant déchaînées contre lui, ne perdoient

pas d'occasion d'en dire du bien et de le louer. La grande duchesse (1) s'accoutuma d'aller à Saint-Mesme tous les étés, et de là à Alençon; et tous les jours elle venoit, quand madame de Guise étoit à Paris, dîner et jouer chez elle. Depuis la mort de ma belle-mère, que ma sœur est allée à Alençon, elle y va toutes les années, depuis l'Ascension jusqu'à la Saint-Martin en été. Il prit fantaisie à la grande duchesse de me dire : « On m'a ordonné les eaux de Forges pour mon mal de « gorge; j'ai envie d'aller avec vous à Eu pour les y pren- « dre. » C'étoit à Versailles, dans la promenade, qu'elle me fit cette proposition. Je lui répondis : « Je serois bien « aise de vous faire ce plaisir; et vous devez songer « que j'ai des mesures à garder avec le grand duc, qui « a toujours parfaitement bien vécu avec moi. — Je vais « bien à Alençon, me dit-elle. » Je lui répondis : « Ce n'est « pas de même : madame de Guise n'est pas si bien avec « lui que moi. » Elle me répliqua en colère : « Vous mé- « nagez ce ridicule, pendant que tout le monde s'en « moque! Je ne l'ai pas fait quand je suis venue ici; je « lui ai fait accroire que je me voulois faire religieuse « à l'hôpital de Poitiers. Il l'a cru : je me moque de lui, je « ne lui tiendrai rien de tout ce que je lui promettrai. » Elle continua sur ce ton-là de longs discours dans de grands emportemens, que j'écoutois avec pitié; je lui laissai tout dire, et ne lui répondis rien. On nous vint avertir que la Reine sortoit le soir : je demeurai à son coucher; et comme le Roi sortoit, je le suivis dans son petit salon. Je lui contai ce qui s'étoit passé : il me dit que j'avois bien fait, et que le grand duc ne

(1) *La grande duchesse :* Ces détails et ceux qui suivent sont antérieurs à l'année 1686.

vouloit pas qu'elle allât hors de Montmartre : que c'étoit une folle. Elle bouda, et il n'en fut ni plus ni moins.

Madame de Guise me fit deux tours admirables. Depuis la mort de sa mère, elle étoit extrêmement brouillée avec mademoiselle de Guise, de manière qu'elle ne vouloit plus loger avec elle. Je pris l'occasion de me décharger sur elle de la moitié du palais de Luxembourg, que je m'étois obligée de prendre tout entier après la mort de ma belle-mère, par un traité que j'avois signé avec elle, et qui avoit été fait par l'avis de messieurs le maréchal d'Estrées, Colbert et Le Pelletier, ministres d'Etat, que le Roi avoit commis pour nous régler. Ma sœur vint loger au Luxembourg, et quelque temps après elle s'avisa de vouloir vendre à M. le duc le Luxembourg; il a toujours eu grande envie de l'avoir, et elle avoit oublié que, par les termes de notre contrat, elle n'en pouvoit disposer que de mon consentement. L'évêque d'Autun, dont le manége et la bonne foi sont assez connus, s'étoit mêlé de cette négociation : il l'avoit commencée par accommoder ensemble madame et mademoiselle de Guise, et par les vouloir faire demeurer ensemble. Madame de Guise vendoit à M. le prince le Luxembourg, et prenoit pour une partie du prix l'hôtel de Condé, où madame et mademoiselle de Guise devoient loger ensemble. Quand les affaires furent ainsi disposées, M. le prince vint me trouver, et me dit : « J'ai sous votre bon plaisir fait un traité du Luxem-« bourg, c'est-à-dire de la part de madame de Guise. « Je crois que vous aimerez mieux nous avoir logés « avec vous qu'elle. » Je lui parus surprise, et je lui

répondis : « Nous sommes bien ensemble ; nous ne le « serons peut-être pas, si nous logeons dans la même « maison. » Je lui demandai ensuite s'il en avoit parlé au Roi. « Non, me répondit-il ; j'attendois votre agré- « ment. » Je lui dis : « Je crois que madame de Guise ne « le peut vendre, que le Roi a les droits de la grande « duchesse, qui y avoit une part ; on vous amuse d'une « affaire qui ne se peut faire. » Je continuai de lui en parler en normande. Le soir je le dis au Roi, qui me parut surpris, et qui me dit que j'avois raison de n'y pas consentir ; que M. le prince ne lui en avoit jamais parlé. Je lui dis que j'irois le lendemain à Paris, pour voir si M. le prince pouvoit l'acheter ; que je croyois que madame de Guise s'étoit embarquée mal à propos, comme elle faisoit souvent avec son bon esprit. Il y a apparence que le Roi leur témoigna ne les pas approuver. M. le prince vint le lendemain me voir ; je revenois de la messe des Carmes à pied ; je le trouvai au bas du degré dans sa chaise, qui avoit la goutte. Il me dit : « En quelque état que je sois, j'ai « voulu venir ici pour vous faire les excuses de mon « fils, et pour vous dire que je ne savois rien de cette « affaire. On ne peut pas mieux en user que vous avez « fait. » Et sur cela il me fit mille honnêtetés. Je vis l'après-dînée M. de Longueville, qui me dit : « C'est « l'évêque d'Autun et Gourville qui mettent cela « dans la tête de M. le duc. Le Luxembourg est trop « grand : il est si petit, et toute sa famille ! que feroit- « il là ? Mon frère en a été fort fâché. »

Quand M. le duc épousa mademoiselle de Nantes, madame de Guise crut qu'après ce mariage on pouvoit accabler tout le monde. On crut la conjoncture

d'autant plus favorable que M. le prince et moi étions mal ensemble: il seroit bien aise de faire voir de nouvelles marques de sa faveur. Jamais madame de Guise ne s'étoit tant empressée à me faire des amitiés; elle me rendit des soins. J'eus un petit abcès derrière la tête, qu'il fallut ouvrir; elle y voulut être : elle se mit la tête contre la muraille, et pleura quand on y mit une tente. Ces actions me furent suspectes, et je dis en ce temps-là, à Rollinde et à d'autres : « Madame de Guise a machiné contre moi; elle me fait « beaucoup d'amitiés, et je la connois. » Un jour que je revenois de Versailles, je dînai à Paris pour aller coucher à Choisy, où je ne voulois être qu'un jour. Il y vint un de mes amis, un officier des troupes, qui me demanda si je savois que le marché que madame de Guise avoit fait du Luxembourg avec M. le prince étoit rompu. Je lui dis : « Je ne sais ce que « c'est; contez-moi ce que vous en savez. » Il dit qu'il venoit de voir un tel, qu'il me nomma. « Cet homme « que je connois m'a dit : Savez-vous ce que c'est que « l'affaire de madame de Guise avec M. le prince? et « Mademoiselle le sait-elle? Je lui répondis : Il y « a quelques jours que je n'ai pas vu Mademoiselle; « je n'en sais rien, et peut-être ne le sait-elle pas « aussi. — Vous lui pouvez dire que comme j'étois « chez M. de Gourville ce matin, M. de Charmont y « est venu; et Gourville est allé à lui, et lui a dit : « Vous pouvez mander à madame de Guise (elle étoit « partie pour Alençon) que M. le prince lui est fort « obligé de l'honneur qu'elle lui a fait; que c'est une « affaire rompue tout-à-fait ici : le Roi ne l'a pas trouvée à propos. Charmont s'en alla; et Gourville, à qui

de Fiesque, et lui dit : « Je n'en aurois jamais parlé « au Roi sans que madame de Guise m'en pressa fort ; « elle m'assuroit que Mademoiselle en seroit ravie : « à moins de cela, comment y songer? Trouvez « moyen de placer cela dans quelques conversations, « et que Mademoiselle le sache. » Il s'ennuyoit d'être mal avec moi ; son humeur inquiète ne lui permettoit pas de demeurer long-temps dans une même situation, et moi je ne lui faisois pas mauvaise mine. Je voyois que j'avois eu tort dans mon chagrin de dire quelques petits défauts de mademoiselle de Bourbon : ce qui avoit fort fâché M. le prince, qui vivoit encore dans ce temps-là. Je ne laissai pas dans les occasions de voir madame la princesse. Madame la princesse palatine mourut ; j'y allai et je trouvai M. le prince, à qui je fis mille amitiés. Il me dit : « Je suis sensible « à tout ce que vous me faites de bien et de mal. » Je lui dis : « J'ai toujours les mêmes sentimens pour « vous ; et si j'ai agi d'une manière qui vous ait déplu, « les gens qui sont prompts doivent pardonner à ceux « qui le sont comme eux. » Je crois ne l'avoir pas vu depuis ce jour-là. M. de Lauzun vivoit à son ordinaire toujours dans l'obscurité ; il faisoit parler de lui, et souvent par des aventures qui me fâchoient. Quand je revins d'Eu en 1688, on habilla mes gens de neuf. Un jour, comme je me promenois dans le parc de Versailles, je rencontrai le Roi ; il s'arrêta pour me parler.

FIN DES MÉMOIRES DE MADEMOISELLE DE MONTPENSIER.

PORTRAIT

DE

MADEMOISELLE,

Fait par elle-même à Champigny, au mois de novembre 1657.

Puisque l'on veut que je fasse mon portrait, je tâcherai de m'en acquitter le mieux que je pourrai. Je souhaiterois qu'en ma personne la nature prévalût sur l'art : car je sens bien que je n'en ai aucun pour corriger mes défauts; mais la vérité et la sincérité avec laquelle je vais dire ce qu'il y a de bien et de mal en moi attireront assurément la bonté de mes amis pour les excuser. Je ne demande point de la pitié, car je n'aime point à en faire; et la raillerie me plairoit beaucoup plus, puisque d'ordinaire elle part plutôt d'un principe d'envie que l'autre, et que rarement l'on en a contre les gens de peu de mérite.

Je commencerai donc par mon extérieur. Je suis grande, ni grasse ni maigre; d'une taille fort belle et fort aisée. J'ai bonne mine; la gorge assez bien faite; les bras et les mains pas beaux, mais la peau belle, ainsi que la gorge. J'ai la jambe droite et le pied bien fait; mes cheveux sont blonds et d'un beau cendré; mon visage est long, le tour en est beau; le nez grand et aquilin; la bouche ni grande ni petite, mais façonnée, et d'une manière fort agréable; les lèvres vermeilles; les dents point belles, mais pas horribles

aussi; mes yeux sont bleus, ni grands ni petits, mais brillans, doux et fiers comme ma mine. J'ai l'air haut, sans l'avoir glorieux. Je suis civile et familière, mais d'une manière à m'attirer plutôt le respect qu'à m'en faire manquer. J'ai une fort grande négligence pour mon habillement; mais cela ne va pas jusqu'à la malpropreté : je la hais fort. Je suis propre et négligée ou ajustée, tout ce que je mets est de bon air : ce n'est pas que je ne sois incomparablement mieux ajustée, mais la négligence me sied moins mal qu'à une autre; car, sans me flatter, je dépare moins ce que je mets, que ce que je mets ne me pare. Je parle beaucoup, sans dire des sottises ni de mauvais mots. Je ne parle point de ce que je n'entends pas, comme font d'ordinaire les gens qui aiment à parler, et qui, se fiant trop en eux-mêmes, méprisent les autres. J'ai de certains chapitres où l'on me feroit volontiers donner dans le panneau : ce sont de certaines relations des choses dont j'ai eu quelque connoissance, et quelque part. Et quoique d'autres y puissent avoir eu part aussi bien que moi, et que j'en dise du bien quand j'en parle, il semble que j'écoute plus volontiers celui que l'on dit de moi, et que je cherche davantage à m'attirer des louanges qu'à leur en donner. Je pense que voilà seulement en quoi je suis moquable. Je suis toute propre à me piquer de beaucoup de choses, et je ne me pique de rien que d'être fort bonne amie et fort constante en mes amitiés, quand je suis assez heureuse pour trouver des personnes de mérite, et dont l'humeur se rapporte à la mienne : car je ne dois pas pâtir de l'inconstance des autres. Je suis la personne du monde la plus secrète, et rien n'égale la

fidélité et les égards que j'ai pour mes amis ; aussi veux-je que l'on en ait pour moi, et rien ne me gagne tant que la confiance, parce que c'est une marque d'estime : ce qui est sensible au dernier point à ceux qui ont du cœur et de l'honneur. Je suis fort méchante ennemie, étant fort colère et fort emportée ; et cela, joint à ce que je suis née, peut bien faire trembler mes ennemis : mais aussi j'ai l'ame noble et bonne. Je suis incapable de toute action basse et noire ; ainsi je suis plus propre à faire miséricorde que justice. Je suis mélancolique ; j'aime à lire les livres bons et solides : les bagatelles m'ennuient, hors les vers ; je les aime de quelque nature qu'ils soient, et assurément je juge aussi bien de ces choses-là que si j'étois savante. J'aime le monde, et la conversation des honnêtes gens ; et néanmoins je ne m'ennuie pas trop avec ceux qui ne le sont pas, parce qu'il faut que les gens de ma qualité se contraignent, étant plutôt nés pour les autres que pour eux-mêmes ; de sorte que cette nécessité s'est si bien tournée en habitude en moi, que je ne m'ennuie de rien, quoique tout ne me divertisse pas. Cela n'empêche point que je ne sache discerner les personnes de mérite : car j'aime tous ceux qui en ont un de particulier en leur profession. Par dessus tous les autres, j'aime les gens de guerre, et à les ouïr parler de leur métier. Et quoique j'aie dit que je ne parle de rien que je ne sache et qui ne me convienne, j'avoue que je parle volontiers de la guerre ; je me sens fort brave ; j'ai beaucoup de courage et d'ambition : mais Dieu me l'a si hautement bornée par la qualité dont il m'a fait naître, que ce qui seroit défaut en un autre est maintenir ses œuvres en moi.

Je suis prompte en mes résolutions, et ferme à les tenir. Rien ne me paroît difficile pour servir mes amis, ni pour obéir aux gens de qui je dépens. Je ne suis point intéressée : je suis incapable de toute bassesse; et j'ai une telle indifférence pour toutes les choses du monde, par le mépris que j'ai des autres et par la bonne opinion que j'ai de moi, que je passerois ma vie dans la solitude plutôt que de contraindre mon humeur fière en rien, y allât-il de ma fortune. J'aime à être seule : je n'ai nulle complaisance, et j'en demande beaucoup; je suis défiante, sans me défier de moi; j'aime à faire plaisir et à obliger; j'aime aussi souvent à picoter et à déplaire. Comme je n'aime point les plaisirs, je ne procure pas volontiers ceux des autres. J'aime les violons plus que toute autre musique; j'ai aimé à danser plus que je ne fais, et je danse fort bien; je hais à jouer aux cartes, et j'aime les jeux d'exercice; je sais travailler à toutes sortes d'ouvrages, et ce m'est un divertissement, aussi bien que d'aller à la chasse et de monter à cheval. Je suis beaucoup plus sensible à la douleur qu'à la joie, connoissant mieux l'une que l'autre; mais il est difficile de s'en apercevoir : car, quoique je ne sois ni comédienne ni façonnière, et qu'on me voie d'ordinaire jusques au fond du cœur, j'en suis toutefois si maîtresse quand je veux, que je le tourne comme il me plaît, et n'en fais voir que le côté que je veux montrer. Jamais personne n'a eu tant de pouvoir sur soi, et jamais esprit n'a été si maître de son corps; aussi en souffré-je quelquefois. Les grands chagrins que j'ai eus auroient tué une autre que moi; mais Dieu m'a si bien proportionné toutes choses, et les a rendues

si soumises les unes aux autres, qu'il m'a donné une santé et une force non pareille: rien ne m'abat, rien ne me fatigue; et il est difficile de connoître les événemens de ma fortune et les déplaisirs que j'ai par mon visage, car il est rarement altéré. J'ai oublié que j'ai un teint de santé qui répond à ce que je viens de dire : il n'est pas délicat, mais il est blanc et vif. Je ne suis point dévote, je voudrois bien l'être: et déjà je suis dans une fort grande indifférence pour le monde; mais je crains que ce qui me le fait mépriser ne m'en détache pas, puisque je ne me mets pas du nombre de ce que j'y méprise; et il me semble que l'amour propre n'est pas une qualité utile à la dévotion. J'ai grande application à mes affaires, je m'y attache tout-à-fait, et j'y suis aussi soupçonneuse que sur le reste. J'aime la règle et l'ordre jusques aux moindres choses. Je ne sais si je suis libérale: je sais bien que j'aime toutes les choses de faste et d'éclat, et à donner aux gens de mérite et à ceux que j'aime; mais comme je règle cela souvent selon ma fantaisie, je ne sais si cela s'appelle libéralité. Quand je fais du bien, c'est de la meilleure grâce du monde, et personne n'oblige si bien que moi. Je ne loue pas volontiers les autres, et je me blâme rarement. Je ne suis point médisante ni railleuse, quoique je connoisse mieux que personne le ridicule des gens, et que j'aie assez d'inclination à y tourner ceux qui me semblent le mériter. Je peins mal, mais j'écris bien naturellement et sans contrainte. Quant à la galanterie, je n'y ai nulle pente, et même l'on me fait la guerre que les vers que j'aime le moins sont ceux qui sont passionnés, car je n'ai point l'ame tendre; mais quoiqu'on dise

que je l'ai aussi peu sensible à l'amitié qu'à l'amour, je m'en défends fort : car j'aime tout-à-fait ceux qui le méritent et qui m'y obligent, et je suis la personne du monde la plus reconnoissante. Je suis naturellement sobre, et le manger m'est une fatigue; même ce m'en est une de voir ceux qui y prennent trop de plaisir. J'aime davantage à dormir; mais la moindre chose ou il est nécessaire que je m'occupe m'en distrait sans que j'en sois incommodée. Je ne suis point intrigante; j'aime assez à savoir ce qui se passe dans le monde, plutôt pour m'en éloigner que par l'envie de m'en mêler. J'ai beaucoup de mémoire, et je ne manque pas de jugement. J'ai à souhaiter que si quelques-uns en font de moi, ce ne soit pas sur les événemens de ma fortune : car elle a été si malheureuse jusques ici, au prix de ce qu'elle auroit dû être, que leur réflexion ne me seroit peut-être pas favorable. Mais assurément, pour me faire justice, l'on peut dire que j'ai moins manqué de conduite que la fortune de jugement, puisque si elle en avoit eu elle m'auroit sans doute mieux traitée.

PORTRAIT

DE

Mme. LA PRINCESSE DE TARENTE,

Fait par elle-même à La Haye, 1656.

Comme il n'y a personne qui ne soit accusé de l'amour de soi-même, quoique les uns plus et les autres moins, et qu'elle nous porte d'ordinaire à nous considérer avec des yeux préoccupés qui se trouvent toujours plus disposés à nous faire grâce qu'à nous rendre justice, je veux espérer au jugement favorable de mes amis (car celui de ceux qui ne le sont pas m'est indifférent) si je tombe en la même faute en oubliant quelques-unes des miennes, ou si je m'attribue quelque bien que je n'ai pas dans le portrait que je vais faire, beaucoup plutôt pour ne pas paroître bizarre que pour espérer aucun avantage de la connoissance que je leur donnerai de moi-même; et quand ils m'auront promis qu'ils ne m'en aimeront pas moins, je leur dirai que je suis grande, la taille ni des mieux ni des plus mal faites, ni fort libre ni extrêmement contrainte. Je parois plus déliée que je ne la suis en effet, parce que j'ai le corps rond, le dos fort droit, les épaules plates, quoique un peu hautes; le port d'une personne de condition, la démarche assez raisonnable, la tête grosse, le visage trop long et d'un désagréable ovale, le teint gros et

fort brun, le front beaucoup trop haut et trop avancé, les yeux noirs, peu ouverts, ni grands ni petits, ni beaux ni laids, mais assez doux; le nez grand et aquilin; la bouche, quoique pas des plus grandes, néanmoins laide et trop plate; les lèvres rouges, les dents pas des mieux arrangées, et point assez blanches, mais saines et nettes; le visage presque point coupé; les cheveux extrêmement fins, et d'un fort beau cendré; la gorge pleine, assez bien formée, sans plis; peu de sein; le bras et la main qui n'ont que les doigts de bien faits, trop maigres, encore que j'aie beaucoup d'embonpoint; la jambe et le pied bien faits, surtout quand je prends soin de me bien chausser. Je crois n'avoir ni bonne mine ni mauvaise grâce, et l'un et l'autre se peuvent souffrir. J'ai trop peu de dévotion: dont je demande souvent pardon à Dieu, et qu'il me fasse la grâce de mieux vivre, afin de bien mourir. Je ne manque pas tout-à-fait de connoissances; mais je suis si peu satisfaite de mon peu d'esprit, que je trouve que celui que j'ai n'en mérite pas le nom; nulle solidité, et encore moins de vivacité; plus de jugement que de prudence. J'ai beaucoup de tendresse pour mes véritables amis, mais cette qualité leur sera toujours plus facile à perdre qu'à gagner auprès de moi, étant extrêmement délicate en gens, et plus qu'il ne paroît, parce que j'ai affecté toute ma vie une civilité si générale, et elle m'est si ordinaire, que ceux qui ne me connoissent pas la prendroient bien souvent pour une bienveillance particulière. L'amitié que j'ai pour mes parens en général est moins forte que celle que j'ai pour mes amis, et leurs intérêts me sont si chers que je les préfère

aux miens propres; je les sers avec plaisir, et leur perte me touche sensiblement : mais comme je suis naturellement beaucoup méfiante de moi-même aussi bien que d'autrui, me connoissant comme je fais, il ne leur faut pas moins de temps que d'adresse pour me bien persuader qu'ils en sont : car je ne le crois pas légèrement, quelque mine que j'en fasse. Je sais aussi bien haïr qu'aimer, et suis plus curieuse que patiente, quoique je cache assez bien tous les deux. Je suis trop bonne, et pardonne quelquefois avec trop de facilité. J'ai beaucoup de mémoire, et par conséquent je n'oublie point : mais elle ne me sert qu'à me rendre malheureuse, puisqu'elle me représente continuellement tous les fâcheux accidens de ma vie, qui se trouvent en beaucoup plus grand nombre que les bons. Je me résous fort difficilement, mais j'exécute fort promptement. J'ai une timidité si importune, qu'elle ne se contente pas de me faire rougir à tous momens, mais elle me rend si interdite par fois que j'en parois stupide; la gravité et le sérieux me seyent incomparablement moins mal que l'enjouement, qui n'est nullement mon personnage. Mon premier abord est assez engageant, et promet plus que je ne saurois effectuer. Je me pique tout-à-fait d'être complaisante, mais non pas jusqu'à la flatterie. Je ne suis pas ingrate, et la reconnoissance trouve toujours lieu chez moi; et j'aime sans contredit mieux que l'on m'ait de l'obligation que d'en avoir aux autres : ce n'est pourtant pas par gloire, n'en étant point du tout capable. Je hais si mortellement la moquerie et ses auteurs, que je n'appréhende point de tomber en ce vice. Je déteste la menterie et maudis la médisance,

quelque spirituelle qu'elle puisse être; je n'y prends point de plaisir, fût-elle de mes plus mortels ennemis, auxquels je rends toujours le plus de justice qu'il m'est possible, en ne célant point les bonnes qualités dont je les crois en possession : et cela pour l'amour de moi-même seulement. Je me sais contraindre sans être politique : encore n'est-ce point en toutes sortes de rencontres. L'intérêt n'a nul pouvoir sur moi : je suis extraordinairement sensible, mais sans comparaison plus à la douleur qu'à la joie. Je crains plus le mépris que la mort; et je pardonnerai sans contredit le dernier plutôt que le premier, dont j'aurois peine à revenir jamais, si j'en étois bien persuadée. J'ai passé toute ma vie pour intrépide : mais à présent je connois mieux le péril, quoique je ne manque point de courage; et je m'en trouve suffisamment pour entreprendre des choses non-seulement difficiles, mais qui rebuteroient une infinité d'autres. J'ai une aversion horrible pour tout ce qui est pòltron, ayant le cœur si bien placé qu'il ne démentira jamais ma naissance. Je suis incapable de toutes sortes de lâchetés et de bassesses, principalement de celles qui sont suivies de quelque trahison ; et en ce rencontre, comme en plusieurs autres, je ne ferois à autrui que ce que je voudrois m'être fait à moi-même. L'inclination a beaucoup de pouvoir sur moi, et l'emporte bien souvent par dessus la raison, qui ne laisse pourtant pas de reprendre sa place à son tour. Je suis ferme en mes résolutions, jusques à l'opiniâtreté. Je n'aime point à être contredite des personnes qui me sont suspectes, encore moins corrigée de ceux qui ne sont pas de mes amis : car comme je trouve tout

bon de ceux qui le sont, je prends les corrections et les avis des autres pour autant d'insultes et de reproches, et je ne le leur puis dissimuler, ayant trop de sincérité. J'aime les généreux, et tâcherai toujours de les imiter. Je ne m'attache pas trop à mon opinion, et je m'en rapporte volontiers à ceux dont je l'ai fort bonne. On m'accuse d'être un peu prompte; mais comme j'ai déjà avoué que je suis sensible au dernier point, ce nom ici m'appartiendroit avec plus de justice que le premier. Je ne suis point ambitieuse, et craindrois fort de la devenir, puisque l'ambition n'est point sans inquiétude, et que j'aime le repos sans être paresseuse. J'enrage d'être ignorante, et n'ai que cette consolation qu'il n'a pas tenu à moi que je ne fusse plus habile. Mon humeur est inégale, et j'en accuse mon tempérament, lequel, quoique naturellement gai, s'est néanmoins si fort laissé corrompre par divers fâcheux accidens, que je puis passer présentement, avec vérité, pour une des plus mélancoliques personnes du monde. Je suis triste, beaucoup plus rêveuse, et la plupart du temps distraite à ne savoir que dire. Je n'aime pas tant la parure que j'ai fait, quoique je ne la haïsse pas encore. Je préfère la propreté en habits à la somptuosité, et je me plais assez à me mettre fort proprement: en quoi je réussis moins mal qu'au dessein de réparer par l'art et l'adresse ce que la nature m'a refusé. Les grandes fêtes ne m'embarrassent point; et si je ne suis pas faite pour elles, elles le sont pour moi, puisqu'elles me divertissent. La cour, le grand monde, et surtout la comédie, me plaisent fort; mais je n'y voudrois pas paroître pour augmenter simplement le nombre. J'écris mieux que je ne parle, et on

ne peut pas s'acquitter plus médiocrement du dernier que je fais; cela n'empêche pas pourtant qu'une conversation jolie et spirituelle ne me touche extrêmement, pourvu que toute raillerie piquante en soit bannie, et qu'elle n'intéresse point ma réputation, de laquelle je serai toujours si soigneuse que je me priverai de toutes choses pour la conserver. On ne m'accuse pas d'être trop maladroite. Je n'ai jamais souhaité du bien et des richesses que pour satisfaire mon humeur libérale, ne prenant en rien tant de plaisir qu'à en faire, et à donner. Je ne puis jamais me fier en ceux qui m'ont trompée une fois en ma vie, et je ne me défends pas absolument d'être un peu vindicative en certaines rencontres. Je trouverois même la vengeance fort douce, mais je n'y voudrois pas contribuer moi-même. Tous les changemens du monde m'inquiètent, et une vie solitaire a autant de charmes pour moi, pour peu que j'y sois accoutumée, que le grand monde. Je m'occupe avec plaisir aux ouvrages de celles de mon sexe, et ne hais nullement la chasse. Enfin je trouve que peu de choses me sont véritablement indifférentes, au moins en certains temps; et je suis si peu hypocrite, que mon visage découvre presque toujours les sentimens de mon cœur sans que ma bouche s'en mêle. Je ne dis point ce dernier, croyant me louer par là; mais je ferois conscience de céler quoi que ce soit de tout ce dont je me sens coupable, et me soumets ensuite à votre censure.

PORTRAIT

DE

MLLE. DE LA TRÉMOUILLE,

Fait par elle-même.

Bien que je sois persuadée que j'ai beaucoup plus de défauts que de bonnes qualités, je ne laisserai pas d'exécuter le dessein que j'ai pris de faire mon portrait, afin de me faire connoître à mes amis le plus particulièrement qu'il me sera possible : car je ne veux point les tromper dans la bonne opinion qu'ils pourroient avoir de moi, ni leur donner sujet de se repentir de m'avoir trop légèrement promis leur amitié. Je leur dirai donc que j'ai la taille moyenne et assez grossière, la mine nullement relevée, la physionomie ni spirituelle ni stupide, la grâce ni bonne ni mauvaise, peu de dispositions pour la danse; la gorge blanche, mais fort mal faite; les mains passablement belles, et fort maladroites; les bras fort laids, et beaucoup trop courts; le tour du visage trop long, et assez bien fait par le bas; les yeux sans aucune vivacité, mais du reste assez raisonnables, s'ils n'étoient pas extraordinairement battus; la bouche ni belle ni laide, ni fort pâle ni fort rouge; la lèvre de dessus un peu trop avancée; le menton fourchu; le nez gros, sans être choquant; le teint ni beau ni laid; les dents mal arrangées, et nullement blanches; les cheveux

châtain clair. Je n'ai l'esprit ni vif ni plein d'expédiens. Je suis autant ignorante qu'on le sauroit être; ma mauvaise mémoire en est la cause, qui ne m'a jamais pu permettre d'apprendre que fort peu de choses, et qui m'a toujours fait oublier le peu même que j'avois appris. Pour ce qui est du jugement, je n'en manque pas : je me gouverne fort par la raison, et je puis dire qu'il n'y a personne au monde qui soit plus aise qu'on lui dise ses défauts, et qui témoigne plus le souhaiter. Mon humeur est sincère et franche, et je puis dire qu'elle l'est jusqu'à l'excès : car j'avoue qu'il seroit nécessaire que je fusse quelquefois plus dissimulée que je ne suis ; mais c'est une chose de laquelle je ne puis venir à bout, et pourquoi j'ai une furieuse aversion, aussi bien que pour la flatterie, dont je ne me saurois jamais aider ; et la peur que j'ai qu'on ne m'en accuse me fait souvent être moins complaisante que je ne devrois l'être. Je suis si éloignée de la promptitude, qu'il ne m'est jamais arrivé de m'emporter contre qui que ce soit; et quand on m'a donné un juste sujet de me fâcher, je témoigne si peu ma colère, que personne ne la sauroit remarquer que par mon silence. Mais pour ce qui est de cette sorte de dépit qui ne s'attaque à personne, et qui n'est qu'une certaine impatience vive et prompte de voir que les choses se font ou se disent autrement qu'il ne faut, je la cache avec plus de peine, et n'en suis pas si maîtresse que je devrois. Je parois moins tendre que personne : et cependant on ne peut pas aimer plus sincèrement que je fais ceux qui ont de la bonté pour moi, ni les servir avec plus de joie ; et ce m'est un sensible déplaisir d'en entendre dire du mal,

et de n'oser prendre leur parti. Je fais fort difficilement connoissance et je m'imagine que ce qui en est cause en partie, est l'indifférence que j'ai pour la plupart des personnes : ce qui fait que je m'ennuie quasi partout et que quand je me trouve dans une compagnie où je ne me plais pas, je suis insupportable à tous ceux qui la composent, tant je deviens chagrine et distraite : ce qui se peut aussitôt connoître à mon visage, qui change à vue d'œil. Mon tempérament penche beaucoup plutôt du côté de la mélancolie que de la joie, à laquelle je suis moins sensible qu'à la douleur, que je supporte pourtant avec assez de modération. Il n'y a personne au monde qui soit si ferme dans ses résolutions que moi : aussi est-il vrai que je ne les prends jamais légèrement, et sans y avoir bien pensé. Je ne suis nullement bizarre ni aisée à fâcher : mais assez vindicative, et incapable de me laisser gouverner. Je parois plus méprisante que je ne la suis en effet, parce que j'ai l'abord extraordinairement froid et peu cherchant; mais ce n'est ni par gloire ni par inimitié, qui sont des défauts dont je suis tout-à-fait éloignée, aussi bien que de cette ambition incommode, qui consiste en un désir immodéré de s'agrandir. Je ne me contente pas de n'être pas vaine, je passe dans l'autre extrémité : et j'ai tant de défiance de moi-même, que cela augmente beaucoup ma timidité naturelle, bien qu'elle soit si grande qu'on me peut faire rougir quand on veut. Je ne suis pas soupçonneuse, mais je ne saurois me défendre d'être un peu curieuse ; je ne le témoigne pourtant pas, parce que j'enrage quand on refuse de me dire les choses que je voudrois savoir. Je ne me fais point de fête,

et j'affecte souvent d'ignorer des intrigues et des choses que je sais. J'aime extrêmement à dormir. Le mensonge est un vice que j'ai tout-à-fait en horreur, aussi bien que l'ingratitude : à mon opinion, l'un et l'autre ne peuvent loger que dans une ame basse, et indigne de l'estime des honnêtes gens. J'ai trop peu de dévotion, et je reconnois fort bien que je ne fais pas mon capital du service de Dieu, et que je ne prie pas avec assez de soin. Je n'ai point ce brillant et ce vif qui divertit les compagnies : il n'y a rien qui me choque plus que les afféteries et les grimaces. La galanterie me déplaît infiniment, et j'aurai toujours pour but de le témoigner dans toutes mes actions. J'ai beaucoup d'aversion pour la parure, et ne tiens point de temps plus mal employé que celui que l'on met à s'ajuster. Il est vrai que la négligence que j'ai pour cela est excessive. J'aime la liberté et la commodité sur toutes choses, et suis ennemie jurée de la contrainte et des complaisances. Une des choses qui me touche le plus est une conversation jolie et spirituelle, exempte de toutes sortes de médisances et de railleries piquantes : je ne les puis souffrir, non plus que les personnes qui prennent plaisir à rompre en visière; et peut-être suis-je un peu trop délicate sur ce chapitre. J'ai la dernière fidélité pour mes amis, et je garderois le secret qu'ils m'auroient confié, quand bien ils voudroient rompre avec moi. Je ne m'emporte point de telle sorte contre mes ennemis, que je ne sois toujours en état de leur faire justice. Je n'ai pas moins d'aversion pour l'hypocrisie, l'artifice et la dissimulation. Je ne parle ni bien ni mal, mais beaucoup trop vite; mon style de lettre est fort commun, et je

n'écris que lorsque je ne m'en puis dispenser. J'ai trop peu d'application pour les choses qui ne me concernent pas, mais je fais beaucoup de réflexions sur mes actions. J'aimerois assez le bien et l'abondance: mais ce désir ne procède principalement que de l'envie que j'aurois d'en faire part à plusieurs. Je suis si aisée à servir, que l'on m'accuse de trop d'indulgence pour les personnes qui sont auprès de moi. Je me vante de connoître assez tôt ceux que je fréquente.

Voilà à peu près l'opinion que j'ai de moi-même: c'est aux autres à juger si je me fais justice ou grâce.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE QUARANTE-TROISIÈME VOLUME.

MÉMOIRES DE MLLE. DE MONTPENSIER.

FIN DU TOME QUARANTE-TROISIÈME.

DATE DUE



